

KNUD TOGEBY

MODE,
ASPECT ET TEMPS
EN ESPAGNOL

Troisième Edition

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab
Historisk-filologiske Meddelelser 34, 1



Kommissionær: Munksgaard
København 1975
48 kr.

DET KONGELIGE DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB udgiver følgende publikationsrækker:

THE ROYAL DANISH ACADEMY OF SCIENCES AND LETTERS *issues the following series of publications:*

	<i>Bibliographical Abbreviation</i>
Oversigt over Selskabets Virksomhed (8°) (<i>Annual in Danish</i>)	Overs. Dan. Vid. Selsk.
Historisk-filosofiske Meddelelser (8°)	Hist. Filos. Medd. Dan. Vid. Selsk.
Historisk-filosofiske Skrifter (4°) (<i>History, Philology, Philosophy, Archeology, Art History</i>)	Hist. Filos. Skr. Dan. Vid. Selsk.
Matematisk-fysiske Meddelelser (8°)	Mat. Fys. Medd. Dan. Vid. Selsk.
Matematisk-fysiske Skrifter (4°) (<i>Mathematics, Physics, Chemistry, Astronomy, Geology</i>)	Mat. Fys. Skr. Dan. Vid. Selsk.
Biologiske Meddelelser (8°)	Biol. Medd. Dan. Vid. Selsk.
Biologiske Skrifter (4°) (<i>Botany, Zoology, General Biology</i>)	Biol. Skr. Dan. Vid. Selsk.

Selskabets sekretariat og postadresse: Dantes Plads 5, 1556 København V.

The address of the secretariate of the Academy is:

*Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab,
Dantes Plads 5,
DK-1556 Copenhagen V.
Denmark.*

Selskabets kommissionær: MUNKSGAARD's Boghandel
Nørregade 6,
1165 København K.

The publications are sold by the agent of the Academy:

*MUNKSGAARD, Ltd.
6, Nørregade,
DK-1165 Copenhagen K.
Denmark.*

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser, bind **34**, nr. 1

Dan. Hist. Filol. Medd. **34**, no. 1 (1953)

MODE,
ASPECT ET TEMPS
EN ESPAGNOL

PAR

KNUD TOGEBY



København

i kommission hos Ejnar Munksgaard

1953

Printed in Denmark.
Bianco Lunos Bogtrykkeri.

TABLE DES MATIÈRES

Table des matières	3
Avant-propos	5
I. Les catégories et leurs éléments	7
II. Définition des catégories	10
1. Le mode	10
1° Rappports à l'intérieur d'une seule proposition	10
a. Adverbes	10
b. Conjonctions	12
2° Rappports entre deux propositions	26
a. Prépositions	26
b. Racines	32
verbales	33
de substantifs	44
d'adjectifs	49
pronominales	51
c. Particules	53
3° Rappports à la fois à l'intérieur d'une proposition et entre deux propositions	58
4° Définition du mode	64
2. L'aspect de l'indicatif	65
1° Rappports à l'intérieur d'une seule proposition	65
a. Adverbes	65
b. Conjonctions	76
2° Rappports entre deux propositions	79
a. Prépositions	79
b. Flexifs	82
3° Rappports à la fois à l'intérieur d'une proposition et entre deux propositions	86
3. L'aspect du subjonctif	92
1° Rappports à l'intérieur d'une seule proposition	92
2° Rappports entre deux propositions	94
3° Rappports à la fois à l'intérieur d'une proposition et entre deux propositions	95
4° Définition de l'aspect	97
4. Le temps de l'indicatif	97
1° Rappports à l'intérieur d'une seule proposition	97
2° Rappports entre deux propositions	100
5. Le temps du subjonctif	101
1° Rappports à l'intérieur d'une seule proposition	101
2° Rappports entre deux propositions	102
3° Domaine double	103
4° Définition du temps	104

III. Définition des éléments.....	105
1. Les modes.....	106
2. Les aspects de l'indicatif.....	110
3. Les aspects du subjonctif.....	111
4. Les temps de l'indicatif.....	115
5. Les temps du subjonctif.....	116
6. Comparaison entre les systèmes verbaux de l'espagnol et du français.....	116
IV. Sémantique.....	117
1. Les modes.....	117
2. Les aspects de l'indicatif.....	121
3. Les temps de l'indicatif.....	126
4. Les aspects et les temps du subjonctif.....	128
5. Le parfait de l'indicatif et l'imparfait du subjonctif en <i>-ra</i>	129
Textes.....	131
Index.....	133

Avant-propos.

Le but du présent ouvrage est double, à la fois pratique et théorique. Tout en donnant une description détaillée de l'usage du verbe espagnol, j'ai voulu prouver la possibilité et la valeur d'une méthode. Cette méthode consiste à définir les catégories et les éléments de la flexion par les règles auxquelles ils sont soumis, pour en déduire ensuite leurs définitions sémantiques. On obtiendra ainsi des résultats plus objectifs que par la procédure courante, qui est l'inverse.

En publiant ce travail, je tiens tout d'abord à exprimer ma profonde reconnaissance envers M. Bernard Pottier, dont les critiques de principe et de détail m'ont été extrêmement précieuses. Il s'est aussi chargé de la revision stylistique du texte français. M. Magnus Berg m'a rendu le grand service de lire l'ouvrage en manuscrit, en mettant à ma disposition quelques exemples supplémentaires, et M. Axel Bernøe m'a assisté dans la correction des épreuves. Je les remercie tous cordialement.

Charlottenlund, le 17 avril 1953.

KNUD TOGEBY

I. Les catégories et leurs éléments.

La flexion verbale comprend en espagnol mode, aspect, temps, nombre et personne, mais les catégories verbales proprement dites se réduisent à mode, aspect et temps, étant donné que le nombre et la personne apparaissent aussi dans la flexion nominale (nom et pronom).

De même qu'en latin, il ne peut pas y avoir de doute sur la nature flexionnelle de ces trois catégories. Chacun de leurs éléments a une désinence caractéristique : *cantáis* — *cantaréis* — *cantaríaís* — *cantasteís* — *cantabais* — *cantéis* — *cantareís* — *cantarais* — *cantaseís* — *cantad*. On ne peut donc pas prétendre, comme en anglais, que les désinences verbales seraient une espèce de suffixes dérivatifs ajoutés à un mot-racine : *walk* — *walks* — *walked*. Abstraction faite de la composition et de la dérivation, une racine verbale espagnole sera toujours accompagnée d'une désinence flexionnelle verbale.

Puisqu'une seule et même désinence exprime les trois catégories à la fois, on peut se demander pourquoi on ne considère pas les 10 désinences comme 10 éléments d'une catégorie verbale unique, et d'après quels principes on les décompose en 3 catégories. Tout d'abord la forme extérieure donne certaines indications, qui sont pourtant loin de suffire. Les désinences en *-r* semblent apparentées : *-aréis*, *-aríaís*, *areís*, *-arais*, de même que les formes *-iera* et *-iese*. Mais le critère décisif est la communauté de fonction. Les formes *-éis*, (*-areís*), *-arais*, *-aseís* ont en commun de suivre obligatoirement *querer que*, *sin que* etc., ce qui n'est pas le cas de *-áis*, *-aréis*, *-aríaís*, *-asteís*, *-abais*, qui suivent d'autres verbes et prépositions, ni de *-ad*, qui ne se subordonne à aucun autre mot. Cette fonction nous révèle l'élément modal des désinences. A l'intérieur de la série de 5 éléments, *-aríaís* et *-abais* sont d'un emploi constant après un *verbum sentiendi* et *declarandi* au

passé, par opposition à *-aréis* et *-asteis*, ce qui nous fait en reconnaître l'élément aspectuel. Et enfin, la présence d'un mot comme *ayer* exige un verbe en *-asteis* ou en *-abais*, tandis que *mañana* doit être accompagné de *-aréis* ou de *-aríaís*, ce qui suffit pour constituer l'élément temporel. Une désinence telle que *-aríaís* représente donc 3 éléments : un élément modal, un élément aspectuel et un élément temporel.

C'est surtout la distinction entre aspect et temps qui est discutable. Nous venons d'en donner une raison fonctionnelle, qui est l'argument principal. Mais il faut dire que cette interprétation trouve un fort appui dans la forme extérieure des désinences : le temps futur (le futur et le conditionnel) contient *-r-* par opposition au passé, et, dans la deuxième et la troisième conjugaisons, l'aspect imperfectif (le conditionnel et l'imparfait) a les désinences *-ía*, *-ías*, *-ía*, *-íamos*, *-íaís*, *-ían*. Ni à propos des fonctions ni à propos de la forme extérieure nous n'avons parlé des aspects et des temps du subjonctif, dont les rapports sont si enchevêtrés que nous préférons y revenir plus loin.

A l'intérieur de chacune de ces catégories, il faut maintenant examiner quels en sont les éléments. Quant au mode, nous constatons tout de suite qu'on ne peut pas mettre en doute l'indépendance de l'impératif espagnol, par opposition à l'impératif français, dont les formes sont presque toujours empruntées à l'indicatif (*parlez*) ou au subjonctif (*ayez*). En espagnol, tous les verbes distinguent nettement l'impératif (*cantad*, *comed*, *subid*) de toute autre forme verbale (par exemple *cantáis*, *coméis*, *subís*).

Une difficulté plus sérieuse est représentée par l'incorporation courante du conditionnel dans le système modal. Si des considérations sémantiques (mode potentiel) y sont favorables, les faits fonctionnels s'y opposent nettement. Nous venons justement de montrer à quel point le conditionnel s'attache intimement à l'imparfait de l'indicatif, non seulement dans sa forme extérieure, mais aussi dans son emploi, qui est dans une grande mesure soumis aux mêmes règles.

Il n'y a donc en espagnol que trois modes : l'indicatif, le subjonctif et l'impératif.

Une fois l'aspect et le temps distingués, leurs éléments sont aisément reconnaissables à l'indicatif, où le présent neutre (*come*) est flanqué de deux aspects : l'aspect imperfectif (l'imparfait

comía et le conditionnel *comería*) et l'aspect perfectif (le parfait *comió* et le futur *comerá*), et de deux temps : futur (*comerá* et *comería*) et le temps passé (*comió* et *comía*). Le système est donc identique à celui du français. Et le parfait espagnol est tellement employé qu'on ne penserait pas à l'exclure du système, comme on a voulu le faire avec le passé défini en français.

Au subjonctif, la situation est beaucoup moins claire. Et pour deux raisons. D'une part à cause de l'usage restreint qu'on fait du futur du subjonctif (*cantare*). Si vraiment on ne s'en servait plus du tout, on pourrait l'exclure du système, mais puisqu'on peut le trouver dans n'importe quel livre moderne, non seulement dans des locutions figées (*sea lo que fuere, venga lo que viniere*), mais aussi dans des constructions plus libres : *Has de rezar por quien te hiciera bien* (Valle-Inclán, Batlle 133), son emploi réduit n'est qu'un fait statistique ou stylistique qui ne peut pas avoir d'influence sur le système proprement dit. Une fois reconnu, le futur semble tout de suite trouver sa place dans le système grâce à sa forme extérieure, qui le rapproche du futur de l'indicatif et du passé du subjonctif en *-ra*, et grâce à son emploi après *si*, qui le rapproche aussi de *-ra* : *el otro remozamiento, si fuere posible, vaya por cuenta de usted y a gusto mío* (Acebal, Batlle 104).

D'autre part, c'est le rapport entre cette dernière forme en *-ra* et celle en *-se*, également passé du subjonctif, qui représente l'énigme du système temporel dans le subjonctif espagnol. L'identité du terme qu'on y a appliqué (imparfait du subjonctif) montre déjà qu'il est pratiquement impossible de les distinguer sémantiquement. Et en effet, dans les textes on n'arrive pas à saisir une nuance éventuelle entre les deux imparfaits. Souvent le passage d'une forme à l'autre ne semble viser que la variation stylistique : *Su deseo más vivo era que le dejasen trabajar, que no le perturbaran en sus ocupaciones* (Altamira, Batlle 85). On pourrait donc être tenté de les regarder comme des variantes libres. Or, il y a un cas où la forme en *-ra* s'emploie à l'exclusion de *-se*, à savoir comme temps simple dans une proposition principale : *De las siete galerías del Paraíso se creyera que tiran rosas a la tierra* (Jiménez : Platero 20). Et il y a d'autre part des nuances sémantiques que ne peut exprimer que la forme en *-ra*, surtout celle de « plus-que-parfait » : *Al cumplir en 17 de mayo de 1902 sus diez y seis años, asumió Don Alonso XIII el Poder real, que hasta entonces*

ejerciera la Regente Doña María Cristina, su madre (Almagro 7). Ces cas suffisent à prouver que l'imparfait en *-ra* contient un élément différent de celui en *-se*.

Sans oser encore nous prononcer sur le rapport systématique entre elles, nous pouvons donc constater que le subjonctif espagnol a quatre formes aspectuelles et temporelles : le présent (*cante*), le futur (*cantare*) et les deux imparfaits (*cantara, cantase*).

II. Définitions des catégories.

Avant de décrire la signification du mode, de l'aspect et du temps, et pour donner justement une base solide à une telle description sémantique, nous voulons étudier aussi exactement que possible les règles auxquelles est soumis l'emploi de ces catégories. Il sera ainsi possible de caractériser ou de définir les catégories d'après le domaine des règles qui en dirigent l'emploi. Il y a en effet des règles qui jouent à l'intérieur d'une seule et même proposition, il y en a d'autres qui dépassent la frontière des propositions, et il y en a enfin qui combinent les deux domaines.

1. Le mode.

1° Rapports à l'intérieur d'une seule proposition.

a. Adverbes.

Tandis qu'il semble n'y avoir aucune affinité entre l'indicatif et un adverbe quelconque, la question se pose pour l'impératif et le subjonctif.

La règle la plus caractéristique de la syntaxe modale espagnole en proposition principale est que la négation *no* est incompatible avec l'impératif. Les ordres négatifs sont rendus par des subjonctifs : ¡No hagáis tal! (Valle-Inclán: Farsa 96) ¡No hagas tal, señora mía! (ib. 98) Por favor te lo pido. No hables de eso (Reguera 221) Hazme caso y no cometas tonterías (ib. 171) Espera un momento. No creas que es tan sólo curiosidad lo que dicta mis palabras (ib. 182).

Les locutions adverbiales *quizá, acaso* et *tal vez*, placées avant le verbe, sont fréquemment suivies d'un subjonctif : su mejor

producción teatral quizá sea la comedia « La vida es muy sencilla » (Batlle 158) No será ella. Quizá se haya tirado al aljibe (Lorca: Bodas 93) Quizás hayamos despedido al presidente de la nación más poderosa del mundo (Ya 3,8) Quizá el aborrecimiento, más codicioso cada vez, que le mordía, sólo fuese, en puridad de verdad, el deseo de apurar libremente, hasta las heces, las delicias de « la hora que pasa » (Zamacois, Batlle 172) Quizá sea un escapado de la Gran Guerra (ib. 179) Quizá lo más interesante del Congreso fuera el convencimiento de. . (Política 136) Acaso no vaya usted descaminado (Unamuno, Batlle 70) !Acaso no me ame! (Valle-Inclán : Farsa 94) Tal vez no haya otro asunto sobre el que importe más a nuestra época conseguir claridad como este de saber. . (Ortega : Ideas 24) y los que a aquellas horas transitaban por las calles tal vez no se considerasen contentos con su suerte (Ibáñez : Condenada 10).

Placés après le verbe, ces adverbes n'ont aucune influence sur le mode : fué quizá el único día en los cinco años de su carrera que no transitó bajo mis balcones (Acosta, Batlle 297) Lo subrayó quizás con intención política para su país (Ya 3,6) ¿Sabes tú, quizás, de donde es esta blanda flora? (Jiménez : Platero 20) ¿Era que reñían, acaso, allá en el fondo de su espíritu juvenil, combates sordos e interiores? (León, Batlle 198) ¿Sería acaso su autor una eminencia primeriza? (Azorín : Trasuntos 142) Los cachorros, por ser más crecidos, resistirían acaso lo bastante (Blanca-Belmonte, Batlle 126) ¿Será, acaso, un terrible calavera que pasará las noches de placer en placer? (Flórez, Batlle 324) basta, tal vez, una leve reforma para restablecer el mecanismo (Ortega : Ideas 40).

Pourtant, l'influence de l'adverbe préposé ne représente qu'une tendance, qu'une affinité entre ces adverbes et le subjonctif, mais non pas une direction proprement dite, puisque l'indicatif est très répandu aussi : Quizá es por eso por lo que escribo : para justificarme (Reguera 14) Quizá lo he tenido. No lo sé (ib. 14) Sí; bajo la pompa de hoy quizás hemos vivido unos minutos importantes de la historia (Ya 3,8) Acaso a esta hora plácida de la mañana salen de la ciudad y pasean por las frondosas huertas estos viejos nobles (Azorín : Trasuntos 78) lo que acaso constituye la raíz última de todas las actuales angustias y miserias (Ortega : Ideas 37) Si antes acaso había en el ceño de nuestro amigo un

dejo de fruncimiento, ahora, de pronto, su semblante se ha serenado (Azorín : Trasuntos 80) No sé; tal vez era un presentimiento (ib. 84) Tal vez estas damas. . .insinúan. . .el deseo de una merienda o tal cual refrigerio (ib. 79) tal vez en el fondo se abre una ancha reja (ib. 77—78) Tal vez la memoria no era directa, sino refleja (Catá, Batlle 308) Tal vez le faltó inesperadamente la detreza. Tal vez algún viajero, asustado por su repentina aparición, fué menos compasivo que yo y le arrojó bajo las ruedas (Ibáñez : Condenada 32).

Parfois le subjonctif et l'indicatif alternent dans deux propositions successives : Puesto que ya quizá no pueda tener otra ocasión, aprovecharemos ésta, que tal vez será la última (Azorín : Trasuntos 16).

b. Conjunctions.

L'espagnol a 5 conjunctions simples : *que, si, cuando, como, mientras*, série identique à celle qu'on trouve en français, exception faite de *mientras*. Or, tandis qu'en français le subjonctif n'est possible qu'après *que*, il l'est en espagnol après les 5 conjunctions. Il n'y a que les conjunctions doubles dont la direction modale soit absolue : *a menos que, como si, cual si* + le subjonctif, *como que, apenas si* + l'indicatif, et cela ne suffit même pas toujours : *aunque, ya que* + le subjonctif ou l'indicatif.

Que.

Comme en français, cette conjonction n'est qu'une porte ouvrant la voie à l'influence modale de prépositions ou de verbes qui la précèdent. Mais même dans les cas où aucune force extérieure ne se fait sentir, nous constatons que les deux modes sont possibles. L'indicatif confère à *que* la nuance sémantique de « car » : Si vuelvo la espalda, fusiladme, que en la guerra lo mismo se castiga la flaqueza que la traición (Almagro 16) Vamos, Duquesa, que si la noche nos coge en el bosque no sabremos salir (Valle-Inclán : Farsa 82) Yo debo salir, que soy el primogénito (ib. 20) Pídele la llave, que la lleva en la faltriquera (ib. 28) Procura llegar en Carnaval, que, si no, habrán de seguirte tirándote piedras (ib. 42) ¡Ojalá todos los que hablan de una mujer cegasen antes de verla, que así sería más cuerdo el juicio y habría menos engañados! (ib. 48).

Ce *que* « indépendant » introduit une proposition en fonction de complément adverbial, par opposition aux propositions complétives, qui sont le plus souvent le régime d'un verbe. C'est ainsi que des verbes dirigeant théoriquement le subjonctif peuvent être suivis de l'indicatif, parce que la proposition introduite par *que* n'en est pas l'objet, mais un complément adverbial : *Esperad, que voy por la llave* (Valle-Inclán : Farsa 62). A remarquer la virgule. Avec une proposition régime on aurait : *Esperad que vaya por la llave*. La virgule n'est même pas obligatoire : *Espera que no puedo hablar* (Jiménez : Platero 77).

L'indépendance relative de ces propositions devient absolue quand elles jouent le rôle de phrases : *Que es verdad, os digo* (Barea : Ruta 232). — L'intonation exclamative confère à *que* le sens de « voici que » : *las madres decían para hacerles callar : « ¡Que viene Bolsón ! »* (Ibáñez : Condenada 110) *¡Aprisa ! ¡Aprisa ! ¡Que vienen los del gobierno !* (ib. 95).

Ces exemples s'opposent le plus directement possible aux propositions au subjonctif, qui expriment un souhait ou un ordre : *El señor Jenaro Baudelaire, que salga* (Zozaya, Battle 53) *Que se sienten en el suelo* (Lorca : Bernarda 14) *Llámale, Marifornes. Que me pague la cuenta* (Valle-Inclán : Farsa 62) *Que la dicha no te haga veleidosa* (ib. 100) *Que sea atacado al tronco de un árbol* (ib. 116) *Bueno ; haced unos cuantos bultos con dos fardos de la peor picadura. Que se contenten con eso* (Ibáñez : Condenada 96) *Que digan lo que quieran sobre el puro placer del baile* (Reguera 147) *Que se me juzgue como se quiera* (ib. 148) *Que me interpreten como quieran. Me da lo mismo* (ib. 164). — Ou seulement une possibilité envisagée : *Mira ; no seas idiota. Que hayas escapado de África para caer en la cárcel* (Barea : Ruta 220).

Les deux constructions peuvent se suivre de très près : *Calma, que pronto saldrás de penas. Que estén buenos tus chicos* (Ibáñez : Condenada 113) *Los defensores del régimen caduco, que salgan a la calle, que en ella los bombarderemos* (Almagro 570).

Comme complément adverbial, *que* + le subjonctif s'emploie dans des locutions toutes faites exprimant l'incertitude : *Ningún político, que se sepa, se había atrevido a examinar al trasluz el fácil halago del rey* (Almagro 34) *Escrita a los veinte años, la autora no ha vuelto, que sepamos, a producir otras obras* (Río

273). — Mais sa nuance la plus caractéristique est celle de « pour que » : ¿dónde vamos a llevar al primo que vea un poquillo de la vida? (Barea : Ruta 112).

Quand *que* est renforcé par une autre conjonction ou par un adverbe, ce groupe peut avoir une influence plus décisive sur la syntaxe modale : *luego que* et *como que* dirigent l'indicatif, *a menos que* et *siempre que* le subjonctif, tandis que *aunque* et *ya que* admettent les deux modes.

Luego que : Luego que hube examinado todo lo que allí había, acerqué la nariz á estas flores (Valdés : Hermana 255).

Como que a deux variantes qui dirigent toutes les deux l'indicatif : « comme si » (après *hacer*) et « puisque ». Le fait que *como que* exige l'indicatif, tandis que son synonyme *como si* veut le subjonctif, prouve clairement l'insuffisance de toute méthode sémantique a priori : hace como que le muerden los hocicos (Jiménez : Platero 16) Haciendo como que huele (Lorca : Zapatera 47) y me hice como que subía la escalera, pero en seguida dí la vuelta (Valdés, Batlle 24) contemplando la sonrisa del sueño del niño cuando éste hacía como que mamaba (Unamuno, Batlle 74) — Siempre quedará que lo que decisivamente actuaba en nuestro comportamiento, como que era su básica supuesta, no era. (Ortega : Ideas 21). Yo estoy contento con mi espada. ¡ Como que no tiene ni una mella ! (Inclán : Farsa 34) Como que el problema no es de los parados : es de los que no se han movido nunca (Benavente : Titania 109) Claro, como que ahora es usted el que lo tiene (ib. 111).

Que *a menos que* soit suivi du subjonctif étonne moins, étant donné sa parenté avec la négation : A menos que no sea de Bartrina (Zozaya, Batlle 51) este volumen . . se estima demasiado complejo para poder ser aplicado en la escuela, a menos que ésta se halle especialmente dotada de personal docente (Política 186).

Siempre que « pourvu que » : Los sargentos no se oponen a colaborar en el movimiento, siempre que sus pretensiones sean atendidas (Flórez : Barba 57) Dió órdenes de poner el teléfono a mi disposición siempre que le quisiera llamar (Barea : Ruta 26) No tengo nada contra ello . . . siempre que el hombre tenga cojones y sea un socialista (ib. 229).

Après *aunque*, les deux modes sont possibles. On a l'habitude

de dire qu'on emploie l'indicatif quand la conjonction se réfère à un fait réel: Don Teodoro estaba loco de contento, aunque naturalmente jamás me lo confesó (Reguera 67) Aunque don Baltasar me inició en el camino que entonces seguía, no me hallaba obligado a él (ib. 85) Unamuno aprobó explícitamente la rebelión aunque esa aprobación duró apenas unos días (Río 268) Hay que tener presente la diferencia entre fonología y fonética, aunque en la práctica fonológica se utiliza, para simplificar, la terminología fonética (Llorach 36) era hombre de unos cuarenta años, aunque representaba algunos más (Cuentos 25) todavía bastante guapa, aunque yo no era de esta opinión (ib. 32). — Et le subjonctif quand la conjonction se réfère à un fait supposé ou douteux: De todas maneras, aunque papá no se entere, hice una cosa muy mala (Valdés, Batlle 34) Me bañaría en su agua aunque tuviese que ahogarme (Reguera 167) Sería su verdugo y su campeón a la vez. Aunque no me quisiera (ib. 214).

Mais cela n'est vrai que dans certains cas. Dans d'autres, l'indicatif est employé à propos de quelque chose d'incertain: Mas al día siguiente, fuese casualidad o premeditación, aunque es muy probable lo último (Valdés, Batlle 19) Y aunque apenas entendía nada, Lelia decía a todo que sí (León, ib. 190) No diré que nos guarde rencor, aunque ello sería, después de todo, natural (ib. 193). — Et le subjonctif apparaît très souvent en parlant de faits qui ont réellement lieu: aunque sea un elemento fónico complejo, su complejidad es simultánea y no sucesiva (Llorach 26) Proceden además de casi todos los países de Europa, aunque en muchos casos lleguen a los escritores españoles a través de París (Río 166) Galdós — a quien Baroja debe mucho, aunque él lo haya negado con insistencia (ib. 190) Aunque mi madre esté loca, yo estoy en mis cinco sentidos (Lorca: Bernarda 46) deseaba comunicar a alguien su indignación, aunque fuese a los guardias (Ibáñez: Condenada 61).

Il faut renverser les termes et dire que la conjonction reste la même, mais que les deux modes expriment deux nuances différentes, qui confèrent à leur tour deux sens différents à la conjonction. L'indicatif donne à *aunque* la nuance de « bien que » (cp. le subjonctif en français!), et le subjonctif lui prête celle de « même si », qui n'a pas de pendant direct en espagnol (cp. l'indicatif en français!). Le subjonctif (et *même si*) n'exprime ni

la supposition ni le doute, mais seulement la suspension de l'affirmation, que le fait soit réel ou non.

Ya que présente les deux mêmes nuances que *como*, avec le subjonctif ('puisque, étant donné que') et avec l'indicatif ('puisque, parce que') : *Ya que se case usted, quiero tener la seguridad de que, á lo menos, puede usted ser dichoso* (Benavente : Teatro 159) *Sánchez-Guerra habló en la cárcel con Alcalá-Zamora, Largo Caballero, Albornoz, De los Ríos y Maura, y ya que no aceptaran las dos carteras que les ofrecía en el gabinete que formase, les rogó que cesaran en sus trabajos revolucionarios* (Almagro 576) — *quiero casarme con un varón hermoso de la orilla del mar, ya que aquí los hombres huyen de las mujeres* (Lorca : Bernarda 47) *Tal vez mediase también una intencionada demora, ya que Sagasta gustaba del endoso al tiempo o a los demás* (Almagro 28) *Probablemente no hubo ocasión hasta entonces, ya que el consejero . . se sometía a los deseos de Alfonso XIII* (ib. 34) *Nos está vedado acudir a las elecciones que se anuncian . . ya que no podríamos . . prestarnos siquiera a ser de ningún modo la oposición parlamentaria* (ib. 573).

Si.

De même qu'avec *que*, il faut distinguer deux fonctions fondamentales de *si* : élément introductif de propositions en fonctions d'objet (les propositions dites interrogatives indirectes) et introducteur de propositions adverbiales.

Dans la première fonction, il exprime avec l'indicatif simplement une question (bien qu'une telle question contienne par définition une bonne part d'incertitude) : *No sé si ha obrado milagros* (Reguera 12) *nos encontramos en la duda de si son o no* (Ortega : Ideas 41) *Ya no sabe una si es mejor tener novio o no* (Lorca : Bernarda 34) *Me llegué a ver si habían puesto las gallinas* (ib. 28) *un posible plebiscito mediante el cual expresara España si quería o no cambiar de régimen* (Almagro 556) *¿ Y no le has preguntado si un día volverá mi paladín ?* (Valle-Inclán : Farsa 100).

Nos exemples ont été choisis exprès pour montrer que les propositions interrogatives indirectes ne sont pas du tout soumises aux mêmes règles modales que les propositions complétives. Le subjonctif est très rare, et quand il apparaît, il ne dépend pas

d'un facteur extérieur, mais sert à exprimer un dilemme interne : *no sé si salga*, par opposition à *no sé si saldré*, où la décision est indépendante de la volonté du sujet parlant.

Les autres propositions interrogatives indirectes suivent les mêmes règles, qu'elles soient introduites par *cuándo*, *cómo* ou par un pronom : l'indicatif le plus souvent : Si se nos pregunta qué es realmente eso sobre que pisan nuestros pies (Ortega : Ideas 43) ahora menos que nunca sé cuándo los podré concluir (ib. 9) No sé cómo te atreves a llevar una navaja en tu cuerpo, ni cómo yo dejo a la serpiente dentro del arcón (Lorca : Bodas 13) A mí me gusta mucho cómo canta el párroco (Lorca : Bernarda 15) No sé a qué te refieres (ib. 38) ¡ Me gustaría saber cuál de vosotras lo tiene ! (ib. 73) Yo no sé quién soy (Lorca : Yerma 65) lo que no sé es para qué querrá la Paca los trajes que . . (Sierra, Batlle 251) No sé quién es (Zamacois, Batlle 179).

Le subjonctif exprimant le dilemme : No sé qué te diga. Yo sufro por esto (Lorca : Bernarda 92) Toda nuestra conducta, incluso la intelectual, depende de cuál sea el sistema de nuestras creencias auténticas (Ortega : Ideas 23) Cuáles fuesen esos decretos es cosa que permite aclarar, en parte por lo menos, el testimonio de uno de los ministros desairados (Almagro 17) Lo que no consigo comprender es cómo . . no descargase sobre mí todo el odio de aquella gente (Reguera 177). — Dans l'exemple suivant il s'agit d'un subjonctif qui pourrait aussi apparaître dans une proposition principale : Y le dije al caballero que yo sabía quién pudiera comprarle alguna consola (Miró : Humo 14—15).

Les deux modes peuvent être juxtaposés, avec une très légère nuance : No conviene preguntarse ahora cuál sea el origen de las creencias, de dónde nos vienen (Ortega : Ideas 42) y ésa bien sabe dónde está y quién sea el muchacho (Benavente : Titania 105).

Introduisant une proposition adverbiale au présent, il est rare que *si* soit suivi du subjonctif (qui serait alors le futur du subjonctif). Nous nous en tiendrons donc au passé pour étudier les nuances exprimées par les deux modes. Avec le subjonctif, la proposition devient hypothétique : Don Ramón no sabía la letra sino a medias, pero lo cantaba con el mismo entusiasmo que si la supiera (Valdés, Batlle 13) Si fuese tan fea como ella, me daría rabia mirarme (Sierra, Batlle 251) Si no recibiera cada día la

comuni3n, te aseguro que moriría de hastío (ABC 3) Si esto no fuese así, no hubieran venido luego otras naciones (Cuentos 5) Poco diría si dijese que « Tinieblas en las cumbres » me han gustado (Batlle 224) Si no fuese así . . sería ésta innocua (Ortega : Ideas 31) ¿y si yo la llevara conmigo a las viñas ? (Lorca : Bodas 14) Si yo hubiera tenido hijos hubiera comprado todo este monte (ib. 39) Esa edad tendría mi hijo mayor si viviera (ib. 41) Si no hubiese venido le hubiera llamado yo (Reguera 264) Si hubiera sido hombre de Estado, quizá hubiese creado la filosofía política española (Almagro 579).

Il faut souligner que c'est le subjonctif qui exprime l'hypothèse et non pas *si*, dont la signification est plus vaste. Et de même, ce n'est pas *si* au sens de « lorsque » qui dirige l'indicatif, mais ce mode qui restreint le sens de *si* à « lorsque » ou « quand » : Si volvía a casa más tarde que yo, entraba y se acostaba con tal cautela, que nunca me despertó (Valdés, Batlle 12) Si se aventuraba a dirigirme un tú, lo hacía bajando la voz y pasando como sobre ascuas (ib. 32) Si cantaba, le imponían silencio (Ibáñez : Condenada 11) Porque si con veinte años parecía un palo vestido, ¡qué será ahora que tiene cuarenta ! (Lorca : Bernarda 39) Por lo demás, si no cobré mis salarios fué por estar vacías las arcas reales (Valle-Inclán : Farsa 42) varios poetas que, si no estuvieron por entero disociados de los « ismos » de postguerra, sólo les deben el estímulo inicial (Río 252).

Si l'on rencontre néanmoins des cas où *si* ne peut pas être traduit par « lorsque », parce qu'il s'agit quand même d'une hypothèse, c'est que nous sommes dans le style indirect, où l'imparfait de l'indicatif est la transposition d'un présent de l'indicatif. Si l'on a au présent : *si esto es cierto, le resultará enojosa mi presencia*, on aura au passé : No pensé que si esto era cierto, forzosamente le resultaría enojosa mi presencia (Reguera 167). — Le plus souvent il s'agit du style indirect libre : El dueño de la fonda me lo presentó como un antiguo huésped a quien debía muchas atenciones. Si me negaba a compartir con él mi cuarto, se vería en la precisión de despedirle (Valdés, Batlle 11) Él aun estaba viendo a su viejecita y la mirada ansiosa con que le siguió al abandonarla. ¿Qué comería la pobre si se quedaba sin hijo ? (Ibáñez : Condenada 124) Recordé las palabras de Gálvez . . Si la pesadumbre era real, ella necesitaría pasear a solas (Reguera 167).

Nous voici donc en présence de deux règles qui se croisent, qui sont en conflit. C'est souvent ainsi que s'expliquent les exceptions aux règles grammaticales. La règle qui l'emporte est celle qui est la plus générale. La transposition au style indirect s'étend sur toutes les phrases qui dépendent d'une déclaration, tandis que le subjonctif exprime l'hypothèse à l'intérieur d'une proposition au passé introduite par *si*. Le conflit naît parce que l'hypothèse est exprimée au présent par l'indicatif, au passé par le subjonctif. Il va sans dire qu'on trouvera souvent le subjonctif dans le style indirect, à savoir quand il était déjà dans le style direct : Ernestina seguía infatigable, hablando cada vez más cerca del oído de su esposo. Ella viviría tranquila, sin molestarle, si no existieran los celos (Ibáñez : Condénada 133).

Renforcé par *como* ou *cual*, *si* se fait invariablement suivre du subjonctif : El tenor miraba su cisne, como si allí no hubiese otro ser digno de atención (Cuentos 75—76) Algo estridente, como si acabara de rasgarse la vieja decoración del fondo (ib. 76) Sólo se acuerdan de mí para enviarme una limosna : ¡como si el corazón comiera y le contentase el dinero ! (ib. 77) Levantó los brazos, como si evocase un lejano pensamiento profético (ib. 136) No podía pensar en aquella niña sin sentir profunda melancolía, como si personificase mi juventud (Valdés, Batlle 21) sonriendo como si dijese la cosa más natural del mundo (ib. 24) siento sin embargo, cuando la nombro, como si me dieran una pedrada en la frente (Lorca : Bodas 15) antes me subía a una silla como si fuera un monigote (Sierra, Batlle 284) — un hilo de voz, tenue, dulce, vagaroso, cual si viniera de una distancia invisible (Cuentos 76) me miró fijamente un buen rato, cual si tratase de demostrar que no me tenía miedo alguno (Valdés, Batlle 19) inclinándose sobre ella, cual si fuese a besarla, con una navaja, que a prevención llevaba abierta, la degolló (Zamacois, Batlle 176) sentía todo cual si lo reviviera (Catá, Batlle 308).

J'ai trouvé deux exemples d'indicatif après *como si*, provoqué par l'emploi exceptionnel du présent : Esto es como si una máquina te coge una mano; después va el brazo y luego todo el cuerpo (Barea : Ruta 18) Llegue yo a la orilla, aunque sea isla desierta, como si está poblada de alimañas horribles y hombres salvajes (Ayala 49).

Le groupe *apenas si* dirige par contre l'indicatif. Autrement

dit, tandis que *como* et *cual* mettent en relief l'aspect hypothétique de *si*, *apenas* en souligne l'aspect temporel : Apenas si hubo ensayo. La comedia me pareció un pretexto para organizar bailes íntimos (Reguera 116) El calor era sofocante, pero yo apenas si lo sentía (Reguera 142) Los amorosos latidos de aquel vulgar notario apenas si podían ser un leve gorgoteo (ib. 225) Cinco años que no se veían, y apenas si tenía noticias suyas (Ibáñez : Condénada 127).

Cuando.

Ainsi que nous le montrerons plus loin, c'est le subjonctif qui s'emploie après *cuando* dans un contexte de futur : Cuando el ideal surja en mi alma o entre ella, todas mis energías se consagraran a él (Flórez : Barba 10). C'est donc surtout au présent et au passé qu'on peut observer le libre jeu de la construction modale.

L'indicatif exprime une affirmation ou une communication : pero vuelve la cabeza cuando yo paso (Lorca : Bernarda 58) Y cuando aún esta unificación no se ha generalizado, ya se plantea el problema (Política 8). — Dans l'exemple suivant, l'homme qui parle vient d'adopter un enfant qu'il a trouvé abandonné à sa porte : Yo no busco niños como no busco bolas ; pero cuando vienen . . . soy libre (Unamuno, Batlle 73). Un subjonctif exprimerait une éventualité future.

C'est une telle éventualité qu'il suggère dans les exemples que voici : ¡ Cuando se muera, muerto está ! (Lorca : Bodas 56) Y lo mejor es cuando te despiertes y lo sientas al lado (ib. 52) El animal . . . no tiene . . . una intimidad donde meterse cuando pretendiese retirarse de la realidad (Ortega : Ideas 47) ¿ Juras salir al mar, en la galera o en esquife, solo o acompañado, cuando las caracolas de los vigías anuncien que las naves del odiado infiel están a la vista ? (Flórez : Barba 34).

Dans un contexte de passé : las literaturas del Nuevo Mundo, en el que veían la esperanza de permanencia de los más altos valores españoles, incluso cuando éstos dejasen de regir en la península (Río 175) Podía visitarle cuando quisiera (Ibáñez : Condénada 102) unos gruesos palos verticales . . . entre los que era fácil escurrirse cuando se acercara el peligro (Reguera 242) Deseaba estar en el pueblo cuando Clara regresase (ib. 220) Josefa debía de pensar que, cuando le faltasen otros encantos, aún le quedaba el recurso . . . (ib. 228).

Le groupe *aun cuando* a une forte tendance vers le subjonctif, surtout fréquent dans un contexte de conditionnel : *Aun cuando quisiera olvidarla, no podría* (Valle-Inclán : Farsa 92) *Pero aun cuando no hubiese escrito ninguno de los libros que hemos citado, su novela « El metal de los muertos » . . bastaría . .* (Batlle 214). — Dans un contexte de présent : En general, los barbarismos y solecismos son infracciones de los preceptos gramaticales que no tratan de crear otra norma distinta de la establecida, aun cuando muchos de ellos sean demasiado comunes (Mallo 484) Los éxitos teatrales, que aun cuando sean efímeros son siempre más ruidosos que los que se obtienen con los libros (Batlle 248). — La règle n'est pourtant pas absolue. Avec l'indicatif on peut toujours indiquer qu'il ne s'agit pas d'une éventualité : *Pero ningún editor la aceptó aun cuando Ricardo León . . renunciaba a toda clase de derechos . .* (Batlle 186).

Como.

Les nuances sémantiques exprimées par les modes après *como* sont beaucoup plus variées qu'après *cuando*. C'est que *como* a une valeur plus générale. Tandis que *cuando* est une conjonction essentiellement temporelle, *como* n'a pas seulement une variante temporelle (« dès que »), mais aussi une variante modale ou comparative (« de la manière que », « ainsi que ») et une variante causale (« puisque »).

Une conséquence importante en est que, dans un contexte de futur, *como* n'est pas, comme *cuando*, nécessairement suivi du subjonctif. Le subjonctif est seulement possible, et il exprimera justement le plus souvent la subordination temporelle : *En teoría, pues, habría que efectuar la conmutación tantas veces como fuera necesaria para distinguir cada fonema* (Llorach 27) *Bueno, que se quede, pero como nos haga alguna, me vas a oír* (Reguera 58) *¡Flojo golpe iba a soltarle a aquella bestia estúpida y fornida como se pusiera a su alcance!* (Ibáñez : Condenada 44). — Ou bien, une subordination de manière : *Yo sabré llevar mi cruz como mejor pueda* (Lorca : Yerma 62) *Repare usted como le plazca el menoscabo de mi casa* (Acebal, Batlle 103). *Dejad que la gente se coloque como quiera* (Valle-Inclán : Farsa 126).

L'indicatif sert par contre à donner une raison ou à établir une comparaison : *Como dará la vuelta a la esquina desde la*

ventana de tu cuarto se verá mejor (Lorca : Bernarda 44) Los gobernaré como gobierna las campanas un sacristán (Valle-Inclán : Farsa 72).

Dans un contexte de présent, le subjonctif s'emploie surtout dans les locutions telles que *como no sea* et dans des formules de politesse telles que *como quiera*, *como guste* : y nadie, como no sea Ortega y Gasset, le ha superado en él (Río 183) En Salamanca se compenetró con el paisaje de Castilla que ningún otro escritor de una generación de castellanistas, como no sea Antonio Machado, ha cantado como él (ib. 180) — ¿Quiere usted que demos un paseo? — Como usted quiera (Azorín : Trastornos 63) Como usted guste, don Juan — le digo yo (ib. 67) Como gustes (Zamacois, Batlle 175) Como quiera que fuese, la Casa del Pueblo no hizo efectivo el paro (Almagro 570—71). — *Como sea* peut avoir le sens de « quel que soit » : No dejes de quererme, como sea el cariño (Benavente : Titania 136).

Le jeu le plus subtil du mode après *como* est l'expression de deux nuances de causes ou de raisons. L'indicatif communique directement une cause : y como no pasa gente no te roban los frutos (Lorca : Bodas 39). — Le subjonctif présente comme raison quelque chose de déjà connu : Como le dé por tener crías vais a estar cosiendo mañana y tarde (Lorca : Bernarda 64) pero como no tenga usted buenas agarraderos, le van a hacer difícil la vida en el pueblo (Barea : Llama 23) Como no se la paguen ellos, me parece que la república ya se la ha pagado (ib. 46).

Au passé, l'indicatif sert à marquer une correspondance temporelle : Como llegamos a la posada se dispuso la cena. — Ou une correspondance de manière : Ya no seguí, pues, la calle de las Infantas como acostumbraba (Valdés, Batlle 22) en vez de lanzarle un apóstrofe violento, como tenía determinado, le mandé una sonrisa galante (ib. 16) le quería como le quise siempre (Acosta, Batlle 298) Una niña . . . movió los labios como vió que hacían las mujeres (Cuentos 145). — Le subjonctif indique qu'il y a plusieurs possibilités de correspondance de manière (cp. *como quiera que fuese* dans l'exemple plus haut) : Y no cabe alegar una cándida certidumbre en el triunfo monárquico, puesto que se verificaba el ensayo en el momento eruptivo de la Unión republicana. Como fuese, ganó la elección de diputadas a Cortes por Madrid la candidatura íntegra de los republicanos (Almagro 33).

C'est au passé que les nuances causales des modes se prêtent le mieux à l'examen. L'indicatif présente la cause comme une affirmation immédiate : Pero como él no la buscaba ni la necesitaba, se volvió de nuevo a su retiro (Batlle 206) Apuré el vino, y como la cocina estaba llena de humo, salíme otra vez á la puerta (Cuentos 134) Y como vivían juntos y no era cosa de contenerse por unos días fugitivos . . . aquella misma noche le hicieron sucesor al niño (Unamuno, Batlle 77) y como ya brotaban en el espíritu de nuestro mozo las sanas tendencias de ahorro, trájose para casa algunos cuartejos (Altamira, Batlle 84) — pero como hicieron todo lo posible para impedir que se casara con mi madre, Lina les guardaba rencor (Reguera 17) como el comienzo quedó más hondo, recibimos una sensación de cumbre sin pasar de la misma vertiente (Miró : Humo 58).

Tandis que dans les exemples à l'indicatif que nous venons de citer, la cause déclenche directement l'effet, le subjonctif exprime une cause médiante, un rapport de cause en deux étapes, pour ainsi dire, ou, si l'on veut, une espèce de fond double représentant la transformation d'une cause en une raison.

Y como nadie le respondiese, miró con cierta angustia a Dorsat (Flórez : Barba 22) : l'événement extérieur passe par la pensée de l'homme en devenant la raison de son action : personne ne répond, et quand il s'en aperçoit, il regarde Dorsat. — Y como ella movíese la cabeza con ademán de desaliento, él agregó vivamente . . . (Mata, Batlle 161) : « puisqu'il vit que . . . », « étant donné que . . . », le mouvement nous est présenté comme déjà connu, et dans la pensée de l'homme il se transforme en raison. — Se asomó Canalejas a uno de los balcones, con sus amigos más próximos, y como dos de éstos no se retirasen al interior, de orden del jefe que mandaba la fuerza, fueron detenidos (Almagro 16) : l'action de ne pas se retirer est prise par le chef comme la raison de la détention. — y como una de las ruedas se hubiese hundido en un bache, aseguraban que . . . (Flórez : Barba 27) : l'événement est présenté comme raison par ceux qui assurent. — como el maestro le asegurase que yo tenía mucha capacidad para el estudio, confiaba en que con mi ayuda podrían salir adelante los zoquetes de sus hijos (Reguera 31) : l'entretien avec le maître d'école et le raisonnement de l'homme sont condensés dans une seule proposition. — Como la Orden se hubiese enterado de que

en Armenia habían sido asesinados numerosos cristianos por nuestro enemigo secular el turco, la Orden envió una enérgica comunicación al Sultán protestando contra tal atropello (Flórez: Barba 35): un *renseignement*, déjà connu peut-être, est transformé en raison.

Ce sont surtout des rapports de cause qui sont exprimés ainsi. Mais le subjonctif peut conférer aux propositions temporelles introduites par *como* la même nuance de rapport indirect ou d'éloignement. Dans les deux exemples suivants, ce sont les indications temporelles *una vez* et *otra vez* qui s'intercalent, pour ainsi dire, entre l'action de la principale et celle de la subordonnée: Recuerdo que una vez, como yo pidiese hora a un político ilustre para celebrar una entrevista con él, me respondió naturalmente (Flórez, Batlle 326) Otra vez, como obligase a pasar un vado a dos cebras que habían caído en nuestros trampas, destiñeron horrosamente, hasta el punto que nadie las podía distinguir de dos potros píos (Flórez: Barba 51).

Nous étudierons à part les exemples avec l'imparfait du subjonctif en *-ra*. D'abord un exemple correspondant aux derniers cités avec *-se*: El año anterior, como la sequía fuera tan grande, perdonaba todo el fruto (Cuentos 135). — Dans l'exemple suivant, c'est la phrase qui précède qui marque le décalage: Un poeta llamado Selgas dijo de nosotros una frase justa. Como le preguntara un amigo: — Diga usted, D. José: ¿qué dirán los pavos cuando hacen glou glou? — Pues dicen — contestó — dicen . . (Cuentos 172).

Le subjonctif après *como* renvoie parfois à quelque chose qui a été suggéré par le contexte antérieur, à quelque chose de plus ou moins déjà connu: Fué éste su (il est question de Silvela) último discurso en el Congreso, no su último acto político Pero la mayoría testimonió su adhesión a Maura en unos aplausos que se reprodujeron en los pasillos. Y como en este preciso momento llegara Silvela, tomó del brazo a Maura y mostrándole a los correligionarios en torno, exclamó: « Ahí tenéis a vuestro jefe » (Almagro 39). — Le fait déjà connu peut être transformé en raison: El primero de mayo . . llegó Unamuno a Madrid para dar sendas conferencias en el Ateneo y en el Cinema Europa. Hubo intervenciones policíacas que determinaron disturbios en la Universidad Central y en San Carlos

Como persistiera en Madrid la agitación alrededor de Unamuno, fué obligado éste por la policía a marchar a su residencia de Salamanca (Almagro 550).

Et enfin, l'imparfait du subjonctif peut, comme le présent du subjonctif, donner à la raison un caractère d'évidence (« bien entendu », « évidemment »): Casares Quiroga . . . salió de Madrid el día 11 en compañía de Graco Marsá, llegando a su destino en la madrugada del día 12. Y como pensara Casares Quiroga que aun era tiempo el día siguiente de transmitir las órdenes que llevaba y frenar, en su virtud, a Galán, se entregó al descanso. Pero a muy pocas horas le despertó el ruido de la sublevación en pie (Almagro 563).

Mientras.

Même *mientras*, qui paraît être la plus concrète des conjonctions espagnoles, est compatible avec le subjonctif.

Dans un contexte de futur, le subjonctif est obligatoire après *mientras*, comme après *cuando*: Mientras el Rey conserve su corona, la antigua provincia de Iria gemirá bajo la dominación de los bárbaros (Flórez: Barba 9).

Dans un contexte de présent, c'est le subjonctif lui-même qui exprime l'éventualité future: Mientras yo viva, estás seguro (Reguera 74) Mi sangre no se junta con la de los Humanos mientras yo viva! (Lorca: Bernarda 81). — Dans l'exemple suivant, c'est en réalité *hacer* qui régit le subjonctif après *mientras*: esto hace que . . . las consonantes labiales y velares . . . presenten una nota relativamente baja . . . mientras las consonantes palatales y dentales . . . presenten una nota relativamente alta (Llorach 50).

Au passé, le subjonctif peut donner la même nuance d'éventualité future: pero tampoco se decidió a libertarlos mientras el Gobierno no lo resolviese así (Flórez: Barba 91). — Mais le subjonctif peut aussi, de même qu'après *como*, présenter comme une cause un fait bien connu (cf. suédois *medan* — *emedan*): ¡Aun bien que le importaban a Arturo gran cosa las grietas de su flauta, mientras para remediarlas hubiese a mano cera y bramante, y, sobre todo, mientras él tuviese aquella grandísima habilidad en los labios, en los dedos y en el alma! (Marín, Battle 41).

2° Rapports entre deux propositions.

a. Prépositions.

Avec les prépositions régissant des propositions subordonnées en *que*, nous nous trouvons sur la limite entre la construction à l'intérieur d'une seule proposition et celle qui passe d'une proposition à l'autre. A propos du mode, qui entre déjà dans les deux espèces de constructions, l'hésitation n'a pas de conséquences pratiques.

Il n'y a que *desde* qui dirige l'indicatif, cinq prépositions régissent le subjonctif: *sin*, *para*, *con*, *antes*, *a*, et toutes les autres peuvent être suivies des deux modes. La situation est donc tout autre qu'en français, où il n'y a que *de* qui permet l'emploi des deux modes.

1. *Desde*: Nueve años habían transcurrido desde que Luis Santurce se separó de su mujer (Ibáñez: Condénada 99) Desde que vino el médico nuevo estás más animada (Lorca: Bernarda 34). — Dans l'exemple suivant au subjonctif, nous avons affaire à une forme en *-ra* au sens de plusqueparfait de l'indicatif, comme on en trouve aussi dans les propositions principales: Por la calle no pasaba un alma. El sereno, desde que me viera arriado a la reja, no se aproximaba (Valdés: Hermana 246).

2. *Sin*: Sobre el rojo de las butacas, destacábanse en el patio las cabezas descubiertas, ó las torres de lazos, flores y tules, inmóviles, sin que las aproximara el cuchicheo ni el fastidio (Cuentos 73) Cuando se halle con la señora, mi condesa, póngale, sin que ella le vea, estas hierbas bajo la almohada (ib. 136) puede darse un cambio en la repartición de los fonemas dentro de las palabras sin que haya modificación del contenido de éstos (Llorach 83) sin que dejaran de existir los otros dos /u/ e /i/ (ib. 87) Las cogí sin que nadie me viese (Flórez: Barba 89) No pasaron cuatro minutos sin que viese asomar una naricita nacarada (Valdés, Batlle 19).

3. *Para*: Cette préposition régit le subjonctif, quelle que soit la construction syntaxique. Proposition adverbiale: Aquel padre anciano, al que todos los meses enviaba una pensión para que viviera con decencia (Cuentos 74) se había afanado para que otros las exploraran (ib. 148) más me animó para que realizase

mi modesta labor (Batlle 8) esta novela . . la envió a Madrid para que en Madrid se publicase (ib. 186) me aguardaba leyendo para que pudiese acostarme sin temor de hacer ruido (Valdés, Batlle 12) ponerle una palma encima o un plato de sal gorda para que no se hinche (Lorca: Bodas 13).

Attachement à des substantifs comme *razón* et *obstáculo*: Lo cual no fué obstáculo para que llegase á su destino (Cuentos 248) Tengo además razones particulares para que me guste más que ninguna otra (Valdés, Batlle 14).

Après *bastante* et *bastar*: Es usted bastante inteligente para que haya necesidad de hacer el artículo (Mata, Batlle 159) No sé si esto bastará para que ustedes se formen idea de mujer tan agraciada (Galdós: Carlos 9).

Étant donné que *cuando* se combine avec les deux modes, il est tout naturel que, par opposition au français *pour quand*, l'espagnol *para cuando* régisse aussi le subjonctif: Amontonaba energías para cuando llegase mi oportunidad (Reguera 64) Como celando la frescura del templo hogareño para cuando los hombres llegasen del campo (ib. 196) Pero aquí está, para cuando estés muy aburrida (Benavente: Titania 80).

4. *Con*: se combine aussi avec *bastar* et avec d'autres expressions de façon à régir le subjonctif: Además, como entre dos que bien se quieren no basta, según ella, con que beba uno solo (Ya 4, 8) Bueno, vas a empezar el bachillerato, pero ¡ ojo con que se enteren « ellas »! (Reguera 65).

Comme conjonctions indépendantes, *con que* et *con tal que*, suivies du subjonctif, signifient « pourvu que »: Todo se evita con que mis hermanos no vuelvan a esta casa (Benavente: Titania 146) Por ello, un mismo fonema puede ser realizado por diversos sonidos, con tal que éstos contengan los mismos rasgos diferenciales (Llorach 26).

5. *Antes*: *De* s'intercale souvent entre *antes* et *que*, mais sans en influencer la construction, qui est toujours le subjonctif, quel que soit le degré de réalité de l'action. Action seulement envisagée: cerraría la noche antes que llegase a su casa (Ibáñez: Condenada 143) y Paca también me da muchas cosas antes de que yo se las pida (Sierra, Batlle 263) Y antes que mis amores pudieran lograrse, cogiéronme un día violentamente (Cuentos

171) Y antes que el pobre muchacho pudiera evitarlo, el parálitico buscó con su boca desdentada y profunda las manos que tenía agarradas (Ibáñez, Batlle 120).

Action qui a réellement lieu: me subí al tren antes de que partiera (Reguera 50) Y antes de que regresase a España, la Asociación de Historiadores norteamericanos le invitó a que . . (Batlle 80) Lo que voy a referir aconteció algún tiempo antes de que Don Clemente, con sus seis hijas y su yerno, se avecindasen en Reicastro (Ayala, Batlle 226) se retiró antes de que pasase por delante de la casa (Valdés, Batlle 19) Una ola lo trajo a mi playa, y otra se lo llevó, mucho antes que otras olas me arrancaran y alejaran de ella (Marín, Batlle 46).

L'exemple suivant semble représenter une exception: « Pega antes que habla », decían de él los marineros (Ibáñez: Condenada 64), mais il s'agit d'une construction différente, d'une comparaison: »plutôt que« .

6. A: Cette préposition sert le plus souvent de lien entre un verbe et la proposition complétive: esperando a que torne a salir para tornar a aprisionarle (Flórez, Batlle 325) estaría esperando en el teatro a que pasase el chaparrón (Sierra, Batlle 268) Quiso obligarme a que me pusiese su vestido (Valle-Inclán: Farsa 64) La mayoría de los economistas se inclinan a que el Estado haga de gran regulador de iniciativas particulares con una política monetaria equilibradora, unos planes de obras públicas (Política 195) la Asociación de Historiadores norteamericanos le invitó a que hiciese oír su autorizada palabra en la Universidad de Nueva York (Batlle 80) y resueltos también a que ninguna intriga o influjo de los poderes tradicionales arrebatase nuestra victoria (Almagro 576).

Parfois c'est un nom que *a* relie à la proposition suivante: no me atrevo a tocarlo por miedo a que se me quede entre los dedos como el polvillo de las alas de las mariposas (Reguera 52) ¡ Van a dar lugar a que compre un revólver! (Lorca: Zapatera 72) lo que ha dado lugar a que algunas veces se identificara la seguridad social con los seguros sociales (Política 12).

Enfin, le rôle de *a que* peut être tout à fait indépendant, surtout au sens de « pour que »: Le había mandado al médico salir al campo, a que le diera el sol de marzo (Jiménez: Platero 58) Ya vendré a que me enseñes la ropa (Lorca: Bernarda 97) todo el

mundo detesta al alcalde y a su caterva, pero de eso a que aplaudan tu conducta . . . ¡ni lo sueñes! (Reguera 171).

7. *De*: De même que *a, de* sert le plus souvent de lien entre un autre mot et la proposition complétive, mais c'est un lien indifférent, qui ouvre le passage aussi bien aux mots qui dirigent le subjonctif, ainsi que nous l'avons déjà vu à propos de *antes de que*, qu'à ceux qui ne le font pas: Pero se me calienta el alma de que vengas a verme (Lorca: Bodas 59) Hoy no es día de que te acuerdes de esas cosas (ib. 75) Amigo mío, consultad si hay precedentes de que otra Infantina se haya fatigado en el camino (Valle-Inclán: Farsa 80).

Doy fe, además, de que era muy caritativa (Galdós: Carlos 11) convencido de que estábamos solos, dijo con sonrisa bonachona (Ibáñez: Condenada 92) Seguro estoy de que se hallaría más conforme con que le hubiese quitado la vida (Valle-Inclán: Farsa 54) ¿Qué pruebas puedes darme de que eres tú quien dió muerte al Dragón? (ib. 104) el recuerdo de que estuve al tris de ser tu yerno (ib. 116).

8. *En*: est aussi modalement indifférent: Por fortuna, la madre se fijó a tiempo en que la criatura tenía los dedos tan amarillos como . . . (Flórez: Barba 122) Nadie tenía interés en que se terminara pronto (Barea: Ruta 20).

9. *Después*: généralement suivi de l'indicatif: Después que terminaron su trabajo salieron. — Le subjonctif exprime une éventualité future comme après *cuando* et *mientras*: Los Estados Unidos han accedido a participar en la declaración, pero solamente después de que haya sido rubricado el tratado (Ya 1, 6). Después que me hayas sacado de aquí, no te pesaré (Ayala 47).

10. *Hasta*: Loin d'être la règle, comme en français après *jusqu'à ce que*, le subjonctif n'apparaît que dans un contexte de futur ou pour exprimer à lui seul une éventualité future: Ahora vigilaré sin cerrarlos ya hasta que me muera (Lorca: Bernarda 86) ¡Hasta que salga de esta casa con los pies adelante mandaré en lo mío y en lo vuestro! (ib. 46) Que sea atacado al tronco de un árbol, hasta que venga el verdugo (Valle-Inclán: Farsa 116) Yo le esperaría aquí hasta que se enterase (Flórez, Batlle 330).

Combiné avec un *no* explétif, *hasta que* signifie « avant que »: nadie sabe de su corazón hasta que otro corazón no le hable (Benavente: Titania 123) Pero no voy hasta que no me llamen

(Barea: Llama 105) Yo no me puedo marchar de aquí hasta que no me prometan ustedes que no le va a pasar nada (ib. 155).

Par ailleurs c'est l'indicatif qu'on rencontre: Y aquella renta nativa se fué poco á poco consumiendo, hasta que, dilapidador incorregible, sentí la atrofia del sentimiento (Cuentos 219) tenía a « los otros », los del bando caído, en un puño, hasta que, cansados éstos, se ampararon de cierto valentón . . . y lo colocaron frente a Rafael (Ibáñez: Condenada 11) Y la tartana siguió adelante, hasta que de repente saltaron al camino quince o veinte guardias (ib. 114) Por las mañanas nunca se despertaba hasta que me oía toser (Valdés, Batlle 12) Una hora o más duraba todas las tardes este juego, hasta que se oía llamar y se retiraba apresuradamente (ib. 20). Al proferir estas palabras se la había ido anudando la voz en la garganta hasta que se echó a llorar perdidamente (ib. 34) sus negocios empeoraron hasta que conoció el hambre (Flórez: Barba 88).

Avec l'indicatif, la proposition introduite par *hasta que* peut devenir tout à fait indépendante: cuarenta y ocho horas de agonía. Hasta que las olas los rajaban y esparcían sus despojos por la playa (Reguera 51) cruzaban ráfagas azules y violetas. Hasta que la luz tomó un color oprimente, agrio (ib. 104).

11. *Por*: Suivi de l'indicatif, *porque* veut dire « parce que » ou « car », en introduisant donc une raison: Pero antes de llegar tuvieron que apearse, porque los entusiastas y los curiosos formaban un muro en torno a la barraca (Flórez: Barba 21) muero contento porque salvo a su reino (Valle-Inclán: Farsa 82) la pecera que estaba en mi mesita de noche, porque ayer me quise dormir con ella delante (Sierra, Batlle 266) Se llevó una mano a los ojos y con la otra se apoyó en una silla porque todo su cuerpo vacilaba (Mata, Batlle 167) pero le costó caro, porque le dejó caer dos vasos de limón sobre la cabeza (Valdés, Batlle 35).

Un telle proposition peut devenir une phrase indépendante: ¡Millones de dólares, mi amigo! — Porque América es la Meca del inventor (Barea: Llama 29).

Un subjonctif après *porque* peut être l'équivalent d'un conditionnel, comme dans les propositions principales: Suspiraba aliviado al decirlo, porque mi negativa le hubiese puesto en un brete (Reguera 92) Seguiles al Retiro, aunque a respetable distan-

cia, porque me hubiera causado mucha vergüenza el que la mamá se enterase (Valdés, Batlle 21).

Dans son emploi le plus caractéristique, le subjonctif désigne toutes sortes de raisons seulement éventuelles ou possibles: ¿pierde mérito artístico porque la pintura del marco esté arañada? (ABC 7) los usos tradicionales no pueden cambiar, porque en esta ocasión, única en dos mil años, no hayamos llegado a la Fuente de los Enanos (Valle-Inclán: Farsa 84) Si . . . hay que dormir porque esté recetado, perderá mucho del suave encanto que posee (Flórez, Batlle 326) ¡Esa acabará como yo! — Y la Paca entonces ha contestado: Y que será porque le dé la gana, porque tiene más suerte que un ahorcado y gana el dinero a espuestas (Sierra, Batlle 256).

Parfois il s'agit de plusieurs possibilités: El servidor, ya porque temiese agresión del sensible anciano . . . ya por cualquier otra razón indescifrable, se inclinó hacia el suelo (Flórez: Barba 69) Por una traición, por un descuido o porque los sargentos hubiesen estorbado la maniobra, la tropas de Maldoz no llegaron a reunirse a las suyas (ib. 71).

Le subjonctif peut servir à formuler une raison qu'on rejette: No es tampoco porque hayas ido. Es porque no me has dicho nada (Benavente: Titania 72) La sala era oscura, no porque la luz no entrara libremente por una amplia ventana a la calle, sino porque todo en el cuarto era oscuro (Barea: Llama 47) sentáronse después en la larga mesa común con los demás huéspedes, más que porque en ello tuviesen agrado, por no suscitar sospechas acerca de sus personas (Flórez: Barba 85).

C'est ainsi que *porque* peut en arriver à revêtir le sens de « bien que » ou « même si »: La Asociación Militar Republicana no dejó de actuar porque cayera la Dictadura (Almagro 550) Bueno, usted me ha zurrío con razón, porque no sabía las lecciones; pero no tenía derecho a pegarme, porque me vengara de ese asqueroso (Reguera 36).

Enfin, *porque* peut acquérir, sous l'influence du subjonctif, un sens très voisin de *para que*: Felisa, que siempre se desvelaba porque yo comiese, me preguntó (Reguera 81), y el hijo menor de éste, porque no se dijera que en la familia no quedaban hombres, consiguió, después de un mes de acecho, colocarle una bala entre

las cejas al matador (Ibáñez, Batlle 116) Lo hago únicamente porque don Ramón no vaya a parar a otra casa (Valdés, Batlle 12) aunque no me atrevía a decir nada, porque no se volviese a poner triste (Sierra, Batlle 286—87) Era soltero; él decía que no sentía ansias porque su nombre se perpetuase en el mundo (Azorín: Trasuntos 83).

12. *Según*: Cette préposition se distingue des autres par le fait de ne pas être suivie de *que*, de sorte qu'on peut se demander si on n'a pas plutôt affaire à une conjonction. L'indicatif exprime une conformité univoque: aquel pedazo de tierra — no mayor que un pañuelo, según decían los vecinos (Ibáñez: Condenada 17) Y recordando a tres segadores andaluces muertos de asfixia, según había leído en uno de sus papeles, inventaba . . (ib. 85) Sin embargo, en algún momento, según luego se indicará, parece que . . (Política 88).

Le subjonctif ouvre une perspective de plusieurs possibilités: Según atendamos a la función que cumplen los elementos fónicos en cada una de las dos unidades semánticas consideradas, hay que distinguir (Llorach 17) Las propiedades prosódicas son de dos clases según sirvan para la diferenciación de los prosodemas, o para indicar su enlace y separación en el curso hablado (ib. 58) la interpretación del paisaje castellano tiene una clave, quizás diferente según sea observada desde dos distintos ángulos (Ya 8, 7) Todo el mundo tiene sentimientos. — Según se mire. He conocido mucha gente sin sentimiento (Lorca: Zapatera 97) permitió al gobierno, siendo ministro de Hacienda Figuerola, poner en vigor los presupuestos, según se fueran aprobando por las Cortes (Almagro 40).

b. Racines.

La construction la plus répandue de la syntaxe modale est l'influence qu'exerce la présence d'une racine sur le mode d'une proposition subordonnée. La proposition subordonnée peut être une proposition complétive introduite par *que* ou une proposition relative, les règles dans le dernier cas étant pourtant moins strictes que dans le premier. La racine peut être une racine verbale, nominale ou pronominale. Il faut y ajouter l'influence des adverbes, surtout de la négation.

Racines verbales.

I. L'indicatif est régi en premier lieu par des verbes indiquant la connaissance ou la pensée: *saber, pensar* etc.: Que quiero que sepa que yo soy limpia, que estaré loca (Lorca: Bodas 125) Sé que yo no me voy a casar (Lorca: Bernarda 26) Sabido es que no entiendo nada de política (Flórez: Barba 9) Pienso que este luto me ha cogido en la peor época de mi vida para pasarlo (Lorca: Bernarda 42) Por entender que los graves problemas . . no pueden ser encaminados (Almagro 574) Cambó . . entendió que no había de ser él quien apuntalase un gobierno (ib.) Entonces tendríamos que afirmar que el amor no existe más que como una aspiración (Flórez: Barba 126) Lo que nos impide entender bien el papel de la duda en nuestra vida es presumir que no nos pone delante una realidad (Ortega: Ideas 32) Bufón mío, prométeme que irás a deshojarla sobre mi sepultura (Valle-Inclán: Farsa 72) Me acaba de convencer todo esto de que el país, por su clase gobernante, es ingobernable (Almagro 26) Yo, por probarme que no me escuchaba, le decía los grandes ríos de Europa (Miró: Humo 32).

Si le subjonctif apparaît, c'est sous l'influence d'une autre règle, la présence de *acaso* ou de *tal vez* par exemple, qui favorisent le subjonctif même dans les propositions principales: Pensé que acaso ella fuese una aldeana rica (Reguera 124) el éxito obtenido hizo pensar a muchos que tal vez fuese su mejor libro (Batlle 314). — Ou une expression de sentiment: y nos angustiaba pensar que no estuviese el fantasma de luto (Miró: Humo 46) temblando al pensar que fuese Teulaí el que estaba en la puerta de la taberna (Ibáñez: Condenada 144).

Il faut noter que *ignorar* appartient au même groupe de verbes: Sin duda ignoraba que tal era el apodo de su madre (Zozaya, Batlle 49), ce qui se comprend d'ailleurs puisque le contenu de la subordonnée est affirmé. Mais il est remarquable que l'indicatif soit aussi de règle après *fingir*, où il s'agit d'une illusion. Dans ce cas il est donc absolument inexact de dire que l'indicatif exprime un fait réel: había que fingir que le perseguían (Ibáñez 111).

En second lieu l'indicatif est de mise après les verbes de perception: *ver, oír* etc.: Yo veo que todo es una terrible repetición (Lorca: Bernarda 35) La prueba se tendría si al llegar a la puerta de su casa descubriese que la calle había desaparecido,

que la terra concluía en el umbral de su domicilio (Ortega: Ideas 21) observo que es muy difícil hablar de uno mismo (Reguera 10) Nótese que bajo este título van incluidas todas . . (Ortega: Ideas 41).

II. Le second grand groupe de racines verbales comprend celles qui sont modalement indifférentes. Elles admettent les deux modes, et c'est le mode employé qui leur confère un sens particulier, non inversement.

D'abord il y a le verbe *decir*: suivi de l'indicatif il exprime seulement une déclaration: Dí que me perdonas (Ibáñez: Condenada 105) Llevadle mis chapines y decidle que me hacían tanto daño que no podía andar con ellos (Valle-Inclán: Farsa 80) Decidle al Rey mi padre que muero contenta porque salvo a su reino (ib. 82) Díle que ya puede entrar (Lorca: Bodas 41) pero aunque le dijeran que en la cochera le esperaba el mismo Nuncio, no iba (Ibáñez: Condenada 86) dijérase que entre ellas se sentía completamente a gusto Don Alfonso (Almagro 3).

Le subjonctif peut être celui qui apparaît aussi dans les propositions principales: Dijérase que su alma de niño . . estuviera bajo el influjo de uno de esos cuentos (Catá, Batlle 307) dijérase que los innumerables copos de algodón la hubiesen guateado (ib. 308). — Mais le plus souvent il confère au verbe une nuance d'ordre: Id a la cocina y decidle a Juana que os dé de merendar (Mata, Batlle 165) ¿Quién os dijo que entraseis? (Lorca: Bernarda 17) lo que te repito es que la dejes en paz (Reguera 208).

Même à un verbe comme *pensar*, le subjonctif peut prêter une telle nuance d'ordre: He pensado que ocupes tú su sitio en la oficina de mayoría (Barea: Ruta 135).

La preuve décisive de ce que ce n'est pas tel sens du verbe qui dirige tel mode est que les deux modes peuvent apparaître après un seul verbe: Yo llorar y llorar, y Paca decirme que era una niña tonta, y que me durmiese, y que mamá estaba cenando con unos señores (Sierra, Batlle 268).

Après *crear*, on trouve le plus souvent l'indicatif: creo que pronto va a mandar un emisario (Lorca: Bernarda 39) Y creo que ésta del azar es la más pura y libre de las maternidades (Unamuno, Batlle 73) creo que tienes razón (Reguera 165). Même si la croyance est fausse: creía yo que me gustaba tanto mi muñeca negra, y mi cocinita holandesa . . y ahora que mamá no

está en casa, no me divierte jugar con la cocina, ni vestir a la muñeca (Sierra, Batlle 274) creyendo, en su rudeza, que cada barbaridad, cada crimen, aceleraba su perdón (Ibáñez: Condenada 111) Están igual a mí, que he llegado a creer que sueño mis propios sueños (Jiménez: Platero 32—33). — La règle n'est donc pas comme en ancien français, où le subjonctif marquait une croyance erronée.

Le subjonctif espagnol indique une incertitude, une hésitation de la part de celui qui croit: Se cree que sa visita pueda indicar una mejora en la crisis francotuaecina (Ya 5, 2) Los hermanos pueden creer que ha muerto o que nadie sepa dónde esté (Benavente: Titania 105).

Parecer couvre le même domaine que les deux verbes français *paraître* et *sembler*. L'indicatif met en relief le sens de « paraître », le subjonctif celui de « sembler ». Suivi de l'indicatif, *parecer* équivaut à « on raconte que », « on voit que »: En Méjico parece que fué Capitán de « Plateados » (Batlle 132) parece que le gusta a usted Los Puritanos (Valdés, Batlle 13). *Me parece* dirige l'indicatif, comme *il me semble* en français: Me parecía a mí que a cada individuo le impulsaban a la lucha cosas pequeñas impensadas y irrazonables (Barea: Llama 286).

Avec le subjonctif, *parecer* a une nuance de « comme si »: Tenía el rostro desollado, sangriento, cubierto de hematomas, pero parecía que no le doliesen los golpes (Reguera 39) Parece que estuviéramos dentro de un gran panal de luz (Jiménez: Platero 19) Parece que me meciera suavemente en una cuna que fuese del sol a la sombra, de la sombra al sol (ib. 57) en mi ciudad . . parecía que sólo pudiese ocurrir esa malaventura (Miró: Humo 22) Aquí parece que se avengan . . aquellas palabras de Madame Stael (ib. 62). — Cp. des exemples de *parecer como si*: Parece como si entendiera (Barea: Ruta 98) Pero no parece como si tuviera mucho interés (ib. 129). — Dans l'exemple suivant, c'est plutôt *bien* qui régit le subjonctif: Entretanto, me parece muy bien que entregue usted a las pobres Madres los dos mil pesetas mensuales (Acebal, Batlle 104).

Une série de verbes oscillent entre les sens de « croire » (mis en relief par l'indicatif) et de « supposer (comme hypothèse) » (nuance que souligne le subjonctif): *imaginar*, *suponer*, *admitir*. Étant donné cette oscillation, le mode des verbes eux-mêmes ont

souvent une influence décisive sur le choix du mode de la proposition complétive: l'impératif de *imaginar* dirige le subjonctif, et le gérondif de *suponer* et de *admitir* en font de même.

Imaginar: imaginándose que las sombras de las olas eran el cadáver del niño (Ibáñez: Condenada 46) — Imagine usted . . . que sólo uno entre mil de cada habitante de España compre un aparato (Barea: Llama 29).

Suponer: Supongo que cada uno comenzará a pegar tiros (Barea: Llama 142) Muy bien, vamos a suponer que ahora mismo os doy un fusil a cada uno, os meto en un par de camiones y os planto en un pico de la Sierra (ib. 142) — Y, ¿suponiendo que no quiera ir? (ib. 199) Pero, suponiendo que no fuera así, suponiendo que revolución significaba el derecho de matar impunemente (ib. 135).

A *suponer* s'attache *puesto que*, qui, avec l'indicatif, signifie « étant donné que », avec le subjonctif « supposé que »: podéis cobraros volviendo a reñir, puesto que sois ambidiestro (Valle-Inclán: Farsa 56) Su objeto no fué satirizar la esencia y fondo de los libros caballerescos, puesto que aumentó su número (Azorín: Lecturas 28) — Eso dije, supuesto que antes Colás y Carmina se casasen (Ayala 138).

Avec l'indicatif, *admitir* se rapproche de « croire »: Puedo admitir incluso que es una mujer extraordinaria (Reguera 201), avec le subjonctif, de « accepter »: Admitiendo que la comparación sea exacta, nos parece . . . (Batlle 148).

Une autre série de verbes oscille entre les sens de « se rendre compte » et « trouver naturel »: *explicar*, *reconocer* et *comprender*.

Comme en français, *explicar* veut dire simplement « rendre compte de », suivi de l'indicatif: Fenómeno éste que . . . explica que la bibliografía se resienta y que el investigador no consume sino excepcionalmente sus empeñas (Almagro 1). — Et « faire comprendre », suivi du subjonctif: Pero esa misma sensibilidad basta para explicar que en España y en toda la América española un gran público . . . siga fielmente paso a paso la labor literaria del autor de « Abril melancólico » y le valga un número verdaderamente excepcional de lectoras (Batlle 248) Este carácter externo, formal, de su lirismo explica que sin gran esfuerzo Alberti pudiera, en otra etapa de su evolución poética, poner la maestría de sus versos al servicio de temas sociales (Río 260).

Il en est de même de *reconocer*, qui, avec l'indicatif, se rapproche de « croire » : hay que reconocer que, por lo menos, un plan de seguridad social debe comprender . . . (Política 10—11) reconocemos que está vieja (Lorca: Bernarda 39) no debe estorbarnos para reconocer que ellas, las ideas, no son sino fantasías (Ortega: Ideas 52). — Avec le subjonctif, le verbe se rapproche de « comprendre », en présentant une réflexion plutôt qu'une affirmation : No nos cuesta, pues, gran trabajo reconocer que una cosa tan poco seria sea pura fantasía (Ortega: Ideas 51) Mas ha llegado el momento de reconocer que todas esas medidas . . . se lleven a la práctica, se ejecuten, se desenvuelvan . . . sometidas . . . a una unidad de criterio y de dirección (Política 8).

Enfin *comprender* : Él comprende bien que lo quiero (Jiménez: Platero 32) — Comprendo que quieras ir allí (Barea: Ruta 101) comprendo que esté usted dispuesto a pagar (ib. 154).

L'indicatif oriente *decidir* vers le passé, le subjonctif le fait vers le futur : en 1920 el sultán decidió que la concesión no era válida (Barea: Ruta 202) — las cortes decidieron que se hiciera un gran concurso nacional (ib. 131).

Par opposition au français, *esperar* admet non seulement l'indicatif, mais aussi le subjonctif, fait formel auquel correspond une différence sémantique qui consiste en ce que *esperar* ne signifie pas seulement « espérer », mais aussi « attendre ». Et en effet, c'est l'indicatif (au futur) qui fait dominer la nuance d'espoir : Espero que vendrán a invitarnos (Lorca: Bodas 30) espero que el rey firmará el decreto (Almagro 18). — Le subjonctif met en relief la nuance d'attente : Se espera, por otro lado, que . . . la declaración venga a significar una garantía de ayuda (Ya 1, 7) Más de cuarenta procesos estaban en suspenso, esperando que tuviera la bondad de dejarse coger (Ibáñez: Condenada 110) Esperaba que yo dijera palabras (Reguera 252) Parecía como si yo llevara años pensando en ello, esperando que se me hiciera tal pregunta (ib. 64—65) Una mañana de Diciembre, cuando estábamos todos en clase esperando que el profesor de Geometría nos explicara el área del segmento esférico (Zozaya, Battle 54) esperó inútilmente que bajasen aquel par de borrachos (Ibáñez: Condenada 125).

Les deux mêmes nuances se retrouvent dans le verbe *confiar*. Suivi de l'indicatif (au futur), il s'agit d'une espérance, une af-

firmation future : confiaba en que con mi ayuda podrían salir adelante los zoquetes de sus hijos (Reguera 31) confiado . . en que aquel animalito le llevaría al triunfo si alguna vez peligraba la integridad del territorio (Flórez : Barba 14) confiaba en que . . los remisos se decidirían (Flórez : Barba 71). — Suivi du subjonctif, le verbe exprime plutôt une attente, une volonté : confío que alguna me depare, como a Jacob, el sueño de la escala de los Angeles (Miró : Humo 57) podía confiar en que el tiempo le allanara el camino (Almagro 29) Probablemente se confiaba en que Pestana lograra disciplinar al sindicalismo (ib. 551).

Le subjonctif souligne aussi l'élément de volonté dans *ofrecer*, dont le sens se rapproche alors de « proposer » : se volvió atrás ofreciéndome que yo la tratase de tú y ella siguiese con el usted (Valdés, Batlle 32). — L'indicatif restreint plutôt le sens à « promettre » : Sottero cerró aquella charla entretenida ofreciendo que mandaríá imprimir la historia de Isabel (Flórez : Barba 68) después de ofrecer bondadosamente que les enviaría sendas postales con su autógrafa (ib. 96).

Sentir est en espagnol à la fois un verbe de perception et de sentiment. L'indicatif souligne l'aspect de perception : siento que su deber se encuentra junto a las masas (Almagro 578) Siento que estamos en plena vega (Azorín : Trasuntos 137). — Le subjonctif prête au verbe le sens de « regretter » : No has de sentir que muriese (Miró : Humo 37) Siento que mi actitud te parezca tan ridícula y que no pueda ofrecerte una experiencia mayor (Reguera 185) Ya no me quedas más que tú y siento que te vayas (Lorca : Bodas 15) Lo que siento es que las tierras . . estén separadas (ib. 38).

De même que *esperar* et *sentir*, *temer* renferme un dualisme. Le subjonctif souligne l'élément de sentiment : Llegué a temer que no volviera (Reguera 220) El cura temió que se suicidase (Reguera 24) Temo que así sea, señor (Flórez : Barba 51) Temo que haya ratas en este barco (ib. 31) tenía razones para temer que llegase algún día en que funcionaran las Cortes y le residenciaran (Almagro 573). — L'indicatif fait ressortir l'élément de perspective future : « prévoir avec crainte » : Ya temía que no vendríaís (Benavente : Teatro 67). — *Se temer* dirige toujours l'indicatif : Don Federico, me temo que no puedo aceptar su proposición

(Barea : Llama 84) me temo que tienes una debilidad por los anarquistas (ib. 98).

Succeder correspond au français *il arrive*, mais tandis que celui-ci demande presque invariablement le subjonctif, deux nuances sont possibles après *succeder*: l'indicatif indique un événement précis : Sucede también que el auxiliar carece de autoridad moral (Ayala, Batlle 230), le subjonctif plusieurs possibilités : más frecuentemente sucede que los rasgos de oclusión y de fricación sean relevantes (Llorach 46).

III. Les verbes qui dirigent le subjonctif constituent sémantiquement trois grands groupes, dont les représentants typiques sont : *querer*, *poder* et *doler*.

Le premier groupe comprend entre autres : *querer*, *desear*, *preferir*, *rogar*, *pedir*, *suplicar*, *reclamar*, *exigir*, *ordenar*, *mandar*, *decretar*, *procurar*, *empeñar*, *buscar*, *convenir*, *permitir*, *evitar*, *impedir*, *bastar*, *tener* : ¿Es que quiere usted que los mate? (Lorca : Bodas 13) Padre quería que madrugases (Cuentos 231) ¡qué quieres que te dé! (Mata, Batlle 161) Sólo deseo que te sirva para ser feliz (Valle-Inclán : Farsa 100) No sé si deseo que me perdone (Reguera 14) Y por eso prefiero que me odies, Clara (ib. 15) Prefiero que no digas la causa (ib. 183) Llamó al carnicero, rogándole que corriese al pueblo para avisar a don José (Ibáñez : Condenada 115) rogándome que procurase arreglar los negocios y volviese pronto a casa (Valdés, Batlle 22) pidiéndole que nos recitara algunos de sus versos (Zozaya, Batlle 51) le pedí al tonto que se subiera en él y lo llevara con nosotros (Jiménez : Platero 38) No te pido que me perdones (Reguera 15) Pidieron los defensores que se celebrase el acto en el Tribunal Supremo (Almagro 582) Pero sí me atrevo a suplicarle que lleve a sus compatriotas, de parte mía, el abrazo fraterno (Machado : Martín 143) debe poder reclamar de la sociedad, si lo necesita, que le proporcione trabajo adecuado a sus aptitudes (Política 11) Al mes de matrimonio no podía exigirle que entrase en la normalidad de la vida (Cuentos 90) exigiendo que se enviasen heridos a su distrito (Flórez : Barba 82) la marquesa la ordenó que se retirase porque ya estaban en la cama (Cuentos 251) ordenó que Lérida, Cádiz y Valencia se anticipasen también (Almagro 568) ordenó a Chelín que le siguiera (Reguera 36) Tal vez buscaba que los señoritos

le dijese algo (Ibáñez : Condenada 142) Desde allí mandé al mayordomo y á la molinera que comiesen ellos (Cuentos 134) Se ha decretado que los Regímenes de Previsión, Subsidios y Seguros Sociales sean de aplicación a toda clase de funcionarios (Política 140) procura que la Psicotécnica no se reduzca a analizar el sujeto (ib. 187) Esa noche su esposa le recomendó que tomase miga de pan para evitar mayores consecuencias (Ya 4, 1) razones de elemental prudencia aconsejaban que el tránsito al nuevo reinado fuera lo más suave posible (Almagro 8) Se empeña que con el calor que hace vaya a traerle no sé qué de la tienda (Lorca : Bernarda 62) Conviene, pues, que dejemos este término (Ortega : Ideas 19) no hay inconveniente en que usted le ponga una cama en el gabinete (Valdés, Batlle 11) En seguida me propuso que nos tratásemos de tú (ib. 32) Permíteme que recoja tus lágrimas en el cáliz de esta otra rosa (Valle-Inclán : Farsa 70) evitar que nadie le mirase al rostro (Zamacois, Batlle 182) Y lo interesante es impedir que este orden se altere (Política 9) El estado de excitación en que viví aquellos meses impide que pueda reconstruir los sucesos (Reguera 194) Sólo nos faltaba que este pordiosero nos saliera ilustrado (ib. 70) Sólo falta que seas mía (ib. 191) Mis colegas aseguran que para curarme sólo hace falta que yo lo desee (ib. 14) Lo que hace falta es que no seas aprensiva, que te animes (Mata, Batlle 160) Además, como entre dos que bien se quieren no basta, según ella, con que beba uno solo (Ya 4, 8) basta que el que habla lo enuncie como tal (Academia 298) Y estos brazos tienen que ser de los dueños, que castiguen y que dominen, que hagan brotar las simientes (Lorca : Bodas 76).

Il faut souligner qu'il n'est nullement nécessaire qu'il s'agisse de faits éventuels. Après ces verbes, on met le subjonctif, même en parlant de phénomènes qui se produisent réellement : Pero un día quiso el azar que el coronel y su amigo, en uno de sus paseos por la corte, tropezaran, bajo las frondas del Retiro, con doña Clara y las niñas (León, Batlle 198) Nuestro lanzamiento de América motivó que los gobiernos empezaran a ver en Marruecos un posible derivativo de ilusiones e intereses (Almagro 27) El triunfo de los republicanos en la capital de la monarquía determinó que, acaso por primera vez, mirase el rey a un ministro con ojos de reconvención (ib. 34).

Nous étudions à part les deux verbes *dejar* et *hacer*, qui re-

présentent une particularité caractéristique de l'espagnol. Par opposition au français, ils dirigent invariablement le subjonctif: dejando que Felisa, llena de susto, atendiera a la desvanecida mujerota (Reguera 61) me dispuse . . . a dejar que flotaran las ideas nobles (ib. 89) Por eso te dejé que me besaras aquella noche (ib. 221) Dejádme que tome aliento, locas (Ayala, Batlle 227) ¡Dejadme que os bese las manos! Dejad que me lo ponga (Valle-Inclán : Farsa 64) Dejad que la gente se coloque como quiera (ib. 126) déjeme que abra yo (Azorín : Trasuntos 139) y me deja que me ponga sus collares (Sierra, Batlle 259) — esto hace que, del lado acústico, las consonantes labiales y velares, producidas por un resonador único, presenten una nota relativamente baja (Llorach 50) Una noticia telefónica o postal que recibamos hará que nuestro sueño sea desasosegado (Azorín : Trasuntos 145) Al desaparecer de este mundo dejó escritas tres novelas que, a medida que se van publicando, hacen que lamentemos más todavía la prematura e inesperada muerte del autor (Batlle 114).

Il est remarquable que même au passé, en parlant d'événements qui ont eu lieu, *hacer* exige le subjonctif : hasta en los juegos de prendas hacía que pusieran las manos delante (Valdés, Batlle 35) y la viuda de Casporra hizo que sus hijos levantaran la pared una vara (Ibáñez, Batlle 118) Mientras duró aquello hizo don Rafael que Emilia se acostase con el niño en su mismo cuarto (Unamuno, Batlle 76).

L'exemple suivant présente une exception apparente : pero él hace que me quiere muchísimo cuando mamá está delante (Sierra, Batlle 261): *que égale como que* « comme si ».

La racine verbale de *poder* régit le subjonctif, qu'il s'agisse du verbe même, d'un adjectif dérivé (*posible*) ou d'un substantif dérivé (*posibilidad*) : ¡Puede que a él le guste! (Lorca : Bernarda 40) pero puede que de París no traigan más que a los niños (Sierra, Batlle 252) y puede que tenga razón (ib. 283) !Puede que le ame a usted! (Cuentos 189) Es posible que estos nombres sean olvidados pronto (Río 196) mas como también es posible que acertara, dejaremos . . (Altamira, Batlle 83) la posibilidad de que España contase con instrumentos de gobierno capaces de dar existencia y solidez al nuevo orden de cosas (Almagro 3) la posibilidad de que ensayasen gases asfixiantes (Flórez : Barba 82).

La racine verbale de *probar* dirige, comme verbe, l'indicatif: Semejan probar que nada mantiene tanto la quimera del libre camino como sentir la propia raigambre (Miró : Humo 20). Mais comme adjectif, *probable*, elle appartient au même groupe que *poder* (*posible*), par opposition au français, où *probable* veut l'indicatif. Voilà un exemple caractéristique de plus de ce que le domaine du subjonctif espagnol est plus étendu que celui du subjonctif français: creí más probable que de alguna casa me la hubieran arrojado (Valdés, Batlle 16) Debido a esto, es muy probable que sus mejores páginas se hayan de encontrar en aquellos cuentos (Batlle 48) Es muy probable que mi actitud reservada, mi indeferencia, se le antojase de lo más impertinente (Reguera 111).

Dudar peut être rattaché au même groupe: Nunca me asaltó la duda de que Clara no llegase a ser mía (Reguera 191) Yo entonces llegaba a dudar de que hubiera hecho calor alguna vez (ib. 194).

Le dernier grand groupe de verbes régissant le subjonctif comprend les racines exprimant un sentiment: *doler*, *lamentar*, *denigrar*, *reprochar*, *perdonar*, *sorprender*, *impresionar*, *gustar*, *alegrar*, *conseguir*, *valer*, *merecer*, *importar*, *pesar*: Le dolía que le perdonasen el golpe (Ibáñez : Condenada 123) Me duele que el engaño de mis hermanos te haga dudar de mi palabra (Valle-Inclán : Farsa 28) Casi llegó a sentirse dolorido de que la moradora de Bettienea fuese una mujer joven (Acebal, Batlle 103) Recuerdo que varias veces la oí lamentarse de que el nuevo gusto hubiese alejado de la escena diálogos concertantes . . (Galdós : Carlos 13) Como las chicas juzgaban denigrante que las hijas de un profesor se empleasen en tan bajos menesteres (Ayala, Batlle 231) algunos le reprochan que sus últimos libros no alcancen la perfección (Batlle 170) Niña mía, perdona que te deje con tal premura (Valle-Inclán : Farsa 84) lo que sorprende es que a unas y a otras se les llame lo mismo : ideas (Ortega : Ideas 18) Perdona que te lo diga (Reguera 164) Impresionó que Canalejas denunciase la interposición de . . (Almagro 16) Así me gustaría a mí que viviésemos con gallinas y vacas (Sierra, Batlle 260) Es que no me gusta que lleves navaja (Lorca : Bodas 14) No me gusta que penséis mal de una buena muchacha (ib. 31) no me alegro de que no pueda salir, sino de que no se la lleven (Sierra, Batlle 285) ¡Ay,

cómo me alegro de que hayas venido! (Lorca : Zapatera 113) Y si con este libro . . consigo que aumente . . el número de los que fuera de España se interesan por su literatura (Batlle 8) entusiastas elogios valiendo a su autor que se le comparase a Francis Jammes (ib. 224) Merecías, por tonto, que colmara la calle a gritos (Lorca : Zapatera 32) su obra merece que se difunda fuera de España (Batlle 148) qué le importará al buen señor que esté Murcia entre Andalucía y Valencia (Sierra, Batlle 253) lo único importante es que el novelador vea las cosas de cerca, directamente, y que las viva (Batlle 114) es de cierta importancia que la calle exista (Ortega : Ideas 20) La mujer de campo que no da hijos es inútil como un manojito de espinos, y hasta mala, a pesar de que yo sea de este desecho dejado de la mano de Dios (Lorca : Yerma 68).

Sémantiquement on peut dire que ces verbes régissent le subjonctif, bien qu'il s'agisse de faits qui se produisent réellement, parce qu'ils n'expriment pas une communication, mais une évaluation, à propos de phénomènes qu'il n'est pas nécessaire d'affirmer.

Signalons ici, une fois pour toutes, qu'une série d'expressions indicatives peuvent remplacer le subjonctif dans les cas où celui-ci devrait être obligatoire. Il s'agit avant tout des verbes modaux et des tournures *tener que* + infinitif et *ir a* + infinitif: Mi madre había insistido en que debía aceptar una invitación hecha por mi hermano mayor (Barea : Ruta 108) pensando que era posible que la lección que les diera esta forma de vivir podía abrir sus mentes a los ideales del anarquismo (Barea : Llama 253) Lo siento que no puedo escribir como los señores (ib. 300) Pero no me daba gana de aceptar que . . me tenía que acostar con ella (Barea : Ruta 40) El capitán insistió un día, bastante borracho, que el moro tenía que beber coñac con él (ib. 53) todos temían que me iba a dar un nuevo acceso de fiebre (Reguera 14).

On dit généralement que le mode de la proposition relative est soumis aux mêmes règles que celui de la proposition complétive. A *Me gustaría que la casa fuera para nosotras solas* correspondrait *me gustaría tener una casa que fuera para nosotras solas* (Sierra, Batlle 282) A ellos les importa . . una perra sumisa que les dé de comer (Lorca : Bernarda 36) El examen de consciencia del autor es una invitación para un arte católico, en el cual Dios

sea el protagonista y que imponga a los personajes la necesidad humana (Ya 2, 4) a fin de evitar las situaciones de abandono económico que puedan producirse entre . . . (Política 15) tengo que ser yo la que te enseñe estas fortalezas (Lorca : Bodas 90) aún podía encontrar, después de viuda, un hombre que la hiciese más feliz (Ibáñez : Condenada 14) le habló el rey de sus decepciones, consultándole sobre un posible plebescito mediante el cual expresara España si quería o no cambiar de régimen (Almagro 556).

La situation n'est pourtant pas si simple. Après les verbes à subjonctif que nous avons énumérés plus haut, on trouve fréquemment l'indicatif, non seulement après l'article défini : Prefiero a los que preconizan la conveniencia de madrugar (Flórez : Batlle 326), mais aussi après l'article indéfini : ¿no sería locura exigir de mi ama una rigidez de principios que habrían sido suficientes, en las circunstancias de su vida, para asegurarle la canonización? (Galdós : Carlos 12).

Et d'autre part, le subjonctif apparaît dans les propositions relatives sans aucune influence extérieure : sirviéndose de los recuerdos que él mismo adquiriese al rozar . . . la vida política (Almagro 1) limitándose al funcionamiento que le marcasen los sucesos (ib. 15), de sorte qu'il vaut mieux dire que le mode des propositions relatives est libre.

Il faut en tout cas restreindre la règle aux antécédents dépourvus d'article : Esta tierra necesita brazos que no sean pagados (Lorca : Bodas 75) los seguros sociales se proponen . . . reparar las consecuencias de probables situaciones de pobreza que puedan alcanzar a los trabajadores económicamente débiles (Política 8) busca . . . algo que satisficiera su fervor de profeta (Río 263) no faltó quien dijera o más bien pensara, algún día, que . . . (León, Batlle 192).

Racines de substantifs.

On peut établir trois groupes de substantifs dirigeant le subjonctif correspondant aux trois groupes de verbes (*querer* — *poder* — *doler*), centrés autour de *causa*, *caso* et *lástima*.

Causa régit le subjonctif, comme *querer* ou *hacer*, même si les phénomènes en question se sont réellement produits : Las causas de que las nuevas inquietudes no prendan en estos géneros son varias (Río 200) La absoluta indiferencia que la prensa y la

crítica le inspiraron fué causa sin duda de que, antes que en España, triunfase en el extranjero (Batlle 10) Las instancias de don Marcelino Menéndez y Pelayo . . fueron causa de que ensanchase el campo de sus trabajos de investigación (ib. 40) las circunstancias y su poca salud fueron causa de que dirigiese sus pasos por el camino de la burocracia (ib. 186).

Menester, fin, momento et tiempo expriment comme *causa* la nécessité et régissent le subjonctif : es menester que sepas (Lorca : Zapatera 20) a fin de que no reparasen en nosotros tomamos entradas de paraíso (Valdés, Batlle 30) le dí cuenta de los vestidos que había visto y de los adornos, a fin que comprendiese la profunda impresión que me había causado (ib. 34) Ha llegado el momento de que yo hable (Lorca : Bernarda 115) Y ya es tiempo que esto se haga (Barea : Ruta 229) Claro que para ello hace falta que usted lo apruebe (ib. 15).

Caso indique, comme *poder*, la possibilité : En caso de que se considere necesario . . podrán concurrir a las sesiones . . aquellas personas . . (Política 85) y caso de que mañana no se encuentre mejorado, no se desplazará (Ya 10, 4) Con el magisterio de Darío sobre los poetas españoles se daba por primera vez el caso de que la literatura hispanoamericana influyese sobre los de la antigua metrópoli (Río 175) y aun se da el caso de que muchos individuos blasonen de dormir poco (Flórez, Batlle 323) La Marina norteamericana puede mantener el bloqueo de la China continental en el caso de que el Gobierno decidiera aplicar tal medio (Ya 2, 7) puede darse el caso de que adquiriera función distintiva (Llorach 85) Puede darse el caso de que los fonemas combinados se conviertan en un solo fonema (ib. 86).

Lorsque *caso* a, comme dans les exemples précédents, la proposition complétive comme régime véritable, le substantif régit toujours le subjonctif. Mais si *caso* est le sujet de la phrase, et que la proposition complétive en soit l'attribut, l'indicatif est possible pour marquer qu'il s'agit d'un cas précis : El caso es que, de madrugada, varias casas viejas de la ciudad ardían (Flórez : Barba 87) Pero si el caso es que no me atrevo a decirte una cosa (Lorca : Zapatera 36).

Des substantifs comme *hipótesis* et *condición* sont apparentés à *caso*: El cura se negaba a aceptar la hipótesis de que se hubiera suicidado un hombre que acababa de confesar sus culpas (Re-

guera 25) la adhesión mental tiene como condición que nos pongamos a pensar en el asunto, que queramos pensar (Ortega : Ideas 25).

Comme substantifs de sentiments, on peut trouver, à côté de *lástima*, *miedo* et *mentira* : ¡Lástima — pensé — que una mujer tan hermosa haya llorado tanto! (Cuentos 178) ; Lástima será que se la lleve un tunante! (Valdés, Batlle 23) un canario viejo . . al que yo no había dado libertad por miedo de que se muriera de hambre o de frío (Jiménez : Platero 26) siempre se bebe el agua con el miedo de que esté envenenada (Lorca : Bernarda 24) Parece mentira que seamos tan amigos (Valdés, Batlle 27) ; Parece mentira que ustedes se entusiasmen con esa algarabía alemana que sólo sirve para hacer dormir! (ib. 14). — Indicatif, si le substantif est sujet : La lástima es que no matan más (Barea : Ruta 111).

Parmi les substantifs qui admettent les deux modes, nommons en premier lieu le substantif *idea*, dont le contenu est si vague qu'il ne fait qu'ouvrir le passage à d'autres influences : Pero me hace gracia la idea de que pueda pasar de su insignificancia y su timidez, a intercesor del Dios imponente (Reguera 13) temblaba ante la idea de que la codicia tentase al dueño y los vendiese como solares (Ibáñez : Condenada 18) — pero la idea de que dentro de algunas horas habría de batirse . . le obsesionaba (Flórez : Barba 60) Yo tengo la idea de que las recién paridas están como iluminados por dentro (Lorca : Yerma 82).

Les locutions conjonctives *de modo que*, *de suerte que*, *de manera que* n'exercent pas non plus d'influence sur le mode : El azahar te lo voy a poner desde aquí hasta aquí, de modo que la corona luzca sobre el peinado (Lorca : Bodas 50) Vivid de tal suerte que el morir sea para vosotros una suprema injusticia (Machado : Martín 141) — Las cosas se iban complicando de tal suerte que el rey se enredaba en ellas (Almagro 575) Hoy no comemos . . de manera que ya te puedes buscar la comida por otro sitio (Lorca : Zapatera 33).

Il est plus étonnant qu'on puisse trouver les deux modes après *gracias*: se llaman la Pava, el Lorito, la Medio Rollo, y gracias que no las distinguan con nombres menos decentes (Ibáñez : Condenada 91) ; Gracias a Dios que estamos solas un poquito! (Lorca : Bernarda 11).

Un substantif comme *verdad* régit l'indicatif : Es verdad que no me resultaba nada agradable entonces la idea de . . (Reguera

175) y la verdad era que, fuera de esta causa, no había por qué enredarlas con él (Zozaya, Batlle 50).

Comme en ce qui concernait *caso*, la construction syntaxique joue aussi un grand rôle pour les substantifs dirigeant l'indicatif. Dans les exemples que nous venons de citer, le substantif est le sujet de la phrase et la proposition complétive en est l'attribut. Si, par contre, la proposition complétive est une espèce d'apposition du substantif, dont elle donne une sorte d'explication, c'est le subjonctif qui apparaît, parce qu'il ne s'agit pas de communiquer une affirmation, mais de faire entrer un fait, qui est présenté comme déjà connu, dans un contexte de réflexion ou d'évaluation: y esta innegable verdad de que el número de perdices sea inferior al de los hombres es buena prueba de que no todos ellos están destinados por la Voluntad divina a comer perdiz (Flórez: Barba 54).

Sémantiquement la situation rappelle celle des expressions de sentiment, qui évaluent au lieu d'affirmer. Et syntaxiquement, la construction est apparentée à *como* suivi du subjonctif après des tournures telles que *una vez*.

La construction est particulièrement fréquente avec *el hecho de que*, où le subjonctif est presque obligatoire, par opposition au français, où il n'est qu'une possibilité après *le fait que*: ¿Qué importancia puede tener en parangón con esto el hecho de que bajo la perspectiva psicológica, una y otra sean « ideas » y no sentimientos, voliciones, etc.? (Ortega: Ideas 19) no había en mí el menor asombro ante el hecho de que un tipógrafo hablase bien (Machado: Martín 154) El hecho de que las ideas científicas tengan respecto a la realidad compromisos distintos de los que aceptan las ideas poéticas y que su relación con las cosas sea más prieta y más seria no debe estorbarnos para reconocer que . . . (Ortega: Ideas 52) Creemos . . . que el hecho de que el enemigo esté enterado de esto es la mejor forma de conservar la seguridad (Ya 4, 7) Del hecho de que se suicidase en Riga a los treinta y tres años, justamente en 1898, procede el que no se incluya en ella y se le conceptúe más bien como precursor de los escritores que la formaron (Río 179). — Dans le dernier exemple on remarque que *el hecho de que* est coordonnée à *el que* qui se construit aussi avec le subjonctif.

Si l'on introduit quand même l'indicatif, on souligne l'affirma-

tion d'un fait : Y todo ha surgido del hecho feliz, y al parecer insignificante, de que Juan II « el Gordo » engullió en aquel lugar unos manjares hace quinientos setenta y nueve años (Flórez : Barba 41).

Parfois c'est le subjonctif seul qui exprime la suspension d'affirmation, de sorte qu'on pourrait presque toujours introduire *el hecho de que* : Pero aparte de que pareciese prematuro el relevo de partidos, razones de elemental prudencia aconsejaban . . (Almagro 8) Amigo mío, consultad si hay precedentes de que otra Infantina se haya fatigado en el camino (Valle-Inclán : Farsa 80).

Cette construction est particulièrement fréquente en tête de phrase, de même qu'en français. Le subjonctif exprime que la proposition complétive en fonction de sujet n'est pas une communication en soi, mais un point de départ d'une réflexion ou d'une évaluation : Que Fermín Galán no quisiera aguardar más, se avenía muy bien con el carácter de este hombre singular (Almagro 563) Que la princesa de Asturias, compañera de su hermano en este viaje, dijese al ministro que debía firmar como uno más del séquito en el álbum de Covadonga, pudo ser, simplemente murmuración. Pero que le dejasen sin puesto en coche alguno, fué verdad (Almagro 19) pero eso de que un chico de catorce años . . nos hablara de sufrimientos . . nos hizo desternillar de risa (Zozaya, Batlle 49).

On voit que les racines qu'on dirait régir les propositions complétives n'ont pas d'influence. Et quand l'indicatif apparaît ce n'est pas sous l'influence du verbe, mais pour exprimer une nuance affirmative : Que no nos entenderías lo comprendí desde el primer instante (Reguera 171).

L'exemple que voici est particulièrement instructif : El Bravo : Yo tengo puesto en todas partes, porque mi espada me lo asegura. — El príncipe Verdemar : Que tu espada te lo asegure, no es cosa probada. Que tu insolencia te lo quita, es cosa cierta. (Valle-Inclán : Farsa 50). Dans le premier cas, le prince reprend et juge la déclaration du spadassin, dans le second il donne lui-même une affirmation.

Racines d'adjectifs.

Des adjectifs tels que *seguro* (*asegurar*), *cierto* (*certidumbre*), *claro*, *evidente* régissent l'indicatif: Seguros estamos que unas elecciones verdad proclamarían legalmente la República (Almagro 576) Mis colegas aseguran que para curarme sólo hace falta que yo lo desee (ib.) lo cierto era que todos queríamos a Jenaro (Zozaya, Batlle 50) tengo la certidumbre de que ya estaba en mí, en potencia, el deseo de entrar en aquel mundo (Reguera 63—64) Claro es que no decía una palabra a Jenaro (Zozaya, Batlle 50) Claro es que en otros sitios ellas resultan las pobres (Lorca: Bernarda 32) es evidente que en los últimos tiempos el pueblo yanqui ha conocido y va a conocer organismos de esta índole (Política 88).

Il ne semble pas y avoir d'adjectifs admettant les deux modes.

Ceux qui dirigent le subjonctif se répartissent dans les trois groupes que nous avons déjà vus deux fois. En premier lieu *preciso*, *necesario* (*necesitar*): Es preciso que naya muchas escuchas (Flórez: Barba 19) Pero es preciso que le explique a usted . . (ib. 10) Era preciso que luchase contra los de Westlavia (ib. 80) Es necesario que pongas de tu parte un poquito de buena voluntad (Mata, Batlle 160) es necesario que la vida del cristiano refleje a Dios (ABC 17) Necesito que seas mi amigo (Reguera 212).

En second lieu *frecuente*: Lo más frecuente, empero, es que el representante fonético de estos tres archifonemas sea una variedad sonora (Llorach 125).

En troisième lieu les adjectifs de sentiment. On constatera d'ailleurs que le terme de sentiment ne convient pas très bien. C'est plutôt évaluation qu'il faut dire: *bueno* (*bien*, *mejor*), *mal* (*peor*), *extraño*, *raro*, *contento*, *bárbaro*, *inútil*, *natural*, *lógico*, *fácil*: bueno será que le advierta que . . (Valdés, Batlle 15) ya está bien que los hombres debamos dar de comer a las mujeres (Ya 4, 8) ¿Qué tiene de extraño que en tan desesperada situación se abriese en los caminos de su alma una protesta? (León, Batlle 202) ¿Les parece raro que silbe? (Ibáñez: Condenada 60) Mi tía, contenta de que el « hombre » estuviera de buen humor, nos amonestaba sin agresividad (Reguera 28) ¿Dónde ha nacido ese uso bárbaro de que coma la mujer y ayune el marido? (Valle-Inclán: Farsa 52) Es inútil que el cura gaste sus latines con nosotros (Ibáñez: Condenada 91) natural era que sólo pensase en adorarla; natural que se entregara a descansos forzosos, que el

trabajo le repugnara (Cuentos 90) pero es más natural aún que se acuerde alguna vez de su tierra (León, Batlle 193) Es lógico también que después de cesiones de importancia el papel reflexione antes de seguir cediendo (Ya 5, 4) Hay muchas nubes y será fácil que la luna no salga (Lorca : Bodas 99) y si me voy es fácil que muera uno de los Félix (ib. 16).

On remarque que dans tous ces exemples la proposition complétive est le sujet (contenant un fait déjà connu). Si au contraire la proposition complétive est l'attribut et qu'un adjectif substantivé au moyen du pronom neutre *lo* soit le sujet, c'est l'indicatif qui apparaît, communiquant quelque chose de nouveau : Y lo peor era que doña Petra le hacía coro (Reguera 95) Lo más sorprendente es que dí muestras en esta ocasión de un orgullo (ib. 115) Lo malo es que vas a adelantar el reloj (ABC 6) Lo terrible es que actúa en nuestra vida exactamente lo mismo que la creencia (Ortega : Ideas 31) Lo peor es que cayó en cama con pulmonía (Zamacois, Batlle 175) lo malo es que está Murcia por medio (Sierra, Batlle 253) y lo peor es que no sabe una por qué está contenta (ib. 275).

On peut cependant mettre le subjonctif pour exprimer un désir ou un précepte : lo mejor será que cuando vea a Juan Manuel en el teatro o en la calle me haga la distraída y no le salude (Sierra, Batlle 278).

Encore une fois, les règles de la proposition relative sont moins fixes. On constate une certaine tendance à mettre le subjonctif après *poco* : pocas son las manifestaciones de la actividad intelectual a que no haya unido su nombre (Batlle 48), mais l'indicatif est également possible : Pocos son los prosistas contemporáneos que como Alfonso Hernández Catá han logrado tan gran unanimidad en el elogio (ib. 302) Es uno de los pocos gustos que me quedan (Lorca : Bernarda 64). Dans le premier cas, c'est la nuance négative de *poco* qui est mise en relief, dans le second c'est la nuance positive (« quelque »).

Le cas du superlatif mérite une mention à part. En français le subjonctif est très fréquent, en espagnol il est au contraire très rare par rapport à l'indicatif : quieren cenar y dormir, y luego de repartirse lo mejor que pueden en las miserables habitaciones de los vecinos (Espina, Batlle 216) representa el intento más serio que se ha hecho en España en mucho tiempo por incorporarse a

esas corrientes (Río 229) uno de los mejores profesores de filosofía que ha tenido la Universidad española (ib. 239) El intelecto es el aparato más próximo con que el hombre cuenta (Ortega : Ideas 34) Valdés es uno de los novelistas más jóvenes de que con justicia pueden enorgullecerse las letras españolas (Batlle 10) José Martínez Ruiz es uno de los escritores más artistas que hoy se expresan en la lengua de Cervantes (ib. 148) Y esta es una de las preocupaciones más elevadas que pueden atenecear a un escritor (ib. 302) Y no son las únicas que se pueden emplear con este fin al lado de aquéllos (Política 8) lo único que desea es redimir a su esposo Lo único que le importa es el juego (Reguera 166).

Quand le subjonctif apparaît, on a le plus souvent l'impression que la raison n'en est pas le superlatif, mais qu'il exprime, comme après *todo*, la possibilité éventuelle : me juro a mí mismo aprovechar la más pequeña ocasión que me ofrezca esta crisis para retirarme de la política (Almagro 26).

C'est ainsi que le subjonctif apparaît aussi après un comparatif : Yo comprendo mucho más de lo que pueda imaginarse (Lorca : Zapatera 98) Este humorismo, que dimana de una concepción mucho más seria de lo que podamos pensar (Río 236). — Et même après un positif juxtaposé à des superlatifs : Quien oyó los primeros cañonazos disparados sobre Madrid por las baterías facciosas, emplazadas en la Casa de Campo, conservará para siempre en la memoria a una de las emociones más antipáticas, más angustiosas y perfectamente demoníacas que pueda el hombre experimentar en su vida (Machado : Martín 137).

Voici enfin deux exemples (style de journaliste?) qui paraissent absolument analogues à l'usage français : un general sobre cuyos hombros pesaron las responsabilidades mayores que en el mundo hayan existido (Ya 3, 8) las seis mejores novelas que se hayan escrito nunca (ABC 7-2-52, p. 24).

Racines pronominales.

Le cas le plus intéressant de direction pronominale est celui où l'article *el* régit le subjonctif dans la proposition complétive dont il fait un substantif, construction analogue à celle de *el hecho de que* : *el que te expongas de esta forma a un contratiempo grave me parece una ridiculez* (Reguera 174) Fenómeno para-

lelo . . . es el de que la erudición y hasta la obra de algunos científicos adquiriera un carácter literario (Río 196) A ello obedece el que hagamos dividido su estudio en dos capítulos (ib. 219) me hubiera causado mucha vergüenza el que la mamá se enterase (Valdés, Batlle 21).

A noter que dans tous ces exemples, *el que* . . . est le sujet de la phrase. Dans le seul exemple où j'ai trouvé l'indicatif, il s'agit aussi exceptionnellement d'un objet: Tienen también de común el que ambos representan, cada uno a su manera, la tendencia a romper con todas las tradiciones (Río 233). — Si le verbe dirigeant cet objet exige le subjonctif, c'est évidemment ce mode qui apparaît quand même: Los soldados resentían el que se les empleara como peones de pico y pala (Barea: Ruta 20).

Les pronoms sont les seuls antécédents à avoir une influence décisive sur une proposition relative. Les pronoms négatifs (*nada, nadie, ningún*) sont toujours suivis du subjonctif: Nada hay que duela tanto como un viva sin respuesta (Flórez: Barba 22) su obra de la que se podrá decir cuanto se quiera menos que en ella se encuentre nada que sea indiferente o vulgar (Batlle 68) nada había en mi educación . . . que me inclinara a pensar que . . . (Machado: Martín 154) Nadie, que no sea un imbécil, podrá negarle su admiración o su respeto (ib. 144) Pero quien te conozca a fondo no hay nadie (Lorca: Bodas 20) No había nadie que al pueblo llevara pesca tan rica y abundante como la de C. (Cuentos 149) ningún posible riesgo que pueda perturbar la vida del económicamente débil (Política 14).

Il en est de même de *cualquier, dondequiera, cual fuere*: cualquiera que sea la forma que su obra tome (Río 232) una combinación intelectual, cualquiera que éste sea (Ortega: Ideas 25) En Gran Bretaña se incluye en los seguros sociales a toda la población, cualquiera que sea el volumen de sus ingresos (Política 16) Cualquier otra función que le sea encomendada por el Presidente del Jurado (ib. 85) su campo de aplicación tiene que extenderse a cuantas personas necesitan de su ayuda y dondequiera que se encuentren (ib. 15) sea cual fuere el país a que pertenezcan (Batlle 322) y sea cual fuere la situación de la persona de que se trate, debe . . . (Política 11).

Todo admet par contre les deux modes. L'indicatif fait ressortir l'idée de détermination que contient *todo* (la totalité):

Tirana de todos los que la rodean (Lorca : Bernarda 13) Todo lo que en lo físico se llama hermosura . . se reconcentra en sus ojos (Galdós : Carlos 9) gustando de aliviar todos las miserias de que tenía conocimiento (ib. 11) la apliqué un beso . . . dos . . . tres . . . cuatro . . . todos los que pude (Valdés, Batlle 36—37) una protesta callada y oscura contra todo lo que la hacía sufrir (León, Batlle 202) su deseo de garantizar la estabilidad económica de todos los que corren peligro en verla perturbada (Política 12).

Le subjonctif met par contre en relief l'idée de possibilité éventuelle (« n'importe lequel ») : Tiene el guerrero bien armada la voluntad en estos minutos, para todo lo que no se rindiese al encanto de aquella dama que ha visto en alguna parte (Espina, Batlle 218) para apartar de la tristeza de la alcoba todo lo que pudiera ser emoción violenta (Mata, Batlle 164) se rebelaba ante todo lo que tuviese aspecto de tiranía (Batlle 114) Pues bien, todos los que conociendo el español quieran saber lo que es el humorismo (ib. 322) Pero cuando estuviésemos casados, ya sería otra cosa; entonces todos los besos que se me antojaran (Valdés, Batlle 35—36).

Quand il n'y a pas d'article, *todo* semble vraiment régir le subjonctif : Por eso todo análisis que se haga de su obra . . resulta necesariamente parcial (Río 250).

Avec l'article, *todo* n'a donc pas d'influence sur la construction verbale. Aussi trouve-t-on les mêmes possibilités avec l'article tout seul : Lo que no cabe duda es que . . (Río 229) — Yo me encuentro bien y al que le duela que reviente (Lorca : Bernarda 50) ¿Cuántos años han transcurrido? Los que le plazca al lector (Azorín, Batlle 152).

c. Particules.

L'interjection *ojalá* exige, comme *querer*, qu'une proposition complétive suivante soit au subjonctif : ¡Ojalá que sufras tanto como yo! (Reguera 232) ¡Y ojalá que puedas! ¡Ojalá que no veas en mi muerte, como aquel día, un descanso! ¡Ojalá que mi recuerdo te persiga como una maldición, y que llores! (ib. 263) Ojalá que un día no quedáramos ni uno para contarlo (Lorca : Bernarda 17).

Le plus souvent le *que* est supprimé : ¡Ojalá no hubiese nacido la niña! (Ibáñez : Condenada 14) ¿No he hecho yo trabajos de

hombre? ¡Ojalá fuera! (Lorca : Bodas 46) ¡Ojalá yo viviera también así de lejos! (ib. 80).

Ojalá peut s'employer à l'état isolé, ce qui prouve que c'est une interjection : ¡Ojalá que no seas dichosa, Clara! ¡Ojalá! (Reguera 14).

On a voulu comparer *así* à *ojalá*, mais la présence de *así* dans une proposition optative est purement fortuite : ¡Así se volviera veneno todo el pan de aquella noche! (Ibáñez : Condenada 120). — *Así* peut aussi bien apparaître dans une phrase à l'indicatif : Así su sentimiento directo de la naturaleza, campo o mar, adquiere significación panteísta (Río 230).

Le seul adverbe qui a une influence modale est *no* (avec *nunca*, *nadie* etc.). Il régit le subjonctif quand il n'y a pas d'autre facteur modal dans la phrase : No es que me burle de él. Al contrario (Reguera 13) no es que esté triste, sino que está contenta (Sierra, Batlle 274) adelante con vuestra juventud : No que ella se extienda más allá de sus naturales límites en el tiempo, sino que dentro de ellos la viváis plenamente (Machado : Martín 150). — Par exemple dans la locution conjonctive *a no ser que* « à moins que » : teníamos que suprimir estos despachos y toda referencia a la investigación policíaca, a no ser que Valencia produjera un comunicado oficial (Barea : Llama 221) No se interesaba por las gentes a no ser que se le forzara a considerarlos como individuos (ib. 250).

C'est aussi le cas avec *tan . . . que* : No era tan pobre la vida política de entonces que faltase alguna protesta (Almagro 13) y nadie tiene tan mal corazón que intente perjudicarle (Ibáñez : Condenada 98) Pero nadie es tan insolente que lo diga de un Príncipe (Valle-Inclán : Farsa 24) y no será tan ingrato que quiera pagarle con una estocada (ib. 52).

Par ailleurs son influence est loin d'être absolue. Ajouté aux racines qui régissent l'indicatif, *no* ne provoque pas le subjonctif, mais seulement la possibilité du subjonctif. Celui-ci exprime vraiment la non-existence, pour le sujet parlant, du phénomène en question : Y no creo que ninguna de estas cosas pueda ser venero de satisfacciones (Reguera 9) Yo no creo que pensara en el suicidio (ib. 24) No creo que ninguna mujer pueda ofenderse por lo que yo he hecho (ib. 171) No pensé nunca que pudieran cruzarse obstáculos en el camino de una felicidad (ib. 203) Yo

nunca vi duendes, ni tampoco creí que los hubiese (Valle-Inclán : Farsa 18) Yo no te dije que fuese ahora (ib. 26) ¡Nunca pensé que pudiese recorrer un camino tan lleno de espinas (ib. 88) Y en riqueza de léxico no creo que nadie pueda igualarle (Batlle 224) no creemos que nadie se atreva a afirmar categóricamente que Alfonso Hernández Catá no los haya dado ya (ib. 302) No quiere esto decir que falten ejemplares caracterizados de una especie determinada (Altamira, Batlle 82) lo cual sin embargo no quiere decir que antes no hubiesen ya escrito cosas muy hermosas (Cuentos 5) No diré que nos guarde rencor (León, Batlle 193) Y así no parece que sorprendiera a nadie el júbilo (Almagro 7) Yo veía la tormenta venir, pero no creía que estallara tan pronto (Lorca : Bernarda 77) Nunca pensé que se llamara asesinato al aviso (ib. 79) no concibo que puedan interesar más los hombres que las ideas (Río 222) Mas como no era de presumir que ella por su voluntad se hubiese arrojado sobre mí . . (Valdés, Batlle 16).

L'indicatif au contraire exprime que la non-croyance, la non-connaissance etc. ont pour objet quelque chose qu'on affirme : Pero ellos no saben que yo, siquiera, puedo ser agua de arroyo que las lleve (Lorca : Yerma 70) ¿A tí no te parece que Pepe estaría mejor casado con Martirio? (Lorca : Bernarda 83) ¿No es verdad que en azul está tan limpio . . (Azorín : Trasuntos 138) ¿Pero no ve usted que esto no es más que una forma de suicidio? (Reguera 10) ¿Pero tú le dijo — no piensas que en cualquiera de estos viajes tus hijos van a quedarse sin padre? (Ibáñez : Condenada 29) ¿No comprendes que te perjudicas? (Mata, Batlle 165).

Cela est particulièrement caractéristique quand il s'agit d'une non-connaissance de quelque chose dont on a seulement plus tard appris l'existence : ¡No sabía yo que enviaba usted estas cosas a la corte ni que era usted colaborador de « El Eco de las Clases Pasivas »! (Zozaya, Batlle 54).

La nuance est moins nette quand il s'agit d'une non-croyance à quelque chose que d'autres gens croient : Mi padre la veía dichosa y no se le ocurría pensar que con sus genialidades nos mataba de hambre (Reguera 20) ni pensó nunca que la « delicadeza » había costado el sueldo de un mes (ib.) No creas que le temo a ese charlatán de tu padre (ib. 27) con una generosidad que no quiero pensar que es tardía y cruel (ib. 51) No creemos que debe considerarse como propósito de la seguridad social en

su actuación unificadora el transformar (Política 113) No se crea que es cosa tan fácil cumplirla (Ortega : Ideas 38).

Dans l'exemple que voici, enfin, le personnage en question ne veut pas qu'on dise ce qu'on dit de fait : y el hijo menor de éste, porque no se dijera que en la familia no quedaban hombres, consiguió, después de un mes de acecho, colocarle una bala entre las cejas al matador (Ibáñez, Batlle 116).

Ajouté aux verbes négatifs (*negar, dudar, impedir*) qui régissent le subjonctif, *no* a le même effet ambigu, en ne provoquant pas l'indicatif, mais seulement sa possibilité : Digo, no negarás que esto es algo mejor (León, Batlle 195) no cabe duda que se conciben ambos servicios con una mayor amplitud (Política 11) era indudable que nos pillarían antes del anochecer (Ibáñez : Condenada 93). No cabe duda que el estudio era para mí un medio, no un fin (Reguera 68) pero nadie duda de que fueron ellos (ib. 173) pero no se puede negar que tiene un gran valor educativo (Flórez : Barba 29).

Le subjonctif indiquera la suspension de l'affirmation, faisant place à une évaluation : Pero no pudo evitar que el hermano del alcalde se abalanzase sobre mí (Reguera 169) el oso no pudo evitar que el mono se le escapase (Flórez : Barba 53) lo cual no impedía que le hiciéramos sufrir lo indecible (Zozaya, Batlle 51).

La question a une influence analogue à celle de la négation. Le subjonctif met en relief la négation que peut contenir une question : ¿Has pensado en serio que yo me pueda doblar a otro hombre? (Lorca : Yerma 104) ¿Cuándo has visto tú que estuviese repleta la bolsa de un pobre bufón? (Valle-Inclán : Farsa 38).

L'indicatif est beaucoup plus fréquent : ¿Es verdad que le pegaste algunas veces? (Lorca : Bernarda 55) ¿Es que hace falta otra cosa? (ib. 42) ¿O cree usted que estamos aquí para adivinar (Zamacois, Batlle 178) ¿Creéis que este nombre varonil es el de algún niño rubio, vivaracho, revoltoso? No; os engañáis (Azorín : Trasuntos 58).

Quand *no* précède une proposition relative dont l'antécédent est dépourvu d'article, le subjonctif indique la non-existence du phénomène en question : ni piensa cambiar por ellos, ya nunca más en su vida, ni en siete vidas que tuviera, su nido de águilas en el Rif (León, Batlle 204) no hay pintura, raso ni brocado que hermosee tanto a la mujer como el amor (Valdés, Batlle 21)

si la quisiera bien, no hay reina que valga (ib. 31) no veía luz que esclareciese el enigma (Acebal, Batlle 103) El desinterés . . no es flor que se produzca en la aridez cincuentenaria (ib. 104) no he encontrado aún quien me guiase hasta la Verdad y me mostrase mis deberes con relación a la finalidad de la vida (Flórez : Barba 11) No hay en cien leguas a la redonda quien se pueda acercar a ellas (Lorca : Bernarda 32) No hay quien me saque (Lorca : Bodas 81) ¡no hay quien lo cuide! (Espina, Batlle 221).

L'indicatif en affirme l'existence, qui est seulement écartée pour le moment : Cabe decir que no son ideas que tenemos, sino ideas que somos (Ortega : Ideas 17) No es una idea que podríamos pensar (ib. 31) Tú no sabes lo que es eso (Lorca : Bodas 76) No sé lo que pasa (ib. 71) No soy yo q en lo pone (Lorca ; Yerma 89).

Devant un antécédent dépourvu d'article, *sin* dirige le subjonctif, comme *no* : sin carácter políticomilitar que los asimilase a los sucesos de Jaca y Cuatro Vientos (Almagro 571) No se puede vivir sin alguna instancia última cuya plena vigencia sintamos sobre nosotros (Ortega : Ideas 38).

Por + adjectif peut être suivi d'une proposition relative au subjonctif ou à l'indicatif. Dans le premier cas, on laisse indécis le degré de la qualité qu'exprime l'adjectif : por más que me sintiese avergonzado de aquella aventura, seguí dando vueltas (Valdés, Batlle 19) Por más que fuese un poco díscolo y soberbio, al fin era amigo (ib. 23) por mucho que busque en su conciencia no encontrará en ella ningún pensamiento (Ortega : Ideas 20) Y si . . consigo que aumente, por poco que sea, el número de los que . . (Batlle 8).

L'indicatif indique le degré précis de la qualité. Tandis que *por rico que sea* correspond au français *pour riche qu'il soit*, *por rico que es* répond à *tout riche qu'il est* : En cambio, mis dos primos andaban al alimón con el último puesto, por más que yo los ayudaba en lo que podía, acuciado sin cesar por su madre (Reguera 31).

Après *como* + substantif exprimant une comparaison on met le subjonctif pour indiquer que la comparaison est hypothétique : Las cejas . . pendían sobre los ojos, como enredaderas que rebosasen de un muro (Flórez : Barba 129) y otros cuyo esplendor

caía como una doncella desnuda que se doblara de espaldas, como un saucisson de sangria que gotease flores de luz (Jiménez : Platero 92) cohetes sin cola, que se abrían arriba, en un suspiro, cual un ojo estrellado que viese, un instante, rojo, morado, azul, el campo (ib. 92).

L'indicatif marque une comparaison directe : Platero huía entre las cepas, como alma que lleva el diablo (Jiménez : Platero 93).

3° Rapports à la fois à l'intérieur d'une proposition et entre deux propositions.

Nous avons vu que les conjonctions elles-mêmes n'ont pas d'influence décisive sur le mode des propositions subordonnées. Mais en collaboration avec la flexion verbale des propositions principales, elles peuvent en avoir.

L'une des grandes originalités de la syntaxe modale espagnole est en effet que le futur (le futur et le conditionnel) et l'impératif régissent le subjonctif dans les propositions temporelles : *Las verás . . . cuando tengas mis años* (Ibáñez : Condénada 52). — Mais on a l'indicatif, si la proposition principale est au présent : *cquando se lo pone parece una reina* (Sierra, Batlle 251).

On pourrait se demander si les conjonctions sont vraiment pour quelque chose dans cette construction. La preuve en est que la règle ne s'applique pas à *si*, *como* et *que* : *Cquando vuelvan, si vuelven, se habrá secado* (Espina, Batlle 221) *Habla si él habla y míralo cuando te mire* (Lorca : Bernarda 100) — *Como dará la vuelta a la esquina desde la ventana de tu cuarto se verá mejor* (Lorca : Bernarda 44) *Los gobernaré como gobierna las campanas un sacristán* (Valle-Inclán : Farsa 72) — *Espera que no puedo hablar* (Jiménez : Platero 82).

Il n'y a donc que les deux conjonctions exclusivement temporelles, *cquando* et *mientras*, qui entrent dans cette construction double. Nous pouvons y ajouter des conjonctions composées : *después que*, *de manera que* etc. Nous citerons enfin des exemples de propositions relatives, surtout de propositions relatives substantives, parce qu'elles suivent dans une large mesure la même règle. Mais la construction n'est pas obligatoire dans les proposi-

tions relatives : Ahora veremos lo que dirá Clara (Reguera 171) ¿Qué dirán los curas? Eso será lo que habrá que oír (Lorca : Zapatera 38).

I. Le futur : *cuando* : cuando las hayan leído las volverán a leer (Batlle 322) Se espera que esta declaración, cuando sea aprobada, será un apoyo moral a la integridad de la comunidad de defensa europea (Ya 1, 6) Tú te llevarás cuando yo me muera (Mata, Batlle 165) Cuando seas mi marido ya no lo tendrás (Lorca : Bodas 44) Nuestro padre te hará castigar cuando sepa que has abierto la puerta (Valle-Inclán : Farsa 30) cuando me devolváis esta visita podréis elegir otra banda (Flórez : Barba 68).

Mientras : Eso no pasará mientras yo tenga una gota de sangre en el cuerpo (Lorca : Bernarda 118) y creo que, mientras tenga fuerzas para escribir, las horas transcurrirán de una forma más apacible (Reguera 14) Seguirá usted como antes mientras yo esté aquí (ib. 131) un espectáculo que no olvidaré mientras viva (ib. 215).

Después que, en cuanto : Yo me consuelo fácilmente de lo que sucederá en el mundo después que yo me muera (Azorín : Trasuntos 83) La efusión de sangre, la guerra civil, se habrá evitado totalmente en cuanto recibamos la adhesión de los sargentos (Flórez : Barba 20) seguridad que deberá organizarse en cuanto sea posible (Política 14) En cuanto pongáis el pie fuera de estos umbrales, os matarán (Valle-Inclán : Farsa 58).

De manera que, tal que : ¿No habrá otras relaciones entre los fonemas de las diversas localizaciones, de manera que unos a otros se opongan bilateralmente? (Llorach 50) te daré tales pruebas, que sea imposible dudar de mis palabras (Valle-Inclán : Farsa 104).

Propositions relatives indépendantes : Yo seré quien guíe (Ya 4, 3) Pero quien tal haga adquirirá el convencimiento de que . . (Batlle 322) su obra de la que se podrá decir cuanto se quiera menos que . . (ib. 68).

Propositions relatives dépendantes : Todo aquel que se oponga de palabra o por escrito, que conspire o haga armas contra la República naciente, será fusilado sin formación de causa (Almagro 564) Y cada día que pase será peor (Lorca : Yerma 62) Lo que sea de una será de todas (Lorca : Bernarda 43) La gracia que me pidas esa te daré (Valle-Inclán : Farsa

20) El bien que tú digas de ella no nacerá del encanto de tus ojos (ib. 48) Se considerarán furtivos todos los ejemplares que no lleven el sello de ésta (Galdós: Carlos 4) A los que se guíen tan sólo por los nombres que llevan las cosas, extrañará sin duda la afirmación . . (Altamira, Batlle 81) habrá casos en que por ejemplo dos sustantivos presenten combinaciones distintas de las de los verbos (Llorach 65).

II. Que le conditionnel ait exactement la même influence que le futur est une preuve de plus que ce sont deux aspects d'un même temps. Souvent le conditionnel n'est d'ailleurs qu'une transposition directe d'un futur au style indirect libre.

Cuando: Su fino oído de enferma lo escuchó todo. Caería cuando cayesen las hojas (Ibáñez: Condenada 22) Pero cuando estuviésemos casados, ya sería otra cosa (Valdés, Batlle 35) ¡Qué susto llevarían todos al verla del brazo de un caballero, y mucho más cuando supieran que este caballero era su marido! (Valdés, Batlle 35) Cómo le crujiría el pecho cuando le pusiera el asesino la rodilla para la fuerza de hincar la aguja (Miró: Humo 34) En su ánimo debía de prevalecer el convencimiento de que cuando quisiera morirse, se moriría (Reguera 24) Eso le bastaría a un caballero cuando se tratara de una señorita (ib. 230).

En cuanto: su padre aseguraba que en cuanto se pusieran al abrigo del monte y transpusieran el desfiladero vería la aldea vecina (Catá, Batlle 308).

Propositions relatives: Una organización efectiva de seguro total y unificado, en la que quedaran comprendidos los riesgos de paro y enfermedad . . en realidad dejaría reducido el contenido de la seguridad . . (Política 11) La barca que saliera daría la voltera antes de mover un remo (Ibáñez: Condenada 67) Materia legislativa, en su mayor parte, la prepararía el gobierno en el tiempo que le dejasen libre las atenciones ordinarias (Almagro 26) un automatismo cuyos efectos sólo durarían lo que tardase en ser convocado el cuerpo electoral (ib. 546) Un hombre que hiciera lo que él nos cobraría lo que no da la tienda (Reguera 70) Yo me iría a un pueblo. Un pequeño pueblo que tuviese el campo cerca, el cielo cerca (Reguera 112).

III. L'impératif: *cuando*: come cuando quieras (Acebal, Batlle 108) No andes mucho y cuando respires respira tan

suave como si tuvieras una rosa entre los dientes (Lorca : Yerma 21) Cuando estés en presencia del Cuerpo de Cristo, habla así contigo mismo (ABC 3).

Tal . . . que : Vivid de tal suerte que el morir sea para vosotros una suprema injusticia (Machado : Martín 141).

Propositions relatives : Aprovechémonos de lo que pase y nos llegue a través de las ventanas cerradas (Miró : Humo 12).

IV. Quand le subjonctif joue le rôle d'impératif, de futur ou de conditionnel, la construction est la même : El que bote más alto la pelota, aquel sale (Valle-Inclán : Farsa 22) La que tenga que ahogarse que se ahogue (Lorca : Bernarda 117).

Mais le subjonctif en tant que tel ne régit pas le subjonctif : puede ser que . . . hubiésemos pensado alguna vez en morir, cuando precisamente era la Vida la que acababa de recibirnos (Flóres : Barba 189).

V. Certaines périphrases peuvent remplacer le futur : *haber de, ir a, deber, poder* : El cielo había de comenzar cuando acabase la vida de toda la tierra (Miró : Humo 53) Pensando en lo que había de decir a mis colegas cuando me viese entre ellos (Valdés, Batlle 23) pero ¿a quién lo va a dejar cuando se muera? (Lorca : Yerma 27) Van a ser las claras del día cuando llegues a tu puerta (ib. 86) Esta calle debía ser el camino más corto para ir desde la Academia a la casa de huéspedes donde se alojase (Acosta, Batlle 296) para que, cuando las circunstancias lo aconsejan, puedan declarar obligatorio el trabajo efectivo de ocho horas (Política 138) ha dicho que no sería nada, y que me podía levantar en cuanto tomase una taza de café muy caliente (Sierra, Batlle 270) Los tejidos pueden bajar en cuanto lo permita el menor coste de la materia prima (Ya 7, 7).

Un infinitif employé comme verbe d'une phrase se rapporte aussi à l'avenir : abreviar cuanto pudiese los asuntos (Valdés, Batlle 22) ¿Salir? Después que te haya quitado esos polvos de la cara. (Lorca : Bernarda 45).

On peut trouver jusqu'au présent dans le rôle de futur, mais alors nous passons évidemment à la syntaxe modale libre : ¡Al que me toque lo mato! (Ibáñez : Condenada 68) En las romerías, cuando yo eche una copla, tú tienes que responderme con otra (Valle-Inclán, Batlle 138) Cuando vuelvas, tengo una sorpresa para tí (Barea : Ruta 103).

Les exceptions à cette règle sont très rares. On emploie le présent de l'indicatif pour insister sur l'existence actuelle d'un phénomène: ¿Qué haremos, pues, cuando lo que nos pasa es precisamente que no sabemos que hacer (Ortega: Ideas 33) A mi me gustaría que fueras al río y nadaras y que te subieras al tejado cuando la lluvia cala nuestra vivienda (Lorca: Yerma 14—15).

Il faut pourtant noter une exception importante. Dans cette construction, le conditionnel représente presque toujours une transposition du futur. Mais quand le conditionnel est employé pour exprimer la conjecture, il n'a pas d'influence sur la proposition temporelle: Habrían recorrido ya un tercio de legua cuando el Gran Cordón emparejó su cabalgadura con la del joven (Flórez: Barba 55) Serían acaso las tres de la madrugada cuando el automóvil se detuvo (ib. 70) Un cuarto de hora llevarían entregados a este ejercicio cuando vieron acercarse a ellos . . un individuo (ib. 91) Serían las diez, acaso más tarde, cuando se oyó ruido en el exterior de la gruta (ib. 211).

Puisque, dans un contexte de futur, le subjonctif n'est pas obligatoire après *si*, on pourrait proposer la règle que le futur régit l'indicatif après *si*: Si no quieres bordarlas irán sin bordados (Lorca: Bernarda 25). — Mais il ne s'agit que d'un fait de fréquence, le futur du subjonctif étant possible, bien que rare, après *si*: y si a pesar de todo llegare a padecerlas, que procure curárselas (Política 11) una situación de despido injustificada que, si necesariamente tuviere que ser objeto de impugnación, retrasaría enormemente la efectividad de los derechos de los interesados (ib. 137) el autor ha olvidado . . las panteras . . si en la aldea hubiere panteras (Azorín: Lecturas 42).

Quand la proposition principale est au présent de l'indicatif, *si* est le plus souvent aussi accompagné du présent de l'indicatif: si no madrugas no me abrazas (Cuentos 231) ¡Si te ve nuestra madre te arrastra del pelo (Lorca: Bernarda 41) O si vuelve es para ponerle una palma encima (Lorca: Bodas 13).

Le présent du subjonctif a par contre une forte tendance à exiger le subjonctif après *si*: Juro por Dios, sobre los Santos Evangelios, guardar la Constitución y las leyes. Si así lo hiciere, Dios me lo premie, y si no, me lo demande (Almagro 7) Si hubiese para mí en su convento una celda vacía donde pudiese esperar la

muerte, lléveme usted, padre mío (Flórez : Barba 184). — Mais l'indicatif est aussi possible : si usted quiere . . que nos nivelemos, usted no haga por aprender (Benavente : Titania 24) Si viene el señor Cifuentes . . Que pase aquí (ib. 15—16).

En nous tournant vers le passé, nous constatons un cas très net de direction dans les constructions hypothétiques où entre une subordonnée commençant par *si*. Si la proposition principale est à l'indicatif, *si* peut être suivi de l'indicatif ou du subjonctif : Si cantaba, le imponían silencio (Ibáñez : Condénada 11) si no cobré mis salarios fué por estar vacías las arcas reales (Valle-Inclán : Farsa 42) Primero creyó que era una treta para apoderarme de él, y me amenazó con matarme si no me alejaba (Flórez : Barba 185) Si el amor ocultaba la realidad . . ¿ya no estaba enamorado de Marta? (ib. 165) Recordé las palabras de Gálvez . . Si la pesadumbre era real, ella necesitaría pasear a solas (Reguera 167) — Pero comprenderás que si mala educación hubiera al hablar en conversación general . . no estaba la mala educación de su parte (Benavente : Titania 11) Si todo esto fuese así . . no valdría la pena de inquietarse (Flórez : Barba 11) Si volviese a nacer, yo no incurriría en el afán de buscar la explicación de mi existencia (ib.) Si fuera posible regar, más de cien mil trabajadores encontrarían pan en aquella comarca (ib. 18) ¿Qué sería de mi vida si no te hubiese hallado? (ib. 138).

Mais si la proposition principale est à l'imparfait du subjonctif, il faut que la proposition commençant par *si* le soit aussi : ¿Qué hubierais dicho de él si él os hubiese hablado de sus pañerías (Benavente : Titania 11) Pero si yo hubiera creído que era usted la que podía olvidar, nunca hubiera pensado que . . (ib. 35—36) Yo sólo hubiera halagado su vanidad si hubiera sido la mujer más hermosa del mundo (ib. 39) Pero creo que hubiera conservado siempre la misma fidelidad a mi primero y único cariño, si no fuese porque comencé a pensar (Flórez : Barba 139) hubiese sido aquella noche de envidiable paz en el castillo si no fuese a turbarla la presencia de un visitante inesperado (ib. 180) si yo no me hubiese aburrido una tarde en Veramar hasta el punto de dedicarme a contemplar largo tiempo el retrato de la duquesa, Marta se hubiera perdido para mí (ib. 179) si su preocupación por los fenómenos y el

significado de la vida fuese menos obsesionante y profunda, es seguro que hubiese logrado la apetecible ventura de la paternidad (ib. 214) Sabe Dios el tiempo que hubiera consagrado a tan recomendable gimnasia si su mujer . . no se hubiese entregado desesperadamente a un bostezo (ib. 219).

La dernière construction est surtout littéraire, tandis que le conditionnel dans la proposition principale est le plus répandu dans le langage parlé.

On peut trouver des exceptions à notre règle sous l'influence d'une règle croissante, à savoir si le subjonctif est nécessaire à cause d'un facteur extérieur à la construction hypothétique proprement dite : *Temió que si corría el tapiz le denunciase el ruido de las anillas* (Flórez : Barba 136). Ou si une construction au présent est transportée au style indirect : *Se nos previno que si alguien llamaba a la puerta, le abriésemos* (Grammaire de Bello). Enfin, dans ce dernier exemple, l'indicatif est devenu possible par le passage au présent : *Si no te metes dentro de tu casa te hubiera arrastrado* (Lorca : Zapatera 17).

4° Définition du mode.

En résumé nous pouvons donc caractériser le mode par le fait d'être soumis à trois espèces de directions.

Premièrement, à l'intérieur d'une proposition : *no incompatible avec l'impératif, a menos que, siempre que, como si, cual si + le subjonctif, luego que, como que, apenas si + l'indicatif.*

Deuxièmement, une direction passant d'une proposition à une autre : *sin, para, con, antes, a + le subjonctif, desde + l'indicatif, saber, pensar etc. + l'indicatif, querer, poder, doler etc. + le subjonctif, verdad etc. + l'indicatif, causa, caso, lástima + le subjonctif, cierto etc. + l'indicatif, necesario, frecuente, bueno etc. + le subjonctif, el + le subjonctif, nada, cualquier + le subjonctif dans une proposition relative, ojalá + le subjonctif.*

Troisièmement, la direction est une réunion de deux influences, l'une s'exerçant à l'intérieur d'une proposition, l'autre venant de l'extérieur : le futur de la principale et *cuando, mientras + le subjonctif*; l'imparfait du subjonctif de la principale et *si + le subjonctif.*

2. L'aspect de l'indicatif.

1° Rapports à l'intérieur d'une seule proposition.

De même que dans le chapitre sur le mode nous allons étudier, à propos de l'aspect, l'influence des adverbes, des conjonctions, des prépositions et des verbes des propositions principales, donc en suivant un ordre de distance croissante du verbe. Or, l'emploi de l'aspect est parfois soumis à un facteur encore plus rapproché du flexif verbal, savoir à la racine même du verbe. Il s'agit du verbe *soler*, qui n'apparaît qu'au présent, au conditionnel et à l'imparfait : La entrevista tuvo la delicadeza que suele poetizar estos actos (Flórez : Barba 146) los viajes de mi padre solían durar a veces un año y los permisos eran cortos (Reguera 21) Al anochecer solíamos pasear por la carretera (ib. 155) Luz solía exclamar . . (Zamacois, Batlle 173).

Le verbe est donc incompatible avec le futur et avec le parfait, qui forment l'aspect perfectif, ce qui veut dire qu'il régit l'aspect imperfectif.

a. Adverbes.

Par adverbes il faut dans ce chapitre comprendre des locutions adverbiales de toutes sortes. La grande règle est que les compléments adverbiaux désignant une limitation temporelle dirigent le parfait, tandis que ceux qui expriment une répétition indéterminée régissent l'imparfait.

Le cas le plus typique d'une limitation temporelle complète est *durante* + régime : Durante el día vinieron los chiquillos compañeros de Andrés (Cuentos 145) durante los diez meses que duró su viaje dió cursos y conferencias en Argentina, Uruguay . . (Batlle 80) durante muchos años figuró en la redacción (ib. 122) Durante largo rato se oyeron sus quejidos entrecortados (Zozaya, Batlle 56) Durante varios años siguió haciendo igual vida (Altamira, Batlle 86) El asesinato de Luz Esteban monopolizó la atención pública y apasionó a los reporteros durante varias semanas (Zamacois, Batlle 182) Anduvo vagando durante un par de lustros de pueblo en pueblo (Reguera 15) Los « centros oficiales » olieron durante seis días a sopa Juliana (Flórez ; Barba 38).

La règle s'applique même aux répétitions, pourvu qu'elles

aient lieu dans un laps de temps déterminé : Esto se repitió durante quince días seguidos (Reguera 24).

Le plusqueparfait contient l'aspect perfectif dans le participe : Durante nueve años consecutivos, Luis López, antiguo croupier, había sido feliz (Zamacois, Batlle 171).

Les exceptions s'expliquent par des règles croissantes. On a l'imparfait si la limitation temporelle est subordonnée à une répétition indéterminée : Algunas noches le oía gemir y llorar durante horas (Reguera 24) Luis encontraba cada vez más simpático a aquel buen señor . . . que lloraba a su mujer más aún que él. Durante la noche, cuando la enferma descansaba bajo la acción de la morfina, los dos hombres . . . conversaban en voz baja (Ibáñez : Condenada 107) Cada jueves, las sirenas de París bramaban durante un cuarto de hora (Barea : Llama 370).

Et l'on a l'imparfait si la limitation temporelle est incluse dans une période plus longue, décrite à l'imparfait : Aquélla era una época más alegre. Una boda duraba diez días (Lorca : Bernarda 37) Espléndidamente florecía la Universidad de Salamanca en el siglo XVI. Diez o doce mil estudiantes cursaban en sus aulas durante la segunda mitad de esa centuria (Azorín : Trasuntos 121) Pero el infeliz poeta no podía saborear su gloria indeseada. Durante el día permanecía como amodorrado en el lecho ; la noche aumentaba su fiebre (Flórez : Barba 78) Necesitaba hablar con Clara durante horas y horas (Reguera 166).

Voici enfin un véritable exemple exceptionnel, où *durante* a été employé au sens de *desde* : aquella desconocida que mantenía con él extraña correspondencia durante dos semanas (Ibáñez : Condenada 127).

Également typique est *en* + un régime temporel : en poquísimos años realizó con sus novelas la conquista del mundo entero (Batlle 114) Y en pocas semanas se agotó la primera edición (ib. 294) De « La mujer fácil », su cuarta novela, se vendieron en pocas semanas varios miles de ejemplares (ib. 314) En los quince días que don Ramón estuvo en Madrid no tuve razón para arrepentirme de mi condescendencia (Valdés, Batlle 12) Me expuso en pocos instantes una infinidad de proyectos (ib. 35) En el decurso de otros dos años, esta desgana se transmutó en antipatía (Zamacois, Batlle 171—72) la hija no salió a la calle en algunas semanas y los vecinos oían sus lamentos (Ibáñez : Condenada 142).

On a l'imparfait si la limitation est subordonnée à une répétition de plus grande étendue. No pocas veces el profesor de Psicología le decía enojado: — . . . A la primera travesura que se cometa en clase te expulso definitivamente. — Y no ocurría la menor travesura en un mes (Zozaya, Batlle 50).

Dans l'exemple suivant, c'est dans la proposition relative qu'on trouve le parfait, tandis que dans la proposition principale l'auteur passe à un imparfait descriptif: En los largos días en que la niña navegó en su cuna alba, río abajo, hacia la muerte, nadie se acordaba de Platero (Jiménez: Platero 75).

L'emploi exceptionnel de l'imparfait change le sens de *en* de limitation temporelle en point temporel: En aquel tiempo yo leía lo que Gracián escribiera para todos los tiempos (Miró: Humo 38) « à cette époque ».

Enfin, la limitation temporelle peut être indiquée sans préposition: Primero tu padre; que me olía a clavel y lo disfruté tres años escasos (Lorca: Bodas 13) Los tres años que estuvo casado conmigo, plantó diez cerezos (ib. 37) Acodada sobre las almohadas, el espejo en la mano, se estuvo contemplando mucho tiempo (Mata, Batlle 162) Vísperas de muchas fiestas, el silbo del tren palpité como un cántico de felicidad en toda la vega (Miró: Humo 45) Este silencio completo duró sólo un momento (Barea: Llama 39).

Avec l'exception habituelle: Una hora o más duraba todas las tardes este juego (Valdés, Batlle 20).

On peut constater à ce propos une curieuse influence de la catégorie du nombre sur celle de l'aspect. Le singulier indique vraiment une limitation temporelle: De pie, con las manos en los bolsillos, frente a la luna del escaparate estuvo largo rato mirando vacilante y perplejo (Mata, Batlle 159). — Le pluriel, par contre, exprime la répétition indéterminée de la limitation temporelle: El padre putativo y la nodriza natural pasábanse largos ratos, a sendos lados de la cuna (Unamuno, Batlle 74) Me quedaba solo grandes ratos (Barea: Ruta 121).

Cela est particulièrement frappant en ce qui concerne les compléments temporeux introduits par *todo lo*: singulier: Creo que la amé toda la vida (Flórez: Barba 177) Vasco, de Bilbao, conservó durante sus setenta años el temple duro y combativo de su raza. Vivió toda su vida adulta en Salamanca (Río 180)

Anduvo toda la mañana entre los granados del huerto (Jiménez : Platero 27).

Pluriel : Todas las mañanas, al entrar en el escritorio, ya tenía Virgilio Ozores la correspondencia correctamente apilada sobre su pupitre (Acebal, Batlle 95) Desde que se dió cuenta de la gravedad de su mujer todos los días en sus oraciones elevaba a Dios la misma súplica (Mata, Batlle 163).

Nous en arrivons maintenant aux déterminations temporelles qu'on pourrait appeler ponctuelles. Il ne s'agit plus d'une limitation temporelle proprement dite, mais seulement de l'indication du moment où a lieu l'action : entró Sánchez-Guerra en Palacio el día 17 por la mañana, y salió media hora más tarde totalmente desposeído de la confianza regia (Almagro 577) El año de cincuenta y ocho vine a Madrid (Valdés, Batlle 14) En 1909 fué a América por primera vez (Batlle 80) En el mismo año 1881 abordó el género novelesco (Batlle 10) Se dió a conocer hace unos treinta años (ib. 94) Hace poco se quedó dormida (Mata, Batlle 160) Hace dos días trajeron al hijo de mi vecina con los dos brazos cortados por la máquina (Lorca : Bodas 19) Él se casó ya hace dos años (ib. 22) Tenía, lo mismo que yo, la manía de cantar o canturriar al tiempo de lavarse. Pero observé al cabo de pocos días que . . (Valdés, Batlle 13) Después de haberse visto designado tres veces por jurados . . José María de Acosta se decidíó a acometer mayores empeños (Batlle 294) y poco después adoptó el seudónimo de « Azorín » (ib. 148) Poco después . . Ramón Pérez de Ayala mereció la consagración de don Benito Pérez Galdós (ib. 224) Y poco después, a esta obrita de juventud siguieron « Diálogos fantásticos » (ib. 248) Le dije que sí porque me dió lástima un día que se echó a llorar (Valdés, Batlle 27) Un día nos leyó un « Nocturno » (Zozaya, Batlle 51) Una mañana que lo llamaron porque tenía que ayudar al secretario a extender unas papeletas de examen, entró el bedel y dijo . . (ib. 53) Una tarde pasamos algunos escolares el puente y fuimos a casa de su madre (ib. 53) Una mañana de Diciembre, cuando estábamos todos en clase esperando que el profesor de Geometría . . sacó el catedrático un periódico del bolsillo, lo desdobló y se puso a leer en voz alta (ib. 54) Al día siguiente continuó la chacota (ib. 54) Aquella mañana . . vió que la carta cimera de la pila era diferente de todas las, hasta entonces, recibidas (Acebal,

Batlle 95) Una mañana, Virgilio Ozores recibió esta carta (ib. 106) lindaban por los corrales, separados únicamente por una tapia baja. Una noche, . . . un Casporra tendió en la huerta de un escopetaza a un hijo del tío Rabosa (Ibáñez; Batlle 116) Una tarde sonaron a rebato las campanas del pueblo (ib. 118).

Il y a évidemment les exceptions habituelles: Desayunábase, aunque no todos los días, ni mucho menos, con una taza de café o de algo que llevaba ese nombre. A las doce tomaba una cebolla y un tomate (Altamira, Batlle 89) todas las tardes, a las dos, la hora de salida de las clases, pasaba por aquí (Acosta, Batlle 296).

Mais il y a aussi d'autres exceptions, inexplicables par d'autres règles. Il faut donc constater que c'est seulement la véritable limitation temporelle qui dirige l'aspect perfectif. — Esto pasaba a fines de 1805; pero lo que voy a contar ocurrió dos años después, en 1807 (Galdós: Carlos 5) El viejo, de cuando en cuando, hace una advertencia al niño que toca. Hace mucho, mucho tiempo, este viejo era un niño (Azorín, Batlle 151) Benita saludó, y segundos después la puerta de la escalera se cerraba tras ella con un eco que a Luis López le pareció extraño (Zama-cois, Batlle 176) En seguida llegamos — dijo Gálvez. Minutos después descendíamos del carricoche. Dí la mano a Rita (Reguera 145) Dos noches después, Dosart y Michaelis atravesaban apresuradamente el bosque (Flórez: Barba 68) Poco después fundaba y dirigía una importantísima Revista (Batlle 94) En 1903 . . . obtuvo el primer premio en un concurso de novelas . . . y dos años después ganaba otro primer premio en un concurso de cuentos (ib. 158) Después de treinta años de lucha, en casa de los Casporras sólo quedaban una viuda con tres hijos moce-tones (Ibáñez, Batlle 117) Al año siguiente, «Despertar para morir», hizo popular su nombre entre las mujeres, y poco después su reputación de novelista quedaba definitivamente consagrada con «Agua de nieve» (Batlle 214) Una mañana, en el mercado, las compañeras de la Borda cuchicheaban mirándole compasivamente (Ibáñez: Condenada 22) A partir de entonces . . . su labor aumentaba regularmente en cantidad, en calidad y en solidez (Batlle 58).

A propos de ce type de compléments temporaux on constate une influence sur l'aspect de la part de la catégorie de l'article.

Il est en effet frappant que l'article indéfini soit si souvent présent dans les exemples que nous venons de citer avec le parfait. L'article défini, au contraire, exprime la répétition indéterminée, surtout au pluriel évidemment: Por la noche, después de comer . . . la cruzaba velozmente (Valdés, Batlle 22) Por las mañanas nunca se despertaba hasta que . . . (ib. 12) Los domingos se oía desde una ventana el armónium de un monasterio de monjas (Miró: Humo 11) Los sábados . . . veíamos nosotros, escuchando, ese tren de Alicante (ib. 41).

Avec *desde* + régime, les deux aspects sont possibles. Le parfait lui confère la nuance de « dès »: Al ladrón de mi yerno le molesté desde el primer momento (Cuentos 78) Y desde sus primeras obras demostró que se hallaba en posesión de un estilo propio (Batlle 10) Su doble vida de funcionario del Banco de España y de escritor le obligó, desde su primera juventud, a trabajar sin descansar (ib. 186) La magrura excesiva y el color obscurísimo del tío Afanes, atribuíanlos por lo general sus vecinos al trabajo incansable en que, desde mozo, consumió aquél sus fuerzas (Altamira, Batlle 82—83) No sé si la quise desde la primera vez que la ví (Reguera 149) Desde la conversación con Gálvez mi ojeriza aumentó y no tardaría en . . . (ib. 151) Ya he dicho que el alcalde me fué antipático desde el primer día que lo ví (ib.) Lo sé. Lo comprendí desde los primeros días (ib. 221).

L'imparfait prête à *desde* la nuance de « depuis »: Desde Diciembre tenía marcada la lobera (Blance-Belmonte, Batlle 126) Desde los primeros orígenes, la parte céntrica de la literatura eucarística la constituía la « anámnesis » (ABC 3) La citada plaza presentaba un brillantísimo aspecto desde mucho antes de las siete de la tarde (ib. 19).

Le répétition indéterminée, qui dirige l'imparfait, a son expression la plus typique dans *cada*: Seguíles al Retiro . . . La chiquilla, con menos prudencia, volvía a cada instante la cabeza (Valdés, Batlle 21) Diez o doce días se transcurrieron de esta suerte. Teresa me parecía cada día más linda (ib.) Yo he conocido los buenos tiempos. Cada mes se hacían dos viajes (Ibáñez: Condenada 92) Escribiéronse millones de poesías, de biografías y de novelas a propósito de Juan « Mano de Hierro », y cada

año aparecían doscientos libros más de carácter análogo (Flórez: Barba 26).

Out des expressions adverbiales comme *a menudo*, *frecuentemente*, *anualmente* etc. : recordando el furtivo apretón de manos que Carolina me dió una noche, las miradas anhelosas que me dirigía a menudo (Reguera 164) algún hondo dolor cuyo eco recogía yo a menudo en el sobresalto de sus ojos (ib. 167) Comenzó por alistarse en las cuadrillas de jornaleros que anualmente salían para la Mancha superior (Altamira, Batlle 84) frecuentemente me invitaba a tomar el té en su casa (Barea: Ruta 53).

Une étude de l'emploi des aspects en contact avec le mot *vez* est particulièrement instructive. Elle permettra de scruter de très près en quoi consiste la différence entre la répétition indéterminée et la répétition limitée. *Cada vez* est le type de la répétition indéterminée : Él, a pesar de sus cincuenta años, de su vida de luchador, ajetreada y dura, cada vez estaba más fuerte (Mata, Batlle 164) No necesitaré decirle que . . . seguí dando vueltas a la misma hora por la calle, y que el tiroteo era cada vez más intenso y animado (Valdés, Batlle 19—20).

Les exceptions s'expliquent par d'autres règles : *cada vez* peut être limité par une indication temporelle plus étendue : Pasaron así los meses del estío y del otoño; la correspondencia entre el naviero y la inquilina se hizo cada vez más frecuente y más impregnada de un sentimiento vago (Acebal, Batlle 105). — Dans l'exemple suivant, le contexte précédent montre que le parfait indique le passage d'un état à un autre, les répétitions commencent donc à un moment donné : Yo he conocido los buenos tiempos. Cada mes se hacían dos viajes, y el dinero rodaba por el pueblo que era un gusto Pero el negocio se puso cada vez peor . . . (Ibáñez: Condenada 92).

L'expression *de vez en cuando* est aussi typiquement itérative: De vez en cuando, los descalzos pies de Gorio se hundían en el agua (Blanco-Belmonte, Batlle 124) De vez en cuando, en los cortos intervalos de silencio, levantaba graciosamente la cabeza (Valdés, Batlle 29).

Par contre, la restriction à une seule fois entraîne évidemment le parfait: Cierta vez . . . le dije todo la verdad (Flórez: Barba 145) Por tercera vez casóse Afanes (Altamira, Batlle 92). —

Dans l'exemple suivant, où l'imparfait et le parfait alternent, l'imparfait donne la nuance de « être sur le point de ». Se hundía otra vez : desapareció pugnando en vano por sostenerse. Alguien tiraba de sus zapatos . . . Buscó en la obscuridad, sorbiendo agua, inerte, sin fuerzas : pero sin saber cómo, volvió otra vez a la superficie (Ibáñez : Condenada 56).

Les deux aspects donnent à *alguna vez* deux sens, l'imparfait celui de « parfois », le parfait celui de « une fois » : *Alguna vez*, hablando del percance que la hizo nodriza, le preguntó don Rafael (Unamuno, *Batlle* 76) un lebrél enlodado dormía retorcido como una pescadilla, y, *alguna vez*, sacaba sus ojos húmedos y buenos del embozo de hueso de su halga (*Miró : Humo* 13) Le miraba *alguna vez* a hurtadillas (*Flórez : Barba* 46) *Alguna vez* llegaban hasta el puesto los gritos de los ojeadores (*ib.* 47).

C'est au pluriel que les deux aspects se rapprochent le plus l'un de l'autre. Un pluriel indéterminé, comme *a veces, unas veces*, dirige l'imparfait : Los ruidos de la casa fueron apagándose. *A veces*, cuando el joven se detenía . . . oía el largo e igual rumor de lluvia (*Flórez : Barba* 137) *A veces* un detalle nimio, sorprendido en la fugacidad, le producía una sacudida. *A veces* pensaba . . . (*Acebal, Batlle* 108) *Unas veces* viajaba por el extranjero (*Ibáñez : Condenada* 127) No pocas veces el profesor de Psicología le decía enojado . . . (*Zozaya, Batlle* 50).

Le cas le plus évident de limitation est l'indication précise du nombre des répétitions : El tartanero se hizo repetir dos veces la dirección (*Ibáñez : Condenada* 125) la comedia « La vida es muy sencilla », que gustó poco y no se representó más que unas veinte veces (*Batlle* 158).

Il est plus remarquable que des expressions comme *repetidas veces, más de una vez, tantas veces, varias veces*, indiquent aussi une limitation des répétitions (comme *plusieurs* en français), puisqu'elles se font suivre du parfait : Y repetidas veces, con afectuosa insistencia, me dijo que el libro debía . . . (*Batlle* 8) Le pregunté repetidas veces si podía hablar con ella (*Valdés, Batlle* 21) Existe allí un gran patriota, Jerónimo Rondó, que más de una vez tuvo su cabeza comprometida en conspiraciones por la libertad (*Flórez : Barba* 114) Dulce Platero trotón, burrillo mío, que llevaste mi alma tantas veces (*Jiménez : Platero* 117) llamó

quedamente varias veces (Unamuno, *Batlle* 71) antiguos amigos de la familia, que su mujer le enviaba como embajadores; ella misma fué varias veces a la casa (Ibáñez: *Condenada* 129).

Muchas veces et algunas veces sont à mi-chemin entre la répétition indéterminée et la limitation. L'imparfait leur donne le sens de « souvent, parfois », le parfait celui de « plusieurs fois »: La rebusca fué laboriosa, prolija, y se convirtió en obsesión. Muchas veces, sentado enfrente de su probable víctima, quedábase inmóvil (Zamacois, *Batlle* 173) Muchas veces pasábamos el puente, seguíamos por el camino de Tudela adelante y llegábamos hasta la casucha (Zozaya, *Batlle* 50) — Cuando éste acabe los estudios — dijo muchas veces Nuño el Viejo (Miró: *Humo* 29) ¿Es verdad que le pegaste algunas veces? (Lorca: *Bernarda* 55).

Nous terminerons par un exemple qui montrera à quel point il est difficile d'appliquer une méthode sémantique a priori. L'expression *un sinnúmero de veces*, qu'on interpréterait peut-être sémantiquement comme une répétition indéterminée, est grammaticalement une limitation: el paralítico buscó con su boca desdentada y profunda las manos que tenía agarradas, y las besó, las besó, un sinnúmero de veces, bañándolas con lágrimas (Ibáñez, *Batlle* 120) para reconstruir mentalmente las escenas que repitió un sinnúmero de veces (Barea: *Ruta* 121).

Parmi les adverbes proprement dits, il n'y en a que trois qui semblent avoir une influence décisive sur le choix des aspects. Les autres se combinent avec les deux aspects, qui les coupent le plus souvent en deux variantes sémantiques nettement distinctes. *Ahora* est un adverbe imperfectif, *pronto* et *después* sont des adverbes perfectifs.

Ahora: La tiple era española: la López; sólo que ahora se anunciaba con el apellido de su esposo (Ibáñez: *Condenada* 57) Y, sin embargo, ahora veía todo (Catá, *Batlle* 308) salimos del pueblo. Ahora se veía del todo su graciosa blusa de hilo blanco (Reguera 142) Sí, pero ahora hablábamos de Carolina (ib. 165).

Le parfait est rare, mais il n'est pas impossible après *ahora*. Il lui donne la nuance de « alors »: Se desesperó inútilmente diez minutos. Luego siguió: (une longue lettre). Ahora oyó Mauricio distintamente el resbalar de las argollas metálicas sobre

la barra de bronce que sostenía el cortinón (Flórez : Barba 138) La sangre empezó a hervirme de nuevo. Golpeaba la costra de mi resistencia, lamiéndola. Me cegaba y me aturdía su rumor. Ahora todos lo notaron. Gálvez me ponía en el hombro una mano grávida de afecto (Reguera 225).

Pronto : Asistían a las mismas tertulias, que pronto se disolvieron (Río 171) no dejó de causarme sensación dulce y amable, que muy pronto hizo sitio a otra melancólica (Valdés, Batlle 20) Pronto fuimos amigos y fuí su alumno (Marín, Batlle 43) La nueva mujer tuvo pronto hijos (Altamira, Batlle 91) varias casas viejas de la ciudad ardían, y sus llamas incendiaron pronto los demás edificios (Flórez : Barba 87) Pronto reboseó de racimos la cesta (Reguera 146) Tenía pocos enfermos y acabé pronto mi visita (ib. 172).

Después : La película popularizó después el nombre de Blasco Ibáñez (Batlle 114) Después, sin motivo alguno serio, manifestó rotundamente que . . (Valdés, Batlle 31) Carmen le cortó el resuello. Después bailamos (Reguera 147).

Entonces employé avec le parfait acquiert le sens de « puis » : Y entonces conoció la amarga odisea que han de sufrir todos los principiantes (Batlle 294) Entonces uno de los mismos editores que se habían negado a publicar « Amor loco y amor cuerdo », le visitó (ib.) Acosta escribió entonces « Entre faldas anda el juego » (ib.).

Employé avec l'imparfait, son sens est « à cette époque » : El año de 58 vine a Madrid . . Tenía yo entonces . . veintinueve años (Valdés, Batlle 15) Vine a parar a esta . . misma pensión; la casa estaba entonces situada en la calle del Barquillo (ib.).

Luego présente les deux mêmes variantes : le parfait « puis » : Monseñor Spellman rezó el santo rosario desde el trono, y luego en Escolanía del Monasterio cantó una salve (ABC 16) Luego nos pusimos en el vallado de los Hornos (Jiménez : Platero 87) Luego . . aludió al único pariente del novio (Flórez : Barba 147).

L'imparfait « à ce moment-là », « maintenant » : Caía la tarde de abril. Todo lo que en el poniente había sido cristal de oro era luego cristal de plata (Jiménez : Platero 70) Seguía luego el carro de los borrachos (ib. 88) Tocaba luego aquel documento el problema monetario (Almagro 579) mientras duraba

la maravilla del crepúsculo. Luego iban descomponiéndose en una orgía de colores (Reguera 179).

Dans un texte itératif à l'imparfait, *luego* peut garder le sens de « puis » : Encontraba parejas de enamorados . . . Suspendían sus arrullos al cruzarse conmigo. Luego sonaba a mis espaldas una risa queda, gozosa (Reguera 218).

Ya peut avoir avec le parfait, de même que *ahora*, une nuance de « alors » : Ya no seguí, pues, la calle de las Infantas (Valdés, Batlle 22). — Mais le plus souvent la construction correspond à « déjà » + le passé indéfini en français : ¡Nuño, no te apenes, que yo acabé ya todo lo que tú aguardabas! (Miró: Humo 39) ¿Cómo quieres tú . . . que la gloria celestial sea más larga, más eterna para los que ya murieron y se salvaron que . . .? (ib. 53).

Avec l'imparfait, *ya* veut dire « maintenant déjà » : una angustiosa quietud, que duraba ya una semana (Flórez: Barba 73) El tren ya se movía. Vega d'Ass corrió con su carga preciosa (ib. 120) ¡Señor, y ya comenzaban a rebullir los chicos de las escuelas! Nos pasó alboratando un grupo (Miró: Humo 27) Ya era yo grande; salí del colegio (ib. 36) nos fuimos hacia las viñas. Ya estaba maduro el « albillo » (Reguera 145) la confirmación de un « ya lo decía yo » (ib. 165).

Avec *apenas*, les deux aspects ont un effet très différent. Avec le parfait, l'adverbe acquiert une valeur temporelle, comme en français avec l'inversion (*à peine eut-il . . .*) : Apenas se fué Bol-són, el diputado había salido a escape para Valencia (Ibáñez: Condenada 115) Apenas lo dijo tuvimos la conciencia del miedo (Miró: Humo 44) Llevaba sobre los hombros un pañuelo de gasa que se quitó apenas salimos del pueblo (Reguera 142) Apenas entré en ella, ví a Gálvez (ib. 172).

Le même sens est possible avec l'imparfait dans un contexte d'itération : mi madre se olvidaba de todas nuestras penurias apenas se sentía estrujada entre los brazos de su « marinerote » (Reguera 20) Apenas cerraba la noche, volvíamos al pueblo (ib. 188).

Abstraction faite de ces cas, *apenas* devient, avec l'imparfait, un complément de manière, qui correspond à *apenas si* : Apenas conseguía moverse, pero sus gruñidos eran estremecedores (Flórez: Barba 48) Apenas recibía otras visitas que las de al-

gunos frailes del convento cercano (ib. 165) Apenas podía cambiar algunas palabras con ella (Reguera 156) Yo apenas podía dominarme (ib. 208) Atravesé el cauce del río, seco ya. Apenas quedaban unos charcos (ib. 232).

Enfin, les deux aspects ont pour effet de couper en deux variantes sémantiques *siempre* et *nunca*. Avec le parfait, *siempre* a le sens de « de tout temps », et on traduira par conséquent volontiers le verbe par un temps composé en français: Fué siempre un descreído y no quiso ni tierra sagrada para su cuerpo (Miró: Humo 37) Ahora se daba cuenta de la feminidad del nombre y de la imagen que siempre le inspiró este pueblo (Miró, L'Espagne par les Textes 321).

L'imparfait met en relief la nuance de « toutes les fois »: me complacía en andar lechuguino . . cosa que tenía siempre muy escamada a mi pobre mujer (Valdés, Batlle 15) Siempre que volvíamos por la calle de San José, estaba el niño tonto a la puerta de su casa (Jiménez: Platero 65) Y llegó el verano y la hora en que siempre sonaba el armónium celestial: la hora de la siesta (Miró: Humo 11—12) procedía siempre con una discreción infalible (Reguera 153).

Il en est de même de *nunca*. Avec le parfait, cet adverbe signifie « jamais de la vie »: Y con estas gafas nunca vió mi padre agotados sus deseos (Miró: Humo 59) nunca me hizo confidencia de esta índole (Reguera 153) Clara no me quiso nunca (ib. 193).

Avec l'imparfait, son sens est plutôt « jamais toutes les fois »: Por las mañanas nunca se despertaba hasta que . . (Valdés, Batlle 12) Pero nunca se alejaba mucho de la posición sin compañía (Barea: Ruta 53).

b. Conjunctions.

En espagnol, de même qu'en français, les conjunctions n'ont pas d'influence décisive sur l'emploi des aspects. *Que*, *si*, *cuando*, *como* et *mientras* peuvent tous être suivis du parfait aussi bien que de l'imparfait. C'est seulement une locution formée avec *que* qui dirige vraiment un aspect déterminé: *luego que* + le parfait, *como que* + l'imparfait.

1. *Que*: Au sens de « car », *que* peut introduire une phrase au parfait aussi bien qu'à l'imparfait: Por miles han llegado a

ofrecerle si quería venderlos. Que yo no creí nunca que la pasión de la caza pudiera llegar a tanto (Benavente : Titania 68) Eso es lo que tú sientes ahora : que te has equivocado. Que tú querías ser el único guía, la única maestra, la única protectora de tu marido (ib. 83).

Luego que : Luego que el bendito señor se quedó a solas conmigo, volvió a instruirme severamente (Valdés : Hermana 268) Luego que regresaron a la corte los hermanos, tuvieron noticias de un suceso que les impresionó dolorosamente (Valdés : Maximina 212).

Como que régít toujours l'imparfait, de même que *comme si* et *puisque* en français : y me hice como que subía la escalera, pero en seguida dí la vuelta (Valdés, Batlle 24). Siempre quedará que lo que decisivamente actuaba en nuestro comportamiento, como que era su básica supuesta, no era . . . (Ortega : Ideas 21).

Les autres locutions conjonctives formées avec *que* admettent les deux aspects :

Après *aunque*, l'espagnol peut distinguer deux nuances aspectuelles, ce que le français ne peut pas après *bien que*. Avec l'imparfait, *aunque* correspond directement à *bien que* : era hombre de unos cuarenta años, aunque representaba algunos más (Cuentos 25) todavía bastante guapa, aunque yo no era de esta opinión (Cuentos 32) aunque sospechaba que no se los pediría con tanto ardor como ahora (Valdés, Batlle 36).

Avec le parfait, *aunque* correspond plutôt à un *mais* placé entre les deux propositions, quel que soit leur ordre : Don Teodoro estaba loco de contento, aunque naturalmente jamás me lo confesó (Reguera 67) Unamuno aprobó explícitamente la rebelión aunque esa aprobación duró apenas unos días (Río 268) Verdad es que aunque vinieron muchos señores, no eran los conocidos (Sierra, Batlle 279) Pero el compañero, aunque pensó todo esto, nada dijo (Ibáñez : Condenada 45).

Ya que + l'imparfait : Tal vez mediase también una intencionada demora, ya que Sagasta gustaba del endoso al tiempo o a los demás (Almagro 28) Probablemente no hubo ocasión hasta entonces, ya que el consejero . . . se sometía a los deseos de Alfonso XIII (ib. 34) Estaba friendo la nacional golosina en el mismo pabellón, para ofrecérsela reciente y apetitosa, ya que las predilecciones del Príncipe eran bien conocidas (Flórez : Barba 24).

Le parfait: Como se quitaron de mi hermano, se quitarán de nosotros y de este hijo, ya que no pudieron matarle cuando nació (Benavente: Titania 102).

2. *Si*: Suivi de l'indicatif et ayant par conséquent le sens de « quand », *si* admet les deux aspects, qui lui confèrent des nuances spéciales, l'imparfait celle de « chaque fois que »: Si alguna vez me veía callado y me decía: « ¿A qué adivino lo que estás pensando? », ni por casualidad acertó nunca (Benavente: Titania 92) Si cantaba, le imponían silencio (Ibáñez: Condenada 11) Si volvía a casa más tarde que yo, entraba y se acostaba con tal cautela que nunca me despertó (Valdés, Batlle 12) Si se aventuraba a dirigirme un tú, lo hacía bajando la voz y pasando como sobre ascuas (ib. 32). — Parfois le sens peut être voisin de « puisque » ou de « bien que »: Si al principio te asustaban, también te atraían (Benavente: Titania 89) Porque si con veinte años parecía un palo vestido, ¡que será ahora que tiene cuarenta! (Lorca: Bernarda 39).

« Bien que » et « puisque » sont les sens que le parfait donne le plus souvent à *si*: Si salió de casa sin ánimo de comprar un volumen, ya no puedo resistir a la tentación (Azorín: Trasuntos 11) varios poetas que, si no estuvieron por entero disociados de los « ismos » de postguerra, sólo les deben el estímulo inicial (Río 252) Si corriste mundo, habrás visto cómo en España, donde nadie come, es la cosa más difícil el ser gracioso (Valle-Inclán 42) Si halló tan desastrosamente abandonada mi finca de Bettienea sepa que la culpa no es mía (Acebal, Batlle 97).

Au sens hypothétique de « si », *si* sera toujours suivi de l'imparfait, parce que c'est une transposition au style indirect du présent: No pensé que si esto era cierto, forzosamente le resultaría enojosa mi presencia (Reguera 167) Aquella tarde que imaginabas ir a la muerte me ofreciste una rosa si volvías a tu jardín (Valle-Inclán: Farsa 100) ¿Qué comería la pobre si se quedaba sin hijo? (Ibáñez: Condenada 124).

Por si est toujours suivi de l'imparfait, il s'agit en effet d'une sorte de style indirect: Sí, por si alguna vez se hablaba de ellas poder decirles algo (Benavente: Titania 52) Por si había pocos modos de delinquir en el mundo, hemos inventado otros nuevos (ib. 71) Por si todavía era posible la disciplina común, dirigieron Romanones y Marima una carta a Montero Ríos (Almagro 40).

Apenas si, qui joue presque le rôle de complément adverbial, n'a pas d'influence sur l'aspect: *Apenas si hubo ensayo*. La comedia me pareció un pretexto para organizar bailes íntimos (Reguera 116). — El calor era sofocante, pero yo apenas si lo sentía (ib. 142) Los amorosos latidos de aquel vulgar notario apenas si podían ser un leve gorgoteo (ib. 225) Cinco años que no se veían, y apenas si tenía noticias suyas (Ibáñez: Condenada 127).

3. Quant aux trois autres conjonctions, nous nous contenterons de donner ici les exemples nécessaires pour prouver la possibilité des deux aspects, en réservant l'étude précise de leur construction pour le chapitre sur l'union des influences venant de l'intérieur et de l'extérieur d'une proposition.

Cuando: Lo del Museo debí figurármelo cuando trajiste un día unas fotografías de cuadros (Benavente: Titania 89) — cuando se abrían las Cortes, el jefe del Estado aludía siempre en sus discursos a la gesta de «Mano de hierro» (Flórez: Barba 26).

Como: Como yo creí que no tenía importancia (Benavente: Titania 73) — Como antes de casarnos, cuando venía a verme, te disgustaba encontrarte con ellos (ib. 88).

Mientras: Mientras este hombre tuvo la seguridad de no ser conocido no vaciló en proceder con desprecio de su decoro (Flórez: Barba 100) nos siguió con la mirada mientras nos alejábamos (Reguera 143).

2° Rapports entre deux propositions.

a. Prépositions.

Aucune des prépositions combinables avec l'indicatif, *desde*, *hasta*, *por* et *según*, n'a une influence décisive sur l'emploi de l'aspect.

1. *Desde que*: L'imparfait, assez rare, y donne la nuance de « depuis que »: Dice que desde que venía aquí el padre de la señora y ella después con sus hermanos, nunca recuerda haberlos visto por la iglesia (Benavente: Titania 117) Y desde que su partido . . . estaba en el poder, yo no dejaba en paz a los pocos que había independientes (Barea: Llama 24) yo le conocía desde

que era un niño (ib. 74) Le he conocido desde que era una chiquilla (ib. 115).

Le parfait, qui apparaît quel que soit le temps et l'aspect de la proposition principale, prête à *desde que* le sens de « depuis le moment où » : Y eres mala desde que naciste, y lo serás hasta que mueras (Benavente : Titania 85) Desde que me casé estoy dándole vueltas a esta palabra (Lorca : Yerma 105) Desde que murió el padre de Bernarda no han vuelto a entrar las gentes bajo estos techos (Lorca : Bernarda 14) Desde que se peleó con sus hermanos por la herencia no ha salido por la puerta de la calle (ib. 92) Desde que te marchaste de allí . . . no ha vuelto a ser hombre (Reguera 91) Desde que murió mi madre, yo hacía las comidas en casa de una prima (ib. 25).

2. *Hasta que*, dans un contexte de parfait, et suivi lui-même d'un parfait, marque la limite entre deux actions : Yo la tomé entre las manos y la apliqué un beso . . . dos . . . tres . . . cuatro . . . todos los que pude hasta que oí rechinar la llave (Valdés, Batlle 36—37) Y la tartana siguió adelante, hasta que de repente saltaron al camino quince o veinte guardias (Ibáñez : Condenada 114) Y aquella renta nativa se fué poco a poco consumiendo, hasta que, dilapidador incorregible, sentí la atrofia del sentimiento (Cuentos 219) sus negocios empeoraron hasta que conoció el hambre (Flórez : Barba 88).

Dans un contexte d'imparfait, le parfait après *hasta que* exprime le résultat ou la fin d'un état : Al proferir estas palabras se la había ido anudando la voz en la garganta hasta que se echó a llorar perdidamente (Valdés, Batlle 34) Cruzaban ráfagas azules y violetas. Hasta que la luz tomó un color oprimente, agrio (Reguera 104) tenía a « los otros », los del bando caído, en un puño, hasta que, cansados éstos, se ampararon de cierto valentón . . . y lo colocaron frente a Rafael (Ibáñez : Condenada 11).

A l'imparfait il s'agit de la limite entre deux actions répétées ou entre deux états : Por las mañanas nunca se despertaba hasta que me oía toser (Valdés, Batlle 12) Una hora o más duraba todas las tardes este juego, hasta que se oía llamar y se retiraba apresuradamente (ib. 20) Cuarenta y ocho horas de agonía. Hasta que las olas los rajaban y esparcían sus despojos por la playa (Reguera 51).

3. Après *porque*, la différence entre les deux aspects est très

nette. A l'imparfait, le sujet parlant donne des raisons des actions qu'il relate : En Méjico parece que fué Capitán de « Plateados » — salteadores así llamados porque traían ancho entorchado de plata en el aludo sombrero (Batlle 132) Se llevó una mano a los ojos y con la otra se apoyó en una silla porque todo su cuerpo vacilaba (Mata, Batlle 167) Pero antes de llegar tuvieron que apearse, porque los entusiastas y los curiosos formaban un muro en torno a la barraca (Flórez : Barba 21) Lo supe porque estábamos en el cuarto de mamá del teatro (Sierra, Batlle 252).

Dans l'exemple suivant, qui est presque identique au dernier cité, le parfait est dû à une autre règle : la limitation temporelle : yo lo sé porque estuvimos allí dos veranos (Sierra, Batlle 260).

En général, le parfait exprime une cause exerçant son effet parmi les autres phénomènes du texte : la pecera que estaba en mi mesita de noche, porque ayer me quise dormir con ella delante (Sierra, Batlle 266) y porque fué noble y generoso, en sus libros halla siempre eco todo lo que . . . (Batlle 114) Fuí a su casa, al Museo, porque me pareció que nada malo podía haber en ello (Benavente : Titania 88).

C'est ainsi que *porque* peut avoir le sens de « car », « puisque » : pero le costó caro, porque le dejó caer dos vasos de limón sobre la cabeza (Valdés, Batlle 35) pero no se mataron porque mamá se puso en medio (Sierra, Batlle 282) y es que todos te tienen miedo. — Porque no quiero que te confíes de ningún hombre (Benavente : Titania 100) ¿A ti te parece que José María está muy encelado con su hermana? — Porque lo veo (ib. 104).

Le parfait désigne donc une cause directe, de premier plan, l'imparfait une cause alléguée, de second plan. Voici des exemples où les deux aspects alternent : Y nos quedábamos pensando en la Mancha, que la veíamos como un continente remoto, porque Nuño el Viejo estuvo allí, y porque la evocaba junto al hombre de las Carolinas (Miró : Humo 21) porque tu madre hizo confianza de nosotros, porque sabía que, como a otro hijo nuestro, habríamos de mirarte (Benavente : Titania 134).

4. *Según*, indiquant la source, se combine avec le parfait pour marquer une seule déclaration, avec l'imparfait pour marquer la répétition : « sin pulsa », según diagnosticó Silvela, menos feliz en el tratamiento (Almagro 25) exasperando también al rey, caldeado ya, según se dijo, por una conversación telefónica (ib.

577) Clara aprovechó las vacaciones escolares de Semana Santa para pasar unos días en Madrid con una amiga íntima, según nos dijo (Reguera 218) — aquel pedazo de tierra — no mayor que un pañuelo, según decían los vecinos (Ibáñez : Condenada 17) según decían las vecinas, prefirió irse del mundo antes que ver en su casa a la hija de la Bruixa (ib. 140) Tenía, pues, « derechos adquiridos », según pomposamente aseguraba la primera autoridad local (Reguera 151).

b. Flexifs.

Les racines de la proposition principale n'ont jamais d'influence sur l'aspect de la proposition subordonnée, en contraste frappant avec la syntaxe modale.

Les flexifs, par contre, semblent en avoir. La règle qu'on peut proposer, et qu'établissent en fait les grammairres, est que le temps passé de la principale régit l'aspect imperfectif (l'imparfait ou le conditionnel) de la proposition subordonnée (complétive ou interrogative indirecte), à l'exclusion de l'aspect perfectif (le futur ou le parfait). Règle, qui correspondrait donc exactement à celle qui détermine l'emploi des aspects en français.

Commençons par constater que le présent, le futur et le conditionnel n'ont pas d'influence sur l'aspect de la subordonnée :

Le présent : dice que la cotorra era su buena suerte, y que ahora, de seguro, todo le saldrá mal (Sierra, Batlle 279) Mamá dice que es que soy sonámbula, y que ella, de pequeña, lo era también (ib. 281) No sé qué sería de Arturo, ni si libraría Dios en la borrasca de la vida al que . . (Marín, Batlle 46) ¿Por qué preguntas si trajeron el azahar? (Lorca : Bodas 58).

Le futur : ¿Será que yo no quería a mi hijo? (Lorca : Bodas 124) Ya comprenderá usted que necesité ensartar un sin fin de patrañas (Valdés, Batlle 31).

Le conditionnel : yo aseguraría que fué novelista (Azorín : Trasuntos 154) tu salud no es completa, y no tendría una gran angustia en pensar que podrías haberte agravado lejos de mí (Flórez : Barba 181).

Les exemples obéissant à la règle énoncée, d'après laquelle l'aspect imperfectif serait obligatoire après un temps passé (le parfait ou l'imparfait), sont extrêmement fréquents. Voici d'abord des propositions complétives à l'imparfait, subordonnées à un

temps passé: Dijéronme que buscabas un criado (Valle-Inclán, Batlle 137) una niña . . movió los labios como vió que hacían las mujeres (Cuentos 145) me dijo que el libro debía publicarse en español (Batlle 8) Y desde sus primeras obras demostró que se hallaba en posesión de un estilo propio y que dominaba la técnica de la novela (ib. 10) El gran don Benito Pérez Galdós dijo de él que podía y debía dar cualquier día una obra maestra a las letras hispanas (ib. 302) Cuando publicó « El negro que tenía el alma blanca », se dijo que era su mejor novela (ib. 314) Al leer la carta, sintió la impresión de que en su vida se abría una sima (Acebal, Batlle 107) Pareció que Afanes dulcificaba un poco sus rigores administrativos (Altamira, Batlle 91) Comprendió el cura que Afanes venía bien decidido y que no era posible convencerle (ib.) ¿No me dijo usted por carta que me quería? (Valdés, Batlle 25) me figuraba que aquella niña tenía algún parentesco conmigo (ib. 28) declaró resueltamente que ésta era una conducta indigna (ib. 31) manifestó rotundamente que todos los hombres eran ingratos. Yo me atreví a apuntar que había excepciones (ib.) Del ensayo resultó que para evitar el pronombre daba la pobrecita infinidad de rodeos y se metía en una serie interminable de perífrasis (ib. 32) dijo que era preciso partir (ib. 33) al principio creí que Clara me huía de una manera deliberada (Reguera 166) sentí que la primavera estaba en mi alma también (Flórez: Barba 177) Creí que dormías (Mata, Batlle 160).

Et voici des propositions interrogatives indirectes à l'imparfait, subordonnées à un passé: el auditorio, poco numeroso, se preguntaba cómo era posible (Almagro 24) un posible plebiscito mediante el cual expresara España si quería o no cambiar de régimen (ib. 556) Vió el mocetón cómo se lo llevaba a empujones a un naranjal inmediato (Ibáñez: Condenada 115) Vi cómo un hermano suyo . . se acercaba (Reguera 169) Ví cómo el registrador volvía la cabeza (ib. 245) Le pregunté por señas si salía a paseo (Valdés, Batlle 20) La pregunté repetidas veces si podía hablar con ella (ib. 21) le preguntó por qué lloraba (León, Batlle 189).

Propositions complétives au conditionnel, subordonnées à un passé: Yo creía que, como buen faquir, dormiría usted en una tabla erizada de pinchos (ABC 6) Terminó diciendo 'que

transmitiría a su Santidad los votos (ib. 17) Al casarme contigo yo creí que no te hallarías a gusto entre mis amistades (Benavente: Titania 88) ya sabía ella que aquel hombre terminaría así (Ibáñez: Condenada 14) el rey . . . quedó persuadido de que Maura no se prestaría tanto como otro cualquiera al juego de la política (Almagro 34) Anunció el gobierno que examinaría la posibilidad de establecer el Jurado (Almagro 580) aunque sospechaba que no se los pediría con tanto ardor entonces como ahora (Valdés, Batlle 36) Entonces uno de los mismos editores . . . le visitó para decirle que si tenía otra novela terminada él se la publicaría en ventajosas condiciones (Batlle 294) Yo me figuré que tendría dulces dentro (Sierra, Batlle 263—64).

Propositions interrogatives indirectes au conditionnel, subordonnées à un passé: me puse a pensar para qué pondría yo tanta ilusión en la faena (Lorca: Yerma 60) Pensé si se me habría olvidado el mecanismo de un Máuser después de doce años (Barea: Llama 108).

Voici enfin des exemples avec l'imparfait et le conditionnel juxtaposés: creía que así podría ser más digno de ti, que así había de parecerte mejor (Benavente: Titania 90) declaró que había perdido « la confianza » y . . . que no serviría más al rey (Almagro 548) Pensé que aquello era sólo el principio y que no retrocedería ante nada para conseguirla (Reguera 232) Ricardo León . . . no le preguntó si tenía algo hecho, pero le incitó a hacerlo asegurándole que Renacimiento se lo publicaría (Batlle 294) aunque en el fondo de su alma comprendiera que no iba a ser dichosa, que llevaría siempre con la fatalidad de su naturaleza (León, Batlle 201).

Or, les exceptions à cette règle sont nombreuses et inexplicables par d'autres règles, de sorte qu'en fin de compte il faut se résigner à accepter que la règle n'est pas valable en espagnol. On est en présence d'une forte tendance, qui s'explique par l'affinité entre ces subordonnées par excellence et l'imparfait, qui est, pour ainsi dire, psychologiquement subordonné au parfait. Mais dès qu'on veut mettre le contenu de ces propositions subordonnées au premier plan, il est parfaitement possible d'avoir recours au parfait ou au futur: Asimismo dijo que en las líneas de circunvalación y 61, circularán los tranvías de la

serie « 1001 ». Finalmente anunció que en la primera decena del próximo mes de junio se reunirá el Consejo (ABC 26) Si fué decente o no, nadie lo dijo (Lorca : Bodas 21) Decíamos que no se sometió Galán al ritmo marcado por el Comité de Madrid (Almagro 564) Y sucedió que . . . fueron creciendo en él los primitivos instintos de ahorro (Altamira, Batlle 87) Lo cierto fué que, como decía doña Clara, poco a poco le fueron pasando aquellas murrias (León, Batlle 199) Después contempló cómo su Gracia sacudió una contra otra las manos y cómo ofreció una moneda de oro a la mujer (Flórez : Barba 27) Ocurrió que un hombre se detuvo ante la mesa de un café (ib. 97) Aún era un ser civilizado y pensaba que no debí obrar tan torpemente (Reguera 209).

Il est vrai que dans un grand nombre d'exemples le parfait a le sens d'un plusqueparfait : A mi me habían dicho que la muchacha tuvo novio hace tiempo (Lorca : Bodas 21) A nosotros, a mi hermano y a mí, nos decía que él también caminó mucho mundo (Miró : Humo 20) Contaba el rapaz cómo oyó, entre sueños, la voz poderosa del padre (Flórez : Barba 212) Mi abuela era una mujer enfermiza, pero de voluntad indomable como buena gascona. Contaba mi madre que ejerció un gran dominio sobre su marido : Sansón y Dálila (Reguera 16) En ella me refería que Clara abandonó el pueblo un mes más tarde que yo (ib. 266) ni nadie supo decir . . . qué impulso movió a la española africana (León, Batlle 203).

Le parfait de *poder* peut avoir le sens d'un conditionnel passé : jamás logró Mauricio explicarse cómo se le pudo ocurrir una observación tan estúpida (Flórez : Barba 208).

Le parfait peut être juxtaposé à un plusqueparfait : Un escritor . . . afirmó un día que Juan « Mano de Hierro » no había prestado el menor servicio a la Humanidad, sino muy al contrario, que sus conquistas dieron lugar a nuevas y largas guerras (Flórez : Barba 27).

La nuance de plusqueparfait est particulièrement sensible quand le parfait est juxtaposé à un imparfait : finalmente, le preguntó si no tenía un hijo El enlutado sonrió temblándole su boca seca, y respondió que sí, que tuvo un hijo (Miró : Humo 46) refirió la morita cómo aquella tarde, al avanzar los nuestros, huyeron los suyos de aquella casa . . . ; cómo luego, perseguidos

los moros por los cristianos, hallóse de repente sola . . . ; contó, por fin, cómo, errante, loca de miedo y de dolor, volvió a su casa y vió que ardía (León, Batlle 189).

3° Rapports à la fois à l'intérieur d'une proposition et entre deux propositions.

En français on peut constater l'existence d'une règle d'après laquelle *comme* est incompatible avec le parfait, quand la proposition principale est à l'imparfait, tandis que *quand* est très rare avec l'imparfait, quand la proposition principale est au passé défini. Il faut se demander si une règle analogue jouerait en espagnol, où il faut d'ailleurs tenir compte non seulement de *cuando* et de *como*, mais aussi de *mientras*. A propos de ces trois conjonctions, il nous faut rechercher dans quelle mesure sont réalisées les quatre possibilités : parfait + parfait, parfait + imparfait, imparfait + imparfait, imparfait + parfait.

1. *Cuando* : La proposition principale étant à l'imparfait, l'imparfait après *cuando* indique la simultanéité (c'est le seul sens objectif que peut avoir ce terme en grammaire : la juxtaposition de deux temps identiques) de deux états ou de deux actions répétées : *Nacida en Santander, no podía tener ni nociones de la métrica cuando ya componía versos galanamente* (Batlle 214) *Mucha confianza en su arte tenía el mejicano cuando se arriesgaba a dar paso tan firme y decisivo* (ABC 7) — *Pero en casa os burlabais de él y de mí cuando me hacía el amor* (Benavente : *Titania* 10) *se marchaba cuando la noche le impedía seguir escribiendo* (Flórez : *Barba* 149) *sólo venía a Madrid cuando algún asunto lo exigía* (Valdés, Batlle 12).

Deux parfaits expriment la simultanéité ou la succession immédiate de deux événements : *Cuando mis compañeros nos vieron llegar, nos hicieron una ovación* (Cuentos 197) *Cuando estuvimos a caballo salió al camino* (Cuentos 135) *Cuando se enteró de que la contienda empezaba, negóse a marchar* (Flórez : *Barba* 87) *cuando murió mi prometido, la vida se obscureció para mí* (ib. 139) *Cuando no pudo más callóse* (ib. 152) *Cuando su cuento « Nómada » obtuvo el primer premio en el concurso . . . la popularidad le salió al encuentro* (Batlle 206) y *cuando en 1907 publicó su primer libro, « Cuentos pasionales », la crítica*

reconoció en él un sólido temperamento literario (ib. 302) Cuando publicó « El negro que tenía el alma blanca », se dijo que era su mejor novela (ib. 314) Cuando me recobré del susto, lo primero que ví a mis pies fué una enorme muñeca (Valdés, *Battle* 15—16) Al día siguiente, cuando pasé por allí, ví caer una bolita de papel (ib. 20) Yo pensé cuando le dejé caer la muñeca encima que . . . (ib. 27).

Un cas particulier de cette construction est représenté par les phrases coupées en deux par l'introduction du verbe *ser* : Entonces fuí cuando pudo verse a muchas damas llorar en los balcones (Flórez : Barba 202) Entonces fué cuando murieron aplastados tres chiquillos (ib.) y entonces fué cuando las paredes laterales de la entrada acentuaron su desmoronamiento (ib. 211).

Une construction analogue est possible avec les propositions relatives, où la correspondance temporelle est également obligatoire, qu'il s'agisse du parfait ou d'une autre forme verbale : En la literatura española él fué quien inició el género (Río 183) Fué Heliodora quien me dijo (Benavente : Titania 73) ¿No sería usted quien defendiera a su hermana? (ib. 140) será Dios el que habrá hablado (ib. 130).

La principale étant à l'imparfait, le parfait après *cuando* exprime un événement qui se produit pendant le déroulement d'un état : Cuando el telón comenzó a caer, Pierrot llamaba todavía (Cuentos 112) Esta mañana, cuando recobré el sentido, aquel hombre vivía aún (Flórez : Barba 65) Era ya de noche cuando salieron a una carretera (ib. 85) era muy niño cuando murieron (Reguera 21) Todavía cuando subió a llevármela estaba muerta de miedo y por eso cerré tan pronto la puerta (Valdés, *Battle* 27).

Enfin, par opposition au français, *cuando* peut être suivi d'un imparfait même dans une proposition principale au parfait. Alors, c'est la proposition subordonnée qui exprime l'état ou le fond sur lequel vient se détacher un événement : Brune ha declarado también que Duclós fué detenido cuando estaba sentado en el asiento delantero de su coche (ABC 23) Cuando yo salía, el guarda . . . disparó contra él (Jiménez : Platero 53) Cuando yo hablaba con Benigno . . . Toni se dirigió a mí (Benavente : Titania 11) murió cuando se bañaba en el mar (Flórez : Barba 26) La familia existió cuando el hombre era débil (ib. 223) y cuando la discusión tomaba peligroso giro, la cortó Sagasta

(Almagro 10) Una mañana de Diciembre, cuando estábamos todos en clase . . . sacó el catedrático un periódico del bolsillo, lo desdobló y se puso a leer en voz alta (Zozaya, Batlle 54) aquellos ojos flavos y apacibles le miraron desde el balcón de una ciudad montañesa, cuando el destacamento francés se adueñaba de las calles después de una resistencia heroica (Espina, Batlle 218) y cuando él iba a escapar también, se abrió la puerta de la barraca y salió Pepeta (Ibáñez : Condenada 38) Mi madre murió cuando yo contaba ocho años (Reguera 17).

2. *Como* : Comme conjonction temporelle, *como* a en espagnol le sens de « dès que » et fait correspondre, comme son synonyme français, les formes verbales des deux propositions reliées : imparfait + imparfait ou parfait + parfait : Por la noche, después de comer, como no había peligro de ver a Teresa, la cruzaba velozmente (Valdés, Batlle 22) Como llegamos a la posada se dispuso la cena (Diccionario Toro y Gómez).

Or, cela ne suffit pas pour constituer une règle, car au point de vue formel il paraît impossible de distinguer le sens temporel de *como* de son sens causal et de son sens comparatif. Et dans ces deux derniers sens, les quatre constructions sont possible.

Imparfait + imparfait : Como antes de casarnos, cuando venías á verme, te disgustaba encontrarte con ellos, temías que se burlaran de ti (Benavente : Titania 88) como él era marinero y paraba poco en casa, tenía ocasión de oírla llamar por el apodo con más frecuencia (Reguera 17) — No era tan bruto como le creían (Ibáñez : Condenada 112).

Parfait + parfait : como el comienzo quedó más hondo, recibimos una sensación de cumbre pasar de la misma vertiente (Miró : Humo 58) — Una niña . . . movió los labios como vió que hacían las mujeres (Cuentos 145) Siquiera Maura trató de atenuarlo, donde pudo ; como rehuyó también la socorrida suspensión de Ayuntamientos (Almagro 33).

Como + imparfait + parfait : Apuré el vino, y como la cocina estaba llena de humo, salíme otra vez á la puerta (Cuentos 134) Como la tarde estaba lluviosa, fué preciso que Dosart desistiese de la habitual cabalgata (Flórez : Barba 137) — en vez de lanzarle un apóstrofe violento, como tenía determinado, le mandé una sonrisa galante (Valdés, Batlle 16) Ya no seguí, pues, la calle de las Infantas como acostumbraba (ib. 22).

Como + parfait + imparfait: pero como hicieron todo lo posible para impedir que se casara con mi madre, Lina les guardaba rencor (Reguera 17) Como yo creí que no tenía importancia, había . . (Benavente : Titania 73) — Acaso él la besaba aquellas noches como yo mismo la besé (Reguera 225) le quería como le quise siempre (Acosta, Batlle 298).

3. *Mientras*: Cette conjonction exprime exclusivement un rapport temporel. Celui-ci peut être une simultanéité, si les deux propositions ont le même aspect. Coïncidence de deux états à l'imparfait: Mientras yo pensaba en la gloria, ella pensaba en el dinero (Cuentos 93) Mientras conversábamos de esta suerte íbamos caminando sosegadamente por las calles (Valdés, Batlle 27).

Coïncidence de deux actions limitées au parfait: Mientras este hombre tuvo la seguridad de no ser conocido no vaciló en proceder con desprecio de su decoro (Flórez : Barba 100) Mientras la he rogado, mientras estuve ante ella como un enamorado rendido, ella no me creyó (ib. 173) Mientras duró aquello hizo don Rafael que . . (Unamuno, Batlle 76) Mientras fuimos estudiantes, estos individuos destacaron por su memoria (Reguera 109) Contrarió a las izquierdas este posible ensayo liberal que podría salvar al trono, mientras las derechas, temerosas de tal experiencia, se resolvieron también contra Alba (Almagro 556).

Mientras a une prédilection marquée pour l'imparfait, avec lequel il exprime très souvent le fond de décor de l'action au parfait de la proposition principale: ¿Cómo es eso, D. Elías? — pregunté riendo, mientras le llenaba la copa de cerveza (Cuentos 95) tuvo la desgracia de caerse al agua mientras jugaba sobre la barandilla logrando sacar al niño, mientras el público que contempló la escena le dedicaba una salva de aplausos (Ya 4, 1) Se sentó otra vez, jadeante y tembloroso, en el hueco de la portezuela, mientras yo quedaba en pie bajo la lámpara, cuyo velo descorrí (Ibáñez : Condenada 27) permaneció inmóvil y sereno, mientras que mujeres y chiquillos se arrojaban, chillando, al fondo del carruaje (ib. 114) Usted dirá — contestó ella, mientras el corazón se le ponía al galope (Unamuno, Batlle 77) Mientras subía el telón seguimos charlando (Valdés, Batlle 30) Pregunta semejante a la que se formuló Virgilio Ozores mientras redactaba la respuesta (Acebal, Batlle 99) una noche mientras

mamá estaba en escena le tiré del bigote por jugar (Sierra, Batlle 261) nos siguió con la mirada mientras nos alejábamos (Reguera 143).

Mais ce n'est qu'une prédilection, car *mientras* peut aussi s'accomoder avec le parfait même dans une proposition principale à l'imparfait, au sens de « pendant le temps où » : Mientras permanecí en « La Chara » y en mis tiempos de estudiante de Medicina, tenía yo ante los ojos una meta, un punto de referencia para mis esfuerzos (Reguera 149) Así y todo, como podía llenar la tripa y el regodeo de un cuarto decente y una cama limpia, que había disfrutado mientras vivió mi madre, eran ya algo remoto en mi memoria, me dí por satisfecho y aun me consideré afortunado (ib. 59) La vejez iba anulando ya su temperamento. Mientras, guerrillero de la libertad, llevé de joven bajo su brazo la caja de los truenos, no tenía por qué temer tormentas (Almagro 20).

4. *Tanto . . . que* etc. : On pourrait s'attendre à une correspondance aspectuelle entre la proposition principale et une proposition consécutive. Un état a pour conséquence un autre état : Las cosas se iban complicando de tal suerte que el rey se enredaba en ellas (Almagro 575).

Un événement a pour conséquence un autre événement : le colmó de tan sana delicia que logró imitar con sus brincos los de una rana sorprendida lejos del charco (Flórez : Barba 156) Esta torpeza la indignó tanto, que dió a la moza un empujón (ib. 193) Me dió tal rabia que la tiré contra el suelo y la partí un brazo (Valdés, Batlle 27).

Mais la construction de beaucoup la plus fréquente est qu'un état (à l'imparfait) déclenche un événement (au parfait) : su alegría era tan tumultuosa que Vega d'Ass le insinuó la conveniencia de alejarse del hall (Flórez : Barba 141) y tan tenaz era la resistencia de Luis que hasta dejó de asistir a ciertas reuniones (Ibáñez : Condenada 129) El propósito de humillarme era tan deliberado que la miré retador (Reguera 73) Si volvía a casa más tarde que yo, entraba y se acostaba con tal cautela, que nunca me despertó (Valdés, Batlle 12) La chiquilla se reía aún, con tanta gana y tan francamente, que me obligó a hacer lo mismo (ib. 24) Se cantaban Los Puritanos, y aquél rebosaba de gente; de suerte que nos costó algún trabajo introducirnos (ib. 30)

Estaba tan linda, tan graciosa, que no pude menos de pedirle con vehemencia que . . (ib. 35).

La construction inverse est plus rare : y me dió tanto gusto, que no sabía ni decir muchas gracias (Sierra, Batlle 264).

5. Si les conjonctions simples, même en collaboration avec le verbe de la proposition principale, n'ont pas d'influence décisive sur l'aspect, les locutions conjonctives en ont. Si deux propositions sont réunies par *tan pronto como*, *después que* et *en cuanto*, elles ont obligatoirement le même aspect du passé : parfait + parfait, ou imparfait + imparfait :

Tan pronto como : Tan pronto como el barco atracó en Algeciras, tuve mi primer encuentro con una realidad (Barea : Ruta 103) Pero tan pronto como estuvieron en la calle, uno de los maridos preguntó (ib. 111) Tan pronto como llegamos a casa, me metí en la cama (ib. 119) — Tan pronto como los reclutas estaban completamente equipados, se les distribuía entre las compañías (ib. 177) Las gentes y las cosas alrededor de mí se borran y contorsionaban en formas fantasmas, tan pronto como perdían el contacto directo conmigo (ib. 282).

Después que : Después que bajó el telón permanecimos en el mismo sitio (Valdés, Batlle 31) Después que su joven acompañante abandonó Iria, la existencia del Gran Cordón se hizo más apartada y oscura (Flórez : Barba 155) — Después que salía del Ministerio o del Congreso, Mendoza acostumbraba a pasearse en carruaje descubierto por el Retiro (Valdés : Maximina 239) Tigre Juan, después que había adquirido conciencia plenaria de su amor, no osaba dirigir la palabra a Herminia (Ayala 11).

On remarquera que, par opposition au français *après que*, un participe passé n'est pas obligatoire après *después que*.

En cuanto : Bien se vió así en cuanto Afanes convirtió su vida al tipo sedentario (Altamira, Batlle 88) Aquella mañana, en cuanto entró Virgilio en su escritorio vió que . . (Acebal, Battle 95) Clara se marchó en cuanto pudo liberarse (Reguera 267) — La niña chica era la gloria de Platero. En cuanto la veía venir hacia él . . el asnucho quería partir la cuerda (Jiménez : Platero 74).

3. L'aspect du subjonctif.

1° Rapports à l'intérieur d'une seule proposition.

En étudiant le jeu des oppositions au subjonctif entre le futur et le présent et entre l'imparfait en *-ra* et celui en *-se*, il faut tout d'abord tenir compte du fait que le futur est inexistant dans les propositions principales. Les adverbes ne peuvent donc avoir une influence éventuelle que sur l'imparfait du subjonctif. Après *quizá, acaso, tal vez*, les deux imparfaits sont possibles : *Quizá lo más interesante del Congreso fuera el convencimiento de . . .* (Política 136) *y los que a aquellas horas transitaban por las calles tal vez no se considerasen contentos con su suerte* (Ibáñez: Condénada 10) *Quizá el aborrecimiento, más codicioso cada vez, que le mordía, sólo fuese, en puridad de verdad, el deseo de apurar libremente, hasta las heces, las delicias de « la hora que pasa »* (Zamacois, Batlle 172).

Le présent du subjonctif est très répandu dans les propositions adverbiales introduites par les conjonctions *que, cuando, como* et *mientras* et dans les propositions relatives, ainsi que nous l'avons montré dans un chapitre précédent : *Entonces será cuando aparezca el ángel* (Flórez : Barba 231) etc.

Mais le futur du subjonctif y est également possible, bien que d'un usage très restreint : *Has de rezar por quien te hiciera bien y por el alma de sus difuntos* (Valle-Inclán, Batlle 133) ; *Quien a la sierpe matará con la infantina casará !* ; *Quien diere muerte al Dragón reinará en el reino de Micomicón !* (Valle-Inclán : Farsa 92).

Le futur du subjonctif s'emploie surtout dans les formules *sea cual fuere, sea lo que fuere* : *Leyendo a Wenceslao Fernández Flórez y comparándolo a los escritores más ingeniosos sea cual fuere el país* (Batlle 322) *Todo el mundo tiene derecho al trabajo y a la salud, y sea cual fuere la situación de la persona de que se trate, debe poder reclamar de la sociedad . . . que . . .* (Política 11) *las modificaciones que en estos últimos años ha experimentado esta creencia : Sean las que fueren, es indiscutible que . . .* (Ortega : Ideas 27) *Sea lo que fuere, lo cierto es que . . .* (Batlle 132).

Par contre, *si* semble avoir une influence décisive sur le choix entre le présent et le futur du subjonctif. Abstraction faite de l'expression adverbiale *siquiera, si* régit le futur du subjonctif à

l'exclusion du présent du subjonctif: a cambio de que el otro remozamiento, si fuere posible, vaya por cuenta de usted y a gusto mío (Acebal, Batlle 104) y si a pesar de todo llegare a padecerlas, que procure curárselas (Política 11) una situación de despido injustificada que, si necesariamente tuviere que ser objeto de impugnación, retrazaría enormemente la efectividad de los derechos de los interesados (ib. 137) Juro por Dios, sobre los Santos Evangelios, guardar la Constitución y las leyes. Si así lo hiciere, Dios me lo premie, y si no, me lo demande (Almagro 7).

Inutile de faire remarquer que la construction avec le présent de l'indicatif est beaucoup plus fréquente: Muy firme y seguro deberá tener al pulso el jefe monárquico si quiere conservar la confianza de sus paisanos (ABC 21).

Au passé, *si* reste sans effet sur le choix entre *-ra* et *-se*: aquel día la hubiese tomado Mimi si viviera (Cuentos 251) si de alguien pudiera yo haber estado celosa en este mundo, sería de los machos (Benavente: Titania 68) — Sin embargo, todas ellas respirarían aliviadas si Clara no fuese (Reguera 152) Si no hubiese venido le hubiera llamado yo (ib. 264).

Il en est de même de *como si* (*cual si*): miró el membrete de la carta, como si buscase en él la interpretación de la carta misma (Acebal, Batlle 98) Llegaron para Ozores horas de nostalgia, como si de lo hondo de su alma se elevase un rebelde colorcillo de juventud mal apagada (ib. 103) — Está (el caballo) abajo, tendido, con los ojos desorbitados como si llegara del fin del mundo (Lorca: Bodas 30) como si le entendiera (Unamuno, Batlle 75) teniéndola en sus brazos, tal como si fuera su hija (León, Batlle 189) hice como si la creyera (Sierra, Battle 268) como si cada uno se correspondiera . . con un ser imaginario (Acebal, Batlle 105) ¡Adelante, adelante! exclamó con voz recia, cual si hubiera dado, en efecto, orden de parada (ib. 107).

Après *que*, *cuando*, *como*, *mientras*, les deux formes de l'imparfait du subjonctif sont possibles, quelle que soit la forme verbale de la proposition principale :

Que: ¡A tierra, y que fuese lo que Dios quisiera! (Ibáñez: Condenada 94) Era inútil defenderse más. Que fuese lo que Dios quisiera (Catá, Batlle 312) no eran menos temibles las consecuencias de que el parlamento no funcionase nunca (Almagro 574) — Que todos lo supieran y yo pudiera saberlo por todos, menos por

él (Benavente : Titania 83) Darle a todo aspecto de intriga, que alguien pudiera decir : « Esa pobre Matilde » (ib. 83).

Cuando : El cielo había de comenzar cuando acabase la vida de toda la tierra (Miró : Humo 53) Pensando en lo que había de decir a mis colegas cuando me viese entre ellos (Valdés, Battle 23) Si . . . cuando yo pronunciase las pomposas palabras de aviso al alma que suponía esperándome, me acogiese tan sólo el frío y el hedor y el silencio absoluto (Flórez : Barba 140) — Se hubieran burlado más cuando vieran que pretendías competir con ellos (Benavente : Titania 92) Eso le bastaría a un caballero cuando se tratara de una señorita (Reguera 230).

Como : Suspiró, encendió otro cigarrillo, y como los ojos de Dosart estuviesen fijos en los suyos, le dedicó una amplia sonrisa y preguntó : (Flórez : Barba 122) Y como comprendiese la incongruencia de su acción, se puso encarnado (ib. 154) Y como viese que Kull le observaba con el rabillo del ojo, se azoró (ib. 187) En seguida, como le pareciese que podía tardar más de lo que consentía la importancia de sus invitados, se levantó ella misma (ib. 193) — El año anterior, como la sequía fuera tan grande, perdonaba todo el fruto (Cuentos 135) Y como en este preciso momento llegara Silvela, tomó del brazo a Maura (Almagro 39).

Mientras : él y su patria, y el propio Juan « Mano de Hierro », sufrirían el más afrentoso de los escarnios mientras la enseña jamás humillada y los pedazos de viejo metal que la acompañaban permaneciesen en el salón de Trofeos (Flórez : Barba 157) El pobre . . . no volvería a su casa mientras le fuese preciso utilizar el ascensor (ib. 201) — mientras yo estuviera aquí, no podía querer a otro (Benavente : Titania 132) Le explicamos la situación en el Ministerio de Estado : no se podía cerrar el Ministerio y la censura mientras estuvieran en Madrid las embajadas (Barea : Llama 190).

2° Rapports entre deux propositions.

Le choix entre les deux formes de l'imparfait, *-se* et *-ra*, est également libre après les prépositions et les racines qui régissent le subjonctif.

Prépositions : dejó pasar entre sus fauces abiertas tal cantidad de aire que, al expelerla, ya porque le fatigase el ejercicio, ya

porque juzgase que había quedado perfectamente viciada la atmósfera en un radio de algunos metros, dió por terminado su higiene del pulmón (Flórez : Barba 219) rompí el papel contando con que usted pusiese otro (ib. 199) — sólo porque él creyera que no le admiraban lo bastante, ya los menos preciaba y los tenía en menos (Benavente : Titania 37) Oteló era celoso, no porque su mujer fuera hermosa, sino porque él era negro (ib. 70) Estoy acostumbrado a que se me zahiera por los viejos y por los jóvenes (ib. 35).

Racines : No sé si era delectación o temor de que se le fuesen dos pegadas (Reguera 61) La idea de que unos hombres, al serles cortada la nariz con aquel puñal corvo, gritasen « ¡Hau! ¡Hau! », causó tan profundo recocijo al infante (Flórez : Barba 156) lo habitual era que a aquel inevitable fantasma se consagrara casi toda la epístola (ib. 181) encomió la feliz casualidad de que ante la fachada precisamente hubiesen de estar, en la tribuna mayor de todos, las primeras autoridades civiles (ib. 193) — Lo que sentiría es que mi burrito se quisiera hacer sabido (Benavente : Titania 15) ¡Diera yo toda la vida, y anhelara que tú quisieras dar la tuya (Jiménez : Platero 95) Estoy seguro de que si el maestro no pidió clemencia fué por el temor de que mi primo lo matara si se mostraba débil, vencido (Reguera 39) Por duros que pudiera ser sus sentimientos (Flórez : Barba 225).

3° Rapports à la fois à l'intérieur d'une proposition et entre deux propositions.

La question se pose à propos des propositions hypothétiques. Y a-t-il un rapport entre la forme verbale de la principale et le choix entre *-ra* et *-se* après *si*?

Proposition principale au conditionnel : imparfait en *-se* : Si no fuese así . . sería ésta innocua (Ortega : Ideas 31) Si fuese tan fea como ella, me daría rabia mirarme (Sierra, Batlle 251) Poco diría si dijese que « Tinieblas en las cumbres » me ha gustado (Batlle 224) Sin embargo, todas ellas respirarían aliviadas si Clara no fuese (Reguera 152) ¿Qué sería de mi vida si no te hubiese hallado (Flórez : Barba 138).

Imparfait en *-ra* : Si no recibiera cada día la comunión, te aseguro que moriría de hastío (ABC 3) Esa edad tendría mi

hijo mayor si viviera (Lorca : Bodas 41) si de alguien pudiera yo haber estado celosa en este mundo, sería de los machos (Benavente : Titania 68) Si no estuviera segura de ti, te hablaría de otra manera (ib. 74) Y si anduviera usted solo por el mundo, aun le querría más (ib. 109) sería capaz de todo si lo supiera (ib. 125) Si tu madre te dijera : « ¡Perdona! » ¿perdonarías? (ib. 148) Ella viviría tranquila, sin molestarle, si no existieran los celos (Ibáñez : Condenada 133) la tirantez habría hecho saltar al ministro de la Gobernación, si una entrevista del presidente con Don Alfonso no hubiera salvado las cosas (Almagro 34).

Proposition principale en *-ra* : imparfait en *-se* : Pero creo que hubiera conservado siempre la misma fidelidad a mi primero y único cariño, si no fuese porque comencé a pensar (Flórez : Barba 139) ¿Qué hubierais dicho de él si él os hubiese hablado de sus pañerías (Benavente : Titania 11) si yo no me hubiese aburrido una tarde en Veramar hasta el punto de dedicarme a contemplar largo tiempo el retrato de la duquesa, Marta se hubiera perdido para mí (Flórez : Barba 179) Sabe Dios el tiempo que hubiera consagrado a tan recomendable gimnasia si su mujer . . no se hubiese entregado desesperadamente a un bostezo (ib. 219) Si no hubiese venido le hubiera llamado yo (Reguera 264).

Imparfait en *-ra* : Si yo hubiera tenido hijos hubiera comprado todo este monte (Lorca : Bodas 39) Pero si yo hubiera creído que era usted la que podía olvidar, nunca hubiera pensado que . . (Benavente : Titania 35—36) Yo sólo hubiera halagado su vanidad si hubiera sido la mujer más hermosa del mundo (ib. 39) Si yo hubiera sabido que tenía usted tanto gusto en ello, antes la hubiera usted visto (ib. 67) Y si hubiera ido desde que nos hemos casado, te lo hubiera dicho lo mismo (ib. 73) Bien sabes que al primero hubiera podido llevármelo, si hubiera querido (ib. 64) Yo hubiera ido también con mucho gusto si el personal acompañante hubiera sido otro (ib. 69).

Proposition principale en *-se* : Imparfait en *-se* : hubiese sido aquella noche de envidiable paz en el castillo si no fuese a turbarla la presencia de un visitante inesperado (Flórez : Barba 180) si su preocupación por los fenómenos y el significado de la vida fuese menos obsesionante y profunda, es seguro que hubiese logrado la apetecible ventura de la paternidad (ib. 214).

Imparfait en *-ra* : porque aquel día la hubiese tomado Mimi

si viviera (Cuentos 251) Si hubiera sido hombre de Estado, quizá hubiese creado la filosofía política española (Almagro 579).

Le choix entre *-ra* et *-se* dans les propositions conditionnelles commençant par *si* n'est donc soumis à aucune restriction.

4° Définition de l'aspect.

Tandis que le domaine du mode est aussi vaste que possible : une proposition, deux propositions ou les deux à la fois, les constructions aspectuelles dépendent toujours de facteurs appartenant à la même proposition qu'elles. Ces facteurs se combinent parfois avec des influences venant d'une proposition voisine.

A l'indicatif, l'aspect est soumis à la rection des adverbes (*durante* etc. + le parfait, *cada vez* etc. + l'imparfait) et des locutions conjonctives (*luego que* + le parfait, *como que* et *por si* + l'imparfait). Une proposition temporelle introduite par *tan pronto como*, *después que* ou *en cuanto a* le même aspect que sa proposition principale.

Au subjonctif, les deux formes du présent, dites le futur et le présent, sont distribuées suivant la conjonction de la proposition où elles se trouvent (*si* + le futur). Au point de vue de la direction, il n'y a pas de différence entre les imparfaits en *-ra* et *-se*.

4. Le temps de l'indicatif.

1° Rapports à l'intérieur d'une seule proposition.

L'adverbe *ayer* régit le passé : Ayer no estuvo bien. Lloró por la noche (Lorca : Bodas 27) Ayer me dijeron las vecinas que te habían visto al límite de los llanos (ib. 28) me gustan más esas cosas que la reforma de la ley Hipotecaria de que usted me habló ayer (Valdés, Batlle 14) Arreglando unos papeles viejos, tropecé ayer con aquellos rarísimos vales que (Marín, Batlle 41) Yo he nacido en Constantinopla ; ayer lo supe, y me chocó (Sierra, Batlle 252) Ayer estábamos almorzando en el hotel (ib. 264).

Ce passé s'oppose souvent directement au présent avec *hoy* : Así, a veces, una catástrofe brusca hace hoy desdichado al pueblo que ayer se creía venturosa (Flórez : Barba 131—132) el barómetro, que ayer había bajado, hoy a vuelto a subir (ib. 154).

A la rigueur, *ayer* peut se combiner avec le temps composé du présent, temps neutre, et du participe passé : se ha celebrado ayer tarde en el Palacio de la Música un concierto extraordinario (Ya 5, 7) — influence française?

Des locutions adverbiales introduites par *hace* régissent aussi le passé : esta casa es la misma en que él vivió hace muchos, muchos años, siendo muchacho (Azorín, Batlle 154) ¿Cómo está la señora? — Bien ; muy tranquila toda la tarde. Hace poco se quedó dormida (Mata, Batlle 160).

L'adverbe *hoy* est temporellement indifférent (comme le temps présent, qui y correspond). Le présent : Realmente hoy puede considerarse que ha dado principio la labor de mayor relieve (ABC 15).

Le passé : Ayer no comió . . ; hoy no comió (Flórez : Barba 89).

Le futur : ¡Hoy no se dará cuenta! (Lorca : Bernarda 12) Un canadiense ciego de guerra y su atractiva esposa, maestra de escuela, saldrán hoy para realizar una gira de cinco meses por Europa (Ya 4, 3) La copa Foronda . . se disputará hoy (ABC 34).

Mañana dirige le futur : Me voy. Mañana iré a verla (Lorca : Bodas 17) Mañana encenderé por última vez la lámpara del oratorio (Acebal, Batlle 106) Mañana vendré por la pelleja (Blanca-Belmonte, Batlle 128).

On peut aussi trouver le présent neutre : Sabe que mañana debe partir el tren de Iria (Flórez : Barba 118). — La manchette de journal que voici : Mañana se inaugura en Madrid el IV Congreso de Ingeniería Naval (Ya 8, 6) est répétée dans le texte au futur : Organizada por la Asociación de Ingenieros Navales se inaugurará mañana en Madrid el IV Congreso . .

D'autres exceptions ne sont qu'apparentes. *Mañana* peut entrer dans une locution toute faite où l'adverbe n'est pas en contact direct avec le verbe : en los caminos, uno hoy y otro mañana, había asesinado a antiguos enemigos (Ibáñez : Condenada 110). — Ou *mañana* détermine un infinitif qui s'attache à un verbe à l'imparfait : tu debías venir mañana cuando esté sola y tratar de consolarla un poco (Barea : Ruta 110).

Ou bien un futur peut être sous-entendu : Los demás te esperaban mañana (Reguera 220), forme abrégée de : . . . que tú vendrías mañana.

Certaines autres expressions adverbiales dirigent aussi le futur : *próximamente, en lo porvenir* etc. : próximamente se publicará su « Romancero de Cervantes » (Batlle 122) el embajador . . recibirá el próximo lunes (ABC 33) hacían notable la articulación de fuerzas que en lo porvenir ganarían creciente beligerancia (Almagro 14).

Particulièrement caractéristique est *dentro de* : Dentro de tres meses se iniciará la sesión de la Asamblea General de las Naciones Unidas (ABC 21) La boda será dentro de un mes (Lorca : Bodas 30) Dentro de una semana habrá ingresado en la Orden (Flórez : Barba 9) Dentro de un par de días, quizá mañana, estarán ustedes en la calle (ib. 91) La canción infantil se metió como un puñal en su corazón dolorido. También él dentro de poco no vería más a su Paulina (Mata, Batlle 163) Mamá dice que dentro de dos años me enviará unos meses a un convento (Sierra, Batlle 262—63).

L'imparfait est pourtant aussi possible avec *dentro de* : Dentro de dos minutos el bar estaba vacío (Barea : Llama 101).

Les adverbes *pronto, ahora* et *ya* sont par contre temporellement indifférents : Pronto fuimos amigos (Marín, Batlle 43) — Naturalmente, mujer, y te pondrás muy pronto buena (Mata, Batlle 160) Luz Esteban miró el reloj. Pronto serían las cuatro (Zamacois, Batlle 175) Y a ese noble esfuerzo deberemos muy pronto la publicación de otros libros (Batlle 294) ¡Pronto cesarán, hijos míos (Zozaya, Batlle 50).

Ahora: ahora veía todo (Catá, Batlle 308) — cuando lo tenía negro como yo le tengo ahora (Sierra, Batlle 252) dice . . que ahora, de seguro, todo le saldrá mal (ib. 279).

Ya: El tren ya se movía (Flórez : Barba 120) — la fórmula llamada « neorealismo » . . que acusa ya una indudable decadencia (ABC 31) — Estas « ideas » básicas que llamo « creencias » — ya se verá por qué (Ortega : Ideas 16). — On voit qu'on traduirait en français par « déjà », « maintenant », « tout à l'heure ».

Quant aux conjonctions, nous avons eu dans les chapitres précédents de très nombreux exemples de leur combinaison avec le passé. Il faut maintenant se demander si elles peuvent aussi se construire avec le futur. On constatera alors que le futur est possible après *que*, au sens de « car » ou après des verbes dé-

claratifs, et après *como*, au sens comparatif ou causal : Vamos, Duquesa, que si la noche nos coge en el bosque no sabremos salir (Valle-Inclán : Farsa 82) pero yo les digo . . que ya vendrá el invierno y se morirán (Azorín : Trasuntos 20) — la respuesta, como se verá, requiere haberse hecho antes (Ortega : Ideas 42) Como dará la vuelta a la esquina desde la ventana de tu cuarto se verá mejor (Lorca : Bernarda 44).

Le futur est aussi possible après *si* et *cuándo* quand ces conjonctions introduisent des propositions interrogatives indirectes, qu'on peut définir formellement comme des propositions régimes : ¿Y no le has preguntado si un día volverá mi paladín? (Valle-Inclán : Farsa 100) ahora menos que nunca sé cuándo los podré concluir (Ortega : Ideas 9).

Mais dans les cas où *si* et *cuando* introduisent des propositions adverbiales, ces conjonctions sont incompatibles avec le futur. Pour exprimer des nuances sémantiques de futur, *cuando* se combinera avec le subjonctif, et *si* sera suivi du présent de l'indicatif ou de l'imparfait du subjonctif.

Enfin, la conjonction *mientras* semble totalement incompatible avec le futur.

2° Rapports entre deux propositions.

Parmi les prépositions compatibles avec l'indicatif, *según* et *porque* le sont aussi avec le futur : Sin embargo, en algún momento, según luego se indicará, parece que . . (Política 88) No dejéis libre a este pícaro, porque se escapará (Valle-Inclán : Farsa 116).

Después, *hasta* et *desde* sont, par contre, incompatibles avec le futur. Après *después que* et *hasta que*, les nuances de futur sont exprimées par le subjonctif, de même qu'après *cuando* et *mientras*.

Desde que, qui régit l'indicatif, a aussi une forte tendance vers le passé, qui est le temps employé dans tous les exemples que nous en avons donnés jusqu'ici. Le présent est pourtant possible, il confère à *desde que* le sens de « depuis que » : lo de Clara estaba escrito, como la muerte desde que nacemos (Reguera 188).

Des verbes tels que *esperar*, *confiar*, *ofrecer*, *prometer* dirigent le futur : Espero que vendrá a invitarnos (Lorca : Bodas 30)

espero que el rey firmará el decreto (Almagro 18) — confío en que un caballero tan sociable no dará un solo paso para imitar la vida de los animales (Flórez : Barba 107) confiaba en que . . los remisos se decidirían (ib. 71) — Sottero cerró aquella charla entretenida ofreciendo que mandaría imprimir la historia de Isabel (ib. 78) después de ofrecer bondadosamente que les enviaría sendas postales con su autógrafa (ib. 96) — prométeme que irás a deshojarla sobre mi sepultura (Valle-Inclán : Farsa 72) se había resuelto que dos días después el invencible general Mikrí se alzaría en armas por el Príncipe Reginaldo (Flórez : Barba 58) Esto permite predecir . . que dichos debates serán apasionados (ABS 22).

On constate pourtant que les périphrases du futur peuvent se substituer à celui-ci : Sin embargo, esperé que todo iba a cambiar (Reguera 192).

Dans les propositions complétives et interrogatives indirectes, où l'on sent une forte tendance vers l'aspect imperfectif quand la proposition principale est au passé, ce même passé n'a aucune influence sur le temps de la subordonnée qui peut être tout aussi bien au futur (le conditionnel) qu'au passé (l'imparfait) : Dijéronme que buscabas un criado (Valle-Inclán, Batlle 137) — Terminó diciendo que transmitiría a su Santidad los votos (ABC 17).

5. Le temps du subjonctif.

1° Rapports à l'intérieur d'une seule proposition.

Les adverbes sont sans effet sur le temps du subjonctif. *Mañana* s'accommode tout aussi bien avec le passé qu'avec le présent : Pero he decidido que lo mejor, lo que aconseja la tradición, es que mañana, al presentarme a los alumnos, pronuncie un pequeño discurso (Ayala, Batlle 233) Imagínese que mañana, por unos o otros motivos, desapareciera esa creencia (Ortega : Ideas 30).

C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles on peut appeler le présent du subjonctif un présent-futur et l'imparfait un passé-futur.

La plupart des conjonctions sont aussi indifférentes, comme on peut le constater dans les exemples des chapitres précédents.

Par opposition au français, l'imparfait est par exemple possible dans les souhaits introduits par *que* : Era inútil defenderse más. Que fuese lo que Dios quisiera (Catá, Batlle 312) ¡A tierra, y que fuese lo que Dios quisiera! (Ibáñez : Condénada 94).

Como si est la seule conjonction à exiger un temps déterminé, le passé, même dans un contexte de présent : Venimos muy despacio, como si nos llegásemos de puntillas a una mujer acostada (Miró, Batlle 208) me levanta como si fuese su muñeca (Sierra, Batlle 259).

Si l'on veut employer le présent, il faut avoir recours à une autre conjonction : pero él hace que me quiere muchísimo cuando mamá está delante (Sierra, Batlle 261).

2° Rapports entre deux propositions.

Les prépositions et les racines verbales, même *esperar*, sont indifférentes à l'égard du temps du subjonctif, comme le prouvent amplement les exemples des chapitres précédents.

Bien que *ojalá* soit le plus souvent suivi de l'imparfait, même dans un contexte de présent, le présent du subjonctif est aussi possible : ¡Ojalá todos los que hablan de una mujer cegasen antes de verla (Valle-Inclán : Farsa 48) ¡Ojalá tardéis muchos años en pasar el arco de mi puerta! (Lorca : Bernarda 24).

En revanche, il faut s'attendre à ce que le temps passé d'une proposition principale régisse le passé du subjonctif de la subordonnée.

Constatons d'abord qu'après le présent, les deux temps sont possibles, avec la nuance que l'imparfait du subjonctif correspond au conditionnel de l'indicatif : y la Paca me ha dicho que no me ocupe de lo que no me importa (Sierra, Batlle 254) y mamá le ha dicho que se quedara a comer con Paca y conmigo (ib. 255) es posible que tampoco fuera en ellos lo más importante (Río 171) ¡Parece que llevase dentro a un diablo enredador (Valle-Inclán : Farsa 14).

Après le passé on trouve en effet constamment le passé du subjonctif : no quisiera que salieras al campo (Lorca : Bodas 14) ¡Quisiera Dios que nunca se apagara! (Acebal, Batlle 106) Y una vez que logró que se supiera en toda Renada cómo . . . (Unamuno : Novelas 98) Los señores Lapeira pretendían que Juan

dotase a Berta antes de tomarla por mujer (ib. 45) Y Berta hacía que su Juan la pasease (ib. 59).

Cependant, on trouve aussi des exemples de présent: los visitantes rogaron al ministro quede solucionado en breve plazo cuanto se relaciona con la construcción del pantano de P. (Ya 8, 5) El Sr. Alonso de Celis pidió autorización para que, rápidamente, se ejecuten las obras (ABC 25) se interesó por que se facilite a aquellos vecinos el agua necesaria (ib. 26).

Or, on remarque que tous les exemples sont empruntés à des journaux. On peut donc se demander s'il pourrait s'agir d'une influence française dans le langage des journalistes.

Après le conditionnel, l'imparfait du subjonctif semble être obligatoire: me gustaría que fueras una mujer (Lorca: Bodas 14) ¡Antes sería preciso que esa bola llena de aire, fuese capaz de tener juicio alguna vez! (Valle-Inclán: Farsa 14) Lo mejor sería . . . que se lo llevase a su casa a criarlo (Unamuno, Batlle 72).

Dans l'exemple suivant, nous avons en apparence un présent du subjonctif après un conditionnel, mais en réalité le conditionnel ne régit que la première forme verbale, qui est en effet un imparfait, tandis que la seconde est subordonnée à un présent sous-entendu (par exemple *no es natural*): Lo natural sería que te pretendiera a ti, Amelia, o a nuestra Adela, que tiene veinte años, pero no que venga a buscar lo más oscuro de esta casa (Lorca: Bernarda 40).

3° Domaine double.

D'après ce que nous avons vu sur l'emploi du mode dans les propositions introduites par *cuando* et *mientras*, lorsque la proposition principale est au futur, on s'attendrait à la règle suivante: le futur régit le présent du subjonctif, le conditionnel l'imparfait du subjonctif. C'est là en effet la règle qu'établissent les grammairiens.

Or, pour faire cela, les grammairiens sont aussi obligés de condamner certaines constructions comme fautives, à savoir celles où l'imparfait du subjonctif prend la place du présent (ou du futur) du subjonctif. Cela est d'autant plus curieux que la nuance obtenue par cette effraction aux règles est appréciable. L'imparfait exprime la même nuance d'éventualité que le con-

ditionnel à l'indicatif : Se exceptúa el plazo de tres años al servicio de la Empresa cuando ésta fuese de reciente creación (Política 85) El animal . . no tiene . . una intimidad donde meterse cuando pretendiese retirarse de la realidad (Ortega : Ideas 47) El poderoso Rey Micimicón hace saber a todos, caballeros y villanos, que aquél que diese muerte al Dragón, salvando la vida de la Señora Infantina, serà con ella desposado (Valle-Inclán : Farsa 66).

Inversement, un présent du subjonctif peut être subordonné à un conditionnel : Cuando seamos tan viejos como ellos, podríamos ser lo mismo (Barea : Llama 379).

La preuve en est que les deux formes peuvent alterner : Al efecto, se señalan dos clases de plazo para declarar el conflicto laboral. La Ley de Jurados Mixtos de 1931 fijó los siguientes : ocho días cuando el paro pueda producir falta de luz, agua, ferrocarriles o quedaran sin asistencia los enfermos (Política 89).

Dans les propositions conditionnelles commençant par *si*, le temps ne dépend pas non plus de celui de la proposition principale. Même quand celle-ci est au présent, à l'impératif ou au futur, on peut avoir l'imparfait du subjonctif après *si*, toujours pour exprimer une nuance sémantique correspondant à celle du conditionnel à l'indicatif : si la quisiera bien, no hay reina que valga (Valdés, Battle 31) si la notaras infatuada o arisca, hazle una caricia (Lorca : Bodas 90) Si hubiese para mí en su convento una celda vacía donde pudiese esperar la muerte, lléveme usted, padre mío (Flórez : Barba 184) En cuanto yo vea . . que un hombre de prestigio eleva la bandera republicana, me uniré a él ; y si este hombre no apareciese, la levantaré yo mismo, dentro de mi modestia (Almagro 548) Si existiese Dios y nuestros hechos hubiesen de ser juzgados por Él, ¿que terrible delito imperdonable hallará en que . . ? (Flórez : Barba 140).

Inversement, on peut avoir le présent après *si*, même si la proposition principale est à l'imparfait : Si no te metes de tu casa te hubiera arrastrado (Lorca : Zapatera 17).

4° Définition du temps.

Nous pouvons maintenant caractériser le temps formellement par rapport aux deux autres catégories verbales. Le mode a trois

domaines de construction (proposition, deux propositions, combinaison des deux). L'aspect et le temps en ont deux, mais qui ne sont pas les mêmes. La direction aspectuelle joue toujours à l'intérieur d'une seule proposition, parfois en alliance avec une influence venant d'une proposition voisine. Le temps obéit toujours à des facteurs simples, qu'ils appartiennent à la même proposition que la construction verbale ou à une proposition voisine.

L'emploi du temps est soumis à des influences de la proposition même où se trouve le verbe : le temps de l'indicatif est dirigé par certains adverbes (*ayer, hace* + le passé, *mañana, dentro de* + le futur) et par certaines conjonctions (*mientras* incompatible avec le futur). Le temps du subjonctif est régi par la conjonction *como si* (+ l'imparfait).

Mais la construction temporelle dépend parfois aussi d'éléments appartenant à une proposition voisine : le temps de l'indicatif est réglé par certaines prépositions (*después que, hasta que, desde que* incompatibles avec le futur) et par certains verbes (*esperar, confiar, ofrecer* + le futur). Le temps du subjonctif est lié au temps de la proposition principale (le passé et le conditionnel + l'imparfait du subjonctif).

III. Définition des éléments.

Une fois les catégories délimitées et caractérisées, il faut en définir les éléments. On peut le faire en comparant l'extension de ces éléments entre eux. Par extension j'entends le nombre des rapports possibles. C'est ainsi qu'à l'intérieur d'une catégorie on peut avoir un élément intensif, dont la distribution est très limitée, et un élément extensif, qui est d'un emploi plus varié, et qui peut même empiéter sur le terrain de l'élément intensif.

Telle est la situation en français. Parmi les modes, l'impératif est le plus intensif : il ne se combine ni avec les aspects ni avec les temps, il est incompatible avec certains verbes (*pouvoir, devoir*), il n'apparaît que dans les propositions principales, il peut être sémantiquement remplacé par l'indicatif et par le subjonctif. Le subjonctif est intensif par rapport à l'indicatif, parce qu'il n'a pas d'aspects et moins de temps, parce que son

emploi est bien délimité, tandis que l'indicatif peut souvent entrer dans son domaine, et parce qu'il n'est guère employé que dans les propositions subordonnées. — Des deux aspects, l'imperfectif (l'imparfait et le conditionnel) est extensif par rapport au perfectif (le passé défini et le futur). L'imperfectif seul peut apparaître dans une proposition complétive subordonnée à un passé. L'imparfait peut entrer dans un contexte perfectif (indication temporelle), mais non inversement. Le passé défini n'apparaît guère que dans les propositions principales. — A l'indicatif il n'y a pas de différence d'extension appréciable entre le futur et le passé, mais le présent est extensif par rapport aux deux, étant la forme qui reste dans un verbe défectif, et pouvant sémantiquement remplacer les autres temps. Au subjonctif, le présent est extensif parce qu'il prend très souvent la place de l'imparfait du subjonctif.

Voyons maintenant comment les choses se présentent en espagnol.

1. Les modes.

L'impératif est, comme en français, intensif par rapport aux deux autres modes. Il ne peut pas se combiner avec l'aspect et le temps, qui existent à l'indicatif et au subjonctif. Il est incompatible avec certaines racines verbales : *valer*, *poder*, *deber*. Il ne peut pas coexister avec la négation *no*. Enfin, il n'apparaît que dans les propositions principales, étant donc incompatible avec les conjonctions.

L'impératif présuppose l'existence d'un subjonctif dans une proposition temporelle : *come cuando quieras* (Acebal, *Battle* 108) *Cuando estás en presencia del Cuerpo de Cristo, habla así contigo mismo* (ABC 3). — L'inverse n'est pas nécessaire, ce qui prouve que le subjonctif est extensif : *mientras estén aquí los señores no salgo para nada* (Benavente : *Titania* 116).

Sémantiquement l'impératif peut être remplacé par le subjonctif et par l'indicatif. Le subjonctif est obligatoire quand la phrase contient *no* : *No diga usted que no le quería* (Benavente : *Titania* 122) *Mírame y no me toques* (Unamuno : *Novelas* 44) *No gímas así*, Juan (*ib.* 47).

En outre le subjonctif peut exprimer des ordres à la troisième

personne : Venga ese traje (Valle-Inclán : Farsa 64) Y cuenten siempre con mi firme amistad (Unamuno : Novelas 56) Bástele, pues, a cada cual su conciencia (ib. 64). — Surtout avec *usted* : Vea usted (Jiménez, Platero 18) Tome usted el mío (Lorca : Bernarda 25) Perdóneme usted la confianza (Benavente : Titania 19) Dígame usted cual puede haber sido (ib.) permítame usted esa satisfacción (ib. 18).

Il est plus rare, en espagnol, que l'indicatif prenne la place de l'impératif, mais c'est le cas dans les exemples suivants, à preuve le subjonctif dans les propositions subordonnées : De todos modos usted se lo lleva, lo manda tasar y con arreglo a la tasación me da usted lo que guste (Mata, Batlle 160) Usted se pasa por aquí cuando quiera (ib.) Tú te callas — replicó Cris (Reguera 93).

Le subjonctif et l'indicatif sont extensifs par rapport à l'impératif, mais quelle est leur extension mutuelle? A l'indicatif, il y a deux aspects et deux temps, et également au subjonctif. L'indicatif semble pourtant légèrement extensif parce qu'il possède en plus un présent neutre.

Si l'on examine les syncrétismes dominés par les deux modes, on constate qu'il y a identité entre la première et la troisième personne du singulier (*cantaría, cantaba, cante, cantare, cantara, cantase*), excepté dans trois temps de l'indicatif : le présent (*canto-canta*), le futur (*cantaré-cantará*) et le parfait (*canté-cantó*). Le subjonctif est donc à nouveau légèrement intensif.

Le fait de régir ou de présupposer une autre forme représente une restriction d'emploi ou d'extension. C'est ainsi que l'imparfait du subjonctif dirige le subjonctif dans une proposition conditionnelle introduite par *si*. Mais on peut dire qu'inversement l'indicatif après *si* régit l'indicatif dans la proposition principale. A ce point de vue, les deux modes sont donc d'une extension égale.

Dans un très grand nombre de cas, le subjonctif et l'indicatif sont régis par d'autres éléments, tandis que dans certains cas, ils alternent. Or, en comparant le français à l'espagnol à cet égard, on constate qu'au déséquilibre en français, où le subjonctif est d'un emploi très restreint, correspond en espagnol un équilibre frappant. En français, le subjonctif est impossible après les trois quarts des conjonctions : *quand, comme, si*, et n'apparaît donc qu'après *que* et les pronoms relatifs. En espagnol, le sub-

jonctif est possible après toutes les conjonctions : *que, si, cuando, como, mientras*.

En français, le subjonctif est réduit à certains emplois, dont il ne sort jamais, tandis que l'indicatif envahit souvent le domaine du subjonctif, par exemple après la négation : *On ne croit pas que c'est possible* etc. En espagnol aussi, l'indicatif supplante, pour exprimer certaines nuances, le subjonctif, par exemple après *no* : *No diga usted que no le quería* (Benavente : Titania 122).

Mais le subjonctif empiète en revanche aussi sur le domaine de l'indicatif. Pour exprimer certaines nuances de dilemme ou d'éventualité, il peut apparaître dans les propositions interrogatives indirectes : *y ésa bien sabe dónde está y quién sea el muchacho* (Benavente : Titania 105) *no sé yo qué pueda ganar con casarse* (ib. 9). — Ou après le verbe *creer* : *Los hermanos pueden creer que ha muerto o que nadie sepa dónde esté* (Benavente : Titania 105). — Après *pensar* : *Crea usted . . . que para mí sólo el pensar que doña Isabel pueda creer que yo no correspondo* (Benavente : Titania 115). — Ou après *porque* : *No creáis que es tan ignorante y tan torpe porque no haya leído a Marcel Proust, ni a Valéry, ni a Claudel* (Benavente : Titania 12).

Les deux modes sont donc tous les deux extensifs : l'indicatif peut supplanter le subjonctif, et le subjonctif peut entrer dans le domaine réservé en principe à l'indicatif.

Au point de vue de la distribution dans les propositions principales et subordonnées, on constate aussi l'égalité des deux modes. En français, le subjonctif n'existe presque pas dans les propositions principales proprement dites (sans conjonctions). Son emploi se réduit à des formules toutes faites comme *Vive la République*. En espagnol, le subjonctif est d'une grande fréquence dans les propositions principales. Non seulement en remplaçant l'impératif, comme nous venons de le voir, et dans des exclamations comme *vaya* : *¡Y lo será, vaya si lo será!* (Unamuno : *Novelas* 47), mais aussi pour exprimer des souhaits : *¡Viva la Virgen del Rocío!* (Jiménez : *Platero* 88) *Dios bendiga su casa* (Lorca : *Bodas* 40), après *quizá, tal vez* et *acaso* : *Quizá sea un escapado de la Gran Guerra* (Zamacois, *Battle* 179), et surtout à l'imparfait du subjonctif : *valiera más que no hubiese nacido* (Sierra, *Battle* 252) *yo quisiera que todo el mundo estuviese con-*

tento (ib. 282) Allí se hubiera quedado, allí habría muerto su hijo (Ibáñez : Condenada 46).

Ces derniers exemples montrent qu'il peut y avoir une équivalence sémantique presque complète entre le subjonctif et l'indicatif (au conditionnel). Mais il y a plus. L'un des faits les plus surprenants de la syntaxe modale espagnole est que le subjonctif peut sémantiquement prendre la place de l'indicatif, en exprimant la même nuance affirmative que lui. Il s'agit de l'imparfait du subjonctif en *-ra*, qui, au sens d'un plusqueparfait, a une valeur purement indicative : Al cumplir en 17 de mayo de 1902 sus diez y seis años, asumió Don Alfonso XIII el Poder real, que hasta entonces ejerciera la Regente Doña María Cristina, su madre (Almagro 7) Aquella mujer, providencia de cautivos, era María Rosa, o mejor dicho, era Lelia, que así pagaba la merced que el coronel Guzmán le hiciera de salvarle la vida junto a los muros de su hogar en llamas (León, Batlle 203) el desasosiego que manifestara cuando la dijo un día que les era preciso moderar sus gastos (Cuentos 90) Siguió el ejemplo de su padre en la fecundidad de sus trabajos, que interrumpiera cristiana muerte (Política 6).

Dans les exemples suivants, le plusqueparfait de l'indicatif et la forme en *-ra* alternent : El ministro que la autorizó, Suárez-Inclán, llegó a confesar que le habían sorprendido en su buena fe : descargo difícil de armonizar con la dimisión del funcionario que, previamente, informara en contra (Almagro 24) El propio duque de Veramar había sido el que le avisara familiarmente la presencia de Su Gracia (Flórez : Barba 60) Temía al recaudador y odiaba al tren, que le había matado un ternero y le incendiara la mies madura una noche de estío (ib. 80).

Mais est-ce que ces exemples ne prouvent pas que la forme en *-ra* est un indicatif, nous dira-t-on. Non, parce que pour nous un argument sémantique doit céder le pas à l'argument formel d'après lequel la forme en *-ra* est un subjonctif puisqu'il apparaît après toutes les expressions qui dirigent le subjonctif : *a menos que, siempre que, como si, cual si, sin que, para que, antes que, querer, poder, doler, ojalá*, etc.

En résumé nous pouvons donc conclure qu'à l'intérieur du mot, l'indicatif est légèrement extensif, que dans leur distribution

dans la phrase les deux modes sont d'une extension égale, et que sémantiquement c'est le subjonctif qui est extensif. Il faut donc conclure que, par opposition au français, il y a entre le subjonctif et l'indicatif espagnols un équilibre d'extension.

2. Les aspects de l'indicatif.

Le présent est extensif ou neutre par rapport aux autres aspects, parce qu'il n'obéit à aucune des règles qui dirigent l'emploi de ceux-ci. — Dans certains verbes défectifs, le présent est la seule forme existante : *hay, diz* (différents de *ha* et *dice*).

Le rapport extensionnel entre l'aspect perfectif et l'aspect imperfectif pose un problème plus délicat. L'aspect imperfectif (l'imparfait et le conditionnel) domine des syncrétismes de personnes (*cantaba, cantaría*), par opposition à l'aspect perfectif (le parfait et le futur), qui est donc légèrement extensif (*canté-cantó, cantaré-cantaré*).

En revanche, la racine du verbe *soler* peut seulement se combiner avec l'aspect imperfectif (le conditionnel et l'imparfait), tandis qu'il n'y a pas de racine réservée à l'aspect perfectif, qui est, par conséquent, à ce point de vue, intensif.

Dans la phrase, aucun des aspects ne dirige un autre élément.

Les aspects, à leur tour, sont régis par certains autres éléments, surtout par des adverbes. Mais à part cela, il y a des cas où l'on constate une forte tendance à employer l'un des aspects, mais où l'autre peut toujours être introduit, en vue d'obtenir une certaine nuance.

Avec des indications temporelles précises, le parfait est généralement employé, mais l'imparfait est toujours possible, avec une certaine valeur stylistique, comme en français : *En seguida llegamos — dijo Gálvez. Minutos después descendíamos del carroche. Dí la mano a Rita (Reguera 145).*

Or, par opposition au français, le parfait espagnol peut aussi être introduit dans une construction réservée en principe à l'aspect imperfectif, à savoir dans une proposition complétive ou interrogative indirecte après un verbe au passé : *Después contempló cómo su Gracia sacudió una contra otra las manos y cómo ofreció una moneda de oro a la mujer (Flórez : Barba 27).*

Au point de vue des constructions, l'équilibre entre les deux aspects est donc confirmé.

En français on constate une forte tendance à n'employer le passé défini (si encore on s'en sert) que dans les propositions principales. Rien de tel en espagnol, où le parfait est extrêmement répandu dans les propositions subordonnées. On peut même dire en général que le parfait est une forme plus fréquemment employée que l'imparfait. Dans une statistique établie par William E. Bull (*Hispania*, Washington, XXX, 1947, p. 451—66) sur près de 100.000 mots, il y a plus de 12.000 parfaits et seulement près de 7.500 imparfaits. Le rapport entre les deux aspects du futur est le même : 2.500 cas de futur, 1.500 de conditionnel.

Seulement, en ce qui concerne les temps composés, le rapport est renversé. Le parfait + le participe passé est d'un emploi encore plus restreint en espagnol qu'en français, et n'apparaît guère que dans les subordonnées temporelles : *y cuando la comitiva hubo pasado pretendió arrastrar consigo a Mauricio* (Flórez : Barba 202).

L'imparfait + le participe passé s'y substitue le plus souvent, même dans les constructions qui exigent le parfait. Cela s'explique par le fait que le participe passé exprime la nuance perfective nécessaire : *Unamuno, de quien había vivido durante veinte años distante* (Ortega : Ideas 10) *Durante su breve ausencia, los músicos de la orquesta me habían invitado para que les acompañase* (Marín, Batlle 44) *Y apenas se había extinguido, volvió a romper de nuevo* (Acebal, Batlle 110—11) *No fué posible. Ningún hombre la había besado hasta entonces ; solamente su primo la había dado un beso a traición, pero le costó caro, porque le dejó caer dos vasos de limón sobre la cabeza* (Valdés, Batlle 35).

A tous les points de vue, les deux aspects semblent donc être d'une extension égale.

3. Les aspects du subjonctif.

Il semble qu'il n'en soit pas du tout de même au subjonctif. Prenons d'abord l'opposition entre le présent et la forme dite futur du subjonctif. Leur distribution rappelle celle des modes et des aspects de l'indicatif : des constructions réservées au futur

(après *si* d'autres au présent (dans les propositions complétives), d'autres encore où les deux formes sont admises (dans les subordonnées temporelles dépendant d'un futur). L'une des formes ne peut pas empiéter sur le domaine de l'autre. Théoriquement, elles sont donc intensives toutes les deux.

C'est seulement par la statistique qu'on peut constater l'extensivité a priori évidente du présent. Les constructions réservées au présent sont très nombreuses, tandis que le futur n'a le privilège que d'une seule. Et dans les constructions qui leur sont communes, le présent est beaucoup plus fréquent que le futur. Dans la statistique à laquelle nous venons de faire allusion, il y a plus de 3.000 cas de présent et seulement 31 cas de futur du subjonctif.

Au passé, le rapport entre les formes en *-ra*, et *-se* est autre. Ainsi que nous l'avons montré plus haut, il n'y a aucune construction réservée à *-ra* ni aucune dont *-se* ait le privilège. Reste à examiner si les deux formes sont également possibles dans les propositions principales. Abstraction faite de la construction avec *quizá, talvez, acaso*, les grammairiens disent que *-ra* y est seule acceptable. Mais le zèle avec lequel ils corrigent les fautes à ce sujet, montre que *-se* s'emploie aussi.

Voici quelques exemples : de saberlo, de sospecharlo tan sólo, no se hubiese permitido (Flórez, Barba 72) Los niños, usted debe saberlo, son crueles, son implacables : hubiesen motejado al Jorobadito ; le hubiesen dado golpes en la espalda y el Jorobadito habría arrugado su frente pensativa para llorar (Insúa, Batlle 316) Yo hubiese querido jugar con Fly, pero Paca dice que los perros no deben subir a las camas, y además estaba dormido y la cotorra también (Sierra, Batlle 267) no reparaba en los obstáculos. Si es que los hubo, no pude verlos y, por lo tanto, ninguna clase de vanagloria hubiese estado justificada (Reguera 83) Esta misma frase, velada con un aire festivo, despreocupado, no hubiese producido estupor (ib. 157) Hubiese querido cogerla entre mis brazos y apretar, apretar, hasta darle muerte (Reguera 187) Sí, en una sociedad bárbara, yo le hubiese reventado la cabeza a Hinojosa de un solo golpe de clava y me hubiera llevado conmigo a la mujer (ib. 202) Con cualquier otro hubiese sido igual. Pero Hinojosa . . (ib. 223) — porque aquel día la hubiese tomado Mimi si viviera (Cuentos 251) Si hubiera sido hombre de Estado, quizá hubiese creado la filosofía política española

(Almagro 579) hubiese sido aquella noche de envidiable paz en el castillo si no fuese a turbarla la presencia de un visitante inesperado (Flórez : Barba 180) si su preocupación por los fenómenos y el significado de la vida fuese menos obsesionante y profunda, es seguro que hubiese logrado la apetecible ventura de la paternidad (Flórez : Barba 214).

On remarque que tous ces exemples sont au plusqu' parfait. On pourrait donc établir une règle plus restreinte d'après laquelle les propositions principales n'admettraient comme forme simple que la forme en *-ra*. Il y a plusieurs types :

L'exclamation avec *quién* : ¡Quién, como tú Platero, pudiera comer flores . . ., y que no le hicieran daño! (Jiménez : Platero 104) ¡Quién me diera a beber agua de la cisterna que hay en Bethleem, junto a la muralla! (Miró : Humo 56) ¡Ay, quién pudiera salir también a los campos! (Lorca : Bernarda 65) ¡Ah! ¡Quién pudiera morir por vos! (Valle-Inclán : Farsa 82).

D'autres exclamations : ¡Quisiera morirme ahora! (Flórez : Barba 205) ¡Platero, Platero! ¡Diera yo toda la vida, y anhelara que tú quisieras dar la tuya, por la pureza de esta alta noche de enero, sola, clara y dura! (Jiménez : Platero 95).

La formule *Dijérase que* : Dijérase que rodaba por la escalera (Zamacois, Batlle 178) Dijérase que su alma de niño estuviera bajo el influjo de uno de esos cuentos (Catá, Batlle 307).

Équivalence d'un conditionnel : Pudiera creerse que si la fonología estudia la función de los elementos fónicos y por ende su sistema, esta disciplina es eminentemente sincrónica (Llorach 12) Mi obra pudiera titularse también El invasor (Benavente : Titania 97) Precisar las líneas mayores del cambio radical que en la figura de la vida humana esa desaparición produciría, fuera un excelente ejercicio de introducción al pensamiento histórico (Ortega : Ideas 30) Para topar con ésta en su efectiva desnudez fuera preciso quitar de sobre ella todas esas creencias (ib. 44) Ni nadie supo decir, y fuera interesante saberlo, qué impulso movió a la española africana (León, Batlle 203).

Formellement, la forme en *-ra* est donc légèrement extensive. Au point de vue statistique, elle l'est beaucoup plus. En espagnol moderne, par opposition à l'espagnol classique, la forme en *-ra* est d'un emploi dominant par rapport à *-se*.

Une preuve éloquente de la presque équivalence des formes

en *-ra* et en *-se* est le fait qu'elles apparaissent souvent coordonnées, certainement en vue d'obtenir une variation stylistique : me hubiera arrastrado siempre, siempre, siempre, aunque hubiera sido vieja y todos los hijos de tu hijo me hubiesen agarrado de los cabellos (Lorca : Bodas 125) Se prohibió a las Confederaciones Hidrográficas que contrataran empréstitos y que iniciasen obras (Almagro 546) ; como si el corazón comiera y le contentase el dinero! (Ibáñez : Condenada 60—61) Pepe el carretero hacía méritos diariamente . . para que le cortaran la lengua y le llevaran la loca de plomo ardiendo (ib. 81) como si todo lo supiera ya y aun de puro sabido lo tuviese olvidado en los rincones de la memoria (León, Batlle 194) era como si las voces sonaran hacia dentro y no las oyese nadie más que yo (Sierra, Batlle 270).

Dans tous les exemples cités, *-ra* précède *-se*, ordre le plus fréquent, ce qui s'explique aisément par l'extensivité de *-ra*. La forme la plus répandue est naturellement utilisée la première, et pour varier on a ensuite recours à la forme moins fréquente en *-se*. La règle est pourtant loin d'être générale, ce que prouvent les exemples suivants avec l'ordre inverse :

Su deseo más vivo era que le dejasen trabajar, que no le perturbaran en sus ocupaciones (Altamira, Batlle 85) Impresionó que Canalejas denunciase la interposición de « una voluntad extraña y superior al gobierno mismo », frustrando sus reformas sociales, y que jurara fidelidad a la causa del pueblo (Almagro 16) fijó el nuevo jefe su concepto de la república como instrumento que forjase una gran España . . y que hiciera un fuerte Estado (Almagro 31) El príncipe de Asturias seguiría siéndolo hasta tanto que las Cortes aceptasen la abdicación y le nombraran rey (ib. 562) para que el equilibrio se rompiera y estallara en el piso la borrasca (Reguera 76) Lo que no consigo comprender es cómo . . no descargase sobre mí todo el odio de aquella gente y se ensañaran, en cambio, con Clara (ib. 177).

Si nous réunissons, ainsi qu'il paraît naturel, les formes en *-r-* (le futur du subjonctif et l'imparfait en *-ra*) comme un aspect potentiel par opposition à l'aspect représenté par le présent et la forme en *-se*, nous constatons donc encore une fois un équilibre systématique, puisque les deux aspects contiennent une forme intensive et une forme extensive.

4. Les temps de l'indicatif.

Le présent est neutre ou extensif par rapport aux deux autres temps. Nous avons déjà montré qu'il peut se combiner avec un contexte de futur (*mañana*) et de passé (*ayer*).

Le présent apparaît dans une série de locutions figées qui s'emploient dans n'importe quel contexte : *sentimos no sé qué remordimiento tétrico* (Zozaya, Batlle 55) *sus movimientos tenían una gracia especial, un cierto no sé qué* (Galdós : Carlos 10).

Le présent est possible après le futur : *Díme cómo duermes . . y te diré qué espíritu tienes* (Flórez, Batlle 324—25) *ya veremos cómo el modernismo literario se inicia en Hispanoamérica* (Río 167) *pero ella sabrá por qué lo dice* (Sierra; Batlle 249).

Après le conditionnel : *podrían creer que pides para mí* (Azorín : Trasuntos 80) *¡Me gustaría saber cuál de vosotras lo tiene!* (Lorca : Bernarda 73) *Juraría que está muy grave* (Flórez : Barba 48).

Après l'imparfait : *pero el duque decía que a los enfermos hay que dejarles tener caprichos* (Sierra, Batlle 290) *ahora comprendía por qué los hombres son malos* (Ibáñez : Condenada 102) *Sólo el viejo zorro que era Unamuno — decía de sí mismo que todo vasco lleva un zorro dentro, pero que él llevaba dos* (Ortega : Ideas 10). — Dans le dernier exemple on sent très bien la différence entre l'affirmation générale, exprimée par le présent, et l'affirmation particulière.

Après le parfait : *declaró que los Estados Unidos lamentan que . .* (Ya 7, 6) *Dijo que la victoria del mundo libre en su lucha actual depende de tres factores* (Ya 1, 8) *Roldán me dijo ayer que estás en franca mejoría* (Mata, Batlle 160) *me dijo que todos los niños tienen que tener padre y madre* (Sierra, Batlle 260).

Après l'imparfait du subjonctif : *Se dijera que no le peso* (Jiménez : Platero 33) *De las siete galerías del Paraíso se creyera que tiran rosas a la tierra* (ib. 20) *¡Si su peluda cabezota idílica supiera que yo le hago justicia* (ib. 40).

Le présent peut même être employé après *si*, quand la proposition principale est au conditionnel : *Si este monstruoso solecismo se extiende y llega a imponerse en el uso corriente, vendríamos a tener en español una sola forma verbal — en « ra » — para todos los tiempos del pasado* (Mallo 484).

Le présent dit historique alterne avec le parfait dans un récit au passé : Y cuando cantó por fin y comenzó a sonar su nombre, cuando yo me extasiaba ante los resultados de mi sacrificio, llega ese fantasmón de Franchetti (Ibáñez : Condénada 61) Y se recibió a los invasores con una protesta muda, con un gesto desapacible y altivo lleno de rencor y desdén. Llegan los franceses calados de frío y de agua, aguijados por el sueño y el hambre ; quieren cenar y dormir (Espina, Batlle 216).

Comme il fallait s'y attendre, il n'y a guère de différence d'extension entre le temps futur et le passé. Certains adverbes réclament le futur, d'autres le passé, mais en général c'est le sens à exprimer qui décide seul du choix entre les deux temps. Dans les constructions syntaxiques, leur situation est aussi la même. Le futur d'une principale présuppose l'existence d'un subjonctif dans une proposition temporelle. Et le passé présuppose l'existence d'un aspect imperfectif ou d'un imparfait du subjonctif dans une proposition complétive.

5. Les temps du subjonctif.

L'imparfait du subjonctif en espagnol est loin d'être un temps désuet comme en français. Au contraire, il y a des cas où il s'emploie à l'exclusion du présent, à savoir après *como si*.

Dans une proposition temporelle, le présent du subjonctif est obligatoire après un futur, mais l'imparfait peut s'y introduire pour exprimer une nuance donnée (p. 104).

Et dans une proposition complétive, l'imparfait du subjonctif est obligatoire après le passé, mais le présent du subjonctif peut le supplanter (p. 103).

Dans la statistique citée plusieurs fois, le présent du subjonctif a été relevé 3.000 fois, l'imparfait seulement 1.600 fois.

6. Comparaison entre les systèmes verbaux de l'espagnol et du français.

Dans presque tous les secteurs du système verbal français, une forme extensive s'oppose à une forme intensive, l'indicatif au subjonctif, l'imparfait au passé défini, le présent du subjonctif à l'imparfait du subjonctif.

Par contre, on peut caractériser le système espagnol par un équilibre constant entre les éléments : l'indicatif et le subjonctif, le parfait et l'imparfait, le passé et le futur, le présent du subjonctif et l'imparfait du subjonctif.

Le système aspectuel du subjonctif est particulièrement caractéristique de la langue espagnole. Le présent et le futur, et surtout les aspects en *-ra* et en *-se* sont si rapprochés l'un de l'autre qu'il est difficile de les distinguer formellement et sémantiquement.

Ce fait a des parallèles frappants ailleurs dans le système de l'espagnol, par exemple dans les verbes : *ser* — *estar*, *haber* — *tener*, dans les conjonctions : *mas* — *pero*, et dans les adverbes : *nunca* — *jamás*.

IV. Sémantique.

Pour donner une base solide à la sémantique, il faut tenir compte de tous les faits formels que nous venons d'étudier. Tandis qu'en français il sera naturel de définir sémantiquement la forme extensive comme non-marquée et la forme intensive comme marquée, il vaudra mieux en espagnol décrire les systèmes à deux éléments extensifs comme deux formes sémantiquement marquées.

Nous croyons donc pouvoir montrer qu'une étude formelle comme celle que nous venons d'achever peut prouver que les oppositions linguistiques ne sont pas toujours de nature binaire privative, comme le veut M. Roman Jakobson. Il y a des langues où c'est le plus souvent le cas, par exemple dans le système verbal du français. Mais il y a d'autres langues où une telle conception aprioristique des oppositions se révélera inadéquate dans l'application. C'est le cas du système verbal de l'espagnol.

La valeur sémantique des différentes formes verbales s'observe le mieux dans l'emploi libre, par exemple dans les propositions principales et relatives.

1. Les modes.

Étant donné le caractère fortement intensif de l'impératif, on doit donner à ce mode une définition sémantique très précise, telle que « appel », dont le sens peut varier, d'après le contexte,

depuis « ordre », en passant par « prescription » et « prière », jusqu'à une simple « proposition » : Comparad a Segismundo con Don Quijote, dos soñadores de la vida (Unamuno: Novelas 16) Hazte padre, Juan, hazte padre, ya que no has podido hacerme madre (ib. 31) Mira Juan, dentro de poco . . la pequeña fortuna de los padres de Barta . . será mía (ib. 46) Tómallo y acaba de matarlo. ¡Pero dame a mi hija, devuélveme a mi hija! (ib. 69) Pero Carolina . . , ¡déjate de antiguallas! (ib. 84) Ten paciencia, Pedrín, ten paciencia (ib. 86).

A l'indicatif et au subjonctif, extensifs par rapport à l'impératif, il faut donner des définitions plus vagues qu'à celui-ci, mais par opposition au français, où on peut réduire le contenu de l'indicatif extensif à zéro, il faut donner une définition positive aux deux modes en espagnol, où ils sont d'une extension égale.

Le sens apparent d'affirmation qu'a l'indicatif en français, peut s'expliquer par l'intonation d'affirmation. Mais en espagnol, c'est vraiment l'indicatif qui a un sens qu'on pourrait caractériser comme « affirmation ». On le constate par exemple dans les propositions subordonnées après *aunque* et *si*, où l'indicatif apparaît quand il s'agit d'affirmer un phénomène ou une possibilité, par opposition au français, où le subjonctif s'emploie après *bien que* et l'indicatif après *même si*.

Dans les propositions principales, on constate qu'en espagnol la nuance impérative de l'indicatif est plus rare qu'en français, où la signification vide du mode se prête mieux aux sens les plus divers : Usted las examina, les da el conforme (Barea : Ruta 138).

On pourrait caractériser le subjonctif par la notion de « suspension de l'affirmation », comme nous l'avons déjà fait plusieurs fois, notion assez vague et assez rapprochée du sens de l'indicatif pour correspondre aux faits formels. Le mode s'applique donc parfaitement à des faits réels, mais seulement quand on ne veut pas les affirmer ou quand ce n'est pas nécessaire.

Dans les propositions principales, la nuance précise du subjonctif dépend de l'intonation. Avec l'intonation exclamative, on a un souhait : ¡Vaya muy dichoso el noble caballero! (Cuentos 135) ¡Viva el Príncipe! (Flórez : Barba 12) ¡Santos y buenos días nos dé Dios! (Valle-Inclán, Batlle 136).

Avec l'intonation affirmative, une exhortation : No infunda lástima, sino admiración, use loción de azufre hebos (ABC 20)

Pinte su casa con Faserit (ib.) Imagine usted nuestro mundo frío y silencioso (Flórez : Barba 11) Señores, llévenme ustedes donde quieran (Ibáñez : Condenada 62) vengan esas razones (Valdés, Batlle 14).

Intercalée dans une autre proposition, la proposition subjonctive ouvre une perspective de plusieurs possibilités, qui sont souvent explicitement indiquées par *o* : creencias — vengan de donde vengan (Ortega : Ideas 42) pero, sea como fuese, confió en que . . (Flórez : Barba 107) ella, fuera por lo que fuera, quería al padre de su hijo (Benavente : Titania 105) Porque realidad es precisamente aquello con que contamos, queramos o no (Ortega : Ideas 25) Mas al día siguiente, fuese casualidad o premeditación (Valdés, Batlle 19) le recomendaba la primavera, fuese cual fuese el viento reinante (Flórez : Barba 216).

Il est évident que ce sens de « suspension de l'affirmation » peut se rapprocher de celui d'« éventualité » qu'a le futur. C'est ainsi que s'explique sémantiquement le fait que le futur dirige le subjonctif dans les propositions temporelles. La parenté sémantique du futur et du subjonctif est particulièrement frappante en contact avec *quizá*, *tal vez* et *acaso* : Puesto que ya quizá no pueda tener otra ocasión, aprovecharemos esta, que tal vez será la última (Azorín : Trasuntos 16) No será ella. Quizá se haya tirado al aljibe (Lorca : Bodas 93).

Mais parfois, le futur s'oppose nettement au subjonctif, comme l'affirmation à la suspension de l'affirmation. Dans les deux exemples qui vont suivre, un subjonctif exprime d'abord une possibilité, et le futur ensuite un fait certain qui en découlera : manténgase en el Cuerpo y vivirá en Dios (ABC 3) Mañana o pasado quizá lleguen a la capital nuestros camaradas, y se les hará un recibimiento cordialísimo (Flórez : Barba 192).

Il y a surtout beaucoup de points de contact entre le conditionnel — temps de l'indicatif — et l'imparfait du subjonctif. Ils sont souvent interchangeables et souvent directement coordonnés : Celosos de la fama que aquel hallazgo pudiese ganar para Olivier, otros epigrafistas e historiadores visitaron la llanura (Flórez : Barba 40) Además, el número de tornillos que fuera preciso ajustar es grande y de lugares muy diversos (Ortega : Ideas 40) — Si no hubiera sido por la muñeca no nos habiéramos conocido . . ni sería usted mi novio (Valdés, Batlle 27) Y aun

hubiera habido que felicitarse de que todos supieran leerlas ; sólo que para ello habrían de haber sido todos los españoles combatientes (ABC 11) los niños, usted debe saberlo, son crueles, son implacables : hubiesen motejado al Jorobadito ; le hubiesen dado golpes en la espalda y el Jorobadito habría arrugado su frente pensativa para llorar (Insúa, Batlle 316) Si huyéramos, es cuando todos lo sabrían y cuando muchos corrieran hasta detenernos (Benavente : Teatro 78).

Aux exemples que nous avons donnés plus haut avec l'imparfait en *-ra* (pudiera creerse etc.), correspondent exactement des exemples aux conditionnel : Aun podría contar veinte o treinta casos tan edificantes como éste (Flórez : Barba 41) Y aun podría referir otros muchos, tan extraordinarios (ib. 51) Me gustaría saber cuál de vosotras lo tiene (Lorca : Bernarda 73) ¡Qué bien estaría el mundo sin gente! (Benavente : Titania 139).

Mais il y aussi des cas où l'imparfait du subjonctif ne peut pas se substituer au conditionnel, à savoir quand celui-ci exprime un futur vu du passé : la puso devotamente sobre el cuerpo del pobre Jenaro Baudelaire, que ya no compondría más versos (Zozaya, Batlle 56) ¡imagínese el golpe que sufriría en el alma cuando supo que el alférez tenía otra novia en Santander (León, Batlle 200) Eran ya dueños de volver a la tierra amada, donde ningún rencor habría de hostilizarles (Flórez : Barba 136) Dosart abrazó, conmovido, a sus dos camaradas ; Vega d'Ass regresaría a Surlandia en el tren del día siguiente, Wladimir había resuelto acompañar a unos plantadores al Canadá (ib. 152).

C'est peut-être dans les propositions relatives qu'on apprécie le mieux les nuances exprimées par les deux modes. Dans l'exemple que voici : le habló . . del Señor, que, siendo quien era, la había perdonado (Ibáñez : Condenada 101), on affirme que Dieu est celui qu'il est ; employer le subjonctif serait blasphématoire.

Dans l'exemple suivant, au contraire, on ne dit pas que quelqu'un a besoin de stabilité sociale, mais on envisage une possibilité, ce qui donne en même temps une nuance de pluralité à *quien* : El Estado tiene como uno de sus fines primordiales en estos momentos de su evolución histórica, garantizar una cierta estabilidad social a quien la necesite (Política 7).

En effet, avec le subjonctif *quien* devient un pronom indé-

terminé (« quiconque »), avec l'indicatif un pronom démonstratif (« celui qui ») : He aquí un episodio casi increíble para quien no sea un cazador (Flórez : Barba 51) Los ojos, grandes y claros, parecían mirar severamente a quien los mirase (ib. 60) — aquí quien bautiza de veras es la gente (Ibáñez : Condenada 91) tejiendo la más bella corona para quien supo provocar la mayor hecatombe (Flórez : Barba 26).

Il en est de même de *cuanto*, qui avec le subjonctif exprime une totalité indéterminée et avec l'indicatif une totalité déterminée : cometió en la partida de bridge cuantas distracciones y torpezas puedan ser exigidas a un enamorado (Flórez : Barba 137) Allí estaba cuanto quería en el mundo (Ibáñez : Condenada 19).

Le subjonctif rend une comparaison imaginaire, l'indicatif la rend réaliste : con manojos de cerdas que asomaban como tentáculos de un erizo que dentro de su cráneo ocupase el lugar del cerebro (Ibáñez : Condenada 82) salió . . un cachorro blanco . . lanzando su triste ñau-ñau! como quien pide misericordia (ib. 86).

Le subjonctif suffit à lui seul à exprimer une hypothèse. Dans l'exemple suivant, l'indicatif signifierait que le phénomène avait réellement lieu, ou plutôt qu'il avait lieu à un moment donné. Avec le subjonctif il a peut-être aussi lieu, mais le mode présente seulement une possibilité qui aurait une telle conséquence : cuatro gotas que cayesen en su patio desde las galerías bastaban para . . (Ibáñez : Condenada 83).

Parfois les auteurs jouent directement sur l'opposition exprimée par les deux modes, en présentant d'abord un phénomène sans l'affirmer, pour l'affirmer ensuite : El clima internacional que puede producir la guerra o la paz . . se deriva de lo que hagamos, y eso es lo que hacemos (Ya 4, 7) Era natural que la Gobernación se reservase, como se reservó, a Maura (Almagro 26).

Ou bien, c'est la valeur optative du subjonctif qui s'oppose à la valeur affirmative de l'indicatif : Coman, pues, los que comen ; beban, pues, los que beben (ABC 3) Yo le pregunté : Hermano, ¿pues no quería y no quisiera usted morir? (Miro : Humo 39).

2. Les aspects de l'indicatif.

Le présent est l'aspect neutre, avec un contenu sémantique zéro ou vide. Il peut donc avoir tantôt un sens perfectif, tantôt un

sens imperfectif : Después, el agua se queda un momento ciega (Miró, Batlle 208) Cae la tarde, marcina y lluviosa, en la primavera naciente del « año ocho », cuando los soldados de Napoleón se alojan en la aldea con estrépito (Espina, Batlle 215) Platero, de vez en cuando, deja de beber (Jiménez : Platero 57) Todas las noches, a las nueve, por la alameda de cabe al río pasa corriendo la diligencia (Azorín, Batlle 150).

Par contre, il faut donner une définition sémantique positive des deux autres aspects, parce qu'ils sont extensifs l'un par rapport à l'autre. L'aspect perfectif indique un phénomène « à limites déterminées », l'aspect imperfectif un phénomène « dans son déroulement ».

Une succession de plusieurs imparfaits est extrêmement fréquente, pour donner une description statique : La niña chica era la gloria de Platero. En cuanto la veía venir hacia él, entre las lilas . . el asnucho quería partir la cuerda, y saltaba, igual que un niño, y rebuznaba loco. Ella, en una confianza ciega, pasaba una vez y otra bajo él, y le pegaba pataditas, y le dejaba la mano . . lo llamaba con todas las variaciones mimosas de su nombre : ¡Platero! ¡Platerón! ¡Platerillo! ¡Platerete! (Jiménez Platero 74—75).

Une sucesion de plusieurs parfaits est moins fréquente. On la trouve dans un récit qui avance vite, par exemple une biographie : Nació en Entralgo, aldea asturiana, estudió el bachillerato en Oviedo y la carrera de leyes en Madrid. En la Revista Europea, la más importante de su época, publicó una serie de semblanzas humorísticas de novelistas y oradores. Tres tomos . . le conquistaron sólida reputación etc. (Batlle 10).

Elle peut avoir, comme dans l'exemple suivant, un effet très violent, une série d'événements se suivant immédiatement : Fué un relámpago. De golpe, con empuje tremendo, sin intimidarse por el ruido metálico del « rosario », saltó la fiera sobre el hombre ; el capotillo recibió la acometida, y la hoja de acero atravesó los palpitantes ijares de la loba. Aulló dolorosamente el animal, corrió, desplomándose en una barranquera . . y aulló el hombre (Blanca-Belmonte, Batlle 128).

Le plus souvent les parfaits et les imparfaits alternent, en formant dans le texte, pour ainsi dire, deux plans. Les parfaits constituent le premier plan, les événements, les actions qui sont

accomplies et qui font avancer le récit, tandis que les imparfaits composent le second plan, tantôt le décor, tantôt les raisons ou les conséquences, tantôt le contenu de déclarations ou de pensées.

Fond de décor : crucé la plaza del Rey y entré en la calle de las Infantas. La noche era espléndida y bastante templada. Llevaba abierto el gabán y caminaba lentamente (Valdés, Batlle 23) Nos reunimos diez o doce en compacto grupo y nos encaminamos al puente, en busca de la casucha de la « tía Baudelaire ». Era casi cerrada la noche y el frío nos calaba los huesos. Caminábamos en silencio (Zozaya, Batlle 55) encontré Gorio en mitad del campo. Moría la tarde. Del cielo plomizo comenzaba a caer « agua cortada » (Blanco-Belmonte, Batlle 123) siguieron por la calle de Toledo, que estaba triste y oscura (Baroja, Batlle 144) Salieron del cafetín. Una aurora de invierno se presentaba con colores sombríos en el cielo (ib.) Regresamos al atardecer. Por todos los caminos avanzaban carros rechinantes con su enorme balumba de haces de trigo (Reguera 148).

Raison, cause : Perdí el miedo. No era tan difícil como yo creía (Benavente : Titania 89) A la puerta aguardaba una larga fila de coches, que nos fué preciso evitar (Valdés, Batlle 33) estaba muerta de miedo y por eso cerré tan pronto la puerta (ib. 27) Al observar la mirada de espanto y congoja que me dirigía se templó mi furor (ib. 16) Se hizo el silencio. Las hijas trabajaban. El profesor estudiaba (Ayala, Batlle 229) El argumento era algo especioso, pero persuadió a Emilia (Unamuno, Batlle 77).

Explication, description détaillée : Gorio apresuró el paso ; ya su marcha tenía algo de trote y algo de brinco. Un segundo aullido, más próximo, aceleró la huida. La lobona volvía a su camada (Blanco-Belmonte, Batlle 127) Una tarde sonaron a rebato las campanas del pueblo. Ardía la casa del tío Rabosa (Ibáñez, Batlle 118) Las toses insistentes y maliciosas de su cochero le avisaron. Una señora bajaba del tranvía y se dirigía al encuentro de Luis (Ibáñez : Condenada 130) Subieron ; él iba delante (Zamacois, Batlle 181) A su madre la conocí. Hermosa. Le relucía la cara como a un santo, pero a mí no me gustó nunca. No quería a su marido (Lorca : Bodas 21) e hicimos un circo y saltábamos por las asas de las cestas como los caballos por los aros (Sierra, Batlle 257) ví caer una bolita de papel . . Decía

así . . (Valdés, Batlle 20) No fué acto reflexivo : procedía en vértigo de atolondrado (Acebal, Batlle 107).

Dans l'exemple que voici, le parfait souligne la limitation temporelle des actions : Fueron estos los mejores y más regalados años del tío Afanes. Comió bien, aprendió mucho y vió cosas jamás soñadas por los huertanos lucentinos (Altamira, Batlle 84).

Contenu de déclarations ou de pensées : Poco a poco, en relatos inconexos y sucesivos, fué contando su historia. Había nacido en una aldea del valle. Cuando niña iba al monte (Flórez : Barba 79) El asunto se arregló de la forma siguiente : Felipe, el novio de Lupe, atendería el negocio por las mañanas, mientras yo asistía a las clases. Su futura le ayudaría. Por las tardes estaría yo al frente de la tienda (Reguera 94) Después me hizo explicarle lo que pasaba en la escena (Valdés, Batlle 30) No vió nada en el horno ; habrían huído (Ibáñez : Condenada 38) En poco tiempo me contó una infinidad de cosas. Era de Jerez ; no hacía más que un año que estaban en Madrid establecidos, su papá ocupaba un alto empleo ; tenía dos hermanitos y una hermanita. Acerca del carácter y costumbres de cada uno de ellos se extendió considerablemente ; la hermanita era muy buena niña, amable y obediente ; pero los chicos insufribles (Valdés, Batlle 28) Me expuso en pocos instantes una infinidad de proyectos a cual más absurdos. Según ella, debía presentarme al día siguiente en su casa, y pedirle al papá su mano ; el papá diría que era muy niña, pero yo debía replicar . . etc. (ib. 35) Su fino oído de enferma lo escuchó todo. Caería cuando cayesen las hojas (Ibáñez : Condenada 22) Recobró el roder poco a poco su confianza en el diputado. Esperaría ; pero un mes nada más. Si después de este plazo no llegaba el indulto, no escribiría, no molestaría más (ib. 113) El Instituto entero convino en que había de tejerle a Jenaro su corona . . Se la ceñiríamos en la frente, lo llevaríamos en hombros y lo pasearíamos por la población (Zozaya, Batlle 52).

Dans la plupart des exemples que nous venons de donner il s'agit du phénomène appelé style indirect libre. Parfois celui-ci se distingue du récit ordinaire par des nuances très fines. Dans les deux exemples suivants, nous avons en apparence affaire à deux actions strictement coordonnées, mais le changement d'aspect fait qu'on doit interpréter l'imparfait comme du style indirect libre : Halló el matrimonio del tenor y la tiple muy

proporcionado, pero compadecía de veras al barítono (Valdés, Batlle 30—31) Ya tenía don Rafael algo más en qué pensar que en la caza y el tresillo; ya estaban sus días llenos. La casa se llenó de una vida nueva (Unamuno, Batlle 73).

Dans les exemples que voici du style indirect libre, on trouve néanmoins un parfait, qui est nécessaire, parce qu'il rend un parfait du style direct (on pourrait donc le remplacer par un plusqueparfait), tandis qu'un imparfait représenterait un présent: El compadre torció el gesto tristemente. ¿No estuvieron ellos próximos a ir al agua? Atolondrado por algún golpe, se habría ido al fondo como una bala (Ibáñez: Condénada 45) Me refería su calvario. El alcalde se tomó la reyancha . . . y armó una zapatista del diablo (Reguera 266).

Certains verbes abstraits ont des nuances bien distinctes, de même qu'en français: *tener* à l'imparfait correspond à l'anglais « had », au parfait à « got », *estar* à l'imparfait à « was », au parfait à « became », *saber* à l'imparfait à « knew », au parfait à « was told »: Llamábase Antón Nuño Dascals; pero nosotros le decíamos Nuño el Viejo, porque tuvimos un mozo que también se llamaba Nuño (Miró: Humo 19) Estuvimos enfermos. Cuando volvimos al Paseo de la Reina, ya no gritaba la loca (ib. 28) Supe de enconos antiguos, de viejas enemistades (Reguera 141).

L'imparfait peut avoir la nuance caractéristique de « être sur le point de »: la calle de la Fuente, en cuyos aleros de cal se moría, en una alta cinta rosa, el vacilante sol de la tarde (Jiménez: Platero 87) En la misa de mi madre que esté en gloria, cantó. Retumbaban las paredes y cuando decía Amén era como si un lobo hubiese entrado en la iglesia (Lorca: Bernarda 16) Y cuando cantó por fin y comenzó a sonar su nombre, cuando yo me extasiaba ante los resultados de mi sacrificio, llega este fantasmón de Franchetti (Ibáñez: Condénada 61).

Le passage d'un aspect à un autre dans l'exemple suivant, s'explique par l'opposition entre une description générale et le temps limité de la fonction de ministre: Los Gasset, la familia de su madre, eran políticos de alguna importancia y varios de ellos fueron ministros (Río 224). — Cp. un exemple analogue: Uno de dos, o no veía bien o no me reconoció (Barea: Ruta 126).

Voici enfin des exemples où le passage du parfait à l'imparfait avec le verbe exprime le passage d'une constatation sèche à une

description sentimentale : Ese hijo es de un hombre a quien usted quiso, a quien usted quería (Benavente : Titania 122) Me aburrí mientras esperaba ; me aburría de la espera y del blanco sin fin de las paredes del cuartel (Barea : Ruta 135).

3. Les temps de l'indicatif.

Dans le système temporel aussi, le présent est neutre, vide de contenu sémantique. Il peut donc remplacer les autres temps, comme nous l'avons déjà vu : Y Angustias ¿cuándo se casa? (Lorca : Bernarda 95) Y si mañana . . . aparecen sus verdaderos padres? (Unamuno, Batlle 73). — Ou bien désigner un phénomène général ou constant par opposition à un événement unique : Como en agosto Valencia entera desfallece de calor, los trabajadores del horno se asfixiaban junto a aquella boca que . . . (Ibáñez : Condenada 117) quedó sumamente disgustada cuando al fin del acto el tenor se ve en la precisión de acompañar la reina (Valdés, Batlle 31).

Mais, opposé à un passé, le présent peut aussi d'une façon très précise marquer le moment actuel : Estaba en mi cuarto y ya no está (Lorca : Bernarda 72) Tenía la triste belleza de esos caballos viejos que fueron briosos corceles y caen abandonados y débiles sobre la arena de la plaza de Toros (Ibáñez : Condenada 90) para resolver la anárquica independendencia con que fueron creados y con que venían y aún vienen actuando (Política 8).

En français on ne saurait définir le passé grammatical par « le passé temporel », à cause de phrases comme *s'il venait, je m'en irais*, où il ne s'agit nullement du passé. En espagnol il n'y a rien qui s'y oppose, parce que la construction *si venía, me marcharía yo* n'apparaît qu'en style indirect, donc au passé.

Il est plus difficile de définir le futur par « l'avenir » à cause des exemples où il exprime une conjecture présente : Platero, ¿habrá un paraíso de los pájaros? (Jiménez : Platero 91) Ese que el jardinero ha cazado en el bosque, no será duende (Valle-Inclán : Farsa 18).

On pourrait proposer la notion de « probabilité », qui paraît assez vague pour comprendre aussi celle d'« avenir ». Dans l'exemple suivant, les deux nuances sont juxtaposées : Lo primero, ya lo habrá visto ; lo segundo, ya lo irá usted viendo (Acebal,

Batlle 99). — Et dans l'exemple que voici, le futur de « probabilité » s'oppose à un présent du même verbe : Pero a mí me da igual. — A ti te dará igual, pero a mí, no (Barea : Ruta 203).

Le futur de « probabilité » est surtout courant dans les questions : Tú, que eres el héroe del reino, ¿habrás cortado muchas cabezas? (Valle-Inclán : Farsa 112) ¿Qué hombre será éste? pensó la Norris (Acebal, Batlle 99) ¿Se habrá muerto para siempre esta pobre agua? (Miró, Batlle 208) Yo decía : « ¿Estará enfadado conmigo? ¿Por qué se habrá enfadado? ¿Será por qué he cerrado el balcón? (Valdés, Batlle 25).

Le futur peut former la base de toute une série de nuances : « prescription », « décision », « destinée », « prophétie », « espoir », « promesse », « menace » : estarán constituídos por Vocales, cuyo número no podrá ser superior a diez (Política 85) De allí serán llevados al vecino Palacio de Justicia, donde deberán comparecer ante un magistrado, que determinará las acusaciones (ABC 23) Si culpan a los tres, yo me declararé el solo delincuente (Valle-Inclán : Farsa 30) Pero amaremos siempre el sitio donde hemos visto la primera luz (Flórez : Barba 143) Tendré que huir de este palacio (Valle-Inclán : Farsa 36) ¡Que lo mismo estarás tú que estaré yo! (Lorca ; Bernarda 17) No viéndonos aquí, nadie sospechará de nosotros (Valle-Inclán : Farsa 30) Sólo falta que seas mía. ¡Lo serás! Mía (Reguera 191) En los anales de la ciudad de Barcelona, la última semana de mayo de este año contará como una de las más faustas (ABC 15) Dejadlo, madre, ya saldrá (Valle-Inclán : Farsa 28) ¡Princesa de mis sueños, moriré en la demanda o triunfaré del Dragón! (ib. 72) serás feliz en tu reinado. La gracia que me pidas esa te daré (ib. 20) Nuestro padre el Rey castigará tu insolencia. El verdugo cortará tu cabeza (ib. 28).

Le conditionnel a évidemment les mêmes nuances.

Le futur vu du passé : la puso devotamente sobre el cuerpo del pobre Jenaro Baudelaire, que ya no compondría más versos (Zozaya, Batlle 56).

La conséquence d'une hypothèse : Cien años que yo viviera, no hablaría de otra cosa (Lorca : Bodas 13) ¡Qué bien estaría el mundo sin gente! (Benavente : Titania 139) Dicen que sólo con una espada de diamante podría dársele muerte (Inclán : Farsa 48) Es muy fuerte la puerta, y antes de derribarla os habría

salido joroba. Príncipes míos, estaríais muy poco gentiles (ib. 28) Pídele la llave, que la lleva en la faltriquera. — No me la daría (ib.).

Si cette hypothèse sous-entendue est « si c'était possible », le conditionnel peut avoir une valeur d'optatif, qui le rapproche fortement du subjonctif : ¡Me gustaría saber cuál de vosotras lo tiene! (Lorca : Bernarda 73) Que me gustaría que fueras una mujer (Lorca : Bodas 14) Sentiría uno la tentación de descubrir, entre renglones, un atisbo profético (ABC 11).

Une probabilité vue du passé : la muchacha tuvo novio hace tiempo. Tendría ella quince años (Lorca : Bodas 21—22) ¿Sentiste anoche un caballo? — Sería un caballo suelto de la manada (ib. 46) un escritor que hubo aquí hace cincuenta o sesenta años . . . Probablemente él tendría alguna biblioteca que, con el tiempo, se desharía, y este libro vino a parar aquí (Azorín : Trasuntos 153) Tendría, a lo sumo, cuarenta años (Marín, Batlle 42) ¿Qué haría ella a tales horas? (Ibáñez : Condenada 126) Pero hacía un mes que había desaparecido. Estaría con los roders en la montaña, o los « negocios » le habrían llevado al otro extremo de la provincia (ib. 11—12).

4. Les aspects et les temps du subjonctif.

A cause des fonctions extrêmement enchevêtrées des quatre formes du subjonctif, il faut aussi en donner des définitions sémantiques complexes, capables de refléter l'état de télescopage où elles semblent se trouver.

Nous proposerions donc de définir les deux aspects par deux concepts complexes ou doubles qui seraient identiques à une petite nuance près. On pourrait par exemple définir les formes en *-r-* (le « futur » et *-ra*) par « potentialité-(actualité) » et les deux autres (le présent et *-se*) par « actualité-(potentialité) ».

Le futur du subjonctif semble en effet légèrement plus potentiel, parce qu'il est combinable avec *si*, que le présent. Et la forme en *-ra* paraît plus potentielle que *-se*, parce qu'elle a le privilège de remplacer le conditionnel simple dans les propositions principales.

Il faut chercher des définitions complexes analogues des deux temps du subjonctif. Nous proposerions d'appeler le temps

représenté par le présent et le futur du subjonctif, un «présent-futur», et l'imparfait un «passé-futur».

Les sens du présent et du futur du subjonctif sont en effet à cheval entre le présent et le futur. Le présent correspond au futur de l'indicatif après certains verbes, par exemple *querer* et *esperar*, et dans les propositions temporelles dans un contexte de futur. La dernière fonction est aussi celle du futur du subjonctif, qui a un sens de présent après *si*, où il alterne avec le présent de l'indicatif.

Et les deux imparfaits ne sont en effet pas seulement des « passés », mais aussi des « futurs », puisqu'ils correspondent dans leurs emplois au conditionnel.

5. Le parfait de l'indicatif et l'imparfait du subjonctif en *-ra*.

Ces deux formes, qui tiennent des places correspondantes dans les systèmes de l'indicatif et du subjonctif, posent un problème à part, étant donné qu'elles ont souvent des variantes sémantiques qui sont représentées dans d'autres langues par des temps composés.

Le parfait de l'indicatif peut d'une part avoir des nuances correspondant au passé indéfini français: Malditas sean todas y el bribón que las inventó (Lorca : Bodas 12) ¿Qué esencia te echaste en el pelo? (ib. 66) ¿Porqué te pusiste esos zapatos? (ib. 67) decir con una mirada más que dijo Ovidio en su poema sobre el arte (Galdós : Carlos 9) mi casa, esta misma que vivo ahora y que heredé de mis padres (Sierra, Batlle 295) ¿Tú o los tuyos . . habéis abierto tienda . . , trabajasteis en la industria, ejercisteis a mecánica (Flórez : Barba 34). — Signalons à part la tournure *se acabó* : Y por lo menos me voy a casa. El trabajo aquí se acabó (Barea : Llama 187) En cuanto tengamos unos pocos más de ellos, se les acabó el cuento a los alemanes amigos de Franco (Barea : Llama 226).

D'autre part des nuances de plusqueparfait : Y nos quedábamos pensando en la Mancha, que ya veíamos como un continente remoto, porque Nuño el Viejo estuvo allí, y porque la evocaba junto al hombre de las Carolinas (Miró : Humo 21) Nació . . en la misma casa en que vivió el inmortal autor de « Don Quijote »

(Batlle 158) Daba lástima. Yo nunca ví unos ojos azules tan melancólicos (Insúa, Batlle 315) Quiso divertirse rezando con monótono canturreo las oraciones que le enseñó su madre (Ibáñez : Condenada 11) El compadre torció el gesto tristemente. ¿No estuvieron ellos próximos a ir al agua? Atolondrado por algún golpe, se habría ido al fondo como una bala (ib. 45) Aunque don Baltasar me inició en el camino que entonces seguía, no me hallaba obligado a él (Reguera 85) Por consejo de don Teodoro visité a uno de los catedráticos que depuso en mi favor cuando me detuvieron a causa de la desaparición de las quinientas pesetas (ib. 105) Durante nueve años consecutivos, Luis López, antiguo croupier, había sido feliz, plenamente feliz, entre las prisiones tibias y fragantes que las magníficas pupilas verdosas, la melena dorada y los brazos blanquísimos de Luz Esteban pusieron a su carne y a su corazón (Zamacois, Batlle 171).

Et enfin, ce qui est plus curieux encore, le parfait peut avoir des nuances de conditionnel passé : Su padre pudo haber tenido conmigo muchos hijos (Lorca : Bodas 76) Debí haber dejado que se llevasen la espada (Valle-Inclán : Farsa 36) Piensa que pudo ser mi dicha la de ese noble Príncipe (ib. 118) No comprendo cómo incurrió en esa comprometida extravagancia, Kull. Pudo costarle caro (Flórez : Barba 186).

Ces emplois s'expliquent en premier lieu par la tendance de l'espagnol à éviter la lourdeur des formes composées. En second lieu par le fait que la forme parfait + participe passé est pratiquement inexistante. Et en troisième lieu par la valeur de parfait elle-même, qui rend possible un recul dont le niveau ressort du contexte.

Le dernier emploi mentionné, la nuance de conditionnel passé, s'explique enfin par la transition presque insensible qu'il y a parfois entre l'indicatif et le subjonctif en espagnol.

Une autre preuve en sont les variantes sémantiques de l'imparfait du subjonctif en *-ra*. Il a évidemment souvent le sens de conditionnel passé : Es que quisiera que ni a la viva ni a la muerta las conociera nadie (Lorca : Bodas 21) Pues don Marcelino era sólo su uña, y sin ella no me imaginara a don Marcelino (Miró : Humo 31).

Mais il a aussi une variante correspondant au plusqueparfait de l'indicatif : entrando en la ciudad por el mismo lugar que lo

hiciera el día anterior el legado del Papa (ABC 15) En el palacio de los marqueses de X vino a llenar el vacío de Mimi, la hermanita de Rosa, muerta recientemente, cuyo nombre y vestidos heredó, lo mismo que la cunita en que aquélla volara al cielo (Cuentos 248) Tal se puso, que la propia marquesa la acompañó a la alcoba de la muñeca; o sea la que Mimi ocupara en vida (ib. 251) En aquel tiempo yo leía lo que Gracián escribiera para todos los tiempos (Miró: Humo 38) el gobierno no estaba dispuesto a asumir el patronato que en otro tiempo ejerciera sobre aquélla el general Martínez Anido (Almagro 551) por pretender cada uno que en su recinto viera el glorioso almirante la primera luz (Flórez: Barba 26) Celebraba con verdadero regocijo lo que él creía pequeños triunfos sobre la trinca — como el que nos admitieran a mí y a Felisa (Reguera 75).

Il faut d'ailleurs se demander si la forme en *-se* ne peut pas parfois avoir la même nuance de plusqueparfait (de l'indicatif): Parece que no necesitó el rey retirar la palabra que diese el día anterior (Almagro 577) Aunque mis nociones de arte y literatura se me diesen a través de las someras lecciones del Bachillerato, propendía a regodearme con todo aquello (Reguera 139).

Ces emplois du parfait de l'indicatif et de l'imparfait du subjonctif en *-ra* sont un dernier témoignage éloquent du degré étonnant de « densité » du système espagnol. Dans ces constructions nous observons un télescope non seulement de temps (passé-plusqueparfait) et de mode (indicatif-subjonctif), mais aussi d'aspect (il faut les traduire par l'imparfait + participe).

Textes.

ABC, diario ilustrado. Madrid, día 29 de mayo de 1952.

Don Melchor Fernández Almagro: Historia del reinado de Don Alfonso XIII. Barcelona 1933.

Ramón Pérez de Ayala: El curandero de su honra. Colección Austral. Buenos Aires 1944.

Azorín: Trasuntos de España. Colección Austral. Buenos Aires 1946.
— Lecturas españolas. París, Nelson, 1949.

Arturo Barea: La forja de un rebelde. II. La ruta. Editorial Losada, Buenos Aires 1951.

— III. La llama.

- Y. Carmen de Batlle: Cuentos españoles de autores contemporáneos. París, Librería europea 1930.
- Jacinto Benavente: Titania. La Infanzona. Colección Austral. Buenos Aires 1947.
- Teatro. París, Nelson, 1932.
- Los mejores cuentos de los mejores autores españoles contemporáneos. Editorial Bouret, París 1947.
- Delpy et Viñas: L'Espagne par les textes. París 1929.
- W. Fernández-Flórez: El secreto de Barba-Azul. Colección Austral. Buenos Aires 1946.
- B. Pérez Galdós: La corte de Carlos IV. Madrid 1947.
- Vicente Blasco Ibáñez: La Condenada y otros cuentos. Colección Austral. Buenos Aires 1946.
- Juan Ramón Jiménez: Platero y yo. Editorial Losada. Buenos Aires 1951.
- Emilio Alarcos Llorach: Fonología española. Madrid 1950.
- Federico García Lorca: Bodas de sangre. Editorial Losada. Buenos Aires 1944.
- La casa de Bernarda Alba. Obras completas VIII. Editorial Losada Buenos Aires 1949.
- Yerma. Editorial Losada. Buenos Aires 1944.
- La zapatera prodigiosa. Editorial Losada. Buenos Aires 1944.
- Antonio Machado: Abel Martín. Cancionero de Juan de Mairena, Prosas varias. Editorial Losada. Buenos Aires 1943.
- Jerónimo Mallo: El empleo de las formas del subjuntivo terminadas en *-ra* con significación de tiempos del indicativo (Hispania, Washington, XXX, 1947, p. 484—87).
- Gabriel Miró: El humo dormido. Obras completas VII. Madrid 1938.
- José Ortega y Gasset: Ideas y creencias. Colección Austral. Buenos Aires 1945.
- Política social. Suplemento de la Revista de Estudios políticos 6. Madrid 1948.
- R. Fernández de la Reguera: Cuando voy a morir. Barcelona 1951.
- Angel del Río: Historia de la literatura española. Volume Two: Desde 1700 hasta nuestros días. New York 1948.
- Miguel de Unamuno: Tres novelas ejemplares y un prólogo. Colección Austral. Buenos Aires 1950.
- A. P. Valdés: La Hermana San Sulpicio. Ed. Nelson.
- Maximina. Colección Austral.
- Ramón del Valle-Inclán: Farsa infantil de la Cabeza del Dragón. París, Seghers 1946.
- Ya, sábado 17 mayo 1952. Madrid (indication de page et de colonne).
-

Index.

- acabar* 129
acaso 10–12, 33, 92, 108, 112, 119
admitir 36
adverbos 10–12, 65–76, 92, 97–99,
101, 110, 115, 119
afirmar 33
ahora 73–74, 99
alegrar 42
alguna vez 72
algunas veces 73
a menos que 12, 14, 64
a menudo 71
a no ser que 54
antes que 26, 27–28, 64
anualmente 71
apenas 75–76
apenas si 12, 19–20, 64, 75, 79
a que 26, 28–29, 64, 95
artículos défini et indéfini 44, 47, 50,
51–52, 53, 56–57, 64, 69–70
aspect imperfectif (imparfait, con-
ditionnel) et aspect perfectif
(parfait et futur) 8, 9, 65–91,
110–11, 122–26
aun cuando 21
aunque 12, 14–16, 77, 118
a veces 72
ayer 8, 97, 105, 115

bárbaro 49
bastante, bastar 27, 39
bien 35, 49
bueno 49, 64
buscar 39

cada 70–71, 97
caso 45, 64

causa 44–45, 64
certidumbre 49
cierto 49, 64
claro 49
como 12, 21–25, 57–58, 79, 88–89,
92, 94, 100, 108
como no sea 22
como que 12, 14, 64, 77, 97
como quiera 22
como si 12, 14, 19, 35, 64, 93, 102,
105, 116
comparatif 51
comprender 37, 55
condición 45
conditionnel 8, 11, 58, 60, 62, 63,
64, 82, 83–84, 95, 103, 115, 119,
127–28, 129
confiar 37–38, 100, 105
conjonctions 12–25, 58–64, 76–79,
86–94, 95–97, 100, 103–05, 118
con que 26, 27, 64, 95
conseguir 42
con tal que 27
contento 49
convenir 39
crear 34–35, 54–56, 108
cual fuere 52
cualquier 52, 64
cual si 12, 19, 64, 93
cuando 12, 20–21, 58–62, 64, 79,
86–88, 92, 94, 100, 103–04, 108
cuanto 121

deber 61, 106
decidir 37
decir 34, 55, 56, 110, 113
decretar 39

- dejar* 40–41
de manera que 46, 59
de modo que 46
denigrar 42
dentro de 99, 105
de que 29
desde 70
desde que 26, 64, 79–80, 100, 105
desear 39
después 74
después que 29, 58–59, 91, 97, 100, 105
de suerte que 46
de vez en cuando 71
diz 110
doler 39, 42, 64
dondequiera 52
dudar 42, 56
durante 65, 97

el hecho de que 47–48, 51
el que 47, 51–52, 64
empeñar 39
en 66–67
en cuanto 60, 91, 97
en que 29
entender 33
entonces 74
esperar 28, 37, 100, 102, 105, 129
estar 117, 125
evidente 49
evitar 39, 56
exigir 39
explicar 36
extraño 49

jácil 49
fin 45
fingir 33
 français: influence de la langue française dans le style des journalistes 51, 103
frecuente 49, 64
frecuentemente 71
 futur de l'indicatif 11, 37, 58–60, 62, 64, 82, 85, 103, 104, 107, 115, 116, 119, 126–27, 129
 futur du subjonctif 9, 17, 62, 92–93, 97, 111–12, 114, 128–29

gracias 46
gustar 22, 42, 43

haber 117
haber de 61
hace 98, 105
hacer 14, 25, 40–41, 110
hay 110
hasta que 29, 80, 100, 105
hecho 47–48
hipótesis 45
hoy 97–98

idea 46, 95
imaginar 36
ignorar 33
 imparfait de l'indicatif 82–83, 84, 115, 117, 122–26
 imparfait du subjonctif en *-ra* et en *-se* 7, 9, 17–18, 20, 23–25, 26, 63, 64, 92–97, 101–05, 107, 109, 112–14, 115, 116, 117, 119–20, 128–31
 impératif 8, 10, 58, 60–61, 64, 104, 106–07, 117–18
importar 42
impresionar 42
 indicatif 10–64, 106–10, 117–21, 129–31
 infinitif 61
 interrogation 56
 intonation 118
inútil 49
ir a 43, 61

jamás 117

lamentar 42
lástima 14, 46, 64
lo 50
lógico 49
luego 74–75
luego que 12, 14, 64, 77, 97
lugar 28

- mal* 49
mandar 39
mañana 8, 98, 101, 105, 115
mas 117
más de una vez 72
mejor 49
menester 45
mentira 46
merecer 42
miedo 46
mientras 12, 25, 58-62, 64, 79, 89-90, 92, 94, 100, 103-04, 105, 108
momento 45
muchas veces 73
- nada* 52, 64
nadie 52, 64
natural 49
necesario 49, 64
necesitar 49
negar 56
ningún 52
no 10, 29, 54-57, 64, 106, 108
nombre 67-68
nunca 54, 76, 117
- obstáculo* 27
ofrecer 38, 100, 105
oír 33
ojalá 53-54, 64, 102
ordenar 39
otra vez 24
- para cuando* 27
para que 26, 64
parecer 35, 55
parfait 9, 65-91, 107, 115, 116, 117, 122-26, 129-31
pedir 39
pensar 33, 34, 54-55, 64, 108
peor 49
perdonar 42
permitir 39
pero 117
personne 107, 110
pesar 42
pluriel 67-68
- plus-que-parfait* 66, 85, 109, 111, 129
poco 50
poder 39, 41, 61, 64, 85, 106
por 57
porque 30-32, 80-81, 94, 100, 108
por si 78, 97
posible 41
preciso 49
preferir 39
prépositions 26-32, 64, 79-82, 91, 94-95, 100
présent de l'indicatif 8, 61, 62, 82, 93, 97-101, 102, 104, 107, 110, 115, 121-22, 126
présent du subjonctif 62, 92-93, 97, 101-04, 111-12, 114, 117, 128-29
probable 42
probar 33, 42
procurar 39
prometer 100
pronto 74, 99
propositions complétives 13, 32-56, 82-83, 83-84, 100-01, 102-03, 110, 112, 116
propositions interrogatives indirectes 16-17, 83, 84, 100, 100-01, 108, 110
propositions principales 108, 111, 112-13, 117, 118
propositions relatives 43-44, 58-59, 59-60, 61, 92, 117, 120-21
próximamente 99
puesto que 36
- que* 12-16, 26-32, 58, 76-78, 92, 93-94, 99-100, 102, 108
querer 7, 39, 64, 129
quién 113, 120-21
quizá 10-12, 92, 108, 112, 119
- raro* 49
razón 27
reclamar 39
reconocer 37
repetidas veces 72

- répétition 65–66
reprochar 42
rogar 39
- saber* 33, 55, 64, 125
sea cual fuere 92
según 32, 81–82, 100
seguro 49
sentir 38, 95
ser 87, 117
si 9, 12, 16–20, 58, 62–64, 64, 78–79, 92–93, 95–97, 100, 104, 107, 108, 112, 115, 118
siempre 76
siempre que 12, 14, 64
sin 57
 singulier 67–68
sin que 7, 26, 64
siquiera 92
soler 65, 110
sorprender 42
 style indirect 18–19
 style indirect libre 124–25
 subjonctif 10–64, 106–10, 117–21, 129–31
suceder 39
 superlatif 50–51
suplicar 39
suponer 36
- tal que* 59, 61
tal vez 10–12, 33, 92, 108, 112, 119
tan...que 54, 90–91
tan pronto como 91, 97
tantas veces 72
temer 38–39, 95
 temps futur (futur et conditionnel)
 8, 20, 58–64, 64, 97–105, 116, 117, 126–28
 temps passé 8, 82–86, 97–105, 110, 116, 117, 126
tener 39, 117, 125
tener que 43
tiempo 45
todo 51, 52–53, 67–68
- una vez* 24
unas veces 72
un sinnúmero de veces 73
usted 107
- valer* 42, 106
varias veces 72
vaya 108
ver 33, 55
verdad 46, 55, 64
vez 24, 47, 71–73
- ya* 75, 99
ya que 12, 14, 16, 77–78

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab
 Historisk-filologiske Meddelelser
 Fra bind 37:
 Historisk-filosofiske Meddelelser

Bind 42 (kr. 110.-)

kr.

1. HJELHOLT, HOLGER: British Mediation in the Danish-German Conflict 1848-1850. Part Two. From the November Cabinet until the Peace with Prussia and the London Protocol (the 2nd of July and the 2nd of August 1850). 1966 40.-
2. JONES, SCHUYLER: The Political Organization of the Kam Kafirs. A Preliminary Analysis. 1967..... 16.-
3. BIRKET-SMITH, KAJ: Studies in Circumpacific Culture Relations. I. Potlatch and Feasts of Merit. 1967..... 18.-
4. RUBOW, PAUL V.: Shakespeares Sonetter. 1967..... 12.-
5. RUBOW, PAUL V.: Goldschmidt og Nemesis. 1968..... 24.-

Bind 43 (kr. 135.-)

1. JONES, SCHUYLER: A Bibliography of Nuristan (Kafiristan) and the Kalash Kafirs of Chitral. Part Two. Selected Documents from the Secret and Political Records, 1885-1900. 1969. 50.-
2. ØIRGAARD, PER: C. F. Meyer. Zur Entwicklung seiner Theematik. 1969 30.-
3. PRASSE, KARL-G.: A propos de l'origine de *h* touareg (tāhag-gart). 1969 35.-
4. KØLLN, HERMAN: Oppositions of Voice in Greek, Slavic, and Baltic. 1969 20.-

Bind 44 (kr. 129.-)

1. BECH, GUNNAR: Das germanische reduplizierte Präteritum. 1969. 14.-
2. KOTWAL, FIROZE M. P.: The Supplementary Texts to the Šāyest nē-šāyest. 1969..... 60.-
3. ALPERS, KLAUS: Bericht über Stand und Methode der Ausgabe des Etymologicum Genuinum. (Mit einer Ausgabe des Buchstaben Λ). 1969 25.-
4. FAVRHOLDT, DAVID: Bevidsthedsproblemet i Harald Høffdings filosofi. 1969 8 -
5. BECH, GUNNAR: Beiträge zur genetischen idg. Verbalmorphologie. 1971 22.-

Bind 45 (kr. 150.-)

kr.

1. HJELHOLT, HOLGER: Great Britain, the Danish-German Conflict and the Danish Succession 1850-1852. From the London Protocol of the Treaty of London (the 2nd of August 1850 and the 8th of May 1852). 1971..... 90.-
2. BIRKET-SMITH, KAJ: Studies in Circumpacific Culture Relations. II. Social Organization. 1971 60.-

Bind 46 (kr. 182.-)

1. STEN, HOLGER: L'emploi des temps en portugais moderne. 1973 90.-
2. BIRKET-SMITH, KAJ: Studies in Circumpacific Culture Relations. III. Sundry Customs and Notions. 1973 32.-
3. HJELHOLT, HOLGER: Arvefølgesag og forfatningsforhold i det danske monarki ved midten af 19. århundrede. Fr. v. Pechlins virksomhed for monarkiets opretholdelse ca. 1845-51. Mit einer deutschen Zusammenfassung. 1973 60.-

Bind 47

(uafsluttet/in preparation)

1. BIRKET-SMITH, KAJ: Studies in Circumpacific Culture Relations. IV. The Double-Headed Serpent. 1973 8.-
2. HANNESTAD, LISE: The Paris Painter, an Etruscan Vase-Painter. 1974 45.-
3. RASMUSSEN, JENS ELMEGÅRD: Haeretica Indogermanica. A Selection of Indo-European and Pre-Indo-European Studies. 1974 35.-

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser, bind 34, nr. 2

Dan. Hist. Filol. Medd. 34, no. 2 (1954)

ZUM SCHLESWIGER NIEDERDEUTSCH

Kritik und Forschung

VON

PETER JØRGENSEN

Mit einer Karte



København

i kommission hos Ejnar Munksgaard

1954

DET KONGELIGE DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB udgiver følgende publikationsrækker:

L'Académie Royale des Sciences et des Lettres de Danemark publie les séries suivantes:

	Bibliografisk forkortelse <i>Abréviation bibliographique</i>
Oversigt over selskabets virksomhed (8°) (<i>Annuaire</i>)	Dan. Vid. Selsk. Overs.
Historisk-filologiske Meddelelser (8°)	Dan. Hist. Filol. Medd.
Historisk-filologiske Skrifter (4°) (<i>Histoire et Philologie</i>)	Dan. Hist. Filol. Skr.
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser (8°)	Dan. Arkæol. Kunsthist. Medd.
Arkæologisk-kunsthistoriske Skrifter (4°) (<i>Archéologie et Histoire de l'Art</i>)	Dan. Arkæol. Kunsthist. Skr.
Filosofiske Meddelelser (8°) (<i>Philosophie</i>)	Dan. Filos. Medd.
Matematisk-fysiske Meddelelser (8°) (<i>Mathématiques et Physique</i>)	Dan. Mat. Fys. Medd.
Biologiske Meddelelser (8°)	Dan. Biol. Medd.
Biologiske Skrifter (4°) (<i>Biologie</i>)	Dan. Biol. Skr.

Selskabets sekretariat og postadresse: Ny vestergade 23, København V.

L'adresse postale du secrétariat de l'Académie est:

*Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab,
Ny vestergade 23, Copenhague V, Danemark.*

Selskabets kommissionær: EJNAR MUNKSGAARD's forlag, Nørregade 6, København K.

Les publications sont en vente chez le commissionnaire:

EJNAR MUNKSGAARD, éditeur, Nørregade 6, Copenhague K, Danemark.

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser, bind **34**, nr. 2

Dan. Hist. Filol. Medd. **34**, no. 2 (1954)

ZUM SCHLESWIGER NIEDERDEUTSCH

Kritik und Forschung

VON

PETER JØRGENSEN

Mit einer Karte



København

i kommission hos Ejnar Munksgaard

1954

INHALT

	Seite
Einleitung.....	3
I. Zu KARL N. BOCK, Mittelniederdeutsch und heutiges Plattdeutsch im ehemaligen dänischen Herzogtum Schleswig.....	13
II. Angler und Mittelschleswiger Niederdeutsch.....	31
III. Südschleswiger Niederdeutsch.....	45
IV. Benutzte mundartliche Quellen.....	47
V. Sprachliche Einzelercheinungen.....	52
1. <i>esch</i> : <i>isch</i> 'Esche'.....	54
2. <i>gest</i> : <i>gist</i> 'Hefe'.....	55
3. <i>flicken</i> : <i>flecken</i> 'flicken'.....	56
4. <i>mensch</i> : <i>minsch</i> 'Mensch'.....	56
5. <i>distel</i> : <i>diistel</i> 'Distel'.....	58
6. <i>wisch</i> : <i>wiisch</i> 'Wiese'.....	59
7. <i>brüch</i> : <i>brüüch</i> 'Brücke'.....	59
8. <i>bin</i> : <i>bün</i> , <i>sint</i> : <i>sünt</i> 'bin, sind'.....	60
9. <i>disse</i> : <i>düsse</i> 'dieser'.....	65
10. <i>i</i> : <i>ü</i> in »wollen«.....	67
11. <i>sun</i> : <i>sünn</i> 'Sonne'.....	68
12. <i>stunn</i> : <i>stünn</i> 'stand'.....	70
13. <i>guut</i> : <i>goot</i> 'gut'.....	71
14. <i>-lich</i> , <i>-ich</i> : <i>-li</i> , <i>-i</i> '-lich, -ig'.....	75
15. <i>knecht</i> : <i>knech</i> 'Knecht'.....	77
16. <i>nich</i> : <i>ni</i> 'nicht'.....	80
17. <i>bessem</i> : <i>bessen</i> 'Besen'.....	82
18. <i>penning</i> : <i>penn</i> 'Pfennig'.....	84
19. [x-] : [g-].....	85
20. <i>siin</i> : <i>wäsen</i> , <i>wæn</i> 'sein'.....	89
21. <i>wäsen</i> , <i>wæn</i> : <i>wes(t)</i> 'gewesen'.....	90
22. <i>de</i> : <i>den</i> 'den'.....	93
23. <i>böme</i> : <i>bööm</i> 'Bäume'.....	94
24. (<i>e</i>) <i>n</i> : <i>-t</i> als Flexionsendung des Plur. Präs.....	103
25. Das schwache Präteritum.....	125
Schluss.....	149

EINLEITUNG

Die Landschaft Schleswig ist in ethnischer und sprachlicher Beziehung ein Kontaktgebiet. Seit vorgeschichtlicher Zeit begegnen sich hier Nord- und Westgermanen, Nordisch und Westgermanisch, später durch drei Sprachen oder Mundartengruppen: Dänisch, Nordfriesisch und Niederdeutsch vertreten. Und neben oder über diesen drei Volkssprachen bestehen seit dem späten Mittelalter auch Schrift- und Hochsprachen, allerdings stets nur zwei, zuerst Dänisch und Niederdeutsch, dann Dänisch und Hochdeutsch — eine alte nordfriesische Schriftsprache gab es augenscheinlich nicht, und was die neueren nordfriesischen Texte bieten, ist keine Schriftsprache, sondern geschriebene Mundart. Die räumliche Abgrenzung dieser Völker und Sprachen gegeneinander war kaum jemals scharf und konstant. Verschiebungen der Volkselemente und dadurch bedingte oder darüber hinausgehende sprachliche Bewegungen, Überlagerungen und Beeinflussungen mannigfacher Art sind Vorgänge, die nicht nur der Vergangenheit angehören, sondern in reichem Ausmass auch heute zu beobachten sind.

Aus der Reihe der vielen schleswigschen Einzelfragen treten einige ethnische und sprachliche Hauptprobleme hervor. Ein solches Problem ist das von den Angeln und deren etwaiger Heimat in der schleswigschen Landschaft Angeln, ein anderes das von der Herkunft der Nordfriesen. Ein drittes Hauptproblem ergibt sich aus der auffälligsten schleswigschen Sprachbewegung in historischer Zeit: dem Vordringen des Niederdeutschen (und Hochdeutschen) auf Kosten des Dänischen und des Nordfriesischen.

Was diese letzte Frage betrifft, scheinen nach dem heutigen Stand der Forschung folgende geschichtliche Tatsachen, in

kurzer Übersicht dargestellt, durchweg gesichert¹: Das ethnisch-sprachliche Bild von Schleswig am Ende des ersten Jahrtausends n. Chr. hatte im Westen, also auf den Inseln südlich der jetzigen Reichsgrenze und in der Marsch der Küste einschliesslich Eiderstedt, vielleicht mit Ausnahme einzelner Punkte dänischer und sächsischer Siedlung, die Nordfriesen, wahrscheinlich aus einem alteingesessenen nord-westgermanischen Stamm und eingewanderten Friesen sich zusammensetzend, im Osten und in der Mitte bis an den Geestrand die Dänen, deren südliche Grenze etwa folgendermassen von Westen nach Osten verlief: zwischen Eiderstedt und der Südermarsch, an der Treene entlang nach Osten und Nordosten bis südlich von Hollingstedt, in östlicher Richtung am Danewerk entlang und dann weiter längs der Südgrenze der Kirchspiele Haddeby und Kosel bis an die Bucht von Eckernförde. Zwischen dieser Linie und dem alten Siedlungsgebiet der sächsischen Stämme südlich der Eider erstreckten sich menschenleere oder nur schwach besiedelte Sumpf- und Waldgegenden, welche alsdann, hauptsächlich von Süden her, kolonisiert wurden, wodurch das Niederdeutsche bis an das alte dänische Kulturgebiet vorrückte, während an der Eidermündung schon eine Berührung mit dem Friesischen bestand.

Das war die erste Phase in der Expansion des Niederdeutschen in Schleswig. Eine zweite folgte aber ohne Pause. In den letzten Jahrhunderten des Mittelalters bewegt sich das Niederdeutsche, bedingt durch politische und soziale Verhältnisse, weiter nach Norden, nunmehr auf fremdem, teils dänischem, teils nordfriesischem Boden. Dieser Vorgang war indessen kein einheitlicher. Auf drei verschiedenen Wegen, mit ungleicher Kraft und ungleichen Ergebnissen, stiess das Niederdeutsche vor, getragen 1° durch den Adel und die Geistlichkeit, 2° durch die Bürger der Städte und 3° durch die Landbevölkerung.

¹ Neben einem allgemeinen Hinweis auf die älteren Forscher ALLEN, SACH und P. LAURIDSEN mag hier die Anführung von ein paar wichtigen Abhandlungen der neuesten Zeit genügen: ANDERS BJERRUM, Vort Sprogs gamle Sydgrænse (Sønderj. Aarb. 1944 S. 1 ff.), JOHAN HVIDTFELDT in »Sydslesvig gennem Tiderne« (1946) S. 109 ff. und ders., Oversigt over befolkningsforholdene i Sønderjylland i middelalderen (Sønderj. Aarb. 1950 S. 161 ff.). Besonders die letzte Arbeit enthält reichhaltige Verweise auf die einschlägige Literatur. Vgl. ferner PETER JØRGENSEN, Über die Herkunft der Nordfriesen (1946) und PETER SKAUTRUP, Det danske sprogs historie II S. 2 ff., S. 296 ff., ausserdem neue Artikel von BJERRUM (Sønderj. Aarb. 1951 S. 202 ff.), LA BAUME, HINZ, JANKUHN, LAUR u. a. (registriert Sønderj. Aarb. 1953 S. 208 ff.).

Um 1300 wurde das Gebiet zwischen Eider und Schlei den holsteinischen Grafen verpfändet, die es grösstenteils in den Besitz des holsteinischen Adels übergehen liessen: zu Anfang des 16. Jahrhunderts waren Schwansen und der Dänische Wohld fast ganz in der Hand des Adels und der Kirche. Auch nördlich der Schlei fassten die holsteinischen Edelleute festen Fuss. Sie erwarben sich Güter und bekleideten die hohen weltlichen Ämter: selbst die nördlichsten Kreise von Schleswig hatten im 15. Jahrhundert als Amtmänner fast ausschliesslich Abkömmlinge des südschleswigschen oder holsteinischen Adels. Mit der Kirche verhielt es sich dementsprechend. Von vierzehn Bischöfen der Diözese Schleswig in dem Zeitraum von 1308—1541 scheinen höchstens nur zwei von dänischer Abstammung gewesen zu sein; die übrigen kamen von Süden. Auch im Domkapitel zu Schleswig überwog im 15. Jahrhundert das deutsche Element. Kurz, die höchste weltliche und kirchliche Macht lag in den Händen der Deutschen, d. h. vorzugsweise in denen des holsteinischen Adels. Die oberste soziale Schicht in Schleswig war niederdeutsch.

Die einzige alte Stadt des Herzogtums, Hedeby—Schleswig, besass vielleicht vom ersten Anfang an keine rein dänische Bevölkerung, doch scheint noch im 13. Jahrhundert das Dänische die herrschende Umgangssprache gewesen zu sein. Dann setzte eine stärkere Verdeutschung ein. Eckernförde wurde als niederdeutsche Stadt gegründet, und Husum war wohl, wenn auch ursprünglich ein dänisches Dorf, als städtische Siedlung niederdeutsch, eventuell mit einem friesischen Einschlag. Flensburg und die nordschleswigschen Städte waren ursprünglich dänische Siedlungen, in denen aber während der Zeit der hohen Machtstellung der niederdeutschen Städte, z. T. durch Zuzug niederdeutscher Kaufleute und Handwerker das deutsche Element eine führende Position gewann¹. Ob der südliche Teil von Flensburg eine geschlossene niederdeutsche Gründung des 14. Jahrhunderts darstellt, bleibt fraglich².

Die Herrschaft des holsteinischen Adels in Schwansen zog niederdeutsche Bauern ins Land und verwandelte anscheinend schon im Mittelalter die ursprünglich dänische Halbinsel in ein deutsch-dänisches Mischgebiet. Auch in den Kirchspielen weiter

¹ Vgl. hierzu HVIDTFELDT in »Tønder gennem Tiderne« S. 399 ff.

² Vgl. HVIDTFELDT in »Sydslesvig gennem Tiderne« I S. 140.

westlich, in Haddeby, Hollingstedt, Schwabstedt und Mildstedt machten sich immer stärker werdende niederdeutsche Elemente bemerkbar, geschaffen durch Einwanderung oder durch Berührung mit den südlichen niederdeutschen Gegenden.

Die Sprache, die sowohl Adel und Geistlichkeit als auch die Bürger der Städte mitbrachten, war einerseits eine niederdeutsche Umgangssprache, in den Städten wahrscheinlich sozial bedingt in zwei Schichten zerfallend, andererseits die mittelniederdeutsche Schriftsprache, die in die Kanzleien jeder Art Eingang fand. Die Sprache, die mit der niederdeutschen Landbevölkerung oder durch den Kontakt mit ihnen nach Norden wanderte, war die ländliche südschleswigsch-holsteinische Mundart.

In nachmittelalterlicher Zeit nahm die eingeleitete Verdeutschung der dänischen und friesischen Gegenden ihren Fortgang. Mit dem Erscheinen des Hochdeutschen trat indessen eine neue Phase ein. Im 16. Jahrhundert wurde das Niederdeutsche als Sprache der Regierung, im 17. Jahrhundert als Sprache der Gerichte, als Sprache der Kirche und der Schule — mehr oder weniger radikal — durch das Hochdeutsche ersetzt, und die gleiche Änderung trat allmählich in der Umgangssprache der gebildeten Kreise ein.

In der Stadt Schleswig setzte sich früh das Niederdeutsche als Volkssprache durch, doch soll man noch um 1700 im »Norderquartier« dänisch gesprochen haben. In Flensburg verschwand die bodenständige dänische Mundart wohl im 19. Jahrhundert: das heute in Flensburg gesprochene Dänisch ist entweder ländliche Mundart oder Reichsdänisch. Gemeinsam für alle Städte südlich der Reichsgrenze ist heute sonst ein Nebeneinander von Niederdeutsch und Hochdeutsch. Einen Gegensatz bilden die Städte Nordschleswigs. Hier vermochte die dänische Mundart sich neben der niederdeutschen Umgangssprache zu behaupten, und mit dem Erscheinen des Hochdeutschen verlor sich das Niederdeutsche schliesslich ganz, so dass jene Städte heute neben der dänischen Mundart ein weichendes Hochdeutsch und ein immer stärker werdendes Reichsdänisch besitzen.

Als Volkssprache auf dem Lande gelangte das Niederdeutsche nie so weit nach Norden. Schwansen im Osten und Eiderstedt im Westen waren im 17. Jahrhundert noch Mischgebiete mit niederdeutscher und dänischer, bzw. friesischer Volkssprache;

dann verschwanden die ursprünglichen Mundarten gänzlich. Die Neubedeichung von Pellworm und Nordstrand nach dem Untergang des alten Strand zog fremde Elemente herbei, wodurch das Friesische hier ein ähnliches Schicksal erlitt wie in Eiderstedt. Auch in der Mitte, in Ostenfeld und am Danewerk, rückte das Niederdeutsche vor und hatte um 1800 die Linie Schlei-Schleswig-Husum erreicht. Dann folgte im 19. Jahrhundert der Sprachwechsel in Angeln und einem Teil von Mittelschleswig, und die Bewegung setzt sich fort; heute ist das Dänische bis auf einen Streifen südlich der Reichsgrenze zurückgewichen, und im Westen schrumpft das friesische Gebiet zusehends ein.

Die hier skizzierte äussere Geschichte des Niederdeutschen in Schleswig führt weiter zu der sprachlichen Frage nach Herkunft und Art des heute auf dänischem und nordfriesischem Boden herrschenden Niederdeutsch. Beruht diese Sprache etwa auf einer von den drei oben (S. 4) charakterisierten niederdeutschen Sondersprachen, also auf der schon am Ende des Mittelalters vorhandenen niederdeutschen Umgangssprache der Städter und der höheren Stände überhaupt oder auf der mittelniederdeutschen Schriftsprache oder aber auf der seit jeher bestehenden, im Süden sich anschliessenden niederdeutschen ländlichen Mundart oder auf mehreren zugleich, womöglich in Verbindung mit anderen Faktoren?

Die bisherigen Beantwortungen der Frage gehen auseinander. TUXEN¹, der vor 100 Jahren den Sprachwechsel in Angeln aus eigener Anschauung kannte, erwägt mehrere Möglichkeiten für die Herkunft des Niederdeutschen in Angeln. Er hält die Verbindung Angelns mit Schwansen und Holstein für zu gering, als dass die Angler durch den Verkehr mit Bewohnern dieser Gegenden Niederdeutsch gelernt hätten, obwohl er zugeben muss, dass sprachliche Elemente von Süden oder Südwesten gekommen und über Schleswig nach Nordosten gewandert sind. Eher könnte man annehmen, meint er, dass das Niederdeutsche sich von den vielen (adligen) Gütern ausgebreitet hätte; dem scheint aber die Tatsache zu widersprechen, dass gerade in der Gegend der grössten Güter das Dänische durchaus nicht am stärksten verdrängt ist. Es sei daher, meint TUXEN, mehr als wahrscheinlich, dass die Verdeutschung vor allen Dingen durch die Beamten,

¹ L. R. TUXEN, Det plattyske Folkesprog i Angel. Kbh. 1857.

besonders die Pfarrer und Schullehrer, herbeigeführt wurde, worauf auch der Umstand, dass das Angler Niederdeutsch so viel Hochdeutsch aufgenommen hat, hinweise. Zusammengefasst betrachtet TUXEN das Angler Niederdeutsch als eine Sprache mit dänischer Grundlage, beeinflusst durch die hochdeutsche Kirchen-, Schul- und Verkehrssprache, sowie das von Süden her eingekommene und das in den Gutsbezirken gesprochene Niederdeutsch; — dass er dieser Sprache nicht den Namen »Deutsch« zuerkennen will, brauchen wir heute nicht ernst zu nehmen.

Teils auf TUXENS Arbeit, teils auf eigenen Aufnahmen im Felde fussend, beschäftigt sich ein paar Jahre später K. J. LYNGBY¹ beiläufig mit dem Problem des Niederdeutschen in Schleswig. Er unterscheidet zwischen »echtem« und »unechtem« Niederdeutsch und ist in bezug auf die Entstehung des »unechten« Niederdeutsch der Kreise Gottorp, Bredstedt und Husum der Meinung, dieses Idiom habe sich zuerst in den Städten Schleswig und Husum festgesetzt und sich dann später aufs Land verbreitet. Wenn das zutrifft, folgert er weiter, müssen die heutigen Mundarten in Kreise mit den genannten Städten als Zentren zerfallen. Hauptkriterium des »echten«, bzw. »unechten« Niederdeutsch ist bei LYNGBY die Endung des Präs. Plur. der Verben: die »echten« Mundarten haben *-(e)t*, die »unechten« *-en*. Eine Grenze zwischen »echten« und »unechten« Mundarten gibt er nicht an, doch scheint es deutlich, dass er unter dem Gebiet des »unechten« Niederdeutsch Angeln und Mittelschleswig versteht (vgl. Fussnote 4 S. 10).

Wie diese letztere beschränkten sich die Untersuchungen THORSENS² auf das Gebiet nördlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie. Was THORSEN interessiert, ist vor allen Dingen der Prozess des Sprachwechsels an sich, und von seiner Feststellung aus, dass der Wechsel selbst ständig in nördlicher Richtung vorrückte, glaubt er in Übereinstimmung mit TUXEN annehmen zu müssen, dass die Heimat des Angler und Mittelschleswiger Niederdeutsch in den im Süden angrenzenden Gegenden zu finden ist. Demgegenüber behauptet aber HERM. MÖLLER³, indem er neben Angeln und Mittelschleswig auch die ursprünglich friesische

¹ Annaler f. nord. Oldkynd. 1859 S. 268 ff.

² P. K. THORSEN, Afhandlinger og Breve, udg. ved J. BYSKOV og MARIUS KRISTENSEN I (1927).

³ Nord. tidsskr. f. filol. IV. R. 8. Bd. (1919) S. 63.

Westküste mit ins Auge fasst, dass dies Niederdeutsch durchaus nicht als eine von Süden eingedrungene holsteinische Mundart zu betrachten, sondern auf die mittelniederdeutsche Schriftsprache zurückzuführen sei.

Mit diesen Hypothesen — Einfluss der Städte, mittelniederdeutsche Schriftsprache, südliche Mundart — gaben LYNGBY, MÖLLER und TUXEN—THORSEN die drei Antworten auf die Frage nach der Herkunft des Schleswiger Niederdeutsch, die oben (S. 7) als möglich hingestellt wurden. Aber eine Klärung des Problems war damit nicht erzielt. Und konnte auch nicht erzielt werden, solange eine genügende sprachliche Grundlage fehlte.

Hier setzen nun die umfassenden Mundartenstudien BOCKS ein. Was BOCK an wissenschaftlichen Arbeiten über die niederdeutsche Sprache Schleswigs vorfand, waren ausser TUXENS Büchlein nur die Dissertation von SIEVERS über die Stapelholmer Mundart¹, OTTO SCHÜTT'S Geschichte der Flensburger Schriftsprache², ein paar kleine Zeitschriftartikel³, schliesslich als Stoffsammlung vor allem MENSINGS Wörterbuch. Und es bleibt das Verdienst BOCKS, eine Gesamtbehandlung der niederdeutschen Sprache im ganzen östlichen Schleswig bis etwa an die alte Grenze des ursprünglich friesischen Gebiets in alter und neuer Zeit geliefert zu haben. Seine Untersuchungen veröffentlichte er in zwei Büchern und einer Reihe kleinerer Aufsätze⁴, welche letzteren doch meist nur die Gedanken der grösseren Darstellungen in populärer Form enthalten und daher durchweg unberücksichtigt bleiben können.

In BOCKS erstem Werk⁵ bildet eine kurze geschichtliche Darstellung der Husbyer Mundart den Ausgangspunkt für eine dialektgeographische Untersuchung des Niederdeutschen im süd-

¹ H. SIEVERS, Die Mundart der Stapelholmer. 1914.

² OTTO SCHÜTT, Die Geschichte der Schriftsprache im ehemaligen Amt und in der Stadt Flensburg bis 1650. 1919.

³ Vgl. BOCK I S. 3 f.

⁴ Die neuesten sind: »Sprogforholdene i Sydslesvig« (Sydslesvig gennem Tiderne (1948) S. 603 ff.; S. 649 sind die früheren Arbeiten aufgeführt); »Kampen mellem Dansk og Plattysk i Sydslesvig gennem 100 Aar« (Gads Danske Magasin. 1948 S. 385 ff.); »Det tyske Sprogs Fremtrængen i Sydslesvig« (Salmonsens Leksikon-Tidsskrift 1948 Sp. 821 ff.); »Flensborgs sprogforhold gennem tiderne« (Festskrift til L. L. HAMMERICH (1952) S. 62 ff.).

⁵ KARL NIELSEN BOCK, Niederdeutsch auf dänischem Substrat. Studien zur Dialektgeographie Südostschleswigs (zugl. Deutsche Dialektgeographie Heft XXXIV) 1933 (zitiert als BOCK I).

östlichen Schleswig. Das Material wurde durch eigene Aufzeichnungen, vor allem durch Abfragen der WENKERSchen Sätze an rund 110 Orten beschafft. Obwohl dieses Aufnahmeverfahren und noch mehr die mechanische »Auszahlung der Grenzlinien«, wobei jedem mundartlichen Unterschied zweier Punkte der gleiche Wert beigelegt wird, sowie die darauf folgende Einteilung der Grenzlinien in Dialektlinien ersten, zweiten, dritten und vierten Grades¹ vom methodischen Gesichtspunkt aus nicht einwandfrei erscheinen², bleibt doch das wichtigste Ergebnis der Untersuchung — der Nachweis, dass heute eine Hauptscheide der niederdeutschen Mundarten in Südostschleswig an der Schlei-Schleswig-Husum-Linie entlang verläuft — durchaus gesichert, ein Ergebnis allerdings, das im voraus zu erwarten war, weil die genannte Linie um 1800 noch die Grenze zwischen Niederdeutsch und Dänisch bildete und sich im Bewusstsein der Bevölkerung als Dialektgrenze deutlich bemerkbar macht³. Auch die vielen mit ausserordentlichem Fleiss registrierten Einzelercheinungen, von denen einige der belangreichsten durch kleine Kartenskizzen veranschaulicht sind, können der weiteren Forschung gute Dienste leisten, wenn auch die selten durch Doppelformen gestörte Schärfe der Grenzen gegenüber dem im Deutschen Sprachatlas zutage tretenden Schwanken der Dialektlinien vielleicht eine geringere Gründlichkeit vermuten lässt. Nach einem historisch-erklärenden dritten Hauptteil schliesst BOCK dann seine Arbeit mit der Feststellung (S. 293),

1° dass die niederdeutschen Mundarten von Angeln und Mittelschleswig durch das dänische Substrat beeinflusst sind und

2° dass die Eindeutschung von Angeln und Mittelschleswig⁴ nicht durch ein Vorwärtsdringen der südlicheren Mundarten geschehen ist, sondern einen sprachlichen Prozess bildet, der in diesem Gebiet selbst seinen Ursprung hat, wobei er die heutige niederdeutsche Mundart von Angeln und Mittelschleswig als ein

¹ BOCK I S. 207 ff.

² Vgl. auch A. LASCH im Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil. 56 (1935) Sp. 442.

³ G. F. MEYER in »Die Heimat« 1923 S. 248; vgl. auch P. K. THORSEN, Afhandlinger og Breve I S. 171.

⁴ BOCK spricht hier und sonst (z. B. I S. 210) von *t*- und *n*-Mundarten, von *t*- und *n*-Gebieten. Diese Begriffe sind nicht ganz eindeutig (vgl. u. S. 110). Dass BOCK unter *n*-Gebiet Angeln und Mittelschleswig nördlich der Linie Schlei-Schleswig-Husum versteht, ist indessen ganz klar: an dieser Stelle fügt er ausdrücklich »(Ang. und Mschl.)« hinzu. Um Missverständnisse zu vermeiden, bedienen wir uns hier der deutlichen geographischen Bezeichnungen.

Ausstrahlungsprodukt der (mittel)niederdeutschen Städte des Gebiets auffasst.

Bei der mündlichen Verteidigung von BOCKS als Habilitationsschrift an die Universität Kopenhagen eingereichter Abhandlung und in ein paar Rezensionen äusserten sich Anerkennung, Zustimmung und Kritik.

Die Beeinflussung des Niederdeutschen von Angeln und Mittelschleswig durch das dänische Substrat ist evident, und die allgemeine Feststellung dieser Tatsache — BOCKS Punkt 1 — blieb über alle Diskussion erhaben.

Den zweiten Punkt lehnte A. LASCH¹ ab, indem sie in ihrer bekannten scharfen Form vor allen Dingen BOCKS dialektgeographische Begründung der städtischen Strahlung kritisierte. Sie halte es zwar für sicher, dass »den Städten ein starker und der älteste Anteil an der Eindeutschung Angelns zukommt«; die Grundlage der schleswigschen Mundart sei aber nicht »eine koloniale Form«, sondern nordniedersächsisch, nordalbingisch; mit den städtischen Ausstrahlungen konkurriere »das landschaftliche Niederdeutsch, das sich ländlich vorrollt«.

Gegen diese Kritik von seiten LASCHS wendet sich TEUCHERT in seiner Besprechung². TEUCHERT erkennt das Hauptergebnis der BOCKSchen Arbeit als richtig an und sieht einen Beweis für den mittelalterlichen Ursprung der niederdeutschen Mundarten von Angeln und Mittelschleswig in deren Laut- und Formen-zustand, der »in wichtigen Zügen in das 17. Jh.« gehöre. Die Form der Mundart gleiche dem Äusseren einer Schrift- und Gebildetensprache. Die Sprache dürfe nicht als voll ausgeprägte Mundart bezeichnet werden, und von einer Herkunft der Laut- und Formengestalt aus der holsteinischen Mundart könne überhaupt nicht die Rede sein. Aber ohne Verbindung mit dem Süden ist auch nach TEUCHERT diese Mundart nicht, die grosse Sprach-scheide sei mehrfach durchlöchert, und TEUCHERT schliesst mit der — nach den angeführten Äusserungen ein wenig überraschen-den — Feststellung, dass das Niederdeutsche in Angeln und Mittel-schleswig eine holsteinische Mundart ist. Seine Ansicht nähert sich also letzten Endes sehr stark der von A. LASCH.

Bock setzte nun seine Untersuchungen fort. Während er in

¹ Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil. 56 (1935) Sp. 443.

² AnzfdA 55 (1936) S. 163 ff.

der ersten Arbeit ohne Beachtung der älteren schriftlichen Sprachquellen seine Schlüsse in bezug auf die Sprachbewegung in Angeln und Mittelschleswig nur von den heutigen dialektgeographischen Verhältnissen aus ziehen musste, will Bock nun in einem neuen Werk¹ die bisher erzielten Ergebnisse und Postulate »durch geschichtliche und archivalische Studien sprachgeschichtlich« bestätigen und unterbauen², und er schliesst (S. 195) mit den Worten:

»Das Material dieser Abhandlung hat uns deutlich erkennen lassen: 1) dass »Mittelniederdeutsch und heutiges Plattdeutsch im ehemaligen dänischen Herzogtum Schleswig« eine organische Einheit bilden, und dass der Sprachwechsel in Angeln und Mittelschleswig während der 1800-Zahl nur durch eine Anknüpfung an die mnd. und ältere nnd. Stadtmundartentradition nordalbingisch-lübischen Gepräges der eingedeutschten Gebiete zu erklären ist, und 2) dass die »angelerte« nd. Mundart von Angeln und Mittelschleswig als ein »niederdeutsches Pfropfreis am dänischen Sprachstamm« zu betrachten ist«.

Der zweite Punkt bildet eine Wiederholung der nicht bestrittenen Feststellung der ersten Arbeit (s. S. 10), dass das Niederdeutsche von Angeln und Mittelschleswig von dem dänischen Substrat beeinflusst ist³.

Der erste Punkt, die Behauptung, dass die niederdeutsche Mundart von Angeln und Mittelschleswig nur durch Anknüpfung an die mnd. Stadtmundarten, also nicht durch ein Vorwärtsschieben der südlichen Mundarten erklärt werden könne, soll die entsprechende These der ersten Arbeit (S. 10 f.) erhärten und die Kritik von seiten der A. LASCH zurückweisen. Dass dieses nicht gelungen ist, zeigt die Rezension von GERHARD COR-

¹ KARL N. BOCK, Mittelniederdeutsch und heutiges Plattdeutsch im ehemaligen dänischen Herzogtum Schleswig. Studien zur Beleuchtung des Sprachwechsels in Angeln und Mittelschleswig. (Det kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Hist.-filol. Medd. 31, Nr. 1.) Kbh. 1948 (zitiert als Bock II).

² BOCK II S. 3.

³ Nur die Metapher »niederdeutsches Pfropfreis am dänischen Sprachstamm«, die Bock auch sonst verwendet, dürfte wenig zutreffend sein. Das Pfropfen stellt man sich gewöhnlich vor als eine Veredlung, eine Übertragung eines jungen »edlen« Reises auf einen alten, weniger »edlen« Stamm, der von da an nicht etwa ein Gemisch von »edlen« und »unedlen« Früchten, sondern nur »edle« Früchte trägt. Demnach wäre die alte dänische Mundart von Angeln und Mittelschleswig weniger »edel« als die neue niederdeutsche, und die neuen niederdeutschen Früchte dort wären durch und durch »edel«!

DES¹, der die Kritik der verstorbenen Forscherin energisch weiterführt.

Ein Studium der Bockschen Arbeiten nebst der daran geübten Kritik in Verbindung mit eigenen Untersuchungen und Erwägungen über den ganzen mit dem Niederdeutschen in Schleswig verknüpften Fragenkomplex führte mich zu der Ansicht, dass Bocks letzte Abhandlung wenig geeignet sei, als endgültige Beantwortung einer für die richtige Erkenntnis der sprachlichen Zusammenhänge Schlesiws so wichtigen Frage betrachtet zu werden, dass aber andererseits eine kurze Rezension dem Problem nicht in gebührender Weise gerecht zu werden vermag. Eine ausführliche neue Stellungnahme schien mir wünschenswert — und scheint mir nicht weniger wünschenswert, nachdem CORDES, dem ich übrigens in wesentlichen Punkten zustimmen kann, nicht allein überall bei Bock einen dänischen (politischen oder wissenschaftlichen?) Standpunkt zu erkennen meint², sondern überhaupt seinen Zweifel an der Objektivität der von dänischer Seite geleiteten Sprachforschung in Schleswig zu Worte kommen lässt³.

Da die Anregung zu meinen Untersuchungen von Bocks letzter Arbeit (Bock II) ausging, wird es natürlich erscheinen, der Behandlung unseres Hauptproblems von Art und Herkunft des Niederdeutschen in Schleswig eine allgemeine Prüfung jenes Werkes in bezug auf Anlage, Material, Methode und Teilergebnisse vorzuschicken.

I. Zu KARL N. BOCK, Mittelniederdeutsch und heutiges Plattdeutsch im ehemaligen dänischen Herzogtum Schleswig.

In der Einleitung und — ausführlicher — zu Anfang des sprachlichen Abschnittes betont BOCK, dass seine Untersuchung keine »Kanzleiarbeit« ist wie die von HØJBERG CHRISTENSEN⁴,

¹ Zeitschr. d. Ges. f. Schlesw.-Holst. Gesch. 73 (1949) S. 362 ff. Die Rezension kam mir erst zu Gesicht, als mein Stoff grösstenteils schon gesammelt war und die prinzipiellen Teile meiner Abhandlung im wesentlichen schon im Entwurf vorlagen.

² Zeitschr. 73 (1949) S. 362.

³ Zeitschr. 73 (1949) S. 364: »Für ein völlig objektives Ergebnis wäre es allerdings wünschenswert, wenn man nunmehr einen deutschen Forscher in Nordschleswig arbeiten liesse . . .«.

⁴ A. C. HØJBERG CHRISTENSEN, Studier over Lybæks Kancellisprog fra c. 1300—1470. Kbh. 1918.

CARLIE¹, LIDE² usw. Für alles Drum und Dran der Quellen, für die Schreiber, deren Herkunft und dergleichen hat BOCK im Gegensatz zu den »Kanzleiarbeiten« überhaupt kein Interesse, denn — und nun zitiert er SARAUW³ — ihm komme es darauf an, »die Hauptlinien abzustecken« usw., wobei ihm, wie SARAUW, jeder Text recht sei. Diese Anlehnung an SARAUWS Forschungen und die abweisende Haltung gegenüber den »Kanzleiarbeiten« scheinen den Tatsachen nicht ganz zu entsprechen. Denn während SARAUW in einheitlicher Behandlung die Hauptzüge der Entwicklung des Niederdeutschen im ganzen Stammland zusammenfassen wollte und dabei auf die Kleinarbeit der Kanzleistudien verzichten musste⁴ (was allerdings eine Geringschätzung solcher Untersuchungen und eine Nicht-Beachtung bedeutender »Kanzleiarbeiten« keineswegs rechtfertigen kann), so beschäftigt BOCK sich nur mit einem Bruchteil des niederdeutschen Gebiets, und seine Studien beschränken sich auf eine verhältnismässig geringe Anzahl sprachlicher Erscheinungen, wodurch seine Arbeit sich von SARAUWS Forschungen entfernt und sich eben den »Kanzleiarbeiten« nähert. In der Wahl des sprachlichen Stoffes mag ihnen vielleicht jeder Text recht sein, aber diese Worte beziehen sich bei SARAUW keineswegs auf die Qualität der Texte: aus der grossen Fülle der zur Verfügung stehenden Quellen konnte er die besten und repräsentativsten herausgreifen; BOCK hingegen scheint bei seiner Wahl, nach dem bunten Gemisch der Texte zu urteilen, weniger vorsichtig zu sein, und eine genauere Prüfung nach der Art der »Kanzleiarbeiten« wäre erwünscht gewesen.

Die überlieferten Texte, die als Grundlage eines Studiums des

¹ J. CARLIE, Studien über die mittelniederdeutsche Urkundensprache der dänischen Königskanzlei von 1330—1430. Lund 1925.

² S. LIDE, Das Lautsystem der niederdeutschen Kanzleisprache Hamburgs im 14. Jh. Uppsala 1922.

³ CHR. SARAUW, Niederdeutsche Forschungen I S. 8.

⁴ Dass SARAUW — nach fast dreissig Jahren weiterer Forschung — hie und da zu berichtigen sein wird, ist nichts Neues. Dass er sein Werk von einer ganz bestimmten, vielleicht etwas einseitigen Grundauffassung sprachlicher Zustände und Entwicklungen aus geschaffen hat, wird auch niemand bestreiten. Wenn CORDES aber (Zeitschr. 73 (1949) S. 362) nicht nur von einem »vorgefassten Standpunkt« SARAUWS spricht, sondern überhaupt den international bekannten Sprachforscher, Philologen und Literaturhistoriker SARAUW zum Phonetiker reduzieren will, so kann man darin nur fehlende Sachkenntnis oder einen Wunsch erblicken, den LASCH-SARAUWSchen Streit, der doch keinen Sinn mehr hat, noch weiterzuführen. Vgl. Niederd. Mitt. 1950 S. 85 f.

Niederdeutschen in Schleswig in Betracht kommen können, erstrecken sich von der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts bis in die heutige Zeit. Sie zerfallen in drei, fast ohne Überschneidungen chronologisch aufeinander folgende Gruppen, die nach Art und Verwendung der Sprache verschieden sind. Die erste Gruppe umfasst die Urkunden, Statuten, Rechtsbücher usw. vom 14. bis um die Mitte des 17. Jahrhunderts; die zweite Gruppe bilden die Gelegenheitsgedichte von etwa 1650 bis um 1800, und die dritte Gruppe von Texten besteht aus den niederdeutschen Sprachproben und mundartlichen Dichtungen des 19. und 20. Jahrhunderts.

Die sprachlichen Unterschiede der drei Gruppen sind nicht allein zeitlich bedingt. Das Niederdeutsch der ersten Gruppe ist mittelniederdeutsche Schriftsprache mit ihren Ausläufern bis ins 17. Jahrhundert, am Anfang der Periode mit dem Lateinischen, am Ende mit dem Hochdeutschen konkurrierend. Es ist zwar keine Schriftsprache im modernen Sinne des Wortes, aber doch eine geschriebene Sprache, die sich kaum jemals vollständig mit der gesprochenen Sprache des Schreibers deckt. Der Schreiber hat wohl — wenn man vom ersten Anfang der mittelniederdeutschen Schriftsprache absieht — überhaupt nicht den Wunsch, seine eigene Sprache in allen Details aufs Pergament zu bringen; er befließt sich zu schreiben, wie er es gelernt hat, wie seine Vorgänger, wie seine Kollegen schreiben, und das Ergebnis ist eine Sprache, die sich aus den Komponenten Schrifttradition und Sprechsprache zusammensetzt, wobei bald das eine, bald das andere Element kräftiger in Erscheinung tritt.

Die zweite Gruppe von Texten, die Gelegenheitsgedichte des 17. und 18. Jahrhunderts, sind zu einer Zeit entstanden, wo das Niederdeutsche als Schriftsprache durch das Hochdeutsche ersetzt worden war. Der Verfasser benutzt, um einen gewissen Effekt zu erzielen, eine andere als die ihm geläufige Schriftsprache. Er hat das Niederdeutsch-Schreiben nicht gelernt; eine Verbindung mit der alten niederdeutschen Schrifttradition kommt jedenfalls für das 18. Jahrhundert nicht mehr in Frage. Die natürliche Folge hiervon ist ein starker Einschlag der herrschenden Schriftsprache, des Hochdeutschen, zumal da es den Verfassern keineswegs um die getreue Wiedergabe einer bestimmten Mundart zu tun war.

Die Texte der dritten Gruppe sind wieder anderer Art. Das erwachende Interesse für die Mundarten am Anfang des 19. Jahrhunderts ruft auch in Schleswig Aufnahmen niederdeutscher Sprachproben hervor, z. T. von Philologen ausgeführt und von Beschreibungen begleitet, denen sich dann mundartliche Dichtungen oder sonstige literarische Produkte anschließen. Allen Texten gemeinsam ist das Bestreben der Aufzeichner und Verfasser, ein bestimmtes gesprochenes Idiom so genau wie möglich schriftlich zu fixieren¹.

Ein Vergleich des Niederdeutschen dieser drei Textgruppen läßt unzweideutig erkennen, dass die niederdeutsche Sprache der Gruppe 2 nicht ohne weiteres auf der Gruppe 1 fusst und dass die Sprache der Gruppe 3 unter keinen Umständen direkt aus derjenigen der Gruppe 2 hergeleitet werden kann. Daraus folgt m. E. als unumgängliche methodische Notwendigkeit, dass die Sprache jeder Gruppe für sich zu beschreiben ist (wobei die erste Gruppe sich wegen des verschieden starken hochdeutschen Einflusses vielleicht in eine vor- und eine nachreformatorische Hälfte zerlegen liesse); erst nachher können die einzelnen Sprachen untereinander verglichen werden.

Bock verfährt anders. Er behandelt jede Einzelercheinung durchlaufend in allen Perioden zugleich. Von synchronischer Betrachtung findet man nichts. Nur dann und wann, aber bei weitem nicht immer, ist in der Aufzählung der Belege die Scheide der Gruppen durch einen Gedankenstrich angedeutet. Die Übersicht über die benutzten Quellen (S. 62 ff.) hat keinerlei Einteilung. Und doch sollte man annehmen, dass eine in den einzelnen Perioden verschiedene geographische Abgrenzung des Gebiets, wie sie bei Bock zu finden ist, gerade eine Aufteilung in getrennte Darstellungen mit sich führen müsste. Während nämlich die Gelegenheitsgedichte des 17. und 18. Jahrhunderts, sowie die mundartlichen Texte der neueren Zeit (mit Ausnahme von »1647 b Tønder« S. 72) dem engen, heute niederdeutschen, früher dänischen Gebiet nördlich des Danewerk, Angeln und Mittelschleswig, entstammen, sind die Texte der ersten Gruppe nicht auf diesen Raum beschränkt. Bock benutzt Urkunden, die in Nordschleswig, in Südschleswig und im alten friesischen

¹ Bei neuzeitlichen Schriftstellern kann eine Art niederdeutsch-schriftsprachliche Tendenz beobachtet werden; vgl. S. 63.

Gebiet ausgestellt sind — obwohl ausdrücklich gesagt wird, dass eine Untersuchung der mittelniederdeutschen Sprache auf friesischem Volksboden absichtlich nicht unternommen worden sei (S. 183). Und er geht noch einen Schritt weiter, indem auch ausserhalb des Herzogtums Schleswig entstandene Urkunden mit herangezogen werden (S. 62 ff.) wie: 1325 Kiel, 1328 Ratzeburg, 1340 a—d Lübeck, 1396 Kolding, 1470 b—d Segeberg, 1557 e København. Mag nun auch gegen Bocks Plan, die in Schleswig geschriebenen mittelniederdeutschen Texte sprachlich zu behandeln, ohne jegliche Untersuchung der Schreiberverhältnisse, also ohne zu wissen, ob die Schreiber gebürtige Schleswiger waren oder nicht, vielleicht nichts einzuwenden sein, da die Herkunft des Schreibers in den meisten Fällen doch dunkel bleibt, so scheint es doch unzulässig, etwa in Holstein oder sonstwo ausserhalb der Grenzen Schlesiwsigs geschriebene Dokumente mit zu verwerten, sie mögen schleswigsche Verhältnisse betreffen und von schleswigschen Herzögen ausgestellt sein oder nicht. Denn die Sprache solcher Texte darf erst dann als schleswigsches Niederdeutsch gelten, wenn der Beweis erbracht ist, dass die Schreiber Schleswiger waren¹. Bock bringt hierüber nichts.

Der Umfang des von Bock bewältigten Stoffes ist imponant; unter den älteren Quellen finden sich neben den gewöhnlichen Urkunden u. a. zwei Übersetzungen des »Jyske Lov«, ein paar Stadtrechte und eine ganze Reihe von Zunftrollen².

¹ Bei meiner Beschäftigung mit der Urkunde »1325 Kiel« (12/4 1325 Orig. im Reichsarchiv zu Kopenhagen, Gem. Arch. XVII, 66), die einen Vertrag Herzog Waldemars III. von Schleswig mit Graf Gerhard III. von Holstein enthält, konnte ich feststellen, dass diese von der Hand desjenigen Schreibers stammt, der am selben Tag und am selben Ort auch das Gegenstück (12/4 1325 Orig. im RA, Gem. Arch. XVII, 65) ausfertigte. Wenn dieser Schreiber nun etwa der (Kieler?) Schreiber Gerhards gewesen ist, dann müssten beide Urkunden als nicht-schleswigsche Texte ausscheiden — oder ist er, was weniger wahrscheinlich vorkommt, der schleswigsche Schreiber Waldemars, so hätte Bock beide Urkunden verwerten können.

² CORDES wünscht eine stärkere Heranziehung von Nordschleswig (Zeitschr. 73 (1949) S. 364) und findet die Behauptung BOCKS (S. 41), dass das Niederdeutsche in den vier Städten Nordschlesiwsigs »fast ganz verschwunden ist«, schon durch die Korrekturnote auf derselben Seite mit dem Hinweis auf den Aufsatz von BJERRUM (Tønder gennem Tiderne II (1944) S. 440 ff.) widerlegt. Wie CORDES zu diesem Ergebnis gekommen ist, scheint mir rätselhaft. Denn BJERRUM stellt ja a. a. O. mit genügender Deutlichkeit fest, dass es in Tønder — vielleicht schon seit mehr als hundert Jahren — kein bodenständiges Niederdeutsch mehr gibt. Und dieser Feststellung stimmt BOCK zu. Es wäre auch sonderbar, wenn die Ansichten zweier Forscher wie BJERRUM und BOCK, die mit den Sprachverhältnissen Nordschlesiwsigs wohl vertraut sind, in diesem Punkt auseinander gingen.

Zu Erwägungen über die Zuverlässigkeit des Materials geben die Quellen der zweiten und dritten Gruppe, bei denen Bock buchstabengetreue Neudrucke oder durchgängig vom Verfasser selbst edierte Originalausgaben benutzt, keinen Anlass. Mit den Texten der ersten Gruppe, also den Urkunden, Statuten, Rechtsbüchern usw. bis etwa 1650, verhält es sich insofern anders, als diese Texte meist sowohl in handschriftlicher Quelle (Original oder Abschrift) als auch in sekundärer Edition vorliegen, was — jedenfalls theoretisch — eine Wahl zwischen Handschrift und gedruckter Wiedergabe als Grundlage für die Untersuchung gestattet. Es gibt nun zwar Arbeiten genug zur mittelniederdeutschen Sprachgeschichte, auch äusserst wertvolle Arbeiten, die sich zum grössten Teil oder ausschliesslich mit dem Stoff gedruckter Quellen begnügen, in vielen Fällen aus rein praktischen Gründen begnügen müssen, aber kein einziger, der sich irgendwie mit mittelniederdeutschen Handschriften und den älteren oder jüngeren Ausgaben derselben befasst hat, wird darüber im Zweifel sein, dass allein die Handschriften ein sicheres Material für eine orthographisch-lautliche und morphologische Behandlung abgeben können. Das lehren auch immer wieder die »Kanzleiarbeiten«.

Die Unzuverlässigkeit mancher Ausgaben von mittelniederdeutschen Quellen rührt — wenn man von bewusster Abweichung vom diplomatischen Editionsprinzip und sporadischen Lese- und Druckfehlern absieht — vor allen Dingen daher, dass gewisse Herausgeber die in mittelniederdeutschen Handschriften zahlreichen über- und nachgeschriebenen Buchstaben sowie Pünktchen, Häkchen und Striche, deren Bedeutung von Text zu Text wechseln kann, nicht genügend beachteten, sondern generalisierten, normalisierten und korrigierten, ohne erst in jedem einzelnen Fall den sprachlichen Wert der Zeichen festgestellt zu haben. Es gibt z. B. Editionen, die ein *û* der Handschrift als *uo*¹ oder einfach als *u* oder *o* wiedergeben, obwohl das *û* ein von *uo*, *u* oder *o* verschiedenes Phonem vertritt oder vertreten kann. Dass aber eine Untersuchung, deren Material solchen Ausgaben entnommen ist, stets die Gefahr läuft, zu einer falschen Sprachbeschreibung zu führen, versteht sich von selbst.

¹ Vgl. hierzu die Ausführungen in E. ROOTHS »Saxonica« (1949) S. 127 ff.

BOCK hat seinen Stoff mit nur ganz wenigen Ausnahmen¹ aus gedruckten Quellen geschöpft (S. 60 ff.). Die in Südschleswig befindlichen Handschriften wurden überhaupt nicht benutzt. Von den Originalurkunden im Reichsarchiv hat er aber eine grosse Anzahl mit den betreffenden Drucken verglichen, wobei er feststellen kann, dass die von SEJDELIN² und PAULS³ herausgegebenen Urkundensammlungen sowie THORSENS Ausgabe der Schleswigschen Stadtrechte⁴ sehr zuverlässig sind, und fügt hinzu: »Dasselbe gilt teilweise auch von den übrigen gedruckten Quellenwerken«. BOCK macht auf den häufigen Fehler, der in der Weglassung oder Normalisierung der Umlautsbezeichnung besteht, aufmerksam, kann aber seine Ausführungen über das Verhältnis zwischen Handschriften und Drucken mit den Worten schliessen: »Die Zuverlässigkeit des Materials dieser Untersuchung dürfte infolge der erstklassigen Qualität der Drucke und der stattgefundenen Prüfung einer grossen Anzahl der Originalurkunden als gesichert betrachtet werden« (S. 62).

Ich kann BOCK durchaus zustimmen, wenn er die Editionen von SEJDELIN, PAULS und THORSEN als sehr zuverlässig charakterisiert, obwohl natürlich auch in diesen Werken Lese- und Druckfehler nicht vermieden werden konnten und THORSENS Behandlung der diakritischen Zeichen zu schweren Missverständnissen führen mag⁵. Wie es sich mit der »erstklassigen Qualität« anderer Drucke verhält, werde ich an einigen Beispielen veranschaulichen. Ich greife ein paar der ältesten Bock'schen Quellen heraus und vergleiche Handschrift und gedruckte Wiedergabe. Dabei lasse ich verschiedene Gross- und Kleinschreibung von Anfangsbuchstaben, eventuelle Regulierungen des Gebrauchs oder gelegentliche Vertauschungen von *u* und *v*, *i* und *j* unberücksichtigt. Formen, die auch bei Bock vorkommen, sind mit einem Hinweis auf die betreffende Stelle versehen.

Die älteste der von BOCK verwendeten Urkunden, die schon

¹ Einige Formen mit dem Zeichen *ø* z. B. (S. 77 f.) müssen den Handschriften entstammen; vgl. u. S. 24.

² Diplomatarium Flensborgense I—II (1865-73).

³ Schleswig-Holsteinische Regesten und Urkunden, Bd. IV (1924). Hrg. von VOLQUART PAULS.

⁴ P. G. THORSEN, De med Jydske Lov beslægtede Stadsretter. 1855.

⁵ Jedes Zeichen über einem Vokal (mit Ausnahme von Nasalstrichen) wird durch Pünktchen wiedergegeben; es begegnen daher bei THORSEN Formen wie: *hüs*, *deüerie*, *rät*, *döt* usw.

erwähnte »1325 Kiel«, befindet sich im Original im dänischen Reichsarchiv (vgl. o. S. 17) und ist abgedruckt in SHU¹, HASSE III² und im neuen Diplomatarium Danicum³, das aber für Bock nicht mehr in Betracht kommen konnte. Ein Vergleich der beiden erstgenannten Drucke mit der Originalurkunde führte nun zur Feststellung einer Reihe von Abweichungen, die ich im folgenden mitteile. Zunächst SHU gegenüber dem Original:

Original ^{12/4} 1325	SHU
<i>dessen openen breuen</i>	<i>dessem openen breue</i>
<i>ghedeghedinchet</i>	<i>ghedeghedinghet</i>
<i>svlueres</i>	<i>svluers</i>
<i>deme . . . Michahelis</i>	<i>dem . . . Michaelis</i>
<i>eder (sonst oder)</i>	<i>oder (Bock II S. 140 nur so)</i>
<i>de anderen</i>	<i>den anderen</i>
<i>De verden Dusent mark de scole</i>	} fehlt
<i>we be reden eme, to den neghesten paschen, echter dar na</i>	
<i>svluer</i>	<i>süluer</i>
<i>Ekerenvorde</i>	<i>Ekerenvörde</i>
<i>Om</i>	<i>Ome</i>
<i>dem lande</i>	<i>deme lande</i>
<i>Johanne</i>	<i>Johan</i>
<i>och</i>	<i>oc</i>
<i>Ekerenvorde</i>	<i>Ekerenvorde</i>
<i>yenech</i>	<i>yenich</i>
<i>ghebvuuuet</i>	<i>ghebuwet</i>
<i>yenegh</i>	<i>yenich</i>
<i>yeneghes</i>	<i>yeniches</i>
<i>wedderen</i>	<i>vedderen⁴</i>
<i>langhe</i>	<i>lange</i>
<i>wante</i>	<i>wente</i>
<i>wllen toghen</i>	<i>vullentoghen⁵</i>
<i>yeneghen</i>	<i>yenighen</i>

¹ Schlesw.-Holst.-Lauenb. Urkundensammlung, hrg. von A. L. J. MICHELSEN, II (1842) S. 57 ff. Nr. 54.

² Schlesw.-Holst.-Lauenb. Regesten und Urkunden, hrg. von P. HASSE, III (1896) S. 309 ff. Nr. 555 (fälschlich unter dem Datum ^{2/4}).

³ 2. R. 9. Bd. Nr. 182.

⁴ Der Schreibfehler des Originals (*w-* statt *v-*) ist hier korrigiert.

⁵ Das *vul-* dieser Urkunde fehlt bei Bock (II S. 95).

legghen
noghe
openen breuen
wlle dan
sinen vader
tid
yeneghem
openen breue
ersten
de tid de
wllen toghen
also
van den ver dusent marken
marc
vorbenomeden
orleghe
scole we
vsem
yeneghen
entele
vnde entele perde dar na
sos
alle sinen
yenegherleye
wore
be holt he
wl don
sinen rechten
be tvghinghe

legghen
nvghe (so BOCK II S. 88)
geuen breuen
vulle¹ dan
sin vader²
tit
yenighen
opene breue
erstin
de tide
vullen³ toghen
also
fehlt
mark
vorbenomen
orloghe
scolen we
vseme
yenighen
encele
fehlt
ses (so BOCK II S. 111)
allen sinen
yenigherleye
vore (vgl. S. 20 Fussn. 4).
beholt se
vul⁴ don
sinem rechten
betvghinge⁵

Dann die Abweichungen der Wiedergabe in HASSE III von dem Original:

Original ^{12/4} 1325

svlueres
sante

Hasse III

solueres
sancte

¹ Das *vul-* dieser Urkunde fehlt bei BOCK (II S. 95).

² Ohne Zweifel eine absichtlich vorgenommene Korrektur des falschen *sinen v.*

³ Vgl. o. *vullentoghen*.

⁴ Vgl. o. *vulle dan*.

⁵ Das Suffix *-ing(h)e* in diesem und anderen Wörtern dieser Urkunde fehlt bei BOCK (II S. 131).

<i>Ordenberghechen</i>	<i>Ordenborgheschen</i>
<i>mark</i>	<i>marc</i>
<i>scol we</i>	<i>scal we</i>
<i>Dit</i>	<i>Dat</i>
<i>vp</i>	<i>op (2mal)</i>
<i>voghedye</i>	<i>voghedie</i>
<i>tid</i>	<i>ud</i>
<i>dem lande</i>	<i>deme lande</i>
<i>vsem vedderen greue</i>	<i>vseme vedderen greuen</i>
<i>vseme vedderen</i>	<i>vsem veddere</i>
<i>gantze</i>	<i>ganzte</i>
<i>wanne</i>	<i>fehlt</i>
<i>denest</i>	<i>denst</i>
<i>vsem vedderen</i>	<i>vsen vedderen</i>
<i>entele ors, de scole we</i>	<i>entele ors, perde, mer vor lore he mer dat scole we</i>
<i>binnen</i>	<i>bynnen (2mal)</i>
<i>vsen vyende</i>	<i>vse vyende</i>
<i>wore</i>	<i>vore¹</i>
<i>mer</i>	<i>men</i>
<i>scole</i>	<i>scal</i>
<i>vntobroken</i>	<i>untebroken</i>

Als weiteres Beispiel nehme ich die von BOCK (II S. 63) als »1351 —« bezeichnete Urkunde, d. h. die Urk. vom $12/5$ 1351, Original im Reichsarchiv (Gem. Arch. XXXII, 9), gedruckt STE-MANN III², und vergleiche Handschrift und Druck wie oben:

Original $12/5$ 1351	Stemann III
<i>hûren</i>	<i>horen</i>
<i>har (6mal)</i>	<i>her (6mal)</i>
<i>vam</i>	<i>van</i>
<i>betûghe</i>	<i>betûghe</i>
<i>vrunde</i>	<i>vrûnde</i>
<i>vûlbort³</i>	<i>vulbort³ (BOCK II S. 95 vul-)</i>
<i>tû (6mal)</i>	<i>to (6mal; so BOCK II S. 89)</i>

¹ HASSE III korrigiert den Schreibfehler (*w-* statt *v-*) des Originals.

² CHR. L. E. VON STEMANN, Geschichte des öffentlichen und Privat-Rechts des Herzogthums Schleswig, III (1867) S. 12 f.

³ Daneben im Original und Druck 1mal *volbort*, Bock hat nur *vul-*.

bûntsinghe (4mal)*vlecke**bû****ghûte**bû****grûteren**nût**tûlaghe**sûnt* (5mal)*bûschen**wûrden**velden**tûwassinghe**eder* (7mal)*watere**strûmen**mûlen**steuwinghe**scede**ende**also**benûmeden**nûtlicheyt**eruende**vûrevaren**vrûnt**vrømede* (so BOCK II S. 77)*lûbischer**vorbenûmeden**gûde²**we**vorbenømeden* (so BOCK II S. 77)*ich* (2mal)*sakewolt**brûder**kenseler**Buntsinghe* (4mal)*Vlecke**bü****Ghüte**bü****gröteren**nüt**tulaghe* (so BOCK II S. 89)*sünt¹* (5mal)*buschen**worden**velde**towassinghe* (vgl. o. *tû : to*)*eder* (6mal), *edder* (1mal)(BOCK II S. 140: *eder* +
edder)*watern**stromen**molen**stouwinghe**stede**erde**alse**benomeden**nütticheit**arvende**vorevaren**vrünt**vrømede**lûbischer**vorbenomeden**gode²**ve**vorbenomeden**ick* (2mal)*sackewolt**broder**Henseler*

¹ Nach BOCK (II S. 161) gilt im mnd. Material allein die *i*-Schreibung: *sint* «sind».

² Fehlt bei BOCK unter *gud : got* (II S. 87 f.).

<i>tûlûuer</i>	<i>tolover</i>
<i>alsinen</i>	<i>alsmen</i>
<i>lûdere</i>	<i>Ludere</i>
<i>brûderen</i>	<i>broderen</i>
<i>meynerstorpen</i>	<i>Meynerstorpe</i>
<i>vntruwen</i>	<i>in truwen</i>
<i>trûwe</i>	<i>truwe</i>
<i>nûmber</i>	<i>nûmber</i> (so BOCK II S. 107)
<i>orkûnde</i>	<i>orkonde</i>
<i>be thûghinghe</i>	<i>bethûghinghe</i>
<i>sakewolden</i>	<i>sakewolde</i>
<i>thûlœuere</i>	<i>tholovere</i>
<i>ingheseghele</i>	<i>inghesegele</i>
<i>desser</i>	<i>dessen</i>
<i>drûtteyn</i>	<i>Drûtteyn-</i> (BOCK II S. 109: <i>drutteyn-</i>)

Diese Zusammenstellungen von Fehlern und Ungenauigkeiten in den Urkundensammlungen SHU, HASSE III und STE-MANN III schwächen einen etwaigen Glauben an die »erstklassige Qualität« jener Drucke ganz wesentlich¹. Und wenn die Abweichungen vom Original auch nicht immer von sprachlicher Relevanz sind, so genügt doch eine flüchtige Durchsicht der obigen Listen, um uns davon zu überzeugen, dass eine auf dem Material der Drucke fussende orthographisch-lautliche und morphologische Beschreibung nicht mit einer entsprechenden Behandlung der in den Handschriften vorliegenden Sprache zusammenfallen würde und damit wenigstens teilweise ihren Wert verliert.

Die in Klammern beigefügten Hinweise auf BOCKs Arbeit bestätigen das oben (S. 19) Gesagte, dass BOCK — mit wenigen Ausnahmen (die beiden Wörter mit *o*) — die Drucke, nicht die

¹ Eine Quelle anderer Art sei noch hier erwähnt: die alte niederdeutsche Übersetzung des »Jyske Lov«. Die älteste Handschrift, die sogenannte Lindauhandschrift (Photokopie Kgl. Bibl. Kopenhagen), aus der Zeit um 1400 (hrsg. Danmarks gamle Landskabslove IV (1945) S. XXIX ff. und S. 267 ff.) scheint BOCK nicht zu kennen; er gibt als Quelle den Druck vom Jahre 1486 an (S. 65), benutzt aber, soweit ich sehe, nicht diese Ausgabe selbst, sondern den Abdruck bei KOLDERUP-ROSENVINGE (Kong Valdemar den Andens Jyske Lov etc. Kbh. 1837). Die Editionen KOLDERUP-ROSENVINGES sind im allgemeinen als wenig zuverlässig bekannt, und ein paar kleine Stichproben bestätigen das auch für diesen Fall: durchschnittlich jedes dritte Wort enthält einen Fehler gegenüber dem Druck von 1486.

originalen Urkunden benutzt. Die Anzahl der auf diese Weise bei Bock auftretenden falschen Formen scheint indessen, verglichen mit der gesamten Menge von Fehlern in den Ausgaben, recht gering zu sein ($^{12}/_4$ 1325: *oder, nvghē, ses*; $^{12}/_5$ 1351: *vul-, to, tulaghe, edder, nūmber, drutteyn*). Wenn man aber in Betracht zieht, dass Bock das Material der Quellen bei weitem nicht voll verwertet, dass die Urkunde $^{12}/_4$ 1325 z. B. im ganzen nur etwa 20 Belege abgegeben hat, machen drei falsche Formen schon einen verhältnismässig hohen Prozentsatz aus. Wichtig ist hier besonders, dass die Handschrift *noghe*, nicht *nvghē* besitzt (o. S. 21), denn damit fällt *nuge*: *noge*¹, welches Bock mit *u*-Schreibung nur dies eine Mal belegen kann, als »Schlüsselwort« überhaupt ganz weg.

Von den beiden Drucken, die ihm bei der Urkunde $^{12}/_4$ 1325 zur Verfügung standen, wählt Bock den schlechteren der SHU. Warum? Wäre er von HASSE III ausgegangen, hätte er alle drei Fehler vermieden! Auch bleibt es unverständlich, weshalb Bock selbst in solchen Fällen, wo ihm das Original zugänglich war, ja, wo er es in der Hand gehabt hat, um Schriftproben daraus mitzuteilen (Tafel I und III), doch sein Material aus der unsicheren Quelle der Drucke schöpft.

Andererseits könnte das Bocksche *drutteyn* der Urkunde $^{12}/_5$ 1351 (o. S. 24), das weder mit dem Original noch mit dem Druck übereinstimmt, in Verbindung mit den (Fussn. S. 20, 21, 22, 23) notierten Lücken — eine Fortlassung der Formen aus »platztechnischen Gründen« (Bock II S. 76) kommt wohl bei dem Material jener alten Quellen kaum in Frage —, auf einen gewissen Mangel an Sorgfalt bei der Einsammlung des Stoffes deuten. Eine Nachprüfung von ein paar zusammenhängenden Zeilen wird hier lehrreich sein.

BOCK II hat S. 89 folgendes:

»5) *dun* : *don* (*tun*)

u-Schreibung: 1340 a (*dūn*), b (*dun*), 1374 (*duth*); sonst *o*-Schreibung. Heute: *dōn*.

6) *tu* : *to* (*zu*).

tu-Schreibung: 1328 (*tū*), 1351 (*tulaghe* neben *to*), 1397 (*tu*), 1399 a (*tu* neben *to*). — Sonst *to*, *tho*.«

¹ BOCK II S. 88; anscheinend sowohl Substantiv (»Genüge«) als Verbum (»genügen«) — Bock gibt keine Übersetzung.

Hierzu ist nun im einzelnen zu bemerken: 1340b hat sowohl im Original als im Druck rund 10mal *don*, aber nie *dun*. Eine Quelle 1374 findet sich in Bocks Verzeichnis der Quellen überhaupt nicht; *duth* wird also wohl einem anderen Text entstammen. 1328: das Original ist auch mir nicht zugänglich, der Druck hat nicht ausschliesslich *tû*, sondern 5mal *to*, 4mal *tû*. 1351: »*tulaghe* neben *to*« stimmt mit dem Druck überein, das Original hat indessen durchgängig *tû*, auch *tûlaghe*, nur 3mal *to* (vgl. o. S. 22 f.). 1397: Original und Druck haben allgemein *tu*, aber auch vereinzelt *to*. 1399a ist Fehler für 1399, wo der Druck 5mal *to* und 4mal *tu* aufweist. »Sonst *to*, *tho*«: aber z. B. 1364b hat im Druck (das Original war mir nicht zugänglich) etwa 20mal *tu*, nie *to*.

Die hier behandelten Zeilen hätten also eher so lauten müssen:

»5) *dun* : *don* (tun)

u-Schreibung: 1340a (*dân*), . . . (*duth*); sonst *o*-Schreibung. Heute: *dōn*.

6) *tu* : *to* (zu).

tu-Schreibung: 1328 (*tû* neben *to*), 1351 (*tû*, selten *to*), 1364b (*tu*), 1397 (*tu*, selten *to*), 1399 (*to* neben *tu*). Sonst *to*, *tho*«.

Auch jetzt noch mögen in diesen Zeilen Fehler und Mängel stecken, da ich in ein paar Fällen auf die Benutzung der Drucke angewiesen war und natürlich nicht alle Quellen auf hierhergehöriges Material hin untersuchen konnte. Aber meine Nachprüfungen haben deutlich dargetan, dass die oben (S. 19) zitierte Äusserung Bocks von der Zuverlässigkeit seines Materials einer nicht unwesentlichen Modifikation bedarf.

Was ferner Anlage und Methode betrifft, wurde schon oben (S. 14) angedeutet, dass Bock sich auf die Untersuchung einer verhältnismässig geringen Anzahl sprachlicher Erscheinungen beschränkt. Von seiner Äusserung (II S. 55 f.), er wolle den »Strom niederdeutscher Schrift- und Sprechsprache, der sich im Laufe der Jahrhunderte über die südlichen Gebiete des alten dänischen Herzogtums ergossen hat, in seinem Werden, seiner allmählichen Formung und seiner endgültigen Gestaltung in ganzer Breite zu erfassen« versuchen, ausgehend, hätte man allerdings eine vollständige Behandlung der niederdeutschen Sprache Schleswigs, mindestens etwa eine Laut- und Formen-

lehre, erwarten können. Bock will indessen keine »Wiederholung von mnd. Selbstverständlichkeiten bringen«; es kommt ihm vielmehr darauf an, »in Form von »Schlüsselwörtern« diejenigen grammatischen Gebiete und Probleme zu betrachten, welche die kulturellen und sprachlichen Strömungen, die zur Bildung der mnd. Schrift- und Sprechsprache in Schleswig beigetragen haben, beleuchten können« (II S. 75 f.).

Bei der Wahl der »Schlüsselwörter« folgt er im wesentlichen HÖJBERG CHRISTENSEN, fügt jedoch, da es ihm nicht allein um das Mittelniederdeutsche zu tun ist, einige Erscheinungen hinzu, welche die Gegensätze der heutigen Mundarten hervortreten lassen. Jedes »Schlüsselwort« wird isoliert diachronisch behandelt, und so setzt sich der sprachliche Teil der Bockschen Arbeit aus einer Reihe von Einzeluntersuchungen zusammen, die erst zum Schluss durch die aus ihnen gezogenen gemeinsamen Folgerungen miteinander verknüpft sind.

Diese Methode hat insofern gewisse Vorteile, als sie die Bewältigung von vielen Texten ohne grossen Zeitaufwand ermöglicht, da jeder Text nur auf das Vorkommen ganz bestimmter, im voraus gewählter Formen hin geprüft wird, und bei einer Untersuchung der Verwandtschaftsverhältnisse mehrerer Texte, der geographischen Lokalisierung ihrer Sprachformen usw. wird die Zusammenstellung einer begrenzten Anzahl charakteristischer Züge oft genügen oder doch wenigstens eine vorläufige Orientierung abgeben können. Aber eine befriedigende systematische Sprachbeschreibung, wie sie für die verschiedenen Perioden des Niederdeutschen in Schleswig wohl erwünscht wäre, kommt dabei natürlich nicht zustande.

Trotz der hier nachgewiesenen Schwächen am Material und an dessen Behandlung wird doch Bocks erste Schlussfolgerung, dass die mittelniederdeutsche Urkundensprache einen nordniedersächsischen Charakter hat und »voll und ganz von der hansischen Verkehrssprache lübischer Tradition geprägt« ist (II S. 185), im grossen und ganzen als richtig anzusehen sein, jedenfalls solange unsere Kenntnis von der »lübischen Tradition« sowie von der mittelniederdeutschen Sprache Schlesiws nicht vollständiger ist. Auch das von Bock wiederholt erörterte Problem der »westlichen Strömung« in Schleswig muss im Zusammenhang mit einer Beurteilung der Erscheinung in der

Sprache Lübecks gelöst werden. Und wenn BOCK in allen erwähnten Fällen (*vrent* für *vrünt*, *nîn* für *nên* usw.) die Annahme eines westlichen Einflusses glatt ablehnt und überall nur spezielle, jedoch bodenständige Entwicklungen sehen will, so schliesst er sich m. E. zu eng an SARAuw (und HAMMERICH) an, während ausgedehnte selbständige Untersuchungen unter Heranziehung der neueren Literatur¹ zu einem anderen Ergebnis hätten führen müssen. Ich kann in der Beziehung ganz der Kritik von seiten KORLÉNS zustimmen und mich mit einem Hinweis auf dessen Rezension und weitere Behandlung begnügen².

Es wurde schon oben (S. 15) betont, dass die niederdeutsche Sprache in Schleswig, wie sie uns in den Texten des Mittelalters und der folgenden Zeit bis um 1650 entgegentritt, Schriftsprache ist, eine Sprache, die mehr oder weniger von der gesprochenen Sprache der Schreiber abwich. Hierüber ist auch BOCK völlig im klaren, und er widmet dem Verhältnis zwischen mittelniederdeutscher Schriftsprache und mittelniederdeutscher Sprechsprache ein besonderes Kapitel (II S. 27 ff.).

Er weist zunächst die Behauptung A. LASCHS³, er hätte in seinem Buch »Niederdeutsch auf dänischem Substrat«, genau so wie vor ihm SARAuw, »die Umgangssprache der schreibkundigen Städter« mit der mittelniederdeutschen Schriftsprache identifiziert⁴, energisch zurück; denn er habe immer mit einer von der Schriftsprache abweichenden «mnd. Städtersprache«, einer »städtischen Kultursprache«, gerechnet, die allerdings »wiederum auf mehreren Gebieten schriftsprachlich beeinflusst« war; die »städtische Kultursprache« sei aber nur als die Umgangssprache der oberen Klassen der Bevölkerung zu betrachten, die unteren Schichten sprachen eine andere Sprache. Und hier anknüpfend schildert BOCK — an zwei Stellen seines Buches (II

¹ Vgl. GUSTAV KORLÉN, Die mittelniederdeutschen Texte des 13. Jahrhunderts (1945) S. 219 ff. Neuerdings scheint auch BOCK mit westfälischer Beeinflussung zu rechnen (Festschrift til L. L. HAMMERICH (1952) S. 65).

² Nd. Mitt. 4, 88 f.; Nd. Mitt. 6, 84 f.; Norddeutsche Stadtrechte I (1950) S. 57 f. Vgl. auch CORDES (Zeitschr. 73 (1949) S. 363).

³ Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil. 56 (1935) Sp. 443.

⁴ Diese Formulierung SARAuws, dass das Mittelniederdeutsche die Umgangssprache der schreibkundigen Städter widerspiegelt, will BOCK dahin ändern, dass umgekehrt die Umgangssprache der Städter die mittelniederdeutsche Schriftsprache widerspiegelt, was allerdings keine Verbesserung zu sein scheint, da die gesprochene Sprache doch auf alle Fälle, obwohl von der Schriftsprache beeinflusst, als das Primäre gelten muss.

S. 29 f. und S. 186 f.) mit z. T. gleichem Wortlaut — interessante sprachliche Zustände der Städte Schleswig und Flensburg in mittelalterlicher Zeit. Er spricht von einem Streit zwischen den beiden Schichten der Sprechsprache, hier anders gestaltet als in den übrigen Städten des niederdeutschen Gebiets, denn die untere Schicht sei hier schwächer gewesen, und die obere habe sich weitgehend der Schriftsprache angeglichen, wobei er der Behauptung SCHÜTTS¹, dass in Flensburg »mit einer kleinen Einschränkung« Schrift- und Sprechsprache identisch gewesen seien, ganz zustimmen kann.

Grundsätzliches lässt sich gegen eine solche allgemeine Betrachtung nicht einwenden. Dass neben dem bekannten Gegensatz zwischen Schrift- und Sprechsprache ebenfalls ein Gegensatz zwischen verschiedenen Schichten der Sprechsprache bestand — damals wie heute —, glaubt man ohne weiteres: der reiche Kaufmann und Bürgermeister sprach nicht genau so wie der Fischhändler auf der Strasse. Auch zweifelt man nicht an dem speziellen Charakter der sprachlichen Verhältnisse in Flensburg und Schleswig. Aber man fragt sich bloss, ob die von Bock geschilderten Zustände nur Vermutungen, Postulate darstellen, oder inwiefern sie tatsächlich an dem uns überlieferten sprachlichen Material abzulesen sind und ob etwa Bock den Nachweis einerseits von dem Unterschied zwischen Schrift- und Sprechsprache, andererseits von den Differenzen der beiden Schichten der Sprechsprache an Hand konkreter Beispiele erbracht hat.

Soviel ich sehe, gibt es zur Feststellung etwaiger Abweichungen zwischen mittelniederdeutscher Schrift- und Sprechsprache nur eine brauchbare Methode. Wenn als Objekt unserer Untersuchung allein die geschriebene Sprache der überlieferten Texte zu unserer Verfügung steht, werden Eigentümlichkeiten der gesprochenen Sprache nur durch diese Schriftsprache hindurch zu erkennen sein, und zwar als Verstösse gegen die schriftsprachliche Norm². Ich nenne ein Beispiel: Wenn in der Handschrift des Flensburger Stadtrechts von 1492 der Plur. Präs. der starken und schwachen Verben in Übereinstimmung mit der nieder-

¹ Schlesw.-Holst. Jahrb. 1921 S. 64.

² In dem Sinne spricht A. LASCH von »Entgleisungen nach der gesprochenen Sprache hin«; zitiert von Bock II S. 29.

deutschen Schriftsprache jener Zeit regelmässig auf *-en* ausgeht (als Ind. und Konj. im ganzen mehr als 30mal belegt), daneben indessen ein paarmal eine *-et*-Form begegnet, so lässt sich eine solche Sachlage dahin deuten — falls von etwaigen Störungen durch die Vorlage abgesehen werden darf —, dass die vereinzelt *-et*-Formen Vertreter der gesprochenen Sprache des Schreibers sind, die ihm aus Versehen in die Feder kamen. Und eine Heranziehung und entsprechende Untersuchung anderer Quellen würden vielleicht zu der Annahme führen, dass die niederdeutsche Umgangssprache in Flensburg um 1500 überhaupt in diesem wichtigen Punkt von der Schriftsprache abwich.

Dies Beispiel lehrt: einerseits, dass die Herausarbeitung einzelner, von dem schriftsprachlichen Gebrauch divergierender Züge einer mittelniederdeutschen Sprechsprache eine mühsame und oft nur zu annähernd richtigen oder ganz unsicheren Ergebnissen führende Operation darstellt, wobei von einer Zerlegung der Sprechsprache in zwei Schichten noch garnicht die Rede war, und andererseits, dass eine systematische Beschreibung der in dem betreffenden Text zu Tage tretenden Schriftsprache die notwendige Grundlage bilden muss.

Bocks Methode ist in diesem Falle, wie auch sonst, die historische; er sagt (II S. 60): »Was im Mnd. und im älteren Nnd. als Vorstufe des heutigen Sprachstandes der städtischen und »angelernten« Mundarten betrachtet werden kann, darf als »bodenständige« mnd. Schrift- und Sprechsprache angesprochen werden. Wo dies nicht der Fall ist, liegt entweder eine Abweichung der mnd. Schriftsprache von der mnd. Sprechsprache vor, oder der Unterschied der mnd. Form von der heutigen ist von einer solchen Art, dass man die sprachliche Entwicklung infolge einer allzu grossen Lücke in den Belegen nicht darzustellen vermag«; und der Sinn dieser Worte geht unzweideutig aus der Praxis hervor, wo Entscheidungen wie: »Da es in den heutigen »angelernten« Mundarten *xud* heisst, kann man daraus den Schluss ziehen, dass die mnd. Stadtmundarten unseres Gebietes neben der *u*-Schreibung auch die *u*-Aussprache gehabt haben müssen« (II S. 90) folgende einfache Formulierung gestatten: Entspricht eine alleinherrschende mittelniederdeutsche Form der heutigen mundartlichen von Angeln

und Mittelschleswig, wird sie sowohl der alten Schriftsprache als auch der alten Sprechsprache von Flensburg und Schleswig zugewiesen; entspricht aber von zwei mittelniederdeutschen Nebenformen die eine der heutigen Angler und Mittelschleswiger Form, so wird eben diese als die alte sprechsprachliche Form betrachtet. Das heisst: was mittelniederdeutsche Sprechsprache der Städte Schleswig und Flensburg ist, bestimmt Bock mit Hilfe der heutigen Mundarten von Angeln und Mittelschleswig.

Mag nun die Erschliessung einer mittelniederdeutschen Sprechsprache auf historischem Wege, von den heutigen Dialekten aus, schon an sich ein problematisches Unternehmen sein, so birgt in dem vorliegenden Fall ein solches Verfahren einen schlimmen methodischen Fehler. Denn was bei Bock eine unbedingte Voraussetzung sein müsste — dass die alte niederdeutsche Sprechsprache von Flensburg und Schleswig tatsächlich die Grundlage der modernen Mundarten Angelns und Mittelschleswigs bildet, also »die Anknüpfung« dieser Mundarten »an die mnd. und ältere nnd. Stadtmundartentradition« (Bock II S. 195) — ist zugleich die These, deren Richtigkeit er beweisen will. Oder mit anderen Worten: das Endergebnis der Untersuchung war bei der Feststellung jeder mittelalterlichen sprechsprachlichen Form schon stillschweigend vorausgesetzt!

Damit fällt die Erörterung der von Bock erschlossenen mittelniederdeutschen Sprechsprache von vornherein weg. Und überhaupt, solange Untersuchungen zur Feststellung der Sprechsprache im oben (S. 29 f.) erwähnten Sinne nicht vorliegen, wird die niederdeutsche Sprache aller Quellen bis um 1800 als — mehr oder weniger genau die Mundart des Schreibers widerspiegelnde — Schriftsprache zu betrachten sein (vgl. o. S. 15 f.). Als sichere Basis für mundartliche Studien kommen daher vorläufig nur die Quellen der sogenannten dritten Gruppe in Frage (vgl. o. S. 30 und u. S. 47 ff.).

II. Angler und Mittelschleswiger Niederdeutsch.

Wir kehren nun zu unserem Hauptthema von Art und Herkunft des nicht-bodenständigen Niederdeutsch in Schleswig zurück (vgl. o. S. 13).

Unter dem Gebiet des nicht-bodenständigen Niederdeutsch

verstehen wir naturgemäss die heute niederdeutschen Gegenden nördlich der alten Südgrenze der friesischen und dänischen Siedlung, wie sie oben (S. 4) angegeben wurde, also etwa von der Mündung der Eider bis zur Bucht von Eckernförde. Tatsache ist aber, dass die Forscher, die sich mit dem Problem beschäftigt haben, also TUXEN, LYNGBY, THORSEN, MÖLLER (der jedoch auch die ursprünglich friesische Westküste berücksichtigt) und besonders BOCK (und folglich auch dessen Kritiker LASCH, TEUCHERT und CORDES), offensichtlich nur den nördlichen Teil des ursprünglich dänischen Gebiets, d. h. Angeln und Mittelschleswig nördlich der Linie Schlei-Schleswig-Husum, ins Auge fassten. Dass die Frage nach dem Niederdeutschen in diesem Gebiet sich zunächst melden musste, zumal bei dänischen Forschern, liegt klar auf der Hand. Und wir werden uns im Folgenden auch zunächst dieser Frage zuwenden, vergessen aber nicht, dass es sich hier in Wirklichkeit um eine Teilfrage handelt, und ziehen später auch Südschleswig in unsere Betrachtungen mit hinein.

Wie erwähnt bildete um 1800 die Schlei-Schleswig-Husum-Linie die Grenze zwischen dänischer und niederdeutscher Volkssprache, und im Westen war der Küstenstreifen nördlich von Husum wohl noch friesisch, wenn auch auf den Inseln Nordstrand und Pellworm das Niederdeutsche schon stark überwog. Im 19. Jahrhundert setzte dann im mittleren Teil von Schleswig die Aufgabe des Dänischen und des Friesischen und die Annahme des Niederdeutschen als Sprache der ländlichen Bevölkerung ein. Dieser Sprachwechsel vollzog sich in so junger Zeit — und vollzieht sich noch fortwährend —, dass der ganze Prozess, besonders was den Wechsel vom Dänischen zum Niederdeutschen betrifft, an Hand mehrerer authentischer Berichte und statistischer Aufnahmen studiert werden kann und schon mehrfach behandelt worden ist¹.

¹ Ich verweise auf die erwähnten Arbeiten von TUXEN, THORSEN und BOCK, sowie vor allem auf: C. F. ALLEN, *Det danske Sprogs Historie etc.* II (1858), besonders S. 67 ff.; H. N. A. JENSEN, *Versuch einer kirchlichen Statistik des Herzogthums Schleswig* (1840 ff.) S. 21 ff.; E. HAGERUP, *Om det danske Sprog i Angel*. 2. Ausg. (1867) S. XVII ff., S. 156 ff.; PAUL SELK, *Die sprachlichen Verhältnisse im deutsch-dänischen Sprachgebiet südlich der Grenze* (1937), Textband und Kartenband samt Ergänzungsband mit Karten (1940); L. C. PETERS in *»Nordfriesland«* (1929) S. 384 ff.

Über den geographischen Verlauf des Sprachwechsels scheint kein Zweifel zu bestehen. Das Niederdeutsche als alleinherrschende Volkssprache rückte nach Norden vor, gleichzeitig an der ganzen Linie, wenn auch langsamer in Mittelschleswig als in Angeln, aber offensichtlich ohne die Fühlung mit dem im Süden sich anschliessenden Niederdeutschen zu verlieren und ohne dänische oder friesische Sprachinseln zu hinterlassen. Nach Berichten und Kartenskizzen¹ zu urteilen, waren um 1850 etwa die südliche Hälfte von Angeln und die unmittelbar nördlich des Danewerk gelegenen Kirchspiele ganz niederdeutsch. Der übrige Teil von Angeln mit der im Südwesten angrenzenden Gegend von Mittelschleswig war gemischt niederdeutsch und dänisch. Hier verschwand das Dänische im Laufe der folgenden 50 Jahre, und um 1900 war das rein niederdeutsche Gebiet bis an Flensburg herangerückt, während die gemischte Zone in Mittelschleswig noch in einem Winkel nach Süden etwa Viöl mit umfasste. Heute geht der Sprachwechsel vor sich in einem breiteren oder schmaleren Gürtel, der sich südlich der Reichsgrenze quer durch die Halbinsel erstreckt.

Diesen Sprachwechsel von heute hat SELK in seinen vorzüglichen statistisch-geographischen Aufnahmen klar vor Augen geführt. Der deutsch-dänische Grenzgürtel südlich der Reichsgrenze ist ein Gebiet der Sprachenmischung und der Mehrsprachigkeit: es werden hier drei Sprachen gesprochen, Dänisch, Niederdeutsch und Hochdeutsch (zu welchen im Westen noch das Friesische hinzutritt), und zwar an vielen Orten so, dass alle Bewohner durchweg alle drei Sprachen sprechen, oder nur in der Weise, dass man eine oder zwei Sprachen sprechen, die übrigen jedoch meist verstehen kann. SELK untersucht ferner die Verteilung der drei (oder vier) Sprachen auf die kleineren und grösseren Gemeinschaften wie Familie, Schule, Dorf und vergleicht die »Hausprache«, die wiederum in »Elternsprache«, d. h. die Sprache der Eltern untereinander, und »Kindersprache«, d. h. die Sprache, welche die Eltern mit ihren Kindern sprechen, zerfällt, die »Dorfsprache« der erwachsenen Bewohner des Dorfes unter einander und die »Schulhofsprache«. Durch weitere Heranziehung historischen Materials, unterstützt durch die Angaben

¹ Wiedergaben der Kartenskizzen von KOCH, BIERNATZKI und ALLEN in BOCK I S. 336 f.

lokaler Gewährsleute, wird es dann möglich, den Ablauf des Sprachwechsels in dessen verschiedenen Phasen, mit hinreichender Sicherheit etwa für die letzten 50 Jahre, festzustellen. Einige bedeutungsvolle Tatsachen sind hervorzuheben.

Am südlichen Rand des Gürtels überwiegt das Niederdeutsche, am nördlichen das Dänische, die Mitte weist einen kontinuierlichen Übergang auf. Nur in einem einzelnen Fall scheint eine kleine Dorfschaft, Bøgelhuus im Kirchspiel Medelby, mit überwiegend niederdeutscher Haussprache ganz bis an die Reichsgrenze in vorwiegend dänisches Gebiet vorzuspringen: es handelt sich hier aber um eine Bevölkerung, die nicht aus dem Kirchspiel Medelby stammt.

Der Sprachwechsel zugunsten des Deutschen wird heute nur zum geringen Teil durch Zuwanderung hervorgerufen; viel wichtiger ist der Wechsel innerhalb der alteingesessenen dänischen Familien selber. Der Prozess vollzieht sich in der Weise, dass das Dänische als »Kindersprache« zunächst durch das Hochdeutsche ersetzt wird, durch die Sprache nämlich, die den Leuten als Schriftsprache, als Sprache der Schule, der Kirche, der öffentlichen Behörden, des Rundfunks usw. vertraut ist. Damit verschwindet aber das Dänische keineswegs: wenn die Kinder auch zu Hause nur Hochdeutsch sprechen, so lernen sie doch Dänisch von den andern Kindern in der Schule und können als Erwachsene weithin diese Sprache verwenden. Überhaupt hält sich das Dänische am längsten als »Dorfsprache« der Erwachsenen.

Die hochdeutsche »Kinder-« und »Haussprache« wird dann später durch das Niederdeutsche abgelöst, wohl nachdem das Niederdeutsche als Sprache der Erwachsenen neben das Dänische getreten ist. In den Gegenden, wo die Sprache der Erwachsenen hauptsächlich niederdeutsch ist, also am südlichen Rand des Grenzgürtels, findet auch ein Wechsel direkt vom Dänischen zum Niederdeutschen statt. Sporadische Übergänge von niederdeutscher zu hochdeutscher »Haussprache« im Grenzgebiet, wie sonst in niederdeutschen Gegenden, lassen sich als Ergebnisse des allgemeinen Strebens nach höherer »Bildung« erklären.

Die bei dieser Untersuchung des heutigen Sprachwechsels in Schleswig gewonnenen Erfahrungen bilden nun eine geeignete Grundlage für die Rekonstruktion des Sprachwechsels in Angeln und Mittelschleswig im 19. Jahrhundert.

Die Sprachgrenze, die um 1800 an der Schlei-Schleswig-Husum-Linie verlief, wird wahrscheinlich — ebenso wenig wie die heutige Sprachgrenze — nicht eine Grenzlinie, sondern vielmehr ein Grenzgürtel gewesen sein. Vielleicht war der Gürtel nicht von derselben Breite wie der heutige, aber eine Reihe von Kirchspielen quer über die Halbinsel, jedenfalls von Husum bis Schleswig, wird ein niederdeutsch-dänisches (bei Husum ein niederdeutsch-friesisches) Mischgebiet gebildet haben. An der Schlei bestand eher die Möglichkeit einer tatsächlichen Grenzlinie zwischen einem rein dänischen nördlichen und einem rein niederdeutschen südlichen Ufer¹; wo aber an den schmaleren Stellen die beiden Ufer durch den Verkehr miteinander verbunden waren, wird mit einem Mischgebiet zu rechnen sein.

Nördlich des Grenzgürtels herrschte das Dänische (im Westen das Friesische) durchweg als die Sprechsprache der ländlichen Bevölkerung, südlich des Grenzgürtels das Niederdeutsche. Als Hochsprache, d. h. als Schriftsprache, als Sprache der Verwaltung, der Kirche, der Schule usw. herrschte das Hochdeutsche, und zwar nicht allein im niederdeutschen Südschleswig, sondern auch im ganzen mittleren Schleswig. Als Sprechsprache aber, etwa als »Kindersprache« oder »Haussprache« wie im heutigen Grenzgürtel, kam das Hochdeutsche damals nicht in Betracht, jedenfalls wird eine derartige Erscheinung von keinem Bericht erwähnt. Die Abweichung von den heutigen Verhältnissen erklärt sich ohne Schwierigkeiten aus der zu jener Zeit weit schwächeren Stellung des Hochdeutschen.

Wenn nun in dieser Mischzone bei der Heirat verschieden-sprachiger Leute stets das Dänische (und das Friesische) dem Niederdeutschen wich, wenn von Süden einwandernde niederdeutschsprachige Familien ihre eigene Sprache bewahrten und kein Zuzug von Norden stattfand, so musste der Gürtel sich allmählich nach Norden bewegen, und am südlichen Rand löste sich rein niederdeutsches Gebiet ab. Wenn dann ausserdem von etwa 1800 an nach der Reorganisation des schleswigschen Schulwesens in der letzten Hälfte des 18. Jahrhunderts, bei der in den dänischen (und friesischen) Gegenden des mittleren Schleswig, wo hochdeutsche Kirchensprache galt, die Volkssprachen

¹ Dementsprechend fallen viele heutige Dialektlinien mit der Schlei zusammen; s. BOCK I S. 313 ff.

aus der Schule verdrängt und durch das Hochdeutsche ersetzt worden waren, dänischredende Eltern, von Pfarrern und Lehrern angeregt, um »dem hochdeutschen Schulunterricht nicht hinderlich zu sein«, vielfach das Niederdeutsche als »Kindersprache« adoptierten¹, so hatte das zur Folge, dass der Grenzgürtel mit grösserer Geschwindigkeit nach Norden vorrückte. Die Bewegung konnte schneller vor sich gehen, wie in Angeln, oder langsamer, wie in Mittelschleswig; das war vermutlich von sozialen, politischen und vielleicht auch anderen Faktoren abhängig.

Vollzog sich der Sprachwechsel vom Anfang des 19. Jahrhunderts an tatsächlich in der hier skizzierten Weise, so lassen sich daraus — hypothetisch — gewisse Schlüsse ziehen betreffs der Art und Beschaffenheit des neuen Niederdeutsch in Angeln und Mittelschleswig (von dem wenig aufgeklärten Vorgang auf altem friesischem Boden sehe ich hier ab).

Da das Niederdeutsch des Grenzgürtels längs der Schlei-Schleswig-Husum-Linie sich natürlich eng an die südschleswigschen Mundarten anschloss, wird das in Mittelschleswig und Angeln vorrückende Niederdeutsch zunächst als mit jenen Mundarten identisch zu betrachten sein. In diesem Punkt gehen, wie oben (S. 7 ff.) ausgeführt, die Ansichten auseinander. Aber selbst ein ausgesprochener Gegner meiner Hypothese wie BOCK, der in seinem ersten Werk das Niederdeutsche nördlich von Schlei und Danewerk ganz von dem südlichen trennen wollte, musste neuerdings (II S. 190 f.), nachdem HAMMERICH² und LASCH³ bei BOCK vergebens nach einer Interpretation der von Norden nach Süden verlaufenden Dialektlinien gesucht hatten, zugeben, dass eine Reihe von Erscheinungen wie *ammer/emmer*⁴ »Eimer« (I S. 313 Abb. 1), *um/üm* (a. a. O. Abb. 2) usw. nur als Einwirkung von seiten der südlichen Mundarten zu deuten ist.

Eine vollkommene Übereinstimmung der niederdeutschen

¹ Vgl. JENSEN, Kirchl. Statistik, S. 21, sowie besonders ALLEN II S. 264 ff.

² Bei der mündlichen Verteidigung.

³ Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil. 56 (1935) Sp. 442.

⁴ Statt der Lautschrift verwende ich durchweg eine »Rechtschreibung«, im grossen und ganzen in Anlehnung an die Hamburgische Orthographie (Plattdeutsche Rechtschreibungslehre, bearb. von C. BORCHLING, 1935). Für die Reihe der langen offenen Vokale verwende ich die Zeichen *æ* *ɑ* *ā*; Doppelschreibung ist nicht erforderlich, da eine Reihe von entsprechenden Kürzen nicht vorkommt.

Mundarten südlich und nördlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie ist jedoch keineswegs zu erwarten. Wenn eine Bevölkerung mit dänischer Sprechsprache und einer gewissen »passiven« Kenntnis des Hochdeutschen das Niederdeutsche annahm und nach einer Periode der Doppelsprachigkeit zum alleinigen Gebrauch des Niederdeutschen als Sprechsprache überging, blieben Elemente des Dänischen und des Hochdeutschen in der neuen niederdeutschen Mundart haften. Das dänische Substrat ist eindeutig und ausführlich nachgewiesen worden, besonders in BOCKs Arbeiten. Auch die hochdeutschen Bestandteile wurden von BOCK und früheren Beobachtern und Erforschern klar erkannt. Bei der Erlernung des Niederdeutschen stellte sich statt einer als fremd und ungewöhnlich empfundenen niederdeutschen Form oft die vertraute hochdeutsche ein¹. Das Angler Niederdeutsch klingt daher feiner und richtiger als die südlicheren niederdeutschen Dialekte², und die Worte TEUCHERTS, dass jene Sprache überhaupt keine »voll ausgeprägte Mundart« sei, dass deren Form »dem Äusseren einer Schrift- und Gebildeten-sprache« gleiche³, sind vollkommen berechtigt, nur handelt es sich m. E. nicht um eine alte niederdeutsche Form, sondern um hochdeutschen Einschlag in verhältnismässig junger Zeit.

Überhaupt darf man nicht annehmen, dass das bei dem Sprachwechsel sich durchsetzende und ausbreitende Niederdeutsch eine feste endgültige Gestalt besessen hätte, sozusagen als niederdeutsche Mundart »fertig« gewesen wäre. Die Beeinflussung von seiten der südlichen Dialekte dauert an und wirkt sich als eine wellenförmig sich fortpflanzende Substitution nichtniederdeutscher Elemente durch niederdeutsche aus⁴. Das bedeutet — bei einer chronologischen Betrachtung —, dass an ein und demselben Ort das Niederdeutsche zur Zeit des Sprachwechsels mehr Dänisch und Hochdeutsch enthielt als z. B. 100 Jahre später, — bei einer geographischen Betrachtung —, dass der Norden des Gebiets stets mehr dänische und hochdeutsche Besonderheiten im Niederdeutschen aufweist als der Süden.

¹ Vgl. FIRMENICH, Germaniens Völkerstimmen I S. 36; TUXEN, Det platt. Folkesprog S. 3; J. R. F. AUGUSTINY, Achtern Åben S. IV; N. M. PETERSEN, Plattd. Fabeln etc. (1865) S. V; BOCK I S. 213 ff.

² Vgl. FIRMENICH a. a. O. S. 37.

³ AnzfdA 55 (1936) S. 167.

⁴ Vgl. hierzu auch BJERRUM, Fjoldemålets Lydsystem S. 106.

Dass dies in bezug auf die geographische Verteilung zutrifft, ergibt sich ohne weiteres aus den Kartenskizzen bei BOCK (I S. 313 ff., besonders Abb. 43 S. 334). Im heutigen Grenzgürtel müssten demnach auch mehr Danismen zu finden sein als in Angeln. Nach den Beobachtungen BRUNO KETELSENS (SELK S. 113) scheint allerdings das Gegenteil der Fall zu sein. Die Erklärung ist aber ohne Zweifel darin zu suchen, dass bei der Gestaltung des Niederdeutschen heute das Hochdeutsche dem Dänischen weit stärker Konkurrenz macht als früher: wie schon erwähnt (S. 34) vollzieht sich der Wechsel vom Dänischen zum Niederdeutschen geradezu über eine hochdeutsche Zwischenstufe.

Zusammenfassend liesse sich dann das Angler und Mittelschleswiger Niederdeutsch charakterisieren als ein im wesentlichen mit den südschleswigschen Mundarten übereinstimmender, jedoch vom dänischen Substrat herrührende dänische und vom hochdeutschen Superstrat stammende hochdeutsche Elemente enthaltender Dialekt; dass ausserdem mit speziellen Angler und Mittelschleswiger Innovationen zu rechnen ist, versteht sich von selbst.

Während, wie wir sahen, der dänische und der hochdeutsche Einschlag in dem Niederdeutsch von Angeln und Mittelschleswig als sicher nachgewiesene Tatsachen gelten können und da ferner eine Verbindung mit den südlichen Mundarten nicht zu bestreiten ist, bleibt nur noch zu erwägen, ob etwa daneben noch andere Faktoren zum Aufbau der neuen Mundarten beigetragen haben. Mit anderen Worten, wir müssen zu der Behauptung BOCKS und TEUCHERTS von einer mittelniederdeutschen Grundlage jener Mundarten Stellung nehmen.

Als ich oben (S. 34 ff.) den Vorgang des Sprachwechsels zu rekonstruieren versuchte, setzte ich voraus, dass die ländliche Bevölkerung von Angeln und Mittelschleswig vor 1800 kein Niederdeutsch konnte. War diese Voraussetzung etwa unberechtigt? Wäre es nicht denkbar, dass um 1800 ganz Angeln und Mittelschleswig den Grenzgürtel mit Sprachenmischung und Doppelsprachigkeit ausgemacht hätten und dass dieser Zustand ins Mittelalter zurückreichte?

Es ist bekannt, dass vom Ende des Mittelalters an das als

Kanzleisprache der Städte geltende Niederdeutsch im ganzen mittleren Schleswig als amtliche Sprache in Gebrauch war und bei der Reformation als Kirchensprache eingeführt wurde¹. Daraus darf man wohl schliessen, dass auch auf dem Lande die Bevölkerung eine gewisse Kenntnis des Niederdeutschen besass. Aber nur eine geringe Anzahl der Bewohner, nur etwa Pfarrer, Beamte, Gutsbesitzer, also Angehörige der gebildeten Oberschicht beherrschten das Niederdeutsche. Die breite Masse der Landbevölkerung verstand wohl zum Teil das von der Kanzel geredete Niederdeutsch, sie sprach jedoch ausschliesslich Dänisch, im Haus und im Dorf: ihre Beherrschung des Niederdeutschen war höchstens nur eine »passive«. Als dann im Laufe des 16. und 17. Jahrhunderts das Niederdeutsche als amtliche Sprache und als Kirchensprache durch das Hochdeutsche abgelöst wurde, trat allmählich an die Stelle des Niederdeutschen bei der »ungebildeten« Landbevölkerung eine ähnliche »passive« Beherrschung des Hochdeutschen. Die Kenntnis des Niederdeutschen ging bis auf die ins Dänische aufgenommenen Wörter wahrscheinlich rasch verloren, ausser dort natürlich, wo ein Kontakt mit rein niederdeutschem Gebiet die Anwendung einer niederdeutschen Verkehrssprache erforderte — etwa in ähnlicher Weise, wie im dänischen Nordschleswig, wenigstens auf dem Lande, mit der jungen Generation, die nach 1920 in der Schule nur Dänisch lernte, die Kenntnis des Hochdeutschen zusehends abnimmt und verschwindet.

Bei der gebildeten Klasse verschwand, wenn sie auch »aktiv« das Hochdeutsche beherrschte, das Niederdeutsche kaum. Es blieb wohl vielfach als »Haussprache« bestehen, gestützt durch den Zuzug von und die Verbindung mit dem niederdeutschen Süden. Auch Landarbeiter und Kolonisten aus jenen Gegenden brachten das südschleswigsche und holsteinische Niederdeutsch mit, aber die Einwanderung war isoliert; der Verkehr mit der eingewessenen dänischsprachigen Bevölkerung zwang die Fremden, Dänisch zu lernen, und das Niederdeutsche hielt sich im Einzelfalle nur ein paar Generationen am Leben².

¹ Vgl. die Ausführungen bei ALLEN und BOCK (II S. 45 ff.) sowie die oben (S. 4) angeführte Literatur.

² Vgl. hierzu: HAGERUP, Om det danske Sprog i Angel S. 158 f.; TUXEN, Det plattyske Folkesprog S. 2 f.; THORSEN, Afh. og Breve I S. 77.

Ich glaube daher mit einigem Recht annehmen zu dürfen, dass das Niederdeutsche in Angeln und Mittelschleswig um 1800 auf eine zahlenmässig äusserst geringe Oberklasse und verzelte eingewanderte Familien der unteren Bevölkerungsschicht beschränkt war.

BOCK und TEUCHERT scheinen zwar ebenso wenig eine allgemeine alte dänisch-niederdeutsche Doppelsprachigkeit ansetzen zu wollen, aber BOCK spricht immerhin von einer mehr oder weniger dünnen niederdeutschen »Dialektschicht« schriftsprachlichen Charakters sowie von einer »Strahlung« der niederdeutschen Stadtmundarten während der niederdeutschen und der hochdeutschen Sprachperiode (I S. 258).

Was BOCK unter der dünnen niederdeutschen Dialektschicht versteht, ist mir nicht ganz klar. Vielleicht denkt er dabei an eine gewisse »passive« Beherrschung des Niederdeutschen während der Periode der niederdeutschen Hochsprache, wie ich sie oben angenommen habe, und ich kann ihm dann ohne weiteres zustimmen.

Die von den städtischen Zentren ausgehenden sprachlichen Strahlungen oder Strömungen scheinen kein eindeutiger Begriff zu sein: sie sind daher für jeden einzelnen Fall in bezug auf den Vorgang selbst und dessen Wirkung zu untersuchen.

Hier kommt zunächst eine Strahlung am Ende des Mittelalters in Frage. Die in den Städten Schleswigs allein oder neben dem Dänischen herrschende niederdeutsche Umgangssprache übte in Verbindung mit der mittelniederdeutschen Kanzleisprache auf das Dänische der Umgebung einen Einfluss aus, in der Weise nämlich, dass niederdeutsche Elemente, vermutlich über die doppelsprachigen Kreise der Städte, in die dänischen Mundarten übergingen. Eine derartige Erscheinung weicht aber von der in anderen Gegenden des Nordens hauptsächlich von niederdeutschen Kreisen der Städte ausgehenden Beeinflussung der nordischen Sprachen am Ende des Mittelalters nur insofern ab, als die Wirkung hier in Schleswig bei der stärkeren Stellung des Niederdeutschen kräftiger gewesen sein dürfte. Eine dänisch-niederdeutsche Doppelsprachigkeit auf dem Lande wurde durch eine solche Strahlung nicht hervorgerufen. Die entlehnten niederdeutschen Wörter passten sich der dänischen Mundart an und

hatten später vielfach eine Form, die von der durch den Sprachwechsel hereingebrachten abwich¹.

Wie die Städte überhaupt als Stätten einer höheren materiellen und geistigen Kultur immer Strahlungszentren sind, so wird auch mit Bock anzunehmen sein, dass die sprachliche Strahlung von den schleswigschen Städten aus in die Periode der hochdeutschen Schriftsprache hinein andauerte. Es trat aber, glaube ich, allmählich eine wesentliche Änderung ein hinsichtlich des Gegenstandes der Ausstrahlung. Sobald das Hochdeutsche als Schriftsprache, als amtliche Sprache, als Kirchensprache und zum Teil als Sprache der gebildeten Kreise in den Städten eine gewisse Position gewonnen hatte, ging die Strahlung von dem Hochdeutschen der Städte aus. Was ausgestrahlt wurde, war nunmehr hochdeutsches, nicht niederdeutsches Sprachgut. Die Städte Schleswigs bildeten, wie die Städte im deutschen Sprachgebiet, die festen Punkte in der überlandtschaftlichen Ausbreitung des Hochdeutschen.

Daraus folgt aber keineswegs, dass die Städte bei dem nach 1800 einsetzenden Wechsel vom Dänischen zum Niederdeutschen in Angeln und Mittelschleswig untätig gewesen wären². Im Gegenteil. Als Zentren der Verwaltung, der Kirche, der Schule, als Sitze der gebildeten Oberklasse waren die Städte die Hochburgen des Deutschtums, von denen die Anregung zum Sprachwechsel ausging und mit denen Pfarrer, Lehrer und andere gebildete Kreise auf dem Lande in steter Verbindung standen. Die Städte hatten ihren Anteil an der Durchsetzung des neuen Niederdeutsch von Angeln und Mittelschleswig mit hochdeutschen Elementen. Aber auf das neue Niederdeutsch übte das städtische Niederdeutsch von Schleswig und Husum keinesfalls einen grösseren Einfluss aus als die ländliche niederdeutsche Mundart längs der Schlei-Schleswig-Husum-Linie. Flensburg lag mitten im dänischen Gebiet und kam zu jener Zeit wohl nur in geringem Masse als niederdeutsches Strahlungszentrum in Betracht. Jedenfalls scheint das Niederdeutsche sich nicht von

¹ Nach LYNGBY (Annaler 1859 S. 271) und THORSEN (Afh. og Breve I S. 186) besitzt die alte dänische Mundart von Viöl z. B. die niederdeutschen Lehnwörter *påt* »Topf«, *boam* »Baum«, die neue niederdeutsche Mundart hat sie aber in anderer Gestalt: *put*, *böm*. Vgl. BJERRUM, Fjoldemålets Lydsystem (1944) S. 178, 43, 147.

² Vgl. die Bemerkungen von CORDES, Zeitschr. 73 (1949) S. 366.

Flensburg aus nach Angeln verbreitet zu haben, denn der letzte Rest des alten dänischen Gebiets von Angeln waren die Orte in unmittelbarer Nähe jener Stadt¹.

Für die Richtigkeit meiner Behauptung von der geringfügigen Strahlung der niederdeutschen Stadtmundarten in neuerer Zeit und dem daraus folgenden verhältnismässig unbedeutenden Anteil jener Mundarten an der Gestaltung des neuen Niederdeutsch in Angeln und Mittelschleswig lässt sich an Hand des zugänglichen Materials kein positiver Beweis erbringen. Es ist aber anzunehmen, dass eine starke und anhaltende niederdeutsche Ausstrahlung in dem dialektgeographischen Bild zu Tage treten würde, und zwar in der Weise, dass die heutigen Dialektlinien von Angeln und Mittelschleswig mehr oder weniger kreisförmig um die Städte verliefen in Übereinstimmung mit der von LYNGBY vermuteten Teilung des Niederdeutschen in Kreise mit den Städten als Zentren². Bock hebt indessen, soviel ich sehe, nur eine Dialektlinie als Beweis für die Strahlung der Städte hervor: das Pronomen der 2. Plur. »ihr« lautet in einem Streifen am westlichen Rande des untersuchten Gebiets *jem, jim, jüm*, im übrigen aber *i, ji* und *ju*. Die Grenzlinie verläuft östlich von Leck, Joldelund, Norstedt, Viöl, Ohrstedt, Ostenfeld, Bergenhusen und Erfde³. Daraus schliesst Bock (I S. 289), »dass die Eindeutschung des früheren dänischen Sprachgebiets innerhalb des *žim, žem*-Gebiets von den plattdeutschen Zentren Husum und Bredstedt ausgegangen sein muss«.

Hierbei ist zu beachten, dass das Pronomen *jem* usw. »ihr« von Haus aus eine friesische Form ist. Sie begegnet indessen nicht allein in den niederdeutschen Mundarten auf friesischem Substrat — was keiner besonderen Erklärung bedarf —, sondern auch (als *jüm*) in dem benachbarten, wahrscheinlich auf rein

¹ Obschon Flensburg um 1800 überwiegend deutschsprachig war, konnten die Flensburger Kaufleute und Gewerbetreibenden noch in der Regel so viel Dänisch — d. h. die dänische Mundart —, dass die dänischsprachigen Bauern der Umgebung keineswegs darauf angewiesen waren, bei ihren geschäftlichen Besuchen in Flensburg Niederdeutsch oder Hochdeutsch zu reden (vgl. THORSEN, Afh. og Breve I S. 13). Flensburg scheint damals in der Beziehung ein Bild dargeboten zu haben, das sich mit den Verhältnissen in Tønder in den Jahren vor 1920 vergleichen lässt. Hier war zu der Zeit Hochdeutsch durchaus die vorherrschende Umgangssprache (vgl. BJERRUM in »Tønder gennem Tiderne« S. 457 f.), aber die dänischsprachige Bevölkerung der umliegenden Dörfer konnte nichtsdestoweniger durchgehends in den Geschäften auf Dänisch bedient werden.

² Annal. f. nord. Oldkynd. 1859 S. 271.

³ Bock I S. 175, 289, 292 und Abb. 17 (S. 321).

sächsischer Grundlage ruhenden Dialekt von Norderdithmarschen und Stapelholm sowie in dem Niederdeutsch einer Reihe von ursprünglich dänischen Orten in Schleswig. Das Dithmarscher und Stapelholmer *jüm* wird als eine vereinzelt friesische Entlehnung erklärt¹. Das *jem*, *jim* auf altem dänischem Boden dagegen ist keine isolierte Lehnform, es bildet einen festen Bestandteil der hier eindringenden niederdeutschen Mundart und ist eben ein Beweis dafür, dass das ursprünglich friesische Gebiet von Eiderstedt und dem Küstenstreifen von Husum nordwärts als niederdeutscher Strahlungsbezirk zu betrachten ist. Eine Bestätigung findet man in der *jem*, *jim*, *jüm*-Linie selbst, die parallel zur Grenze des alten friesischen Sprachgebiets verläuft. Dass die Städte Husum und Bredstedt einen besonderen Anteil an der Strahlung gehabt hätten, lässt die *jem* usw.-Linie nicht erkennen, und gegen eine solche Annahme spricht entschieden das Faktum, dass Riesbriek kein *jem*, das weiter von Bredstedt entfernt gelegene Leck aber *jem* aufweist. Schliesslich kann noch hinzugefügt werden, dass *jem* ja letzten Endes, da Bredstedt und Husum als städtische Siedlungen wohl vom ersten Anfang an niederdeutschsprachig waren, nicht von der Stadt aufs Land, sondern umgekehrt vom Lande in die Stadt gewandert ist.

Haben sich nun bei diesen Betrachtungen Bredstedt und Husum durchaus nicht eindeutig als Strahlungszentren erwiesen, liegt die Frage nahe, wie es sich mit den Städten Flensburg und Schleswig verhält. Studiert man zu dem Zweck die Bockschen Kartenskizzen (I S. 313 ff.), könnte man schon gewisse, in west-östlicher Richtung durch Angeln verlaufende Dialektlinien als Teilstrecken kreisförmiger Linien um das Zentrum Flensburg auffassen, so z. B. die *i/ji*-Linie (Abb. 17 S. 321), die *bleef/wurr*-Linie (Abb. 23 S. 324), die *um/up*-Linie (Abb. 26 S. 325), die *nachbâr/nâwer*-Linie (Abb. 27 S. 326) u. a. Aber in den Fällen, wo die nördliche Form die des dänischen Substrats ist, liegt natürlich keine Strahlung von Flensburg aus vor, und wo es sich, wie bei *nachbâr/nâwer*, um eine nördliche hochdeutsche und eine südliche niederdeutsche Form handelt, käme ja höchstens eine hochdeutsche Strahlung von Flensburg aus in Frage, wenn überhaupt die hochdeutsche Form im »Vormarsch« und nicht vielmehr im »Rückzuge« begriffen ist. Ein klares Bild mit

¹ Vgl. z. B. Teuthonista V S. 15 ff.

Kreislinien würde übrigens bei Flensburg wegen dessen Lage am Rande des deutschen Sprachgebiets nicht entstehen können.

Das wäre indessen bei der Stadt Schleswig möglich, die an allen Seiten — wenn das Gebiet südlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie in die Untersuchung mit einbezogen wird — von Niederdeutsch umgeben ist. Bei einer Prüfung der Skizzen Bocks (I S. 313 ff.) stellt sich nun zunächst heraus, dass keine einzige Kreislinie um Schleswig zu finden ist, was jedoch bei der geringen Anzahl von Dialektlinien auf einem Zufall beruhen könnte; und volle Kreislinien werden wohl überhaupt recht selten sein. Aber man erwartet wenigstens, wenn Schleswig als Strahlungszentrum gelten soll, dass z. B. die von Osten an der Schlei entlang laufenden Dialektlinien durch die von Schleswig ausgehende Strahlung bogenförmig nach Norden oder Süden aus ihrer Bahn abgedrückt werden, so dass die Orte in der Nähe von Schleswig stets mit Schleswig übereinstimmen. Das scheint doch keineswegs der Fall zu sein. Auf den Karten Bocks laufen etwa drei Viertel der Dialektlinien hart an der Stadt vorbei¹, was zur Folge hat, dass Schleswig auf der Hauptkarte Bocks, auf allen Seiten von eng anschliessenden Dialektlinien 1. Grades umgeben, anscheinend eine isolierte Stellung einnimmt. Diese erklärt sich nach Bock (I S. 288) »durch die sprachliche Entwicklungsgeschichte der Stadt Schleswig; doch wäre eine Spezialuntersuchung dieser Stadtmundart erwünscht«. HAMMERICH empfahl in seiner mündlichen Beurteilung der BOCK'schen Arbeit eine solche Untersuchung, liess sich aber auf eine weitere Erörterung nicht ein.

Ich glaube nun — auch ohne neue Aufnahmen — einen Weg zur Lösung dieses Schleswiger Rätsels andeuten zu können. Ich glaube, dass die fraglichen Dialektlinien in Wirklichkeit nicht an Schleswig vorbei, sondern durch die Stadt verlaufen, oder — besser ausgedrückt — in das Stadtgebiet münden und sich dort auflösen. Ich gehe dabei von der Annahme aus, dass die niederdeutsche Mundart der Stadt Schleswig keine feste Einheit darstellt: mit ihren Verbindungen nach allen Seiten, mit dem Zuzug von Menschen vom umgebenden Lande her wird die Stadtmundart südliche und nördliche Eigentümlichkeiten in sich bergen, bei dem einen Sprecher dies, bei dem andern jenes, bei

¹ Abb. 1—5, 7—14, 16, 18, 20—22, 24—25, 28—32, 34—40, 42.

einem dritten beides, bald das eine, bald das andere. Unter Anwendung eines anderen Aufnahmeverfahrens, also wenn Bock in Schleswig etwa bei 50 Gewährsleuten seine Sätze und Wörter abgefragt hätte, wären die Einzelergebnisse sicherlich in vielen Punkten untereinander verschieden gewesen, und ein Ziehen von Linien in diesem Gebiet der Mischung hätte aufgegeben werden müssen. Damit würden aber die Dialektgrenzen 1. Grades unmittelbar um die Stadt verschwinden: Schleswig wäre sprachlich keine abgeriegelte, sondern eine nach allen Seiten hin offene Stadt.

Im ganzen kann somit festgestellt werden, dass die Bocksche Dialektgeographie keine Anhaltspunkte darbietet für die These von einer Strahlung der mittelniederdeutschen oder neuniederdeutschen Stadtmundarten in Angeln und Mittelschleswig.

III. Südschleswiger Niederdeutsch.

Nach diesen Betrachtungen über den Sprachwechsel nördlich der Linie Schlei-Schleswig-Husum und das dabei entstandene und entstehende Niederdeutsch in Angeln und Mittelschleswig richten wir nunmehr unser Augenmerk auf das südlich jener Linie liegende Gebiet des nicht-bodenständigen Niederdeutsch. Hier fand ebenfalls ein Sprachwechsel statt, in Eiderstedt vom Friesischen, in Kirchspielen südlich der Husum-Schleswig-Linie und in Schwansen vom Dänischen zum Niederdeutschen. Dieser Vorgang verliert sich allerdings im Dunkel einer Zeit, aus welcher die Nachrichten über sprachliche Verhältnisse zu spärlich sind, als dass man sich ein klares Bild davon machen könnte.

Nur wenig steht fest. Eiderstedt und Schwansen wurden im 17. Jahrhundert als sprachliche Mischgebiete charakterisiert (vgl. o. S. 6). Wann die Mischung einsetzte, ist unbekannt. In den östlichen Gegenden, darunter vor allem in Schwansen, reicht sie vielleicht ins Mittelalter zurück, hervorgerufen durch den Zuzug niederdeutscher Bauern in Verbindung mit der Herrschaft des niederdeutschen Adels (vgl. o. S. 5 f.). Für Eiderstedt kommt eine so frühe, auf Einwanderung beruhende Entwicklung kaum in Betracht. Es muss immerhin als historisches Faktum angesehen werden, dass das Niederdeutsche als Volkssprache auf dem Lande in Südschleswig, freilich mit Unterschieden zwischen dem

Westen und dem Osten, um Jahrhunderte älter ist als in Mittelschleswig und Angeln.

Und schon das höhere Alter des Niederdeutschen in Südschleswig berechtigt zur Annahme gewisser allgemeinen Züge, wodurch diese Mundarten sich von dem Angler und Mittelschleswiger Dialekt unterscheiden. Wenn die Verniederdeutschung nicht als ein einmaliger Vorgang, sondern als eine von Süden nach Norden verlaufende, immer währende wellenförmige Beeinflussung aufzufassen ist (vgl. o. S. 37), wird die radikalste Verdrängung der Substrate dort zu finden sein, wo der Prozess am längsten gedauert hat, d. h. friesische und dänische Reste im Niederdeutschen müssten in Südschleswig spärlicher sein als in den nördlicheren Gegenden. Dass dies für das ursprünglich dänische Gebiet im östlichen Südschleswig tatsächlich zutrifft, zeigen mit aller Deutlichkeit die Untersuchungen von Bock, der eine Menge dänische Relikte im Niederdeutsch von Angeln und Mittelschleswig feststellt, aber keine oder fast keine südlich der Linie Schlei-Schleswig-Husum und daher das »angelernte« Niederdeutsch von Angeln und Mittelschleswig geradezu einem südlichen »genuinen« Niederdeutsch gegenüberstellt (vgl. z. B. Bock I S. 348, Bock II S. 191).

Wie mit den Resten des Substrats verhält es sich mit etwaigen Elementen eines beim Sprachwechsel wirksamen Superstrats. Es macht sich hier ausserdem — was schon innerhalb des nördlicheren Gebiets deutlich hervortrat (S. 37 f.) — der Umstand geltend, dass der Einfluss eines hochsprachlichen Superstrats um so schwächer anzusetzen ist, je weiter man sich von der heutigen Zeit nach rückwärts bewegt. Beim Sprachwechsel in Südschleswig hatte das Hochdeutsche nicht dieselbe Kraft und spielte nicht dieselbe Rolle, wie es heute an der deutsch-dänischen Sprachgrenze der Fall ist und wie es um 1800 an der Linie Schlei-Schleswig-Husum der Fall war. Und vor dem Jahr 1500 kommt eine unmittelbare Beeinflussung von seiten des Hochdeutschen überhaupt nicht in Frage, da das Hochdeutsche ja erst im Laufe des 16. und besonders des 17. Jahrhunderts das ältere Niederdeutsch als Hochsprache ablöst. Dieses Niederdeutsch in der Gestalt der mittelniederdeutschen Schriftsprache und einer der Schriftsprache nahestehenden übermundartlichen Umgangssprache der höheren sozialen Schicht mag beim beginnenden

Sprachwechsel in Südschleswig im 15. und 16. Jahrhundert die Rolle des Superstrats gespielt haben. Im einzelnen Fall wird die Entscheidung, ob Einfluss des einen oder des anderen Superstrats vorliegt, erschwert, wenn Hochdeutsch und Mittelniederdeutsch miteinander übereinstimmen.

Ausserdem ist anzunehmen, dass Substrat und Superstrat sich kräftiger auswirken bei dem Sprachwechsel, der sich ohne Zuwanderung fremder Volkselemente vollzieht, als dort, wo eine Kolonisation stattfindet. Es wären demnach — wenn in den östlicheren Gegenden Südschlewigs mit einer Einwanderung, in Eiderstedt nicht mit einer solchen zu rechnen ist — kräftigere Wirkungen von Substrat und Superstrat in Eiderstedt zu erwarten als im übrigen Südschleswig.

Dass ich indessen mit diesen Bemerkungen zu dem Sprachwechsel und dessen Ergebnissen in Südschleswig nicht über Mutmassungen und Hypothesen hinauskommen konnte, versteht sich von selbst. Greifbare Einzelheiten gewinnen wir erst bei den Untersuchungen an Hand einiges sprachlichen Materials.

IV. Benutzte mundartliche Quellen.

Den Untersuchungen der sprachlichen Einzelercheinungen lasse ich eine Übersicht über die benutzten mundartlichen Quellen vorangehen. In Übereinstimmung mit dem oben (S. 31) Festgestellten begnüge ich mich mit Quellen der sogenannten dritten Gruppe.

Grössere Gebiete umfassen: BOCK I und II, MENSINGS Wörterbuch, der »Deutsche Sprachatlas« (DSA) und (unveröffentlichtes, im Jahre 1880 eingesandtes) Material des »Sprachatlas des deutschen Reiches« in Marburg (SA 1880).

Die Quellen aus einzelnen Gegenden oder Ortschaften sind in topographischer Anordnung aufgestellt:

ANGELN

Angeln: 1) AUGUSTINYChronik 1852 S. 129 ff. Ein Dialog zwischen einem Angler und einem Hollingstedter (vgl. u. S. 51). Der Verfasser war selbst kein Angler und hat augenscheinlich nie in Angeln gelebt. Er wird aber, da in Missunde an der Schlei geboren, von Kind auf mit der Mundart von Südangeln vertraut gewesen sein.

2) HEINRICH TRAUlsen, Sluder un Snack. Flensburg 1900 (= TRAU-

SEN 1900). Das Vorwort nennt den Verfasser einen »Mann des Angler Volks«. Der Verleger hat die Erzählungen »in das Gewand der gebräuchlichen Rechtschreibung« kleiden lassen. Es ist möglich, dass dabei auch sprachliche Änderungen mit untergelaufen sind, was den Wert des Textes verringert.

3) Heimat 1920 S. 91 ff. »As ick noch jung weer« von A. FRIEDRICHS.

Flensburg: Plattdeutscher Brief von J. J. CALLSEN 1880; Supplement zu einer Übersetzung der WENKERSCHEN 40 Sätze. Gedruckt Heimat 1920 S. 181 f. (= CALLSEN 1880). CALLSEN, geb. 1831 zu Torsballig, Ksp. Havetoft, besuchte die Volksschule in Husby, Ulsby und Havetoft-Loit; war später Lehrer in Angeln und von 1857 an in Flensburg (ALBERTI, Lexikon der Schlesw.-Holst. Schriftst. 1885 I S. 96 f.). An der Zuverlässigkeit der Sprachprobe ist nicht zu zweifeln.

Nordangeln: Heimat 1923 S. 207 f. Sprichwörter und Redensarten aus Nordangeln (Nordangler Mundart), gesammelt von E. SCHNACK, Quern.

Munkwolstrup (Ksp. Översee): Heimat 1929 S. 217 ff. L. HERMANNSEN, Über die Mundart meines Heimatdorfes.

Rüllschau: 1) W(ILLIBARD) H(ANSEN), Jihann Aadulf un sien Lüd. Dresden-Leipzig 1910. Probe bei BOCK I S. 303 ff. (= WH 1910). Nach BOCK I S. 305 wurde Verfasser 1861 auf Maasbüllhof im Kirchspiel Rüllschau geboren.

2) SELK 1936 S. 167. Sprachprobe.

Munkbrarup: SELK 1936 S. 167. Sprachprobe.

Husby: 1) BOCK I.

2) SELK 1936 S. 167 f. Sprachprobe.

Satrup: 1) FIRMENICH, Germaniens Völkerstimmen I (1843) S. 35 ff. (= FIRMENICH 1843). »Mundart der jetzigen Angler«, ohne Angabe des Verfassers. Da indessen die Mundart als »Sätрупkaspelsch« bezeichnet wird und unter den am Schluss des dritten Bandes angeführten »Mitwirkern und Förderern« auch ein »M. Schlichting, Lehrer in Kiel«, der mit dem Mitteilern der unter Punkt 2 erwähnten Satruper Proben identisch sein muss, zu finden ist, wird SCHLICHTING ebenfalls der Verfasser dieses Textes sein (vgl. u.).

2) Schlesw.-Holst. Volkskalender 1849 S. 121 ff. (= Volkskal. 1849). »Einige vaterländische Sagen und Geschichten«, mitgeteilt von Herrn SCHLICHTING in Kiel. MARCUS SCHLICHTING, geb. 1804 im Kirchspiel Satrup, war Lehrer und Schriftsteller in Kiel (ALBERTI, Lexikon der Schlesw.-Holst. Schriftst. 1886 II S. 222). Die Sprache wird Angler plattdeutscher Dialekt genannt, lässt sich jedoch in Verbindung mit dem oben ausgeführten als Satruper Mundart bestimmen.

Havetoftloit (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857 S. 82 f. Gleichnis vom verlorenen Sohn, dem Herausgeber mitgeteilt.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857 S. 83 f. Gleichnis vom verlorenen Sohn, dem Herausgeber mitgeteilt.

Struxdorf-Thumby: L. R. TUXEN, Det plattyske Folkesprog i Angel 1857. (= TUXEN 1857). Nach eigener Aussage (S. 5) befasst die

Darstellung sich im grossen ganzen mit der niederdeutschen Mundart von Struxdorf und Thumby. Hier war TUXEN (geb. 1810 in Varde) Pfarrer von 1850 an und wird mit der Sprache dieser Kirchspiele völlig vertraut gewesen sein.

Struxdorf: TUXEN 1857 S. 72—81. Reime und Rätsel von TUXEN selbst aufgezeichnet.

Thumby: TUXEN 1857 S. 63—72. Das Gleichnis vom verlorenen Sohn nebst mehreren Reimen, Rätseln und Sprichwörtern, von TUXEN selbst aufgezeichnet.

Böel: TUXEN 1857 S. 82. Gleichnis vom verlorenen Sohn, dem Herausgeber mitgeteilt.

Südöstl. Angeln: 1) JULIUS RIEMERS Gedichte in der Mundart des südöstlichen Angeln, aufgenommen in AUGUSTINYÅben 1857 S. 17—26 (vgl. u. S. 51). Der Verfasser war wahrscheinlich selbst Angler.

2) N. M. PETERSEN, Plattdütsche Fabeln, Vertellungen un Märken in Angelner Mundart. Dresden 1865 (= PETERSENFab. 1865). — Ders., Gleichnis vom verlorenen Sohn (1870), mitgeteilt in J. WINKLER, Allgemeen Nederduitsch en Friesch Dialecticon I (1874) S. 65 f. (= PETERSENWINKLER 1870). — N. M. PETERSEN, geb. 1798 in Arnis, wuchs im südöstlichen Angeln auf (im Jahre 1801 wurde sein Bruder zu Steinfeld im Kirchspiel Ulsnis geboren). Da er nach etwa 1820 nicht mehr in Angeln lebte (ALBERTI, Lexikon der Schlesw.-Holst. Schriftst. 1868 II, 201 und 1886 II, 133), wird seine niederdeutsche Mundart wohl die Sprache des südöstlichen Angeln am Anfange des 19. Jahrhunderts darstellen. An der Echtheit der Sprache ist im grossen und ganzen nicht zu zweifeln, vgl. jedoch die Ausführungen in »Festskrift til L. L. HAMMERICH« (1952) S. 162 ff.

3) HEINRICH HANSEN, Moderleev. Garding 1912. (= HANSEN 1912). HANSEN wurde 1862 in Arnis geboren.

Südl. Angeln: Flensburger Zeitung 1852 Nr. 49 und 232. Nach der Wiedergabe bei TUXEN S. 47 ff.

Nübel: TUXEN 1857 S. 86. Rummelpott-Vers.

Brodersby: 1) TUXEN 1857 S. 84. Gleichnis vom verlorenen Sohn, dem Herausgeber mitgeteilt.

2) ALLEN II (1858) S. 736. Ein paar Sätze.

MITTELSCHLESWIG

Nord-Mittelschleswig: G. F. MEYER, Mannshand baben (Quickborn-Bücher 31. Band). Hamburg 1925 (= MEYERMannshand 1925). Erzählungen in der Mundart S. 5—59. MEYER ist zwar selbst Holsteiner, will aber hier Schleswiger Grenzplattdeutsch schreiben: »Eine grosse Hilfe in diesem Bestreben gaben mir Herr Lehrer KARSTEN HANSEN und Frau in Steinbergholz, die beide das Grenzplattdeutsche westlich von Flensburg als Muttersprache sprechen. Sie haben meine Erzählungen durchgesehen und in der sprachlichen Form vielfach

berichtigen müssen. ., da ich als Holsteiner naturgemäss immer wieder in holsteinische Formen zurückfallen musste« (Vorwort). Unter solchen Umständen muss dies Material mit einer gewissen Vorsicht benutzt werden.

Meynfeld (Ksp. Wallsbüll): SELK 1936 S. 164 f. Sprachprobe von Bauer, geb. 1896 in Meynfeld, Kirchspiel Wallsbüll.

Osterbyfeld (Ksp. Medelby): SELK 1936 S. 161. Sprachprobe von Witwe in Osterbyfeld, Kirchspiel Medelby, geb. 1846.

Holtfeld (Ksp. Medelby): SELK 1936 S. 163. Sprachprobe von Bauer in Holtfeld, Kirchspiel Medelby, geb. 1861.

Karlum: SELK 1936 S. 159 f. Sprachproben 1) von Student, geb. 1912 in Karlum und 2) von Arbeiter, geb. 1886 in Karlumfeld.

Braderup: SELK 1936 S. 157. Sprachprobe von Witwe, geb. 1850 in Braderup.

Leck (?): Ein Deutscher J. HEINRICH KELLER, der sich mehrere Jahre in Dänemark aufgehalten hat, bringt in OKENS Zeitschrift »Isis« 1824 Sp. 51 ff. (= KELLER 1824) — nach einigen Bemerkungen zu den Sitten und Gebräuchen der »Angeln« und Friesen in Schleswig — das Gleichnis vom verlorenen Sohn in vier Sprachen: in der »englischen«, d. h. dänischen Mundart von Tolk in Angeln, in dänischer Reichsprache, im friesischen »Dialekt des Kirchspiels Fresenhagen (ehemals der Hauptort der Fresen) und dessen Umgegend« und schliesslich in niederdeutscher Mundart. ALLEN (II, 734), SACH¹ und mit ihnen BOCK (I, 299) nehmen nun ohne weiteres an — und die Annahme scheint durchaus berechtigt —, dass die niederdeutsche Sprachprobe, ebenso wie die dänische, aus Tolk stammt. Ausdrücklich sagt KELLER das nicht, aber in seiner Äusserung: »Das Dänische durfte zur Verständigung des Englischen, und das dortige² Plattdeutsch zur Vergleichung mit dem Friesischen durchaus nicht fehlen« (Sp. 49) bezieht man unwillkürlich das »dortige« auf das »Englische« und Angeln. Und doch bleibt es fraglich, ob dies Wort nicht eher mit dem folgenden »Friesischen« zu verbinden ist. Denn das Niederdeutsche fügt KELLER ja bei »zur Vergleichung mit dem Friesischen«; weshalb sollte er da nicht eben das Niederdeutsche des von ihm besuchten friesischen Gebiets wählen? Damit käme man etwa auf Fresenhagen (das allerdings kein Kirchspiel ist) oder auf das Kirchspiel Leck. — Auf diesen Gedanken hat mich die Sprachprobe selbst gebracht. Denn wenn auch bei einem Fremden, der sich nur kurze Zeit am Ort aufgehalten hat, keine einwandfreie Wiedergabe der Mundart zu erwarten ist, kommt es mir doch als zu sonderbar vor, dass unter mehreren Beispielen nicht ein einziges Mal das charakteristische Angler schwache Präteritum begegnet (während eine Übereinstimmung mit der Lecker Mundart nicht unmöglich ist), und noch weniger glaubhaft wäre eine lokale Änderung der schwachen Präteritumbildung in Tolk im Laufe von 30 Jahren (vgl. S. 125 ff.). Das Niederdeutsche wird aber im Jahre 1824 in der Gegend von Fresen-

¹ AUGUST SACH, Das Herzogtum Schleswig III, 447.

² Bei KELLER durch grössere Schrift hervorgehoben.

hagen, als Haussprache jedenfalls, noch eine sehr unbedeutende Rolle gespielt haben.

Leck: Heimat 1920 S. 28. »De Düwelsknecht«.

Stadum (Ksp. Leck): 1) TUXEN 1857 S. 87. Gleichnis vom verlorenen Sohn, dem Herausgeber mitgeteilt.

2) ALLEN II (1858) S. 731 f. Fabel.

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): 1) TUXEN 1857 S. 88. Gleichnis vom verlorenen Sohn, dem Herausgeber mitgeteilt.

2) ALLEN II (1858) S. 732. Kleine Erzählung.

Hüding (Ksp. Eggebek): ALLEN II (1858) S. 732 f. Gleichnis vom verlorenen Sohn.

Bondelum (Ksp. Viöl): Aufzeichnungen von K. J. LYNGBY 1858—1859. Ny kgl. Saml. 4^o Nr. 812 kh Fasc. V (= LYNGBY 1858—59). LYNGBYS Lautschrift liess sich fast ohne Schwierigkeiten in die hier angewandte Rechtschreibung transkribieren.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858) S. 734 f. Gespräch.

Westküste: NordfriesInst. III (1951—52) S. 175 f. »De Prinzessin op de Arf«, aus dem Dänischen in das »Plattdeutsche der Westküste« übertragen von A[LBRECHT] J[OHANNSEN]. Der Übersetzer stammt aus der Bökingharde (Niebüll-Deezbüll usw.); der Text wird also am ehesten die niederdeutsche Mundart jener Gegend widerspiegeln.

Hattstedt: Eigene Aufnahmen 1951 (= Aufn. 1951).

Schobüll: Eigene Aufnahmen 1951 (= Aufn. 1951).

SÜDSCHLESWIG

Hollingstedt: J. R. F. AUGUSTINY, Versuch einer Chronik des Kirchspiels Hollingstedt. Flensburg 1852 (= AUGUSTINYChronik 1852); Sprachprobe der Hollingstedter Mundart (mit Angler Mundart abwechselnd, vgl. o. S. 47). — Ders., Achtern Åben oder: Plattdötsches Vålksbok för Kinner un ole Lüd. Flensburg 1857 (= AUGUSTINYÅben 1857). Texte in Hollingstedter Mundart S. III—IV, 1—17, 26—28, 34—45, 58—62, 64—66, 68—70, 72—117, sprachliche Bemerkungen S. 117—128. — AUGUSTINY, geb. 1803 in Missunde, war 9 Jahre Hauslehrer auf Schönhagen in Schwansen, 1838—44 Pastor auf Oland, 1844—62 Pastor in Hollingstedt. Von Haus aus sprach AUGUSTINY wohl den Schwansener Dialekt. Die Sprache der hier angeführten Texte bezeichnet er indessen ausdrücklich als Hollingstedter Mundart, und man darf annehmen, dass er zur Zeit der Veröffentlichungen, wo er schon seit acht, bzw. seit dreizehn Jahren in Hollingstedt ansässig war, die Hollingstedter Mundart im grossen ganzen beherrschte (vgl. o. unter Angeln).

Schwansen: 1) TUXEN 1857 S. 91 f. Gleichnis vom verlorenen Sohn in der Mundart von Kosel, dem Herausgeber mitgeteilt.

2) Heimat 1918 S. 76. Märchen, mitgeteilt von WILH. BEBENSEE.

3) Heimat 1920 S. 139 f. Sechs Sagen aus Schwansen nach Erzählung der alten Frau SOPHIE SAGGES im Gute Damp, aufgezeichnet von Dr. A. WITT.

- 4) Heimat 1926 S. 85 f. Sprichwörter.
 Dänischer Wohld: Heimat 1925 S. 165. Hochzeitsbitterspruch.
 Stapelholm: 1) TUXEN 1857 S. 90 f. Zwei Kinderreime aus Wohlde.
 2) SIEVERS, Die Mundart der Stapelholmer. Diss. Marburg 1914
 (= SIEVERS).

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 S. 218 ff. Erzählung, mitgeteilt von KARL JOHANNSEN, geb. 1844, aufgezeichnet von Lehrer GERTHS, Rantrum, veröffentlicht von C. F. MEYER.

Eiderstedt: 1) Nordfriesischer Heimat-Kalender (= Heimat-Kal.) 1925 S. 54—56, 1926 S. 73—76, 1928 S. 28, 48, 61, 80. Kleinere Texte, u. a. Sprichwörter, ohne Verfassernamen. (1925: E. H.).

2) AUGUST GEERKENS, Eiderstedt, mein Heimatland. Garding 1935 (= GEERKENS 1935) S. 117—124.

3) Eigene Aufnahmen 1951. (= Aufn. 1951). Gewährsleute u. a. Frau ROHLFS, Garding, geb. in Osterhever 1877; OTTO HAMKENS, Hülkenbüll, geb. in Tating 1888; Frau HAMKENS, Hülkenbüll, geb. in Osterhever.

HOLSTEIN

Wenn holsteinisches Material zum Vergleich herangezogen werden musste, konnte ich mich neben SCHÜTZES und MENSINGS Wörterbüchern durchweg mit dem mir vertrauten dithmarsischen begnügen, und zwar benutzte ich:

1) CLAUDIUS HARMS, Uebungen im Uebersetzen aus der plattdeutschen Sprache in die hochdeutsche. 1813. (= HARMS 1813). — Ders., Van de platdüütsche spraak, un worin se behter is as de hoogdüütsche, Kieler Beyträge I (1820) S. 292 ff. (= HARMS 1820). — Der bekannte Theologe, geb. 1778 zu Fahrstedt in Süderdithmarschen, ist ein scharfer Sprachbeobachter. Ein drittes niederdeutsch geschriebenes Werk von seiner Hand: Den bloodtüügn för unsen gloobm Henrick van Zütphen syn saak, arbeid etc. (Kiel 1817) habe ich nicht berücksichtigt, weil die Sprache hier wegen der z. T. mittelniederdeutschen Grundlage altertümliche Formen neben modernen darzubieten scheint.

2) K. MÜLLENHOFF, Einleitung und Glossar zu Klaus Groths »Quickborn«. 6. Aufl. (1856) S. 289 ff. (= MÜLLENHOFF).

3) PETER JØRGENSEN, Die dithmarsische Mundart von Klaus Groths »Quickborn« 1934. (= JØRGENSENDithm.). — Ders. in »Teuthonista« 5 (1928) S. 2 ff.

4) HUGO KOHBROK, Der Lautstand des *zym*-Gebiets in Dithmarschen. 1901. (= KOHBROK).

V. Sprachliche Einzelercheinungen.

Es folgt nun eine Durchprüfung der sprachlichen Einzelercheinungen, die namentlich Bock herangezogen hat, um darzutun, dass die Eindeutschung von Angeln und Mittelschleswig

nicht durch ein Vorwärtsdringen der südlichen Mundarten zu erklären sei, sondern einen bodenständigen Prozess bildet mit Anknüpfung an das Mittelniederdeutsch der Städte.

In jedem einzelnen Fall wird, soweit möglich, zunächst die geographische Ausbreitung der Formen festgestellt. Dabei steht das Bocksche Material natürlich im Vordergrund. Es konnte indessen eine nicht unwesentliche Ergänzung erzielt werden 1) durch eine intensivere Ausnutzung der mundartlichen Quellen des 19. und 20. Jahrhunderts, 2) durch Berücksichtigung süd-schleswigscher (und holsteinischer) Quellen — Bock beschränkt sich in seiner geschichtlichen Darstellung (Bock II) für den Zeitraum nach 1800 auf Angler und Mittelschleswiger Material — und 3) vor allen Dingen durch Miteinbeziehung des ursprünglich friesischen Gebiets im Westen. Zwar habe ich nicht, wie Bock im östlichen Schleswig, die Mundart von Kirchspiel zu Kirchspiel untersucht. Meine Aufnahmen stammen nur von ein paar Orten in Eiderstedt samt weiteren Punkten nördlich von Husum; auch zielten sie nicht auf die Mundart im Ganzen, sondern lediglich auf bestimmte, begrenzte Erscheinungen. Sie konnten aber dafür im einzelnen gründlicher sein und scheinen in Verbindung mit dem benutzten Material des SA eine hinreichende Grundlage abzugeben, um das von Bock behandelte Gebiet des südlichen Schleswig zu einem auch den Westen umfassenden Ganzen abzurunden.

Bei der Interpretation und Verwertung der dialektgeographischen Gegebenheiten war grundsätzlich folgendes zu beachten: Als Stütze für die Bocksche These von der Eigenart und Selbständigkeit des Niederdeutschen nördlich der Linie Schlei-Schleswig-Husum kommen nur solche Erscheinungen in Betracht, deren Ausbreitung auf das Gebiet nördlich jener Linie begrenzt bleibt. Jede Mittelschleswiger und (oder) Angler Form, die ausserdem hier oder da in den anschliessenden süd-schleswigschen, bzw. holsteinischen Mundarten begegnet, kann von dort hereingebracht sein und muss folglich bei einer Beweisführung für die Eigenart des Angler und Mittelschleswiger Niederdeutsch ausscheiden. Fasst man aber darauf — mit einer Erweiterung der Bockschen Fragestellung — das Gesamtproblem vom nicht-bodenständigen Niederdeutsch in Schleswig ins Auge, sind natürlich all die Phänomene von Wichtigkeit, durch welche

die nicht-bodenständigen niederdeutschen Mundarten überhaupt sich vom südlichen, bodenständigen (holsteinischen) Niederdeutsch abheben.

1. *esch* : *isch* 'Esche'.

Nördliches *esch* gegenüber südlicherem *isch* wird von BOCK (I S. 210) angeführt als Stütze für die Annahme, dass die Eindeutschung von Mittelschleswig und Angeln ihren Anfang in der mittelniederdeutschen Sprachperiode hatte; zugleich müsse jedoch mit hochdeutscher Beeinflussung gerechnet werden. TEUCHERT folgt BOCK (AnzfdA. 55 (1936) S. 165).

Nach BOCK (I S. 147) herrscht *esch* in und westlich, bzw. nördlich von Schwabstedt, Ostenfeld, Treia, Schleswig. Weiter verläuft die Grenze an der Schlei entlang, doch begegnet *esch* auch südlich der Schlei: im ganzen östlichen Teil von Schwansen, im Dänischen Wohld in den Orten Krusendorf und Holtenau; ausserdem hat Rendsburg *esch*. Sonst gilt in dem von BOCK untersuchten Gebiet *isch*. Hiermit übereinstimmend Stapelholm: SIEVERS *iš* 36.

Die westlichen Gebiete zeigen folgendes:

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *esch*.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1926 *Eschen* 73. — Aufn. 1951 *esch*.

Dithmarschen hat *esch*; so KLAUS GROTH (JØRGENSEN Dithm. 179).

Dass *esch* die ältere Form (mnd. *esche*), *isch* eine Neuerung darstellt, steht natürlich fest. Da *esch* indessen, wie es aus den obigen Angaben hervorgeht, nicht nur den westlichen Teil von Südschleswig, sondern auch den Westen Holsteins zu decken scheint, kann die *e*-Form nicht als eine Eigentümlichkeit des Angler und Mittelschleswiger Niederdeutsch, ja nicht als eine Sonderform des nicht-bodenständigen Schleswiger Niederdeutsch überhaupt betrachtet werden und ist somit in unserem Zusammenhang wertlos. Das hier vorliegende Bild, nach welchem Angeln und Mittelschleswig mit dem westlichen Südschleswig und Westholstein ein einheitliches Gebiet bilden im Gegensatz zu dem mittleren und eventuell auch dem östlichen Südschleswig, ist nichts Ungewöhnliches und kehrt im Folgenden mehrmals wieder. Es dürfte zustande gekommen sein durch eine von Ostholstein ins östliche Südschleswig eindringende Innovation.

Welchen Anteil das hochdeutsche *Esche* hat an der Verbreitung der *e*-Form in neuerer Zeit, lässt sich nicht nachweisen. Ohne Bedeutung wird die Übereinstimmung nicht gewesen sein. Und wenn Bock für Holtenau und Rendsburg im *isch*-Gebiet ein *esch* notiert, dürfte hier junger hochdeutscher Einfluss vorliegen. Das *esch* im östlichen Schwansen ist aber wahrscheinlich, wie das *esch* im Westen, altes Relikt.

2. *gest* : *gist* 'Hefe'.

Nördliches *gest* gegen südliches *gist* nennt TEUCHERT (AnzfdA 55 (1936) S. 165) in Verbindung mit *esch* : *isch* (vgl. S. 54).

Die Verteilung von *gest* und *gist* im östlichen Schleswig stimmt nach den Aufnahmen BOCKS (I S. 148) einigermaßen mit *esch* : *isch* überein, nur ist das Südschleswiger *gist*-Gebiet etwas kleiner als das entsprechende *isch*-Gebiet. Die *e*-Form findet sich nämlich im Westen in Mildstedt und Schwabstedt, im Osten nicht allein in Schwansen, sondern auch im Dänischen Wohld; Rendsburg hat sowohl *esch* als *gest*.

Sonstige Quellen sind wenig ergiebig, bestätigen indessen durchaus die Parallelisierung mit *esch* : *isch*:

Angeln.

Struxdorf: TUXEN 1857 *Gest* 78.

Mittelschleswig.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *ges*.

Südschleswig.

Stapelholm: SIEVERS *γis* 44.

Eiderstedt: Aufn. 1951 *ges*.

Holstein.

Dithmarschen: KOHBROK *ges* 75.

Die Interpretation von *gest* : *gist* kann sich derjenigen von *esch* : *isch* eng anschließen. Die *i*-Form ist eine Neuerung in den Mundarten eines mittleren Gebiets von Holstein und Südschleswig (vgl. MENSING *Gest*). Sonst herrscht im Norden, Westen und Osten die ältere *e*-Form (mnd. *gest*), die auch in der norddeutschen Umgangssprache allgemein gebräuchlich ist. Ein spezifisch schleswigisches *gest* kommt somit nicht in Frage, und

es kann ebenso wenig wie *esch* zu Folgerungen in bezug auf den Charakter des Schleswiger Niederdeutsch Anlass geben.

3. *flicken* : *flecken* 'flicken'.

Nach TEUCHERT ist *flicken* eine charakteristische Form des Angler und Mittelschleswiger Niederdeutsch gegenüber südlichem *flecken* (AnzfdA 55 (1936) S. 165).

Die *flicken/flecken*-Linie fällt im östlichen und mittleren Gebiet fast vollkommen mit der *gest/gist*-Linie zusammen (Bock I S. 149). Im Westen haben Hattstedt, Schobüll und Eiderstedt *flicken* (Aufn. 1951). In Dithmarschen gilt ebenfalls *flicken* (JØRGENSENDithm. 185).

Also: ein zusammenhängendes *flicken*-Gebiet im Westen, Norden und Osten; in der Mitte die Neuerung *flecken*. Dem widerspricht nicht das geschichtlich Überlieferte: *vlicken* ist die normale mnd. Form, *vlecken* taucht erst im 16. und 17. Jahrhundert auf (LASCHBORCHLINGHwb.).

Für unsere Frage kommt *flicken* : *flecken* demnach ebenso wenig in Betracht wie *gest* : *gist* und *esch* : *isch*.

4. *mensch* : *minsch* 'Mensch'.

Nördliches *mensch* gegenüber südlicherem *minsch* erwähnt TEUCHERT in Verbindung mit *esch* : *isch* usw. (vgl. o. S. 54). CORDES vermisst eine Behandlung von *mensch* in Bock II (Zeitschr. 73 S. 365).

Nach BOCK (I S. 147) verläuft die *mensch/minsch*-Linie ziemlich unregelmässig, von Osten her an der Schlei entlang, oder etwas nördlicher, bis Schleswig (mit *mensch*), von dort westwärts nördlich von Treia und Viöl. Ausserdem findet sich im Angler *mensch*-Gebiet eine Reihe von *minsch*-Inseln, und im südlichen *minsch*-Gebiet bildet Rendsburg eine *mensch*-Enklave.

Die übrigen Quellen liefern folgendes Material:

Angeln.

Angeln: TRAULSEN 1900 *Mensch* 18, *Menschen* 36, *Minsch* 27, *Minschen* 38.

Satrup: FIRMENICH 1843 *Minsch* 39, *Minschen* 37. — Volkskal. 1849 *Minsch* 122.

Havetoftloist: TUXEN 1857 *Mensch* 82.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857 *Mensch* 83.

Südöstl. Angeln: PETERSEN Fab. 1865 *Minsch* 82 u. ö. —
HANSEN 1912 *Minsch* 121.

Mittelschleswig.

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857 *Minsk* 87,

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857 *Mensch* 88.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *minsch*.

Südshleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINY Chronik 1852 *Minschen* 129. —
AUGUSTINY Åben 1857 *Minsch* 13 u. ö.

Schwansen: TUXEN 1857 *Minsch* 91. — Heimat 1918 *Minsch* 76.

Stapelholm: SIEVERS *minš* 36.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1926 *Minsch* 74. — Aufn. 1951
minsch.

Holstein.

Dithmarschen: KLAUS GROTH *Minsch* (JØRGENSEN Dithm.
241) — KOHBROK *minš* 29.

Die geographische Verteilung von *mensch* : *minsch* tritt demnach einigermassen deutlich hervor: *minsch* gilt allgemein, *mensch* bleibt auf Angeln und Mittelschleswig, und hier auch nur auf die nördlicheren Teile beschränkt. Gewisse Nicht-Übereinstimmungen der Angaben scheinen auf stellenweises Nebeneinander der Formen zu deuten.

Dass *mensch* eine spezielle Angler und Mittelschleswiger Form darstellt, steht somit fest. Eine Verbindung mit dem Mittelniederdeutschen lässt sich indessen kaum etablieren, denn die mittelalterliche nordniedersächsische Form ist durchaus *minsche* (vgl. SARAUW I S. 94 f.). Dänischer Einfluss scheint auch ausgeschlossen: die dänischen Mundarten von Angeln und Mittelschleswig haben (oder hatten) *i*-Formen¹. Als einzig mögliche Grundlage des fraglichen *mensch* bleibt daher hochdeutsch *Mensch*. Der Fall ist ein typisches Beispiel von der Einwirkung des hochdeutschen Superstrats bei der Ausgestaltung des Niederdeutschen in Schleswig in junger Zeit.

¹ Vgl. HAGERUP, Det danske Sprog i Angel (1867) S. 62; BJERRUM, Fjoldemålets Lydsystem S. 244.

Dass die hochdeutsche Form auch sonst, auf altem niederdeutschem Boden, das niederdeutsche *minsche* verdrängen kann, zeigt das Rendsburger *mensch* (BOCK I).

5. *distel* : *diistel* 'Distel'.

Nördliches *distel* gegenüber südlichem *diistel* notiert TEUCHERT (AnzfdA 55 (1936) S. 165) als ein Beispiel dafür, dass »alte Lautung« in Angeln und Mittelschleswig gemieden wird, während der Süden schon im Mittelalter eine Dehnung des *i* aufweist.

Nach BOCK (I S. 149) hat Angeln *i* mit ein paar Ausnahmen an der Schlei, weiter westlich haben Hollingstedt, Ostfeld und Mildstedt *i*, südlich davon gilt *ii*. Zu beachten ist indessen, dass als die im *i*-Gebiet herrschende Form meist nicht *distel*, sondern das im Konsonantismus abweichende *ditsel* angeführt wird (BOCK I S. 164; MENSING s. v. *Ditsel*).

Man könnte vermuten, dass die von BOCK angegebene Südgrenze der *i*-Formen im Westen etwa südlich von Husum die Nordsee oder, weiter südlich, die Eidermündung treffen würde. Meine Aufnahmen 1951 ergaben jedoch sowohl für Eiderstedt als auch für die nördlich von Husum gelegenen Orte Hattstedt und Schobüll die Form *diistel*, d. h. phonetisch [*disəl*] mit gespanntem, engem, aber ganz kurzem *i*. Dass Mildstedt z. B. nicht auch diese Form haben sollte, wirkt befremdend; aber es wäre wohl möglich, dass [*disəl*] als [*dīsəl*] — da der Unterschied nicht in der verschiedenen Länge des Vokals, sondern allein in dessen Spannung und Öffnungsgrad besteht — aufgefasst worden ist. Stapelholm: SIEVERS *dīs!* 50 stimmt mit BOCK überein.

Dithmarschen weist *ii*-Formen auf: MÜLLENHOFF S. 292; KOHBROK S. 79.

Da *ditsel*, *distel* nur in Mittelschleswig und Angeln auftritt und zweifellos eine ältere Form ist als die mit langem *i* — die Dehnung möge dem Mittelalter angehören oder nicht —, könnte die Form geeignet erscheinen, BOCK als Stütze für seine Hypothese zu dienen. BOCK selbst verwertet allerdings die Form nicht in der Weise, und wahrscheinlich aus dem Grunde, weil er in dem vorherrschenden *ditsel* ein Element des dänischen Substrats erblickt. Einem solchen Gedanken kann ich durchaus zustimmen. Und was das weniger häufige *distel* betrifft, muss die Möglichkeit einer hochdeutschen Beeinflussung mit in Betracht

gezogen werden. Die Annahme, dass hier ein Überbleibsel aus mittelalterlicher Zeit vor der Dehnung des *i* vorliegen sollte, scheint überflüssig.

6. *wisch* : *wiisch* 'Wiese'.

In dem nördlichen *wisch* erblickt TEUCHERT (AnzfdA 55 (1936) S. 165) ein Meiden alter Lautung »gegenüber dem geschichtlich berechtigten *-ī-* der bodenständigen Sprache des Südens«.

Nach BOCK (I S. 151) folgt die *wisch/wiisch*-Linie von Osten her zunächst der Schlei, geht südlich von Schleswig über Treia weiter und biegt zwischen Ostenfeld und Mildstedt nach Südwesten ab. Die literarischen Quellen lasse ich unberücksichtigt, da der Vokalismus des Wortes nicht mit Sicherheit aus der Schriftform *Wisch* zu ersehen ist.

Der Westen hat *wisch*; so nicht nur die schleswigschen Punkte Hattstedt, Schobüll und Eiderstedt (Aufn. 1951), sondern auch Dithmarschen (KOHNBROK *viš* 74).

Die Karte 41 des DSA zieht keine Grenze zwischen *wisch* und *wiisch*, verzeichnet aber eine Reihe von *wiisch*-Formen im östlichen Südschleswig und östlichen Holstein; der Westen hat kein einziges *wiisch*. Vgl. auch SARAUF I S. 137.

Aus der geographischen Verteilung von *wisch* und *wiisch* geht eindeutig hervor, dass *wisch* keine Schleswiger Sonderform, sondern im westlichen Holstein und weiter südlich im Nordniedersächsischen allgemein ist, und die Erscheinung kann etwa mit dem obigen *esch* : *isch* verglichen werden. Der genetische Zusammenhang von *wisch* und *wiisch* ist nicht klar. SARAUF (a. a. O.) wagt nicht zu entscheiden, ob das kurze *i* durch Kürzung aus alter Länge oder das lange durch Dehnung aus altem kurzem Vokal entstanden ist. Fürs Altenglische scheint man sowohl *wisc* als *wisc* anzusetzen.

7. *brüch* : *brüüch* 'Brücke'.

Nördliches *brüch* gegenüber südlichem *brüüch* bei TEUCHERT in Verbindung mit *esch* : *isch* (s. o. S. 54 f.).

Nach BOCK (I S. 150) verläuft die *brüch/brüüch*-Linie von Osten her etwa an der Schlei entlang, weiter in westlicher und

südwestlicher Richtung südlich von Schleswig und Treia, östlich von Ostenfeld und Schwabstedt.

Dementsprechend haben:

Satrup: Volkskal. 1849 *Brügg* 121.

Stapelholm: SIEVERS *br̄jx* 62.

Der von BOCK nicht untersuchte Westen hat *brüch*; so Hattstedt, Schobüll und Eiderstedt (Aufn. 1951).

In Dithmarschen herrscht *brüch* (KOHBRÖK 30).

Das dialektgeographische Bild ist somit dem von *esch* : *isch* u. a. sehr ähnlich: Angeln und Mittelschleswig stehen mit dem Westen Südschleswigs und Westholstein in unmittelbarer Verbindung. Von einer schleswigschen Sonderform ist überhaupt nicht die Rede.

8. *bin* : *bün*, *sint* : *sünt* 'bin, sind'.

Die nördlichen *bin*, *sint* — im Gegensatz zu den südlicheren Formen mit gerundetem Vokal — werden bei BOCK wiederholt (II S. 20, 28, 76, 161 f., 189) angeführt als Kriterien des mittelalterlichen, städtischen Ursprungs der niederdeutschen Mundarten nördlich der Schlei-Danewerk-Linie, in der ersten Arbeit (I S. 210) allerdings unter Erwähnung eines möglichen hochdeutschen Einflusses. TEUCHERT sieht, wie BOCK, in *bin*, *sint* eine Bewahrung des älteren Bildes (AnzfdA 55 S. 165); CORDES betrachtet die Formen, da der Sprachwechsel in Angeln erst in der 1. Hälfte des 19. Jahrhunderts vor sich ging, als hochdeutsch (Zeitschr. 73 S. 365).

Nach BOCK (I S. 169 f.) finden sich in dem von ihm untersuchten Gebiet die *i*-Formen nördlich der Schlei und weiter westwärts in Treia, Ostenfeld, Schwabstedt und den nördlich davon liegenden Orten. Eine *ü*-Insel bildet Moldenit bei Schleswig, und *sünt* begegnet in der östlichen Spitze von Angeln. Südlich des hier genannten Gebiets gelten *bün*, *sünt*; in ein paar Orten (Hollingstedt, Erfde, Hütten) wurde anstatt *sünt* die Form *bünt* notiert.

Die übrigen Quellen bieten folgendes:

Angeln.

Angeln: AUGUSTINYChronik 1852 *bin* 129. — TRAUlsen 1900 *bin* 11 u. ö; *sind* 11 u. ö. — Heimat 1920 *sind* 91 u. ö.

Flensburg: CALLSEN 1880 *bin* 182; *sind* 181.

Nordangeln: Heimat 1923 *sind* 207.

Rüllschau: WH 1910 *bin* 304; *sind* 304 u. ö.

Satrup: FIRMENICH 1843 *bin* 37; *sind* 36 u. ö. — Volkskal. 1849 *sind* 123.

Havetoflloit: TUXEN 1857 *bin* 83.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857 *bin* 84.

Struxdorf-Thumby: TUXEN 1857 *bin* 17 u. ö.

Struxdorf: TUXEN 1857 *bin* 73 u. ö.; *sind* 74 u. ö.

Thumby: TUXEN 1857 *bin* 64; *sind* 67 u. ö.

Böel: TUXEN 1857 *bin* 82.

Südöstl. Angeln: AUGUSTINYÅben 1857 *bin* 21; *sünt* 19 u. ö., *ji sünt* 23. — PETERSENFab. 1865 *bin* 4 u. ö.; *sind* 41 u. ö., *dat sin de Mūs* 34, *de Wiwer sin darto* 37. — PETERSENWINKLER 1870 *bün* 65. — HANSEN 1912 *bün* 7 u. ö.; *sünd* 55.

Südl. Angeln: FlensburgerZeitung 1852 (TUXEN 1857) *sind* 48
Brodersby: TUXEN 1857 *bin* 85.

Mittelschleswig.

Nord-Mittelschleswig: MEYERMANNshand 1925 *bin, sind*.

Meynfeld (Ksp. Wallsbüll): SELK 1936 *sind* 164.

Braderup: SELK 1936 *sind* 157.

Karlum: SELK 1936 *sünd* 160.

Leck (?): KELLER 1824 *bün* 52 u. ö.

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857 *bin* 87.

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857 *bün* 88. — ALLEN II (1858) *sünd* 732.

Hünding (Ksp. Eggebek): ALLEN II (1858) *bin* 733.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858) *sind* 734 u. ö.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *bin, sint*.

Südschleswig.

Südschleswig: TUXEN 1857 *sün, bünt* 17.

Hollingstedt: AUGUSTINYChronik 1852 *ick sün* 131; *se bünt* 130 u. ö. — AUGUSTINYÅben 1857 *ick sün* 65 u. ö., *bün* 36 u. ö.; 1. Pl. *bünt* 10 u. ö., 2. Pl. *bünt Ji* 9, 3. Pl. *bünt III* u. ö., 3. Pl. *sind* 70 (nur einmal).

Schwansen: FIRMENICH 1843 *ick sün* 37; *wi bünt* 37. — TUXEN 1857 *bün* 91. — Heimat 1918 *sünd* 76. — Heimat 1926 *bün* 86; *sünd* 86.

Stapelholm: SIEVERS *byn* 21; *synd* 50.

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 *bin* 218 u. ö.; *sind* 218 u. ö.

Mildstedt und Rantrum: SA 1880 *bin*, *sünd*.

Eiderstedt: GEERKENS 1935 *sünd* 117 u. ö. — Heimat-Kal. 1925 *sünd* 55. — Heimat-Kal. 1926 *sünd* 73 u. ö. — Aufn. 1951 *bin*, *sint*. SA 1880 regelmässig *bin*, *sint*, vereinzelt *bün* und *sünd*, besonders in der südöstlichen Ecke der Halbinsel. — MENSING (V, 599) auch *bünt* in Eiderstedt und Husum.

Holstein.

Dithmarschen: KOHBROK *byn* 68; *fynd* 57.

Dieses Material lässt die geographische Verteilung der *i*- und *ü*-Formen recht klar hervortreten.

In Angeln herrschen durchweg *bin*, *sint*. Das von BOCK aufgezeichnete *sünt* im östlichen Angeln stimmt gut zu dem in AUGUSTINYÄBEN 1857 belegten *sünt*. Das vereinzelt *bün* in PETERSENWINKLER 1870 ist ohne Bedeutung gegenüber den allgemein herrschenden Formen *bin*, *sint* von PETERSENFab. 1865. Die *ü*-Formen bei HANSEN 1912 sind, wie anderes bei ihm, kaum überhaupt als Angler Formen aufzufassen, obwohl er aus Arnis gebürtig ist. Das zweimal in PETERSENFab. 1865 auftretende *sin* darf zu keinen Spekulationen Anlass geben: da in beiden Fällen das folgende Wort mit einem *d* anfängt, handelt es sich wohl einfach um einen Ausfall des *-d* im Sandhi.

In Mittelschleswig gelten ebenfalls *bin*, *sint*. Den verstreuten *ü*-Formen in älteren Quellen von Karlum, Leck (?) und Eggebek ist keine grosse Bedeutung beizumessen.

Das östliche Südschleswig hat ohne Ausnahme *ü*-Formen, durchweg *bün*, *sünt*; andere Formen sind in diesem Zusammenhang ohne Belang¹. Das westliche Südschleswig, also Eider-

¹ Hierbei denke ich an die 1. Sing. *sün* und den Plural *bünt*. Diese Formen waren, was aus obigem Material erhellt, vor 100 Jahren im östlichen Südschleswig allgemein gebräuchlich, während Bock nur den Plural *bünt*, und diesen nur ein paarmal notieren konnte. Das heisst: *sün* und *bünt* verlieren sich allmählich und werden ersetzt durch *bün* und *sünt*. Genau dasselbe findet nach MENSINGs Angaben (V, 599 f.) in Holstein statt. RICHEY (S. 402) bringt als regelrechte holsteinische Formen *sün* und *bünd* gegenüber den hamburgischen *bün* und *sünd*.

Die allmähliche Verdrängung der Formen *sün* und *bünt* durch *bün* und *sünt* ist, wenn Beeinflussung vom Hochdeutschen in Betracht gezogen wird, leicht erklärlich. Schwieriger scheint das Problem des Aufkommens von *sün* und *bünt*,

stedt, hat nach meinen Aufnahmen *bin*, *sint*. Im Südosten von Eiderstedt machen sich allerdings *ü*-Formen bemerkbar (vgl. das Material des SA), und die *sünt*-Formen der schriftlichen Quellen entstammen vielleicht denselben Gegenden. GEERKENS schreibt zwar *bün*, *sünd*, spricht aber, wie ich feststellen konnte, das normale Eiderstedter *bin*, *sint*. Er hält eben die *ü*-Formen für echter; und es kommt ihm nicht nur darauf an, seine niederdeutsche Mundart zu schreiben, es soll auch ein echtes Niederdeutsch sein. — Der Fall ist interessant und lehrreich; er mahnt zur Vorsicht bei der Beurteilung der Sprache der modernen niederdeutschen Schriftsteller (vgl. o. S. 16 Fussn. 1).

Holstein hat ausschliesslich *ü*-Formen.

Hiermit ist dargetan, dass *bin* und *sint* kein Mittelschleswiger und Angler Sonderphänomen darstellen. Die *i*-Formen können von Südwesten her aus Südschleswig mit hereingebracht sein und besitzen somit keine Beweiskraft im Sinne BOCKS für eine mittelniederdeutsche Grundlage der Mundarten nördlich der Linie Schlei-Schleswig-Husum. Aber eine auf nicht-bodenständiges Niederdeutsch beschränkte Erscheinung sind die *i*-Formen immerhin und erfordern als solche gegenüber den *ü*-Formen der südlicheren genuinen Mundarten eine Erklärung.

Dass diese in hochsprachlicher Beeinflussung zu suchen ist, liegt klar auf der Hand. Nur fragt es sich, ob die mittelniederdeutsche Schriftsprache, eventuell die uns unbekannt, aber wohl der Schriftsprache nahestehende Umgangssprache der höheren Stände (der Städte) — die ländliche Bevölkerung jener Gegenden Schlesiens sprach ja im Mittelalter kein Niederdeutsch — oder das Hochdeutsche in Betracht kommt. Während BOCK, wie oben bemerkt, zuerst mit beiden Möglichkeiten rechnet,

denn diesen Formen müssen doch wiederum *bün* und *sünt*, bzw. *bin* und *sint*, zugrunde liegen. Dass Angleichungen hier am Werke gewesen sind, leuchtet ein. Aber eine einfache Angleichung des Singulars an den Plural hätte *sün*, *sünt*, eine Angleichung des Plurals an den Singular hätte *bün*, *bünt* ergeben. In *sün*, *bünt* gegenüber *bün*, *sünt* scheint geradezu eine Vertauschung der Anlautskonsonanten vorzuliegen.

Da schon im Mittelniederdeutschen die Formen 1. Sing. *sün* (*sün*) und Plural *bünt* (*bünt*) belegt sind (LASCH S. 247; SARAUF II S. 211), kann der Singular *sün* auf Kontamination mit dem Konjunktiv *si* beruhen (SARAUF a. a. O.). Wenn nun bereits vor diesem Prozess der Plural *bünt* durch Angleichung des *sünt* an den Singular *bün*, *büst* entstanden wäre, hätte man als Resultat *sün*, *bünt*. Oder vielleicht ergab eine Kontamination der 1. Sing. *bün* und des Plurals *sünt* zunächst Doppelformen, also für die 1. Sing. *bün* und *sün*, für den Plural *sünt* und *bünt*, woraus dann differenzierend entweder *bün*, *sünt* oder *sün*, *bünt* hervorgehen konnten.

entscheidet er sich später für das Mittelniederdeutsche (II S. 161 f.). Zu dem Ergebnis führten ihn augenscheinlich die in den Quellen des 17. und 18. Jahrhunderts belegten *i*-Formen, aber es bleibt unklar, warum er gerade diese als echte Formen auffasst, während den daneben auftretenden *ü*-Formen als »Fremdformen oder als Nebenformen« kein Gewicht beigegeben wird. Wenn er, wie er schreibt, die Herkunft der Verfasser nicht hat feststellen können, dürfte das Material doch überhaupt in diesem Zusammenhang von zweifelhaftem Wert sein (vgl. o. S. 15 f.).

Eine Stütze für seine Behauptung, dass die *i*-Formen vom Mittelalter überliefertes, der Sprache der höheren Bürgerschaft angehöriges Gut darstellen, findet BOCK bei RICHEY (*Idioticon Hamburgense*. 1755). Es ist zwar richtig, dass RICHEY (S. 382 u. 388) eine Anzahl von Wörtern und Formen wie *bün, sünd, büst, wy wüllt, nümmer, jümmer, düsse* u. a. mit doppelter Aussprache — *ü* und *i* — kennt und dass er dabei die *ü*-Formen dem gemeinen Volk, die *i*-Formen also wohl stillschweigend den gebildeten Kreisen zuweist, aber die Paradigmata S. 402 und 403 zeigen zur Genüge, dass er die *ü*-Formen *bün, sünd, büst, wy wüllt*, neben denen keine einzige *i*-Form aufgeführt ist, als die niederdeutsche Norm betrachtet, und die Bemerkung, dass die *ü*-Aussprache allmählich durch den Gebrauch des Hochdeutschen sich verliere (S. 388), scheint anzudeuten, dass RICHEY selber das *i* jener Wörter und Formen für ein hochdeutsches Element hielt. Jedenfalls berechtigen seine Angaben über die hamburgischen *ü*- und *i*-Formen des 18. Jahrhunderts nicht zu der Folgerung, dass seine *i*-Formen ohne Unterbrechung auf mittelalterliche *i*-Formen der städtischen Umgangssprache zurückzuführen seien.

Was Schleswig betrifft, möchte ich ganz allgemein annehmen, dass die jeweilig beim Sprachwechsel herrschende Hochsprache für die Formen *bin* und *sint* verantwortlich zu machen ist. Das bedeutet im einzelnen, dass für Eiderstedt, wo das Niederdeutsche schon im 17. Jahrhundert neben dem Friesischen festen Fuss gefasst hatte, die mittelniederdeutsche übermundartliche Umgangssprache eine gewisse Rolle gespielt haben mag, allerdings wohl nur neben dem Hochdeutschen, denn die endgültige Verniederdeutschung geschah zu einer Zeit, wo das Hochdeutsche Schriftsprache und amtliche Sprache war, dass aber für die

Gegenden, die erst um 1800 oder später zum Niederdeutschen übergangen, nur Hochdeutsch als Einfluss ausübendes Superstrat in Frage kommt. Ich bin hier mit CORDES ganz einig.

9. *disse* : *düsse* 'dieser'.

BOCK beurteilt diese Formen im grossen ganzen wie *bin* : *bün* (vgl. o. S. 60 ff.), d. h. *disse* soll der mittelniederdeutschen »feineren« Städtersprache entstammen, *düsse* die ländliche Sprechform sein (I S. 210 f.; II S. 20, 102 ff., 188). Auch CORDES stellt *disse* neben *bin* (vgl. o. S. 60).

Nach BOCK (I S. 177) herrscht *disse* durchweg in Angeln und Mittelschleswig, ausserdem in gewissen Teilen von Südschleswig, *düsse* aber im mittleren Gebiet und in Schwansen.

Die übrigen Quellen haben folgendes:

Angeln.

Angeln: TRAULSEN 1900 *disse* 9 u. ö., *dissen* 17 u. ö. — Heimat 1920 *disse* 91.

Flensburg: CALLSEN 1880 *disse* 182.

Rüllschau: WH 1910 *disse* 303 u. ö.

Husby: SELK 1936 *disse* 168.

Satrup: FIRMENICH 1843 *disse* 38 u. ö.

Havetofloit: TUXEN 1857 *disse* 83.

Klappholz (Ksp. 'Havetoft'): TUXEN 1857 *disse* 84.

Struxdorf-Thumby: TUXEN 1857 *disse* 11.

Südöstl. Angeln: PETERSEN Fab. 1865 *disset* 'dieses' 11; *disse* 11 u. ö.; *von dissen* 19. — HANSEN 1912 *düsse* 8 u. ö.

Brodersby: TUXEN 1857 *düsse* 85.

Mittelschleswig.

Leck (?): KELLER 1824 *disse* 54 u. ö.

Leck: Heimat 1920 *disse* 28.

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857 *disse* 87.

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857 *düsse* 88.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858) *disse* 735.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *disse*.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINYÅben 1857 *disse* III u. ö.

Schwansen: Heimat 1918 *düss*' 76.

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 *disse* 219 u. ö.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1926 *disse* 73. — GEERKENS 1935 *düsse* 119, 122; *nadissen* 119; nach Aufn. 1951 *disse*. — Aufn. 1951 *disse* (allgemeiner *de dâre* in derselben Bedeutung).

Holstein.

Dithmarschen: KOHBROK *dyse* 57. — KLAUS GROTH meist *disse* (JØRGENSEN Dithm. 168) — HARMS 1813 *disse* 28, 29 u. ö.

Ostholstein: KOHBROK *disse* 57.

Die Angaben BOCKs werden hierdurch unterstrichen und ergänzt: *disse* herrscht fast unumschränkt in Mittelschleswig und Angeln; dieselbe Form gilt aber auch in grossen Teilen von Südschleswig, so jedenfalls in Eiderstedt. Das Eiderstedter *düsse* bei GEERKENS (neben *disse*) wird wie *bün*, *sünd* zu beurteilen sein (vgl. o. S. 63). Auch Holstein bietet ein Nebeneinander von *disse* und *düsse*; MENSING sieht von jeglicher bestimmten Lokalisierung der Formen ab.

Wie BOCK in diesem unklaren und zerrissenen geographischen Bild von *disse*: *düsse* seine Vermutung, dass *disse* eine alte städtische, *düsse* die alte ländliche Form sei, bestätigt finden kann (II S. 105), bleibt unverständlich. Und über die Eigenart der Mittelschleswiger und Angler Mundart sagt das *disse* nichts aus, da es auch in Südschleswig und Holstein auftritt.

Die Erklärung des gegenwärtigen Zustandes ist wohl in alter ausgedehnter Doppelformigkeit zu suchen (vgl. SARAUW I S. 307 f.), die dann meist vom Überwiegen dieser oder jener Form abgelöst wurde. Aus welchem Grunde bald *disse*, bald *düsse* zur Alleinherrschaft gelangt, wird schwer zu entscheiden sein. Dass aber in den Gegenden, wo das Niederdeutsche erst sozusagen in hochdeutscher Zeit eine andere Sprache verdrängte, das hochdeutsche *dieser* für die Wahl des *disse* eine Rolle gespielt hat, versteht sich von selbst, zumal das Pronomen *disse* (*düsse*) kaum ein alltägliches Demonstrativum ist (vgl. *de dâre*). Die weite Verbreitung des *disse*, auch ausserhalb Schlesiens, und der kurze Vokal machen die Annahme einer direkten Entlehnung aus dem Hochdeutschen unwahrscheinlich.

10. *i* : *ü* in »wollen«.

Nach BOCK (I S. 149) hat das Verbum »wollen« im Infinitiv ein *-i-* in Nordangeln und im nördlichen Mittelschleswig gegenüber südlichem *-ü-* (oder einem anderen gerundeten Vokal). Der Infinitiv dieses Verbums ist allerdings äusserst selten; den gleichen Vokal wie der Infinitiv besitzt aber der gewöhnlichere Plur. Präs. BOCK meint, die *i*-Formen nur auf die Weise erklären zu können, dass sie »der konservativen Sprechsprache der führenden Bürgerschichten« entstammen, und sieht hierin einen Beweis der Verbindung zwischen den heutigen Mundarten jener Gegenden und dem Mittelniederdeutschen (II S. 157 und S. 20, 76).

CORDES will den mittelniederdeutschen Ausgangspunkt der *i*-Formen nicht bestreiten, weist aber darauf hin, dass dies keine Eigentümlichkeit der schleswigschen Städte ist, und rechnet mit der Möglichkeit analogischer Einflüsse (Zeitschr. 73 (1949) S. 366). Dabei denkt CORDES natürlich an eine Angleichung der Plural-(und Infinitiv)form an den Singular *will*. Gegen diese Erklärung ist an und für sich nichts einzuwenden.

Eine andere Möglichkeit ergibt sich aus Erwägungen über das Alter der Vokalarundung auf Grundlage der von mir unten (S. 104 ff.) in anderem Zusammenhang vorgelegten Formen.

Eine im Material des SA vom westlichen Mittelschleswig ein paarmal auftretende *o*-Form wird, wenn sie echt ist, einfach als hochdeutsches Element zu fassen sein. Ob sie in derselben Quelle auch für das östliche Gebiet belegt werden kann, habe ich nicht untersucht. Sie dürfte übrigens für das Verhältnis zwischen *i*- und *ü*-Formen belanglos sein.

Wesentlicher ist, dass in den von BOCK als *i*-Gebiet angegebenen Gegenden vereinzelt *ü*-Formen begegnen, wie z. B. in Flensburg, und vor allem, dass *i*-Formen in dem älteren Material weit südlicher vorkommen, nicht nur in Hollingstedt, von wo AUGUSTINY *i*- und *ü*-Formen nebeneinander hat, sondern auch in Rantrum, Tönning und Süderstapel, wenn man sich auf den SA verlassen darf, d. h. um 1880 *i*-Formen im südlichsten Südschleswig. Zieht man ausserdem älteres holsteinisches Material heran, wie die regelmässigen *ü*-Formen KLAUS GROTHS (JØRGENSEN Dithm. 320) und die ebenso regelmässigen *i*-Formen des

älteren HARMS (HARMS 1813 *willn* 24. 25; HARMS 1820 *willt* 298. 302), ergibt sich für das 19. Jahrhundert eine viel weitere Verbreitung der *i*-Formen von »wollen« als die heutige. Damit erweisen sich die *ü*-Formen als die jüngeren, als die im Vordringen begriffenen, die *i*-Formen als die weichenden. Es hat anscheinend im Laufe der 100 Jahre, die wir überblicken können, eine allmähliche Verdrängung der älteren *i*-Formen stattgefunden, woraus man unwillkürlich den Schluss zieht, dass in noch älterer Zeit, im 18. Jahrhundert, die *i*-Formen noch häufiger waren, vielleicht gar vorherrschten, sowohl in Holstein als in Südschleswig. Wenn das aber der Fall war, kann es nicht wunder nehmen, dass *i*-Formen um 1800 mit dem Niederdeutschen von Südschleswig nach Norden wanderten. Ihnen folgten zwar von Süden her die *ü*-Formen, auch nach Angeln und Mittelschleswig hinein, sporadisch bis an die Sprachgrenze, aber doch so, dass im Norden immer noch ein Reliktgebiet mit vorwiegenden *i*-Formen bestehen blieb.

11. *sunn* : *sünn* 'Sonne'.

Nach BOCK (I S. 150 und S. 313 Abb. 2) verläuft die *sunn/sünn*-Linie von Osten her durch Angeln, meist in einiger Entfernung von der Schlei, kommt auch gelegentlich bis an deren Ufer heran, und von Schleswig in westlicher Richtung nördlich von Treia und Schwesing. Für ein paar Orte, sowohl südlich als nördlich dieser Grenze, werden Doppelformen notiert.

Den übrigen Quellen können wir folgendes entnehmen:

Angeln.

Flensburg: CALLSEN 1880 *Sünn* 182.

Husby: SELK 1936 *Sunn* 167.

Satrup: Volkskal. 1849 *Sunn* 122.

Struxdorf: TUXEN 1857 *Synn* 75 (3mal).

Thumbj: TUXEN 1857 *Sonnenschin* 71.

Südöstl. Angeln: PETERSENFab. 1865 *Sönn* 3.

Mittelschleswig.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *sunn*.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINYÅben 1857 *Sönn* 26 u. ö.

Schwansen: Heimat 1926 *Sünn* 86.

Stapelholm: SIEVERS *syn* 62.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1926 *Sünn* 73. — Aufn 1951 *sünn*.

Holstein.

Dithmarschen: KOHBROK *fyn* 55. — KLAUS GROTH *Sünn* (JØRGENSENDithm. 291).

Hieraus ist ersichtlich, dass die von BOCK gezeichnete *sunn/sünn*-Linie etwa bis Husum weitergeführt werden kann. *Sünn*-Formen für Flensburg und Struxdorf, wo BOCK nur *sunn* notiert, lassen auf weitgehende Doppelformigkeit innerhalb des *sunn*-Gebiets schliessen. Auf die Doppelformen von Eckernförde und Hamdorf bei Hohn (BOCK I S. 150) komme ich unten zurück. Im übrigen bleiben die *sunn*-Formen auf das Gebiet nördlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie beschränkt, und man fragt sich, ob hier etwa im Gegensatz zu der vom Süden vordringenden *sünn*-Form ein Element eines mittelalterlichen Niederdeutsch von Angeln und Mittelschleswig vorliegt. Bock scheint die Form nicht in dem Sinne beurteilen zu wollen. Er erwähnt sie nicht in Verbindung mit *esch* : *isch* usw. (I S. 210), und in seiner zweiten Arbeit bleibt sie unberücksichtigt. Nur charakterisiert er *sunn* (neben *stunn* 'stand') als »typisch für Ang. und Mschl.« (I S. 151).

Das Mittelniederdeutsche besass zwei Formen: *sunne* und *sünne* — die ja allerdings wegen fehlender Umlautsbezeichnung in den Texten meistens zusammenfallen — in Übereinstimmung mit den heute herrschenden Formen, *u* in den südlichen Mundarten des niederdeutschen Gebiets, *ü* im ganzen Norden (vgl. SARAUF I S. 285 u. 296). Beide Formen gehen wahrscheinlich auf älteres *sunna* zurück; *sünne* hat also keinen *i*-Umlaut, sondern einen sogenannten sekundären Umlaut (SARAUF), genauer einen »Dentalumlaut« oder eine Palatalisierung des Vokals durch folgendes (palatales?) *nn*.¹ Dieser Lautwandel mag zwar jünger sein als der *i*-Umlaut, an dessen mittelniederdeutschem Ursprung

¹ Vgl. E. NÖRREBERG in »Niederd. Studien« (BORCHLING-Festschrift). 1932. S. 287 ff.; JØRGENSENDithm. S. 46 f.

kann jedoch nicht gezweifelt werden. Wenn nun aber zu der Zeit, wo das Mittelniederdeutsche als Schriftsprache und als Sprache der höheren Stände in dänische und friesische Gegenden Eingang zu finden begann, im Nordniedersächsischen allgemein *sünne* galt, wird das Auftreten eines mittelniederdeutschen *sunne* in Schleswig schwer zu erklären sein.

Eher ist das Schleswiger *sunn* jungem hochdeutschem Einfluss zuzuschreiben. Dieser Erklärung widerspricht nicht die scheinbare Nicht-Übereinstimmung der Vokale von *Sonne* und *sunn*: wenn in der niederdeutschen Mundart vor Nasal kein *o* vorkommt, muss das hochdeutsche *o* sich »anpassen« und zu *u*, d. h. zu einem relativ offenen, schlaffen *u*-Laut, werden — eine Anpassung, die wohl ebenfalls in der Aussprache des Hochdeutschen in jenen Gegenden allgemein zutage tritt. Die ziemlich offenen *u*- und *ü*-Laute können eventuell als (enge) *o*- und *ö*-Laute aufgefasst werden, was uns vielleicht zu der Annahme berechtigt, dass die vereinzelt *Sonn*- und *Sönn*-Formen in der Literatur und bei MENSING nur orthographische Varianten von *sunn* und *sünn* darstellen.

Die isolierten *sunn*-Formen innerhalb des schleswigschen *sünn*-Gebiets (vgl. o. S. 69) und in Holstein (MENSING IV, 955) dürften ebenfalls als hochdeutscher Einschlag zu betrachten sein.

12. *stunn* : *stünn* 'stand'.

Die oben (S. 69) erwähnte Bocksche Zusammenstellung von *sunn* und *stunn* als typischen Angler und Mittelschleswiger Formen könnte vermuten lassen, dass die Ausbreitung des *stunn* sich mit derjenigen von *sunn* decke. Das ist indessen nicht der Fall.

Nach Bocks Angaben (I S. 171 neben Abb. S. 318) herrscht zwar *stunn* in ganz Angeln und Mittelschleswig, ausserdem aber noch in Südschleswig westlich einer Linie, die etwa von der Stadt Schleswig nach Süden verläuft; nur Hollingstedt schiebt sich als *stünn*-Gebiet weiter nach Westen vor.

Diese Verteilung wird im grossen und ganzen bestätigt durch folgendes Material:

Angeln.

Angeln: AUGUSTINYChronik 1852 *stun* 131; *stund'n* 131. —
 TRAUlsen 1900 *stunn* 10.19 u. ö.

Munkbrarup: SELK 1936 *stunn* 167.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857 *stun* 84.

Thumby: TUXEN 1857 *stunn* 64.

Böel: TUXEN 1857 *stunn* 82.

Südöstl. Angeln: PETERSEN Fab. 1865 *stun* 11 u. ö. — HANSEN 1912 *stünn* 11 u. ö., *stunn* 11. 89.

Mittelschleswig.

Westküste: Nordfries Inst. III (1951—52) *stun* 176.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *stunn*.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINY Chronik 1852 *stun* 130. — AUGUSTINY Åben 1857 *stun* 43 u. ö.

Schwansen: Heimat 1920 *stünn* 140.

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 *stunn* 219.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1925 *stunn* 54. — Aufn. 1951 *stunn*.

Holstein.

Dithmarschen: KLAUS GROTH *stunn* (JØRGENSEN Dithm. 285).

Gegenüber dem festen *stun* für Hollingstedt bei AUGUSTINY, wird BOCKs *stünn* als eine Neuerung oder als eine isolierte Erscheinung neben gewöhnlichem *stunn* zu beurteilen sein. Die nicht seltenen *ü*-Formen bei HANSEN 1912 entsprechen dem südlichen Charakter seiner Sprache (vgl. S. 62).

Mag nun auch *stunn* eine ältere Form sein, wie TEUCHERT hervorhebt (AnzfdA 55 (1936) S. 165), so hat sie sich als eine nicht nur in Angeln und Mittelschleswig, sondern auch im westlichen Südschleswig und Holstein herrschende Form erwiesen und bleibt daher für unsere Frage nach der Herkunft des Schleswiger Niederdeutsch belanglos.

13. *guut* : *goot* 'gut'.

Nördliches *guut* — im Gegensatz zu südlicherem *goot* — führt HERM. MÖLLER auf die mittelniederdeutsche Schriftsprache zurück¹, und CORDES weist auf die Übereinstimmung mit dem Hochdeutschen hin². Zu welchen Schlüssen BOCK die Form *guut* benutzt, wurde schon oben (S. 30 f.) berührt. Überhaupt widmet

¹ Nordisk tidsskrift for filologi, IV. R. 8. Bd. S. 63.

² Zeitschr. 73 (1949) S. 365.

er (II S. 86 ff.) dem Worte »gut« in mittel- und neuniederdeutscher Zeit als »Schlüsselwort« eine ausführliche Behandlung.

Wie sonst beginnen wir mit der geographischen Ausbreitung der Formen.

Nach BOCK (I S. 152) hat das von ihm untersuchte Gebiet *uu*-Formen mit Ausnahme der Gegenden südöstlich einer Linie, die etwa, von Eckernförde ausgehend, westlich von Hütten und Hohn sich bis an die Eider erstreckt. Diese entspricht der Grenzlinie, die WREDE auf Grundlage des Materials des SA (AnzfdA 22 S. 112) von Eckernförde bis an die Mündung der Elbe zieht.

Andere Quellen liefern folgende Belege:

Angeln.

Angeln: AUGUSTINYChronik 1852 *gud* 131. — TRAULSEN 1900 in *guden* 19; *gut* 24 u. ö. — Heimat 1920 *gut* 92.

Flensburg: CALLSEN 1880 *gut* 181 u. ö.

Nordangeln: Heimat 1923 *gut* 207 u. ö.

Satrup: FIRMEINICH 1843 *gude* 36 u. ö.

Havetoftloft: TUXEN 1857 *Gut* 83.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857 *Gut* 83.

Struxdorf-Thumby: TUXEN 1857 *gud* 38.

Böel: TUXEN 1857 *Gut* 82.

Südöstl. Angeln: AUGUSTINYÅben 1857 *gut* 20 u. ö. — PETERSENFab. Adjektiv *god*, *gode* 7, 8, 9 u. ö.; Adverb *gut* 7, 8, 9 u. ö., *god* 41. — HANSEN 1912 *god* 8 u. ö., *gude* 55.

Südl. Angeln: FlensburgerZeitung 1852 (TUXEN) *gude* 48 u. ö.

Nübel: TUXEN 1857 *gude* 86.

Mittelschleswig.

Leck (?): KELLER 1824 *God* 52 u. ö.

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857 *Gut* 87 (2mal).

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857 *Gut* 88 (3mal).

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858) *gut* 735 u. ö., *gure* 735, *gon Abend* 734.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *guut*.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINYChronik 1852 *god* 127 u. ö. — AUGUSTINYÅben 1857 *god* III u. ö.

- Schwansen: TUXEN 1857 *Gut* 91. — Heimat 1918 *gude* 76.
 — Heimat 1920 *Gut* 139.
 Dänischer Wohld: Heimat 1925 *god* 165.
 Stapelholm: SIEVERS *γūdā* 24.
 Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 *chut* 219 u. ö.
 Eiderstedt: Heimat-Kal. 1926 *gude* 73. — GEERKENS 1935 *gud*
 118 u. ö. — Aufn. 1951 *guut*.

Holstein.

- Dithmarschen: KOHBROK *gūd* 33. — KLAUS GROTH *gut* (JØRGENSEN Dithm. 198).

Das Material zeigt durchweg Übereinstimmung mit den Angaben BOCKS und WREDES. Nur zwei Abweichungen dürften erwähnenswert sein: Das regelmässige *god* für Hollingstedt bei AUGUSTINY scheint, da eine bewusste Substitution des *u* durch *o* nach der hochdeutsch-niederdeutschen Opposition *Bruder* : *broder*, *Fuss* : *foot* usw. kaum anzunehmen ist, von einer weiteren Ausbreitung der *oo*-Form in älterer Zeit zu zeugen. Dem schliessen sich offenbar PETERSENS *o*-Formen vom südöstlichen Angeln an. PETERSEN hat aber, wie oben angegeben, beide Formen, und zwar ziemlich folgerichtig so verteilt, dass die *o*-Form als Adjektiv, die *u*-Form als Adverb gilt. Ob man hier einer eigenen Erfindung PETERSENS gegenübersteht — denn PETERSEN ist nicht ganz zuverlässig (vgl. o. S. 49) —, wird schwer zu entscheiden sein, doch könnte das von Silberstedt mitgeteilte *gon Abend* gegenüber *gut*, *gure* ein ursprünglich ähnliches Prinzip andeuten.

Wie dem auch sei, wenn Dithmarschen zum *guut*-Gebiet gehört, kann die heutige geographische Verbreitung von *guut* nicht dazu berechtigen, dies eine Schleswiger, geschweige denn Angler und Mittelschleswiger Sonderform zu nennen, und wir könnten insofern die Frage als für uns erledigt ansehen. Andererseits liegt es nahe, da Entstehung und Herkunft des niederdeutschen *guut* nicht endgültig aufgeklärt sind, die schleswig-holsteinischen Verhältnisse unter einem allgemeineren Gesichtswinkel zu betrachten.

Es ist bekannt, dass schon in mittelniederdeutschen Texten *gut* neben regelrechtem *got* häufiger erscheint, als sonst δ^1 durch *u* wiedergegeben wird, und ferner, dass gewisse niederdeutsche

Gebiete, auch abgesehen von den erwähnten schleswig-holsteinischen, heute eine dem mnd. *gât* entsprechende Form aufweisen¹. Die mehrfachen Erklärungsversuche lassen sich grundsätzlich in zwei Gruppen einteilen: teils soll *gât* eine echt niederdeutsche, bodenständige Entwicklung, teils eine aus dem Hochdeutschen übernommene oder vom Hochdeutschen beeinflusste Form sein.

Wenn nun die oben verzeichneten alten *god*-Formen von Hollingstedt und Südangeln bei AUGUSTINY und PETERSEN echt sind, scheint vieles dafür zu sprechen, dass *guut* in diesen Gegenden auf verhältnismässig junger hochdeutscher Beeinflussung beruht. In völligem Einklang hiermit steht die Tatsache, dass *guut* gegenwärtig auch südlich der oben erwähnten *guut/goot*-Linie um sich greift, so dass z. B. im Dänischen Wohld *goot* nur noch bei alten Leuten anzutreffen ist, während alle jüngeren *guut* verwenden². Nur könnte es bedenklich erscheinen, dass auch altes niederdeutsches Gebiet wie Dithmarschen schon früh die Neuerung aufweist.

Wenn ferner die Verteilung der *god*- und *gut*-Formen bei PETERSEN den tatsächlichen Verhältnissen seiner Mundart entspricht, scheint die hochdeutsche Form sich zunächst in adverbialen Gebrauch eingebürgert zu haben. Eine solche Doppelartigkeit könnte aber auch alt und in ihren ersten Anfängen vom Hochdeutschen unabhängig sein. Nur hätte beim späteren Ausgleich die Übereinstimmung des *gât* mit dem Hochdeutschen eben dieser Form zum Sieg verholfen, und zwar vorzugsweise in dem Gebiet, wo der hochdeutsche Einfluss am stärksten war. Die Entstehung der Nebenform *gât* aus *gôt* ist aber dann eine inner-niederdeutsche Angelegenheit, auf deren Deutung ich hier nicht eingehen will.

Nur eins sei bemerkt. Die assimilatorische Erklärung SARAUS (I S. 62) ruht — was er auch selbst deutlich zum Ausdruck bringt — auf zwei Annahmen betreffs mittelniederdeutscher Artikulation: dass altes *ô* mit starker Lippenrundung, *u*-artig ausgesprochen wurde und dass *g* velare Spirans war. Diese Annahmen gehören zwar zu den sichersten innerhalb der mittelniederdeutschen Lautgeschichte, *gôt* > *gât* bleibt aber doch ein isolier-

¹ Vgl. LASCH S. 98; SARAUS I S. 61 ff.; WREDE a. a. O.

² Nach mündlicher Mitteilung von stud. mag. E. JACOBS aus Gettorf.

ter, hypothetischer Fall, m. E. nichts weniger als ein »Schlüsselwort«, »das ein klares Licht auf die Entwicklung und den Lautwert des mnd. *g* und des inlautenden Vokals dieses Wortes wirft« (BOCK II S. 90 f.).

14. *-lich, -ich*: *-li, -i* 'lich, -ig'.

Nördliches *-lich, -ich* gegenüber südlichem *-li, -i* entstammt nach BOCK (II S. 20 und 128) der (mittelniederdeutschen) Stadtsprache; auch mnd. schriftsprachliche Beeinflussung könne vorliegen, und die entsprechenden hochdeutschen Endungen hätten »dies Verhältnis gefördert« (I S. 211). TEUCHERT betont die Altertümlichkeit von *-lich, -ich* (AnzfdA 55 (1936) S. 165), CORDES die Unterstützung durch das Hochdeutsche (Zeitschr. 73 (1949) S. 365).

Die heutige Grenze zwischen *-lich, -ich* und *-li, -i* zieht sich nach BOCK (I S. 315 Abb. 5) von Osten an der Schlei entlang bis Schleswig, von dort nordwärts bis Idstedt und, nach Westen umbiegend, nördlich von Treia und Viöl bis an die Westgrenze des von ihm untersuchten Gebiets.

Aus den übrigen benutzten Quellen gebe ich folgendes wieder:

Angeln.

- Angeln: TRAUlsen 1900 *lerrig, eegentlich* 7; *richtig* 10 usw.
 — Heimat 1920 *mächtig* 91 usw.
 Flensburg: CALLSEN 1880 *richtig, wodennich* 181.
 Nordangeln: Heimat 1923 *tämli, richti* 208.
 Rüllschau: WH 1910 *richdig* 303.
 Husby: SELK 1936 *König* 168.
 Satrup: FIRMENICH 1843 *gewöhnlich* 37, *flitig* 39 usw.
 Havetoftloit: TUXEN 1857 *fröhlich, lebennig* 83.
 Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857 *fröhlich, lebendig* 84.
 Struxdorf: TUXEN 1857 *flittig* 72; *unmöglig* 74.
 Thumbby: TUXEN 1857 *lustig, lebennig* 64.
 Böel: TUXEN 1857 *riklig, hartlich, lustig* usw. 82.
 Südöstl. Angeln: AUGUSTINYÅben 1857 *lemmdig, männig* 18; *däglich* 19; *makklich* 20 usw. — PETERSENFab. 1865 *wenig* 8, *twintig* 9, *dütlig* 10 usw.

Südl. Angeln: FlensburgerZeitung 1852 (TUXEN) *männig* 48, *vernünfftig* 49.

Brodersby: TUXEN 1857 *frölig, lebendig* 85. — ALLEN II (1858) *makli'* 736.

Mittelschleswig.

Meynfeld (Ksp. Wallsbüll): SELK 1936 *düchtig* 164.

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857 *fröhlig* 87 (2mal).

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857 *frölig, lebennig* 88.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858) *nöhdig* 734, *düchtig* 736.

Westküste: NordfriesInst. III (1951—52) *richti, schreckli* 175 usw.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *blödi, früntli*.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINYChronik 1852 *bannig* 127. — AUGUSTINYÅben 1857 *ehrllich* 10; *årig, ewig* 12 usw.

Schwansen: TUXEN 1857 *årig, fröhlich, lebendig* 91. — Heimat 1918 *wodenni, hungeri, örndli* 76. — Heimat 1920 *lebendi, ruhi* 140. — Heimat 1926 *selig, föfdig* 85.

Stapelholm: SIEVERS *dēxli* 39; *vāxdi* 50 usw.

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 *dösi, düchti* 218; *fröhli* 219 usw.; *chließlich* 220.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1925 *wunnerli, fliti* 54. — Heimat-Kal. 1926 *twinti, häßli* 73 usw. — GEERKENS 1935 *banni, richti* 117; *pünktli* 118 usw. — Aufn. 1951 *blödi, früntli*.

Holstein.

Dithmarschen: KOHBROK *dyxdi* 30. — KLAUS GROTH *fründli, blödi* (JØRGENSENDithm. 66 u. 79).

Im grossen und ganzen herrscht Übereinstimmung zwischen den Angaben BOCKS und denen der älteren Quellen: *-lich, -ich* gilt in Angeln und im nordöstlichen Mittelschleswig. Doch scheinen AUGUSTINYS durchgeführte *-lich, -ich*-Formen von Hollingstedt, sowie die — vielleicht weniger sicheren — Schwansener Formen TUXENS auf eine Verschiebung der Grenze in nördlicher Richtung innerhalb der letzten 100 Jahre zu deuten. Die ganz jungen *-ich*-Wörter von Schwansen (Heimat 1926) sind vielleicht auf neue hochdeutsche Beeinflussung zurückzuführen, wie auch

z. B. im Dänischen Wohld die junge Generation heute meist die Endungen mit Spirant bevorzugen¹.

Dass *-li*, *-i* dem mnd. *-lik* (*-lich*), *-ich* gegenüber eine Innovation darstellt, bedarf keiner Erörterung. Und es ist unbestreitbar, dass das Angler und Mittelschleswiger *-lich*, *-ich* dem Ursprünglichen näher steht als das südliche (und westliche) *-li*, *-i*. Daraus folgt aber keineswegs, dass jenes *-lich*, *-ich* auf eine mittelniederdeutsche Grundlage derselben Gegenden zurückzuführen wäre. Denn es ist sehr wohl möglich — da der Spirantenabfall sich nicht datieren lässt —, dass das Südschleswiger Niederdeutsch im 18. Jahrhundert noch das alte *-lich*, *-ich* besass und dies beim Vorrücken nach Norden in Gebiete mit hineinragen konnte, wo es dann unter hochdeutschem Einfluss haften blieb. Andererseits war (und ist) die Kraft des hochdeutschen Superstrats vielleicht beim Prozess des Sprachwechsels in Angeln und Mittelschleswig so gross, dass auch südliches *-li*, *-i* in *-lich*, *-ich* umgestaltet wurde — in ähnlicher Weise, wie heute in anderen niederdeutschen Gegenden *-li*, *-i* durch hochdeutsches *-lich*, *-ich* abgelöst wird.

15. *knecht* : *knech* 'Knecht'.

Die Überschrift soll den Unterschied veranschaulichen zwischen südlichem Wegfall eines auslautenden *t* nach stimmloser Spirans und nördlicher Erhaltung desselben; wie *knecht* : *knech* also auch z. B. *luft* : *luff*, *nest* : *ness* usw. (eine Ausnahme bildet *nich*, vgl. S. 80 ff.). Die Ursache der Bewahrung des *-t* ist nach BOCK (II S. 143) nur »in der sorgfältigen mnd. und älteren nnd. Sprechsprache in Flensburg-Schleswig« zu suchen (vgl. TEUCHERT in AnzfdA 55 (1936) S. 165).

BOCK findet (I S. 163) keine ganz feste Grenze, zeichnet indessen (I S. 315 Abb. 6) die *Deenst*/*Deens*-Linie als zunächst von Osten an der Schlei entlang, dann östlich und nördlich von Moldenit, Nübel, Jörl und Joldelund verlaufend.

Aus den übrigen Quellen ziehen wir folgendes Material heran:

Angeln.

Angeln: AUGUSTINYChronik 1852 *recht* 131. — TRAULSEN 1900 *recht* 9, *Knecht* 24; *meist* 9, *Nest* 38. — Heimat 1920 *Gesicht* 91, *Nacht* 92; *sonst* 91, *meist* 93.

¹ Nach mündlicher Mitteilung von stud. mag. E. JACOBS aus Gettorf.

Flensburg: CALLSEN 1880 *best, eerst* 181.

Nordangeln: Heimat 1923 *Bicht* 208; *ers* 207 u. ö., *hest* 207.

Rüllschau: WH 1910 *recht* 303, *Slacht* 304; *meist, Lust* 304 usw. — SELK 1936 *eers* 167.

Husby: SELK 1936 *Knech* 167.

Satrup: FIRMENICH 1843 *sonst* 37 usw. — Volkskal. 1849 *Pacht, recht* 122; *erst* 122; *Kraft* 121.

Struxdorf: TUXEN 1857 *erst* 74, *Knast* 77 usw.

Thumby: TUXEN 1857 *regt* 65 usw.

Südöstl. Angeln: AUGUSTINYÅben 1857 *recht* 18, *Knecht* 20; *fast, best* 19; *rifft* 21 usw. — PETERSENFab. 1865 *slecht* 15, *recht* 16; *Hast, sonst* 19; *Luft* 53 usw. — PETERSENWINKLER 1870 *slach* 'schlachte' 66. — HANSEN 1912 *mügg* 'möchte' 8, *mügg* 'gemocht' 10, *licht* 86; *du büß* 63, *Künst* 70.

Südl. Angeln: FlensburgerZeitung 1852 (TUXEN) *Nacht* 49; *meist* 48, *ers* 49; *Skript* 50.

Mittelschleswig.

Meynfeld (Ksp. Wallsbüll): SELK 1936 *Nach* 164.

Leck: Heimat 1920 *Knecht* 28.

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857 *Knech'n* 88. — ALLEN II (1858) *dag* 'dachte', *Gäs* 'Gäste' 732.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858) *bis* 'bist', *west* 'gewesen' 734.

Westküste: NordfriesInst. III (1951—52) *schlecht, west, wust* 176.

Hattstedt: Aufn. 1951 *knech* und *knecht, slech* und *slecht; luss* und *lust; luft*.

Schobüll: Aufn. 1951 *knech* und *knecht; luss* 'Lust'; *luff* 'Luft'.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINYChronik 1852 *ers* 127, *büst* 129. — AUGUSTINYÅben 1857 *licht* IV, *dach* 8, *dich* 10, *Gesich* 16, *Nach* 12, *slecht* 15; *meiss* 'meist' III, *Künss* 'Künste' 8, *jüst* 10, *Gast* 38; *Kraft* 58, *Luft* 73.

Schwansen: Heimat 1918 *rech, süns, meest* 76. — Heimat 1920 *recht, -nach* 'Nacht' 139; *süns, west* 140. — Heimat 1926 *lich, süns* 85.

Stapelholm: TUXEN 1857 *hentrach* 'trachtet', *fass* 'fast' 91.

— SIEVERS *k'nex, rex* 43; *nes* 43, *γas* 'Gerste' 46; *drif* 'Drift' 48, *luf* 61.

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 *Knech, dich* 218, *recht* 219, *rech* 220; *Kiß* 'Kiste', *Kraff* 219 (durchgängig kein *-t*).

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1925 *Gees* 54, *faß* 'fest' 55 usw. — Heimat-Kal. 1926 *Rech, suns* 74; *Luff* 73 usw. — GEERKENS 1935 *ach* 'acht' 118; *Liß* 'Liste' 118, *eers* 120, *Künst* 123. — Aufn. 1951 *knech, luss, luff*.

Holstein.

Dithmarschen: KOHBROK *k'nex, rex, bes* 'beste' 27; *drif* 28 usw. — KLAUS GROTH bald mit, bald ohne *-t*, wo das *-t* wohl nur orthographischen Wert hat (JØRGENSEN Dithm. 15).

Hieraus ist ersichtlich, dass ganz Südschleswig sich in bezug auf den *-t*-Abfall dem angrenzenden Holstein anschliesst. Die vereinzelt *-t*-Formen von Schwansen besagen nichts, und die AUGUSTINYSCHEN Doppelformen von Hollingstedt an der Grenze zwischen Mittel- und Südschleswig entsprechen durchaus dem bei meinen Aufnahmen im südwestlichen Mittelschleswig festgestellten Schwanken im Gebrauch der *-t*- und der *-t*-losen Formen.

Der regelmässige Abfall des *-t* nach stimmloser Spirans scheint heute ein holsteinisches Sonderphänomen zu sein¹. *T*-lose Formen sind auch in andern Mundarten anzutreffen und finden sich sporadisch schon in mittelniederdeutschen Texten (SARAUW I S. 410). Nichts zwingt jedoch zur Annahme eines generellen Schwundes im Mittelalter, auch für Holstein nicht. Und das *-t* in Mittelschleswig und Angeln braucht daher ebenso wenig wie das *-lich, -ich*, auf einer mittelniederdeutschen Angler und Mittelschleswiger Grundlage zu beruhen. Entweder waren die *-t*-Formen in Südschleswig noch im 18. Jahrhundert vorhanden, wanderten von dort nach Norden und hielten sich dort, unterstützt vom Hochdeutschen, bis auf den heutigen Tag lebendig, oder das *-t* ist einfach dem beim Sprachwechsel als Superstrat wirkenden Hochdeutsch zu verdanken.

¹ Vgl. W. MITZKA, Deutsche Mundarten. 1943. S. 56.

16. *nich* : *ni* 'nicht'.

Die Negation »nicht« bildete im vorhergehenden Abschnitt insofern eine Ausnahme, als dies Wort — wenn nicht als *ni* — auch in den Gegenden mit erhaltenem *-t* regelmässig in der Form *nich* auftritt. BOCK will, auf TÜMPEL verweisend, den Schwund des *-t* von *nicht* ins Mittelniederdeutsche zurückverfolgen, und bei »diesem häufig gebrauchten Wort vermochte auch der spätere hd. Beistand nicht mehr, den Ausfall in der Sprechsprache zu verhindern« (II S. 143). Aber wiederum scheint hier eine Zurückführung auf das Mittelniederdeutsche unnötig, wenn nicht geradezu verfehlt, und der Ausfall des *-t* in *nicht* hat sich nicht trotz des hochdeutschen Beistandes vollzogen: *nich* ist ja eben eine normale Form der norddeutschen (hochdeutschen) Umgangssprache, und ein Nebeneinander von *nich* und *knecht*, *recht* usw. ist genau, was man in einem vom Hochdeutschen beeinflussten Niederdeutsch zu erwarten hatte.

Was den Gegensatz von *nich* und *ni* betrifft, so fällt nach BOCK (I S. 154) die Grenze zunächst mit der Schlei zusammen und geht dann südlich von Schleswig, Hollingstedt, Ostenfeld und Mildstedt weiter.

Damit sind folgende Belege zu vergleichen:

Angeln.

Angeln: AUGUSTINYChronik 1852 *nich* 129 u. ö. — TRAULSEN 1900 *nich* 11 u. ö. — Heimat 1920 *nich* 91 u. ö.

Flensburg: CALLSEN 1880 *nich* 181 u. ö.

Nordangeln: Heimat 1923 *ni* 207 u. ö.

Rüllschau: WH 1910 *nich* 303 u. ö. — SELK 1936 *nich* 167.

Munkbrarup: SELK 1936 *nich* 167.

Satrup: FIRMENICH 1843 *nich* 36 u. ö. — Volkskal. 1849 *nich* 122 u. ö.

Havetofloit: TUXEN 1857 *nich* 83.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857 *nich* 83 u. ö.

Struxdorf-Thumby: TUXEN 1857 *nich* 12 u. ö.

Struxdorf: TUXEN 1857 *nig* 73 u. ö.

Thumby: TUXEN 1857 *nig* 63 u. ö.

Böel: TUXEN 1857 *nich* 82.

Südöstl. Angeln: AUGUSTINYÅben 1857 *nich* 18 u. ö. — PETER-

SEN Fab. 1865 *nich* 4 u. ö., *nicht* [: *Gesicht*] 12. — HANSEN 1912 *nich* 37 u. ö.

Südl. Angeln: Flensburger Zeitung 1852 (TUXEN) *nich* 48 u. ö.

Nübel: TUXEN 1857 *nich* 86.

Brodersby: TUXEN 1857 *nich* 84 u. ö.

Mittelschleswig.

Meynfeld (Ksp. Wallsbüll): SELK 1936 *nich* 164 (2mal).

Holtfeld (Ksp. Medelby): SELK 1936 *nich*, *nicht* 163.

Leck (?): KELLER 1824 *nich* 52 u. ö.

Leck: Heimat 1920 *nicht* 28 (2mal).

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857 *nich* 87 (mehrmals).

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857 *nich*, *nig* 88. —

ALLEN II (1858) *nig* 732.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858) *nich* 734.

Westküste: NordfriesInst. III (1951—52) *nich* 175.

Hattstedt: Aufn. 1951 *nich*, auch z. T. *nī* in unbetonter Stellung.

Schobüll: Aufn. 1951 *nich*.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINY Chronik 1852 *nich* 128 u. ö. — AUGUSTINY Åben 1857 *nich* 4 u. ö.

Schwansen: TUXEN 1857 *nich* 91. — Heimat 1918 *nī* 76. — Heimat 1920 *nī* 140. — Heimat 1926 *nich* 85, *nī* 86.

Dänischer Wohld: Heimat 1925 *nich* 165.

Stapelholm: TUXEN 1857 *nich* 90. — SIEVERS *nī* 24.

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 *nich* 219 u. ö.; *nī* 219 u. ö.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1925 *nī* 54 u. ö. — Heimat-Kal. 1926 *nī* 73 u. ö. — Heimat-Kal. 1928 *nī* 80; *nich* 61 u. ö. (in Sprichwörtern). — GEERKENS 1935 *nī* 118; *nich* 117 und so durchgehends. — Aufn. 1951 *nich*.

Holstein.

Dithmarschen: KLAUS GROTH *nī* und (weniger häufig) *nich*, vereinzelt *nicht* (JØRGENSEN Dithm. 246 f.). — HARMS 1820 *nig* 292 u. ö.

Aus den angeführten Belegen geht hervor, dass *nich* in Übereinstimmung mit BOCK durchaus die herrschende Angler

und Mittelschleswiger Form darstellt. Eine absolute, scharfe Grenze zwischen nördlichem *nich* und südlichem *ni*, wie sie nach den Angaben BOCKs gezogen werden kann, scheint indessen nicht zu bestehen: im ganzen südschleswigschen Gebiet und in Dithmarschen treten die beiden Formen nebeneinander auf, wie das überhaupt nach MENSING (III, 790) im niederdeutschen Gebiet Schleswig-Holsteins allgemein der Fall sein soll. Was die Verwendung der beiden Formen betrifft, wird MENSINGs Angabe, *nich* werde bei grösserem Nachdruck gebraucht, durchweg richtig sein (so auch BOCK II S. 143). Man könnte vielleicht hinzufügen: bei sorgfältigem, langsamem Reden. Eine ähnliche Verteilung — oder vielleicht die Vorstufe einer solchen — fand ich auch im südwestlichen Schleswig, in Hattstedt: allgemein *nich*, unbetont aber *ni* (vgl. o.).

Als Ergebnis für unsere Frage können wir feststellen, dass *nich* keine Angler und Mittelschleswiger Spezialität ist und dass dessen Vorherrschen oder Alleinherrschaft in jenen Gegenden einfach dem stärkeren hochdeutschen Einfluss zugeschrieben werden kann.

17. *bessem* : *bessen* 'Besen'.

TEUCHERT nennt unter den altertümlichen Elementen des Schleswiger Niederdeutsch *bessem* gegenüber südlichem *bessen* (AnzfdA 55 (1936) S. 165).

Nach den Aufnahmen BOCKs (I S. 160) ist *bessem* die vorherrschende Form in Angeln und Mittelschleswig; für die südlicheren Orte wird *bessen* notiert; eine Grenzlinie würde einen sehr gewundenen Verlauf aufweisen und deutet auf eine Zone mit Doppelformen.

Die übrigen Quellen sind wenig ergiebig:

Angeln.

Angeln: TRAULSEN 1900 *Strukbessen* 24.

Thumbby: TUXEN 1857 *Bessem* Pl. 69.

Südöstl. Angeln: PETERSEN Fab. 1865 *Bessenstöhl* 6.

Mittelschleswig.

Pellworm: MENSING I, 308 *m*-Form.

Hattstedt: Aufn. 1951 *bessen*.

Schobüll: Aufn. 1951 *bessum*, *bessen*.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINYÄben 1857 *Bessen* Pl. 94.

Stapelholm: SIEVERS *besn* 43.

Eiderstedt: Aufn. 1951 *bessen*.

Holstein.

Dithmarschen: KOHBROK *besn* 27. — KLAUS GROTH *Bessen* (JØRGENSENDithm. 151).

Diese Belege bestätigen BOCKs Feststellung, dass *bessem* eine Angler und Mittelschleswiger Sonderform ist. Auch *bessen* kommt nördlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie vor, herrscht aber südlich der Linie unumschränkt. Dabei ist *bessem* (mnd. *bessem(e)*) die ältere Form, *bessen* eine Neuerung. Doch kann dies *bessem* die Annahme einer mittelalterlichen Basis des Niederdeutschen in Angeln und Mittelschleswig nur dann notwendig machen, wenn das *bessen* Südschleswigs und Holsteins ein beträchtliches Alter besitzt. Verhält es sich aber so, dass *bessem* für das 18. Jahrhundert auch als südschleswigsche Form angesetzt werden darf, braucht das nördliche *bessem* keineswegs mittelalterlich zu sein: es mag am Ende des 18. Jahrhunderts mit dem Niederdeutsch der südlichen Gegenden nach Norden gekommen sein, blieb dort erhalten, während es im Süden durch das neue *bessen* abgelöst wurde (vgl. *-lich*, *-ich*: *-li*, *-i* o. S. 77).

Bessem: *bessen* schliesst sich einer Reihe von Substantiven an, die ein *-em* in den späteren niederdeutschen Mundarten teils bewahrten, teils durch *-en* ersetzt. (Das Neuhochdeutsche hat durchgehend *-en* für altes *-em*: *Besen*, *Boden*, *Busen*, *Faden*, aber *Atem*).

Zur Erhellung der schleswig-holsteinischen Behandlung der Endung sei folgendes zusammengestellt:

Mnd. *âdem*, *âtem* 'Atem': SCHÜTZE I (1800) S. 51 *Atem*. — KLAUS GROTH *Athen*, selten *Athem* (JØRGENSENDithm. 46). — MENSING I, 185 *Atem*, *Aten* ohne weitere Aufschlüsse betreffs der Verteilung. — BOCK (I S. 44) für Husby in Angeln *âtem*.

Mnd. *bessem(e)* 'Besen': RICHEY 1755 S. 13 *Bessem* und nur dies, auch in einer Reihe von Zusammensetzungen. — Idioticon Reinbeccense, 18. Jh. (ZfdW 8, 205) *Bessen*. — SCHÜTZE I (1800) S. 95 *Bessem*, *Bessen*; in allen Zusammensetzungen *Bessen*. —

KLAUS GROTH, BOCK s. o. — MENSING I, 308 *Bessem* usw. nur nördlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie.

Mnd. *bodem(e)* 'Boden': SCHÜTZE I (1800) S. 135 *Born*. — KLAUS GROTH *Borrn* (JØRGENSENDithm. S. 156). — BOCK I S. 44 *borm* für Husby in Angeln. — MENSING I, 446 neben *Born* usw. vielfach Formen mit auslautendem *-m*, nicht nur von Angeln und Mittelschleswig, sondern auch von verschiedenen Gegenden Südschleswigs und Holsteins.

Mnd. *bósem(e)* 'Busen': SCHÜTZE I (1800) S. 137 *Bossen*. — KLAUS GROTH *Bossen* (JØRGENSENDithm. S. 157). — MENSING I, 450 belegt neben *Bossen* usw. auch holst. *Bossem* für das Jahr 1847.

Mnd. *brádem* 'Dunst': RICHEY 1755 S. 24 *Brathem*. — SCHÜTZE I (1800) S. 147 *Bratem*. — MENSING I, 508 *Bratten* u. ähnl. Formen.

Mnd. *brassem* 'Brassen' (Fisch): MENSING I, 508 *Brassen* und vereinzelt *Brass*.

Mnd. *desem* 'Bisam': RICHEY 1755 S. 35 *Desen*. — SCHÜTZE I (1800) S. 218 *Desen*, *Dessen*. — MENSING I, 716 *Desem* und *Desen* als holsteinische Formen des 18. Jahrhunderts.

Mnd. *vadem* 'Faden': RICHEY 1755 S. 55 »*Fahm*, an stat *Fadem*: Klaffter«. — SCHÜTZE I (1800) S. 305 *Faa'm*, *Fadem*. — KLAUS GROTH *Faden* (SARAUW I S. 355). — MENSING II, 6 *Faden*.

Solche Einzelheiten ergeben natürlich bei weitem kein vollständiges Bild von der Entwicklung der fraglichen *-em*-Substantive in Schleswig-Holstein. Aber zwei Tatsachen: 1° *-em*-Formen kommen in Schleswig-Holstein noch heute mehrfach vor; sie bleiben nicht, wie *bessem*, auf das Angler und Mittelschleswiger Gebiet beschränkt; 2° im 18. Jahrhundert scheinen die *-em*-Formen zu überwiegen, sind doch beachtenswert. Sie dürften nämlich die Annahme gestatten, dass im 18. Jahrhundert in Südschleswig noch *bessem* galt. Damit fällt aber in Übereinstimmung mit dem oben (S. 83) Gesagten die Grundlage für weitere Schlüsse aus dem Angler und Mittelschleswiger *bessem* ohne weiteres fort.

18. *penning*: *penn* 'Pfennig'.

Neben *bessem* stellt TEUCHERT u. a. *penning* als eine altertümliche nördliche Form dem südlichen *penn* gegenüber.

Nach BOCK (I S. 157) gilt *penning* in Mittelschleswig und Angeln, ausserdem im grössten Teil von Schwansen, südlich davon *penn*.

Diesen Angaben schliesst sich folgendes spärliche Material an:

Angeln.

Nordangeln: Heimat 1923 *Penning* 208.

Mittelschleswig.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *penning*.

Südschleswig.

Stapelholm: SIEVERS *p'en* 35.

Eiderstedt: Aufn. 1951 *penn*.

Holstein.

Dithmarschen: KOHBRÖK *p'iñ* 29, *p'en* 71.

Da nun nach den Aussagen der älteren Idiotika: RICHEY *Penning* 183, SCHÜTZE *Penning* III, 202 (aber kontrahiert in *Penngras* 'Pfennigblume' III, 203) die Innovation *penn*, ausser vielleicht als erstes Kompositionsglied, kaum weit ins 18. Jahrhundert hinabreicht, kann das Auftreten der älteren Form in Schleswig schlechthin wie das oben behandelte *bessem* erklärt werden. Hinzu kommt noch, dass *penning* schon im dänischen und friesischen Substrat von Schleswig vorhanden gewesen sein wird und ausserdem der noch bis ins 19. Jahrhundert herrschenden (auf preussischen Münzen bis 1873¹ vorkommenden) schriftsprachlichen und umgangssprachlich noch heute z. T. gebräuchlichen hochdeutschen Form *Pfennig* entspricht. Hieraus irgendwelche Schlüsse auf das Alter der niederdeutschen Sprache von Schleswig ziehen zu wollen, ist nicht angängig.

19. [x-] : [g-].

Gegenüber dem holsteinischen anlautenden Verschlusslaut [g-] hat das Schleswiger Niederdeutsch den Spiranten [x-], bzw. [g-]. Die Linie zwischen beiden verläuft nach BOCK (I S. 162 f.) und KOHBRÖK (§ 51) im grossen und ganzen an der Grenze der beiden Landschaften entlang, doch haben einerseits Holtenau,

¹ WEIGAND-HIRT, DWb. s. v. *Pfennig*.

Hohn und Rendsburg den Verschlusslaut, andererseits der nördliche Teil von Dithmarschen den Spiranten. Im Nordwesten des von BOCK untersuchten Gebiets findet sich ausserdem ein kleiner [g-]-Bezirk, der sich eng an die (ursprünglich) nordfriesischen Gegenden anschliesst, wo in Hattstedt noch [x-], in Breklum und weiter nördlich jedoch [g-] gesprochen wird.

MÖLLER ist der Ansicht, die Bewohner von Angeln hätten den anlautenden Spiranten aus der mittelniederdeutschen Schriftsprache, mit der sie in Berührung kamen, übernommen¹. Dementsprechend betrachtet BOCK zunächst (I S. 211) das [x-] als ein mittelniederdeutsches schriftsprachliches Element und unterstreicht, dass dieses »sich nicht nur im *n*-Gebiet ausgewirkt hat, sondern auch in das *t*-Gebiet eingedrungen ist«; er scheint also eine von Norden nach Süden verlaufende Ausbreitung anzunehmen (vgl. auch TEUCHERT, AnzfdA 55 (1936) S. 165). Später zieht er aus der Tatsache, dass der Spirant weder im Dänischen noch im Friesischen und Hochdeutschen vorkommt, den Schluss, dass [x-] die direkte Fortsetzung der mittelniederdeutschen Sprechsprache der Städte Flensburg und Schleswig bildet (II S. 139). Aus einem ursprünglich stimmhaften Spiranten habe sich durch Systemzwang der stimmlose entwickelt, und der Vorgang sei durch das inlautende [-x-] »im ausgestorbenen Angler-Dänisch und in den dänischen Nachbarmundarten (z. B. *pīxəɾ* Piger »Mädchen« pl.)« gestützt worden (II S. 171).

An diese Erklärung knüpft CORDES seine kritischen Bemerkungen an²: während er BOCKs andere Erwägungen ablehnt, findet er den Ausgangspunkt in dem [-x-] der dänischen Nachbarmundarten und glaubt schlechthin, es werde in dieser Frage »bei dem dänischen Substrat bleiben müssen«. Weitere Ausführungen fehlen³.

Zunächst könnte man nun fragen — falls das [x-] dem dä-

¹ Nord. tidsskrift for filologi. IV. R. 8. Bd. S. 65 f.

² Zeitschr. 73 (1949) S. 365 f.

³ In diesem Zusammenhang behauptet CORDES, das »gesamte schlesw. Konsonantensystem« sei »überhaupt dem dän. ganz ähnlich, wir brauchen ja nur auf die Erweichung des inl. und ausl. p, t, k zu verweisen«. Die Lenisierung kommt indessen nicht nur dem Schleswiger Niederdeutsch zu, sondern findet sich auch in ganz Holstein (vgl. KOHNBROK S. 65), und musste infolgedessen hier, wo es sich um Schleswiger Spezialitäten handelt, an Interesse verlieren, zumal da es wohl fraglich bleibt — wenn überhaupt eine Abhängigkeit zwischen der dänischen und der niederdeutschen Lenisierung besteht —, ob die Erscheinung im Dänischen oder die im Niederdeutschen als die primäre anzusehen ist.

nischen Substrat zu verdanken wäre —, wie der anlautende Spirant im ursprünglich friesischen Westen, also vor allem in Eiderstedt, ferner in Norderdithmarschen, in Stapelholm und weiteren Gegenden an der holsteinischen Grenze, die kaum jemals dänisch gewesen sind, zu erklären wäre. Man würde hier wohl notwendigerweise annehmen müssen, dass die im dänischen Substrat wurzelnde Erscheinung sich nachträglich über nicht unbedeutende Gebiete im Westen und Süden ausgedehnt hätte. Es gibt nun allerdings dänische Wörter, die sich in ähnlicher Weise im Westen ausbreiteten (vgl. Bock I. S. 328 *ööm*, *eem* und *keef*). An diesem Vorgang war stets das Nordfriesische mit beteiligt. Der anlautende Spirant müsste aber ohne friesisches Mitwirken, denn das Nordfriesische kennt (wie Bock auch sagt) kein [x-], allein im Niederdeutschen den Weg nach Westen und Süden gewandert sein. Das halte ich für unwahrscheinlich.

Und um den Kern der Frage, den vermuteten dänischen Ursprung des anlautenden Spiranten, steht es noch schlimmer. Es hat nämlich keinen Sinn, scheint mir, das [x-] dem dänischen Substrat zuzuschreiben, da ein anlautender velarer Spirant in den alten dänischen Mundarten von Schleswig überhaupt nicht nachgewiesen werden kann. Höchst charakteristisch ist BJERRUMS¹ Feststellung für die aussterbende dänische Mundart von Viöl, dass ein [x-] in niederdeutschen Lehnwörtern als fremde Grösse erhalten blieb, also dem einheimischen [g-] so fern stand, dass es nicht durch dieses substituiert werden konnte. Bock hatte, glaube ich, auch gar nicht die Absicht, eine Verbindung zwischen anlautendem dänischem [g-] und niederdeutschem [x-] herzustellen. Seine Erklärung bezieht sich nicht auf die Entstehung des Spiranten [x-] aus dem Verschlusslaut [g-], sondern vielmehr auf das Eintreten der Stimmlosigkeit des Spiranten gegenüber der durchgängigen Stimmhaftigkeit in den von ihm untersuchten südschleswigschen Mundarten. Und seinen Betrachtungen zu diesem Punkt kann man durchaus zustimmen. CORDES scheint aber Bocks »gewundene Erklärung« missverstanden zu haben².

Wenn nun der anlautende velare Spirant im Schleswiger Niederdeutsch nicht auf das friesische und das dänische Sub-

¹ Fjoldemålets Lydsystem S. 144, 149, 182.

² Zeitschr. 73 (1949) S. 366.

strat zurückgeführt werden kann, bleibt nur die Möglichkeit, die Erscheinung als eine niederdeutsche zu fassen, wie MÖLLER und BOCK das von Anfang an schon taten. Dass aber, was wenigstens bei BOCK deutlich zum Ausdruck kommt (o. S. 86), der Spirant mit der mittelniederdeutschen Schrift- (und der städtischen Umgangs)sprache sich im Gegensatz zu dem Verschlusslaut der südlichen Mundarten zuerst in den nördlichen Gebieten festgesetzt hätte und von dort nach Süden vorgedrungen wäre, trifft kaum zu. Der Spirant ist, dem Verschlusslaut Holsteins gegenüber, keine Neuerung; der Verschlusslaut stellt die Innovation dar, und der schleswigsche Spirant ist ein Relikt. Das dürfte schon aus einer Betrachtung der Entsprechungen des altniederdeutschen *g*- in den heutigen Mundarten hervorgehen¹. Der Verschlusslaut gilt durchweg im Nordniedersächsischen, also in der Mitte, während die Randgebiete im Süden, Westen und Norden die Spirans aufweisen. Das ist das typische dialektgeographische Bild von einer sprachlichen Neuerung, die, von irgend einem Zentrum ausgehend, sich zunächst nur in einem mittleren Gebiet durchgesetzt hat und die Ränder noch nicht erreichte. Und da ferner an dem ursprünglich spirantischen Charakter des niederdeutschen *g* nicht zu zweifeln ist, können gegen eine solche Interpretation der dialektgeographischen Gegebenheiten keine gewichtigen Einwände vorgebracht werden.

Der geschichtliche Vorgang in Schleswig wäre also etwa folgender: Am Ausgang des Mittelalters, als das Niederdeutsche von den alten sächsischen Gebieten in Holstein nach Norden vorrückte, zunächst in Verbindung mit der Kolonisierung der öden Gegenden Südschleswigs, war das niederdeutsche *g* Holsteins auch im Anlaut noch Spirant, und das weiter vordringende, viel später auch Mittelschleswig und Angeln erobernde Niederdeutsch besass noch fortwährend denselben Spiranten. Gleichzeitig rückte aber in Holstein, von Süden kommend, der Verschlusslaut vor. Er hat im Westen die Eider noch nicht erreicht, im Osten die Grenze zwischen Schleswig und Holstein an ein paar Stellen überschritten und macht sich in der neueren Zeit, vom Hochdeutschen unterstützt, schon weiter nördlich neben dem Spiranten, besonders in der Sprache der jungen Generation, stark bemerkbar. Sonst herrscht aber bis zur deutsch-dänischen Sprach-

¹ BEHAGHEL, *Gesch. d. d. Spr.* S. 410; SARAUF, *Nd. Forsch.* I S. 385.

grenze der niederdeutsche Spirant. Nur im Nordwesten blieb der friesische Verschlusslaut, wiederum vom Hochdeutschen gestützt, erhalten.

20. *siin* : *wæsen*, *wæn* 'sein'.

Nördliches *siin* gegenüber südlichem *wæn* als Infinitivform fasst TEUCHERT als herkömmlichen Zug (AnzfdA 55 S. 165). BOCK stellt (I S. 169) fest, dass in Angeln und Mittelschleswig *siin*, im Restgebiet meist *wæn* gilt, später (II S. 161) scheint er sich, was die heutigen Verhältnisse betrifft, auf eine Wiedergabe des bei MENSING Verzeichneten zu beschränken, ohne Schlüsse daraus zu ziehen.

Meine Quellen liefern folgenden Stoff:

Angeln.

Angeln: AUGUSTINYChronik 1852 *sien* 131. — TRAULSEN 1900 *sin* 9 u. ö. — Heimat 1920 *sin* 91. — MENSING (V, 599) um 1850 vereinzelt *weren* nach dem Dänischen.

Flensburg: CALLSEN 1880 *sien* 181 u. ö.

Satrup: FIRMENICH 1843 *sien* 38 u. ö. — Volkskal. 1849 *sien* 121 u. ö.

Havetoftloit: TUXEN 1857 *sin* 83.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN *sin* 84.

Struxdorf-Thumby: TUXEN 1857 *sin*, *wæsen* 40.

Struxdorf: TUXEN 1857 *wæsen* 81.

Thumby: TUXEN 1857 *sin* 64 u. ö.

Böel: TUXEN 1857 *sin* 82.

Südöstl. Angeln: AUGUSTINYÅben 1857 *sien*, *sin* 22. — PETERSENFab. 1865 *sin* 4 u. ö., *wesen* 28. — HANSEN 1912 *sin* 70, *wesen* 72.

Südl. Angeln: FlensburgerZeitung 1852 (TUXEN) *sin* 49.

Brodersby: TUXEN 1857 *sin* 85.

Mittelschleswig.

Nord-Mittelschleswig: MEYERMannshand 1925 *sin* 12.

Leck (?): KELLER 1824 *sien* 54, *wesen* 54 u. ö.

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857 *sin* 87.

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857 *wæsen*, *sin* 88.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *wæn*, *siin*.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINYChronik 1852 *sien* 130. — AUGUSTINY-Åben 1857 *sien* 5 u. ö., *wesen* 87.

Schwansen: TUXEN 1857 *sin* 91 u. ö. — Heimat 1918 *sien* 76.

Dänischer Wohld: Heimat 1925 *wesen*, *sin* 165.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1926 *wesen* 74. — GEERKENS 1935 *węn* 123. — Aufn. 1951 *wæn*.

Holstein.

Dithmarschen: KLAUS GROTH *węn*, vereinzelt *węsen* und *sin* (JØRGENSENDithm. 315). — KOHBROK *væn* 73. — HARMS 1813 *wehsn* 12, 13, daneben (in Klammern) *wehn*, *siin*. — HARMS 1820 *wehsen* 292 u. ö., daneben *syn* 293.

Mit diesen Belegen, besonders denen älteren Datums, scheinen die ungefähren Angaben BOCKs nicht ganz in Übereinstimmung zu sein. In Angeln und Mittelschleswig ist zwar *siin* die vorherrschende Form, daneben begegnen aber *wæsen* und *wæn*, augenscheinlich besonders im Westen (*wæn* ist die jüngere Kontraktionsform von *wæsen*). Südschleswig hat vielleicht, wie BOCK sagt, »meist« *wæn*. Doch finde ich einen ausgesprochenen Unterschied zwischen dem Osten, Schwansen und dem Dänischen Wohld, mit überwiegendem *siin* und dem Westen, Eiderstedt, mit durchgängigem *wæn*. Vergleicht man nun weiter mit dem nach MENSING (V, 599) in Ostholstein geltenden *siin* und dem dithmarsischen *wæn*, lässt sich die schleswigsche Verteilung einfach als eine Fortsetzung der holsteinischen betrachten. Dass in Mittelschleswig und Angeln, wo der Sprachwechsel sich unter hochdeutschem Einfluss vollzog — und vollzieht —, *siin* stärker hervortreten musste als in den südlicheren Gebieten, leuchtet unmittelbar ein.

21. *wæsen*, *wæn* : *wes(t)* 'gewesen'.

Das Partizip des Präteritums *wæsen*, *wæn* 'gewesen', gegenüber *wes(t)*, ist nach BOCK (I S. 213; II S. 20, 76, 163) auf den Einfluss der mittelniederdeutschen Schriftsprache oder feineren Stadtsprache zurückzuführen.

Nach BOCKs Aufnahmen (I S. 170 u. Abb. 11 S. 318) verteilen sich die drei Formen geographisch etwa so: *wæsen* in dem

Gebiet nördlich einer Linie Schlei-Schleswig-Leck; *wæn* in einem westlichen Streifen von Nordhackstedt bis Bergenhusen, *wes(t)* in dem restlichen Gebiet, also einem mittelschleswigschen Dreieck und im östlichen Südschleswig.

Den übrigen Quellen kann folgendes entnommen werden:

Angeln.

Angeln: AUGUSTINYChronik 1852 *wes't* 131. — TRAULSEN 1900 *wesen* 14. 15 u. ö., *wes't* 14. 22 u. ö. — Heimat 1920 *wesen* 92.

Flensburg: CALLSEN 1880 *wesen* 181 u. ö.

Nordangeln: Heimat 1923 *wesen* 207.

Rüllschau: WH 1910 *-west* 304.

Satrup: FIRMENICH 1843 *wesen* 36 u. ö.

Südöstl. Angeln: PETERSENFab. 1865 *wes't* 24. — HANSEN 1912 *wesen* 7.

Südl. Angeln: FlensburgerZeitung 1852 (TUXEN) *wes't* 49, *wesen* 48.

Mittelschleswig.

Nord-Mittelschleswig: MEYERMannshand 1925 *wesen* 5.

Meynfeld (Ksp. Wallsbüll): SELK 1936 *wesen* 164.

Leck (?): KELLER 1824 *wes't* 54.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858) *wesen* 736, *wes't* 734.

Westküste: NordfriesInst. III (1951—52) *wes't* 176.

Hattstedt und Schobüll: Aufn. 1951 *wæn*.

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINYChronik 1852 *wesen* 130 u. ö., *wes't* 131. — AUGUSTINYÅben 1857 *wesen* 89 u. ö., *wes't* 12 u. ö.

Schwansen: Heimat 1918 *wes't* 76. — Heimat 1920 *wes't* 140.

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 *wæn* 219.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1928 *wen* 28. — GEERKENS 1935 *wen* 118 u. ö. — Aufn. 1951 *wæn*.

Holstein.

Dithmarschen: KLAUS GROTH *wen* (JØRGENSENDithm. 315). — KOHBROK *wæn* 73. — HARMS 1813 *wes'n* (*wes'n, wes't*) 12. — HARMS 1820 *wes'n* 307.

Das entspricht zwar im grossen und ganzen BOCKS Angaben. Doch zeigen die Doppelformen von Treia und Hollingstedt aus

der Zeit um 1850 eine ehemals grössere Ausdehnung des *wäsen*-Gebiets, was mit der scharfen Schlei-Danewerk-Grenze der SA-Karte (BOCK I S. 170) übereinstimmt. Der von BOCK nicht untersuchte Westen von Schleswig hat, sich dem BOCKschen *wän*-Gebiet anschliessend, meist *wän*.

Wenn nun weiter das obige Material durch die Feststellungen MENSINGS (V, 600) betreffs des Holsteinischen ergänzt wird, ergibt sich für das gesamte niederdeutsche Gebiet von Schleswig und Holstein eine Teilung der Länge nach in einen westlichen *wän-wäsen*-Bezirk, der sich im Norden erweitert und, von einem Keil neueren Datums abgesehen, ganz Mittelschleswig und Angeln umfasst, und ein östliches *wes(t)*-Gebiet, das sich über Ostholstein und das östliche Südschleswig bis nach Mittelschleswig hinein erstreckt. Dabei zerfällt das *wän-wäsen*-Gebiet nach dem heutigen Stand der Mundarten in zwei Teile: *wäsen* in Angeln und Mittelschleswig, sonst *wän*.

Da *wän* einfach eine jüngere Kontraktionsform von *wäsen* ist, genau so wie der Infinitiv (vgl. o. S. 90), und *wäsen* nach den Formen von HARMS und den Angaben MENSINGS wohl im 18. Jahrhundert noch im ganzen Westen, also auch im westlichen Südschleswig, vorherrschte, bedarf es keiner besonderen Erklärung, dass diese Form beim Sprachwechsel in Mittelschleswig und Angeln Eingang fand. Unterstützt wurde *wäsen* sicherlich durch das hochdeutsche *gewesen*, und dem Hochdeutschen wird es zu verdanken sein, dass *wäsen* sich bis heute erhalten hat und nicht durch *wän* ersetzt wurde. Die Annahme einer speziellen mittelalterlichen Angler und Mittelschleswiger Grundlage für *wäsen* fällt damit weg.

Was das Verhältnis zwischen *wän-wäsen* und *wes(t)* betrifft — beide Formen haben mittelniederdeutsche Entsprechungen: *gewesen* und *gewes(e)t* —, so erweisen das Vordringen des *wes(t)* in Mittelschleswig im Laufe der letzten 100 Jahre und der von MENSING beobachtete parallele Vorgang in Holstein mit hinreichender Deutlichkeit, dass innerhalb des hier betrachteten schleswigschen und holsteinischen Gebiets *wän-wäsen* das Alte, *wes(t)* die Neuerung darstellt. Und als solche schliesst *wes(t)* sich anderen östlichen Neuerungen an (vgl. o. S. 54 f.). Wo das alte Kerngebiet von *wes(t)* zu suchen ist und wie die Ausbreitung sich in früheren Jahrhunderten vollzog, kann nicht

festgestellt werden. Es wird doch eher anzunehmen sein, dass *wes(t)* von Holstein nach Norden gerückt ist, als umgekehrt von Südschleswig nach Süden. Dann hätte also auch der östliche Teil von Südschleswig einst *wæsen* gehabt wie der Westen — was die Erklärung der heutigen Angler und Mittelschleswiger Form noch erleichtern würde.

22. *de* : *den* 'den'.

Der Akk. Sing. Mask. des bestimmten Artikels und Demonstrativpronomens heisst entweder *den*, und der Unterschied zwischen Nom. und Akk.: *de mann geit — ik hâl den mann* bleibt erhalten, oder *de*, und der Akk. fällt also mit dem Nom. zusammen: *de mann geit — ik hâl de mann*. Andere gleichartige Pronomina und die Adjektive schliessen sich im Prinzip dieser Flexion an.

Die *de/den*-Linie ist mehrfach festgestellt worden, vor BOCK (I S. 179, 322 Abb. 19) schon von MENSING (I, 694 f.) und — sehr eingehend — von G. F. MEYER (Heimat 1923 S. 247 ff.). Sie verläuft nach MEYER mit nördlichem *de* und südlichem *den* von der Eckernförder Bucht südlich von Eckernförde über Haby, Wittensee, Bistensee, weiter etwa an der Sorge entlang bis zu deren Mündung in die Eider und dann längs der Eider bis nach Tönning. Stellenweise ist die Grenze scharf, bisweilen greifen die Formen ineinander über. Nach MENSING (I, 695) hat Norderdithmarschen z. T. *de*: »bei Klaus Groth gehen beide Formen regellos nebeneinander her«. Es ist zwar richtig, dass manche *de*-Akkusative bei GROTH zu finden sind, aber *den* überwiegt bei weitem (JØRGENSEN Dithm. 103), und MEYER scheint keinen dithmarsischen Akk. Sing. Mask. *de* zu kennen.

Dass nördliches *de* als Nom./Akk. die Neuerung darstellt gegenüber südlichem *de-dēn*, versteht sich von selbst. Die Erklärung des Zusammenfalls sucht MENSING (a. a. O.) in dänischem und friesischem Einfluss, und BOCK erwägt einen Zusammenhang mit siedlungsgeschichtlichen Verhältnissen, lässt aber die Frage offen (I S. 292). Da die *de/den*-Linie indessen im grossen und ganzen mit der auf anderem Wege nachgewiesenen alten Grenze zwischen dänischer, bzw. friesischer und sächsischer Siedlung zusammenfällt, möchte ich mich ohne Bedenken der MENSINGschen Deutung anschliessen und das Auf-

kommen des gemeinsamen Nom./Akk. *de* dem Einwirken des dänischen und friesischen Substrats zuschreiben.

Das entsprechende Pronomen des Altdänischen hatte von Haus aus einen Unterschied zwischen Nom. und Akk. Sing. Mask.; dieser wurde indessen im 12.—13. Jahrhundert dadurch aufgehoben, dass der alte Akk. *thæn* den alten Nom. verdrängte¹. Und ein ähnlicher Zusammenfall wird vielleicht zur selben Zeit in dem uns unbekanntem Altnordfriesischen eingetreten sein, hier allerdings mit Durchführung des alten Nominativs. Wenn nun aber im Dänischen und Nordfriesischen beim Demonstrativum — sowie bei anderen Pronomina, bei Adjektiven und Substantiven — eine gemeinsame Form des Nom./Akk. Sing. Mask. galt, und zwar schon um 1200, d. h. vor der Zeit, wo das Niederdeutsche auf alten dänischen und friesischen Boden vorzudringen begann, ist es nicht erstaunlich, dass ein so wesentlicher Zug der Substrate auf die neue Sprache, das Niederdeutsche, überging. Dabei handelt es sich nicht um die Aufnahme bestimmter Formen der Substrate — dann hätte man auf dänischem Boden dem dänischen *thæn* entsprechend ein niederdeutsches *den* für Nom./Akk. erwartet und nicht das umgekehrte: *de* für *den* —, sondern lediglich um die Übertragung eines grammatischen Prinzips, des Zusammenfalls von Nom. und Akk.

23. *böme* : *bööm* 'Bäume'.

Für eine Pluralbildung der Substantive ohne Apokope des *-e*, wie *böme* gegenüber *bööm*, die er in Mittelschleswig und Angeln vorfindet, erwägt Bock zunächst (I S. 213) zwei Möglichkeiten: hochdeutschen Einfluss in Übereinstimmung mit LYNGBY (Annaler 1859 S. 270 f.) oder mittelniederdeutsche städtische Herkunft. Nach der historischen Untersuchung (II S. 20, 76, 168 f.) stellt er sich aber entschieden auf den Standpunkt, dass diese Erscheinung nur durch die Verbindung des heutigen Niederdeutsch von Mittelschleswig und Angeln mit den alten niederdeutschen Stadtmundarten erklärt werden kann.

Es folgt das einschlägige Material, worunter auch Bocks von Husby, in der üblichen topographischen Anordnung, die Belege aus jeder einzelnen Quelle in alphabetischer Reihenfolge, um das Vergleichen zu erleichtern.

¹ SKAUTRUP, Det danske sprogs historie I S. 272.

Angeln.

Angeln: TRAULSEN 1900 *Bänke* 17; *Böm* 8; *Büsch* 8; *Dinge* 46; *Dische* 17; *Föß* 'Füchse' 22; *Föt* 7; *Gäst* 9; *Gewinne* 41; *Hände* 10. 30, *Hänne* 36. 47 u. ö., *Hänn'n* 60. 65; *Perde* 11. 31 u. ö., *Per* 28; *Umstänne* 32, *Umstänn* 34; *Wände* 64; *Wörd* 44. 48.

Flensburg: CALLSEN 1880 *Blöme* 182; *Brewe* 182; *Föt* 182; *Hünne* 182; *Hüse* 181; *Köke* 'Kuchen' 181; *Sätze* 181 (mehr-mals).

Nordangeln: Heimat 1923 *Hünne* 207; *Peere* 207.

Munkwolstrup: Heimat 1929 S. 220 *Böme*, *Hüse*, *Müs*, *Peere*.

Rüllschau: WH 1910 nach BOCK (I S. 173) eine Reihe von -e-Formen.

Husby: BOCK (I S. 70 ff.; in meiner Transkription) *benke*, *blöme*, *böde* 'Boote', *böme*, *brære* 'Bretter', *brewe*, *büsch*, *däch* 'Tage', *dele*, *dewe*, *döke*, *dröme*, *fisch*, *fööt*, *fæt*, *früchte*, *füss* 'Füchse', *geste*, *göös*, *hår*, *henne* 'Hände', *höde* 'Hüte', *hölte*, *hæf* 'Höfe', *hünne*, *hüse*, *kelwe*, *knööp*, *kö*, *körwe*, *lenne* 'Länder', *lichte*, *löcke*, *lööp* 'Läufe', *lüüs*, *münne*, *müüs*, *nechte*, *næt*, *pære* 'Pferde', *prise*, *pütte*, *röcke*, *schâp*, *schæp*, *scho*, *secke*, *slæge*, *stæde*, *stöcke*, *stôle*, *ströme*, *strümp*, *swiïn*, *tæn*, *torf*, *wæch* (und *wæge*) 'Wege', *wenne* 'Wände', *wiwe*, *wære* 'Worte', *wülwe*, *würme*, *wüst* 'Würste'. Die Neutra, bei denen nach BOCK Schwanken herrscht zwischen -e und -er, sind nicht berücksichtigt. — SELK 1936 *Peere* 167.

Satrup: FIRMENICH 1843 *Gäste* 38; *Gerichte* 38; *Höfe* 39; *Pere* 40; -*schoh* 37; *Stæde* 36; (*Wörer* 36).

Havetoftloit: TUXEN 1857 *Föht*, *Schoh* 83.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857 *Föht*, *Schoh* 84.

Struxdorf-Thumby: TUXEN 1857 *Hänne* 10; *Pere* 12.

Struxdorf: TUXEN 1857 -*föt* 79; *Hänne* 81; *Mys* 76. 78; (*Kæl-ver* 78).

Thumby: TUXEN 1857 *Föt* 64; *Köppe* 69. 72; *Mys* 68. 69; *Pere* 69.

Südöstl. Angeln:

AUGUSTINYÄben 1857 *Böme* 18; -*hüs* 18; *Söme* 'Säume' 18; *Stöhl* 20, -*stööl* 23.

PETERSEN Fab. 1865 *Bälle* 69; *Befehle* 121; *Bewise* 68; *Blöm* 3; *Böm* 3. 22, *Böms* 130; *Dēnste* 157; *Dösch* 'Dorsche' 144; *Fälle* 74. 117; *Fīnde* 116; *Föte* 4. 38 u. ö., *Föt* 17. 24 u. ö.; *Fründe*

32; *Füst* 130; *Gäst* 139. 71; *Geschenke* 138; *Hänn* 86. 116 u. ö.; *Hunn* 'Hunde' 121; *Hüse* 33, *Hüs* 131; *Kile* 22; *Köpp* 93; *Kräft* 121; *Müs* 18; *Omstänn* 31. 41 u. ö.; *Rike* 52; *Röck* 96; *Säkke* 99, -*säck* 144; *Sätz* 101; *Schränke* 17; *Sprüch* 93; *Städe* 98; *Stänn* 55, *Stände* 58; -*stöhl* 6; *Wänn* 117; *Wége* 41; *Winke* 121; (*Kälber* 116; *Wörer* 'Worte' 121; *Wörmer* 60).

PETERSENWINKLER 1870 S. 65 *föt*, *hänn*, -*ringe*, *schoh*.

HANSEN 1912 *Böm* 10; *Föt* 8; *Gäst* 88; *Hänn*' 8; *Hünn* 11; *Hüs*' 12, *Hüs* 36; *Künst* 70; *Stöhl* 24; *Strümp* 12; *Swäns* 73; *Wör* 10; (*Döker* 12; -*hölter* 38).

Südl. Angeln: FlensburgerZeitung 1852 (TUXEN) *Fründe*, *Gäst* 50.

Brodersby: TUXEN 1857 *Föt*, *Scho* 85.

Mittelschleswig.

Nord-Mittelschleswig: MEYERMANNSHAND 1925 *Fæt* 'Fässer' 34; *Gäste* 12; *Gös* 30; *Hänn* 23; *Hörn* 34, *Hörner* 37 u. ö.; *Hünne* 8. 51; *Nächte* 44; *Peere* 17. 45; *Priese* 18; *Ratschläge* 29; *Strümp* 24; (-*löcker* 55; *Stöcker* 45).

Holtfeld (Ksp. Medelby): SELK 1936 *Peerde* 163.

Leck (?): KELLER 1824 *Föd*, *Scho* 54.

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857 *Föht*, *Schoh* 87. — ALLEN II (1858) *Fösse* 'Füchse' 732; *Hünde* 732 (mehrmals).

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857 *Födt*, *Schoh* 88. — ALLEN II (1858) *Gäs* 'Gäste' 732.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858) *Köh* 735.

Bondelum (Ksp. Viöl): LYNGBY 1858—59 (in meiner Transkription) *bene* (*been*), *benke*, *blöme*, *böme*, *bröde* 'Brote', *bücke* 'Böcke', *dåge*, *fösse*, *föte*, *göös*, *hende* (Annaler 1859 *henne*), *höde* 'Hüte', *hæwe* 'Höfe', *jecke* 'Jacken', *klümp*, *knööp*, *köppe*, *körwe*, *kröge* 'Krüge', *löte* 'Lote', *möre* 'Moore', *münde*, *müse*, *nechte*, *peerde*, *pütt* 'Töpfe', *röcke*, *sæge* 'Sägen', *schåpe* 'Schafe', *schepe* 'Schiffe', *secke*, *slöte* 'Schlösser', *söde* 'Brunnen', *söge* 'Säue', *stæde*, *stelle*, *stene*, *stöck*, *stöle*, *sümpe*, *swemme*, *swine*, *tene* 'Zähne', *töme* 'Zäume', *tüne* 'Zäune', *wege*, *wende*, (*döker*, *hüser*, *kelwer*).

Hattstedt-Schobüll: Aufn. 1951 *benke*; *blööm*, *blöme*; *bööm*, *böme*; *böö't* 'Boote'; *büsche*; *dewe*; *fööt*; *föss*, *fösse* 'Füchse'; *fæt* 'Fässer'; *geste*; *göös*; *henne*, *hannen*; *hööt*, *höde*; *hæ'f*,

hæwe 'Höfe'; *hüüs*; *kelwe*, (*kelwer*); *knööp*; *köpp*; *körwe*; *nechte*; *pærde*; *pütt*, *pütte*; *schæp* 'Schiffe'; *stöck*, *stöcke*; *wæge*; *wiwe*, (*wiwer*).

Südschleswig.

Hollingstedt: AUGUSTINYChronik 1852 *Beene* 127; *Föss'* 131; *Gös* 129; *Sätze* 133; *Schaap* 129; *Stöhle* 127. 128, *Stöhl* 128. 129.

AUGUSTINYÅben 1857 *Bänk* 121; *Blööm* 120; -böck 5; *Böm* 45. 93, *Bööm* 120; *Dåg* 121; *Dewe* 80. 100; *Fåk* 'Fächer' 121; *Infälle*, *Utfälle* 88; *Fisch* 121; *Föd* 59 u. ö. (*Föde* in Reimstellung 103); *Fæt* 'Fässer' 95; *Gäss* 44. 111; *Göös* 121; *Hänn* 43, *Hän* 44; *Hüs* 67; *Kærwe* 43; *Künss* 'Künste' 8; *Müs* 121; *Peerde* (sprich: *Peer*) 121; *Schâp* 'Schafe' 121; *Swien* 123; *Umstän* 97; *Wände* 37; *Wör* III; (-*döker* 96; *Hüser* 120; *Länner* IV u. ö.).

LYNGBY (Annaler 1859) *henn*, *stööl* 270.

Schwansen: TUXEN 1857 *Föt*, *Schoh* 91. — Heimat 1918 *Wör* 76. — Heimat 1926 *Lüs*, *Schoh* 85.

Stapelholm: SIEVERS *blök* 'Blöcke' 55; *föt* 'Fässer' 39; *fys* 'Füchse' 57; *γes* 'Gäste' 35; *han* 'Hände' 23; *hōf* 58; *k'ōf* 'Körbe' 58; *mÿs* 22; *rök* 55; *stokə* 55; *vēx* 'Wege' 44.

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924 *Peer* 219.

Eiderstedt: Heimat-Kal. 1925 *Peer* 55. — Heimat-Kal. 1926 S. 73 *Böm*, *Hüs*, *Stöhl*. — Heimat-Kal. 1928 *Hunn* 61. — GEERKENS 1935 -*feste* 122; *Föt* 123; *Künst* 123; *Pγr* 121. — Aufn. 1951 *blööm*, *bööm*, *büsche* (oder *buschen*), *föööt*, *fæt* 'Fässer', *geste*, *göös*, *hööt* 'Hüte', *hæf* 'Höfe', *hüüs*, *knööp*, *pær* 'Pferde', *schæp* 'Schiffe', *wæ'ch* 'Wege'; (*banken*, *deben* 'Diebe', *fossen* 'Füchse', *hannen* 'Hände', *koppen* 'Köpfe', *korben* 'Körbe', *nachten* 'Nächte', *putten* 'Töpfe'; *kalwer*, *stöcker*, *wiwer*).

Holstein.

Dithmarschen: KLAUS GROTH hat keine Substantivplurale auf (*)-e (JØRGENSENDithm. 90 ff.).

Diesem Material können noch die Aufnahmen Bocks im dialektgeographischen Teil seiner Arbeit (I S. 171 ff.) beigelegt werden. Auf deren Grundlage lassen sich folgende Linien ziehen: *benke/benk* (u. andere Formen), *böde/bööt* 'Boote', *böme/bööm*, *geste/ges(t)*, *henne/henn* (*hannen*), *hünne/hünn*, *nechte/nach(t)en*, *pærde/pær*, *röcke/röck*, *weg/wæch*. Entsprechende Linien für

»Briefe«, »Büschel«, »Diebe«, »Stöcke« u. a. fallen aus, weil Bock bei diesen Formen *-e*-Plurale und *-er*-Plurale nicht voneinander trennt.

Bei der weiteren Betrachtung des vorgelegten Materials scheint es wichtig — damit der von Bock mehrfach gebrauchte Ausdruck Apokope nicht missverstanden werden soll —, einleitend zu betonen, dass es sich hier um eine morphologische Erscheinung handelt. Zwei Pluralmorpheme stehen einander gegenüber: auf der einen Seite ^(*)-*e*, d. h. ein Morphem, das sich normalerweise aus der Endung *-e* und einer Vokaländerung (+ ev. Konsonantenänderung) im Stamm (Zeichen: *) zusammensetzt (*boom* : *böme*), vereinzelt aus der Endung *-e* allein besteht (*wiif* : *wiwe*); auf der anderen Seite ^(*)-0, d. h. das einfache Pluralmorphem »Vokaländerung (+ ev. Konsonantenänderung) im Stamm« (*boom* : *bööm*) ohne Endung, selten das Morphem -0, also Singular = Plural (*tæn* : *tæn*).

Was die geographische Verbreitung des Morphems ^(*)-*e* betrifft, treten zwei Tatsachen deutlich hervor: 1° ^(*)-*e* kommt in Holstein nicht vor, und 2° innerhalb des schleswigschen Gebiets bleibt es fast gänzlich auf die Gegenden nördlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie beschränkt. Von den oben erwähnten acht Grenzlinien, die auf Grund des Bockschen Materials gezogen werden können, bewegen sich nur *benke/benk*, *geste/ges(t)* und *röcke/röck* — und diese nur in unbedeutendem Umfang — auf südschleswigsches Gebiet hinein. Die drei belegten Eiderstedter Formen auf ^(*)-*e*: *-feste*, *büschel*, *geste* können gegebenen Falles einfach als hochsprachliche Elemente aufgefasst werden. SIEVERS' Stapelholmer *støkə* scheidet aus, da *-ə* bei ihm sowohl *-er* als *-e* vertritt¹. Es bleiben somit im grossen und ganzen, in Übereinstimmung mit Bocks oben angeführter Behauptung, als eigentliches ^(*)-*e*-Gebiet Angeln und Mittelschleswig, zu dem auch der ursprünglich friesische Westen gehört. Diesem ^(*)-*e*-Gebiet schliesst sich auch das eben südlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie gelegene (also südschleswigsche) Hollingstedt an.

Man könnte nun, die Arbeit Bocks fortsetzend, sich darum

¹ Dass im Stapelholmer Dialekt tatsächlich, im Gegensatz zu den benachbarten Mundarten, altes *-er* mit erhaltenem *-e* zusammengefallen wäre, halte ich für unwahrscheinlich. Andererseits sollte man annehmen, dass die Schwierigkeiten bei der Unterscheidung von *-er* und *-e*, die der fremde Forscher kennt, für den eingeborenen Stapelholmer SIEVERS nicht in Betracht kämen.

bemühen, an Hand des beigebrachten neuen Stoffes der Verbreitung weiterer ^(*)-e-Formen im einzelnen nachzugehen. Dafür fehlt aber durchweg die genügende Basis: nur wenige Pluralformen sind in so vielen Quellen belegt, dass sich ein einigermaßen vollständiges Bild ergeben kann. Am häufigsten begegnet wohl »Füsse«: durchweg *föȫt*; *fȫle* bei LYNGBY von Bondelum (Ksp. Viöl); beide Formen bei PETERSEN vom südöstlichen Angeln.

Auch für einen Vergleich zwischen dem heutigen Zustand und demjenigen vor 100 Jahren reicht das Material kaum aus. Nur in wenigen Fällen lassen sich Unterschiede zwischen alten und neuen Formen feststellen: für Bondelum (Ksp. Viöl) hat LYNGBY 1858—59 *bȫme*, BOCK (I S. 171) *böȫm*; für Bollingstedt (Ksp. Eggebek) hat ALLEN II (1858) *Gäs*, BOCK (I S. 172) *geste* — also einmal altes ^(*)-e gegenüber jungem *, und einmal das Umgekehrte. Irgendwelche Schlüsse hieraus zu ziehen betreffs der Entwicklung der letzten 100 Jahre, ist natürlich unmöglich.

Als etwas ergiebiger und interessanter erweist sich eine Untersuchung der Pluralmorpheme ^(*)-e und ^(*)-0 in ihrem Verhältnis zu einander, einerseits an Hand des Materials jeder einzelnen Quelle, d. h. innerhalb jeder Ortsmundart, für sich, andererseits die verschiedenen Ortsmundarten untereinander vergleichend. Es kommen hier selbstredend nur die reichliches Material liefernden Quellen in Betracht, also etwa folgende: 1) BOCKs Aufzeichnungen von Husby, 2) PETERSENS Fabeln und Sprachproben vom südöstlichen Angeln, 3) LYNGBYS Aufzeichnungen aus den Jahren 1858—59 von Bondelum (Ksp. Viöl), 4) meine Aufnahmen 1951 von Hattstedt und Schobüll und 5) AUGUSTINYS Texte (und Ausführungen) von Hollingstedt. Von diesen fünf Stoffgruppen gehören drei der Zeit um 1850, zwei der Gegenwart an; drei — die beiden jungen und eine alte — rühren von Aufzeichnungen im Gelände her, zwei — die restlichen alten — setzen sich aus Exzerpten von Texten zusammen, alles Unterschiede, die beim Vergleichen zu berücksichtigen sind. Ausserdem führt der Umstand, dass die behandelten Pluralformen immer nur einen Teil der in der betreffenden Ortsmundart vorhandenen Plurale mit ^(*)-e oder ^(*)-0 — und für die verschiedenen Ortsmundarten nicht denselben Teil — ausmachen, ein wesentliches Moment der Unsicherheit mit sich, und

wir kommen über Andeutungen allgemeiner Züge und Tendenzen nicht hinaus.

1) Bock liefert das umfangreichste Material: einige 60 Pluralformen mit ^(*)-e oder ^(*)-0. Dabei haben zwei Drittel ^(*)-e, und etwa ein Drittel ^(*)-0; Schwanken scheint nur bei einem Substantiv notiert.

2) Der Südostangler Stoff PETERSENS bietet folgendes Bild: rund 15 Substantive haben ^(*)-e, etwa die gleiche Anzahl ^(*)-0, während bei 4 beide Morpheme belegt sind. Diese 4 Fälle des Schwankens machen fast die Hälfte aus von den (9) Substantiven, deren Pluralform überhaupt mehr als einmal belegt ist.

3) LYNGBYS Pluralformen der Viöler Mundart zeigen ein starkes Übergewicht des Morphems ^(*)-e: von den fast 50 Formen haben nur 5 das Pluralmorphem *-0. Doppelformen kommen nur einmal vor.

4) Von AUGUSTINYS Hollingstedter Pluralformen, an die 30 im ganzen, hat nur ein Viertel das Morphem ^(*)-e, die übrigen haben ^(*)-0. Schwanken herrscht nur bei einem von den Wörtern, deren Plurale mehr als je einmal begeben.

5) Bei meinen eigenen Aufnahmen in Hattstedt und Schobüll ergab sich folgende Verteilung der Pluralformen von rund 25 abgefragten Substantiven: etwa ein Drittel hatte ^(*)-e, etwa ein Drittel *-0, und das letzte Drittel schwankte zwischen ^(*)-e und *-0.

Weiter scheint nun folgendes festgestellt werden zu können:

Das Material der drei Quellen des 19. Jahrhunderts läßt einen deutlichen Unterschied zwischen Viöl und Hollingstedt zutage treten: in Viöl überwiegt bei weitem ^(*)-e, in Hollingstedt dagegen ^(*)-0. Also ^(*)-e häufig in dem nördlichen, damals dänisch-niederdeutschen Mischgebiet, ^(*)-e seltener im südlicheren, an der Grenze zwischen Mittel- und Südschleswig gelegenen Ort. Südostangeln nimmt anscheinend eine mittlere Stellung ein. Ein analoges Verhältnis zwischen Nord und Süd ist zu beobachten bei einer Zusammenstellung der Aufzeichnungen Bocks von Husby und meiner eigenen von Hattstedt-Schobüll: in Husby dominiert ^(*)-e, in Hattstedt-Schobüll halten die beiden Morpheme sich die Waage.

Hiermit im Einklang stehen der feste Gebrauch der fraglichen Pluralmorpheme in Husby und Viöl, den nördlicheren Orten,

und das beträchtliche Schwanken in den südlicheren Gegenden, wo die ^(*)-e-losen Mundarten Südschleswigs in die Nähe gerückt sind. Ganz besonders macht sich dieses Schwanken in meinen Aufnahmen von Hattstedt und Schobüll geltend, und der Unterschied zwischen BOCKs und LYNGBYs Aufzeichnungen einerseits und den meinigen andererseits ist sehr augenfällig. Es mag aber sein, dass diese Differenz nicht — oder nicht allein — in den Mundarten selbst begründet ist, sondern mehr oder weniger auf unterschiedliches Aufnahmeverfahren zurückgeführt werden muss. Wenn BOCK und LYNGBY etwa nur je einen Gewährsmann benutzten — und das ist bei LYNGBYs einmaligem Notieren der hier mitgeteilten Pluralformen zweifellos der Fall —, dann versteht sich die grosse Festigkeit der Flexion von selbst. Und es darf angenommen werden, dass eine grössere Anzahl von Gewährsleuten auch grössere Unregelmässigkeiten gebracht hätte. Jedenfalls war die Feststellung des beträchtlichen Schwankens in Hattstedt und Schobüll z. T. eine Folge von der Heranziehung einer grösseren Anzahl (5—6) von Gewährsleuten, und ich konnte mich des Eindrucks nicht erwehren, dass ich bei einer weiteren Erhöhung dieser Zahl auch noch schwankende Flexion hätte notieren können bei Substantiven, die jetzt mit einer festen Pluralform aufgeführt sind.

Als unbestreitbares Ergebnis dieser Vergleiche bleibt doch die Tatsache, dass die Verwendung des Pluralmorphems ^(*)-e zunimmt, je mehr man sich der Nordgrenze des Niederdeutschen nähert. Das muss geschichtlich wohl so gedeutet werden, dass beim Prozess des Sprachwechsels selbst zunächst das Pluralmorphem ^(*)-e eine dominierende Stellung einnimmt, während es dann bei der weiteren Verschiebung des Sprachwechselgürtels durch den von Süden kommenden Einfluss durch ^(*)-0 verdrängt wird. LYNGBYs Aufzeichnungen von Viöl dürften die erste Phase deutlich widerspiegeln.

In diesen Zusammenhang gehört nun die Frage nach der Herkunft dieses nördlichen ^(*)-e. Wie schon einleitend bemerkt, erblickt BOCK darin ein Überbleibsel der mittelalterlichen städtischen Mundart: jede ^(*)-e-Form der heutigen Mundart beruht grundsätzlich auf einer entsprechenden Form des Mittelniederdeutschen (Angler *böme* < mnd. *bōme*); es handelt sich um eine Ausnahme des allgemeinen Apokope-Gesetzes, also

schliesslich um etwas Lautliches; »die angelernte Mundart« gehört »bezüglich der Pluralbildung zu den nicht apokopierenden Mdaa.« (II S. 168). Zu dieser eindeutigen Auffassung gegenüber der früheren Unsicherheit (I S. 213) gelangt Bock wahrscheinlich auf Grundlage der ^(*)-e-Formen, die er den verwerteten Quellen des 17. und 18. Jahrhunderts entnehmen kann. Denn solche ^(*)-e-Formen scheinen ihm die Verbindung der heutigen Formen mit den mittelalterlichen zu sichern. Das sind aber, was aus der allgemeinen Beurteilung des sprachlichen Materials jener Quellen hervorgeht (vgl. o. S. 15 ff.), schriftsprachliche Formen, für deren Übereinstimmung mit der gesprochenen Mundart man keinerlei Gewähr hat, und welche also nichts beweisen können.

Die andere Ansicht, die LYNGBYSche: dass die -e-Formen vom Hochdeutschen beeinflusst seien, wird nur ausgesprochen, nicht begründet. Ich nehme an, dass es sich um einen Gedanken handelt, der sich LYNGBY beim Aufzeichnen aller dieser ^(*)-e-Formen unmittelbar aufdrängte, und ich glaube, dass er damit das Richtige getroffen hat. Es ist natürlich nicht möglich, einen strikten Beweis zu führen. Aber der Vorgang lässt sich, so aufgefasst, in den verwickelten Prozess des Sprachwechsels ohne weiteres eingliedern: Zu der Zeit des Wechsels selber, wie sie LYNGBY in Viöl erlebte, übt das hochdeutsche Flexionssystem als eine höhere Norm auf das neue Niederdeutsch im Munde der Dänen einen solchen Einfluss aus, dass südliche Pluralformen mit Änderung im Stamm allein (oder mit dem Singular zusammenfallend) durch Formen mit der Endung -e, mit oder ohne Änderung im Stamm, ersetzt werden. Mit anderen Worten: 0-Morpheme werden von positiven Morphemen (-e), einfache Morpheme (*) von zusammengesetzten (*-e) abgelöst; die Numerusflexion der Substantive erfährt in Übereinstimmung mit der allgemeinen Tendenz im Deutschen eine Intensivierung. Das ist aber nur die erste Phase des Sprachwechsels (vgl. o. S. 37 f.). Später können allmählich von Süden kommende ^(*)-0-Formen ein Schwanken oder geradezu eine Verdrängung der alten ^(*)-e-Formen herbeiführen.

Man wird vielleicht gegen diese Erklärung einwenden, dass hie und da Pluralformen auftreten, die im Hochdeutschen keine Entsprechungen besitzen, wie z. B. *blöme* 'Blumen', *jecke* 'Jacken'.

Es ist aber dem gegenüber nur daran zu erinnern, dass es sich ja grundsätzlich um die Übernahme eines hochdeutschen Pluralmorphems, das dann im Niederdeutschen frei fungieren kann, nicht um hochdeutsche Pluralformen handelt, obwohl es Fälle genug gibt, wo die ganze Form aus dem Hochdeutschen zu stammen scheint. So hat LYNGBY *hende, münde, wende* und das halb-hochdeutsche *peerde* mit hochdeutschem *-d-*. Anstatt *hende* schreibt er indessen in Annaler 1859 *henne*. Beide Formen können aber richtig sein, jene ist ganz hochdeutsch, diese ist niederdeutsch mit hochdeutscher Pluralbildung. Und in den übrigen Quellen sind viele ^(*)-*e*-Plurale schon wegen des hochsprachlichen Charakters der betreffenden Wörter als reine hochdeutsche Elemente zu betrachten, so etwa bei PETERSEN *Bälle, Befehle, Fälle, Geschenke, Stände, Winke*. Auch was die isolierten Eiderstedter ^(*)-*e*-Plurale anbelangt, war ich oben (S. 98) nicht ungeneigt, sie als hochdeutsche Entlehnungen aufzufassen.

Ohne die Annahme einer hochdeutschen Beeinflussung kommt man bei der Erklärung der schleswigschen ^(*)-*e*-Plurale also jedenfalls nicht aus. Und da in der angegebenen Weise alle Formen erklärt werden können, und der Vorgang im Rahmen des Sprachwechsels unmittelbar verständlich ist, halte ich es für unnötig, überhaupt mit einer mittelalterlichen Angler und Mittelschleswiger Basis zu rechnen.

24. *-(e)n*: *-t* als Flexionsendung des Plur. Präs.

Der Unterschied zwischen nördlichem *-(e)n* und südlichem *-t* als Flexionsendung des Plur. Präs. der Verben nimmt, seitdem LYNGBY hauptsächlich nach diesem Kriterium die niederdeutschen Mundarten von Schleswig in »unechte« und »echte« einteilte (vgl. o. S. 8), in den Erörterungen zum Schleswiger Niederdeutsch einen zentralen Platz ein.

Das vom holsteinischen und sonstigen niederdeutschen *-t* abweichende *-(e)n* kann nach LYNGBY auf dreierlei Weise erklärt werden: (1°) entweder beruht es auf hochdeutschem Einfluss, wobei er auf TUXEN (S. 18) verweist, (2°) oder es ist vom Präteritum ins Präsens eingedrungen, (3°) oder es rührt von der Form des »schriftlichen Plattdeutsch« her, vielleicht unter Einwirkung von den ursprünglich slawischen Gebieten¹. Grund-

¹ Annaler for nord. Oldkyndighed. 1859. S. 270.

sätzlich in Übereinstimmung mit dem dritten Punkt formuliert HERM. MÖLLER eindeutig als seine Auffassung, dass das *-(e)n* aus der mittelniederdeutschen Schriftsprache stammt¹. Ihm folgt BOCK, der das *-(e)n* des Plur. Präs. in Angeln und Mittelschleswig als ein Hauptargument verwendet für seine These, dass das Angler und Mittelschleswiger Niederdeutsch nicht von den südlichen Mundarten hereingekommen ist, sondern auf eine mittelniederdeutsche Grundlage dieser Gegenden selbst zurückgeführt werden muss (I S. 293; II S. 146 ff.).

Den weiteren Auseinandersetzungen schicke ich das von mir herangezogene Material voraus.

Dabei verfare ich so: Das Material jeder benutzten Quelle, eventuell eine passende Auswahl desselben, wird der Übersichtlichkeit halber stets in der gleichen Reihenfolge mit Angabe fester Nummern vorgelegt: 1° »können«, »müssen«, »sollen«, »wollen«, »dürfen«, »mögen«, »wissen«; 2° »haben«; 3° »tun«; 4° »gehen«, »stehen«; 5° »kommen«; 6° die übrigen Verben. (Das Verbum »sein«, dessen Formen schon oben behandelt wurden, kommt hier nicht in Betracht). Ist eine »Nummer« ohne Belege, wird sie übersprungen. Bei wenig ergiebigen Quellen beschränke ich mich auf die Mitteilung der einschlägigen Formen. Nur das reichlichere Material der umfassenderen Quellen gestattet regelrechte Darstellungen von den betreffenden Ausschnitten der Verbalflexion.

Jede Form ohne weitere Angabe ist die 1./3. Pers. des Plur. Präs.; Formen der 2. Pers. sind stets ausdrücklich (eventuell durch das Pronomen) als solche gekennzeichnet.

Angeln: Angeln.

AUGUSTINYChronik 1852: 2° *hem* 129 u. ö. — 3° *dohn* 131.

TRAULSEN 1900: 1° *künnen* 14 u. ö.; *möten* 11 u. ö., 2. Pl. *möt'n j'mi* 7; *sülln* 56; *willn* 17 u. ö.; *mög'n* 55; 2. Pl. *Ji weten* 11, *weet ji* 66. — 2° *hem* 21 u. ö. — 3° *don* 17. — 4° *gahn* 28 u. ö.; *stahn* 65. — 5° *kam'n* 36 u. ö., *kamen* 37. — 6° *stellen* 10, *stelln* 12; *wahnen* 21; *glob'n* 10, *globn* 12; *wesseln* 53; *blieb'n* 58; *fahn* 54; *nehmen* 17 usw. — Zusammenfassung: Als Morphem der 1./3. Plur. Präs. erscheint bei allen Verben *-(e)n* (*hem* < *hebben*). Die 2. Person ist nur ein paarmal, und zwar bei präterito-

¹ Nordisk tidsskrift for filologi. IV. R. 8. Bd. (1918) S. 63 ff.

präsentischen Verben, belegt. Von drei Formen haben zwei *-(e)n*, fallen also mit der 1./3. Person zusammen; die dritte: *weet* kann eine *-t*-Form sein, indem das Morphem *-t* in dem *-t* des Stammes aufgegangen ist, oder eine *-(e)n*-lose Form in der Stellung vor dem persönlichen Pronomen.

Heimat 1920: 1° *känen* 92; *möten* 91; *willn, wöll'n* 92; 2. Pl. *mögen I* 92. — 2° 2. Pl. *hem I* 92. — 5° *kamen* 91 u. ö. — 6° *maken, heeten* 91.

Flensburg: CALLSEN 1880: 1° *können, mäten, schüllen* 181; *wülln I* 182. — 2° *hem* 181 u. ö., *hem I* 182. — 3° *dohn* 182. — 4° *gahn wi* 182. — 6° *spreken* 181; *bliwen, bellen, fahren* 182; *hören I* 182 usw.

Nordangeln: Heimat 1923 S. 207: 1° *möt*; *willns* (= *willn se*). — 3° *dohn*. — 6° *holn* 'halten', *kam*', *dögen* usw.

Rüllschau: WH 1910: 4° *gaan* 304.

Husby: BOCK (I S. 52) *-(e)n* in allen drei Personen aller Verben. — SELK 1936: 2° *hebb'n* 167.

Satrup:

FIRMENICH 1843: 1° *könen* 36; *möten* 38; *wöll'n* 39; *mögen* 39. — 2° *hebb'n* 36. — 3° *dohn* 38. — 4° *gahn* 36; *stahn* 40. — 5° *vörkåmen* 36. — 6° *leggen, råden* 36 usw.

Volkskal. 1849 S. 123: 4° *gahn*. — 6° *hören* (?), *menen*.

Havetoftloit: TUXEN 1857: 2° *hem* 83.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857: 2° *hem* 84.

Struxdorf-Thumby: TUXEN 1857 S. 18: Im Plural haben alle Verben in allen Tempora die hochdeutschen Endungen *n* in der ersten und dritten, *t* in der zweiten Person; Paradigma:

wi, se bliwen, gån, hebben, lopen, willen.

ji bliwt, gåt, hebbt, lopt, willt.

Struxdorf: TUXEN 1857: 1° *schöl'n* 76. — 2° *hebb'n* 75. — 4° *gåen, utgåen* 75; *ståen* 74. — 6° *krigen* 75; *sågen* 77; *smekken* 79.

Thumby: TUXEN 1857: 1° *ji könt* 65; *villen* 67 u. ö. — 2° *hebben* 64 u. ö. — 6° *bell'n* 65; *svigen, riden* 66 usw.

Böel: TUXEN 1857: 2° *hem* 82.

Südöstl. Angeln:

AUGUSTINYÅBEN 1857: 1° *möten* 25; *mööt se* 22; *schöölln* 18, *ji schöllt* 19 f.; *ji, de möcht* 19; *weeten* 24. — 2° *hemm* 19 u. ö., *Ji hefft* 19 u. ö. — 6° *seggn* 18; *waanen* 19; *sitten* 20 usw.; jedoch auch *de Kinner språkt, se seggt* 22; *I . . praatjet un schriet, sittet I* 21; *blift I* 22; *I vertellt* 23; aber *sitten I Buern un läsen* 21.

PETERSENFab. 1865: 1° können 6 u. ö., können Se 68, *ji könnt* 26, *könnt i* 51; möten 28, *mät* 72, *Se mäten* 73, *mät Se* 76; schölln 69, *ji schöllt* 38; wölln 8 u. ö., *willn* 83, *Se willn* 66 f.; *ji mögt* 30; wêten 28, *weten* 72, *wêt ji* 31. — 2° hebn 11 u. ö., *hebben* 59, *hem* 27, *Hevt Se* 66, *hevt ji* 45 u. ö. — 4° gahn 10 u. ö. — 5° kam'n 5 u. ö. — 6° lehrn 5; *maken* 7 usw.; *i lêvt*, *i swêvt* 53; *seht i* 9; *glóvt ji* 50. — Zusammenfassung: PETERSENS Formen stimmen fast gänzlich mit TUXENS Paradigma von Struxdorf-Thumby überein. Alle Verben haben -(e)n in der 1./3. und -t in der 2. Plur.; eine isolierte Ausnahme ist *mät* 72. Das »Höflichkeitspronomen« *Se*, das ja in formaler Beziehung mit dem Pronomen der 3. Plur. identisch ist, inhaltlich aber dem Pronomen der 2. Person nahesteht, wird bald mit einer -(e)n-Form, bald mit einer -t-Form verbunden.

HANSEN 1912: 1° könt 25 u. ö.; *mæt* 9. 66; *schö't* 60. 66; *wö't* 55 u. ö., *wüllt* 56. — 2° *hebbt* 7 u. ö., *hem* 59. 60 u. ö. — 3° *dot* 55. — 6° *holtt* 16; *lêvt* 55; *wahnt* 56; *seht ji* 67 usw.; *gêw'n Se* 103; *hörn Se* 105. — Zusammenfassung: Überall im Plur. Präs. -t bis auf die Form »haben«, wo sowohl -(e)n als -t auftritt, und mit *Se* verbundene Formen auf -(e)n.

Südl. Angeln: FlensburgerZeitung 1852 (TUXEN): 1° können 49. 50. — 2° *hem* 48 u. ö. — 4° *ståen* 48. — 6° *reisen* 49.

Nübel: TUXEN 1857 S. 86: 1° möten. — 2° *hebb'n*.

Brodersby: TUXEN 1857: 2° *hemmen* 85.

Mittelschleswig.

Nord-Mittelschleswig: MEYERMannshand 1925: 1° können 14; *moeten i* 28; *schoe'n* 14; *willn* 5. — Auch sonst durchgängig -(e)n.

Meynfeld (Ksp. Wallsbüll): SELK 1936 S. 164: 5° *kamen*. — 6° *marken*, *nehmen* usw.

Osterbyfeld (Ksp. Medelby): SELK 1936 S. 161: 1° *skal vi* (dän.?). — 6° *riden*.

Holtfeld (Ksp. Medelby): SELK 1936: 6° *warrn* 163.

Karlum: SELK 1936 S. 160: 1° möten. — 2° *hemmn*.

Braderup: SELK 1936 S. 157: 1° schön. — 2° *hemmn*.

Leck (?): KELLER 1824: 2° *hebb'n* 52.

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857: 2° *hebben* 87. — ALLEN II (1858): 1° *weeten* 732.

Bollingstedt (Ksp. Eggebek): TUXEN 1857: 2° *häm* 88.

Hüding (Ksp. Eggebek): ALLEN II (1858): 2° *hem* 733.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858): 1° *känn'n* 736. — 2° *heb wi* 735.

Bondelum (Ksp. Viöl): LYNGBY 1858—59: 4° *stån*. — 5° *kåm*. — 6° *wi, ju, se binnen*.

Westküste: NordfriesInst. III (1951—52): 1° *schön wi* 176.

Bargum: SA 1880 (Lehrer aus Hattstedt): 1° *kön'n jem; jem müdt; woll'n jem*. — 2° *hebben, hebb'n jem*. — 4° *gahn; stahn*. — 6° *sitten, meien*.

Högel (Ksp. Breklum): SA 1880 (Lehrer aus Bredstedt): 1° *köän jemm; jemm mötten; schöän wi; willn jemm*. — 2° *hemm, hemm jemm*. — 3° *don*. — 4° *gaan; stan*. — 6° *flegen, biten, sitten*.

Hattstedt: Aufn. 1951 1., 2. und 3. Plur.: 1° *kæt; mæt; schæt; wæt; dörren, dürren, dörp(t); mægen; weten*. — 2° *hebben, hep(t)*. — 3° *doot, doon*. — 4° *gât, gån; ståt, stån*. — 5° *kåpt*. — 6° *bliben, krigen drinken, kopen, söken, hålen* usw. — Zusammenfassung: Die allgemein herrschende Endung der 1.—3. Plur. Präs. ist *-(e)n*; die Verben »dürfen«, »haben«, »tun«, »gehen« und »stehen« haben *-(e)n* oder *-t*, »können«, »müssen«, »sollen«, »wollen« und »kommen« nur *-t*.

Horstedt (Ksp. Hattstedt): SA 1880 (Lehrer aus Almdorf, Ksp. Breklum): 1° *könt jem; jem möten; schön wi; wollt jem; jem dörn*. — 2° *hebben, hebb'n jem*. — 3° *don*. — 4° *gahn, stahn*. — 6° *flegen, biten, sitten, meien*.

Schobüll:

SA 1880 (Sprache der Schüler, Lehrer aus Holstein): 1° *könt jem; jem mört; schöd wi; woll'n jem; jem dårn*. — 2° *hem, hebt jem*. — 3° *don*. — 4° *gahn; stahn*. — 6° *flegen, bidn, sidden, meihn*.

Aufn. 1951 1., 2. und 3. Plur.: 1° *kæt; mæt; schæt; wæt; dörben; mægen; weten*. — 2° *hebben*. — 3° *doot*, auch *doon*. — 4° *gât, gån; ståt, stån*. — 5° *kåp(t)*. — 6° *bliben, krigen, næmen* usw. — Zusammenfassung: Durchweg wie die Aufnahmen von Hattstedt, doch scheinen »dürfen«, »haben« keine Doppelformen aufzuweisen, sondern nur *-(e)n* als Endung der Plur. Präs. zu besitzen.

Husum: SA 1880 (Lehrer aus Almdorf, Ksp. Breklum): 1° *köt jemm; jemm möt; schött wie; wött jimm; jemm dörn*. — 2° *hemm, hepp jimm*. — 3° *don*. — 4° *gaot; staon*. — 6° *flegen, bidn, siddn, mein*.

Südschleswig.

Hollingstedt:

AUGUSTINYChronik 1852: 1° *kähnt* 129 u. ö.; *schält* 128; *will'n* 129. — 2° *hem* 131 u. ö., *hefft wie* 128, *hebbt ji* 128. — 3° *do't* 129. — 4° *stäh't* 129. — 6° *lopt* 128; *fallt, gäwt* 129; *kamen Se* 128; *sedden Ehr Gnaden sick* 129.

AUGUSTINYÅben 1857: 1° *kæhnt* 39. 60 u. ö., *kæhn wi* 83; *mæt* 12. 34 u. ö.; *schælt, schæln* 62, *schælt Ji* 40, *ji schælt* 44; *wüllt* 5, *wüll't* 27, *will'n wi* 39. 75, *wöllt Ji* 8; *mægen* 58. 103. — 2° *häm* 45. 68 u. ö., *ji häfft* 9, *ji hebbt* 40. — 3° *dohn* 62, *Ji doht* 45. — 4° *gåht* IV, *gaht* 76, *gah'n* 62. 109; *stah't* 60, *stah't* 112. — 5° *kåmt* 62. 98, *kamt* 78. 79, *kam't* 78, *kamen* 70. — 6° Paradigma: *Wi lewen. I (Ji) lewt. Se lewen* 125. Ausserdem 1./3. Plur. *ried'n* 5, *slåpen* 60, *starb'n* 62, *bringen* 45, *glob'n* 44. 62, *kåken* 70 usw. und *kriegt* 44. 62, *gewt* 77, *seht* 96, *drägt* 76, *lopt* 77, *hört* 80, *lewt* 62, *sedd't* 5; 2. Plur. *Ji glowt* 16, *langt Ji* 6.

Zusammenfassung: Nach dem von AUGUSTINY selber aufgestellten Paradigma eines »regelmässigen Zeitwortes« haben 1. und 3. Plur. Präs. *-en*, 2. Plur. Präs. *-t*. Diese Flexion erwartet man demnach zunächst bei der grossen Masse der starken und schwachen, also der unter 6° aufgeführten Verben. AUGUSTINYS Praxis weicht jedoch ein wenig von seiner Theorie ab: in der 1./3. Plur. treten auch *-t*-Formen auf, zwar bei weitem nicht so häufig wie die *-(e)n*-Formen (etwa im Verhältnis 1 : 5), aber immerhin in so grosser Anzahl, dass sie eine gewisse Beachtung beanspruchen. Ob es auf einem Zufall beruht, dass der kleine Text vom Jahre 1852 ausschliesslich *-t*-Formen (von den mit *Se* und *Ehr Gnaden* verbundenen abgesehen) besitzt, wage ich nicht zu entscheiden. — Die 2. Plur. hat in Übereinstimmung mit dem Paradigma *-t*. Und es kann gleich betont werden, dass dies auch für alle Verben unter Punkt 1—5 zutrifft; *-(e)n* in der 2. Plur. habe ich bei AUGUSTINY nicht belegt. — Die 1./3. Plur. der Verben unter Punkt 1—5 zeigt eine beträchtliche Unregelmässigkeit; im Gegensatz zu den »regelmässigen« Verben ist hier eine weitgehende Anwendung des *-t* unverkennbar. Wenn die geringe Anzahl der Belege den tatsächlichen Gebrauch widerspiegelt, kann folgendes festgestellt werden: 1° ausschliesslich *-t* bei »müssen«, vorwiegend *-t* bei »können«, *-t* und *-n* bei »sollen«

und »wollen«; nur *-en* bei »mögen«; 2° *-(e)n* überwiegt bei »haben«; 3°–5° *-t* und *-(e)n* finden sich bei »tun«, »gehen«, »kommen«, das letztgenannte vielleicht mit einer Neigung zur *-t*-Form; von »stehen« scheinen nur *-t*-Formen belegt zu sein.

Schwansen:

TUXEN 1857: 2° *hebbt* 91.

Heimat 1918 S. 76: 1° *wüllt*. — 2° *hebt*. — 5° *kamt*. — 6° *kriegt, smiet, ward, haut*.

Heimat 1920: 1° *weet ji* 140. — 2° *hebbt* 139, *hebbt ji* 140. — 4° *gaht* 140.

Heimat 1926: 1° *moegt* 86. — 2° *hebbt* 85. 86. — 6° *arbeit'* 86, *smeckt* 85.

Stapelholm: SIEVERS 1914: 1° 2. Plur. *mōt* 24; *šylt, šōt* 64; *vylt, vōt* 50. — 2° *hep* 22. — 6° *sex* 'sagen' 22.

Wohldede (Ksp. Bergenhusen): TUXEN 1857: 2° *hebbt* 90. — 3° *doht* 90. — 6° *decken, wecken* 90, *wiest* 91.

Bergenhusen: SA 1880 (Sprache der Schüler, Lehrer stammt aus der Gegend von Schleswig): 1° *käänt jümm; jümm määd; schüll wi; wölld jümm; jümm dōrt*. — 2° *hebbt, hebbd jümm*. — 3° *dod*. — 4° *gaht; staad*. — 6° *fleeg, biit, sitt*.

Süderstapel: SA 1880 (Sprache der Schüler, »verbessert« durch den Lehrer, der aus Norderstapel stammt): 1° *kähnt jüm; jüm mät; schüllt wi; willt jüm; jüm dōrrt*. — 2° *hef, hef jüm*. — 3° *dot*. — 4° *gaht; stahn*. — 6° *fleg'n, biet, sitt'n, meiht*.

Friedrichstadt: SA 1880 (Sprache der Schüler, Lehrer aus dem Ksp. Enge): 1° *kæt jüm; jüm mæt; schæn wi; wüllt jüm; jüm dært*. — 2° *hebt, hem, hebt jüm*. — 3° *dohn*. — 4° *gaht; stahn*. — 6° *flegen, biten, sitten, meien*.

Rantrum (Ksp. Mildstedt):

SA 1880 (Lehrer aus Schwesing): 1° *köt jem; jem möt; schöt wi; willn jem; jem dōrm*. — 2° *hem, hem jem*. — 3° *dot*. — 4° *gahn; stahn*. — 6° *flegen, biet'n, sitten, mein*.

Heimat 1924: 1° *wülln wi* (2mal), *wüll wi* 219, *wöll't wi* 220, *wülln jüm* 219. — 3° *dot* 219. — 5° *kap* 218. — 6° *seggn* (?), *fragn* 218.

Eiderstedt:

Heimat-Kal. 1925: 2° *hebbt* 54.

Heimat-Kal. 1926: 1° *könt* 73; *möt* 74 (mehrmals); *wölt wi* 74; *weten* 74. — 2° *hebbt* 73 (mehrmals), *jüm hebbt* 75. — 4° *staht* 73. — 5° *kamt* 74. — 6° *treden, föhrn, snakken, wah'n* 74 usw.

Heimat-Kal. 1928: 2° *hebbt* 80. — 6° *snakken* 80; *dihn, warnn, biten, liggn* 28.

GEERKENS 1935: 1° *könt* 118 u. ö.; *möt* 123 u. ö. — 2° *hemm* 117 u. ö., *hebbt* 118. — 3° *doht* 122. — 4° *gaht* 118 u. ö. — 5° *kaamt* 118. — 6° *fangn, boßeln, deeln, kriegn* 117 usw.

Aufn. 1951 1., 2. und 3. Plur.: 1° *kæt, mæt, schæt, wæt, mœcht; dürrren, weten* — 2° *hept*. — 3° *doot*. — 4° *gât, stât*. — 5° *kâpt*. — 6° *bliben, krigen, singen, næmen, lopen, kopen, hâlen* usw. — Zusammenfassung: Die allgemeine Flexionsendung des Plur. Präs. ist *-(e)n*; *-t* haben nur 5 Verben unter 1° samt den Verben unter Punkt 2—5.

Oldenswort: SA 1880 (Sprache der Schüler, Lehrer aus Viöl): 1° *kööt jümm; jümm mööt; schö wi; wüll'n jümm; jümm dört*. — 2° *hemm, hemm jümm*. — 3° *dot*. — 4° *gahn'*; *stahn*. — 6° *flegn, biet'n, sitt'n, meih'n*.

Tönning: SA 1880 (Sprache der Schüler, Lehrer aus Dithmarschen): 1° *kön'd jüm; jüm mät; schäd wi; will't jüm; jüm dör'm*. — 2° *hebb't, hem'm, heb jüm*. — 3° *dod*. — 4° *gât; stâd*. — 6° *fleg'n, bit'n, sidd'n, meih'n*.

Ording (bei Sct. Peter): SA 1880 (Sprache der Schüler, Lehrer aus Sct. Peter): 1° *köt jüm; jüm mât; schä wi; wät jüm*. — 2° *häpt, heb jüm*. — 3° *dot*. — 4° *gah wie; stahn*. — 6° *flegn, bieten, sidn*.

Im Hinblick auf die Flexionsendungen des Plur. Präs. spricht BOCK mehrfach von *n*-Gebiet und *t*-Gebiet, sowie von einer *n* : *t*- oder *n* : *d*-Linie (I S. 165 f., 211 f., 292 f.). Zur Orientierung über den Verlauf einer solchen Linie zitiert er einleitend WREDES, MENSINGS und G. F. MEYERS Angaben (I S. 165). Er betont die »geringe Festigkeit und Schärfe« jener Linie in Mittelschleswig (I S. 212). Welche geographische Linie er aber selbst als die eigentliche *-(e)n/-t*-Linie betrachtet, scheint nur indirekt daraus hervorzugehen, dass er, wie oben (S. 10) erwähnt, in unzweideutiger Weise das *-(e)n*-Gebiet mit Angeln und Mittelschleswig identifiziert. Seine *-(e)n/-t*-Linie dürfte demnach mit der Südgrenze jener Gegenden, d. h. der oft genannten Schlei-Schleswig-Husum-Linie zusammenfallen.

Aus dem von BOCK aufgenommenen mundartlichen Material ist das indessen nicht ersichtlich. Bock verzeichnet in dem

dialektgeographischen Teil seiner ersten Arbeit (I. S. 166 ff.) den Plur. Präs. von 15 Verben (ausser »sein«), meist nur die 1. oder (und) 3., in einigen Fällen die 2. Person. Für vier dieser Verben, »kneifen«, »kaufen«, »haben« und »müssen«, trägt er die $-(e)n/-t$ -Linie (oder -Linien) auf eine Kartenskizze ein (I S. 316f.). Dabei wird deutlich, dass die $-(e)n/-t$ -Linien für die Formen von »haben«, ohne dass sie jedoch untereinander ganz zusammenfallen, einigermassen der Schlei-Schleswig-Husum-Linie folgen, während die Linien für »kaufen« und »müssen« besonders im Westen von jener geographischen Linie in beträchtlichem Masse abweichen. Und zeichnet man auf Grundlage der Bockschen Formen die $-(e)n/-t$ -Linien der übrigen 11 Verben, stellt es sich heraus, dass diese Linien zwar meist auf einer kleineren oder grösseren Strecke an der Schlei, besonders in der Nähe von Schleswig sich vereinigen, sonst aber, vor allem im Westen, meist auseinandergehen, und dass kaum zwei Verben den gleichen Verlauf ihrer $-(e)n/-t$ -Linien aufweisen.

Sammelt man nunmehr alle Linien auf einem Kartenblatt, heben sich drei Zonen ab: eine nördliche, wo nur $-(e)n$, eine südliche, wo nur $-t$ herrscht, und eine mittlere, die von $-(e)n/-t$ -Linien durchzogen ist. Wenn ferner hinzugefügt wird, dass Bock äusserst selten Doppelformen notiert, dass also jedes Verb seine feste $-(e)n/-t$ -Linie zu haben scheint und dass in einer Reihe von Orten eine mit dem Hochdeutschen übereinstimmende Flexion: 1./3. Plur. $-(e)n$, 2. Plur. $-t$ verzeichnet wurde, sind Bocks allgemeine dialektgeographische Ergebnisse in der Frage der Plur. Präs.-Endungen umrissen. Denn eine Untersuchung, bei welcher das zugrunde liegende Material sich nur aus Formen von 15 Verben zusammensetzt, muss natürlich auf eine generelle Darstellung der Plur. Präs.-Flexion der einzelnen Ortsmundarten verzichten. Und eine Methode, die jeder Einzellinie denselben Wert beimisst, wird sich wohl mit der Feststellung eines Linienbündels begnügen und von der Ziehung einer $-(e)n/-t$ -Linie überhaupt absehen müssen. Verfährt man aber bei der Untersuchung anders, zielt man bei jeder behandelten Ortsmundart auf eine allgemeine Beschreibung der Plur. Präs.-Flexion, so wie ich das bei meinen Aufnahmen in Eiderstedt und Hattstedt-Schobüll versucht habe und wie das ebenfalls auf Grundlage des reichlichen Materials einiger umfassender

Quellen möglich war, kann auch Wesentliches über die Plur. Präs.-Flexion innerhalb der gemischten Zone ausgesagt, eventuell auch eine $-(e)n/-t$ -Linie gezogen werden.

Bei den detaillierten dialektgeographischen Ausführungen bildet die Einteilung in drei Zonen den Ausgangspunkt.

Das nördliche »reine« $-(e)n$ -Gebiet umfasst den grössten Teil von Angeln und Mittelschleswig. Die Grenze gegen die südlichere gemischte Zone bildet etwa BOCKS *mæten/mæt*-Linie, die von Osten her an der Schlei entlang — oder in geringer Entfernung von deren nördlichem Ufer —, nördlich von Schleswig zwischen Moldenit und Nübel und westwärts etwa nördlich von Idstedt, Eggebek und Joldelund verläuft. Über das von Bock untersuchte Gebiet hinaus setzt (oder setzte) sich die Grenze im Westen augenscheinlich, nach dem Bargumer *jem müdt* des SA 1880 zu urteilen, nördlich von Bargum fort.

Innerhalb des so abgegrenzten $-(e)n$ -Gebiets gilt nach Bock $-(e)n$ als Flexionsendung in allen drei Personen des Plurals sämtlicher Verben, wie das z. B. aus der Beschreibung der Husbyer Mundart erhellt. Die Variante: 1./3. Pl. $-(e)n$, 2. Pl. $-t$ scheint Bock in dem $-(e)n$ -Gebiet nicht angetroffen zu haben. Hier weicht das oben vorgelegte Material ein wenig ab, indem TUXEN um die Mitte des vorigen Jahrhunderts als allgemeine Angler — oder doch jedenfalls für Struxdorf-Thumby gültige — Flexion in seinem Paradigma für die 1./3. Pl. $-en$, für die 2. Pl. $-t$ ansetzt (vgl. oben), und seine allerdings wenig ergiebigen Sprachproben bestätigen dies System. Ob demselben aber in älterer Zeit eine weitere Verbreitung zukam und ob etwa heute in dem deutsch-dänischen Grenzgürtel des nördlichen Mittelschleswig, also in Medelby, Karlum, Braderup usw. ein ähnlicher Zustand herrscht, lassen die spärlichen Belege nicht erkennen. Aus dem vereinzelt *mæten i* in MEYERMANNShand von Nord-Mittelschleswig und dem *weet ji* (neben *ji weten*) bei TRAUlsen können keine sicheren Schlüsse gezogen werden. Im übrigen scheint mein Material von dieser nördlichsten Zone mit den Angaben BOCKs übereinzustimmen.

Die mittlere, gemischte Zone, also das Gebiet, wo sowohl $-(e)n$ als auch $-t$ vorkommen, erstreckt sich von der oben fixierten Nordgrenze so weit nach Süden, wie überhaupt $-(e)n$ -Formen des

Plur. Präs. zu finden sind. Auf Grundlage der Aufzeichnungen von Bock kann dann die Südgrenze quer durch Schwansen südlich von Karby, Sieseby und Missunde (Ksp. Kosel) und westwärts südlich von Haddeby, Hollingstedt und Schwabstedt bis an die Eider gezogen werden. Ein halbes Jahrhundert früher verlief aber, nach den allerdings sehr unregelmässigen und gewundenen $-(e)n/-t$ -Linien des DSA (Karte 7) für »fliegen«, »beissen«, »sitzen« und »mähen« der WENKERSCHEN Sätze zu urteilen, diese Südgrenze ein wenig südlicher, etwa von der Eckernförder Bucht bis nach Friedrichstadt; Süderstapel hatte noch einige $-(e)n$ -Formen, Bergenhusen aber keine mehr.

Die von Bock aus der gemischten Zone mitgeteilten Formen machen bei einer flüchtigen Betrachtung den Eindruck einer nicht geringen Unregelmässigkeit, was z. T. damit zusammenhängt, dass Bock neben den Flexionsendungen auch andere Eigentümlichkeiten ins Auge fasste. Zieht man aber, wie oben angedeutet, die verschiedenen $-(e)n/-t$ -Linien, tritt neben dem erwähnten allgemeinen Charakter auch der spezielle Zug in Erscheinung, dass unter den aufgenommenen 15 Verben die Anzahl der Verben, die im Plur. Präs. die Endung $-t$ besitzen, nach Norden hin beständig abnimmt. Die gemischte Zone bildet also ein reguläres Übergangsgebiet zwischen dem »reinen« $-(e)n$ -Bezirk im Norden und dem »reinen« $-t$ -Gebiet im Süden.

Dies wird durch die Formen der von uns herangezogenen weit grösseren Menge von Verben grundsätzlich bestätigt. Auch die von Bock nicht untersuchten westlichen Gegenden ergeben dasselbe Bild, man vergleiche etwa meine Aufnahmen von Eiderstedt mit denen von Hattstedt und Schobüll.

Aus dem umfangreicheren Material, besonders den vollständigen Beschreibungen der Plur. Präs.-Flexion einzelner Ortsmundarten, wie sie z. B. für das südöstliche Angeln (PETERSEN), Hollingstedt (AUGUSTINY) und die Westküste (eigene Aufnahmen) vorgenommen werden konnten, wird ausserdem ersichtlich, dass die Endung $-t$ durchweg auf eine kleine Gruppe von Verben beschränkt bleibt; die grosse Mehrzahl der Verben hat aber stets $-(e)n$. Mit anderen Worten: die $-(e)n/-t$ -Linien der meisten Verben verlaufen am Südrand der gemischten Zone.

Und dieser Südrand könnte demnach mit einem gewissen Recht als eine Art allgemeine $-(e)n/-t$ -Linie betrachtet werden. Eben diese Linie ist es auch, die von den Forschern als $-(e)n/-t$ -Linie angegeben wird. Sie zieht sich nach G. F. MEYER an der Schlei bis Schleswig hin, dann am Danewerk entlang nach Hollingstedt und folgt von da an dem Lauf der Treene und der Eider (Heimat 1923 S. 248). Aber auch in dem Sinne ist von einer scharfen $-(e)n/-t$ -Linie nicht die Rede. Das geht aus den Äusserungen MEYERS, dem Material BOCKS und dem älteren des SA deutlich hervor. Was vorliegt, ist ein $-(e)n/-t$ -Grenzgürtel, der sich um 1880 etwa in der Breite von Schwansen nördlich einer Linie Eckernförde-Friedrichstadt quer durch Südschleswig erstreckte, heute allerdings, wenigstens in der Mitte, etwas nördlicher verläuft.

BOCK verglich seine Aufnahmen mit dem Material des SA und konnte feststellen, dass die $-(e)n/-t$ -Linien für die Verben »müssen«, »tun«, »gehen« und »wollen« (I S. 169, 170 f.) sich nach 1880 in nördlicher Richtung verschoben haben. Dieselbe Bewegung lässt sich an anderen Gegenüberstellungen ablesen. Der SA bringt für Eiderstedt ein paar Fälle von $-(e)n$ -Formen: Oldenswort *wüll'n*, *hemm*, *stahn*, Ording *stahn*, während dieselben Verben in meinen Aufzeichnungen nur $-t$ -Formen aufweisen. Horstedt (Ksp. Hattstedt) hatte nach dem SA um 1880 *jem möten*, *schön wi*, *hebben*, *don*, *gahn* und *stahn*, Hattstedt nach meinen Aufnahmen 1951 *mæt*, *schæt* und für die übrigen vier Verben Doppelformen. Für Schobüll ist ein ähnlicher Unterschied zu beobachten. Und ein Vergleich der AUGUSTINYSchen Formen von Hollingstedt mit BOCKS Aufnahmen von demselben Ort — wenn das geringe Material BOCKS überhaupt in der Weise verwendet werden darf — zeigt ein heutiges Überwiegen der $-t$ -Formen bei den »gewöhnlichen« Verben (Punkt 6): $-t$ bei »kneifen«, »fliegen«, »beissen« und »mähen«, $-en$ bei »kaufen« (I S. 166 f.) gegenüber einem deutlichen Vorherrschen des $-(e)n$ bei AUGUSTINY.

In Verbindung mit den eben erwähnten Doppelformen von Hattstedt kann festgestellt werden, dass ein Schwanken im Gebrauch von $-(e)n$ und $-t$ bei ein und demselben Verb in ein und derselben Ortsmundart keine aussergewöhnliche Erscheinung

ist. Sehr deutlich tritt das in dem AUGUSTINYSCHEN Material von Hollingstedt hervor. Wenn Bock nur für das Verbum »haben« ein paar mal Doppelformen zu verzeichnen scheint (I S. 167; vgl. o. S. 111), mag das vielleicht auf sein besonderes Aufnahmeverfahren zurückzuführen sein.

Die spezielle, mit dem Hochdeutschen übereinstimmende Flexion: 1./3. Plur. *-(e)n*, 2. Plur. *-t*, die wir, jedenfalls für das 19. Jahrhundert, im nördlichen »reinen« *-(e)n*-Gebiet belegen konnten (o. S. 112), finden wir nun in der gemischten Zone, sowohl bei Bock als in anderen Quellen, wieder. Bock notiert diese Flexion »direkt an der *n:d* Linie« (I S. 166) in einer Reihe von Orten zu beiden Seiten der Schlei und über Schleswig hinaus etwa in Haddeby, Eggebek und Hollingstedt, also in einem nicht unbedeutenden Teil der gemischten Zone. Und die obigen ausführlichen Darstellungen des Gebrauchs bei PETERSEN vom südöstlichen Angeln und bei AUGUSTINY von Hollingstedt zeigen grundsätzlich und ziemlich eindeutig das gleiche System. Im Westen konnte ich dasselbe allerdings nicht nachweisen: einige Verben hatten zwar sowohl *-(e)n*- als auch *-t*-Formen, aber dann anscheinend unterschiedlos dieselbe Form in allen drei Personen.

Es fragt sich nun, ob aus den hier beschriebenen dialekt-geographischen und -geschichtlichen Gegebenheiten Schlüsse gezogen werden können auf die Zustände älterer Zeitperioden, von wo aus zur etwaigen Aufklärung des Problems von dem Schleswiger *-(e)n*-Plur. Präs. vorzudringen wäre.

Als Ausgangspunkt für meine Betrachtungen wähle ich einen isolierten Fall, den heutigen Stand der Plur. Präs.-Flexion in Eiderstedt. Wie oben vorgeführt, gilt nach meinen Aufnahmen *-(e)n* in der grossen Masse der Verben, *-t* nur in einer Anzahl von 10, und zwar in den fünf modalen Hilfsverben »können«, »müssen«, »sollen«, »wollen«, »mögen«, ferner in »haben«, »tun«, »gehen«, »stehen« und »kommen«. Dass eine solche Flexion nicht die frühmittelniederdeutsche mit *-en* im Ind. Präs. der Präterito-Präsentia und *-et* im Ind. Präs. aller übrigen Verben widerspiegelt, ist unmittelbar ersichtlich. Auch wird sie kaum direkt aus dieser herzuleiten sein, dann hätten von allen Verben nur drei: »wollen« mit altem *-et* samt »dürfen« und »wissen«

mit altem *-en*, die ursprüngliche Flexion bewahrt, während die alten *-en*-Verben ein *-t*, die alten *-et*-Verben umgekehrt ein *-(e)n* angenommen hätten. Eher ist als Grundlage des gegenwärtigen Standes eine Zwischenstufe mit restlosem *-et* oder restlosem *-en* anzusetzen. Und die heutige Flexion gestattet an und für sich beide Annahmen. Denn die 10 *-t*-Verben, die zweifellos die allergebräuchlichsten Verben der Mundart ausmachen, können aufgefasst werden entweder als die widerstandsfähigsten Relikte einer alten gleichmässigen *-et*-Flexion inmitten einer allgemeinen *-en*-Neuerung oder als die ersten isolierten Eindringlinge einer fremden *-et*-Flexion auf altem *-en*-Boden.

Hier muss ich einige Bemerkungen zum Niederdeutsch Ostfrieslands einschieben.

Nach den Untersuchungen JANSSENS¹ hat der grösste Teil Ostfrieslands, wie auch das anschliessende Groninger Land *-(e)n* im Plur. Präs. gegenüber einem *-t* im Osten und im Süden. Die Ausnahmslosigkeit des *-en* wird aber im Osten und Norden des Gebiets durchbrochen von fünf Formen, nämlich »(wir) tun«, »(wir) wollen«, »(wir) haben«, »(sie) stehen« und »(wir) gehen«, welche »die Endung *-t* verschieden weit westlich in ostfriesischem Gebiet« zeigen. Die Ähnlichkeit dieses Zustandes mit dem von Eiderstedt und überhaupt demjenigen der gemischten Zone von Schleswig ist augenfällig: auch hier sind es häufig gebrauchte Verben, die in ihrer Flexion von der allgemeinen Masse der Verben abweichen.

Beachtenswert ist nun, dass JANSSEN die »*-t*-Endungen für Reste der verdrängten friesischen *-t*-Bildung« hält (S. 62), also eine Erklärung vorschlägt, die sich vielleicht auf Eiderstedt übertragen liesse, denn auch in Eiderstedt ruht das Niederdeutsche ja auf friesischem Substrat, und man gelangte so zu der ersteren von den beiden oben genannten Möglichkeiten, der Erklärung der *-t*-Flexion als Relikt. Über die Berechtigung oder Richtigkeit der JANSSENSchen Interpretation der ostfriesisch-niederdeutschen Formen will ich mir hier kein Urteil erlauben. Dass seine Erklärung aber auf die Eiderstedter (und überhaupt die Schleswiger) Verhältnisse kaum angewendet werden darf, glaube ich dartun zu können.

¹ HANS JANSSEN, Die Gliederung der Mundarten Ostfrieslands und der angrenzenden Gebiete (Deutsche Dialektgeographie XXV). 1937. S. 59 ff.

Die verschwundene friesische Sprache von Eiderstedt ist uns nicht bekannt. Doch kann wohl kein Zweifel darüber bestehen, dass dies Friesisch in bezug auf die Plur. Präs.-Flexion mit den anderen, im Norden angrenzenden Festlandsmundarten übereinstimmte. Es wird daher, wenn in der südlichsten jener Mundarten, dem heute auch fast verlorenen Hattstedter Dialekt, der Plur. Präs. der Verben die Endung *-(e)t*: *sætət* 'sitzen', *sêkət* 'suchen' usw.¹ aufweist, dieselbe Endung für das alte Eiderstedter Friesisch anzusetzen sein. Die Basis für eine Erklärung der heutigen Eiderstedter *-t*-Formen als Relikte ist also anscheinend vorhanden. Es darf aber dabei nicht übersehen werden, dass in der friesischen Mundart von Hattstedt das *-(e)t* nicht unumschränkt als Plur. Präs.-Endung herrscht: die Präterito-Präsentia haben ihre alte Eigentümlichkeit des *-en* im Plur. Präs. bewahrt; es heisst *kǣn* '(wir usw.) können', *mê'n* '(wir usw.) mögen'². Wenn nun derselbe Zustand: *-en* bei den Präterito-Präsentien, *-et* bei allen anderen Verben für das alte Eiderstedter Friesisch anzunehmen ist, dann mag es zwar natürlich erscheinen, dass aus einer solchen Struktur des friesischen Substrats die *-t*-Flexion der Verben »wollen«, »haben«, »tun«, »gehen«, »stehen« und »kommen« sich in das neue Niederdeutsch mit allgemeinem *-en*-Plur. Präs. hinüberrettete, es bleibt aber unbegreiflich, weshalb »können«, »müssen«, »sollen« und »mögen«, die alten Präterito-Präsentia mit ursprünglichem *-en*, welches durch das allgemeine niederdeutsche *-en* noch weiter gestärkt werden müsste, eben dies *-en* durch das nur in spärlichen Resten erhaltene *-t* ersetzt hätten.

Damit hat sich die Annahme von friesischen Relikten als unzulänglich erwiesen, um die Eiderstedter *-t*-Flexion zu erklären. Auch würde es, sobald nicht nur Eiderstedt, sondern die quer durch ganz Schleswig sich erstreckende Zone mit *-(e)n*- und *-t*-Formen ins Auge gefasst wird, beträchtliche Schwierigkeiten bereiten, die *-t*-Formen der ursprünglich dänischen Gebiete als friesische Elemente zu deuten, denn von dänischen Relikten kann ja nicht die Rede sein.

Wenn aber das *-t* des Plur. Präs. in der gemischten Zone nicht den Substraten entstammt, muss es niederdeutschen Ur-

¹ TH. SIEBS in PAULS Grundriss I² (1901) S. 1336.

² TH. SIEBS a. a. O. S. 1328 und 1330.

sprungs und also mit dem entsprechenden holsteinischen *-t* identisch sein. In dem Falle bestehen wiederum zwei, bzw. drei Möglichkeiten. Entweder war die heutige gemischte Zone ein einheitliches, mit dem holsteinischen übereinstimmendes *-t*-Gebiet, und die vereinzelte *-t*-Flexion der gegenwärtigen Mundarten wäre ein Relikt jenes Zustandes inmitten der allgemeinen, vom nördlichen »reinen« *-(e)n*-Gebiet eindringenden *-(e)n*-Flexion. Oder die gemischte Zone war ursprünglich einheitliches *-(e)n*-Gebiet, und die *-t*-Flexion ist eine vom südlichen *-t*-Gebiet hereingekommene Neuerung. Und neben diesen beiden Möglichkeiten mit dialektgeographischen Bewegungen wäre schliesslich auch mit der Eventualität zu rechnen, dass der heutige Zustand ohne Änderungen aus dem von Anfang an beim Sprachwechsel geschaffenen hervorgegangen wäre.

Was hier tatsächlich vorliegt, kann indessen leicht und mit genügender Sicherheit aus den dialektgeographischen und geschichtlichen Ausführungen erschlossen werden. Es wurde oben verschiedentlich eine Bewegung im Laufe der letzten 100 Jahre festgestellt, und zwar ein Vordringen der *-t*-Flexion in nördlicher Richtung, sowohl was die isolierten Verben innerhalb der gemischten Zone, als auch was die allgemeine *-t*-Flexion am Südrand der Zone betrifft, nicht aber die umgekehrte Bewegung der *-(e)n*-Flexion von Norden nach Süden. Das kann nur bedeuten, dass die *-t*-Flexion eine von Süden kommende Neuerung ist, die sich vom »reinen« *-t*-Gebiet mit charakteristischer Staffelung immer weiter über ursprüngliches *-(e)n*-Gebiet hinschiebt. Und ein Blick über die uns bekannte kurze Zeitspanne hinaus in die erste Hälfte des 19. Jahrhunderts und weiter ins 18. Jahrhundert wird eine immer schmäler werdende gemischte Zone und einen stets weiter nach Süden rückenden allgemeinen *-(e)n/-t*-Grenzgürtel hervortreten lassen.

Das führt zu der, wie mir scheint, völlig berechtigten Annahme, dass in der Zeit um 1700, als Mittelschleswig und Angeln (mit Ausnahme der Städte natürlich) noch als rein friesische und dänische Gegenden intakt waren, Südschleswig aber mehr oder weniger schon niederdeutsch geworden war, die *-(e)n*-Flexion des Plur. Präs. sich über das gesamte nicht-bodenständige Niederdeutsch von Schleswig erstreckte und die allgemeine *-(e)n/-t*-Linie an dem südlichsten Rand der heute feststellbaren

gemischten Zone verlief. Dabei käme man auf eine im wesentlichen mit der *de/den*-Linie zusammenfallende Linie Eckernförde-Friedrichstadt, das heisst etwa die alte Volkstumsgrenze zwischen Dänen und Friesen im Norden und Sachsen im Süden.

Hiermit verschwindet das Mittelschleswig-Angler *-(e)n*-Problem, wie es uns bei Bock entgegentritt. Denn herrschte im 18. Jahrhundert das *-(e)n* als Endung des Plur. Präs. im Niederdeutsch Südschleswigs, bedarf das *-(e)n* des nach etwa 1800 beim Sprachwechsel in Angeln und Mittelschleswig aufkommenden Niederdeutsch keiner weiteren Erklärung: es ist einfach von Süden nach Norden vorgerückt. Bock findet zwar in den Gelegenheitsgedichten des 17. und 18. Jahrhunderts aus dem Gebiet nördlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie sowohl *-en-* als *-t*-Formen und führt diese auf mundartliche holsteinische Beeinflussung, jene auf die mittelalterliche Schrift- und Sprechsprache von Flensburg und Schleswig zurück (II S. 149) — allerdings ohne eigentliche Begründung und ohne die Herkunft der Verfasser zu kennen —; wir lassen aber, wie sonst, dieses Sprachgut als unsicheren, nicht lokalisierbaren schriftsprachlichen Stoff ganz beiseite.

Das südschleswigsche — oder allgemein-schleswigsche — Problem des *-(e)n*-Plur. Präs. bleibt indessen bestehen: Woher kam das *-(e)n* des Plur. Präs., das, wenn auch im Laufe der Zeit teilweise vom südlichen *-t* zurückgedrängt, sich vom ersten Anfang an in dem neuen Niederdeutsch auf altem dänischem und friesischem Boden Schleswigs augenscheinlich in direktem Gegensatz zu dem genuinen holsteinischen *-t* durchsetzte?

Die Frage gehört, was schon LYNGBY erkannt hatte (vgl. o. S. 103), in einen grösseren Zusammenhang, denn das *-(e)n* als Einheitsendung des Plur. Präs. (Ind.) findet sich bekanntlich auch sonst im Bereich des Niederdeutschen. Es fehlt nicht an Erörterungen der Erscheinung¹, doch mag CORDES recht haben, wenn er meint, die Geschichte des merkwürdigen Endungsverhältnisses im Plur. Präs. müsse »im grossen Rahmen neu ge-

¹ Vgl. z. B. A. LASCH, Mnd. Gramm. (1914), S. 226 f.; dies. in »Nd. Jahrb.« 44 (1918) S. 38 und Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil. 56 (1935) Sp. 443; SARAUW, Nd. Forsch. II (1924) S. 145 f.; O. BEHAGHEL, Gesch. d. d. Spr.⁵ (1928) S. 159 ff., 465; BOCK I S. 211 f., II S. 146 ff. (mit weiterer Literatur); TH. FRINGS, Die Stellung der Niederlande im Aufbau des Germanischen (1944) S. 26 (mit Literaturhinweisen); ders., Grundlegung einer Gesch. d. d. Spr.² (1950) S. 32 f.

schrieben werden«; auch SARAUW habe sie nicht »gemeistert«¹. Dem Wunsch CORDES' nachzukommen, ist hier nicht der Ort. Doch wird es als Voraussetzung für eine richtige Beurteilung der schleswigschen Verhältnisse erforderlich sein, die Hauptpunkte des Gesamtproblems zusammenzutragen und eine gewisse Stellungnahme zu versuchen.

Das Mittelniederdeutsche hatte von Haus aus als einheitliche Endung für alle drei Personen des Plurals bei allen Verben mit Ausnahme der Präterito-Präsentia: *-et* im Präs. Ind., *-en* im Präs. Konj. und im Prät. Ind. und Konj., bei den Präterito-Präsentien überall *-en*. Es fand dann ein Ausgleich statt in der Weise, dass die Präterito-Präsentia den übrigen Verben entsprechend die Endung *-et* im Plur. Präs. Ind. annahmen, und diese Flexion: Präs. (Ind.) *-(e)t*, Prät. *-en* blieb im grossen und ganzen bis auf die heutigen niederdeutschen Mundarten im Stammlande erhalten.

Dem gegenüber steht eine andere Neuerung: das *-et* des Plur. Präs. Ind. wurde durch *-en* ersetzt, und die Einheitsendung des Plurals aller Verben war nunmehr in beiden Tempora und beiden Modi *-en*. Diese Flexion begegnet einerseits in der späteren mittelniederdeutschen Schriftsprache, andererseits in heutigen niederdeutschen Mundarten ausserhalb des Stammlandes.

In den mittelniederdeutschen Quellen taucht das *-en* im Plur. Präs. Ind. vereinzelt schon während des 13. Jahrhunderts auf, wird im 14. Jahrhundert häufiger, setzt sich im Laufe des 15. Jahrhunderts durch und herrscht dann in der letzten Epoche des Mittelniederdeutschen fast unumschränkt (LASCH, SARAUW). Und das gilt nicht allein für die Gebiete, deren Mundarten heute *-(e)n* aufweisen, sondern auch für das Stammland, wo die gesprochene Mundart *-(e)t* besass und besitzt. Was Herkunft und Aufkommen des *-en* im Plur. Präs. Ind. anbelangt, bieten sich zwei Möglichkeiten der Erklärung dar: entweder beruht das *-en* auf hochdeutschem Einfluss, oder es ist einem inner-niederdeutschen Ausgleich der Pluralendungen zu verdanken. LASCH z. B. scheint schon in ihrer Grammatik (S. 227: »fremdes Gewand«) die erstere Ansicht zu vertreten; SARAUW betrachtet die Erscheinung als einen Formenausgleich innerhalb des Niederdeutschen, den er dem umgekehrten Ausgleich, durch welchen

¹ Zeitschr. 73 (1949) S. 366.

die Präterito-Präsentia in den Mundarten des Stammlandes ihr *-en* durch *-et* ersetzten, zur Seite stellt. Da SARAUW indessen in mittelalterlichen Quellen neben durchgängigem *-en* in der 1./3. Plur. ein häufiges *-et* in der 2. Plur. beobachtet und diese Flexion in der von RICHEY beschriebenen Hamburger Mundart des 18. Jahrhunderts mit 1./3. Plur. *-en* und *-t*, 2. Plur. *-t* wiederfindet¹, meint er, die Annahme schwerlich umgehen zu können, dass bei der »Auswahl« der Formen »hochdeutscher Einfluss« mitbestimmend gewesen ist (II S. 146).

Wenn aber unter allen Umständen mit hochdeutschem Einfluss zu rechnen ist, dürfte es berechtigt erscheinen, noch einen Schritt weiter zu gehen als SARAUW und anzunehmen, dass das hochdeutsche Vorbild überhaupt den Ausgleich veranlasst und dessen Richtung zugunsten des *-en* (eventuell 1./3. Plur. *-en*, 2. Plur. *-t*) bestimmt hat, während sonst in den Mundarten des Stammlandes zugunsten des *-(e)t* im Präs. Ind. aller Verben ausgeglichen wurde. Dabei ist zu betonen, dass auch ein für alle drei Personen durchgeführtes *-en* des Präs. Ind. — also ohne das spezielle *-t* der 2. Person — die hochdeutsche Herkunft des *-en* keineswegs ausschliesst, was BOCK (I S. 212) zu glauben scheint. Denn die Einheitsendung *-en* wäre ein natürlicher Kompromiss aus dem niederdeutschen Prinzip des Einheitsplural und den hochdeutschen Endungen 1./3. Pl. *-en*, 2. Pl. *-t*².

Die augenfällige Diskrepanz zwischen dem *-en* des Plur. Präs. Ind., wie es uns in den späteren mittelniederdeutschen Texten entgegentritt, und dem bewahrten alten *-t* der heutigen Mundarten des Stammlandes, kann nur bedeuten, dass das *-en* keine Neuerung der genuinen niederdeutschen Mundart darstellt, sondern eben ein schriftsprachliches Phänomen war, das aber wahrscheinlich auch der übermundartlichen mittelniederdeutschen Verkehrssprache, der Umgangssprache der höheren sozialen Schichten besonders in den Städten angehörte³. Man mag sich zwar darüber wundern, dass die Endung *-en* des Plur. Präs. jener Umgangssprache nirgends im Stammland, selbst in den grossen Städten wie Hamburg und Bremen nicht, bis auf heute hat fortleben können. Aber die Ursache ist einfach die, dass die

¹ Vgl. auch A. LASCH in »Nd. Jahrb.« 44 (1918) S. 38.

² Vgl. z. B. L. E. SCHMITT in »Zeitschr. f. Mundartforsch.« 18 (1942) S. 159.

³ Vgl. oben S. 28 ff. und 46 f..

übermundartliche niederdeutsche Umgangssprache selber verschwunden ist. Sie wurde nämlich mit der Einführung des Hochdeutschen als amtlicher Sprache, als Schul- und Kirchensprache durch die hochdeutsche Umgangssprache ersetzt. An die Stelle des alten Gegensatzes zwischen niederdeutscher Mundart und niederdeutscher Umgangssprache trat der neue Gegensatz zwischen niederdeutscher Mundart und hochdeutscher Umgangssprache. Für einen Ausläufer der alten niederdeutschen Umgangssprache hält SARAUW gewissermassen die Sprache RICHEYs (vgl. o. S. 121). Aber es bleibt immerhin fraglich, ob RICHEYs Verbalflexion auf der Überlieferung vom Mittelalter her fusst oder einfach neuem hochdeutschem Einfluss zu verdanken ist.

Vom Mittelniederdeutschen und vom Stammlande wenden wir uns dann den neuniederdeutschen Mundarten ausserhalb des Stammlandes zu. Hier finden wir die Einheitsendung *-en* des Plur. Präs. in drei räumlich voneinander getrennten Gebieten wieder, nämlich 1° im ganzen ostelbischen niederdeutschen Kolonialgebiet östlich von einer Linie Magdeburg-Lübeck, 2° in Ostfriesland und Groningerland und 3° schliesslich in Schleswig¹.

Da nun das ostelbische niederdeutsche Kolonialgebiet sich dem mitteldeutschen Osten mit 1./3. Plur. *-en*, 2. Plur. *-t* geographisch anschliesst und Ostfriesland-Groningen mit dem niederländischen *-en(-e)*-Bezirk unmittelbar verbunden ist, bestünde die Möglichkeit, das *-en* des Plur. Präs. in jenen niederdeutschen Gebieten auf ausser-niederdeutsche mundartliche Beeinflussung zurückzuführen und damit eventuell von dem soeben behandelten mittelniederdeutschen schrift- und umgangssprachlichen *-en* zu trennen. Für Ostfriesland und Groningerland ist eine solche Erklärung erwogen worden²; und FRINGS denkt wohl u. a. an das *-en* des Plur. Präs., wenn er von dem gewaltigen »Einbruch des mitteldeutschen Ostens in den niederdeutschen Osten« spricht³ — oder fasst er hier übermundartliche Bewegungen ins Auge? Für das Schleswiger *-en* müsste jedoch dann wegen der vollkommenen Isolation des Schleswiger *-en*-Bezirks unbedingt eine separate Interpretation gesucht werden.

¹ Vgl. DSA Karte 7; TH. FRINGS, Die Stellung der Niederlande (1944) S. 46; ders., Grundlegung einer Gesch. d. d. Spr.² (1950) S. 113.

² Vgl. G. G. KLOEKE in »Niederd. Studien« Festschr. f. C. BORCHLING (1932) S. 348; TH. FRINGS, Die Stellung der Niederlande (1944) S. 26 u. weitere Literatur.

³ Grundlegung einer Gesch. d. d. Spr.² (1950) S. 33.

Zielt man aber auf eine einheitliche Erklärung der Endung *-en* des Plur. Präs. in allen drei Mundartgebieten — und einer solchen würde man entschieden den Vorzug geben müssen — kommen wiederum Möglichkeiten wie die oben (S. 120) für die Herkunft des mnd. *-en* erörterten in Betracht. Wenn auch von einer direkten hochdeutschen Beeinflussung der betreffenden niederdeutschen Mundarten zu einer Zeit, wo das Hochdeutsche noch nicht als übermundartliche Schrift- und Umgangssprache in niederdeutschen Gegenden galt, abgesehen werden darf, so kann das *-en* immerhin sowohl als Ergebnis eines inner-niederdeutschen mundartlichen Formenausgleichs wie auch als ein Element der übermundartlichen mittelniederdeutschen Umgangssprache betrachtet werden. Solche Gedanken sind durchaus nicht neu; ja die Herleitung des *-en* aus der mittelniederdeutschen Umgangssprache, aus der über Altland wie Neuland sich erstreckenden und somit alle Teile des niederdeutschen Gebiets verbindenden Verkehrssprache der Hansa scheint geradezu herrschende Ansicht zu sein¹.

Ich möchte indessen keine der beiden Möglichkeiten ganz ausschliessen, sondern vielmehr, wie bei dem *-en* der mittelniederdeutschen Schrift- und Umgangssprache, eine Kombination beider Erklärungen versuchen mit der Annahme, dass das *-en* des Plur. Präs. im ostelbischen Gebiet, in Ostfriesland-Groningen und in Schleswig aus einem zwar innerhalb der Mundart selbst stattfindenden, aber mehr oder weniger unter dem Einfluss der übermundartlichen mittelniederdeutschen Umgangssprache stehenden Formenausgleich hervorging. Es scheint mir jedenfalls nicht ratsam, den mundartlichen Ausgleich ganz ausser Betracht zu lassen, da das Aufkommen des *-en* als Endung des Plur. Präs. Ind. in gewissen Gegenden einer Zeit angehören dürfte, wo es noch keine übermundartliche niederdeutsche Umgangssprache gab. Andererseits kann die angenommene Beeinflussung durch die gemeinsame Umgangssprache die Verbindung herstellen zwischen den drei räumlich getrennten, aber ganz gleichmässig verlaufenden Ausgleichprozessen, obwohl es sich

¹ Vgl. o. S. 119; ausserdem JANSSEN in »Deutsche Dialektgeogr.« XXV (1937) S. 13; L. E. SCHMITT in »Zeitschr. f. Mundartforsch.« 18 (1942) S. 159 f.; für die Ostgebiete vgl. z. B. die Übersicht bei A. BACH, Deutsche Mundartforschung² (1950) S. 180 ff. nebst der dort angeführten Literatur, besonders den S. 199 genannten Arbeiten von MITZKA.

natürlich auch um drei selbständige, voneinander unabhängige Entwicklungen handeln mag, deren Verlauf derselbe ist, weil eben der Ausgangspunkt jedesmal der gleiche war.

Dass ein solcher mundartlicher Formenausgleich unter umgangssprachlichem Einfluss sich gerade an den drei Stellen des niederdeutschen Mundartgebiets vollzog, nicht aber in den dazwischen liegenden Mundarten, ist natürlich kein Zufall. Das wird irgendwie mit der Tatsache zusammenhängen, dass das Niederdeutsche in allen drei *-en*-Gebieten nicht bodenständig ist, sondern auf fremdem, nämlich auf slawischem, friesischem und dänischem Substrat ruht. Für Schleswig meinten wir (o. S. 119) feststellen zu können, dass die alte Scheidelinie zwischen *-en* und *-t* mit der alten Volkstumsgrenze zusammenfällt.

Das *-en* des Präs. Plur. ist kein Element des Substrats selbst, nicht des friesischen und dänischen, wie oben (S. 116 ff.) ausgeführt wurde, und erst recht nicht des slawischen Substrats. Aus der Voraussetzung eines nicht-niederdeutschen Substrats folgt indessen, dass für jede Gegend der drei Mundartgebiete eine kürzere oder längere Periode der Sprachmischung und der Doppelsprachigkeit mit nachfolgendem Ausgleich und Sprachwechsel anzunehmen ist, ein Zustand also, der grundsätzlich mit dem heute im mittleren Schleswig herrschenden übereinstimmt (vgl. S. 33 ff.). Ein solcher Zustand führt, nicht zumindest, was die vordringende Sprache anbetrifft, eine gewisse Labilität mit sich, eine gewisse Unsicherheit, die einfach darin begründet liegt, dass eine Sprache immerfort von Individuen adoptiert wird, die von Haus aus eine andere Sprache sprachen. Bei einer derartigen Labilität können sich nun Änderungen in der Struktur der Sprache durchsetzen, die sonst wegen des natürlichen Haftens am Alten nicht zur Entfaltung gelangen, und die allgemeine Unsicherheit der Mundart schafft einen günstigen Boden für das Sichauswirken einer eventuellen übermundartlichen Norm, wie er bei ungestörtem sprachlichem Gleichgewicht nicht zu finden ist. Damit wäre, scheint mir, der Unterschied zwischen der Durchführung des *-en* des Plur. Präs. in den drei neuerobernten Gebieten des Niederdeutschen und der Bewahrung des alten *-t* in den Mundarten des Stammlandes hinreichend erklärt.

In Übereinstimmung mit diesen Erwägungen stelle ich mir den Prozess in Schleswig folgendermassen vor: Als das Nieder-

deutsche, im Mittelalter beginnend, ins südliche Schleswig eindrang — mit oder ohne Einwanderung sächsischer Volkselemente — und von Dänen und Friesen übernommen wurde, vollzog sich ein Ausgleich der Pluralendungen des Verbs zugunsten des *-en*, unter der ständigen Beeinflussung der übermundartlichen Umgangssprache. Diese war, was mit obigen hypothetischen Bemerkungen (S. 47) im Einklang steht, am nachhaltigsten dort, wo keine eigentliche Kolonisation, keine Einwanderung stattfand, wo der Sprachwechsel sozusagen »von oben« geschah, durch die Beamten und die höhere soziale Schicht überhaupt, mit festen Stützpunkten in den Städten, angebahnt wurde. Darum gehört Eiderstedt zu der Zone, wo die grosse Masse der Verben noch *-en* aufweist, während im mittleren Südschleswig und in Schwansen das südliche *-t* mehr oder weniger zur Herrschaft gelangt ist.

Bei der weiteren Ausbreitung des Niederdeutschen nach Mittelschleswig und Angeln konnte dann das Hochdeutsche, nachdem dieses die mittelniederdeutsche übermundartliche Schrift- und Umgangssprache abgelöst hatte, ebenfalls das südschleswigsche *-en* unterstützen. Evident ist die Beteiligung des Hochdeutschen, wo die Flexion: 1./3. Plur. *-en*, 2. Plur. *-t* vorliegt. Und wenn diese eben dort zu finden ist, wo nördliches *-en* und südliches *-t* sich begegnen (vgl. o. S. 115), dürfte die Erklärung darin zu suchen sein, dass gerade ein Zustand des mundartlichen Schwankens zwischen *-en* und *-t* für die ordnende Einwirkung der hochdeutschen Norm am empfänglichsten war.

25. Das schwache Präteritum.

Im Gegensatz zu südlichem schwachem Präteritum ohne Endung treten in Angeln und Mittelschleswig »volle« Präteritalformen auf, die Bock als Reste der mittelniederdeutschen Städtersprache und damit als Anhaltspunkt für seine These von der mittelalterlichen Herkunft und selbständigen Entwicklung der niederdeutschen Mundarten jener Gebiete betrachtet (I S. 212 f.; II S. 20, 76, 167 f.). Die Annahme eines etwaigen dänischen oder hochdeutschen Mitwirkens, welche er in seiner ersten Arbeit nicht abweisen will, ist in seiner zweiten Abhandlung weggefallen.

Da die Präterita der Präterito-Präsentia und des Verbums

»wollen« sich in ihrer Bildungsweise den schwachen Verben anschliessen, muss eine Behandlung des schwachen Präteritums auch jene Verben mit umfassen.

Das Material der benutzten Quellen wird jeweils gleichartig aufgeteilt: 1° die Präterita von »können«, »müssen«, »sollen«, »wollen«, »dürfen«, »mögen«, »wissen«; 2° das Präteritum von »haben«; 3° die Präterita von »bringen«, »denken«, »dünken«, »suchen«, »kaufen«, »taufen«; 4° die Präterita von »sagen« und »legen«; 5° die Präterita der sogenannten regelmässigen schwachen Verben, d. h. der Verben, deren Stamm im Präsens und Präteritum der gleiche ist. Die Reihenfolge der einzelnen Verben ist immer dieselbe; Nummern ohne Belege werden übersprungen. Das Material der ergiebigen Quellen gestattet zusammenfassende vollständige Darstellungen der Präteritumbildung, im übrigen werden nur die belegten Formen mitgeteilt.

Jede Form ohne weitere Angabe ist die 1./3. Sg. Prät.; der Plural wird durch vorgestelltes »Pl.«, die 2. Sg. und Pl. als solche deutlich gekennzeichnet.

Bei der Wiedergabe der besonderen Merkmale des Präteritums, also der Präteritummorpheme, dient ein * vor der Endung als Zeichen für eine Abänderung des Stammes dem Präsens gegenüber, also *-t* bedeutet »keine Änderung des Stammes, Endung *-t*« wie z. B. *hålen*: Prät. *hålt*; *-0 bedeutet »Änderung des Stammes, keine Endung« wie z. B. *denken*: Prät. *dach*; *-ter bedeutet »Änderung des Stammes, Endung *-ter*« wie z. B. *bringen*: Prät. *bröchter* usw. Für den Plural des Präteritums kann dieselbe Morphembezeichnung angewandt werden, nur ist zu bemerken, dass *-t* und *-te* vor der Pluralendung *-en* in *-t(e)* zusammenfallen müssen.

Angeln:

Angeln.

AUGUSTINYChronik 1852 S. 132: 1° *woll*. — 3° *dach*. — 4° *så*. — 5° Durchgängig *-er*: *winker*, *weier*, *regner* usw.; 1mal *-0*: *hör*.

TRAULSEN 1900: 1° *kunn* 9 u. ö., Pl. *kunnen* 32 u. ö., *kunn'n* 47; *mußt* 8 u. ö., *müßt* 17 u. ö., *muß* 23, Pl. *mußten* 33 u. ö., *müßten* 24; *sull* 21 u. ö., *sullt* 49, Pl. *solln* 7, *sullen* 16, *sulln* 53; *wull* 9 u. ö., 2. Sg. *wust* 19, Pl. *wulln* 12 u. ö., *wullen* 16 u. ö.,

wull'n 18; *much* 46 u. ö., *müggt* 35 u. ö., *müch* 50, Pl. *müchten* 60; *wußt* 26 u. ö., *wüßt* 38, Pl. *wußten* 11. Zusammenfassung: »können«, »sollen«, »wollen« haben bis auf eine einzige Ausnahme im Prät. *-0, »müssen«, »mögen«, »wissen« überwiegend *-t, seltener *-0 (das Prät. hat umgelauteten oder nicht-umgelauteten Vokal). — 2° *harr* 9 u. ö., 2. Sg. *harrst* 56, Pl. *harrn* 9 u. ö. — 3° *bröcht* 67, Pl. *bröchten* 25; *dacht* 46 u. ö., *dach* 14. — 4° *sä* 7 u. ö., Pl. *sän* 40 u. ö.; Pl. *leggten* 30 u. ö. — 5° Das Prät. der regelmässigen schwachen Verben hat im Plural ausschliesslich -t(e): *meenten* 9 u. ö.; *stellten* 18 u. ö.; *nennten* 26; *lachten* 50; *makten* 61 usw. Im Singular kommen drei Morpheme in Betracht: -0, -te und -er (-e). Dabei sind -0 und -te die häufigsten und treten fast gleich oft auf: *schick*, *kratz* 7; *duer* 10 u. ö.; *drau* 16; *dröm* 43 usw. und: *glückte*, *nennte* 14; *fehlte* 43 u. ö., *danzte* 60 usw. Seltener ist -er (-e): *heeter* »hiess« 9 u. ö.; *blase* 42; *pruste*, *pruster* 42; *passé* 47; *lehre* 52 und ein paar andere (vgl. u.); *sette* 28 und *tröste* 52 können auch als -te-Formen gefasst werden. Dass die Verteilung der Prät.morpheme regellos ist, scheint aus folgenden Zusammenstellungen hervorzugehen: *meen* 10, *meente* 32 u. ö.; *hör* 10 u. ö., *hörte* 17 u. ö.; *mak* 62, *makte* 19 u. ö.; *hal* 36, *halte* 62, *hale* 54; *kenn* 45, *kennte* 13, *bekenne* 43; *vertell* 24, *vertellte* 9 u. ö., *vertelle* 13.

Heimat 1920: 1° *kunn* 91 u. ö.; *müßter* 92 u. ö.; *schull* 92; *wull* 91 u. ö.; Pl. *muchen* 91; *wüßter* 92 u. ö., Pl. *wüßtern* 91. — 2° *harr*, Pl. *harrn* 91 u. ö. — 3° *dachter* 92; *söchter* 92, Pl. *söchtern* 91; *köfter* 92. — 4° *sä* 91, *säh* 92; *legger* 92. — 5° Singular -er: *maaker*, *heter*, *wahner* 91 usw., 1mal -te: *prahlte* 93. Plural -t(e): *freuten*, *paßten*, *nennten*, *makten* 91 usw.

Flensburg: CALLSEN 1880: 1° *kunn* 181 u. ö., Pl. *kunn* 181, *kunnen* 182; *mußter* 181, Pl. *mußten* 182; *schull* 181 u. ö., Pl. *schulln* 181, *schullen* 181. 182; *wull* 181 u. ö., *woll* 182, Pl. *wullen* 181 u. ö.; *mug* 182, Pl. *mugten* 182. — 2° *har* 181 u. ö., *harr* 182, Pl. *harn* 181 u. ö. — 3° *bröchter* 181; *dachter* 181 u. ö. — 4° *seer* 181; Pl. *seern* 182. — 5° Singular -er: *freuer*, *maker*, *klopper* 181 usw. Plural -t(e): *reppten*, *begünnten* 181, *sammelten* 182.

Nordangeln: Heimat 1923 S. 208: 2° *harr*. — 5° *meener*, *bruker*, *snüffler*.

Rüllschau:

WH 1910: 1° *kunn* 303; *schull* 303; *wull* 303, Pl. *wulln* 304; *wussde* 303. — 2° *harr* 303. — 3° *düchde* 303; *söchde* 304. — 4° *seer* 303. — 5° *meene*, *maake* 304 usw.

SELK 1936 S. 167: 2° Pl. *harrn*. — 4° Pl. *sän*.

Munkbrarup: SELK 1936 S. 167: 1° Pl. *wussen*. — 5° *brenner*.

Husby:

BOCK I (in meiner Transkription): 1° *kunn*, Pl. *kunnen* 67; *musste*, Pl. *mussten* 68; *schull*, Pl. *schulln* 67; *wull*, Pl. *wulln* 69; *durf*, Pl. *durben* 67 (auch *dörfte*); *much*, Pl. *much(t)en* 67; *wusste*, Pl. *wussten* 66. Also: Prät. von »können«, »sollen«, »wollen«, »mögen« (jedenfalls der Singularis) *-0, Prät. von »müssen«, »wissen« und z. T. »dürfen« *-te; *durf*, *durben* ist als starkes Prät. zu betrachten wie etwa *sturf*, *sturben* 'starb, starben' 56. — 2° *harr*, Pl. *harrn* 65. — 3° *bröchte*, Pl. *bröchten* 62; *dachte*, Pl. *dachten* 63; *düchte* 63; *söchte*, Pl. *söchten* 63; *köffte*, Pl. *köfften* 64; *döffte*, *döfften* 63. Also überall Prät. *-te-. — 4° *sæer*, Pl. *sæern* 65; ebenso »legen«, daneben *sæ*, *sechte*; *læ*, *lechte* 46. — 5° Singular -er(-e), nämlich -er nach *l*, *m*, *n*: *deler*, *drömer*, *mener*, *brenner* 64, sonst -e: *wise* 64; *måke* 65. Plural: nach der Regel (Bock I S. 61) -t(e) und -er, in den Paradigmata nur -t(e): *deelten*, *meenten*, *brennten* 64; *måkten* 65.

SELK 1936: 1° *schull* 168; *wull*, Pl. *wulln* 167. — 2° *harr* 168. — 3° Pl. *dachden* 167; *söchder* 167; *köfter* 167. — 4° *sä* 167 u. ö. — 5° Singular -er: *heeter*, *marker* 167 usw., jedoch *vertellter* 167. Plural -er oder -t(e): *nennern*, *folgten*, *markten* 167.

Satrup:

FIRMENICH 1843: 1° *kunn* 39; *scholl* 37 u. ö.; *woll* 40. — 2° Pl. *haarr'n* 37.

Volkskal. 1849: 1° *kunn*, Pl. *kunnen* 121 u. ö.; *mußt* 122 u. ö., *muß* 121, Pl. *mussen* 121 u. ö.; *soll* 121 u. ö., Pl. *solln* 122; *woll* 122 u. ö., Pl. *wullen* 121 u. ö., *wollen* 122 u. ö.; Pl. *möchten* 122; *wußt*, *wuß*, Pl. *wußten* 123. — 2° *harr* 121 u. ö., *har* 122, Pl. *harren* 121 u. ö. — 3° Pl. *besöchten* 123. — 4° *sä'r* 122 u. ö.; Pl. *legten* 123. — 5° Singular -er: *höhrer*, *lacher*, *mener* 121 usw. Plural -er oder -0: *fluchern* 121; *nennen* 121; *verlangern* 122.

Havetoftloit: TUXEN 1857: 2° *har* 82 u. ö. — 3° *bröchter* 83. — 4° *sä* 82 u. ö. — 5° Singular -er: *sammler*, *reiser*, *måker* 83 usw.

Klappholz (Ksp. Havetoft): TUXEN 1857: 1° *woll* 84. — 2° *harr* 83. — 4° *sä* 83 u. ö. — 5° Singular *-er(-e)*: *sammler*, *ver-swenner* 83 usw.; *reise* 83; vereinzelt *-te*: *dehlte* 83.

Struxdorf-Thumby: TUXEN 1857: 1° *künn* 16; *müsst* 16; *schüll* 17; *wüll* 17; *dürster* 16, *durster* 15; *mügg*, bisweilen (Konjunktiv?) *mügg* 16; *wüsst* 16. — 2° *harr* 17. — 3° *bröcht*, *bröchter* 16, *bröchter* 15; *dacht*, *dachter* 15. 16; *köffter* 16, *köffter* 15; *döffter* 16, *döffter* 15. — 4° *sä* 16. — 5° Die regelmässigen schwachen Verben haben im Prät. *-er*: *håler*, *wåhner*, *låwer* 15.

Struxdorf: TUXEN 1857: 1° *schull* 76 u. ö., 2. Sg. *schust* 77, Pl. *schullen* 79; *vull* 74 u. ö.; *vust* 76. — 2° *har* 77 u. ö. — 4° *sæ* 77. — 5° Präteritum *-er*: *flikker* 72, *klapper* 77 usw.; Pl. *döschern*, *bruern* 78 usw.

Thumby: TUXEN 1857: 1° *konn* 72; *schull* 64; *vull* 64 u. ö. — 2° *har* 63 u. ö. — 3° Pl. *bröggten* 65. — 4° *sæ* 63 u. ö. — 5° Die regelmässigen Verben haben *-er*: *deler*, *sammler* 63 usw.

Böel: TUXEN 1857 S. 82: 2° *har*. — 4° *sä*. — 5° *deler*, *sammler* usw.

Südöstl. Angeln:

AUGUSTINYÄben 1857: 1° *konn* 20, Pl. *konnen* 19; *scholl* 20 u. ö.; *moch* 21; *wußter* 21. — 3° *dachter* 21. — 4° *sä*, *lä* 25. — 5° *teller* 25.

PETERSENFab. 1865: 1° *kun* 8 u. ö., *konn* 23, *kunde* 37, *könn* 12 u. ö., Pl. *kunnen* 33 u. ö.; *moßt* 13 u. ö., Pl. *moßten* 159; *scholl* 14 u. ö., *schöll* 12, 2. Sg. *schost* 4, Pl. *scholln* 27 u. ö., *schullen* 47; *woll* 8 u. ö., *wöll* 12. 126, Pl. *wolln* 65, *wollen* 98, *wulln* 140; *därf* 43. 65; *moch* 83 u. ö., Pl. *möggen* 56; *woßt* 8 u. ö., Pl. *woßten* 17 u. ö. Zusammenfassung: »können«, »sollen«, »wollen«, »dürfen« und »mögen« haben (von dem isolierten *kunde* abgesehen) im Prät. *-0, »müssen« und »wissen« *-t. Die Formen *könn*, *schöll*, *wöll* mit Umlautsvokal, die sonst nicht begegnen, scheinen an Stellen im Text zu stehen, wo das Hochdeutsche Konjunktive verwenden würde. Es liegt daher die Vermutung nahe, dass es sich hier tatsächlich um Konjunktive, im Gegensatz zu den Indikativen *konn*, *scholl*, *woll* handelt. Fraglich bleibt allerdings, ob diese als echte mundartliche Formen betrachtet werden dürfen — denn die Mundart besitzt ja sonst keinen Modusunterschied im Präteritum — oder ob sie nicht vielmehr nach hochdeutschem Muster (*konnte*: *könnte*) von PETERSEN selbst geschaffen wurden. — 2° *har* 3 u. ö., 2. Sg.

harst 148, Pl. *harn* 30 u. ö. — 3° *brögt* 7 u. ö., *brögter* 61, Pl. *brögten* 14 u. ö.; *dacht* 28 u. ö., *dachte* 35, *dach* 89; *söker* 81 u. ö.; *verköper* 144. Die Präterita von »bringen« und »denken« haben somit am häufigsten *-t, daneben aber auch *-ter, *-te und *-0. Die Präterita von »suchen« und »kaufen« schliessen sich den regelmässigen schwachen Verben an. — 4° *sär* 4 u. ö., Pl. *sären* 91; *lér* 5 u. ö., *aflegger* 68. — 5° Die regelmässigen schwachen Verben haben durchweg im Prät. -er: *deck'r* 5, *verneger* 12, *kenner* 14 usw.; Pl. *floitern* 3, *klagern* 39, *stellern* 30 usw. Daneben tritt, etwa im Verhältnis 1: 5—6, gegen Ende des Textes immer seltener werdend, auch -0 auf: *richt* 8, *reck* 9, *wisch* 14 usw.; Pl. *setten* 14, *klaien* 17 usw. Das Schwanken ist aus *lacher* 116, *dreier* 30, *haler* 151 usw. gegenüber *lach* 3, *dreih* 8, *hal* 24 usw. ersichtlich. Nicht ganz selten ist ausserdem für den Plural -t(e) oder -d(e): *dehlten* 32; *lêvden* 39; *freuten* 40 usw. (Schwanken in *mäkten* 147, *klagden* 39 gegenüber *makern* 52 u. ö., *klagern* 29), während im Singular -de nur einmal (*hörde* 36) und -t nur ein paarmal (*mäkt* 12. 26) vorkommt.

PETERSENWINKLER 1870 S. 65: 1° *mosst*. — 2° *har*. — 4° *sär*. — 5° Regelmässig -er: *dehler*, *sammler*, *maker* usw.; 1mal -0: *ween*.

HANSEN 1912: 1° Pl. *kunnen* 21; *müß* 56; *schull* 57, Pl. *schullen* *Ji* 107; *wull* 56 u. ö.; *müggen* 68; *wüß* 57. — 2° *harr* 9 u. ö., Pl. *harrn* 11. — 3° *bröch* 22 u. ö.; *dach* 13 u. ö.; *söch* 29; Pl. *köffen* 79 u. ö. — 4° *sä* 8. — 5° Singular regelmässig -0: *brumm*, *lêv* 12 usw. Plural meist -t(e): *wagten*, *lachten*, *freuten* 10 usw., vereinzelt -0: *glinstern* 20.

Südl. Angeln: Flensburger Zeitung 1852 (TUXEN): 1° *müss* 49. — 2° Pl. *harrn* 47. — 4° *sär* 48 u. ö. — 5° *antwoter*, *bruker*, *skraper* 48 usw.; Pl. *lewern* 48, *snackern* 50.

Brodersby:

TUXEN 1857: 1° *wull* 84. — 2° *ha* 84. — 3° *bröcht* 84. — 4° *sä* 84. — 5° Während eine Form -er: *schicker* 84, eine andere -e': *küsse'* 85 aufweist, haben die übrigen schwachen Verben dieser Gruppe als Merkmal des Präteritums nur einen Apostroph: *del'*, *sammel'* 84; *mäk'*, *jammer'* 85. Dieser Apostroph bezeichnet nach TUXEN (S. 85) einen schwachen, undeutlichen und daher unbestimmbaren Laut.

ALLEN II (1858): 5° *bruke* 736.

Mittelschleswig.

Nord-Mittelschleswig: MEYERMANNshand 1925: 1° *kunn* 11; *mußte* 58; *schull* 11; Pl. *wulln* 5; *much* 5. — 2° *harr* 10, Pl. *harrn* 5, 2. Pl. *harrn i* 10. — 3° *dachter* 11. — 4° Pl. *sä'n* 22. — 5° Regel-mässig *-er*: *hörer*, *durer*, *glücker* 5 usw.; ein isoliertes *schür* 22 ist vielleicht nur besondere Schreibweise für **schürer*.

Meynfeld (Ksp. Wallsbüll): SELK 1936 S. 164: 2° *harr*, Pl. *harrn*. — 4° *sä*.

Holtfeld (Ksp. Medelby): SELK 1936 S. 163: 1° *kunn*; Pl. *schulln*; Pl. *wulln*. — 2° *harr*, Pl. *harrn*. — 4° *sä*, Pl. *säen*. — 5° *durte*, *paßte*, *passeerte*, Pl. *paßten*.

Karlum: SELK 1936: 1° *schulln* 160. — 2° *harr* 159, Pl. *harrn* 160. — 3° *dach* 160; *köfften* 160. — 5° *meete* 'mass', *flütte* 160; *stell* 160.

Braderup: SELK 1936 S. 157: 1° *schull*; Pl. *Se wullen*.

Leck (?): KELLER 1824: 1° *wull* 52 u. ö. — 2° *har* 52 u. ö. — 4° *seeg* 52, *seggt'*, *seggt* 54. — 5° *deelt'*, *schickt'* 52; *maakt'*, *duert'*, *küßt'*, *hört'*, *antwoort'* 54; *verhüer* 52.

Leck: Heimat 1920 S. 28: 1° *muß*; *schull*; *wull*. — 2° *har*. — 5° Präterita sind augenscheinlich: *meit*, *hört*, *dreit*, *durt*; Pl. *lachen*, *nennern*.

Stadum (Ksp. Leck): TUXEN 1857 S. 87: 2° *har*. — 3° *brögt*. — 4° *sä*. — 5° *delt*, *sammeld*, *måkt*, *beduert*; *forlangte*, *küsste*, *schikke*.

Bollingstedt (Ksp. Eggebek):

TUXEN: 1857 S. 88: 2° *har*. — 3° *brög*. — 4° *sä*. — 5° Durchgängig -0; *del*, *sammel* usw.

ALLEN II (1858) S. 732: 1° *kun*; *mos*; *schol*. — 3° *dag*. — 4° *sä*. — 5° *verlang*.

Hüding (Ksp. Eggebek): ALLEN II (1858): 2° *har* 732. — 3° *brögt* 732. — 4° *sä* 732. — 5° *deler*, *raiser* 732; *schikker*, *wünscher*, *küsser* 733; *sammel* 732; *jammer* 733.

Silberstedt (Ksp. Treia): ALLEN II (1858): 1° *kun* 734, Pl. *könn'n* 735; Pl. *woll'n* 735. — 2° *har*, 2. Sg. *harst* 735. — 5° *knikker* 735.

Bondelum (Ksp. Viöl): LYNGBY (Annaler 1859 S. 271): 5° Die schwachen Verben haben im »unechten Niederdeutsch« das Prät.morphem *-e* oder *-er*: *måke*, *måle* (vgl. S. 147 f.).

Westküste: NordfriesInst. III (1951—52): 1° *kun* 175 u. ö.,

kun'n 176; *schull* 175; *wull* 175; *wust* 176. — 2° *har* 176. — 3° *dacht* 176. — 4° *sä*, *leggt* 176. — 5° Die regelmässigen Verben haben *-t*: *streuft*, *donnert*, *maakt* 175 usw.; Pl. *fraagten* 176.

Hattstedt-Schobüll: Aufn. 1951 (Gewährsleute sind fünf Personen im Alter von etwa 50—70 Jahren und ausserdem eine 23-jährige Vertreterin der jüngsten Generation): 1° Die Präterito-Präsentia und »wollen« haben im Prät. *-0: *kunn*, *muss*, *schull*, *wull*, *duss*, *much*, *wuss*; Pl. *kunnen*, *mussen* usw.; 1mal abweichend *muchten*. — 2° *harr*, Pl. *harrn*. — 3° Regel ist *-*t* sowohl im Singular als auch im Plural: *bröcht*, *dacht*, *söcht*, *köfft*, *döfft*; Pl. *bröchten*, *dachten* usw. Formen ohne *-t* wie *bröch* und *dach* können allerdings auch notiert werden. — 4° *sæ*; *lecht*, Pl. *lechten*. — 5° Die regelmässigen Verben haben als Prät.morphem durchgängig *-t*: *kennt*, *brennt*, *hält*, *måkt*, *lacht* usw.; Pl. *kennten* usw. Daneben kommt vereinzelt *-0* vor: *kenn*, *nenn*, *måk*. Die Vertreterin der jüngsten Generation will in den Fällen, wo sonst die Präsens- und die Prät.formen zusammenfallen würden, als Merkmal des Präteritums *-te* verwenden, sagt also: *he* *kennte*, *lachte*, *meente* usw. Im ganzen ist zu bemerken, dass die Mundartsprecher wegen der weitgehenden Ersetzung des Präteritums durch umschriebene Verbalformen bei manchen Verben der Bildung des Präteritums überhaupt unsicher gegenüberstehen.

Südschleswig.

Hollingstedt:

AUGUSTINYChronik: 1852: 1° *konn* 127, *könn* 130, Pl. *konn'n* 127; *muß* 127 u. ö., Pl. *muss'n* 130; *scholl* 130, Pl. *scholl'n* 131; *woll* 127, Pl. *woll'n* 130. — 2° *harr* 129, Pl. *harr'n* 127. — 3° *dach'* 128, Pl. *bedach'n* 130. — 4° *sä* 128. — 5° Singular *-er*: *wahner*, *sedder* 127 usw.; Pl. *-t(e)*: *brumnten*, *blarrten* 129 usw.

AUGUSTINYÅben 1857: 1° *konn* 7 u. ö., Pl. *konn'n* 100; *muss'* 8 u. ö.; *scholl* 4 u. ö., Pl. *scholl'n* 41; *woll* 5 u. ö., Pl. *wollen* 39, *wolln* 44 u. ö.; *mog* 17 u. ö.; *wuss* 112. — 2° *harr* 5 u. ö., Pl. *harr'n* 4 u. ö. — 3° *brægder* 14, *brægt* 35; *dach* 8 u. ö.; *sæchder* 44, Pl. *sægden* 7; *kæff* 35 u. ö., *kæffer* 36. — 4° *sä* 5 u. ö., Pl. *sä'n* 13; *lä* 42, Pl. *lä'n* 43. — 5° Als Paradigma des Präteritums der regelmässigen schwachen Verben bringt AUGUSTINY (S. 125) die Formen von »leben«: 1./3. Sg. *lewer*, 2. Sg. *lewerst*, 1./3. Pl. *lewern*, 2. Pl. *lewert*; das Prät.morphem wäre demnach *-er*. Mit

diesen mehr theoretischen Angaben stimmt AUGUSTINYS Praxis allerdings nicht ganz überein. Seine Texte bieten für den Singular *-er*: *wähner*, *kenner* 4 usw. oder *-0*: *grubel* 37, *snapp'* 38 usw. etwa im Verhältnis 6 : 1; Doppelformen wie *måker* 42 u. ö. gegenüber *måk* 37 u. ö. sind Zeugnisse des Schwankens. Der Plural hat zwar in einer Reihe von Fällen *-er*: *måkern* 40, *klåppern* 42 u. a., aber anscheinend ebenso häufig *-t(e)*, bzw. *-d(e)*: *lewden*, *schåmten*, *dukten* 42 u. a.; und schliesslich treten auch ein paar *-0*-Formen auf: *weien* 7; *dræhnen* 37; *ziddern* 43.

Schwansen:

TUXEN: 1857 S. 91: 2° *har*. — 3° *bråch*. — 5° Regelmässig *-0*: *del*, *sammel* usw.

Heimat 1918 S. 76: 1° *kunn*; *wull*; *wüß*. — 2° *har*. — 5° *klatter*, *spikelleer*.

Heimat 1920 S. 140: 1° *kunn*, Pl. *kunnen*; *müß*; *sull*, Pl. *sulln*; *wull*; Pl. *wüßten*. — 2° *harr*, Pl. *harrn*. — 3° Pl. *versöchten*. — 4° *sä*. — 5° Sg. *sus*, *bookstabeer*; *bruger*; Pl. *dansen*, *susen*.

Heimat 1926: 1° *kunn* 85. — 2° *harr* 86. — 4° *sä*, *lä* 86.

Dänischer Wohld: Heimat 1925 S. 165: 1° *schull*; Pl. *wullen*.

Rantrum (Ksp. Mildstedt): Heimat 1924: 1° *kunn* 219 u. ö., Pl. *kunn* 219, *kunn'* 220; *muß* 219 u. ö.; *schull*, 2. Sg. *schuß* 219, Pl. *schulln* 220; *wull* 218 u. ö., Pl. *wulln* 220; *duß* 219; *much* 219. — 2° *harr* 218 u. ö., Pl. *harrn* 219. — 3° *dach* 219 u. ö. — 4° *sä* 219. — 5° Durchgängig *-t*: *makt*, *sett* 219; *halt*, *haut* 220 usw.; Pl. *freut'n* 219, *snackten* 218 usw. Daneben ein paar Singularformen mit *-0*: *klöv* 219, *hör* 220.

Eiderstedt:

Heimat-Kal. 1925: 1° *kunn* 55; *muß* 54 u. ö.; *schull* 55; *wull* 55. — 2° *harr* 54 u. ö. — 3° *kofft* 55. — 4° *sän* 54 u. ö. — 5° Regelmässig *-t*: *vertellt*, *spand*, *wiist* 55 usw.; Pl. *ladten*, *makten* 55. Abweichend *mak* 55, Pl. *stampen* 55.

Heimat-Kal. 1926: 1° *kunn*, Pl. *kunn* 73; *schull* 75. — 2° *harr* 73. — 5° *paßt* 73; Pl. *budten*, *bildten* 73, *sorgten* 74.

Heimat-Kal. 1928: 2° *har* 28. — 4° *sä* 61 u. ö.

GEERKENS 1925: 1° *kunn* 121 u. ö.; *muß* 123, Pl. *mussen* 117; Pl. *wulln* 117. — 2° *harr* 122, Pl. *harrn* 117 u. ö.

Aufn. 1951: 1° Die Präterito-Präsentia und »wollen« haben im Prät. *-0: *kunn*, *muss*, *schull*, *wull*, *duss*, *much*, *wuss*; Pl.

kunnen, müssen usw. — 2° *harr*, Pl. *harrn*. — 3° Die Verben »bringen« und »denken« haben durchweg *-0: *broch, dach*; Pl. *brochen, dachen*; die übrigen hierher gehörigen Verben regelmässig *-t: *söcht, kofft, döfft*. — 5° Bei den regelmässigen schwachen Verben ist das normale Prät.morphem -t: *kennt, måkt, hålt, meent* usw.; Pl. *kennten, måkten, hålten, meenten* usw.

Holstein.

Dithmarschen:

Teuthonista 5, 1928 (in meiner Transkription): 1° *kunn* 35, *muss, schull* 36; *wull* 38; *döss, much* 36; *wuss* 35. — 2° *harr*, Pl. *harrn* 35. — 3° *broch, dach, düch, söch, kofft, döfft* 34. — 4° *sæ', læ'* 34. — 5° Regelmässig -0: *höör, måk* 33, *brinn, kinn* 34.

KLAUS GROTH hat dieselbe Flexion; nur begegnen ein paar mal -t-Formen im Plural: *hörten, fragden, læuten* u. a. (JØRGENSEN-Dithm. 131).

Das vorgelegte Material wird noch im Laufe der folgenden Zusammenfassung ergänzt werden durch Bocks dialektgeographische Angaben. Die Anzahl der von Bock aufgenommenen schwachen Präterita ist jedoch an sich gering, und da er ausserdem bei der Lokalisierung keinen Unterschied macht zwischen *dachte, dache* und *dacher, wusste, wusst* und *wuss* usw., wird die Zahl der für unsere Zwecke voll ergiebigen Verben auf zwei-drei reduziert.

Gegenüber der zum Vergleich herangezogenen schwachen Prät.bildung des Holsteinischen, die mit den Morphemen *-0 und -0 als eine eigentümliche, aber einfache und gleichartige Flexion erscheint, machen die Einzelbeschreibungen und Einzelformen aus dem schleswigschen niederdeutschen Gebiet unmittelbar den Eindruck einer regellosen Vielfältigkeit. Erst eine sorgfältige Durcharbeitung lässt sowohl gemeinsame Züge als auch charakteristische Differenzen hervortreten.

Allen schleswigschen niederdeutschen Mundarten gemeinsam ist das Prät.morphem *-0 für die Verben »können«, »sollen«, »wollen« und »haben«. Es gelten also, von ein paar ganz isolierten Belegen abgesehen, überall Formen wie *kunn, schull, wull* und *harr* oder ähnl. Dies sei hier ein für allemal festgestellt, und jene Präterita können im folgenden unberücksichtigt gelassen werden. Damit hört aber auch die Gleichartigkeit in der Bildung

des schwachen Präteritums in den niederdeutschen Mundarten Schlesiwijs auf.

Bei der weiteren Darstellung bilden naturgemäß die regelmässigen Verben der 5. Gruppe den Ausgangspunkt, und die (restlichen) Verben der Gruppen 1, 3 und 4 müssen anschliessend behandelt werden. Als Prät.morpheme der regelmässigen schwachen Verben kommen im schleswigschen Niederdeutsch hauptsächlich vier in Betracht: -0, -te, -t und -er, und diese vier Morpheme verteilen sich mit gewissen Überschneidungen auf vier geographisch mehr oder weniger scharf gegeneinander abgrenzbare Bezirke.

Das -te begegnet ganz im Norden. Es ist belegt in den Kirchspielen Medelby und Karlum, und Bock verzeichnet *mâk(t)e* für Flensburg und die benachbarten Orte westlich der Stadt (I S. 168). Das -te herrscht also anscheinend in einem schmaleren oder breiteren Streifen, der sich am nördlichen Rand des deutsch-dänischen Mischgebiets von Osten nach Westen erstreckt. Bei den nicht-regelmässigen Verben ist augenscheinlich auch *-0 möglich (*dach*), das Material reicht indessen zum Aufstellen allgemeiner Regeln nicht aus.

Das Prät.morphem -0, für die unregelmässigen Verben *-0, findet sich im grössten Teil des mittleren und östlichen Südschleswig (vgl. u. S. 136).

Das zwischen dem -te-Streifen im Norden und dem ^(*)-0-Bezirk im Süden liegende Gebiet teilt sich durch eine Nord-Süd-Linie in eine westliche und eine östliche Hälfte. Der Westen hat als Prät.morphem der regelmässigen schwachen Verben durchgängig -t, der Osten -er (-e), dies letztere tritt allerdings meist neben anderen Morphemen auf.

Das -t-Gebiet umfasst im wesentlichen die ursprünglich (und noch teilweise) friesischen Gegenden an der Westküste Mittelschlesiwijs, geht auch gelegentlich im Osten über diese hinaus. Leck gehört zu dem -t-Gebiet, weiter südlich nach Bock anscheinend auch Viöl, Treia und Olderup (I S. 167 f.), während sich Viöl und Treia nach den älteren Belegen entschieden als -er-Orte erweisen, schliesslich Mildstedt und Eiderstedt, wo ich allerdings gegenüber dem ^(*)-0-Gebiet keine genaue Grenze zu ziehen vermag. Von einer scharfen Linie ist natürlich nirgends die Rede.

Innerhalb dieses Gebiets gilt also durchgängig *-t* als Merkmal des Präteritums der regelmässigen schwachen Verben, obwohl sporadisch auch *-te* (Leck, Stadum), *-er* (Leck) und *-0* (Rantrum, Eiderstedt) verzeichnet wurden. Beachtenswert ist das *-te* der jüngsten Generation in Hattstedt-Schobüll. Alle Verben der 1. Gruppe, nicht nur »können«, »sollen« und »wollen«, haben — jedenfalls im Süden — regelmässig **-0*. Ein vereinzelt *muchten* von Hattstedt-Schobüll neben den herrschenden **-0*-Formen bedeutet wenig. Eher könnte das *wust* der (nördlichen) Westküste ein Anzeichen einer weiteren Verbreitung der **-t*-Formen im Norden sein. Von den Verben der 3. Gruppe haben »suchen«, »kaufen« und »taufen« dasselbe *-t* im Präteritum wie die regelmässigen schwachen Verben, doch zugleich natürlich eine Änderung des Stammes, während »bringen« und »denken«, jedenfalls in den südlicheren Gegenden, also in Eiderstedt, Mildstedt und z. T. Hattstedt-Schobüll, **-0*-Formen des Präteritums aufweisen. Endlich gilt von »sagen« überall das kurze Präteritum *sæ*: KELLERS Beispiele von Leck (?) sind unsicher; das Präteritum von »legen« scheint sich, soweit es belegt ist, ganz der Flexion der regelmässigen schwachen Verben anzuschliessen.

Die geographische Ausdehnung des *-er*-Gebiets ergibt sich nunmehr von selbst. Es grenzt im Norden an das *-te*-Gebiet, im Westen an das *-t*-Gebiet, im Süden an das *-0*-Gebiet und besteht somit aus Angeln und dem östlichen Mittelschleswig nebst gewissen benachbarten südschleswigschen Gegenden wie Hellingstedt am Danewerk und Teilen von Schwansen (Bock notiert *-er*-Präterita für Karby I S. 167). Durch das überall auftretende Prät.morphem *-er* bildet dies Gebiet zwar eine gewisse Einheit, bietet aber im übrigen hinsichtlich des schwachen Präteritums ein äusserst buntes Bild, dessen wesentliche Züge nur schwer erkennbar sind.

Bei den regelmässigen schwachen Verben der 5. Gruppe finden sich neben überwiegend *-er* auch die Prät.morpheme *-e*, *-'*, *-te*, *-t(e)*, *-ter* und *-0*. Von diesen lässt das *-e* sich als Variante von *-er* bestimmen, worüber später (S. 145 ff.) gehandelt werden wird; daher verwende ich oft die Bezeichnung *-er(-e)*. Das gleiche trifft für TUXENS *-'* von Brodersby zu (vgl. o. S. 130). Das *-te* begegnet selten im Prät. Sing.; einigermassen häufig ist es nur in TRAUSENS Angler Text neben *-0* und *-er*, wo vielleicht Zu-

sammenhang mit dem nördlichen *-te*-Gebiet vorliegt. Sonst besteht auch, wenn *-e* eine Variante von *-er* ist, die Möglichkeit, das *-te* als Variante des vereinzelt belegten *-ter* zu betrachten. Diese Frage taucht bei den unregelmässigen Verben wieder auf (S. 138). Anders verhält es sich anscheinend mit dem *-t(e)* des Prät. Plur. Nicht allein bei TRAULSEN, wo der Sing. z. T. *-te* hat, sondern auch in einer ganzen Reihe von Quellen, deren Präterita Sing. regelmässig *-er* aufweisen, steht als Merkmal des Präteritums in den Pluralformen *-t(e)*, entweder ausschliesslich oder neben *-er*. Von den umfassenderen Texten hat keiner für den Plur. ausnahmslos *-er*. Es darf daher für das *-er*-Gebiet geradezu festgestellt werden, dass dem *-er* als häufigstem Prät.morphem des Singulars ein *-t(e)* als häufigstes Prät.morphem des Plurals gegenübersteht. Der Umstand, dass TUXEN in seiner Beschreibung der Angler Flexion das *-t(e)* des Prät. Plur. überhaupt nicht erwähnt, könnte zu der Vermutung Anlass geben, es handle sich hier um eine junge Erscheinung. Da aber in den ebenso alten Texten AUGUSTINYS und PETERSENS Prät. Plur.-Formen mit *-t(e)* nicht ungebräuchlich sind, wäre es wohl falsch, hier mit chronologischen Unterschieden zu rechnen (vgl. u. S. 148).

Ein nicht unwesentliches Prät.morphem im *-er*-Gebiet ist schliesslich *-0*. Es herrscht, neben dem seltenen *-er*, in Schwansen vor und gilt ausnahmslos bei dem südlich orientierten HANSEN vom südöstlichen Angeln. Sonst kommen *-0*-Formen, neben stark überwiegendem *-er*, in den älteren Texten vom südlichen Angeln (PETERSEN) und von Hollingstedt (AUGUSTINY) vor, ferner in den Sprachproben von Eggebek, sowie bei TRAULSEN neben *-te* und *-er(-e)*. Es ist somit deutlich, dass das Prät.morphem *-0* vorzugsweise dem Süden des *-er*-Gebiets angehört. Und ausser diesem geographischen Unterschied kann auch ein chronologischer festgestellt werden, wenn man z. B. AUGUSTINYS Formen von Hollingstedt aus der Zeit um 1850 mit den von BOCK verzeichneten vergleicht. Während bei AUGUSTINY *-0*- und *-er*-Formen im Verhältnis 1 : 6 auftreten, findet BOCK (I S. 168) nur ganz vereinzelt *-er* neben regelmässigem *-0* (vgl. u. S. 144 f.).

Von den Verben der 1. Gruppe schliesst sich »mögen« mit durchgängigem **-0* im Präteritum den Verben »können«, »sollen« und »wollen« an: BOCK hat überall **-0* (I S. 169), bei TRAULSEN steht ein Singular auf **-t*, und etwas häufiger, aber anscheinend

auf das nördliche Angeln beschränkt, sind Pluralformen mit **-t(e)* belegt. Die Präterita von »müssen« und »wissen«, die bis auf den Anfangskonsonanten überall die gleiche lautliche Gestalt haben (vgl. BOCK I. S. 169), werden mit Hilfe von den Morphemen **-t* (Pl. **-t(e)*), **-te*, **-ter* und **-0* gebildet, welche Anzahl indessen, wenn **-te* als Variante von **-ter* gefasst werden kann (vgl. u.), auf drei reduziert wird. Sowohl **-t* als **-ter* (*-te*) scheinen in Angeln recht weit verbreitet zu sein. Das Fehlen der **-ter*-Formen bei TUXEN und PETERSEN darf vielleicht, wenn auch AUGUSTINY eine **-ter*-Form hat, als Anzeichen eines verhältnismässig jungen Alters dieser Bildungen gedeutet werden. Das **-0* bleibt, wie das *-0* der regelmässigen Verben, im wesentlichen auf den Süden beschränkt (vgl. u. S. 144 f.). Die wenigen Belege des Präteritums von »dürfen« gestatten keine allgemeinen Feststellungen.

Die Verben der 3. Gruppe: »bringen«, »denken«, »suchen«, »kaufen« und »taufen« stehen hinsichtlich der Bildung des Präteritums den soeben behandelten Verben »müssen« und »wissen« sehr nahe: das Prät.morphem **-0* erscheint fast nur in südlichen Orten, im übrigen gelten **-t*, **-ter* und **-te*. Die Endung *-te* im Prät. Sing. von den Verben der 3. Gruppe, sowie von »müssen« und »wissen« (vgl. o.) findet sich nach BOCK in Husby und nach WH 1910 in Rüllschau, kommt aber sonst nicht vor. Da nun eine gleichzeitige Quelle von Husby (SELK 1936) in denselben Verben *-ter* schreibt, da ferner BOCK in den regelmässigen Verben nach einem *-t* des Stammes im Präteritum nicht *-er*, sondern *-e* hört (vgl. S. 128) und WH 1910 überhaupt als Endung des Präteritums der regelmässigen schwachen Verben *-e* durchführt, scheint *-te* ohne Bedenken als eine Variante von *-ter* betrachtet werden zu können. (Präterita von »suchen« und »kaufen« nach der Flexion der regelmässigen schwachen Verben, wie bei PETERSEN, sind Neubildungen oder vielleicht Fehler).

Das oft belegte Präteritum von »sagen« hat durchgängig die kurze Form *sæ*, daneben begegnen aber auch Formen mit der Endung der regelmässigen Verben bei Abänderung des Stammes, also **-er*, und ganz selten *-t* und *-ter* nach der Art der Verben der 3. Gruppe. Das weniger häufige »legen« hat entsprechende Formen, ausserdem auch *-er*: *legger*.

Auf die detaillierte Schilderung von der Behandlung des

schwachen Präteritums in den schleswigschen niederdeutschen Mundarten der letzten 100 Jahre folgen nun naturgemäss Erwägungen über die älteren Grundlagen der festgestellten Grössen und über die geschichtliche Entwicklung, die zu dem beschriebenen Zustand geführt hat.

Da die besonderen schleswigschen Verhältnisse der Prät.bildung unmittelbar als Abweichungen von einer holsteinischen »Norm« hervortreten, wird jeder Beschäftigung mit der Geschichte des schleswigschen schwachen Präteritums eine Klarlegung der Geschichte des holsteinischen Präteritums vorangehen müssen. Erforderlich ist also zunächst eine Beantwortung der Fragen, wann und auf welche Weise im Holsteinischen und in den benachbarten nordniedersächsischen Mundarten das alte dentale Merkmal des schwachen Präteritums verloren ging und der neuen Flexion mit dem Prät.morphem -0, bzw. *-0 Platz machte. Eine spezielle Untersuchung dieses Problems liegt für das Holsteinische m. W. nicht vor. Sie kann auch nicht an Hand von textlichen Quellen hier vorgenommen werden. Da aber die Unterschiede zwischen dem holsteinischen und dem hamburgischen Niederdeutsch in diesem Punkt nicht von grundsätzlicher Art sein dürften, wird es möglich sein, unter Heranziehung der Ergebnisse bei LASCH in deren Geschichte des Neuniederdeutschen in Hamburg¹ gewisse Anhaltspunkte für die holsteinische Entwicklung zu gewinnen.

Es ist anzunehmen, dass Reduktion und Schwund des alten Morphems der schwachen Präterita im Holsteinischen sich etappenweise vollzogen, und zwar auf dem Wege lautlicher Änderungen und systematischer Ausgleiche. Allgemein mittelniederdeutsch ist *hadde* (< *habda*). Alt, wohl schon mittelalterlich, ist die Assimilation in den Präterita der sehr häufig vorkommenden Verben »sollen« und »wollen«, denen sich auch »können« anschliesst; also: *schulde* > *schulle*, *wulde* > *wulle*, *kunde* > *kunne*. Später folgt, nach eventueller Synkope eines Zwischenvokals, assimilatorischer Schwund des *d* nach Liquida und Nasal in Fällen wie *fâlde* > *fôle*, *hôrde* > *høre*, *mênde* > *mêne* usw., womit etwa die Entwicklung von *perde* > *pere* > *par* 'Pferde' zu vergleichen ist. Nach den anderen Konsonanten blieb der Dental, also: *muste*, *wuste*, *dachte*, *mäfte* usw. Nach aus-

¹ Nd. Jahrb. 44 (1918) S. 34 f.

lautendem Vokal des Verbalstammes, wo im Hamburgischen das *d* durchgängig schwand, wird vielleicht für das Holsteinische kein lautlich bedingter Ausfall anzusetzen sein, weil das moderne Dithmarsische (GROTH) z. B. noch regelmässig Formen wie *bliđ* (< *blide*), *Stęđ* (< *stede*), *Heid* (< *heide*) mit erhaltenem *d* aufweist. Es wäre demnach mit Präterita wie *seide* (< *seiede*), *sēde* (< *segede*), *lēde* (< *legede*) zu rechnen.

Auf dieser Stufe der Entwicklung lägen somit als Prät.-morpheme sowohl **-e* und *-e* als auch **-te* und *-te(-de)* vor. Die allgemeine Apokope des auslautenden *-e* (mit Ausnahme des Adjektivmorphems) musste dann zu den Morphemen **-0* und *-0*, bzw. **-t* und *-t*, also zur Entstehung von Formen wie *schull*, *wull*, *kunn*, *fôl*, *hôr*, *mên* und *must*, *wust*, *dacht*, *măkt* usw. führen. Es erfolgte jedoch, wahrscheinlich gleichzeitig mit der Apokope, ein Ausgleich zugunsten der **-0*-Formen (wobei vielleicht auch ein lautlich bedingter Abfall des auslautenden *-t* nach stimmloser Spirans eine Rolle spielte), und der moderne Zustand mit *schull*, *wull* usw. und *muss*, *wuss*, *dach*, *mak* usw. war erreicht. Dass aber Apokope und Formenausgleich nicht ohne eine Übergangsperiode mit Doppelformigkeit, mit Ausgleichbewegungen in umgekehrter Richtung u. ähnl. durchgeführt wurden, versteht sich von selbst.

Was die absolute Chronologie betrifft, meint LASCH feststellen zu können, dass der ganze Prozess im Hamburgischen schon im 17. Jahrhundert beendet war. Als Beweis sollen *dach ick* 1654 und *frag ick* dienen. Dass solche früh auftretende kurze Formen die gesprochene Sprache widerspiegeln, ist natürlich unbestreitbar, nur scheint es mir etwas gewagt, von vereinzelten Formen auf die Durchführung der Entwicklung zu schliessen, namentlich da es sich bei den angeführten Beispielen um Spezialfälle mit enklitischem Pronomen handelt. Eher möchte ich annehmen, dass noch der grösste Teil des 18. Jahrhunderts zur Übergangszeit mit ihrem Nebeneinander von schwachen Präterita mit und ohne Endung gehörte. Ich stütze mich dabei auf RICHEY, der allerdings wegen seiner, von LASCH mehrfach betonten konservierenden Tendenz mit einiger Vorsicht zu behandeln ist.

RICHEYS Bemerkung in der »Dialectologia« (S. 401), dass die Silbe *de* sich in einigen Präterita wie *kunn* für *kunnde*, *wull* für

wullde, broch für *brochde*, *see* für *sede* zu verlieren scheint, zeigt einerseits, dass RICHEY auf das Problem des schwachen Präteritums aufmerksam ist, andererseits, dass der Schwund des *de* sich nur auf eine begrenzte Anzahl der schwachen Präterita erstreckte. Wenn RICHEY dann, damit übereinstimmend, durchgängig endungslose Formen wie *kunn* 211, *schull* 274, *wull* 339, sonst aber, also namentlich von den regelmässigen schwachen Verben, stets volle Formen wie *rakkede* 204, *prekede* 324, *snakkede* 401, *drövede* (*dröfte*) 404, *köffde* 404 usw. bringt, wird diesem Unterschied in der Schreibweise gewiss auch eine tatsächliche sprachliche Differenzierung zugrunde gelegen haben.

Dementsprechend nehme ich an, dass auch im Holsteinischen der heutige Stand der schwachen Präteritumbildung mit durchgeführtem ^(*)-0 erst im Laufe des 18. Jahrhunderts erreicht wurde. Um 1800 hat SCHÜTZE regelmässig die neuen ^(*)-0-Formen: *wull* (I, 43), *sull* (I, 103), *muss* (III, 60), *brenn'* (III, 46), *waan* (III, 166) usw. Die in HARMS' »Den bloodtüügn för unsen gloobm Henrik van Zutphen syn saak etc« (1817) neben -0-Formen wie *höör* 10, *erkläär* 12, *prehdig* 13 usw. auftretenden Präterita mit der Endung *-de* wie *höörde* 12, *prehdigde* 14, *erkläärde* 16 usw. sind, glaube ich, lediglich Schriftformen, hervorgerufen durch die benutzten älteren niederdeutschen Quellen (vgl. o. S. 52).

Das Niederdeutsch, das sich, am Ende des Mittelalters beginnend, in Schleswig auf dänischem und friesischem Boden einbürgerte und immer weiter nach Norden vordrang, wird von Haus aus dieselben Bedingungen für die Entwicklung des schwachen Präteritums besessen haben, wie das Holsteinische und andere nordniedersächsische Mundarten. Wenn das Ergebnis ein anderes wurde, muss das dem Einwirken besonderer Faktoren zugeschrieben werden.

Was in Schleswig zuerst in die Augen springt, ist die Dreiteilung in Sondergebiete mit vorherrschendem *-te*, *-t* und *-er* als Prät.morphem der regelmässigen schwachen Verben. Und unsere Aufgabe besteht daher vorzugsweise darin, — wenn auch nur in der Form von Hypothesen — die Grundlagen dieser Morpheme aufzudecken und das Entstehen der geographischen Verteilung zu begreifen.

Das *-te*-Gebiet macht wenig Schwierigkeiten. Das Prät.-

morphem *-te* ist einfach das hochdeutsche *-te*. Dessen Auftreten gerade im deutsch-dänischen Mischgebiet (o. S. 135) hängt mit der starken Beteiligung des Hochdeutschen an dem heute stattfindenden Sprachwechsel eng zusammen, und die Erscheinung ist vermutlich verhältnismässig jung (vgl. o. S. 34 f., u. S. 145 und passim).

Hinsichtlich der beiden anderen, grösseren Sondergebiete sei einleitend an die obige Feststellung erinnert, dass die Grenzlinie zwischen *-t* und *-er* als normalen Prät.morphemen der regelmässigen schwachen Verben von Norden nach Süden verläuft. Nord-Süd-Linien gibt es auch sonst im dialektgeographischen Bild von Schleswig. Durchweg handelt es sich dann, wie bei den erwähnten *ammer/emmer-* und *um/üm-*Linien um die Weiterführung eines schon zwischen West- und Ostholstein bestehenden Unterschiedes (vgl. S. 36). In dem vorliegenden Falle aber kann — bei dem einheitlichen holsteinischen ^(*)0-Präteritum — von der Fortsetzung eines holsteinischen Gegensatzes nicht die Rede sein: weder das *-t* noch das *-er* scheinen über die alte Volkstumsgrenze in Südschleswig hinauszureichen (von den ganz vereinzelt Präterita bei GROTH dürfen wir wohl absehen, wenn es sich nicht um Reste einer alten Flexion handelt). Die Differenzierung wird also aus den schleswigschen Verhältnissen selbst zu erklären sein. Spezielle Mittelschleswiger und Angler Phänomene, wie sie Bock als Stütze für seine These sucht, sind die beiden Prät.morpheme allerdings nicht: das *-t* gilt in ganz Eiderstedt, und *-er* kommt auch südlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie, in Hollingstedt und Schwansen vor.

Aus Vergleichen zwischen der *-t/-er-*Linie und anderen von Bock gezeichneten Nord-Süd-Linien in Schleswig ergibt sich nun weiter, dass die *-t/-er-*Linie sich im grossen und ganzen mit der *jem, jim, jüm/i, ji-*Linie deckt (vgl. o. S. 42 f.): wie oben (S. 135) angedeutet, herrscht das *-t*, genau so wie das *jem, jim, jüm*, in dem ursprünglich friesischen und dem vom Friesischen beeinflussten Gebiet von Schleswig, während das *-er*, wie *i* (neben *ji*), auf altem dänischem Boden zu Hause ist. Da nun ferner *jem, jim, jüm* unzweideutig friesischen Ursprungs ist, *i* mit der gleichen Sicherheit dem Dänischen zugeschrieben werden kann, meldet sich unwillkürlich der Gedanke, ob nicht etwa auch die Prät.morpheme *-t* und *-er* aus dem friesischen, bzw. dänischen Sub-

strat herzuleiten sind oder doch irgendwie mit diesen Substraten in Verbindung stehen. Auf diesen Gedanken werde ich später zurückkommen.

Den Entwicklungsgang des schwachen Präteritums im schleswigschen Niederdeutsch (mit Ausnahme der schon besprochenen *-te*-Mundarten) möchte ich mir nun in den Hauptzügen folgendermassen vorstellen:

Die durch niederdeutsche Kolonisten besiedelten Striche von Südschleswig folgten in bezug auf das schwache Präteritum ganz dem benachbarten Holstein. Auf fremdem, d. h. friesischem und dänischem Boden schlägt das schwache Präteritum andere Wege der Entwicklung ein. Präterita wie *kunne*, *schulle*, *wulle*, und *hadde* werden auch hier gegolten haben, denn diese blieben in ihrer bei der Apokope entstandenen **-0*-Form erhalten und sind feste Elemente des später in Mittelschleswig und Angeln eindringenden Niederdeutsch. Sonst aber scheint ein Ausgleich zugunsten der Präterita mit Dental stattgefunden zu haben, so dass nicht nur *muste*, *wuste*, *dachte*, *mäfte* usw. Regel war, sondern auch *fólte*, *hórte*, *mênte* usw. Und die Ursache zu dieser Abweichung von einem weitverbreiteten nordniedersächsischen Prinzip dürfte in der übermundartlichen niederdeutschen Umgangssprache und eventuell in dem diese ablösenden Hochdeutsch zu suchen sein, wenn nicht auch andere Faktoren eine Rolle gespielt haben (vgl. S. 144). Dass die Mundarten in einem sprachlichen Mischgebiet den Einwirkungen einer übermundartlichen Norm in besonderem Masse ausgesetzt sind, wurde oben (S. 124) hervorgehoben.

Wenn nun um etwa 1700 in dem Niederdeutsch Südschleswigs, wozu die niederdeutsche Sprache von Husum und Schleswig, und wohl auch die von Flensburg gehörte, nach dem geschilderten Ausgleich die Präterita *kunne*, *schulle* usw., sonst aber die Morpheme **-te* und *-te* herrschten, musste die allgemeine Apokope zu *kunn*, *schull* usw., im übrigen zu **-t-* und *-t-*Präterita wie *musst*, *dacht*, *mákt* usw. führen. Es bleibt allerdings fraglich, ob ein solcher Zustand einheitlich für das ganze betreffende Gebiet angesetzt werden darf, obwohl man bei der Erklärung der späteren Sachverhalte ohne die Annahme einer derartigen, mehr oder weniger durchgeführten Grundlage anscheinend nicht auskommt. Was hier in Erscheinung tritt, ist nämlich eine Differenzierung in ein westliches und ein östliches

Gebiet, die beide beim weiteren Vordringen des Niederdeutschen sich nach Mittelschleswig und Angeln hinein fortsetzen.

Der kleinere westliche Teil behält, neben den vier Präterita mit alter Assimilation, zunächst durchweg das *-t* sowohl in den Verben mit Änderung des Stammes als auch in den regelmässigen schwachen Verben. Das Festhalten am *-t* — oder gar der Ausgleich zugunsten des *-t* — gerade in dem Gebiet, das ursprünglich friesischer Sprachboden ist oder doch zur friesisch beeinflussten Sphäre gehört (vgl. S. 135 und 142), ist, glaube ich, dem friesischen Substrat zu verdanken: als Prät.morphem der schwachen Verben gilt in den heute vorhandenen nordfriesischen Mundarten *-(e)t* oder **-t*, und für das verschwundene Eiderstedter Friesisch wird Entsprechendes anzunehmen sein.

In dem grösseren östlichen Teil von Südschleswig und dem im Norden sich anschliessenden Mittelschleswiger und Angler Gebiet, also auf altem dänischem Boden, nahm die Entwicklung des schwachen Präteritums z. T. einen anderen Verlauf. Es blieben zwar die alten **-0-Präterita kunn, schull* usw. bestehen; auch die übrigen schwachen Verben mit Änderung des Stammes behielten vorläufig ihre **-t-Präterita: musst, wusst, dacht* usw. bei. In den regelmässigen schwachen Verben der 5. Gruppe taucht aber als Prät.morphem ein *-er(-e)* auf (vgl. o. S. 136 f.), dessen Grundlage und Entstehung einer speziellen Erörterung bedarf (vgl. u. S. 145 ff.). Restlos hat sich allerdings das *-er(-e)* in den regelmässigen schwachen Verben nicht durchsetzen können: der Plural zeigt häufiger *-t(e)* als *-er*, also ein bewahrtes altes *-t* — oder es müsste sich um eine durch das Hochdeutsche hervorgerufene Neuerung handeln (vgl. o. S. 136 f.). Andererseits ist *-er(-e)* produktiv und greift auf die Präterita mit **-t* über, wobei sekundär das zusammengesetzte Prät.morphem **-ter(-te)* entsteht, also neben *musst, bröcht, dacht* usw. auch *musster, bröchter, dachter* usw. (vgl. o. S. 138).

Hinzu kommt noch, im Westen wie im Osten, eine vom ^(*)0-Gebiet Holsteins und des südlichen Südschleswig ausgehende, in nördlicher Richtung sich auswirkende Beeinflussung ähnlich derjenigen, die beim Plur. Präs. beobachtet wurde (vgl. o. S. 111 ff.). Fast im ganzen mittleren Teil von Südschleswig und in Schwansen gelangt bei sämtlichen schwachen Präterita das südliche Prinzip mit den Morphemen *-0* und **-0* zur Allein-

herrschaft: in Schwansen sind *-er* und *-t(e)* (im Plur.) nur in Resten vorhanden, und in Hollingstedt scheint das *-er* seit AUGUSTINYS Zeit fast ganz durch *-0* ersetzt worden zu sein (o. S. 137). Die Verben der 1. Gruppe »müssen«, »mögen«, »dürfen« und »wissen«, die von Haus aus keine Assimilationsformen im Präteritum besaßen, führen in ganz Südschleswig, auch im Westen, in Analogie mit *kunn*, *schull* usw. die südlichen **-0*-Formen *muss*, *much*, *duss*, *wuss* durch, und diese dringen ins südliche Mittelschleswig und Angeln vor (vgl. o. S. 136 ff.). Auch die Verben der 3. Gruppe: »bringen«, »denken« usw. haben im Süden des *-er*-Gebiets **-0*-Präterita, wobei vielleicht auch der lautliche Schwund des *-t* nach stimmloser Spirans eine Rolle spielt, sonst müssen im Osten die **-0*-Formen mit sekundären **-ter*-Formen konkurrieren (vgl. S. 138). Im Westen bleiben die **-t*-Präterita dieser Verben durchweg bestehen, nur von »bringen« und »denken« haben *broch* und *dach* sich in Eiderstedt festgesetzt und auch weiter nördlich Eingang gefunden (vgl. o. S. 136). Von den Verben der 4. Gruppe: »sagen« und »legen« kann nichts Generelles ausgesagt werden. Die kurze Prät.form von »sagen«: *sæ* scheint alt zu sein; sie hat sich über das ganze Gebiet verbreitet; die entsprechende Form von »legen« ist nicht so allgemein durchgeführt. Neben den kurzen Formen kamen analogisch bedingte neue Formen auf (vgl. o. S. 138). Auch von den regelmässigen Verben der 5. Gruppe tauchen hier und da *-0*-Präterita mitten im *-t*- und *-er*-Gebiet auf.

In der neuesten Zeit übt das Hochdeutsche, besonders bei der jungen Generation, auch in diesem Punkte einen bedeutenden Einfluss aus. Das ist evident bei der sporadisch beobachteten Ersetzung des alten Prät.morphems *-t* durch *-te* (vgl. o. S. 136).

Wir kommen nun auf das Prät.morphem *-er* (*-e*) zurück. Bock reiht die schwachen Prät.endungen *-de*, *-er*, *-e* unter die Fälle der Nichtapokopierung eines (flexivischen) *-e* ein (II S. 167), was wohl bedeuten muss, dass er in dem schwachen *-e* (und *-er*) jener Endungen das erhaltene auslautende *-e* der mittelniederdeutschen Endungen *-ede*, *-de* erblickt. Zu dieser Auffassung gelangt Bock vermutlich von seinen Feststellungen in Husby aus, wo er in den regelmässigen schwachen Verben als normales Prät.morphem *-e* fand, nur nach Verbalstämmen auf *l*, *m*, *n* ein *-er* notierte (vgl. o. S. 128), und gestützt wird er vor

allem durch WH 1910 vom benachbarten Rüllschau, der stets *-e* schreibt (vgl. o. S. 128). Da aber WH 1910 überhaupt jedes alte schwache *-er* durch *-e* wiedergibt, da im Schleswiger Niederdeutsch zwar ein gewisses Schwanken zwischen *-er* und *-e* zu beobachten ist in der Weise, dass altes *-er* durch *-e* abgelöst werden kann — was wahrscheinlich der Einwirkung des dänischen Substrats zu verdanken ist (vgl. u. S. 148) —, soviel ich weiss doch nirgends ein Zusammenfall von *-er* und *-e* stattfindet, und da schliesslich in allen wichtigen älteren Quellen das fragliche Prät.morphem eindeutig und durchgeführt die Form *-er* hat, wird von einem *-er* als der primären Endung auszugehen sein.

Es versteht sich dann von selbst, dass dies *-er* nicht mit dem auslautenden schwachen *-e* der mittelniederdeutschen Endung, das dem lautlichen Prozess der Apokope zufolge wegfallen oder eventuell, wie das *-e* der Adjektivflexion, als *-e* erhalten bleiben musste, identisch sein kann. Eine andere Grundlage des *-er* muss gesucht werden. Und es bieten sich, scheint mir, zwei Möglichkeiten der Erklärung dar, die auch beide schon von alten Kennern angedeutet wurden.

In den Anmerkungen, die in WINKLERS »Dialecticon« (1874) der Sprachprobe PETERSENS beigefügt sind, wird das *-er* der Präterita *dehler*, *koster* usw. trotz der scheinbaren Übereinstimmung mit der Präsensendung *-er* der dänischen Verben als eine verkehrte Aussprache des weichen *d* von *dehede* usw. gedeutet (S. 67). Sollte diese Erklärung richtig sein, müsste für den östlichen Teil von Schleswig eine andere Entwicklung des Präteritums der regelmässigen schwachen Verben angenommen werden als die oben (S. 143) skizzierte. Es wäre dann keine Synkope des Zwischenvokals eingetreten: *made*, *levede* usw. wären geblieben, es hätte ein Ausgleich zugunsten des *-ede* stattgefunden: *fôlede*, *hôlede*, *mêne* usw. wären die normalen Formen gewesen, und durch die allgemeine Apokope des *-e* nebst dem Übergang des *d* zu *r* wäre aus *-ede* das vorliegende *-er* entstanden.

Gegen die Annahme einer solchen Entwicklung kann an und für sich nichts eingewendet werden. Nur macht die Eingliederung der Einzelercheinung in den Komplex der sprachlichen Geschehnisse gewisse Schwierigkeiten. So scheint es bedenklich,

allein für den östlichen Teil von Schleswig ein Nichteintreten der allgemein nordniedersächsischen Synkope des schwachen Zwischen vokals anzusetzen, zumal da Substantive wie mnd. *hōgedē*, *nēgedē* usw., bei denen dieselbe Entwicklung wie im schwachen Präteritum zu erwarten wäre, mit den modernen Formen *Hōgd* (PETERSEN Fab. 140), *Nēgdē* (PETERSEN Fab. 139) usw. deutliche Zeugnisse von der Synkope des Zwischen vokals sind. Auch wären die im *-er*-Gebiet auftretenden Prät. Plur.-Formen regelmässiger schwacher Verben mit *-t(e)* ohne Synkope schwer zu verstehen. Ich möchte darum der anderen Erklärung des *-er* den Vorzug geben.

TUXEN äussert sich zweimal über den Ursprung der Prät.-endung der schwachen Verben: S. 15 hält er das *r*, das in Übereinstimmung mit angeldänischen Lautregeln aus *d* hervorgegangen sei, für eine Eigentümlichkeit, die dazu beitrage, das Angelniederdeutsche als dänische Mundart zu stempeln. S. 65 f. scheint ihm die Annahme, dass der durch einen Apostroph gekennzeichnete schwache Laut in Präterita von Brodersby einen Rest der angeldänischen Prät.-endung *-ed* darstellt, nicht unberechtigt. Diese vorsichtigen und vagen (z. T. aber natürlich auch zu weitgehenden) Gedanken seien nun dahin präzisiert, dass das im Niederdeutsch des östlichen Schleswig bei den regelmässigen schwachen Verben auftretende Prät.-morphem *-er* (*-e*) ein aus dem dänischen Substrat stammendes Formelement ist.

Über das schwache Präteritum der südlichsten dänischen Mundarten von Mittelschleswig und Angeln um 1850 sind wir durch die Darstellungen von LYNGBY¹ und HAGERUP² gut unterrichtet. Die Gruppe von schwachen Verben, deren Kern von der umfassenden Klasse der alten *ō*-Verben gebildet wird und deren Präterita im Reichsdänischen auf *-ede* ausgehen, hat nach LYNGBY (S. 39) in Eggebek *r* im Prät. für altes *ð*: *stap'r* (= *stop-pede*), in Joldelund den »Halblaut« oder das unbetonte *e*, in Solt (Angeln) ebenfalls den »Halblaut«: *sāŋk'*, während *'r* vor folgendem Selbstlaut im nächsten Wort hervortreten dürfte. Dementsprechend hatte HAGERUP (1. Ausg. S. 111) für die dänische Mundart von Angeln Präterita auf *-e*: *fægte*, *snakke*, *stoppe* usw.

¹ K. J. LYNGBY, Bidrag til en sonderjysk sproglære. 1858.

² E. HAGERUP, Om det danske Sprog i Angel. 1854. 2. Ausg. hrg. von K. J. LYNGBY. 1867.

gebracht, und die Sprachproben (der 2. Ausgabe) liefern, wenn auch Inkonsequenzen wahrzunehmen sind, deutliche Beispiele von dem Einschub eines *r* vor folgendem Vokal: man vergleiche *plover å* 168, *javver av* 175 mit *han lövve* (vor einem Punkt) 168, *fægte mē* 170 usw.

Was hier als Prät.morphem vorliegt, ist offenbar *-e(r)*, d. h. eine Endung, die sich aus schwachem *e* und latentem *r* zusammensetzt, was weiter bedeutet, dass die Endung normalerweise als *-e* erscheint und nur unter bestimmten Umständen als *-er* realisiert wird. Es handelt sich dabei um einen Einzelfall eines durchgängigen Zuges in der Struktur dieser Mundarten, den BJERRUM nach gründlicher Untersuchung des Phänomens in der dänischen Mundart von Viöl in der Weise formuliert, dass im Auslaut nach *ə* kein Unterschied besteht zwischen *r* und Null¹.

Wenn dieser Zustand nun auch für das 18. Jahrhundert angenommen werden darf, scheint es möglich, dass beim Sprachwechsel in den ursprünglich dänischen Gegenden von Mittelschleswig und Angeln sowie den angrenzenden Strichen im Süden das dänische Prät.morphem der grössten Gruppe von schwachen Verben auf die regelmässigen schwachen Verben des eindringenden Niederdeutsch übertragen wurde, ohne allerdings ganz durchgeführt zu werden (vgl. S. 137), während es aber umgekehrt auch sekundär bei unregelmässigen schwachen Präterita Eingang fand (vgl. S. 144). Da jedoch das Niederdeutsche keinen Zusammenfall der schwachen Endungen *-e* und *-er* kennt, konnte nicht das dänische *-e(r)* mit latentem *r* übernommen werden, es musste *-er* oder *-e* gewählt werden, und die Sprache wählte — was zu erwarten war — die deutlichere Endung *-er*. Das *-e(r)* des dänischen Substrats wird aber die Ursache sein zu dem häufigen Schwanken zwischen *-er* und *-e* in jenen niederdeutschen Mundarten (vgl. o. S. 146).

Mit dem oben (S. 144) geäusserten Gedanken, das Prät.morphem *-t* im Westen, im ursprünglich friesischen Gebiet, sei nicht ohne Beeinflussung von seiten des friesischen Substrats zu begreifen, steht nun hier die Annahme, dass das Prät.morphem *-er* des mittleren und östlichen Schleswig, des ursprünglich dänischen Gebiets, dem dänischen Substrat zu verdanken ist, in vollem Einklang.

¹ A. BJERRUM, *Fjoldemålets Lydsystem* S. 168.

SCHLUSS

Die Ergebnisse von meinen Untersuchungen der sprachlichen Einzelphänomene, die von Bock und (oder) anderen Forschern angeführt worden sind als Stütze für ihre These von der mittelalterlichen Herkunft und der selbständigen, vom Süden mehr oder weniger unabhängigen Geschichte des Mittelschleswiger und Angler Niederdeutsch, können nun in ihren Hauptzügen folgendermassen geordnet und zusammengefasst werden:

1° In elf von den behandelten 25 (27) Fällen findet sich bei genauerer Nachprüfung die als Mittelschleswiger und Angler Spezialität betrachtete Form in angrenzenden Gegenden von Südschleswig und Holstein wieder. Sie kann also von dort herkommen und scheidet als Anhaltspunkt für die Sonderstellung des Mittelschleswiger und Angler Niederdeutsch von vornherein aus. Vereinzelt mag auch hochdeutscher Einfluss vorliegen. Es handelt sich um folgende Erscheinungen: 1. *esch* 54 f., 2. *gest* 55, 3. *flicken* 56, 6. *wisch* 59, 7. *brüch* 59, 9. *disse* 65 ff., 12. *stunn* 70 f., 13. *guut* 71 ff., 16. *nich* 80 ff., 20. Inf. *siin* 89 f., 21. Part. *wæsen* 90 ff.

2° Zehn Erscheinungen sind tatsächlich in ihrer heutigen Verbreitung auf das Gebiet nördlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie beschränkt. Keine macht indessen die Annahme einer alten Mittelschleswiger und Angler Sonderform erforderlich; denn sie sind so zu erklären:

a) Dänisch oder hochdeutsch ist das *i* von: 5. *distel* 58 f.

b) Hochdeutscher Einfluss liegt augenscheinlich vor in: 4. *mensch* 56 ff., 11. *sunn* 68 ff., 23. Pluralmorphem *-e* 94 ff., 25. Prät.morphem *-te* 125 ff.

c) Als Relikte von Erscheinungen, die sich im 18. Jahrhundert auch teilweise über Südschleswig und Holstein erstreckten und

also von dort nach Mittelschleswig und Angeln weitergewandert sein können, werden: 10. *i* in »wollen« 67 f., 14. *-lich*, *-ich* 75 ff., 15. *knecht* 77 ff., 17. *bessem* 82 ff., 18. *penning* 84 f. gefasst. Hochdeutscher Einfluss kommt hier auch in Betracht.

3° Die restlichen Phänomene finden sich nicht nur in Mittelschleswig und Angeln, sondern sind auch mehr oder weniger in Südschleswig verbreitet, in Holstein kommen sie aber nicht vor. Von einer Sonderstellung der niederdeutschen Mundarten nördlich der Schlei-Schleswig-Husum-Linie ist hier also nicht die Rede, wohl aber hebt sich das Schleswiger Niederdeutsch vom holsteinischen ab. Dabei handelt es sich in zwei-drei Fällen vermutlich um Wirkungen der Substrate: 22. Nom./Akk. *de* 93 f., 25. Prät.morpheme *-er* und z. T. *-t* 125 ff., in einem Fall um ein altes niederdeutsches Relikt: 19. [*x-*] 85 ff. Und drei Erscheinungen: 8. *bin*, *sint* 60 ff., 24. Plur. Präs. *-en* 103 ff., 25. Prät.morphem *-t* < *-te* 125 ff. sind der übermundartlichen mittelniederdeutschen Verkehrssprache sowie eventuell der diese ablösenden hochdeutschen Schrift- und Umgangssprache zuzuschreiben.

Die bei der Behandlung der sprachlichen Einzelprobleme gewonnenen Resultate widersprechen in keinem Punkt dem Ergebnis unserer allgemeineren Erörterungen (S. 31—47), und ich kann mich hier mit einer zusammenfassenden Wiederholung meiner Ansicht über Herkunft und Beschaffenheit des Schleswiger Niederdeutsch begnügen:

Die Verniederdeutschung der südlichen, ursprünglich dänischen und friesischen Gegenden von Schleswig vollzog sich — und vollzieht sich — im grossen und ganzen durch ein Vordringen der südlicheren niederdeutschen Mundarten und eine andauernde wellenförmig sich nach Norden fortbewegende Beeinflussung. Bei dem Prozess des Sprachwechsels, bei der Adoption des Niederdeutschen durch eine dänischsprachige und eine friesischsprachige Bevölkerung, fand — und findet — eine gewisse Umgestaltung der von den südlichen Nachbarn übernommenen niederdeutschen Mundart statt, hervorgerufen sowohl durch die Substrate, das Dänische und das Friesische, als auch durch die Superstrate, worunter die in älterer Zeit herrschende und daher nur für Südschleswig in Betracht kommende über-

mundartliche mittelniederdeutsche Verkehrssprache und die später und heute besonders kräftig wirkende hochdeutsche Schrift- und Umgangssprache zu verstehen sind.

Gegenüber anderen Hypothesen von Grundlage und Entstehung des Schleswiger Niederdeutsch muss ich, solange kein weiteres Beweismaterial beigebracht ist, eine skeptische Haltung einnehmen.



2. WESTRUP, C. W.: Notes sur la sponsio et le nexum dans l'ancien droit romain. Le nouveau fragment des Institutes de Gaius. 1947 2.00
3. HAMMERICH, L. L.: Laryngeal before Sonant. 1948..... 12.00
4. ERICHSEN, W.: Eine ägyptische Schulübung in demotischer Schrift. 1948 3.50
5. JOHANSEN, J. PRYTZ: Character and Structure of the Action in Maori. 1948 7.00
6. HATT, GUDMUND: Asiatic Influences in American Folklore. 1949 . 9.00

Bind 32 (kr. 46.00)

1. KABELL, AAGE: Don Pedro. 1949..... 8.00
2. NEUGEBAUER, O.: The Astronomical Treatise P. Ryl. 27. 1949... 3.00
3. LITTMANN, ENNO: Mohammed im Volksepos. Ein neuarabisches Heiligenlied aufgezeichnet, herausgegeben und übersetzt. 1950. 8.00
4. HAMMERICH, L. L., and JUNGBLUTH, G.: Der Ackermann aus Böhmen. I. Bibliographie; Philologische Einleitung; Kritischer Text mit Apparat; Glossar. 1951 15.00
5. PEDERSEN, HOLGER: Die gemeinindoeuropäischen und die vorindoeuropäischen Verschlusslaute. 1951..... 2.00
6. BECH, G.: Grundzüge der semantischen Entwicklungsgeschichte der hochdeutschen Modalverba. 1951 3.00
7. RUBOW, PAUL V.: Hamlet og Boghandlerne. 1952..... 1.00
8. BIRKET-SMITH, KAJ: The Rice Cultivation and Rice-Harvest Feast of the Bontoc Igorot. 1952 6.00

Bind 33

(uafsluttet/en cours de publication)

1. BLINKENBERG, ANDREAS: Le problème de l'accord en français moderne. Essai d'une typologie. 1950 12.00
2. FRIIS, AAGE: Kong Oscar II's Forhold til Danmark, det nord-slesvigske Spørgsmaal og danske Venner. 1950..... 1.50
3. STEN, H.: Les temps du verbe fini (indicatif) en français moderne. 1952 20.00
4. WESTRUP, C. W.: A Near-Kin within the Kin. A Comparative Study. 1952 3.00
5. RÆDER, HANS: Ein Problem in griechischer Syntax. Die Verbindung der Partikel *ἔν* mit Futurum. 1953 2.00

Bind 34

(uafsluttet/en cours de publication)

1. TOGEBY, KNUD: Mode, aspect et temps en espagnol. 1953 12.00
2. JØRGENSEN, PETER: Zum Schleswiger Niederdeutsch. Kritik und Forschung. 1954..... 15.00

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab
Historisk-filologiske Meddelelser
(Dan. Hist. Filol. Medd.)

Bind 27 (kr. 33.00)

kr. ø.

- | | | |
|----|---|-------|
| 1. | CHRISTENSEN, ARTHUR: Essai sur la démonologie iranienne. 1941 | 6.00 |
| 2. | WULFF, K: Über das Verhältnis des Malayo-Polynesischen zum Indochinesischen. 1942 | 12.00 |
| 3. | JØRGENSEN, HANS: A Grammar of the Classical Newārī. 1941 | 7.50 |
| 4. | JESPERSEN, OTTO: Efficiency in Linguistic Change. 1941. Second Edition 1949 | 6.00 |
| 5. | IVERSEN, ERIK: Two Inscriptions concerning Private Donations to Temples. 1941 | 3.00 |

Bind 28 (kr. 38.00)

- | | | |
|----|--|-------|
| 1. | PEDERSEN, HOLGER: Tocharisch vom Gesichtspunkt der indo-europäischen Sprachvergleichung. 1941. Zweite Auflage 1949 | 25.00 |
| 2. | HENDRIKSEN, HANS: Untersuchungen über die Bedeutung des Hethitischen für die Laryngaltheorie. 1941 | 6.00 |
| 3. | ERICHSEN, W.: Demotische Orakelfragen. 1942 | 3.00 |
| 4. | WULFF, K.: Acht Kapitel des Tao-tê-king. Herausgegeben von Victor Dantzer. 1942 | 12.00 |

Bind 29 (kr. 34.50)

- | | | |
|----|--|-------|
| 1. | HAMMERICH, L. L.: Clamor. Eine rechtsgeschichtliche Studie. 1941 | 12.00 |
| 2. | SANDER-HANSEN, C. E.: Der Begriff des Todes bei den Ägyptern. 1942 | 2.50 |
| 3. | BIRKET-SMITH, KAJ: The Origin of Maize Cultivation. 1943 | 4.50 |
| 4. | CHRISTENSEN, ARTHUR: Le premier chapitre du Vendidad et l'histoire primitive des tribus iraniennes. 1943 | 6.50 |
| 5. | HANSEN, AAGE: Stødet i Dansk. 1943 | 9.00 |

Bind 30 (kr. 39.50)

- | | | |
|----|---|-------|
| 1. | WESTRUP, C.W.: Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain. 1943 | 6.00 |
| 2. | PEDERSEN, HOLGER: Zur Tocharischen Sprachgeschichte. 1944 | 3.00 |
| 3. | BUSCHARDT, LEO: Vrtra. Det rituelle Dæmondrab i den vediske Somakult. 1945 | 10.00 |
| 4. | PEDERSEN, HOLGER: Lykisch und Hittitisch. 1945. Zweite Auflage 1949 | 8.00 |
| 5. | JØRGENSEN, PETER: Über die Herkunft der Nordfriesen. 1946 | 16.00 |

Bind 31 (kr. 57.50)

- | | | |
|----|--|-------|
| 1. | BOCK, KARL N.: Mittelniederdeutsch und heutiges Plattdeutsch im ehemaligen Dänischen Herzogtum Schleswig. Studien zur Beleuchtung des Sprachwechsels in Angeln und Mittelschleswig. 1948 | 24.00 |
|----|--|-------|

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser, bind 34, nr. 3

Dan. Hist. Filol. Medd. 34, no. 3 (1954)

DIE METAMORPHOSEN
DER LIEBE UND FRIEDRICH SPEES
»TRUTZNACHTIGALL«

STUDIEN ZUM FORTLEBEN DER ANTIKE I

VON

ERIC JACOBSEN



København 1954

i kommission hos Ejnar Munksgaard

DET KONGELIGE DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB udgiver følgende publikationsrækker:

L'Académie Royale des Sciences et des Lettres de Danemark publie les séries suivantes:

	Bibliografisk forkortelse <i>Abréviation bibliographique</i>
Oversigt over selskabets virksomhed (8°) <i>(Annuaire)</i>	Dan. Vid. Selsk. Overs.
Historisk-filologiske Meddelelser (8°)	Dan. Hist. Filol. Medd.
Historisk-filologiske Skrifter (4°) <i>(Histoire et Philologie)</i>	Dan. Hist. Filol. Skr.
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser (8°)	Dan. Arkæol. Kunsthist. Medd.
Arkæologisk-kunsthistoriske Skrifter (4°) <i>(Archéologie et Histoire de l'Art)</i>	Dan. Arkæol. Kunsthist. Skr.
Filosofiske Meddelelser (8°) <i>(Philosophie)</i>	Dan. Filos. Medd.
Matematisk-fysiske Meddelelser (8°) <i>(Mathématiques et Physique)</i>	Dan. Mat. Fys. Medd.
Biologiske Meddelelser (8°)	Dan. Biol. Medd.
Biologiske Skrifter (4°) <i>(Biologie)</i>	Dan. Biol. Skr.

Selskabets sekretariat og postadresse: Ny vestergade 23, København V.

L'adresse postale du secrétariat de l'Académie est:

*Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab,
Ny vestergade 23, Copenhague V, Danemark.*

Selskabets kommissionær: EJNAR MUNKSGAARD's forlag, Nørregade 6, København K.

Les publications sont en vente chez le commissionnaire:

EJNAR MUNKSGAARD, éditeur, Nørregade 6, Copenhague K, Danemark.

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser, bind **34**, nr. 3

Dan. Hist. Filol. Medd. **34**, no. 3 (1954)

DIE METAMORPHOSEN
DER LIEBE UND FRIEDRICH SPEES
»TRUTZNACHTIGALL«

STUDIEN ZUM FORTLEBEN DER ANTIKE I

VON

ERIC JACOBSEN



København 1954

i kommission hos Ejnar Munksgaard

INHALT

	Seite
Vorwort	3
I. Eingang	7
II. Der Verfasser	8
III. Das Buch. Gestalt, Titel, Aufbau	12
IV. Das Titeltupfer als Schlüssel des Werkes. Tradition und Bedeutung ..	22
1. Frühere Deutungen	22
2. Bildlich-literarische Voraussetzungen	25
a. Weltliche Emblematisik	25
b. Die Liebesproblematik	31
c. Die Cupidogestalt	37
d. Die Animagestalt	50
e. Geistliche Emblematisik	52
3. Deutung des Titeltupfers	58
4. Das Titeltupfer und Spees Bilddenken. Die Trutznachtigall em- blematisch illustriert?	62
V. Spees Liebesmetaphorik	70
1. Weitere Voraussetzungen: Petrarchismus, Pastoralismus	70
2. Metaphorische Motive und Formen	74
VI. Weitere Aspekte der Trutznachtigall	135
1. Spee und die formenden Traditionen: Antike, Bibel, Kirche, Orden, weltliche Dichtung	135
2. Komposition	154
3. Stilmittel und Stilboden	158
VII. Schluss	167
Anhang: Emblemforschung	171
Nachträge	175
Bibliographische Anmerkungen	178
Verzeichnis der Abbildungen	189

Multa vetustatis spolia & fragmenta profana
Roma sacros nova vertit in usus.

(Jacob Balde, Opera I. 369, 1660).

Vorwort.

Der vorliegende Aufsatz wurde in seiner ersten Fassung (1949) als eine Semesterarbeit für Professor HEINRICH SCHNEIDER an der Harvard Universität geschrieben, und ich möchte diesem Lehrer und Freund auch hier für vielfache Anregung meinen besten Dank aussprechen.

Mein Interesse für Spee erwuchs aus dem Studium der gleichzeitigen englischen Literatur, wo mir an der Hand von Dichtern wie John Donne das Problem des antik-mittelalterlichen Einflusses, sowie der Wechselwirkung zwischen weltlich-geistlicher Form und Inhalten, entgegentrat. Durch die Lektüre von Mario Praz's *Studies in Seventeenth Century Imagery* vorbereitet, welche in überzeugender Weise die von der Nachwelt fast vergessene Verbindung der Literatur mit der bildenden Kunst aufdeckten, fand ich bei Spee dasselbe Problem vor, und auf diesem Hintergrund — durch das Studium von Luise Wolfskehl's *Jesusminne* wertvoll erweitert — erwuchs aus dem Textstudium die erste, kürzere Fassung.

Der Gedanke, einen solchen 'synthetischen' Gesichtspunkt an deutschem Material eingehender durchzuprüfen, war besonders verlockend, weil der Versuch meines Wissens — wie auch die unten zitierten neueren Forschungsberichte bestätigen — überraschend genug noch nicht gemacht worden ist. Die in diesem Sinne unternommenen Vorstudien zu der zweiten Fassung (1952—53) haben zumindest den Verfasser selber von der Bedeutung der mittelalterlichen bildlich-literarischen Tradition für unsere Periode überzeugt und auch den petrarchistischen Einfluss, insbesondere soweit er durch die überall greifbaren Neulateiner vermittelt worden ist, klar vor Augen gestellt. Eine Untersuchung dieser Art dürfte ferner gewisse Beiträge bringen zur

Beleuchtung des ewigen Ringens im künstlerischen Schaffen zwischen Individualerlebnis und Formtradition — oder, anders ausgedrückt, zur Geschichte der Topik in der bildenden wie in der literarischen Kunst.

Solche Erkenntnisse haben natürlich das Blickfeld bedeutend erweitert und haben mich auch gezwungen, Gebiete z. B. der Kunstgeschichte und der Theologie zu betreten, die ich in keiner Weise beherrsche. Aus der Überzeugung von der Richtigkeit einer solchen synthetischen Methode erwuchs mir jedoch die Pflicht, diese Methode trotz Unvollkommenheiten jedenfalls andeutungsweise durchzuführen, wenn auch demjenigen, der sich als Anglist erdreistet, eine Aufgabe wie diese aufzunehmen, Popes Warnung doppelt deutlich ins Ohr klingt: »Fools rush in where angels fear to tread.«

Es ist unser Bestreben gewesen, diese kleine Abhandlung auch für den nicht mit Spezialkenntnissen ausgestatteten Leser als abgeschlossenes Ganzes lesbar zu machen, indem wir das für ein Verständnis nötigste allgemeine Material in konzentrierter Form darbieten; die mit Ziffern bezeichneten Anmerkungen bringen ergänzende Bemerkungen allgemeiner oder spezieller Art. Als Ausgangspunkte, nicht als Endpunkte sind die bibliographischen Übersichten in den mit Buchstaben bezeichneten Anmerkungen zu verstehen; an den vielen Stellen, wo uns Zeit, Raum oder eigenes Wissen ermangelten, haben wir uns bemüht, dem Leser durch Hinweise auf Übersichts- und Spezialwerke den Weg über das von dieser Darstellung Gebotene hinaus anzudeuten. Wird der Spezialist hierin nur Bekanntes finden und Wichtiges vermissen, mag es Anderen hoffentlich besser ergehen.

Mancher Leser wird sich vielleicht über die Anhäufung von Details im Folgenden ärgern — denn im Gegensatz zu dem bekannten Räuber haben wir uns viel mit Kleinigkeiten abgegeben. Wir glauben jedoch kein Detail mitgenommen zu haben, das nicht in irgendeiner Weise dazu beiträgt, die reich nuanzierten Spannungen und Überbrückungen zwischen den weltlichen und geistlichen Gedanken- und Ausdruckswelten in ihrer geschichtlichen Entwicklung von der Antike bis zum Barock zumindest momentan aufleuchten zu lassen. Wir bewegen uns durch noch lange nicht genügend erforschte Gebiete, und nur aus solchen kleinsten Bausteinen entsteht der sichere Weg. Deshalb möchten

wir hoffen, dass der Leser, wenn er die Landstrasse des Haupttextes zurückgelegt hat, es auch nicht scheuen wird, auf den kleineren Pfaden der Anmerkungen weitere Ausblicke in das schöne Land zu suchen.

Zum Schluss bleibt noch die angenehme Pflicht, den folgenden Bibliotheken für Förderung verschiedener Art zu danken, die an Ort und Stelle genauer bezeichnet ist: Bibliothèque Nationale, Paris, Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg, British Museum, Fürstl. Fürstenberg. Hofbibliothek, Donaueschingen, Stadtbibliothek Trier.

Ein besonderer Dank gebührt der Grossen Königlichen Bibliothek zu Kopenhagen, ohne deren reiche Sammlungen von älterer Literatur und besonders Emblemata — mit nie versagender Liebenswürdigkeit von den Bibliotheksbeamten zur Verfügung gestellt — unsere Arbeit unmöglich gewesen wäre.

I. Eingang.

Seit vielen Jahren ist, wie es scheint, die Trutznachtigall von der Forschung vernachlässigt worden, obgleich diese Gedichtsammlung geschichtlich wie ästhetisch zu den bedeutendsten Leistungen der katholischen deutschen Barockpoesie gehört. Zwar berichten mehrere Werke über Spees Leben^{a)}, andere^{b)} über seine Sprache, sein Naturgefühl u. s. w., und natürlich ist auch Gesamtdarstellungen der Periode Einiges zu entnehmen^{c)}. Als Ganzes für sich ist die Gedichtsammlung jedoch bisher kaum behandelt worden, und es wäre also an der Zeit, eine neue Würdigung und Synthese zu versuchen. Dass diese im Rahmen einer kurzen Abhandlung nicht erschöpfend sein kann, ist selbstverständlich, und wir wagen denn auch nur Prolegomena zu einer Gesamtdarstellung vorzulegen, Anregungen also mehr als Erfüllung. Es kommt uns dabei hauptsächlich auf den Versuch an darzutun, wie Spees Bildersprache aus der mystisch betonten Gefühlshaltung der zu seiner Zeit neubelebten mittelalterlichen »Jesusminne« hervorgeht, formal jedoch von der modischen petrarchistischen Liebessprache beeinflusst ist, was mit Beispielen sowohl aus petrarchistischen Schriftstellern als auch aus den petrarchistisch bestimmten weltlichen und geistlichen Emblembüchern belegt werden soll. Spees Praxis dürfte sich also als eine genaue Parallele zu der mittelalterlichen geistlichen Verwendung der höfischen Minnedichtung erweisen.

Gedichte sind, nach dem bekannten Goethewort, gemalte Fensterscheiben: sie wollen von innen gesehen werden. Im Laufe der Jahrhunderte kann sich aber der Staub so dick auf das Fenster legen, dass die ursprünglichen Farben und Umrisse kaum noch wahrzunehmen sind, und in einem solchen Falle bedarf es einer Reinigung von aussen, um die Malereien wiederaufzufrischen. So ist es wohl auch den Speeschen Gedichten ergangen — man fühlt zwar ein Herz darin klopfen, aber die ganze Gestalt

ist kaum noch zu erkennen. Von aussen nach innen werden wir denn auch im Folgenden vordringen, indem wir nach ein paar Worten über des Dichters Leben die äussere Gestalt seines Buches samt Titel und Anordnung ins Auge fassen, um dann aus den geschichtlichen Voraussetzungen des Werkes weitere Hilfe für das



Abb. 1. Christus am Lebensbaum gekreuzigt (Frühdruck).

Verständnis zu suchen. Diese Voraussetzungen aufs Papier zu bringen als das was sie sind, tausendfach verflochtene Fäden eines organischen Gewebes, ist ja leider unmöglich, und wir müssen sie deshalb einzeln, können nicht alle zugleich betrachten. Was das Gesamtbild dadurch an Lebenstreue verlieren mag, wird hoffentlich an Übersichtlichkeit gewonnen. Als einfache Not-hilfe ist darum die folgende Einteilung des Stoffes aufzufassen, und der Leser wird gebeten, bei dem Einzelnen immer das Ganze im Auge zu behalten.

II. Der Verfasser.

Über Spees Leben brauchen wir nur das nötigste anzudeuten. Erwähnt man den dreissigjährigen Krieg und zieht man die zwei Buchstaben S. J. nach seinem Namen in Betracht, sind

schon die äusseren Umrisse seines Schicksals gegeben. 1591 zu Kaiserswert geboren wurde er frühzeitig in ein Kölner Jesuitenkollegium aufgenommen; 1610 trat er in die Gesellschaft Jesu ein. 1613—15 studierte er Philosophie in Würzburg, und war danach bis 1619 als Gymnasiallehrer tätig; im Jahre 1617 hatte



Abb. 2. Dieu d'amour im Baume, auf Liebespaar zielend (Ma. Elfenbeinspiegel).

er beim Ordensgeneral vergebens um Erlaubnis nachgesucht, als Missionar nach Indien zu gehen. Stattdessen widmete er sich theologischen Studien, empfing 1622 die Priesterweihe, bestand 1623 das Schlussexamen und erhielt eine philosophische Professur an der Universität Paderborn, die er 1626 aufgab. 1630 hatte Spee für kurze Zeit einen Lehrstuhl für Moraltheologie in Paderborn inne, dann wurde er Beichtvater. In dieser Eigenschaft hat er wahrscheinlich die schmerzlichen Erfahrungen gemacht, die in der 1631 anonym veröffentlichten *Cautio criminalis*^{d)}, einem vielgelesenen und nicht ganz erfolglosen Angriff auf die Hexenprozesse, Niederschlag fanden. Nach mehrfachem Wechsel des Wohnsitzes wurde er 1628 nach Peine gesandt, um die Grafschaft für den rechten Glauben wiederzugewinnen, was ihm so gut gelang, dass man evtl. weiteren Erfolgen 1629 durch ein Attentat

vorzubeugen suchte. An ein langes Krankenlager schloss sich eine Erholung auf dem Lande, und man nimmt an, dass er hier eine Reihe seiner Lieder geschrieben hat. Einige davon wurden schon 1635 im *Seraphischen Lustgarten* und im *Kölner geistlichen Psalter* gedruckt; gesammelt erschienen sie bekanntlich erst 1649 unter dem Titel *Trutznachtigall*¹. Seit Herbst 1631 war Spee als Professor der Moralthologie wieder in Köln, wo er 1632 das gleichfalls posthum erschienene *Güldene Tugendbuch*, ein Andachtsbuch in Prosa mit Einschub mehrerer Lieder, vollendete.² 1633 siedelte er nach Trier über und wurde zwei Jahre später mit der Stadt in die Nöte des Krieges hineingezogen. Der Plünderung durch die Soldateska folgte eine pestartige Seuche auf dem Fusse, die jedoch Spee nicht davon abhalten konnte, die Kranken und Verwundeten in treuer Liebe zu pflegen. Dieser Tätigkeit entriss ihn am vierten August 1635 der Tod, im Alter von 44 Jahren.

Wir wollen diesen kurzen Abriss mit einer kleinen Geschichte beschliessen die, ob wahr oder nicht, jedenfalls für Spee sehr

¹ Die benutzten Ausgaben der TN sind: TN v. Fr. Spee, hrsg. G. Balke, Lpz. 1879 (Deut. Dichter d. 17. Jhdts. 13); F. v. S., *TN nebst den Liedern aus dem GT* (nach d. Ausgabe v. Brentano) hrsg. A. Weinrich, Freiburg i. B. 1908; *TN v. F. S.*, hrsg. G. O. Arlt, Halle 1936 (Neudrucke 292—301). Sie werden im folgenden als BALKE, WEINRICH bzw. TN zitiert. Die ausführliche Bibliographie bei De Backer/Sommervogel, *Bibl. de la Comp. de Jésus VII*, 1424—31 zeugt von der dauernden Beliebtheit der TN; überraschend ist allerdings, dass man sie 1850—51 einer »Humoristischen Groschen-Bibliothek« einverleibte. Die Originalausgabe konnten wir nur vorübergehend im British Museum benutzen. Hans Pyritz' Besprechung der Ausgabe Arlts (Deut. Lit. Zeit. 1938, 88—91) bietet wichtiges Material, u. a. den Hinweis auf zwei weitere HSS in Köln (siehe Karl Menne, *Deut. u. niederl. HSS*, Köln 1930, I,7 (Mitt. aus d. Stadtarchiv v. Köln, Sonderreihe X,1) und Nordkirchen (Herz. Schlossbibl. No. 5299).

² Wie die TN im Laufe des 17—19. Jhdts. mehrmals gedruckt (siehe De Backer/Sommervogel a. a. O.). Uns war nur die modernisierte Ausgabe Coblenz 1850 (2. Auflage der von Brentano durchgesehenen von 1829) zugänglich; die Lieder des GTB werden im folgenden nach Weinrichs Ausgabe (*GTBW*) zitiert. In der Brentanoschen sind sie, wie ein Vergleich mit Weinrich zeigt, stark bearbeitet. Übrigens sind Brentanos Fassungen an sich sehr interessant — man vergleiche z. B. seine Version von No. 22 Str. 4 mit Spees Original:

Für vns die schöne Nachtigal	Für uns die schöne Nachtigal
Den Sommer laut begrüset	Den Sommer laut begrüset,
Ihr stimlein vber berg vnd thal	Durch Berg und Thal ihr Wunderschall
Den gantzen Luftt versüset. (Spee)	Die blaue Luft versüset. (Brentano).

Dass die TN in vollem Umfang nur unter Ausnutzung des GTB verstanden und beurteilt werden kann, wird hoffentlich aus dem Folgenden hervorgehen. Eine wissenschaftliche Neuausgabe des GTB ist deshalb für die weitere Speeforschung eine unbedingte Voraussetzung.

charakteristisch ist: 'In Köln hatte dieser fromme Pater eine Galante, die öfters Nachtconcerte und bei der Gelegenheit von Vornehmen, die sie gaben, Recreationsbesuch empfing, durch



Abb. 3. Christus am Lebensbaum gekreuzigt (1619).

ein geistliches Ständchen bekehrt, das er selbst mit allen für Geld gedungenen Musikanten brachte. Sie hat nach wenigen Unterredungen mit unserem Pater ihr voriges Naturleben verleugnet und ein geistliches, vielleicht wie eine zwote Armille, im Kloster, dem sie sich widmete, angefangen' (BALKE XXVI).

III. Das Buch.

Gestalt, Titel, Aufbau.

Wer das kleine Buch in der Originalausgabe in die Hand nimmt, merkt gleich, dass es praktisch gedacht ist, als intimer Freund im Kämmerlein oder Begleiter auf der Reise, ein geistliches Taschenbuch für Freud und Leid. Schlägt man es auf, wird man gewahr, dass drei Künste, die des Wortes, des Bildes und der Musik — in echt gegenreformatorischer Weise — den Sinn zur Andacht stimmen sollen¹. Auf die Musik können wir hier leider nicht eingehen^{e)}, wollen aber die beiden anderen Schlüssel zum Werk, zuerst den Titel, und dann, nach einer literarisch-ikonographischen Voruntersuchung, auch das Titelkupfer (Abb. 6) eingehender behandeln.

Der Titel Trutznachtigall deutet eine bildlich-allegorische Haltung an, welche das Titelkupfer unterstreicht, und die, wie wir sehen werden, auch für den Text bestimmend ist. Der polemische Inhalt des Wortes wird in der 'Vorred dess Authoris' (S. 5) deutlicher betont: 'Trvtz Nachtigall wird diss Büchlein genandt/weiln es trutz allen Nachtigalen süß/vnnd lieblich singet/vnnd zwar auffrichtig Poetisch . . .' Welche Assoziationen hat aber die Nachtigall bei Spee und seiner Zeit hervorgerufen? Der den weltlichen Poeten sehr geläufige Mythos von der Verwandlung Philomeles kommt hier kaum in Frage; dagegen liegt der antike Gebrauch, den Dichter mit einer Nachtigall zu vergleichen, Spees Gedanken näher: Spee selber bietet als geistliche

¹ Zwar gibt es von der Erstaussgabe zwei verschiedene Auflagen, eine wie die beschriebene, eine andere 'the issue (which we believe to be the earliest) without the engraved frontispiece and 12 ff. of music; only six copies are known of the issue containing these additions . . . according to . . . Prof. H. S. Jantz of Northwestern University' (nach Katalog 78, s. 25 von Messrs. Martin Breslauer, London 1953 — Arlt X spricht von 'zwei gleichzeitigen Auflagen'). Die vermutete Priorität der melodie- und bildlosen Auflage (ob diese Vermutung sich etwa auf Varianten zwischen den beiden Auflagen stützen kann, wissen wir nicht — Arlt spricht mit keinem Wort davon) wäre natürlich nicht ohne Bedeutung für die Bestimmung der handschriftlichen Druckvorlage. Denkbar wäre z. B., dass während der Drucklegung eine mit Melodien versehene HS zum Vorschein gekommen ist — wenn es sich nicht einfach um eine geänderte Disposition des Verlegers handelte. Wie dem auch sei, glauben wir nur in der mit Bild und Musik versehenen Auflage die vollständige (oder fast vollständige, vgl. die Bemerkungen weiter unten über mögliche Illustrationen) Verwirklichung von Spees Gedanken erkennen zu dürfen.

Nachtigall den weltlichen Trutz, d. h. er wendet mit einem seiner Zeit und besonders der Gesellschaft Jesu natürlichen Kunstgriff die Waffen der Welt gegen sie selbst — das süsse Lied der seit altersher als Vogel der weltlichen Liebe bekannten Nachtigall konnte nur durch einen noch schöneren Gesang von der himm-



Abb. 4. Cupido/Jesus am Baume gekreuzigt, vor ihm die sponsa (Hugo, PD)

lischen Liebe überwunden werden. Der für Spee wichtigste Einfluss ist somit nicht in der Antike, sondern im Mittelalter zu suchen. Der »doctor seraphicus« St. Bonaventura (1221—74) hatte in seiner *Philomena* die Nachtigall für die religiöse Poesie gewonnen^{f)}. Hier wird sie als Frühlingsbote begrüsst, worauf eine Beschreibung ihres 'Schwanen'gesanges im Laufe eines Tages folgt (Str. 1—10; B. weist deutlich auf eine Quelle hin: 'legi', de hac ave legitur', sagt aber nicht welche); allegorisch bedeutet die Nachtigall 'animam virtutibus et amore plenam' (Str. 12), und ihr Gesang wird zuerst mit den Tageszeiten, dann allegorisch mit dem Leben und Tod Jesu verbunden, zunächst in kurzer Übersicht (14—16), dann mit einer langen Medita-

tion für jeden Zeitpunkt (17—18), worauf B.s eigene Schlussworte folgen (86—90). Es lässt sich kaum im Einzelnen beweisen,



Abb. 5. Cupido/Jesus am Baume, vor ihm die sponsa (Strassburger TN HS).

dass Spee die *Philomena* benutzt hat, aber man darf wohl annehmen, dass er mit dem kongenialen Mystiker Bonaventura vertraut gewesen ist (vgl. GTB 133), dessen poetischer Stil, wie der seine, zugleich emotional und etwas präziös ist. Übrigens

erfuhr ja gerade zu dieser Zeit das Studium der Kirchenväter eine Neubelebung, und in Conrad Veters Hymnensammlung *Paradeisvogel* aus 1613 findet man eine deutsche Paraphrase der *Philomena*¹; der Urtext mit einer lateinischen, dramatisch gestalteten Paraphrase Jacob Baldes taucht 1645 wieder auf: *Paraphrasis lyrica in Philomelam* . . . (auch *Opera* IV 487—548, Köln 1660). Bemerkenswert ist in dieser Verbindung, dass Spee im GTB (II.164) auf die TN unter dem Titel 'Kreuznachtigall' hinweist. 1617 begegnet in des italienischen Jesuiten Famianus Strada *Prousiones Academicæ* ein Gedicht in Claudians Manier auf einen Wettkampf zwischen einem Lautenspieler und einer Nachtigall, der mit dem Tod der letzteren endigt; das Gedicht konnte sich bald europäischer Beliebtheit erfreuen (vgl. z. B. die englische Übersetzung des Konvertiten Richard Crashaw, 'Musick's Duell', *Poems* ed. L. C. Martin, Oxford 1927 S. 149, lat. Text das. S. 438) und war wohl auch Spee bekannt. Silesius

¹ Uns nur in der gekürzten Fassung (nach Corner 1631) bei Kehrein, *Die ältesten kath. Gesangbücher* I.703—13, Würzburg 1859 (50 Strophen statt 90) zugänglich. Beschreibung des *Paradeisvogels* m. Neudruck der Vorrede u. Singweise der *Philomena* bei Bäumker, *Das kath. deut. Kirchentied* I, bzw. S. 174—76, 205—07 u. 610; Vetter schreibt das. 207: '... warumben sollte es den jungen Knaben vnd Jungfrauen nicht tausentmal lustiger vnd lieblicher seyn, S. Bonaventure holdselige Nachtigall, in den Sommerrayen auf der Gassen nachzusingen, als andere leichtfertige Buhlenlieder?' Vielleicht ist die Kürzung eben m. Bezug auf die 'Sommerrayen auf der Gassen' geschehen. Für weitere Beispiele für Wechselwirkung zwischen geistlicher und weltlicher Musik und Gedichten vgl. S. 100. 1 unten.

Übrigens ist der Name *Paradeisvogel* genau wie TN allegorisch aufzufassen, wie es Vetter in seinem Vorwort ausdrücklich betont: »Dann wie diser Vogel nach angeben deren, so von seiner Natur schreiben, sich nie auf den Erdboden lasset, sonder jederzeit in der Hoehle des lustigen vnd hayteren Luftts lebt und schwebt, auch sogar wann er zu Rasten gedrungen wirdt, mit nichten auff die Erden kombt, sonder von Gott wunderbarlich mit zweyen Schnirckeln vnd gleichsam Schuerlein versehen, sich an die eussersten Naestlein der Baeum gantz artlich anhenckt, vnnd solcher Gestalt auch schlaffend im freyen Luftt bleibt« (Bäumker I.206). Vetter verwendet also wie Bonaventura und Spee eine weltliche Tradition für einen geistlichen Zweck; übrigens verzeichnet Kehrein I.41 einen *Geistlichen Paradeis Vogel* von 1625.

Als Beispiel für die emblematische Verwertung des Paradiesvogels mag auf Joach. Camerarius, *Symbolorum* . . . *ex volatilibus* . . . *centuria tertia*, Bl. 42^r—43^r, Nürnberg 1597 verwiesen werden. Das Schlussemblem in Baldes Paraphrasis 1645 zeigt eine Nachtigall auf dem Rücken eines Paradiesvogels ruhend — eine sinnige Vereinigung der beiden Symbole, die sehr wohl zu Spee passen könnte (vgl. S. 170 unten). Noch ein kleines Beispiel für dieselbe Taktik ist ein Detail aus dem emblematischen Kupfer Bl. A₂^r ebendasselbst, eine Laute, worauf eine tote Nachtigall liegt. Dies ist eine geistliche Deutung der weltlichen Hieroglyphe für Musik, eine Laute mit einer Zikade (reprod. bei Volkmann, *Bilderschriften* Abb. 28 — man erinnert sich aus Homer an die Beliebtheit des Zikadengesanges in der Antike); die geistliche Auslegung wird durch die Inschrift IHS und den Platz im Bilde gesichert.

bietet in seiner *Heiligen Seelenlust* (hrsg. Ellinger, Neudrucke 177—81, S. 208—10, Halle 1901) ein Gedicht, worin Jesus die



Abb. 6. Cupido/Jesus am Baume, vor ihm die sponsa (Pariser Kopie).

Nachtigall ist und ihr Lied die sieben Worte am Kreuze (vgl. TN 318.4). 1675 erscheint — bei Spees Verleger Friessem — eine *Christliche Nachtigall . . . durch P. Dominicum Nugent S. J.* (De Backer/Sommervogel I. V. 1836); 1676 erscheint zu Bamberg

A. Pressons Übersetzung von Hugos *Pia Desideria* II unter dem Titel 'Der weitberühmten Trutz Nachtigal Töchterlein . . .', 1677 der dritte Teil als 'Der lieblichen Trutz Nachtigall Enckel . . .' 1683 u. 1684 erscheint eine andere Übersetzung betitelt "*Himmliche Nachtigall*" (De Backer/Sommervogel I. IV. 516). Vor und nach Spee war also ein ganzer Chor weltlicher und geistlicher Nachtigallen zu hören, und zwar besonders innerhalb der S. J., sodass man von einer festen Tradition sprechen kann¹.

Nach dieser Einordnung des Titels in einen weiteren Zusammenhang müssen wir zu Spees Büchlein zurückkehren. Zu dem erwähnten religiösen Motiv gesellt sich auch ein künstlerisch-patriotisches: er ist beflissen, 'zu einer recht lieblichen Teutschen Poetica die baan zu zeigen/ vnd zur grösseren ehren Gottes [S. J.!] einen neuen geistlichen Parnassum/ oder kunstberg algemach anzutretten' (Vorrede § 2 — auf die Stellung dieser Vorrede in der Poetik des Jahrhunderts wollen wir hier nicht eingehen). *Utile dulci* ist also das Ziel, und der für Spee (und seinen Orden) charakteristische Nachdruck auf *dulce* ergibt sich aus § 3: 'deren Menschen hertz/so es lesen oder hören werden/in Gott vnd Göttlichen sachen ein gnügen vnd frolocken schöpfen'; in *dulci júbilo* bleibt die tragende, wenn auch nicht ungeübte Grundstimmung.

Auch das Register deutet auf den Gebrauch des Buches als eine Art lyrischer Hausapotheke hin, und so dürftig es auch ist, lassen sich doch einige Schlüsse daraus ziehen, auf die wir später zurückkommen werden. Auffallend ist z. B. die Häufigkeit der Hinweise auf Jesus, wohingegen Gott der Vater in den Hintergrund tritt. Auch auf Maria wird nur einmal hingewiesen, eine Vernachlässigung der Jungfrau, die bei einem Mitgliede der S. J. besonders auffällig ist (vgl. dagegen die sehr stark vom Marienkult

¹ Ein bequemes Kompendium der klassischen und neulateinischen Nachtigallen bietet Caspar Dornavius, *Amphitheatrum Sapientiae Socraticae Joco-Seriae* 1,386—99 Hanau 1618. Auf einen Essay von Ulysses Aldrovandus folgen neun Folioseiten mehr oder weniger virtuoser Nachtigallengedichte, wovon zwei (von Pontanus u. Mattmann, 394—95) die Philomela auffordern, dem Christkind in der Wiege vorzusingen. Ein drittes, von Petrus Lotichius, beruht auf demselben Motiv wie bei Spee (TN No. 5): eine Nachtigall, die sich, mit dem Echo rivalisierend, zu Tode singt. Zum Schluss noch ein Titel: *Zeevsche Nachtegall*, Amsterdam 1623; auch hier ist der Name polemisch gemeint — 'z. N.' nennt man spöttisch die Frösche von Zeeland (vgl. Feilberg, *Ordbog* s. v. *Nattergal*), und das Büchlein will beweisen, dass es da auch wirkliche Nachtigallen, i. e. Dichter gibt. Das *Woordenboek d. nederl. Taal* IX,1433 führt noch eine '*Gheestelijcke Nachtegael*' von 1634 an. Vgl. auch Curtius 166.

geprägten Gedichte Baldes und zum Teil auch Sarbiewskis). Die Kategorie 'Abbildung' zeugt wieder von der bildhaften Tendenz Spees, während seine allegorische Neigung in 'Wie das Zeitliche



Abb. 7. Cupido/Jesus am Baume, vor ihm die spona (TN Titelpuffer 1649).

auff geistlichen Sinn möge gezogen werden' zum Vorschein kommt. Bemerkenswert ist ferner, dass nur ein einziges Gedicht ('Franciscus Xaverius') der Welt ausserhalb des eigenen Bewusstseins entstammt — auch hierin weicht Spee von der gewöhnlichen S. J. Tradition ab, die beflissen war, weltliche Gönner und Freunde zu besingen (vgl. wieder Balde, Sarbiewski u. a. m.).

Auf dieses prosaische Inhaltsverzeichnis folgen zwei poetische, das Widmungsgedicht von Nakatenus (Weinrieh XXXIV, von



Abb. 8. Christus u. d. minnende Seele Zyklus (Münchener Einblattdruck).

Arlt X übersehen, der es Friessem zuschreibt) und Spees eigener 'Eingang'. Der Pater ruft die Musen an, preist Spee auf gut Horazisch als durch Kunst und Natur hervorragend, gibt den Inhalt der *Trutznachtigall* in einer Paraphrase des Speeschen



Abb. 9. Christus von der minnenden Seele erschossen (Donaueschinger HS).

Eingangs an, bietet einen kurzen Abriss von seinem Leben und Tod, behauptet in einem wohlbewährten Gemeinplatz, dass Spees Bildnis jetzt in seinen Werken zu finden sei, und fordert schliesslich den Leser auf, das Buch nach Spees Absicht zu gebrauchen. Der Aufbau ist also ganz traditionell, aber es ist Nakatenus gut gelungen, seinen Beitrag auf den Ton und Sinn Spees zu stimmen, und die treffende Charakteristik seiner Persönlichkeit steht hoch über den gewöhnlichen Ehrengedichten dieser Art.

Spees Eingangsgedicht bildet eine schöne Overture, die den Leser stilistisch und thematisch auf das Folgende vorbereitet — denn die Sammlung ist wirklich als Ganzes durchkomponiert, wenn auch nicht mit strengster Konsequenz (vgl. Ellinger über Silesius, HS XIX). Die ersten zehn Gesponsgedichte entsprechen

Und hiermit wollen wir diese Aspekte der TN auf einige Zeit verlassen, um auf die geistesgeschichtlichen Voraussetzungen des Titeltupfers näher einzugehen. Dabei mag es zur Rechtfertigung des Umfangs der diesbezüglichen Untersuchungen vielleicht angebracht sein, dem Ergebnis ein wenig vorzugreifen und hier schon festzustellen, dass die Voraussetzungen des Titelbildes zugleich die des ganzen Werkes sind. Denn, wie wir sehen werden, ist dieses Bild kein bloss ästhetischer und frei erfundener Bücherschmuck. Vielmehr hat es dem damaligen Leser wie ein vertrauliches 'Öffne dich Sesam' unmittelbar eine tiefere Welt erschlossen, wo wir auf historischem Wege mühsam einen Schlüssel herstellen müssen.

IV. Das Titeltupfer als Schlüssel des Werkes.

Tradition und Bedeutung.

1. Frühere Deutungen.

Wie wir oben sahen, zeugten sowohl die Wahl des Titels als auch die Komposition des Buches von einer bestimmten Absicht Spees. Es liegt deshalb nahe, anzunehmen, dass ebenfalls das Titeltupfer etwas ganz bestimmtes ausdrücken soll, was um so wahrscheinlicher vorkommt, als auch bei anderen Publikationen der Zeit ein solches Bild keine blosse Illustration ist, sondern irgendwie einen verblühten Kommentar zum Werke bietet.

Ein Blick auf die Handschriften zeigt, dass der Entwurf des Bildes auf Spee selbst zurückgeht: das Strassburger Autograph trägt auf dem Titelblatt eine Federzeichnung (Abb. 5), die zwar in dem Trierer Autograph nur durch ein für sie bestimmtes Rechteck repräsentiert ist, dafür aber in der Pariser Abschrift sorgfältig nachgezeichnet worden ist (Abb. 6). Wie aus unseren Wiedergaben hervorgeht, hat sich der Stecher des Titeltupfers (Abb. 7) sehr genau an Spees Entwurf angeschlossen, allerdings mit überlegenem künstlerischen Können; aus den etwas unbehilflich steifen Andeutungen Spees wird eine anmutig bewegte Landschaft, und die Darstellung der ganzen Situation ist auch menschlich eindrucksvoller.

Die Authentizität des Kupfers ist also gesichert, und die nächste Frage ist: Was soll das Bild darstellen, und was bedeutete die Darstellung für Spee und seine Zeit? Prüfen wir zuerst einmal die Antworten der bisherigen Speeforschung.



Abb. 11. Unreine Minne, einen Narren und einen Weisen anfallend (Zireläres 'Welscher Gast').

Balke (a. a. O. XXXVIII) sagt darüber:

Das Titelblatt enthält über den Titel eine sauber ausgeführte Federzeichnung welche eine Allee darstellt. An dem ersten Baume rechts hängt der Leichnam Christi in der Gestalt eines Engels mit Heiligenschein und Flügeln . . . Vor dem Christuskindlein sitzt eine Gestalt im Mönchsgewande, den Blick zu ihm erhoben, die Hände in den Schos gefaltet, die Brust von einem Pfeile durchbohrt.

Weinrich (a. a. O. XXXIII ff.) bemerkt:

Am ersten Baume einer Allee hängt die »gekreuzigte Liebe« in Gestalt eines Engels. Neben einem Springbrunnen . . . sitzt die »Gespons Jesu« von einem Liebespfeil getroffen, in andächtiger Betrachtung versunken.

A. Becker (Die Sprache . . . Spees, VII) schreibt:

‘Jesus am Kreuze. Seine Liebe bohrt sich als Pfeil in die in der Nähe weilende liebende Seele ein’ und führt fort, allerdings ohne nähere Angaben ‘es ist aber ein alter Stich den Spee vorfand, kaum eigens erfand’.

Ermatinger (a. a. O. 44—45) leitet seine Besprechung mit den folgenden ebenso tiefsinnigen wie geschmackvollen Bemerkungen ein:

‘Die Jesusliebe . . . ist doch wohl im Grunde verdrängte weltliche Liebe, so dass der Dichter geradezu als eine Art von schlimmheiligen Vitalis . . . erscheint, der schöne Sünderinnen bekehrt und damit zugleich seine Sehnsucht nach dem Weibe stillt, wie denn ja auch in der Tat Spe jahrelang Hexen auf den Tod vorzubereiten hatte’ (— man versteht, dass selbst der Tod jener zweihundert Männer und Frauen kaum eine solche ungeheure Sehnsucht nach dem Weibe stillen konnte, und dass die *Cautio Criminalis* einfach ein schlimmheiliger Versuch war, diese bösen Triebe zu verhehlen — Vulgärpsychoanalyse ersten Ranges!), und er fährt fort: ‘Das von ihm gezeichnete Titelblatt der Trutznachtigall stellt ihn in sehr weltlicher Lage dar: in einer Baumallee vor einem an einem Stamme gekreuzigten Christus am Boden sitzend, vom Liebespfeil das Herz durchbohrt. Aber der Gekreuzigte ist ein in fast koketter Haltung dargestelltes Kind mit Engelsflügeln, dem man keinen Schmerz der Marterung anspürt. Spes Liederkunst versinnbildlicht eine auf einem zierlichen Springbrunnen sitzende Nachtigall, die das Köpfchen zu den Baumkronen aufhebt. Das Verhältnis zu Jesu, das Formen einer recht weltlichen Liebesinbrunst bildet, dient nur dazu, die natürliche Welt innerlichst mit feurigem Leben zu durchglühen.

Noch Arlt (a. a. O. VII) spricht von einer sitzenden ‘Mönchsgestalt’.

Diese sehr verschiedenen Auslegungen desselben Bildes können einen schon recht bedenklich stimmen — wie soll man hier entscheiden? Wer näher zusieht, wird aber bald erkennen, dass den verschiedenen Deutungen eines gemeinsam ist: es sind alles einfache Postulate, ohne jeden Versuch, ihre Richtigkeit konkret zu dokumentieren. Es bestünde also noch die Möglichkeit, auf dem dokumentarischen Wege zu einer stichhaltigen Lösung zu gelangen.

Da es uns darum geht, nicht allein das Kupfer, sondern das ganze Werk aus der von uns postulierten Tradition heraus zu verstehen, wollen wir auf den folgenden Seiten zuerst die Entwicklung dieser Tradition, nämlich der Emblemantik, in ihren Hauptzügen betrachten. Eine Übersicht über die diesbezügliche

Forschung ist im Anhang zu finden, hier folgt nur eine kurze Zusammenfassung der Ergebnisse, von der formalen wie von der inhaltlichen Seite her gesehen. Denn die Emblematik ist grundsätzlich als Zweckkunst aufzufassen — ob weltlich oder geistlich



Abb. 12. Militia amoris, ovidisch (Vænius).

bestimmt, immer will sie etwas aussagen, das über die bloße Darstellung hinausgeht. Das Bild wird zum Zeichen, zu einem Stenogramm des Verstandes und des Gefühles.

2. Bildlich-literarische Voraussetzungen.

a. Weltliche Emblemantik.

In der Entwicklungsgeschichte der Emblemantik wiederholt sich, soweit wir sehen können, die aus so vielen anderen Gebieten wohlbekannte Erscheinung einer doppelten Inspiration: einerseits eine alte Tradition, die von der Antike durch das Mittelalter unter starker Modifizierung bis in die Renaissance fortlebt, andererseits der neue direkte Einfluss der wiederbelebten Antike auf die Renaissance. Aus der Begegnung solcher Strömungen geht ge-

wöhnlich die neuere siegreich hervor, und die alte, die doch den Boden bereitet hatte, fällt der Vergessenheit anheim. Die neuere Emblemforschung hat, wie im Anhang angedeutet, vorwiegend die Giehlow'sche Linie fortgesetzt, ohne vielleicht genügend zu erwägen, ob Giehlow's durch Dürer bestimmter Ausgangspunkt auch im Hinblick auf andere Zielsetzungen der geeignetste ist, und sie hat daher die neue Strömung, die Hieroglyphik, etwas einseitig hervorgehoben; und dennoch scheint uns die Kontinuität nicht minder wichtig zu sein als der neue Einsatz. Der didaktische, oft ziemlich handfest anmutende Gebrauch der Natur und der Kunst (ob bildlich oder plastisch) ist ja gerade für das Mittelalter charakteristisch, und eben diese allegorisierende Gesinnung ist es wohl auch, die sich in der Emblematik spiegelt, nur natürlich in erster Reihe ästhetisch oder ethisch, nicht religiös gedacht, und zu einem entsprechend veränderten Stilideal ausgeformt. Bemerkenswert ist auch, dass die mittelalterliche Tradition in Wandgemälden oder Bilderbogen überwiegend volkstümlich bestimmt, während die neue aristokratisch orientiert war, was sich sowohl in der Stoffwahl als auch in der Formsprache spiegelte. In den späteren religiösen Emblem Büchern gehen die beiden Tendenzen gewissermassen ein Kompromiss ein.

Für die Antike gab es bekanntlich keine strenge Sonderung zwischen den Künsten des Wortes, der Musik und des Bildes — alles war musische Kunst, und erst später fand eine Spezialisierung statt. Horaz leitet bekanntlich die Epistel *Ad Pisones* mit einem Vergleich aus der Malerei ein, und spricht von der *'aequa potestas'*, die nach altem Brauch für *'pictoribus atque poetis'* gilt, worauf dann die Kunsttheorie der Renaissance die folgenschweren Gleichungen *'poesis = pictura loquens'* und *'pictura = poesis muta'* bauen sollte. In der hellenistischen Zeit waren die Beziehungen zwischen Wortkunst und bildender Kunst besonders eng — die erstere wurde malerisch beschreibend, die letztere anekdotisch erzählend, beide mit Vorliebe ihre Themen in der Mythologie suchend. So entstanden Mischgenren wie z. B. Philostratos' *Imagines*, kurze Beschreibungen wirklicher oder erfundener Kunstwerke — oft mit einer witzigen Pointe —, die sich auch z. B. im Roman breit machten und als Bildgedichte in den beliebten Anthologien einen Platz fanden. Diese 'Wortbilder' oder 'Bildworte' entstammten freilich keiner blossen Modelaune, son-

dern hatten eine Vergangenheit als solide Gebrauchskunst — das *epigramma* war ja ursprünglich eine Aufschrift, sei es auf Stelen oder Vasen, erzählend oder hortativ geformt. Und als solche



Abb. 13. Militia divini amoris (Hugo, PD).

bildbegleitende Gebrauchskunst (wenn man das Wort so verwenden darf) zieht sich das Epigramm in wechselnder Gestalt vom Hellenismus durch das christliche Mittelalter, über Gemäldetitelus (programmatisch, erbaulich oder erzählend, im 13. Jhd. aussterbend) und Spruchbandtitulus bis zum spätmittelalterlichen Bilderbogen, welcher, Bild und Text vereinigend, zuerst gezeichnet oder gemalt, dann als Einblattdruck überall verbreitet wurde, in volkstümlicher oder streng künstlerischer Form (Rosenfeld a. a. O. I. 1—3; vgl. unsere *comic strips*). Der

weltliche Typus des mit Text versehenen Bildes lebte als Neuruppiner und in anderen Arten der *imagerie populaire* (vgl. z. B. *Duchatre/Saulnier, *L'imagerie populaire*, Paris 1925, van Heurck/Boekenoogen, *Hist. de l'imagerie populaire Flamande*, Bruxelles 1910,) bis zu den *comic strips* und dem Film der Neuzeit fort; sehr treffend reiht Leo Spitzer¹ auch das moderne Reklamebild in diese Tradition ein. Der geistliche Bildtypus, oft als Vorlage für den Kirchenschmuck verwendet, verband sich mit Genren wie Totentanz, *biblia pauperum* u. s. w., und lebt noch heute, zwar meistens in Einzelbildern, besonders innerhalb der katholischen Kirche fort. Auch verwandte Bildwerke weltlicher oder geistlicher Art, wie illustrierte Fabelsammlungen, Bestiarien, Lapidarien u. s. w., sowie Individualschöpfungen wie Brants *Narrenschiff* gehören zum Substrat der Emblemliteratur.

Das eigentliche Emblembuch konnte aber erst entstehen wo solche von den Gebildeten fast vergessene mittelalterliche Ansätze durch die mehrseitige Inspiration der wiedergeborenen Antike neues Leben erhielten. Einerseits wurden Werke der bildenden Kunst sowie die Bildepigramme der Anthologie gerade aus jener späten Antike ans Licht gebracht und durch den Druck verbreitet, andererseits wurde die längstvergessene 'Wissenschaft' der Hieroglyphenkunde wiederbelebt. Um 1419 wurde eine geheimnisvolle Handschrift genannt *Hieroglyphica* aufgefunden, die angeblich von einem gewissen 'Horapollo' (schon der Name deutet ägyptisch-griechischen Ursprung an) verfasst, von einem ebenso unbekanntem Philippos ins Griechische übersetzt worden war. Das Werk reizte den spekulativen Hang der frühen Renaissance, wurde charakteristischerweise auch in den Kreis der neuplatonischen Philosophie einbezogen, und zirkulierte in Abschriften, bis der immer wache Aldus 1505 die *editio princeps* herausbrachte. Die erste literarisch-bildliche Verwertung in Buchform dieser angeblichen Geheimsprache der hohen Priester Ägyptens war die berühmte *Hypnerotomachia Poliphili* (verfasst 1467 und 1499 von Aldus in schönster Ausstattung gedruckt), die in Text und Bildern von den geheimnisvollen Hieroglyphen Gebrauch machte, und so zu den Vorläufern der Emblemata gehört.

¹ *A Method of Interpreting Literature*, 134, N. 5, Northampton, Mass., 1949. In demselben Kapitel, *American Advertising Explained as Popular Art*, zieht er eine interessante Parallele zwischen der 'préciosité' und dem 'desengaño' des Barock und dem modernen Reklamestil (a. a. O. 119).

Die spätere Renaissance brachte bekanntlich der typographischen Tradition eine durchgehende Neuerung, nicht nur in Inhalt und Stil der Bücher, sondern auch in Format und Ausstattung. Statt der meistens etwas schwerfälligen Inkunabel wurde



Abb. 14. Cupido auf einen Liebhaber schiessend (Vanius).

besonders durch Aldus Manutius das Buch der Neuzeit entwickelt, wobei alles, Format, Satz, Papier, Einband, auf Handlichkeit, Billigkeit und dennoch Eleganz zielten. Diese Neuerung kam auch dem mit Bildern versehenen Buch, und dem Zeitgeist gemäss in erster Reihe dem weltlichen, zu gute. Nach diesem Muster wurde dann auch das Emblembuch, geradezu *das* weltliche Bilderbuch der gebildeten Stände, geschaffen.

Über dreissig Jahre sollten aber nach dem Erscheinen der *Hyperotomachia* vergehen, ehe das erste eigentliche Emblembuch in unserem Sinne gedruckt war, nämlich Andrea Alciatis *Emblemata*, das in sich Hieroglyphen, Fabeln, Sprichwörter, Epigramme u. s. w. vereinigte. Alciatis Buch, das aus der Zusammenarbeit italienischer und deutscher Humanisten hervorgegangen war (wie denn auch Dürers Ehrenpforte, die gewisser-

massen als ein Gegenstück zur *Hypnerotomachia* gelten kann), lag schon um 1522 vor, wurde aber erst 1531 in Augsburg gedruckt, mit einer Widmung an den hochverdienten Konrad



*Totendit arcum suum, et posuit me
quasi signum ad sagittam. Thren. 3.*

*Sus donc Amour, mon coeur effresche,
Bande ton arc, tire ta flasche.*

Abb. 15. Cupido/Jesus auf die ans Kreuz gebundene sponsa schiessend (Thea. Am.).

Peutinger. Der Erfolg war ungeheuer, und bald wurden in allen Ländern neue Ausgaben gedruckt; nur Aldus hielt sich hier zurück, und erst 1546 besorgten seine Söhne einen Druck von Aleiati. Man begnügte sich aber nicht damit, Alciati abzdrukken und zu übersetzen, sondern es erschienen auch eine ganze Menge Nachahmungen aller Art.

Gleichzeitig entstand eine sehr umfangreiche theoretische Literatur, auf deren Ausführungen über die Natur der Embleme,

ihre Eigenart den *imprese*, Devisen u. s. w. gegenüber, wir hier nicht eingehen wollen — dafür sei auf Giehlow, Volkmann und Praz verwiesen. Für unsere Zwecke können wir nach E. N. Thompson ein Emblem einfach als »a combination of motto, picture, and short poem used collectively to expound some moral or ethical truth« definieren; allerdings muss dann noch das Moment des verborgenen Sinnes hervorgehoben werden, das von der Auffassung der Hieroglyphen als einer Geheimsprache der hohen Priester bedingt, dem aristokratischen Ethos der Zeit besonders angemessen schien, wenn es auch bald in ein intellektuelles Spiel von *acutezza* oder Witz ausmündete. Als ein Emblembuch wollen wir eine Sammlung solcher Embleme in Buchform bezeichnen.

Von den vielen besonderen Unterabteilungen der Emblematik, wie Stammbüchern (worin die mittelalterliche allegorisierende Heraldik, von dem neubelebten Studium der römischen Münzen beeinflusst, weiterlebte), Ikonologien, wie Cesare Ripas (die, genau wie viele der oben erwähnten Einblattdrucke, vielen Künstlern und Handwerkern als Vorbilder dienten — vgl. z. B. E. Mâle, *L'art rel. après la concile de Trente*, Paris 1932), u. a. m. wollen wir hier absehen. Unter den eigentlichen Emblemsammlungen wollen wir im Folgenden grundsätzlich nur die erotischen und anti-erotischen betrachten, und von diesen besonders die niederländischen.

b. Die Liebesproblematik.

Amorem hęc audis, lector? ne time; castus est.
Ludimus; sed pię. Amorem profanum damus; sed
vt fugias; diuinum; vt sequaris.

Typus Mundi 1627.

Ehe wir nach dieser allgemeinen Übersicht über die formale Tradition zu einer spezielleren Behandlung der erotischen Emblembücher und ihrer Vorläufer übergehen, sind nach der Inhaltseite hin ein paar Worte über die Liebe, die treibende Kraft in der hier zu behandelnden Geistesrichtung notwendig. Wenn wir dabei einige Kategorisierungen der Liebe wagen müssen, geschieht es nur der besseren Übersichtlichkeit wegen, ohne jeden Anspruch auf philosophische Gültigkeit dieser Einteilungen. Denn wie wir schon im Vorwort angedeutet haben, sind die

Grenzen der Liebesarten schwankend, und das Liebesproblem stellt ein mit Tinte und Blut vieler Forscher reichlich getränktes Schlachtfeld dar.



Domine, ante te omne desiderium meum, & gemitus meus à te non est absconditus. Pfal. 37.
O

Abb. 16. Die sponsa, Liebespfeile ('desideria') gegen Gott aufsendend (Hugo, PD).

In der Auffassung des Verhältnisses zwischen Eros und Agape, weltlicher und geistlicher Liebe, scheinen zwei Richtungen vorzuherrschen: eine überwiegend protestantische, die einen platonisch anmutenden Dualismus behauptet, und eine katholische, die einen aristotelischen Mittelweg befürwortet. Beide wurzeln tief in der Geschichte, wohl auch in der menschlichen Denkart,

und wir wollen unter Bezugnahme auf die vorhandene Literatur eine eigentliche Stellungnahme nach Möglichkeit vermeiden.^{g)}

Die für uns wichtigste Form der geistlichen Liebe, welche in ihrer Gefühlshaltung vielleicht mehr Eroselemente als Agape enthält, ist die Jesusminne.^{h)} Wir verstehen darunter die Sehnsucht der christlichen Seele nach der Vereinigung mit Christus, ein



Abb. 17. Zwei Cupidines, sich gegenseitig verwundend (Vænius).

totales Aufgehen in ihm unter Verlust der eigenen Individualität, das von gewissen inbrünstigen Naturen schon aus der Zeitlichkeit heraus angestrebt wird. Das Bedürfnis, diesem unbeschreiblichen Erlebnis menschlich verständlichen Ausdruck zu geben, verweist, wie es scheint mit einer universalen inneren Notwendigkeit, die Schilderung auf den Wort- und Gedankenschatz des weltlichen Eros, die einzige diesseitige Parallelerscheinung. Hiermit entsteht aber für den frommen Sinn ein neues Problem: wie kann bei der Verwendung profaner Worte und Vorstellungen jedes profane Missverständnis vermieden werden?

Historisch trat in dieser Situation wieder das mittelalterliche Universalmittel, die Allegorese, hinzu. Es war gelungen, die

jüdischen Liebeslieder des Hohen Liedes, nach einigem Bedenken, als ein allegorisches Hochzeitsgedicht in den Kanon aufzunehmen (z. Teil nach dem Vorbild der rabbinischen Tradition), und so das erotische Vokabular für die Kirche zu ge-



Abb. 18. Cupido/Jesus und die sponsa, sich gegenseitig verwundend (Embl. d'Amour Divin).

winnen, wodurch auch die Sprache der Mystiker eindeutig geheiligt wurde. Diese Deutung wurde in den HL-Kommentaren von Origenes festgelegt. Zuerst wurde sie auf das Verhältnis zwischen Gott und der ihn liebenden Seele angewendet, in einem späteren Kommentar verstand Origenes aber unter der Braut bald die Einzelseele, bald die Kirche. Zu diesen beiden Deutungen gesellte sich später noch eine mariologische, wonach die Braut Maria war, und schliesslich wurden alle drei oft als sensus triplex vereinigt. Bernhard von Clairvaux, der für die spätere Jesusminne massgebend wurde, stellte aber wieder die Braut-Einzelseele Deutung in den Brennpunkt seiner stark erotisch gefärbten

Hingabe an den für ihn fast menschlich gewordenen Jesus. Das so entstandene Liebespaar Jesus-Anima wird bald als erwachsen, bald als kindlich aufgefasst, letzteres wohl teils als Ergebnis des



Abb. 19. Die sponsa, den himmlischen Cupido erwählend, den irdischen abweisend (Hugo, PD).

wachsenden emotionalen Interesses für das Christkind im Weihnachtsmysterium (die Analogie zu der mystischen Wiedergeburt Christi in der Seele liegt nahe), teils vielleicht unter Einfluss der bildenden Kunst, welche die Anima oft diminutiv, bzw. kindlich darstellte, hierin antiken Vorbildern folgend (vgl. unten). Das Jesus-Anima Motiv wird also sowohl bildlich als auch literarisch gestaltet, und Text und Bild wachsen oft zu einem Zyklus an, der wahrscheinlich mit anderen Zyklen, wie z. B. dem Marienzyklus (vgl. die mariologische Deutung des HL), dem Katharina

von Alexandrienzyklus (worin ja auch von einem sponsalium die Rede war), in Wechselwirkung trat. Solche Darstellungen begegneten den Menschen des ausgehenden MA überall, graphisch und malerisch, in Grosskunst und Kleinkunst. Einige davon lebten in den folgenden Jahrhunderten weiter.

Was die Gestaltung der weltlichen Liebe im MA betrifft, scheint soviel festzustehen, dass sie formal und inhaltlich von der geistlichen beeinflusst war; da man zugleich mit einer gegenseitigen Einwirkung rechnen muss, ist aber die Reihenfolge und der Umfang der Impulse schwieriger zu ermitteln. Dass sich dabei die weltliche Liebe für den mittelalterlichen Menschen der geistlichen grundsätzlich unterordnen und vielleicht sogar mit Hilfe der letzteren ganz vertilgt werden musste, scheint im allgemeinen festzustehen, und wird auch nicht durch verschiedene Sonderfälle entkräftet.¹ Das Phänomen der Liebesallegorie, oft zur 'Liebesreligion' gesteigert, worin die weltliche Liebe systematisch und rückhaltlos gefeiert wurde, mit einem Ritual und Dogmatik, die eine genaue Parodie der kirchlichen darstellten, war ja doch

¹ In der in Anm. j angeführten Arbeit von P. Rousselot wird auf zwei Hauptauffassungen des Liebesproblems hingewiesen, wovon uns hier die erstere interessiert: dass amor im Grunde *eine*, natürliche Kategorie ausmache und an sich gut sei, nur dass die Liebe eine falsche Richtung nehmen könne. Wenn wir neben dieser theoretischen auch die öfters hervorgehobene psychologisch nachfühlbare Ähnlichkeit (oder sogar Identität) zwischen weltlicher u. geistlicher Liebe im Auge behalten und ferner bedenken, dass die neueren Vulgärsprachen den Unterschied zwischen caritas und amor nicht unmittelbar kennen, werden vielleicht die vielen 'Überbrückungen' der Kluft verständlicher, die wir in dieser Untersuchung bemerkt haben und bemerken werden.

Dass eine solche Überbrückung nicht immer bona fide geschieht, ist wohl menschlich. Wir haben schon die 'Liebesreligion' erwähnt, und hierhin gehören wohl auch die Verwendung von HLstellen in Liebesbriefen und -werbungen, worauf Kohlhaussen 26 u. No. 55 aufmerksam macht, mit Hinweis auf Lassbergs *Liedersaal* I, No. 1—23. Die Stellen, von K. nicht einzeln angeben, sind (Seiten u. Zeilenzahl der 1846 Ausgabe, von HL Kap. u. Vers gefolgt): 14, 130/4, 8; 34, 38/5, 6; 34, 55/2, 2; 34, 64/2, 16 od. 4, 5; 39, 23/8, 6; 99, 5/3, 1; die meisten Zitate etwas verdreht. Besonders lehrreich ist der Brief No. 9, wo der Verf. 'in artibus' (sollte wohl 'in actibus' sein — ob der Hrsg. fehlgelesen hat, oder der Verf. an die Ovidische ars gedacht hat, mag dahinstehen) gelesen haben will: 'Multa excedit caritas/Virtutes . . . Liebi für trifft tugenit vil' — eine wirklich gelungene Verdrehung und Deutung von Cor. I, 13, 13, m. Gleichsetzung v. caritas u. eros!. Hierauf folgt noch ein 'ouidius' zitat, u. eine HLartige Stelle. Dass mehrere dieser Briefe die Liebste mit 'gabriellis ave', also einem Mariengruss anreden, kann kaum verwundern. Ähnliche Beispiele aus der mlat. Dichtung bei Guy de Valous, *La Poésie amoureuse en langue lat. au MA, Classica et Mediaevalia* XIII.2. 310 (1952). Kunstgewerbliche Belege sind z. B. das Minnekästchen, Kohlhaussen Kat. No. 55 m. der Inschrift: Vul[n]erasti cor meum soror mea [sponsa] quia amo[re] la[ngueo] (HL 4,9 u. 5,8, letzteres v. K. nicht erkannt); und ein ähnliches Koechlin 1270 bis, mit Martyrien und Liebesszenen in wechselnder Folge.

nur durch eine 'suspension of disbelief' (wenn man Coleridge's Ausdruck so verwenden darf) möglich, einen momentanen Abfall von dem rechten Glauben, den C. S. Lewis schön mit der Pause der Schulkinder vergleicht, wonach 'we hear the bell clang; and the children, suddenly hushed and grave, and a little frightened, troop back to their master' (a. a. O. 43). Aus dieser 'ketzerischen' Einstellung erklärt sich die unten erwähnte stattliche und sympathische Cupidogestalt der französischen Tradition, während zur selben Zeit die orthodoxe Einstellung dem amor carnalis gegenüber in der nachher anzuführenden schamlos entblösten weiblichen Gestalt Ausdruck fand.

Weitere Bemerkungen über die Liebe werden im Laufe der Untersuchung der Cupido- und Animagestalt folgen, und für die spätere Entwicklung verweisen wir auf den Abschnitt über den Petrarchismus.

c. Die Cupidogestalt.

Unter den Versuchen, Entstehen, Wesen und Wirkung der Liebe anschaulich zu machen, spielte seit sehr früher Zeit in Philosophie, Religion und Dichtung — Gebiete, die sich früh wie spät nicht leicht voneinander trennen liessen — die Personifikation eine grosse Rolle. Und Hauptzüge aus der Entwicklungsgeschichte dieser Personifikation der Liebe, welche bald männlich, bald weiblich auftritt, sind es, die uns hier beschäftigen sollen.

Die Besprechung der Cupidogestalt führt uns wieder auf die Antike zurück, und wieder zeigt sich die Kurve eines diminuendo, von dem mächtigen Eros der Frühzeit zum zierlichen putto des Hellenismus und der Renaissance. Hesiods kosmogonischen Eros, einen der ältesten der Götter, finden wir bald bei Sophokles auf den weichen Wangen der Mädchen lauernd. Hier hat er noch seine gefährliche Gewalt nicht verloren, aber mit der Zeit wird er in mehrere kleine Eroten gespalten, deren lustiges Treiben zu einem Lieblingsthema der alexandrinischen Dichtung und Kunst wird, wie wir es aus der Anthologie und den reichen Villen Pompeiis kennen, wo sie als Bäcker, Fischer, Jäger u. s. w. auftreten.

Die ältere Kunst stellte Eros als einen geflügelten, nackten oder leicht bekleideten Knaben oder Epheben dar, anfänglich mit einer Leier als Attribut (vgl. Roscher, Lex. d. Griech. u. Röm.

Mythologie s. v. *Eros*, 1350—51, 1354, und Daremberg/Saglio, *Dict. des Antiq. Gr. & Rom.* s. v. *Cupido* I, 2, 1595—1611), erst später mit dem uns so wohlbekannten Bogen (Roscher 1363—64), wozu dann noch die Fackel kommt. Die hellenistische Kunst verwandelt, wie angedeutet, den erhabenen Gott in einen ganz menschlichen, mutwilligen Knaben, und wie die Gestalt, so werden auch die Wirkungen des Eros verkleinert und filigranartig ausgearbeitet.¹ Die Vorstellung von dem Liebeskampf zwischen Mann und Weib wird in der römischen Elegie, besonders von Ovid (vgl. z. B. *Amores* I, viii, II, xii u. s. w.) als eine *militia Veneris* behandelt, ein langer Feldzug, worin der Liebhaber als Taktiker, und leider auch als gemeiner Soldat, vor der Spröden Tür Kälte und Regen duldend, die Geliebte wie eine befestigte Stadt belagern muss, alles unter Aufbietung der gehörigen militärischen Fachausdrücke.² Der erste Schuss wird gewöhnlich von unserem kleinen Bogenschützen Cupido gelöst, der oft aus den Augen der Dame den Liebespfeil ins männliche Herz sendet. Auch diese Metapher von der Liebesgewalt der Augen ('Liebe auf den ersten Blick'), die ursprünglich sicher ein seelisches Erlebnis ausdrückt (auch in unliterarischen Kreisen kommt sie vor), und wahrscheinlich mit den frühen Theorien über den Sehvorgang zusammenhängt (eine Frage die wir an anderer Stelle zu behandeln hoffen),³ wird im Laufe der Zeit

¹ Zur frühchristlichen Verwendung der Eroten auf Sarkophagen u. s. w. (rein ornamental oder symbolisch, z. B. als Fischer m. Anspielung auf die ichtys-Symbolik) vgl. Cabrol, *Dict. d'Archéol. Chrét.*, s. v. *Amours* I.21606—48, u. Kraus, *Gesch. d. chr. Kunst* I.405, Abb. 320; man ist versucht, diese Darstellungen mit den spätmittelalterlichen von Christus als Arzt, Fuhrman u. s. w. zu verbinden (vgl. H. Bergner, *Hb. d. kirchl. Kunсталterthümer* 443, Lp. 1905), und auch ein Motiv wie die Sündenwäsche (Bergner Abb. 80 — vgl. die verständnislose Besprechung Molsdorf 1043 n) könnte hierher gehören. Ob hier Einfluss oder reine Analogie vorliegt, wagen wir nicht zu entscheiden. Was dagegen die Embleme betrifft, steht der spätantike Einfluss fest, und der ma kommt uns nicht unwahrscheinlich vor.

² Eine nützliche Übersicht bietet Alfons Spies, *Militat omnis amans* Diss. Tübingen 1930; für die spätere Zeit vgl. *Ann. j. Treffend* macht Pyritz 74 auf die Entwicklung von der sinnlich frohen, konkreten Ausgangsstufe, *dulcis militia Veneris* zu einer abstrakteren, empfindsamen Stufe aufmerksam — man möchte fast sagen, von dem *duellum* zum *bellum*, von der Taktik zur Strategie. Für die mystische *militia Dei* vgl. Reitzenstein, *Die hell. Myst. rel.* 3/1927, 194 f., Lüers, *Sprache d. Mystik* 244; (natürlich ist hierbei Hiob VII.1: 'Militia est vita hominis super terram'. nicht zu vergessen). Die ähnliche *militia* der Renaissance (z. B. Erasmus' *Enchiridion Militis Christiani*) ist stoischen Ursprungs. Zu einer *militia castitatis* unter Jesu Führerschaft ruft Sarbievius *Epigr.* XII,318 f. auf.

³ Wir haben soeben mit Freuden bemerkt, dass dieser Gesichtspunkt schon von einem Religionshistoriker angedeutet worden ist, z. T. auf Grundlage des auch von uns gesammelten Materials: Johan Lindblom, *Det solliknande Ögat, Svensk*

spielerisch verkleinert. Schon bei Aischylos begegnet der Ausdruck 'ὄμματων βέλος', und in später Zeit, im Roman und in der Anthologie¹⁾ wird die Vorstellung zum festen Bestandteil der zierlichen Liebesphilosophie (wenn man für so leichte Waare so



Cupidinis Viæ Poëia.

*Iesus et L'ame d'un effort
Doment a Cupidon la mort.*

Abb. 20. Cupido/Jesus und die sponsa als Sieger über den Cupido carnalis (The. Am.).

teologisk Kvartalskrift III.231—47 (1927). Lindblom skizziert die Wanderung des Motivs von der frühen Naturphilosophie über Mysterien u. Volksreligion zum Christentum und deutet seine literarische Verwertung an. Dieser Aufsatz ist der einzige uns bekannte Versuch, das Problem synthetisch zu behandeln (vgl. unsere Anm. 46 u. 48). — Der neuere Artikel von R. Bultman, Zur Gesch. d. Lichtsymbolik im Altertum, *Philologus* 97.1—36 (1948) hilft uns nicht viel. Hinweise auf die ältere Literatur bei J. I. Beare, *Greek Theories of Elementary Cognition*, Oxf. 1906; eine interessante Behandlung der empedokleischen Sehtheorie mit Hinweisen auf neuere Literatur bringt W. J. Verdenius in *Studia Varia* C. G. Vollgraff . . . oblata, 155—64, Amst. 1948. Das Neueste ist Kurt v. Fritz, *Democritus' Theory of Vision* in 'Science, Medicine and History. Essays . . . in Honour of Charles Singer', 1.83/99, Lond. 1953.

schweres Wort verwenden darf) und Liebessprache, meistens in Verbindung mit dem kleinen Bogenschützen, der wie oben angedeutet auch in der römischen Elegie als *pharetratus Amor* sein



Abb. 21. Satirisches Idealbild der petrarchistischen Dame (Harsdörffer, Frauen Zimmer Gesprächspiele).

Spiel treibt. Aus diesen Quellen, besonders Ovid (und vielleicht auch unter Einwirkung arabischer Literatur — siehe Anm. j unten) fand diese immer komplizierter werdende Liebesmetaphorik in der Provence Aufnahme und Weiterentwicklung,

blühte auch in Sizilien auf, und ging in den dolce stil nuovo über, spielte ferner im Minnesang und in der Vagantendichtung eine grosse Rolle¹⁾. Diese mittelalterliche Tradition lebt wohl gewissermassen in der Renaissance fort, wird aber durch die wachsende direkte Kenntnis der antiken Quellen neu überformt. Auf die grundlegende Bedeutung der neuplatonischen Liebes-



Abb. 22. Dame, mit Augenpfeilen einen Jüngling verwundend (Vænius).

theorien im allgemeinen können wir hier nicht eingehen — hierfür ist z. B. Erwin Panofsky, *Studies in Iconology* Kapp. IV—VI (1939) mit seinen reichen Hinweisen ein sehr fruchtbarer Ausgangspunkt. Sein viertes Kapitel 'Blind Cupid' ist aber für unsere speziellen Interessen wichtig, da dort viele Aspekte der ikonographischen Schicksale der Cupidogestalt vom ausgehenden Mittelalter bis zur Renaissance behandelt sind. Eine ausreichende Gesamtdarstellung dieser sehr interessanten und etwas komplizierten Entwicklung liegt unseres Wissens nicht vor, und wir können hier nur vorläufige Andeutungen auf Grund von Panofsky und anderen Quellen bieten. Soviel wir sehen können, tritt im Mittelalter die Liebe in zwei Hauptgestalten auf, die ungefähr

den klassischen Venus-Cupido entsprechen: einer weiblichen und einer männlichen. Panofsky 98 ff. stellt folgende historische Klassifizierung auf: auf der einen Seite eine ma 'Paraphrase' des antiken Cupidos, allegorisch/moralisch aufgefasst, die in der



Abb. 23. Geistliches Augenpfeilmotiv (Berthod, Embl. sacr.).

mythographischen Literatur zuhause ist; auf der anderen eine ma. Neuschöpfung, als reine Personifikation des idealisierten Liebesgefühls, die in der episch/lyrischen Liebesallegorie auftritt. In beiden Gestalten leben antike Züge fort, und dass sie vom MA nicht immer streng unterschieden wurden, kann nicht überraschen. Die letztere Personifikation tritt sowohl in weiblicher wie in männlicher Gestalt auf. Weiblich ist sie in der Provence,

wo auch das wort *amors* ein Femininum ist; leider haben wir keine ikonographischen Belege aus diesem Kreis auftreiben können (zu überlegen wäre vielleicht hier wie anderswo, ob der bei Prudentius als weiblich geschilderte Laster-Amor an der Bildung der neuen Liebesgöttin mitwirken konnte). Als Frau Minne ist sie uns aus der deutschen MAdichtung bekannt,^{k)} wo sie oft mit Cupidoattributen wie Pfeil u. Bogen (bzw. Pfeil/en allein) — für die bekannte allegorische Auslegung der Pfeile aus Gold, Blei u. s. w. siehe Panofsky 102 n. 19 — zuweilen mit Fackel, manchmal auch geflügelt auftritt^l. Wie Cupido bringt sie mit ihrem Pfeil den Anfang der Liebe, ist aber auch *arbitra elegantiarum* und *morum* in Liebesfragen. Doch erscheint zu derselben Zeit der männliche Cupido in Bild und Literatur, meistens als Knabe mit den antiken Attributen samt Blindheit und Krone.¹⁾ Die Verwirrung dieser Lage, wo gleichzeitig Frau Minne/Venus, zwei Söhne Amor und Cupido (zuweilen sogar eine *Frau* Amor und *Venus* Cupido) in der Dichtung auftraten, erhellt deutlich aus vielen Stellen.^{m)} Und hierzu kommen ja noch die Begriffseinteilungen der Liebes-

¹ Bemerkenswert ist dass in moralisch-religiöser Umgebung die Minne immer nackt erscheint (so z. B. Oechelhäuser a. a. O., Panofsky Abb. 85, vgl. 84, mit dem Hurenschleier Kohlhaussen 45, m. Hinweis auf Kristeller, *Holzschritte . . . zu Berlin* 1915, Abb. 186), in weltlicher dagegen schön gekleidet (*Manesse HS* a. a. O., Kohlhaussen u. Kurth passim). Die grundverschiedene Haltung der Nacktheit gegenüber im MA u. d. Renaissance tritt in dieser Verbindung schön zutage, wenn man an die neuplatonisch inspirierte Darstellung der himmlischen u. d. irdischen Liebe als einer nackten (*nuda Veritas*) bzw. bekleideten Frau denkt — z. B. das berühmte Bild Tizians (Panofsky Abb. 108, vgl. S. 150 f.; *Herkules* 173 ff.) — die mit der ma. Tradition der bekleideten Virtus u. der nackten Voluptas kontrastiert. Sehr instruktiv zeigt Panofsky, wie die ma. Tradition auf das übernommene antike Herkules am Scheidewege-Motiv zuerst unmittelbar übertragen, später unter Eindruck der Renaissanceauffassung der Nacktheit dahin geändert wurde, dass Virtus schlicht und zent (schliesslich nackt), Voluptas dagegen reich und prahlend gekleidet sind (siehe bes. *Herkules* Abb. 30,47; 52,96). Wir wollen hier nicht den Versuch machen, auch eine Geschichte der Venusgestalt zu schreiben, möchten aber erwähnen, dass Venus-Minne anscheinend eine Parallele zum Cupidomotiv bildet: auf der einen Seite lebte die antike (wenn auch ma. überformte) Venus fort, auf der anderen entstand die neue Personifikation der Liebe, Frau Minne; natürlich wurden die beiden Typen oft nicht streng geschieden (ein Beispiel ist wahrscheinlich Koechlin, Ivoires 1160 A, ein Parisurteil, wo Venus in antiker Nacktheit, aber mit einem Minnepfeil auftritt; allerdings war sie den Alten als Liebesschütze nicht ganz unbekannt: vgl. z. B. Anthol. Gr. V,98). Für die Aufnahme u. Überformung der Venus im MA und in der Renaissance sind die Bemerkungen von A. Warburg, *Ges. Schriften I—II* (1932) passim (Register!), F. Saxl (Vorträge d. Bibl. Warburg I,3—8, 1923) u. Panofsky a. a. O. (bes. Kap. V—VI) aufschlussreich. Für die oben erwähnte Nacktheitsfrage sind die Parisurteile Schubring, *Cassoni* No. 163, 165, 168 interessant, wo derselbe Künstler bei demselben Motiv zwischen Nacktheit und Bekleidung wechselt, und zwar so, dass wider den Sinn der Geschichte bald Venus bekleidet, bald alle drei Göttinnen nackt auftreten.

arten, der weltlichen in hohe und niedere Minne (später alte u. neue: Matthaei 23 f., Kohlhaussen 43 f.), der geistlichen in mehrere Liebeskategorien (vgl. E. Wechssler, Kulturproblem I, 313 ff., u. die Anm. k angeführten Werke passim), häufig durch eine Parallelisierung Minne-Caritas überbrückt (vgl. Banz 83, Wechssler a. a. O. sowie *Eros u. Minne*, Vortr. d. Bibl. Warburg 1921/22, 69—93).

Durch den Einfluss der provenzalischen weiblichen Liebe wurde nach Panofsky auch in die französische Literatur, die sonst von einem stattlichen männlichen Amor beherrscht war,¹⁾ Unsicherheit hineingetragen.¹ Auf Sizilien konnte man am besten den antik geprägten Knaben, während zur Zeit Dantes eine weibliche Liebe, welche wie die *donna angelicata* einem Engel gleichsah, in die Literatur Eingang fand, anscheinend ohne bildlichen

¹ Wir möchten hier noch auf die Darstellung von Amor im Baume hinweisen, die Panofsky 101 auf Apuleius' Amor und Psyche zurückführt (nach Schubring, *Cassoni* Textbd. S. 303 ist jedenfalls die ital. Darstellung des Motivs den Weg über Boccaccio gegangen, vgl. sein Suppl. No. 912, 915). In Übereinstimmung mit dem regen Interesse des MA für Baumsymbolik wurde das Motiv ungeheuer beliebt; Panofsky Abb. 75 (= Kuhn Abb. 7) repräsentiert die Rosenroman-HSS, und Koechlin bringt zahlreiche Versionen (*Ivoires*, No. 1068, 1071, 1076, 1079, 1148, 1203, 1221, 1226); typologisch ähnliche, wenn auch inhaltlich verschiedene Baumotive sind: König Mark im Baume, Tristan und Isolde belauschend (z. B. Koechlin No. 1058, 1281); Thisbe im Baume (das. No. 1285); ein geistliches Baummotiv, das oft dem Dieu d'Amour nahekommmt, ist Gott im brennenden Dornenbusch (z. B. Kurth II, 99 (vgl. auch Zachäus im Baume Koechlin 788, 795 u. s. w.)). Für den eigentlichen 'Minnebaum', siehe Matthaei 55 No. 4, 57 No. 5; einen geistlichen Minnebaum bespricht Preger, *Deut. Mystik* II, 48 ff. (vgl. Lüers 94 f., 134 f.). Einen stilisierten Minnebaum reproduziert Suchier/Hirschfeld, *Frz. Lit. Gesch.* I, 91 Lpz. 1913 aus Mattfré d'Ermengau, womit man den stilisierten Lebensbaum bei Kraus, *Gesch. d. christl. Kunst* II, 1, 192 (Text das. 278 f.) vergleichen kann (hierbei muss man auch die beliebte allegorische Antithetik des paradiesischen Lebensbaums, der durch Adams Fall zum Todesbaum wurde, und des Kreuzes Todesbaum, der durch Christus, den neuen Adam, zum Lebensbaum wurde, bedenken — siehe Molsdorf, *Symbolik* 192 ff. u. vgl. R. Muther, *Die deut. Bücherillustration* Taf. 61, 62, Lpz. 1884). Auch einen *arbor vitiorum* und einen *arbor virtutum* kannte man (vgl. z. B. den stilisierten Lasterbaum des Arundel Psalters bei O. E. Saunders, *Engl. Buchmalerei* II Taf. 105, Firenze/München 1927; und Kuhn Abb. 13, von E. Måle, *L'Art rel. du XIII Siècle* 145 ff. Paris 1898 interpretiert). Ikonographisch scheinen diese schematischen Bäume nach dem Muster der Wurzel Jesse gebildet zu sein (so wohl auch bei der Anfangsill. des Rosenromans, Kuhn Abb. 3, 10 u. s. w.). Einen sehr interessanten, illustrierten Überblick von dem sonst versäumten Gesichtspunkt der Volkskunde aus bietet Otto Lauffer, *Geister im Baum* (in *Volkskundliche Gaben John Meier ... dargebracht*, S. 104—20, Berlin 1934). Dagegen scheint die ethnographisch betonte Arbeit von Uno Holmberg, *Der Baum des Lebens*, Helsingfors 1922 (*Annales Acad. Scient. Fenn.*, Series B. 16) für unsere Zwecke belanglos zu sein. — Wenn wir das Baummotiv so ausführlich besprechen, geschieht es, weil das TN Titelkupfer mit seinem Christus/Cupido an dem Lebens/Minnebaum gekreuzigt, sich bewusst oder unbewusst dem uralten Thema als eine Variation anschliesst.



Abb. 24. Allmacht der Liebe. Amor divino (?) mit Vogelklauen auf einem Pferde stehend verwundet alle Anwesende (MS Barberiniano 3953).

Niederschlag zu erlangen. In Italien vollzog sich aber auch die Verschmelzung des überlieferten mittelalterlichen Epheben-typus mit dem antik inspirierten putto der angehenden Renaissance (Panofsky 120 f.).¹ Unter den Förderern der Cupidogestalt



Abb. 25. Cupido triumphans (Thronus Cupidinis).

ist besonders Petrarca zu nennen, dessen Trionfi nicht nur der Kunst der unmittelbaren Folgezeit sehr wichtige Inspiration brachten, sondern auch noch im 17. Jahrhundert und später Widerhall fanden, in Aufzügen und auf der Bühne sowie in den Emblembüchern.⁹⁾

Schliesslich müssen wir noch ein paar Worte über die Blindheit Amors (u. der Frau Minne) sagen. Dieses auch für unsere eigentliche Periode wichtige Attribut ist, wie Panofsky zeigt, in der Kunst nicht primär ein Erbe der Antike, sondern ist aus einer mittelalterlichen Entwicklung hervorgegangen: 'Blind Cupid

¹ Die frühe, feindliche Haltung Amor gegenüber führte zu der Darstellung eines kleinen dämonisierten Cupidos mit Tierklauen (Panofsky 115 ff., Abb. 88—89, 91) — gerade dieser teuflische Cupido wurde aber dann von einem ital. Poeten zum amor divino gemacht und so wieder 'gerettet' (Panofsky 117 ff., Abb. 90; vgl. unsere Abb. 24.)

started his career in rather terrifying company: he belonged to Night, Synagogue, Infidelity, Death . . .' (112). Dies gilt wohl aber wesentlich von der religiös-moralischen Auffassung. Was die weltliche Literatur betrifft, möchten wir annehmen, die



Abb. 26. Venus triumphans (Vænius)

Blindheit, wo sie überhaupt vorkommt, sei eher durch Analogie zu Ausdrücken der klassischen erotischen Terminologie wie *caecus amor* bestimmt, und hier bezeichnet *caecus* etwa das 'unsichtbare', ungeahnte, plötzlich aufwallende Gefühl, also Eros als *nosos*, *mania* (vgl. Rohde, *Der griech. Roman* 167 f.). Die beiden Ansichten liessen sich wohl auf die Dauer nicht von einander scheiden, und so herrschte denn auch in dieser Hinsicht eine Zeitlang Verwirrung, und der kleine Gott wurde bald blind, bald sehend dargestellt (vgl. Panofsky 121 ff.). Bei den Platonikern gebiert die Unsicherheit ein bewusstes, dualistisches Thema, Eros-Anteros, wobei der letztere, sehend, für die reine Liebe steht, der erste, blind, für die unreine.¹ Aus diesem Thema wird in

¹ Wie Panofsky zeigt, beruht dies auf einer Missdeutung: aus Platons Anteros = Gegenliebe, wird Anti-eros; seine Abb. 100 (aus Alciati) u. 101 (aus Achilles Boechius 1574 S. XLIV) sind besonders deutliche Beispiele. Diese Missdeutung wurde

den Emblembüchern eine Art neuer 'Liebeskampf', nicht zwischen den Liebhabern, sondern zwischen Eros und Anteros (Panofsky 126, mit Hinweisen) die teils unter sich kämpfen, teils sich gegenseitig um die Gunst der Liebhaber bemühen; das Thema wird bald ernst, bald bloss spielerisch abgehandelt.¹

Die Erosen trieben also ihr Spiel in vielen Emblembüchern des 16. Jhdts von Alciati aufwärts, stellten aber hier nur ein Motiv unter mehreren dar.² Erst am Anfang des 17. Jhdts erschienen in den Niederlanden die ersten rein erotischen Sammlungen, durch ein Büchlein mit dem Ovidischen Motto 'Quaeris quid sit Amor' eingeleitet, dessen Vorwort von einem gewissen 'Theocritus a Ganda' signiert war, der sich später mit Daniel Heinsius identisch erwies.³ Das Bändchen ist ganz auf Liebe eingestellt, textlich teils durch Ovid, teils durch seine petrarchistischen Nachfolger bestimmt; bildlich zeigt es einheimische (z. B. Windmühlen) und alexandrinische Motive, von Cupido als Löwenreiter, Vogler, Destillator u. s. w. beherrscht. Das Titelpuffer mit seinem stammbuchartigen Aufbau (zwei Schilder u. Cartouchen für Wappen bzw. Namen freigelassen) deutet auf eine Bestimmung als Liebesgabe (also eine Art modernisiertes Minnekästchen) eines Mannes an seine Geliebte. Heinsius' Werk

wohl durch allgemein bekannte Antinomien wie Christ-Antichrist den Menschen der Zeit nahe gelegt, und die von Praz 135 zitierte 'Antithesis Christi et Antichristi' bildet eine schöne Parallele zu dieser philosophischen Eros-Anteros-Auffassung, die dann später wieder geistlich gedeutet in 'Amoris divini et humani Antipathia' eingefügt wird (Praz 135; P. scheint von der Antithesis nur die Ausgabe 1578 zu kennen — eine frühere erschien 1557, betitelt 'Antithesis de præclaris Christi et indignis Papæ facinoribus', die ikonographisch, trotz stilistischer Modernisierung, unverkennbar auf die undatierte, von Lucas Cranach illustrierte 'Antithesis figurata vitae Christi et Antichristi' (Graesse, Trésor I,151: Wittenberg um 1522) zurückgeht.

¹ Die Bestrafung des Eros (durch Anteros oder tugendhafte allegorische Gestalten) setzt, wie Panofsky zeigt, ein beliebtes hellenistisch/ römisches Motiv fort (126, Note 79 u. 130, Abb. 122, farbig bei R. Curtius, Die Wandmalerei Pompejis, Abb. 165). Ausonius' Cupido cruciatus ist für uns in Bezug auf das Titelpuffer der TN besonders interessant, auch weil das Gedicht nach Ausonius Einleitung von einem Wandgemälde inspiriert ist, und so wieder ein Beispiel für bildlich/literarische Wechselwirkung darstellt. Das Motiv war in Italien besonders beliebt, z. T. durch Petrarca's Trionfo della Castità, wo der gefesselte Cupido auf dem Wagen der Keuschheit zu sehen ist (ein gutes Beispiel von Signorelli: D'Essling, Pétrarque S. 185; weitere Warburg, Ges. Schriften I, Abb. 48, (wo das Motiv nach dem Vorbild eines hl. Sebastian gestaltet ist) Schubring, Cassoni 482, van Marle II, Abb. 116.

² Von hier ab beruht die Darstellung in wesentlichen Zügen auf Mario Praz, Studies in 17. Century Imagery I (Text), London 1939, u. II (Bibliographie) das. 1947. 'Praz' bezieht sich im folgenden auf den Textband (bes. Kap. III).

wurde mehrmals neuedruckt und eifrig nachgeahmt. Uns interessiert besonders Otho Vænius (Otto van Veen) der 1608 seine *Amorum Emblemata* erscheinen liess, eine Sammlung im

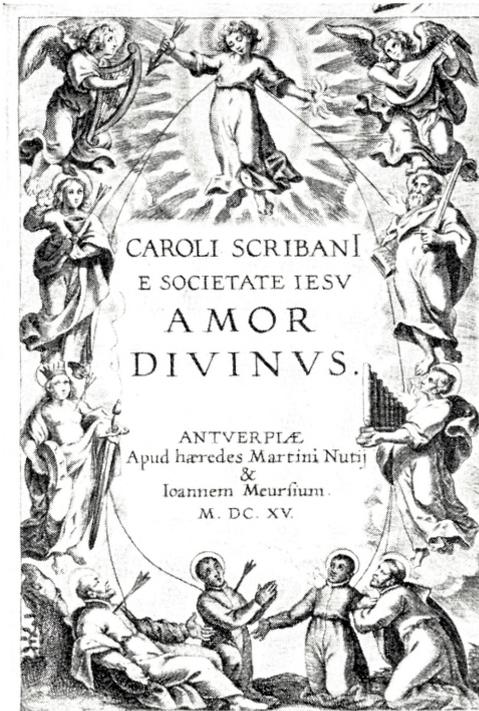


Abb. 27. Cupido/Jesus triumphans (Scribanius, Amor divinus).

Geiste Heinsius', die aber im Gegensatz zu diesem öfters *zwei* Cupidines zeigt, die sich äusserlich gleichen (fast immer ohne Band, obgleich einmal blind, S. 61 und S. 157 von *caeca Fortuna* geblendet). Wie sie äusserlich nicht von einander geschieden sind (etwa als reine u. unreine Liebe), ist auch ihr Benehmen nicht eindeutig geschildert. Zuweilen lieben sie sich, zuweilen schlagen sie sich, bald fleht der eine, bald der andere um Gegenliebe; und auch wenn nur ein Cupido da ist, wechselt seine Rolle, und er steht bald als Sieger, bald als Opfer da. Von einer durchgeführten Allegorie ist mit anderen Worten nicht die Rede. Vielmehr scheint es, als ob Cupido bald als Liebesgott (zuweilen

'redupliziert') auftrete, bald für den einen oder anderen des Liebespaares stehe — also eine sehr labile, undurchsichtige, aber potentiell fruchtbare Lage. Die nächste Stufe in der Entwicklung werden wir am Ende der Anima-Untersuchung behandeln.

d. Die Animagestalt.

Die Untersuchung dieser Gestalt führt uns wieder auf die Antike und auf Roschers Lexikon zurück. Nach den Ausführungen s. v. *Psyche* (III, 2, 3201—3256 — vgl. auch Daremberg/Saglio IV 743—50) lassen sich drei Hauptformen der Seelendarstellung beobachten: die des Seelenvogels (3213 ff., Abb. 1—4; vgl. das christliche Symbol der Taube), die des eidolon (3222 ff., Abb. 15—18), und die des Schmetterlings (3254 ff., Abb. 19—20), wovon uns hier überwiegend die beiden letzten interessieren. Die eidola kommen geflügelt (Abb. 15—18) oder ungeflügelt vor (Abb. 14, bewaffnet; nackte Darstellungen bei Cabrol, *Dict. d'Archéol. Chret.* s. v. *Ame*; I, 1470—1554, Abb. 363—64; mittelalterliche Belege sind allgemein bekannt, und wir verweisen auf das berühmte Altarbild der Lübecker Marienkirche als ein schönes Beispiel). Der Schmetterling interessiert uns nur als Ausgangspunkt für die Darstellung der Psyche, die aus dem Amor u. Psyche Motiv hervorgeht (Roscher 3237 ff., Abb. 20—26; Cabrol Abb. 363—68), wo sie als Mädchen mit Schmetterlingsflügeln auftritt.¹ Die christliche, symbolische Deutung des Motivs durch Fulgentius u. a. (siehe z. B. A. Oppel, *Das HL* . . . 8 mit Hinweisen) gibt sich natürlich auch in der Verwendung des Paares

¹ Zwar sind nach Roscher s. v. *Eros* 1370—71 auch die Vogelflügel in früher Zeit zu finden. Später kommen Psychen, wie Eroten, in der Mehrzahl vor, wobei bald aus ihnen Erotinnen werden, deren Ähnlichkeit mit den Eroten sich auch auf die Flügel erstreckt (Roscher 3254, Abb. 30—31), die dann gefiedert, nicht mehr schmetterlingsartig, erscheinen; dieser Flügeltypus wird denn auch für die Emblembücher des 17. Jhdts massgebend, mit der u. W. alleinstehenden Ausnahme von Guill. Hesius, *Emblemata Sacra*, Antwerpen 1636 (Praz II, 28) wo beide Gestalten, Cupido/Jesus u. Anima fliegen (schmetterlings?)-artige Flügel tragen, vgl. z. B. S. 358, Emb. XXVIII. Die Hypothese Reitzensteins (Das Märchen v. A. u. Psyche bei Apuleius, Berlin 1912; E. u. Ps. in d. ägypt.-griech. Kleinkunst, Sitzungsber. d. Heidelb. Akad. phil. hist. Klasse 12, 1914; Die Göttin Ps., das. 10, 1917), wonach die Geschichte von A. u. Ps. ursprünglich ein orientalischer Göttermythos ist, würde in unsere Beobachtungen von dem steten Wechsel weltlich/geistlich des Cupidomotivs sehr schön hineinpassen; ob sie stichhaltig ist, wagen wir natürlich nicht zu entscheiden.

für christliche Sarkophage bildlichen Ausdruck (vgl. Cabrol 1471 ff., Abb. 333—36).¹

Kehren wir zum Mittelalter zurück, bemerken wir, wie angedeutet, dass die Darstellung der scheidenden Seele gewöhnlich



Abb. 28. Der Schütze erschossen: Apollon als Opfer Cupidos (vgl. Abb. 8—9; Vanius).

an dem nackten eidolon festhält, jedoch mit besonderer Ausnahme der Seele Mariä auf den sogenannten Koimesisbildern, wo Christus die bekleidete Seele seiner sterbenden Mutter empfängt (siehe Künstle, I, Abb. 313—18)^{p2}. Der Typus erinnert auf der einen Seite an das Hermes-mit-eidolon-Motiv (vgl. Roscher 2332, Abb. 18), auf der anderen scheint er Szenen der späteren Jesus-Anima Darstellungen nicht ganz fern zu stehen, was man auch von dem Krönung Mariä-Motiv sagen möchte (bes. in der

¹ Siehe ferner Fr. X. Kraus, *Gesch. d. chr. Kunst* I,102, wo das Paar (wie bei Reitzenstein, *Die Göttin Ps.*, Taf. II b) mit dem *bonus pastor* zusammen auftritt — der ja übrigens auch auf ein antikes Motiv, den Kalbträger, zurückgeht — eine Verbindung der beiden Motive, die wir in der TN wiederfinden werden. Einen ähnlichen christlich-antiken Synkretismus zeigt das spätromische Diptychon Kraus II,1, Abb. 220 (Kruzifix und Romulus u. Remus mit der Wölfin).

Form Künste I, Abb. 320; Abb. 324 zeigt zweifellos Ähnlichkeit mit Abb. 132, eine Jesus-Anima Darstellung aus einem frühen HL Kommentar).¹

e. Geistliche Emblematic.

Von hier aus können wir wieder zu der mittelalterlichen Jesusminne zurückkehren und uns insbesondere ein paar wahrscheinlich von Nonnen verfassten, HL-inspirierten Gedichten von Christus und der Minnenden Seele zuwenden,⁴⁾ die wir in der Ausgabe von P. Romuald Banz, *Chr. u. die M. S.*, Breslau 1908 (Germ. Abh. 29) betrachten wollen. Von Banz' Texten interessiert uns besonders No. 2 (S. 258—363), die uns in 21 Episoden einen dramatischen Dialog zwischen Christus und der Minnenden Seele vorführt. C. kommt zu der Seele, als sie gerade zu Bett gegangen ist, legt ihr mit derbem Realismus das Elend eines irdischen Gemahls vor, jagt sie aus dem Bett, schlägt sie u. s. w., hängt sie schliesslich sogar auf — hiermit (No. IX) ist aber der Wendepunkt erreicht, er gibt ihr einen 'Minnetrank', jagt ihr nach,² verbirgt sich vor ihr, lässt sich jedoch mit 'der minne stral' schiessen, spielt ihr zum Tanz auf,³

¹ Inwiefern diese Jesus-Maria und Jesus Anima Darstellungen von der Darstellung der Seele als Orante (wieder ein antikes Motiv, oft mit dem *bonus pastor* vereinigt — vgl. Cabrol 1488 ff., Abb. 343—350) und von Gerichtsszenen wie Cabrol Abb. 353—57 beeinflusst sind, wagen wir nicht zu sagen. Zu beachten ist natürlich, dass die eidolon/Orante-Darstellungen die Seele nach dem Tode, also in einer 'nachzeitlichen' Sphäre zeigen, während die Jesus-Anima Darstellungen die Seele in einer zeitlosen Sphäre schildern; für die religiöse Betrachtung wäre dieser Unterschied aber wohl nicht sehr wesentlich. Nennenswert ist vielleicht in dieser Verbindung auch eine etwas atypische Ausformung des Anna Selbdritt-Motivs wie Künste Abb. 142, wo Maria und Jesus, in fast gleicher Grösse abgebildet, formal dem Jesus-Anima Paar nahe kommen.

² Der Minne Jagd, *venatio amoris*, ist in der weltlichen wie in der geistlichen Allegorie ein überaus beliebtes Motiv (vgl. Matthaëi 44, Lüers 204), auch ikonographisch reich belegt, und taucht z. Zeit Spees in Wort u. Bild wieder auf. Der Zweck der Jagd, ob geistlich oder weltlich, wird schön von Sarbievius, Epigr. XL zusammengefasst: 'Non fugis ut fugias: ut capiare fugis' — profane Leser werden dabei an Horaz' *proditor risus* (Carm. I.9) denken. Am häufigsten erscheint das Motiv wohl in der Gestalt der Jagd auf dem Einhorn (z. B. Kohlhaussen Kat. 79), das oft als Keuschheitssymbol mit der Jungfrau Maria in Verbindung gesetzt wird (Molsdorf 23 f., van Marle II, 445 ff.). So erscheint z. B. die Einhornjagd mit dem *hortus conclusus*- u. dem *fons signatus* Motiv vereinigt Kurth II, 98—99, III, 216. Ein Garten und Brunnen — letzterer oft als Jungbrunnen — sind uns ja auch aus der Minneallegorie bekannt, vgl. Matthaëi 17, Kurth III, 282, Kuhn Abb. 9, van Marle II 426 f., und werden bei der TN wieder auftauchen.

³ Über den geistlichen Reigen siehe Banz 99—100, 232, u. Lüers 267; etwas Material und eine reiche Bibliographie in E. L. Backmann, *Den religiösa dansen inom kristen kyrka och folkmedicin*, Stockholm 1945 (engl. Übersetzung 1952). Eine ikon. Parallele aus der weltlichen Allegorie ist Kohlhaussen Taf. 12 (Frau Minne zum Tanz aufspielend); vgl. auch die *Carole du Dieu d'Amour* im Rosen-

krönt sie und vereint sich schliesslich mit ihr.¹ Das interessanteste von unserem Gesichtspunkt aus sind die hierzu gehörigen Illustrationen, besonders natürlich die der dreizehnten Episode, des Minneschiessens (Abb. 9)², wozu Banz (84—86) sehr wertvolle Parallelen und Hinweise nebst einer Liste der verschiedenen Versionen des Motivs bietet (vgl. dazu Lüers, *Die Sprache d. Mystik* 218 f.). Wir wiederholen hier die wichtigsten: 1. Seele schießt auf Gott 2. Gott schießt auf Seele 3. Beide Auffassungen vereint; hierzu kommen die von Frau Minne (als Caritas)³ be-

roman, Kuhn Abb. 9. Die geistliche Antwort ist der Totentanz, wofür wir auf Wolfg. Stammler, *Der Totentanz*, München 1948 (mit reicher Literatur) verweisen (Für den 'kosmischen Tanz' vgl. die kurze Übersicht in E. M. W. Tillyard, *The Elizabethan World Picture*, Kap. 8, London 1943).

¹ Neben dem starken Einfluss des HL auf Situationen u. Sprache des Zyklus spielen bei diesen vielen Prüfungen der Seele vielleicht auch die ähnlichen Prüfungen der Psyche in der A. u. Ps.-Geschichte mit hinein (vgl. ausser den S. 50. 1 zitierten Werken von Reitzenstein die kurzen Bemerkungen m. Hinweisen bei G. Hanfmann, *Notes on the Mosaics from Antioch*, AJA XLIII, 240—42 (1939); und Schubring, *Cassoni* 355, Suppl. 911—912). Die frühchristliche Verwendung des Motivs haben wir schon erwähnt.

² In der weltlichen Literatur ist es ihrer in diesem Zusammenhang beherrschenden Stellung gemäss meistens die Frau, die auf den Mann schießt (z. B. Manesse HS Insel Facsimile fol. 183^v, vgl. 181^v; Kohlhaussen Abb. 17, Taf. 26, 33, vgl. Koechlin 1161), falls nicht Frau Minne (z. B. Kohlhaussen Taf. 13, 25, 52 — vgl. unsere Abb. 10—11) bzw. der Dieu d'Amour (Koechlin 1071, Kuhn Taf. 5 = Panofsky Abb. 73) dies besorgen. In der geistlichen Allegorie liegt das Minneschiessen, wie oben zeigt, zuweilen Christus ob. Als inspirierende Bibeltex-te führt Banz ausser Cant 4,9 *Vulnerasti cor meum soror mea sponsa* auch Lament. Jer. 3,12(—13) *Tetendit arcum suum et posuit me quasi signum ad sagittam* (misit in renibus meis filias pharetrae suae) an — Texte, die uns im 17. Jhdt. wieder begegnen werden (vgl. Abb. 15—18).

³ Caritas Christus verwundend ist ein altes Motiv in der Literatur u. bildenden Kunst, mit dem HL u. der mystischen Jesusminne eng verbunden. So führt auf einigen allegorischen Kreuzigungsdarstellungen caritas die Lanze, womit die Seite Christi geöffnet wird (eine Funktion, die früher der Sponsa zufiel: Molsdorf 201 f.). Als Schütze ist sie den Kirchenvätern wohlbekannt — schon Gregor von Nyssa variiert das Motiv mehrfach (z. B. In cant. cant. Homilia IV: *Qui telum autem jaculatur, est dilectio seu caritas . . .*; weitere Hinweise Nygren II, 233), Hugo von St. Victor benutzt es (*De laude charit.: Multi iam in suis praecordiis sagittas tuas infixas portant, & altius adhuc eas infigi desiderant. Delectabiliter enim et suaviter vulnerati sunt, & plagas tuas se percepisse nec dolent nec erubescunt. Opera omnia* II, 152, 1617), und noch zahlreiche Beispiele liessen sich hinzufügen.

Caritas als Liebesschütze gehört, wie angedeutet, sicher zu den Voraussetzungen der Frau Minne, und die beiden Gestalten erscheinen oft in analogen Situationen. Kriegerisch tritt caritas in der auf Prudentius fussenden Tradition des Tugend/Laster Kampfes auf (kurze Übersicht mit Hinweisen: Prudence, éd. Lavarenne, III, 26 ff., Paris 1948), so z. B. Kurth III, 244—46, wo die Burg der drei theologischen Tugenden von caritas mit Pfeil u. Bogen verteidigt wird (vgl. die verwandte HSill. das. I, Abb. 83, unsere Abb. 33—34) — eine genaue Parallele zum Minneburg Motiv (vgl. Anm. k), wo Frau Minne/Dieu d'Amour dieselbe Rolle spielt (Abb. 32). Vergleichen kann man auch van Marle II, Abb. 170, Triumph des 'Amour diuyn': A. d. ist eine engelartige attributlose Gestalt, wogegen 'deuotion' mit Pfeil u. Bogen à la caritas auftritt, doch mit unbestimmtem Ziel (während 'humylite' einen Pfeil gegen 'jactance' richtet, der orthodoxen Tradition folgend).

dingten Versionen, worin 4. Sie Gott verwundet 5. Sie die Seele verwundet 6. Sie beide zugleich verwundet — Schemata, die uns später wieder begegnen werden.

Die Bildtypen dieser HSS wurden früh auf Einblattdrucke übertragen (Abb. 8; man bemerkt, dass die ursprüngliche, einigermaßen logische Folge der Episoden nicht mehr eingehalten wird),⁷⁾ und Banz weist auch auf eine Inkunabel hin (45, 246, Taf. VIII; u. 1500), wo die anima durchaus die Krone trägt, die ihr ja eigentlich erst zum Schluss zukommt. Von der Krone abgesehen kann man jetzt von einem ziemlich festen Typus der anima sprechen,⁸⁾ und wie Banz (247—49, mit Hinweis auf Hugos *Pia Desideria* und Vænius) festgestellt hat — soweit wir sehen können, als erster — kann man von hier aus eine Linie zum 17. Jhdt. ziehen, dessen Erzeugnisse allerdings bei ihm keinen Beifall finden.

Hiermit haben wir nunmehr auch das Animamotiv bis an die Schwelle unserer eigentlichen Periode verfolgt und können an die *Amorum Emblemata* des oben genannten Vænius anknüpfen. Dieser Vænius war es nämlich, der mit einem genialen Griff den mittelalterlichen *coup d'état* wiederholte, die weltliche Liebeständelei für die Kirche zu gewinnen: in seinem nächsten Buch, dem *Amoris Divini Emblemata* (1615) war der eine Cupido durch ein kleines Mädchen ersetzt, der andere erhielt eine Glorie, und damit lag nach mehr als 100 Jahren ein modernisiertes Jesus-Anima Paar vor.

Im Vorwort zu diesen neuen Buche heisst es, mit Anspielung auf die vorigen *Amorum Emblemata*:

Naturalis Amoris Emblemata a me adhuc adolescente concepta abhinc annis aliquot, amici causa, prælo commisi; quæ optimo cuique minime displicuisse intellexi. Hæc cum Sua Celsitudo [Isabella v. Spanien], ut amicorum relatu percepi coram inspexisset, petissetque, illane Emblemata commode ad sensum spiritualement ac diuinum trahi possent, cum diuini & humani Amoris iidem pene sint erga rem amatam effectus: nolui tacitæ Principis voluntati, officio meo deesse, & in gratiam illius nonnulla Diuini Amoris Emblemata, additis e sacra Scriptura & SS Patrum scriptis depromptis hinc inde testimoniis, concinnare ac designare visum fuit.

(A. D. E. 1615 s. 4).

Hier haben wir also sozusagen einen modernisierten 'Ouide moralisé' vor uns, eine Metamorphose der weltlichen Liebe *ad sensum spiritualement*, die uns unwiderstehlich an die mittelalter-



Abb. 29. Die Zornpfeile Gottes durch Mariä Fürbitte gebrochen (Frühdruckill.).

lichen Beispiele erinnern muss, bildlich wie literarisch. Dass der Impuls gerade aus Spanien kam, ist nicht überraschend, obgleich die Idee vielleicht nicht allein von Isabella herrührte,



Abb. 30. Teufel, Welt u. Liebe Cupido/Jesus u. die sponsa angreifend (Haefften).

wie Vænius es höflich darstellt; solche Gedanken lagen ja damals in der Luft. Man könnte auch sagen, das neue Liebespaar habe literaliter schon embryonisch mit den Spielereien der beiden Cupidines aus der vorigen Sammlung vorgelegen, und selbst der *sensus spiritualis* sei nicht besonders neu gewesen. Die Betrachtung des Paares, des Knaben Cupido/Jesus (sehend u. mit

Glorie) und seiner Geliebten, des Mädchens Anima/Seele, und ein Vergleich mit dem Text machen es klar, dass wir hier wieder eine sonderbare Mischung von weltlich/religiösen, klassisch/ mit telalterlichen, alt/neutestamentlichen Elementen vorfinden. Einer-



Abb. 31. Tod, Teufel u. Welt einen Christenmenschen u. seinen Schutzengel angreifend (Ammon).

seits ist ja das Paar einfach Amor und Psyche, die bekannten Liebhaber des Hellenismus; andererseits deutet der *sensus spiritualis* auf die mittelalterliche Allegorisierung des HL hin, und zwar in der Version Christus/Einzelseele, wie wir sie besonders aus dem Zyklus der 'Minnenden Seele' kennen; und hiermit sind wir denn wieder bei der Jesusminne angelangt.¹

Bekanntlich liebte die effektsuchende Gegenreformation gerade eine solche sinnlich-übersinnliche Didaxis, und besonders die Gesellschaft Jesu machte unter Wiederbelebung der bernhardinischen Richtung aus der Mystik ein System und eine Strategie. Deshalb griffen die Jesuiten Vænius' Idee rasch auf,

¹ In einigen Fällen bildet Cupido/Jesus nicht nur mit seiner Anima, sondern auch mit dem blinden weltlichen Cupido ein Paar, und entspricht so dem früher genannten Cupido Platonicus oder Anteros.

und bald war ganz Europa von geistlichen Eroten überschwemmt, die statt Blumen ein Kreuz trugen, mit Jesu Namen Ball spielten (vgl. Abb. 57) und mit allen Künsten einer geistlichen Ars amatoria oder 'Göttlichen Liebe-Kunst' (Silesius, HS Vorrede) die kleine Anima zu gewinnen trachteten. Die bekanntesten dieser jesuitischen Emblembücher sind wohl *Theatrum Amoris* (1626), die *Pia Desideria* des Herman Hugo (1624) und der *Typus Mundi* (Antw. 1627), letzterer von den Rhetoren des ganzen Kollegs zu Antwerpen verfasst. Die *Pia Desideria* stehen der mittelalterlichen Tradition am nächsten, textlich wie bildlich; der Text ist überwiegend dem HL und den mystisch geprägten Kirchenvätern entnommen, und die Holzschnitte heben sich durch eine gewisse Treuherzigkeit von den raffinierten Kupferstichen der meisten anderen Sammlungen ab — wiewohl sie diese mehrfach motivisch nachbilden.¹

3. Deutung des Titelpuffers.

Mit der Betrachtung eines Stiches aus der *Pia Desideria* wollen wir denn auch die Behandlung des Speeschen Titelpuffers einleiten.

Die Situation dürfte nach dem oben entwickelten ganz klar sein: die Anima/Sponsa, welche dem mittelalterlichen Vorbild nicht fern liegt, sitzt rechts am Boden, 'sub umbra illius quem desideraveram' wie der HLtext des Bildes sagt, und blickt sehnsuchtsvoll zu dem dornengekrönten sponsus, dem Cupido/Jesus, empor, welcher an einem Baume gekreuzigt, sein Haupt zu ihr neigt. Die Stimmung des ganzen ist die einer wehmütig inbrünstigen, aber nicht eigentlich tragischen Waldidylle, welche von den schmerzverzerrten Golgathaszenen der Zeit ab liegt. Während jene Schilderungen fast wie ein grelles Reportagebild unserer Tagespresse das Gemüt aufwühlen wollen, läd diese zur stillen Kontemplation über die aufopfernde Liebe des sponsus ein.

Wendet man sich von diesem Bild der Titelzeichnung der Strassburger TN Handschrift (Abb. 5) zu, ist die thematische Ähnlichkeit so deutlich, dass man sich kaum enthalten kann, in dem PD Stich Spees Vorbild zu sehen. Die Plazierung der Gestalten ist zwar bei Spee die umgekehrte, aber das ist beim Kopieren

¹ Zwar gibt es auch PD Ausgaben mit Kupfer, doch waren sie uns nicht zugänglich (vgl. De Backer/Sommervogel I. IV. 513 ff.).

der Stiche für Emblembücher fast die Regel. Andere Unterschiede sind interessanter. Aus dem traulichen Wald ist eine etwas steife Allee geworden, die dem Bilde eine echt barocke Tiefenperspektive gibt, welche sich ins Ungewisse (oder in die



Abb. 32. Angriff auf das chateau d'amour, vom Dieu d'amour aus dem Turme verteidigt (Elfenbeinspiegel).

Ewigkeit?) verliert. Auch der Springbrunnen trägt dazu bei, aus der Natur ein Kulturbild zu machen ohne ihr jedoch den Charakter des *Locus amoenus* (Curtius 200 ff.) zu nehmen. Der geistliche Kontext macht es aber wahrscheinlich, dass wir hier wieder ein mittelalterliches religiöses Motiv, das des Lebensbrunnens vor uns haben, woraus nicht Wasser, sondern Jesu erlösendes Blut strömt. Diese Deutung wird durch den Vergleich mit der Titelzeichnung des GTB (Abb. 61) bestätigt, wo Jesus selbst als Blutquelle in einem Lebensbrunnen steht, der in einem barock gestalteten *hortus conclusus*, von den drei Kardinaltugenden bewacht, seinen Platz hat. Auf dem Brunnen sitzt ein Vogel, den wir wohl als die Trutznachtigall selber auffassen dürfen. Die *Sponsa* ist bei Spee durch einen charakteristischen Zusatz, den Liebespfeil in der Brust, bezeichnet, und leitet so den Gedanken auf die mittelalterliche minnende Seele zurück.

Auch der am Baume gekreuzigte Cupido/Jesus ist aber Ausdruck für mehrere alte Traditionen. In seinem Cupidoaspekt ist er ja der Cupido cruciatus der hellenistisch-römischen Über-



Abb. 33. Laster die Tugendburg angreifend, von den Kardinaltugenden zurückgewiesen; Caritas ('die myne') von der rechten Zinne aus schiessend (HS).

lieferung, die uns in Ausonius' Gedicht begegnete. Von dem mittelalterlichem weltlichen Gesichtspunkt aus entspricht er dem Dieu d'amour im Baum Motiv (Abb. 2), und von dem geistlichen aus dem am Lebensbaume gekreuzigten Erlöser unserer Abb. 1 u. 3.

Dies Bild ist also wieder ein Beweis für die erstaunliche Lebensfähigkeit der antik-mittelalterlichen Tradition, auch wenn

Hugo und Spee sich vielleicht des ganzen Zusammenhangs und aller Details nicht bewusst sein konnten; denn gerade die unbewusste Tradition ist ja oft der stärkste Zeuge für einen lebendigen Zusammenhang.



Abb. 34. Ähnliche Szene vom Regensburger Tugend/Laster Teppich.

Die Pariser Kopie der Strassburger Zeichnung (Abb. 6) ist eben nur Kopie, aber in dem Stecher des Titellupfers (Abb. 7) hat Spee einen mittichtenden Künstler gefunden. Mit überlegener Technik und nicht geringer Ausdrucksfähigkeit hat dieser aus der etwas dilettantischen Vorlage ein Kunstwerk geschaffen. Schon die kleine Krümmung der Allee hat dem Ganzen den Reiz der Natur verliehen, und die liebevoll individualisierende Ausarbeitung der kleinen Blumen sowie der Baumstämme trägt hierzu bei. Was die Personen betrifft, hat die Sponsa etwas von der schmerzlichen Haltung der Vorlage verloren, wofür aber der Gekreuzigte sowohl in den Mienen als auch in der Haltung der Hände einen Leidensausdruck erhalten hat, der ihm früher mangelte. Indem aber der Künstler den Vogel auf dem Brunnen

von Jesus weg der Sponsa zugekehrt und noch zwei weitere hineingezeichnet hat, ist Spees Gedanke geschwächt worden. Doch kann ihm vielleicht bei dem auf die sponsa zufliegenden Vogel die Taube als Symbol für die Eingebung des heiligen Geistes vorgeschwebt haben, ein Symbol, das Spee natürlich nicht auf sich selbst verwenden durfte. Ähnlich ist vielleicht der im Brunnen rudende Schwan als eine Anspielung auf den verstorbenen Verfasser zu verstehen, dessen Schwanengesang die Trutznachtigall geworden ist. Ganz im Sinne Spees sind endlich die am Brunnen angebrachten Herzen, woraus das lebenspendende Blut Jesu strömt.

4. *Das Titelpupfer und Spees Bilddenken.*

Wir haben somit von aussen her das Titelpupfer zu beleuchten und in eine Tradition einzureihen versucht. Wie verhält sich aber Spee selbst zu der abgebildeten Situation, und was bedeutet für ihn ein solches Bild? Wir werden unten das Gedicht TN No. 46 im Auszuge zitieren, das gerade diese Situation behandelt, und wenden wir uns zum GTB, finden wir dieselbe Lage, Anima zu den Füßen des Gekreuzigten, als Ausgangspunkt für ähnliche Meditationen und Übungen verwendet, so z. B. 153, II 6, II 155; GTB 187 hat denselben Ausgangspunkt wenn auch hier die Anima zum Angriff übergeht, und aus ihrer Brust Liebespfeile gegen Christus ausschickt (vgl. S. 37 u. Abb. 16). Das Kupfer hat also einer für Spee wie für die Frömmigkeit seines Ordens und seiner Zeit sehr zentralen symbolischen Situation bildlichen Ausdruck verliehen.

Welche Wirkung auf den Beschauer hat er aber einem solchen Bilde zugeschrieben? Wieder können wir dem GTB wertvolle Andeutungen (die vielleicht auch eine Eigentümlichkeit der Trierer TN HS erklären) entnehmen, und sogar eine kleine 'Abhandlung' daraus vorlegen, welche die obigen Bemerkungen über die Bildlichkeit in der TN und die weiter unten folgenden Noten über Emblemparallele ergänzt und erhellt.

Es würde zu weit führen, die zahlreichen Beispiele für Spees naiv-gegenständliche oder ausgeklügelt andachtsbefördernde Verwendung von allerlei Alltagsobjekten wie Uhren (GTB II 165 ff.), oder Erfindungen wie der an buddhistische Betmühlen erinnern-

den 'Perpendickel' (II 186) zu behandeln; auch können wir auf seine ganz aktuell anmutenden semasiologischen Betrachtungen (II 174 ff.) nicht eingehen, obwohl sie dem Bilddenken verwandt

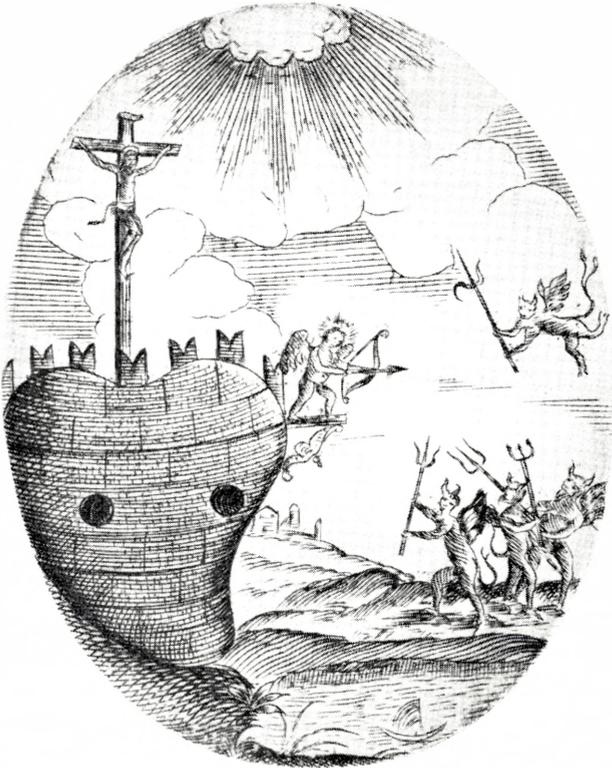


Abb. 35. Barockversion: Minneburg in Herzensburg verwandelt, Cupido divinus als Verteidiger (Pona).

sind, was auch gewissermassen für die aus Georg Munzius gesammelten "Sinnbilder" gilt (II 121). Spees eigenes Bekenntnis mag als Übergang zu der eigentlichen Behandlung dienen:

'Ich muss mich deiner Natur so viel wie möglich anschmiegen und darum, weil ich weiss, dass du zu dergleichen Neuheiten Lust hast, habe ich dir dieses auch vorschreiben wollen. Denn es ist besser, dass du dein Geld zu etwas Geistlichem als zu andern unnützen Dingen anwendest' (II 187).

Wieder wollen wir mit ein paar Einzelheiten anfangen, um zuletzt eine Zusammenfassung zu geben. Die Schilderung der

Wirkung eines Bildes von Augustin deutet uns schon das psychologische Prinzip an:

‘O Gott, wenn ich St. Augustin gemalt sehe, mit einem brennenden, verwundeten Herzen, so blutet mir mein Herz, weil es nicht auch verwundet ist. Ach Gott, möchte es doch lieber bluten weil es verwundet wäre! Nun bitt ich Dich, nimm doch den Pfeil aus jenem Herzen, oder nimm auch die blutige Lanze aus Deinem eigenen Herzen, und durchdringe mir das Meine, dass ich vor Liebe sterben möge, und wenn ich also gestorben bin, so begrabe mich in Deine verwundete Seite, damit mein todttes Herz in Deinem Herzen ewig lebe.’ (204).

Mit andern Worten, der abgebildete Affekt soll in dem Beschauer einen gleichen hervorrufen. Eine ähnliche Wirkung, mit Hinweis auf eine Spezialsammlung solcher Leidensbilder, ‘Antonii Gallonii de Martyrum Cruciatibus [eine Ausgabe wurde 1602 in Köln gedruckt]’ (94), will Spee an anderer Stelle hervorbringen, und zwar mit der Anweisung, auch dem GTB solche Bilder beizufügen:

‘Vieler anderer Peinigungen will ich keiner Meldung thun, weil sie am Ende der Abtheilung von der Liebe erwähnt werden sollen, wo auch nach Belieben die Form aller Martern in Kupferstichen beigefügt werden mögen, damit sie klärlicher erkannt werden, und die Theilnahme lebhafter erwecken können.’ (95).

— ein altbewährter Vorgang (vgl. Spamer, Das kl. Andachtsbild). Man sollte vielleicht hervorheben, dass die durch einführende Betrachtung solcher Darstellungen erregte Aufwühlung des Gemüts nicht Selbstzweck ist, sondern nur der Ausgangspunkt für Werke des Glaubens, was Spee mit einem Analogieschluss stark betont. Denn wie es wahr ist,

‘dass ein jeglicher Mensch allein mit den Gedanken, oder mit der Bewilligung des Herzens sündigen könne, und die Hölle verdienen . . . Eben so kann es im andern Falle geschehen, dass man allein mit dem Gedanken oder der Bewilligung des Herzens ein Märtyrer würde, und den Himmel verdiente.’ (26—27).

Nur auf diesem Hintergrund versteht man den Ernst des Spieles, den Spee auch in einer ausführlicheren Anweisung andeutet:

Bewirb dich andachtshalber, auf katholische Weise und nicht aus ketzerischem Vorwitz, um ein Bilderbuch, worin das ganze Leben und Leiden Christi oder andere Geschichten der heil. Schrift enthalten sind. Man findet reiche Töchter, die ihr Spielgeld an eitle Dinge verschwenden; da könntest du es wohl besser und nützlicher anwenden und dir bei

einem Maler ein ganzes Buch voll schöner Bilder, ohne viele verschiedene Farben, nur in schwarz und weiss entwerfen lassen. Oder könntest allerhand Bilder einsammeln und sie hernach zusammen binden lassen,



CORDIS VVLNERATIO.

Tetendit arcum suum, et posuit me quasi
lignum ad sagittam. *Thren. 3. 12.*

*Mille COR hoc validis, mea lux, transfige sagittis,
Pharmaca sunt tua quæ vulnera dextra facit.*
34.

Abb. 36. Cupido/Jesus das Herz der sponsa verwundend (Haeften).

oder könntest ein solches Buch kaufen, in welchem dergleichen Bilder enthalten wären, wie z. B. die biblischen, welche hin und wieder gestochen sind. Ein solches Buch aber sollst du dir zu Zeiten, wenn du einige schöne Werke des Glaubens üben willst, auf die folgende Weise zu Nutz machen . . . ' (62—63).

Dabei hebt er natürlich das *utile dulci* hervor:

Diese Weise ist wohl schön, denn bei jedem Bilde übst du ein neues Werk des Glaubens, und durch ein jedes solches Werk verdienst du dir im Himmel eine Krone, und doch belustigst du zugleich deine Augen. (63).

und betont auch, teils dass man sich dieser Beschäftigung gar nicht zu schämen brauche:

Auch bei Andern, dass sie es gar nicht merken, kannst du sie brauchen, denn, indem sie meinen, du habest nur deine Lust mit den Bildern, ist dein Herz bei Gott und mit Ihm beschäftigt, bei Umwendung eines jeden Blattes sagst du nur geschwind im Herzen: o mein Gott, das glaube ich, und das glaube ich und so fort. (63—64),

teils dass man die anderen vielleicht zur Andacht 'verführen' könne — Gesichtspunkte, die er *pia fraude* öfters empfiehlt. Eine ähnliche Andacht könne man auch vor Kunstwerken auf der Strasse, in der Kirche u. s. w. halten (65).

Diese psychologisch-dogmatische Theorie gründet Spee dann ausführlich auf der Lehre der

Philosophen oder Weltweisen in den Büchern, die genannt werden *de anima* . . . dass wenn wir etwas . . . denken oder mit den Sinnen begreifen, hören, sehen . . . alsbald inwendig in uns, die Gestalt oder Bild dessen, was wir gedacht, gehört, gesehen u. s. w., ganz lebhaft sich abdrücke und in uns verbleibe, welches Bild so richtig die genannten Dinge vorstellt, dass kein Maler der ganzen Welt es also schön und fein abmalen könnte. (II 194).

Er unterscheidet dann ferner zwischen dem Phantasiebild, 'Phantasma' und dem Seelenbild, 'Species intelligibiles', wovon das erste mit dem Leib vergeht, das zweite aber mit der Seele unsterblich bleibt (II 195). Man ahnt schon, wo er damit hinaus will, und auf Aufforderungen, sich biblische Begebenheiten und Glaubenstatsachen (nach dem Vorbild Loyolas) also sinnlich zu vergegenwärtigen, und sie dadurch in Seelenbilder zum ewigen Lobe Gottes zu verwandeln, folgt ein leicht fassbares Gleichnis:

Wenn du die Malerkunst gelernt hättest, und dann so künstlich als möglich wäre, auf reine, seidene Mappen, mit den allerreinsten und feinsten Farben, alle die herrlichen Taten und die Geschichte des Kaisers maltest, hierauf diese Gemälde in einem hellen Saale aufgehängt, des Kaisers Majestät hineinführtest und alle seine Thaten, Kriege und Siege mit herzlicher Freude ihm zeigtest, wer wollte dann nicht sagen, dass du Ihre Majestät eben sowohl damit gelobet und verehrt hättest,

als wenn du eine stattliche Rede hergesagt hättest, in welcher dieselben Thaten mit Worten gepriesen worden wären . . . Eben also aber ist es mit dieser unserer Weise Gott allezeit zu loben, denn was ist dein innerlicher Sinn und deine Seele anders, als ein schöner Saal voll göttlicher Gemälde? (II 204—05).



Abb. 37. Cupido/Jesus das Herz St. Teresas verwundend; Cupidovariante des üblichen Engelmotivs (Stich v. A. Wierix).

Auch durch diesen, wenn man will, statischen Gebrauch sind also derartige Bilder Gott wohlgefällig; und den Einwand, böse Bilder könnten schädlich sein, beseitigt Spee leicht: solche Seelenbilder sind in dem bekehrten Sünder eben *spolia opima*, Gott als Votivgabe geweiht (II 209—10). Einer ziemlich handfesten und sehr typischen Nutzenanwendung dieses zweifachen Bildes im Menschen kann Spee sich nicht enthalten:

Lasst uns voraussetzen, du habest heute hundertmal ein Kruzifix mit Aufmerksamkeit angesehen, so hättest du dasselbe schon zweihundertmal in dir lebendig abgebildet. Nehmen wir an, du habest heute 1000 Menschen kommunizieren sehen, und 1000 Hostien, die ihnen gereicht worden, so wären 2000 Kommunikanten, und 2000 Hostien in dir abgebildet, und so fort von allen andern Dingen. (II 208),

und natürlich vergisst er in dieser Verbindung auch nicht das seinem Orden so liebe Drama, welches man zu Gottes Ehren in die Seele eindrücken kann (II 210—11). Endlich führt er stolz seine Methode auf die Autorität des hl. Chrysostomos zurück (II 212—13), und hat sie somit durch Tradition geheiligt. Mit seiner schönen Zusammenfassung — *pictura loquens* geistlich formuliert — wollen wir schliessen: So ein Bild steht oft wie ein Apostel da, der ernste Worte predigt (II 272).

Und hiermit glauben wir Spees Interesse für das Bild festgestellt und erklärt zu haben, nicht ohne prinzipiellen Nutzen für ein Verständnis der emblematischen Ausdrucksweise seiner Zeit überhaupt. Dass sich das Titelkupfer der TN ganz bewusst einer festen Tradition anschliesst, dürfte jetzt erwiesen sein, und man könnte vielleicht noch etwas weitergehen. Wie bekannt findet man in der Trierer TN Handschrift (von Spee selbst geschrieben) bei jedem Gedicht ein leeres Rechteck 'das vielleicht zur Angabe der Melodie bestimmt war' (Arlt VIII); allerdings fährt Arlt selbst fort: 'Es ist freilich bemerkenswert, dass in vielen Fällen der freigelassene Raum für die Melodie nicht ausreichend wäre' (das.), und meint: 'Wenn nun . . . das Trierer Manuskript eine ohne Unterbrechung hintereinander fortgeschriebene Reinschrift ist, so hätte der Verfasser doch sicher die Melodien sofort an Ort und Stelle hineinkopiert, anstatt für dieselben Rechtecke von zweifelhafter Grösse freizulassen' (XVI). Eine Lösung dieses Problems hat unseres Wissens noch niemand vorgeschlagen. Wie aber, wenn diese Rechtecke nicht für die Melodien, sondern für emblematische Illustrationen in der Manier des Titelkupfers, das gerade in dieser HS fehlt, wobei aber 'ein eingerahmtes Rechteck anscheinend dafür freigelassen' ist (Arlt VIII), bestimmt gewesen wären?

Alles — auch die im Folgenden zu nennenden speziellen Emblemparallelen — im Betracht gezogen, kommt es uns sehr wahrscheinlich vor, dass Spee selbst solche Pläne hegte, und

sie wohl auch durchgeführt hätte, wenn ihm mehr Zeit vergönnt gewesen wäre.¹ Ob er die leeren Plätze zum Einkleben von gedruckten Bildern, wie er im GTB vorschlug, oder für eigene



Abb. 38. Herzensraub/Tausch. Die sponsa entnimmt dem Cupido/Jesus das Herz (The. Am.).

Entwürfe (mehr oder weniger original) benutzen wollte, und ob das so ausgestattete Exemplar nur seinem Privatgebrauch oder als Druckvorlage hätte dienen sollen, müssen wir dahingestellt sein lassen. Was aber die Hauptfrage betrifft, sind wir in der glücklichen Lage, eine briefliche Auskunft des Direktors der

¹ Arlts Vermutung (a. a. O. XXI), die Trierer HS habe vielleicht als Zensur-exemplar dienen sollen, weshalb die Melodien, für die Zensur belanglos, nur durch die eingezeichneten Vierecke vertreten seien, scheint uns die einzige, nicht sehr überzeugende, Alternative zu unserer Hypothese zu sein.

Stadtbibliothek Trier, Herrn Dr. H. Schiel anführen zu dürfen, der die HS gütigst untersucht hat. Die eingezeichneten Rechtecke sind durchgehend 60 mm breit und 37 mm hoch, dasjenige der Titelseite jedoch bei derselben Breite 58 mm hoch, und Dr. Schiel fährt fort:

Schon der Umstand, dass auch die Titelseite ein solches Rechteck aufweist, schliesst m. E. aus, dass an die Beigabe von Melodien gedacht war. Ihre Vermutung dürfte das Richtige treffen, sofern man nicht an irgendeine andere Form einer Illustrierung denken will.

V. Spees Liebesmetaphorik.

1. *Weitere Voraussetzungen: Petrarchismus, Pastoralismus.*

Ehe wir die gewonnene Einsicht in die literarische und ikonographische Entwicklung der Jesusminne auch für die Gedichte zu verwerten suchen, wollen wir zwei formal mitbestimmende Erscheinungen, zuerst den Petrarchismus, kurz betrachten.¹⁾ Wir brauchen hierbei nicht so lange zu verweilen, da diese Strömung gründlicher untersucht und im allgemeinen viel besser bekannt ist als die der Emblematik.

Die älteren Werke von Waldbergs sind für die deutsche Literatur zwar noch von Nutzen, jedoch werden wir im Folgenden besonders auf Hans Pyritz' Untersuchungen zur Lyrik Paul Flemings verweisen.¹ Die vorpetrarchischen Stufen der Liebespoesie haben wir kurz berührt (siehe ferner Pyritz 14—24 mit Hinweisen), und Petrarca selbst und seine Nachfolger können wir nur im Vorbeigehen charakterisieren. Pyritz (24—34) erkennt bei Petrarca drei bedeutungsvolle Antinomien, erstens zwischen dem Minnesang und dem dolce stil nuovo, d. h. zwischen der weltlichen und der sittlich-religiösen Gesinnung (die ja in diesem Fall paradoxer Weise beide auf Resignation in der Liebe eingestellt sind, aus sozialen bzw. moralisch/philosophischen Gründen). Die zweite Antinomie besteht zwischen dem Freiheitsdrang und der absoluten Gebundenheit in der Liebe —

¹ Paul Flemings *Suavia*, Münch. Mus. für Philol. d. MA.s u. d. Ren. 5, 251—321 (1928); *Der Liebeslyriker P. F. in seinen Übersetzungen*, Ztschr. für deut. Philol. 56, 410—36 (1931); und besonders *P. F.s deut. Liebeslyrik*, Leipzig 1932 (Palaestra 180), worauf im Folgenden durch 'Pyritz' verwiesen wird.

von Heinsius sehr deutlich formuliert: *Dominæ servitium libertatis summa est* (NP 15, übers. Fleming I 398) — die man etwa mit dem *liberum servitium* des Christen Gott gegenüber verglei-



Abb. 39. Herzenstausch. Jesus entnimmt der Sponsa (= Katharina v. Siena) das Herz (Pona).

chen könnte (Matth. 11, 30 *iugum enim meum suave est*). Die dritte endlich ist eine gesteigerte Form der ersten, zwischen Liebe überhaupt (also auch der an sich reinen), und Vernunft (als Prinzip des Strebens nach Wahrheit und Gott). Wir haben es mit anderen Worten mit einer Behandlung der seit Sappho erkannten problematischen Doppelnatur der Liebe (*ἔρωος γλυκόπιρκος*, vgl. Catull's *Odi et amo*) zu tun, die das Problem sowohl als seelische Empfindung als auch als philosophisch-religiöse Weltanschauung erlebt. Der stilistische Ausdruck für eine solche komplexe Haltung besteht natürlich in einer im grossen

und kleinen gesteigerten Weiterbildung der alten Antithetik, die sowohl emotional als auch intellektuell bestimmt ist.

Diese formale Antithetik, bei Petrarca, wie angedeutet, existentiell bedingt, wurde dann von zahlreichen Nachahmern übernommen und oft bis ins hyperbolisch Zugespitzte gesteigert — wobei man natürlich die Frage, ob sie bei den jeweiligen Nachfolgern ein »echtes« Gefühl ausdrückte, nicht generell, sondern nur individuell, und auch dann nur mit der grössten Vorsicht, beantworten kann. Die Tatsache, dass diese 'allgewaltige Tradition der dichterischen Liebessprache . . . unerschüttert von allen Wechsellern des lebendigen Grundes fortzeugt als monumentale Geste und willig übernommene Fiktion' und als 'Maskenform' fortlebt (Pyritz 135), zeugt ja nicht nur von literarischem Konservatismus, sondern auch vielleicht von einer tiefer begründeten Lebensfähigkeit; und die warnenden Worte Aldous Huxleys: 'Sincerity is largely a matter of successful expression', sind besonders bei zeitlich und geistig entfernten Werken für den Forscher erinnenswert. Allerdings wird ein jeder, der monatelang Petrarchisten gelesen hat, Pyritz' etwas gereizte Stellungnahme gegen das 'System' nur zu gut verstehen können.¹

Schliesslich noch ein paar Worte über die pastorale Tradition

¹ Der 'Antipetrarchismus' des 16. u. 17. Jhdts. ist zum Teil eher eine Parallele denn eine Gegenerscheinung. Als letztere ist er wohl nur in volkstümlich und rationalistisch bedingten Fällen aufzufassen. Die literarisch (u. philosophisch) bedingte Reaktion etwa eines Bembo richtet sich gegen die Epigonen, u. sucht den wahren P. (wie ihn Bembo verstand) wiederherzustellen; andere handeln gewissermassen aus P.s Geiste, indem sie seine bisweilige Auflehnung gegen die erotische Gebundenheit hervorheben und weiterentwickeln (etwa im Sinne der 'orthodoxen Blasphemie' der ma. Kirche, wie sie in Narrenmessen u. dergl. in Erscheinung trat). Oft greifen sie dabei auf einen Lehrmeister P.s zurück, nämlich Ovid, der auch eine Art Frauendienst (denn die militia amoris kann man ja als eine solche auffassen) auf sich nimmt — hier wie im MA soziologisch bestimmt, denn seine jeweilige *domina* ist entweder eine verheiratete Frau, deren Mann er zu fürchten hat und deren *janitor* und *puella* geschmeichelt und bestochen werden müssen, oder eine Kurtisane, die, wie er oft genug klagt, ihre Gunst lieber für Gold als für Gedichte verkauft. Die Leiden des Liebhabers können ganz pet. anmuten — doch gesteht er öfters (z. B. Amores II, 19), dass sie ihm eben unentbehrliches Gewürz der Liebe sind, und zuweilen schlägt der junge dandy alle Treue in den Wind (z. B. Amores II, 4, 9—10). In diese orthodox/ketzerische Kategorie scheint uns auch mancher als Antipetrarchist bezeichnete Dichter wie z. B. John Donne zu gehören, der bald im Ernst, bald ironisch die petrarchistische Metaphorik benutzt. Vgl. ferner A. Graf, Petrarchismo ed Antip. nel Cinquecento, Nuova Antol. 622 ff. 1886), der für uns besonders interessante Bemerkungen über die geistliche Reaktion gegen P. bringt, die angesichts der Unmöglichkeit, den Canzoniere zu tilgen, an ein 'spiritualizzamento' ging, wobei z. B. statt Laura die Jungfrau eingesetzt wurde (a. a. O. 644 ff.) — also eine genaue Parallele zu dem alten Ovide moralisé, und zu den künftigen Emblemata sacra.

des Jahrhunderts, die bei Spee wie anderswo mit dem Petrarchismus verknüpft wird.¹⁾ Bekanntlich war auch sie sowohl von der Antike wie von der Bibel (Psalmen, HL) beeinflusst. Die sizilianische Schule von Theokritos u. a. war dem MA durch ihren Nachfolger Virgil bekannt, stark allegorisiert und häufig nachgeahmt, dessen *pietas quasi christiana* (und in diesem Zusammenhang besonders die messianische Ekloge) ihn zum legitimen Muster machte.² Konnte man nun Virgil als einen

¹ Natürlich wurde eine solche Verwendung und Deutung der alten Heiden nicht immer von den Kirchenvätern anerkannt — vielmehr war dies eine der wichtigen Streitfragen. Einige lehnten die Antike unbedingt ab, andere — für uns die interessantesten — konnten sich nicht von ihr losmachen, wollten es wohl auch nicht immer. Ein typischer Vertreter der letzteren ist St. Hieronymus, dem vor seiner Konversion die Antike ins Mark gedrungen war. In dem berühmten Brief XXII an Eustochium erzählt er ihr warnend, wie er die Klassiker las, bis er in einer Vision von dem richtenden Gott angedonnert wurde: 'Ciceronianus es, non Christianus' (F. A. Wright, *Select Letters of St. Jerome* 126, Lond. 1933). Er nennt poetischen Ehrgeiz 'adulterium linguae', und fragt: 'Quid facit cum psalterio Horatii? cum evangelis Maro? cum apostolo Cicerone?' (a. a. O. 124). Und doch nennt derselbe Mann in dem Paulinusbrief (als präfatia zu den meisten Vulgataausgaben gedruckt) David 'Simonides noster, Pindarus et Alcaeus, Flaccus quoque, Catullus atque Serenus', und zitiert in Briefen Virgil, Persius, Juvenal und Cicero so gern wie die hl. Schrift, selbst wo er vor den Heiden warnen will. Wenn er einen jungen Mann von der Notwendigkeit der Entsagung überzeugen will, spürt man hinter der strengen Verneinung der Antike eine fast sehnsuchtsvolle Zuneigung, als er den schweren Übergang von 'Quintiliani acumina, Ciceronisque fluvios gravitatemque Frontonis et lenitatem Plinii' zu dem barbarischen Hebräischen beschreibt (Brief CXXV. 12).

Ein schönes Gegenstück zu diesem qualvollen Hin und Her ist Dante. Nicht nur wählt er sich Virgil zum Führer durch Hölle und Fegefeuer, sondern er zeigt auch in vielen Einzelheiten seine Liebe zu diesem 'dolcissimo patre'. Für die Schätzung der messianischen Ekloge ist besonders die Status-episode aufschlussreich. Dante spricht hier von Virgil als 'il cantor de' bucolici carmi' (Purg. XXII. 57), um dem Leser das Stichwort zu geben, und lässt dann Statius zu Virgil sagen:

Tu prima m'inviasi
verso Parnaso a ber nelle sue grotte,
e poi appresso Dio m'alluminasti . . .
quando dicesti: «Secol si rinnova . . .» (Purg. XXII. 64, 66, 70.)

und noch ausdrücklicher:

la parola tua sopra toccata
si consonava ai nuovi predicanti . . . (79—80)

Wenn Statius zu Virgil die bündigen Worte spricht:

Per te poeta fui, per te cristiano (73)

so klingt das fast wie Dantes Antwort auf Hieronymus' 'Ciceronianus es, non Christianus'.

Noch bemerkenswerter ist es wenn Dante der Erscheinung Beatrices einen bedeutungsvollen Dreiklang aus dem HL, NT und Virgil vorausgehen lässt. Zuerst erklingt: «Veni sponsa de Libano» (Purg. XXX. 12 — HL IV. 8), dann:

Tutti dicean: «Benedictus qui venis;
e, fior gittando di sopra e dintorno,
«Manibus o date lilia plenis» (Purg. XXX. 19—21)

klassischen David auffassen, lag es auch nahe, David als einen christlichen Virgil zu behandeln. Die Psalmen, und nicht weniger das HL, waren geeignet, als *idyllia sacra* behandelt zu werden, und hierzu kam natürlich noch das altbewährte *bonus pastor* Motiv aus dem NT. So begegneten sich auch in der ma. allegorischen Pastorale Antike und Christentum. Mit der Renaissance nahm die weltliche Pastorale durch die Publizierung der griechischen Bukoliker (allerdings meist in lateinischer Übersetzung gelesen) einen grossen Aufschwung, der in formaler Hinsicht auch der geistlichen zugute kam; diese wurde ferner durch das starke u. a. durch zahllose Übersetzungen und Paraphrasen in den Vulgärsprachen bezeugte Interesse für die Psalmen gefördert. Die humanistische Pastorale wurde also sowohl für unterhaltende oder satirisch/didaktische als auch für religiös/allegorische Zwecke verwendet.

Die kulturmüde Gesellschaft des 17. Jhdts, wie die hellenistisch-römische auf sentimental ländliche Erotik und gekünstelt primitiv Zurückgezogenheit erpicht, zeigte in der Pastorale eher idyllische als satirische Neigungen. Das Genre wurde aber eifrig gepflegt, und wieder lockte der weltliche Erfolg eine reiche Blütenlese geistlicher Parodien hervor, die wie ihre Vorbilder stilistisch teils antik, teils petrarchistisch bestimmt waren, jedoch wie immer mit starkem Einschlag von den Psalmen und dem HL her.

2. *Metaphorische Motive und Formen.*

Und hiermit können wir zu der Betrachtung von Spees Metaphorik übergehen. Wie gesagt werden wir sie mit Parallelen aus der weltlichen sowie der geistlich parodierenden deutschen^{v)}

Wenn das neutestamentliche 'Benedictus', durch den jahrhundertlangen liturgischen Gebrauch weiterhin geheiligt, von den Heiligen in dem irdischen Paradies mit Virgil (Aeneis VI. 884) verbunden wird, ist der kirchliche Widerstand endgültig überwunden.

Das persönlichste Zeugnis Dantes folgt jedoch etwas später, wo er, überwältigt von dem Anblick Beatrices, sich zu Virgil kehren will — die dramatische Ironie, dass dieser schon verschwunden ist, steigert die wundervolle Wirkung — mit den Worten:

«Men che dramma
di sangue m'è rimasto, che non tremi;
conosco i segni dell' antica fiamma.» (Purg. XXX. 46—48; 48 =
En. IV. 23)

So spricht, in einem solchen Augenblick, nur ein Mann, für den die Antike fast heilige Wirklichkeit geworden ist.

und neulateinischen^{w)} Dichtung und aus der Emblemliteratur^{x)} belegen. Die Auswahl der so zitierten Verfasser, schon aus Zeitgründen beschränkt, wurde ferner durch Textmangel vermindert; wir hoffen jedoch die wichtigsten topoi genügend belegt zu haben.

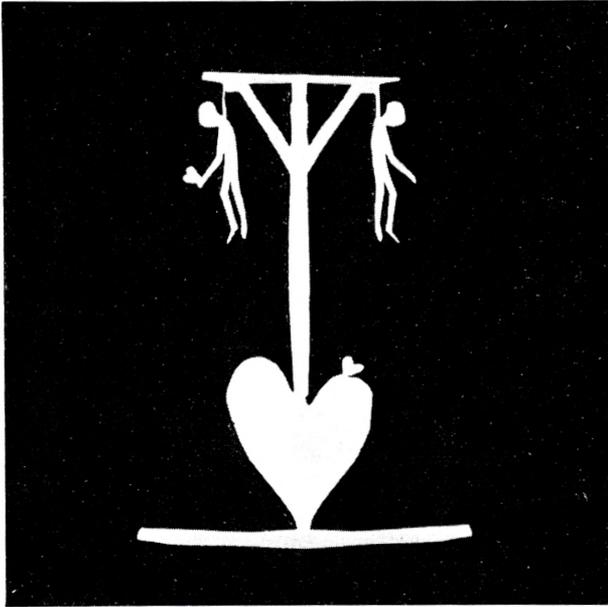


Abb. 40. Herzensdiebe am Galgen (Scherenschnitt v. H. C. Andersen).

Weitere Beispiele für die metaphorische Tradition vom MA zum Barock in mehreren Sprachen sind in den in Anmerkung *j* angeführten thematischen Übersichten leicht zu finden. Zu betonen ist wieder, dass es uns mehr darauf ankommt, Parallelen als 'Einflüsse' aufzudecken — letztere hätten sowohl in der Breite als auch in der Tiefe ein viel weitergehendes Studium erheischt, dessen Ergebnisse wahrscheinlich bescheiden sein würden — weshalb wir auch die Chronologie der Beispiele nicht streng berücksichtigt haben. Die zentrale Stellung der Neulateiner im internationalen Petrarchismus braucht man nach den Untersuchungen von Ellinger, Pyritz und ihren Vorgängern und Nachfolgern kaum zu betonen; doch darf mit Bedauern darauf hingewiesen werden, dass wir unseres Wissens noch immer eine befriedigende Gesamtdarstellung des Neulateinertums entbehren

müssen, ohne welche auch die vulgärsprachlichen Erzeugnisse des Zeitraums nicht zuverlässig untersucht und beurteilt werden können.⁹⁾

Wir werden im Folgenden das sponsus-sponsa Motiv im Vordergrund behalten, und das Christkind wie den pastor bonus ('Daphnis') als einfache Varianten dieses Grundthemas mit heranziehen; die emotionale Haltung ist ja in allen drei Fällen fast dieselbe, und der Ausdruck in gleichem Grade petrarchistisch geprägt. In der Anordnung folgen wir mit einigen Variationen dem praktischen Schema von Pyritz, und fangen mit ein paar Gesamtansichten an, woran sich die Einzelheiten anschliessen werden. Zunächst der altbewährte petrarchische Kontrast zwischen der frühlingsjauchzenden Natur und dem betrübten Liebhaber, dem hier natürlich die sponsa entspricht (ähnliche Frühlingsbeschreibung, allerdings ohne Kontrastierung mit der Liebe, z. B. HL 2, 11 ff.):

Der trübe winter ist fürbey/
 Die Kranich widerkehren;
 Nun reget sich der Vogel schrey/
 Die Nester sich vermehren:
 Laub mit gemach
 Nun schleicht an tag;
 Die blümlein sich nun melden.
 (No. 8 Str. 1).

Wo man nur schawt/fast alle Welt
 Zun freuden sich thut rüsten:
 Zum schertzen alles ist gestelt/
 Schwebt alles fast in lüsten.
 (Str. 6).

Nur ich/O JESV/bin allein
 Mit stättem leyd vmbgeben;
 Nur ich/muss nur in schmerzen sein/
 Weil nit bey dir mag leben/
 (Str. 7).

Nichts schmäcket mir auff gantzer welt/
 Als JESV lieb alleine:
 Noch spiel/noch schertz mir je gefelt/
 Biss lang nur Er erscheine:
 (Str. 8).

Von dem Namen abgesehen wären diese Strophen als Madrigaltext in der stimmungsmalenden Manier etwa eines Monteverdi oder Scheins ganz gut geeignet. Schön ist auch diese kleine Vignette aus Sarbievius 274 f.:



Abb. 41. Bild im Herzen. Die Dame kann nur von dem Tod verdrängt werden (Pona).

En, flosculi pulcherrimi,
 Prae Numinis amore,
 Expansas foliorum
 Ad coelum alas explicant
 Odoris flant suspiriis,
 Fletuque madent roscido.

Flammato, viden' ore
 Ut Rosa purpurascens
 Prodit amoris ignes . . .
 An solus ego, me miserum!
 Tot inter ignes algeo?
 (Vgl. Epigr. XXIII 323).

Und hier ein Beispiel in der biblisch/ovidisch/petrarchistisch analogiehäufenden Manier, wieder darauf bedacht, die Isolation der Liebenden als einen widernatürlichen Sonderfall darzustellen:

So ungestümb nichts finde/ Dass nicht eins höre auff: Man merckets an dem winde/ Wie er so offft verschnauff:	Warumb thut mich dan plagen Die lieb ohn vnderlass? Dass nie kein punct mag sagen/ Wan ich ohn schmerzen wass. Ohn vnderlass ich klage/ Für stättem hertzen = leyd: Bey nacht/vnd auch bey tage/ Scheint mir nur sawre zeit.
--	---

(No. 6 Str. 6—9).

Der wandersman ermattet
Auff starck = vnd stäter reiss;
Beym grünen bäumlein schattet/
Streicht ab den sawren schweiss/

Nach der Betrachtung dieser Naturstimmungen können wir uns der Beschreibung des geliebten Gegenstandes zuwenden; zuerst folgen ein paar Gesamtanblicke, dann die reich ausgearbeiteten Einzelheiten der verlockenden Schönheit. Als Musterkarte fast sämtlicher Reize des petrarchistischen Ideals (ein Kumulationsprodukt der panegyrischen Tradition — vgl. z. B. Curtius 169: Überbietung) zitieren wir einige Zeilen aus Bonifonius 4 f.:

Nam quid dissimulem? Illa me Cotelle,
Nympharum domina, illa Pancharilla,
Prima militiæ hujus insolentem,
Et cupidineæ rudem palæstræ,
Cepit flammeolis suis ocellis,
Vinxit aureolis suis capillis.
Vt vidi, furor & malignus error,
Me mi surpuit: Ille me genarum
Fulgor lubricus, ille Pancharillæ
Pudor virgineo natans in ore:
Risus ille decens, & ille candor
Fuci nescius, ille me vetusti
Splendor sanguinis, illa liberalis
Indoles animi, illa mens senilis
Ætate in tenera tenorque constans,
Ille corporis elegantioris
Cultus simplicior, & illa vultus
Majestas placida & serenus ardor.

Ille frontis honos patentis, ille
Me supercillii nigellus arcus,
Dentiumque duplex eburnus ordo

Et menti bifidi decor venustus,
 Spira illa auriculæ rotundioris:
 Illa blæsula, mollicella verba,
 Illa me capitis nitens columna,
 Emendatior omnibus columnis,
 Castigatior omnibus figuris;
 Illæ marmore purius nitentes
 Papillæ, teretes suas Diana,
 Et quas esse suas velit Dione,
 Obstrinxere sibi arctiore vinclo.
 Illo carcere pectoris reposti,
 Illis me pedicis profundi amoris,
 Aeternum sibi Pancharilla vinxit,
 O custodia carceris benigni!
 O dulces pedicæ! o beata vincla!

Und als geistliches Gegenstück dazu zitieren wir Silesius Beschreibung des sponsus in der Vorrede der HS (4—5):

O jhr Poëten wie seydt jhr solche Thoren, dass jhr eure Hertzen und Sinne euren Dorinden, Flavien, Purpurillen, und wie sie weiter heissen, ergebet; welche doch entweder nichtige Undinger, und Schatten in der Luft, oder ja wahrhaftige Syrenen und Verführerinnen eurer Seelen seyn. Wendet hier eure Erfindungen und Federn an; hier hier in dem unvergleichlichen Angesichte JESu Christi, ist die allerfreundlichste Anmüttigkeit, die allernüttigste Lieblichkeit, die allerlieblichste Huldseligkeit, und allhuldseligste Schönheit. Hier blühen die unverwelkliche Rosen und Lilien, seine Wangen; hier wachsen die unverbleichliche Corallen, seine Lippen; hier scheint die unverfinsterliche Sonn und Monde, seine Augen; hier ist der anbetens = würdige Thron dess Glantztes der Herrlichkeit, seine Stirne: hier wehet der ewige West = Wind, sein huldseliger Athem, der die gefrorne Erde eures Hertzens kan auffthauen und erquicken: diese Schönheit liebet und beschreibet, und vertieffet euch gantz und gar in sie. Wolt jhr mehr, so wisset dass hier ist, der huldselige Daphnis, der sorgfältige Corydon, der treue Damon; ja der Preiss und die Krone aller tugendhafften und ausserlesenen Schäfer und Schäferinnen. Es ist hier die mildreiche Galathee, die ewige Güttigkeit, (als eine süsse Milch — Göttin;) die edle Sophia, die ewige Weisheit; die schöne Callisto, die ewige Schönheit; und alles was jhr nur wollet. Ach wie hochverdienstlich könte euer dichten, und wie erbaulich eure Liebe seyn! wendet euch¹ derowegen zu mir und liebt mit mir meinen JEsu. (vgl. auch HS I, 37).

¹ Beide Beschreibungen sind mit unserer Abb. 16 zu vergleichen und mit der ungeduldigen Antwort Shakespeares:

Hierauf zwei Speesche Varianten des sponsus-Bildes, zuerst ein petrarchistisch gefärbtes (nur das Wort 'gnad' in diesem Zusammenhang theologisch):

Die reine Stirn der Morgenröth
 War nie so fast gezieret/
 Der Frühling nach dem Winter öd
 War nie so schön muntiret/
 Die weiche brust der Schwanen weiss
 War nie so wohl gebleichet/
 Die gülden Pfeil der Sonnen heiss
 Nie so mit glantz bereichet:

Alss Jesu Wangen/stirn/vnd mundt
 Mit gnad sein vbergossen;
 Lieb hat auss seinen äuglein rundt
 Fast tausent Pfeil verschossen;
 Hat mir mein Hertz verwundet sehr/
 O wee der süssen peine!
 Für Lieb ich kaum kan rasten mehr/
 Ohn vnderlass Ich weine.

(No. 2 Str. 1—2).

dann ein HL inspiriertes (vgl. bes. HL 5,9; das Geruchsmotiv ist für die Jesusminne zentral)¹:

My Mistres eyes are nothing like the Sunne,
 Currall is farre more red, then her lips red,
 If snow be white why then her brests are dun:
 If haire be wiers, black wiers grow on her head:
 I haue seene Roses damaskt, red and white,
 But no such Roses see I in her cheekes,
 And in some perfumes is there more delight,
 Then in the breath that from my Mistres reekes.
 I loue to heare her speake, yet well I know,
 That Musicke hath a farre more pleasing sound:
 I graunt I neuer saw a goddesse goe,
 My Mistres when shee walkes treads on the ground.
 And yet by heauen I thinke my loue as rare,
 As any she belid' with false compare. (Son. 130).

Nach der geistlichen Seite hin sollte man das erschütternde Bild des *Ecce Homo* Gedichts HS II, 43, und das Gebet an die Glieder Jesu GTB 290 ff. u. GTB II, 291 f. vergleichen. Nach der weltlichen — mit geistlichen Augen gesehen — Pona 137—38: hier eine prangende Frau, 'procacem . . . purpuram & candore amabilem'; dort ihr kahles Skelett, 'gelu rigidam . . . vermium escam . . . Sirenes a gutture abiere, aurum a coma Ebur ab ubere . . .' — Überwindung der Renaissance durch das neuerweckte asketische MA (Abb. 41).

¹ Wolfskehl N. 182 u. passim. Vgl. Silesius HS I, 34: Du rüchest so kräftig und gut, Erquickest Leib, Leben und Blut. HL 4. 13 u. s. w. Auch die Petrarchisten halten sich nicht zurück. Eine emblematische Illustration, die das Geruchsmotiv mit der *venatio amoris* vereinigt, ist Thea. Am. II. 142.†

O Töchter hoch geprisen/
 Nembt war den liebsten mein/
 Nach balsam süß/vnd bisem
 Riecht jhm der athem sein;
 Sein haupt auch raucht/vnd windet
 Nach Zimmet/vnd Zibeth:
 (No. 10 Str. 9).

Schliesslich noch, um die Varianten des sponsus abzurunden,
 ein Bild von dem Bambino:

O Gott/wie schönes kindelein!
 Wie gülden = gelb an haaren!
 Wie perlen = weiss an äugelein!
 Kein zung mags offenbahren.
 (No. 34 Str. 1)¹.

Wie aus diesen Proben hervorgeht, sind auf Jesus/Cupido/
 Daphnis/Bambino alle Reize des petrarchistischen Frauenideals
 übertragen worden; und wer die Gedichte nachliest, woraus unsere
 Proben stammen, wird feststellen, dass fast in jedem die Ele-
 mente des Petrarchismus und des HL brüderlich Hand in Hand
 gehen.²

¹ Über den Christkindkult siehe Wolfskehl Kap. II u. Brémond a. a. O.; vgl.
 Balde I, 158:

O nate in usum lætitiæ, PVER:	Et bina gemmæ lumina flammæ,
O Matre pulcra Parvule pulcrior	Palam latentem virginea Deum
Eburna cujus colla, vivæ	Sub nube produunt, o venustas ...
Labra rosæ, violæque crines,	(vgl. ferner I, 57, I. 81)

Wie gewöhnlich bei Balde vereinigen sich hier HL, Pet. und Horaz (carm. lib.
 I. 16).

² Wir können uns nicht enthalten, ein Beispiel für diese labilen Symbiose
 anzuführen aus J. G. Fucilla, Additions to 'The First Idyll of Moschus ...', AJP L
 1929 (vgl. S. 85. 1): Marino bringt in La Lira eine Paraphrase des genannten Idylls
 in der gewöhnlichen Manier, worauf er anderswo in der Sammlung eine geistliche
 Variation vorführt. Hierin wird Jesu Flucht in den Tempel (Lukas 2. 41) im Rah-
 men des Amor fugitivus Motivs behandelt, u. zwar so, dass Maria die Rolle der
 Venus übernimmt, und den entlaufenen Jesus im pet. Stil — freilich (was Fucilla
 übersieht) unter deutlicher Anlehnung an das HL (6.9 ff.) — beschreibt:

Sospirava e spargea	(Maria fragt:)	Forse non conoscete
Largo di pianto un fiume		Il mio sposo, il mio figlio?
La Dea, la vera Dea,		Se pur qual sia, chiedete,
Madre di vero Nume,		E' candido, è vermiglio ...
Ricercando il suo core,		Di colomba amorosa
Il suo smarrito, e fuggitivo Amore ...		Hà le luci divine,
		Hà le labra di rosa,
		Hà d'ambra e d'oro il crine,
		Appo le guance intatte
		Foran vil paragon porpora e latte ...

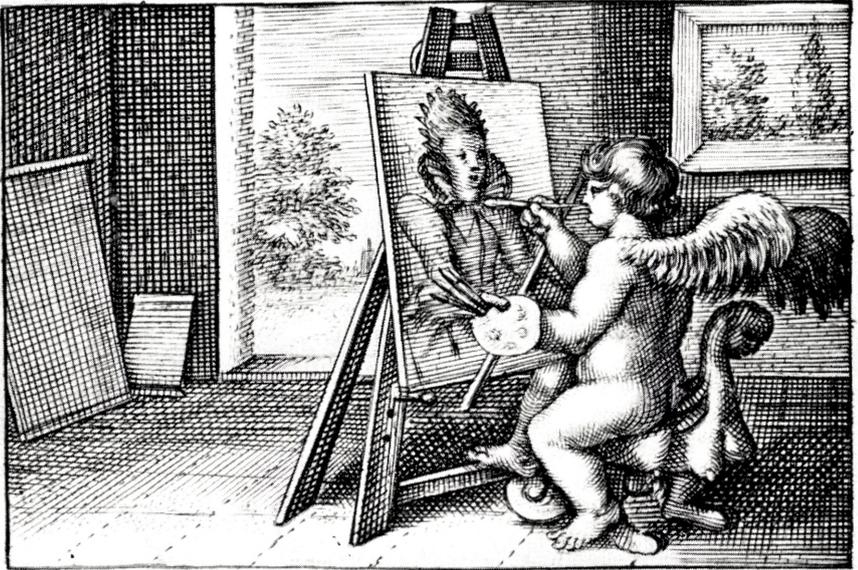


Abb. 42. Cupido malt der Geliebten Bild (Heinsius, NP).

Nach diesen Gesamtansichten werden wir Einzelheiten der sponsus-Gestalt betrachten, mit gelegentlichen Hinweisen auf Daphnis und Bambino.

Es ist lehrreich, das orthodox petrarchistische rot/weisse Gesicht, wie wir es in den oben gegebenen Zitaten durchschimmern sahen — und wie wir es auch aus dem HL kennen (5.10 Dilectus

Wie man sieht, genau dieselbe Kontamination von HL u. pet. Schönheitsidealen wie bei Spee: 'weiss u. rot' stimmt zu beiden, 'Taubenaugen' zum HL, 'Goldlocken' zu Pet., während 'vero Nume' die Gedanken auf das Credo hinleiten.

Amor fugitivus und HL verbindet auch Sarbievius Epigr. VII 314; sein Jesusschema ist dem Speeschen sehr ähnlich, verrät aber seinen schematischen Charakter, wenn es fast unverändert auf den sel. Aloysius überführt wird (vgl. Fleming Lat. 214 ff. wo das Frauenschema auf einen Jüngling übertragen wird, den er S. 220 sogar Jesus gleichsetzt; eine ähnliche, aber in ihrem Falle natürlichere Übertragung des Frauenschemas auf einen Mann hatte übrigens die italienische Dichterin Veronica Gambara vorgenommen). Bezeichnend ist auch Sarbievius Epode XII, 242 ff., wo er in parallelen Beschreibungen Jesu und Mariä Bibel, Pet. und — Horaz' Lalage (carm. lib. I 22) zusammenstellt. Vgl. ferner Balde 342:

[Jesus] est ille PUER, quem CHARIS edidit
Laudata celebris Nympha nigredine . . .

wo 'Charis' in sinniger Weise antike Anmut, christliche Gnade u. ma. Etymologie der Charitas, mit HL 1.4 vereinigt.

meus candidus et rubicundus) — mit dem 'weiss/vnd rothem schweiss' des leidenden Daphnis in Gethsemane zu vergleichen:

Ab falber Stirn vnd Wangen/
 Füss/händen marmer = weiss/
 Die tropffen anher drangen/
 Von weiss/ vnd rothem schweiss.
 O liebster mein auff Erden
 O JESV schöner hirt!

um die ganze Spannweite der Speeschen ästhetischen Haltung zu verstehen: selbst das Leiden kann er sich nur concettistisch vergegenwärtigen (vgl. ferner die Passionsszenen 103.6 f.; 230.16; 241.4; 293.15 ff.).

Natürlich darf auch das Haar des Geliebten nicht unbesungen bleiben — das goldene Haar gehört, wie bekannt, zum festen Bestand des petrarchistischen Ideals. Wenn dunkles vorkommt, geht es entweder auf Ovid, das HL oder — die Wirklichkeit zurück. Wenn das Haar, wie wir eben gesehen, auch bei Spee immer gülden ist, folgt er hierin allerdings nicht nur dem festen Dogma des Petrarchismus, sondern auch einer persönlichen Vorliebe für diese Farbe (Daphnis: 44.22—23; Bambino: 204.3; gülden in anderen Verbindungen z. B. 55.9, 143.22, 177.9 f., 180 ff, 275—6).

Das Motiv des goldenen Haares als Netz für den Männerfang fehlt bei Spee (obgleich er damit eine sinnige Kombination zu dem Christus/Fischer Thema hätte herstellen können). Vgl. dafür unsere Abb. 21, Scal. 234:

fuluum . . . aurum
 Quod rara ad laqueos necteret arte Lyce
 . . . retia facta . . .

Vgl. Lern. 579; Schein, II, 86:

O seidene Härelein!
 Eur feste Schlingen
 In Liebe bezwingen
 Gefangene Händelein.

Bonifonius 11:

Non sunt aureolæ comæ aut capilli,
 Sed sunt vincula, compedes, catenæ;
 Sed sunt retia, nexilesque casses,
 Quibus, si semel occupatus hæres,
 Peribis . . .



*Impiger est Satan, sua passim Retia tendit, Mille Voluptates animus objectaq, nulla
 Vi fallat saeuem Decipiataq, Virum: Ingerit, ut nestat vincula Lonia pedi.
 Der arge Feind, die alte Schlang; Gibt manchen eyn wid bofr begierd;
 Treibt sein betruyg, wie von Anfang: Durch welch er sehr betrogen wirt
 Satan non negligemt commence de bon heure Volupte de leuungse tient le pied fermement
 A tenter les humains, c'est une chose seure: Mais lui s'employe a peindre le coeur dili-
 gemment*

Abb. 43. Der Teufel malt einem Jüngling das Bild einer Dame ins Herz (Zetter).

Noch wichtiger sind aber die Augen. Wie wir oben sahen, senden sie Pfeile aus und Feuer, zuweilen auch beides zugleich:

Er [sponsus] gleich zu mir thät ziehen
 Mit reinem augenblitz:
 Auff mich mit haufen fielen
 Die Stralen voller hitz:
 Die pfeil da kamen loffen
 Von seinen äuglein thewr/
 So mir das hertz getroffen/
 Mit bitter = süssem fewr.

Von seinen gläser = bogen
 Zu mir mit süssem schein
 Die süsse Flämlein flogen/
 Aus beyden fensterlein.

(No. 10 Str. 3—4).

Vgl. Heins. 27:

Felices oculi, seu vos fatale venenum
Spargitis, & nostro mansuras corde sagittas . . .

Das antike Giftmotiv kommt auch bei Spee vor, 56.19—20: 'Mit
lieb ist jhr vergeben/Mit blinden hertzen gifft'.

Scal. 214 O oculi, per quos letalis iere sagittae
Fulgura, sidereis tela vibrata oculis.

Zink. 6 (Schede)
Von deiner Euglein glitzen
Fewrflammen rausher spritzen.

Recht wie die Straln und schnelle Pfeil
Dieselben schiessen her in eil:
Han mir versehrt mein junges Hertz.

Schein II. 75 greift auf die Fabeltiere zurück
O schönste Filli mein,
Dein beide Äugelein
Der Liebe Basilisken sein:
Sobald sie schiessen lan
Auf mich ihr Strahlen hell,
So muss ich fallen schnell
Für tot von Stunden an.

Doch lässt sich bei Schein, zu des Lesers Beruhigung, der
also Verschiedene von Fillis roten Lippelein, 'der Liebe Äscu-
lapi', wieder kurieren. Nach Balde 154 senden die Augen erst
Pfeile aus, nachdem Venus diese keuschen Augensonnen ver-
dorben hat; wenn er aus den Augen der Briseis sowohl Feuer
wie Atome (*semper alunt oculi/Periculosa incendia/atque leves
jaciunt atomos*) hervorgehen lässt, scheint er die empedokleisch/
platonischen Theorien über den Sehvorgang mit den epikuräischen
vermischt zu haben. Aus dem GTB wäre hinzuzufügen:

Seid gegrüsst, ihr wonnevollen Augen meines Herrn Jesu Christi!
O ihr strahlenden Demanten, o ihr glanzenden Kristalle, ihr Pfeil-
köcher der Liebe! wo sind nun eure zarte Flammen, Pfeile und Strahlen,
dass ihr nicht mein Herz durchdringet und mit honigsüßer Liebe
verwundet? (II. 292).¹

¹ Das von Spee nicht verwendete pet. Motiv, Cupido mit/aus den Augen
der Dame Pfeile schiessend, behandelt Scal. aitiologisch 216, ausführlicher 486 f.:
C., von der Dame seines Bogens beraubt, schiesst künftig aus/mit ihren feurigen Au-
gen — *gemino arcu* — seine Pfeile. Für die Wanderung des Motivs von (Moschus >)

Der petrarchistische Verlust oder Raub der Augen kommt bei Spee nicht vor, falls man nicht TN 57.7—8: 'O weib so gar verblendet!/So gar von lieb entäugt!' in diesem Sinne auffassen will. Man vergleiche jedoch folgende Beispiele:

Scaliger 636

Saltem redde mi himeos ocellos
Quos tuis rapiens, abisti, ocellis

Fleming 126

deme tuis oculis feralia fulgura ni me
sæva voles oculis exoculare tuis

Zesen Dicht. 161

ihr aug' enteuet mich . . .

Meleager zu den Neulateinern vgl. J. Hutton, *The First Idyll of Moschus . . . AJP* XLIX 105 ff. (1928).

Als typisch mag Schein II. 105 ff. dienen:

Amor das liebe Räuberlein
In Filli Äugelein
Ein guter Bogenschütz
Mit seiner List und Witz
Hat sich logieret ein.
Daraus er unverdrossen
Viel tausend Pfeil verschossen . . .

Und schöss es mehr der Pfeile noch
So mangelt ihme keiner doch;
Das kommet daher eben,
Weil Filli Augenäpflein
Mit ihren Liebesblickelein
Gnug Feur und Pfeile geben.

Lern. 349 sieht in den Augen der Dame mehrere Eroten:

Amorem ocellis flammeolis Heræ
Vidi insedentem, credite posteri:
Fratresque circum ludibundos
Cum pharetra volitare & arcu.

Anderswo (345) sogar mehrere Veneres:

Qui solus pharetra viduus Puer erat & arcu,
Qui face? cuncta oculis hæc gerit arma Venus.
Quæ Venus? illa mei pulcherrima causa furoris:
Mille oculis Veneres quæ simul vna gerit.

Spenser zeigt eine wechselnde Haltung:

Through your bright beams doth not ye blinded guest,
shoot out his darts to base affections wound:
but Angels come to lead fraile mindes to rest
in chast desires on heauenly beauty bound. (Amoretti Sonn. VIII).

I mote perceiue how in her glauncing sight,
legions of loues with little wings did fly:
darting their deadly arrowes fyry bright,
at eury rash beholder passing by. (Sonn. XVI).

Silesius HS I. 37 variiert das Motiv unter Bezugnahme auf Jesu Augen:

Anmuth und die Charitinnen
Haben jhren Sitz darinnen.

Ein kuriöses Beispiel ist schliesslich Schein II. 37 f., wo Amor zuerst in 'der Filli Äugelein' sitzt, dann aus Mitleid mit dem Coridon nach seinem Gesicht übersiedelt und hieraus seinen 'amorisich gülden Pfeil' gegen Filli richtet.

Das Motiv des Augentausches, Symbol der gegenseitigen Liebe, hat Spee vermieden, vielleicht weil es ihm dem göttlichen sponsus gegenüber zu intim vorkam. Bei den muttersprachlichen wie bei



*Pædes binavit nos conformes fieri
imagini filij sui. Rom. 8.*

*L'Amour fait son portrait luy mesme
Dans le coeur de celle qu'il ayme.*

Abb. 44. Pastor bonus/Jesus hält der sponsa ein mit seinem Bilde versehenes Herz als Malvorlage vor (Thea. Am.).

den neulateinischen Dichtern ist es sonst sehr beliebt: 'At the first sight/they haue chang'd eyes' (Shakesp. Tempest I. 2.437). Zuweilen wird es mit dem Seelentausch:

Scaliger 660

Dum sugis mi oculos, tuos requires.
Dum exhauris mi animam, tuam relinques
Fecit mutua transitus duarum.

oder mit dem Herzenstausch:

Donne I. 140

Therefore at first shee modestly might start,
But must forthwith surrender every part,
As freely, as each to each before, gave either eye or heart.

verbunden; auf beides kommen wir unten zurück.

Den Augen gleich an Bedeutung steht der Mund, der für die Bienen die beste Weide bieten kann, übrigens wieder ein Motiv, das auf die Antike zurückgeht:

Ach jhr Bienlein/ ach jhr fehlet/
Ledig fahret jhr nach hauss:
Nur von JESV lefftzen stehlet;
Dannen klaubet honig auss:
JESV lefftzen/ mund/ vnd augen
Voll dess besten saffttes seyn.
(No. 18 Str. 5)

Beispiele aus der weltlichen Tradition sind Secundus, Bas. XIX 114; Scaliger 489; und Lernutius 325: 'Exstruite hic cellas volucres florentis Hymetti/Et dominae in vernis mellificate labris'.

Silesius benutzt das Bienenmotiv in Verbindung mit den Wunden Christi HS II.46:

O HErr Jesu gib mir gaben
Wie die klugen Bienen haben;
Weil ich mich zu dir gefunden

Auff die Rosen deiner Wunden:
Dass ich deins Bluttes Honigseim
Trag in meinem Mund und Hertzen heim.

und spielt darauf an HS III. 108:

Mein Jesus ist mein Thaw allein
Mein Honig, Manna, Blümelein;
Den ich für alls genieße.
Ach dass ich doch nur möchte seyn,
Gleich wie ein kluges Bieenelein! . . .

Ich hinge mich an seine Brust,
Und bliebe da nach Wuntsch und Lust,
Bis ich zerfließe, kleben.

Emblematische Beispiele sind nicht weniger häufig zu finden. Auch Sarbievius sucht die pet. Süßigkeit zu überbieten, wenn er z. B. eine wächserne Jesusfigur verwirft, weil: 'Cerea materies, melleus ipse fuit' (Epigr. LXII 339). Das GTB stimmt mit ein:



Abb. 45. Die sponsa findet das Bild des sponsus in ihrem Herzen (The. Am.).

Sei gegrüsst, du liebevoller Mund meines Herrn Jesu Christi von dem jederzeit die wundersüßen Worte des Lebens herabgeflossen sind, gleich wie von triefendem Honigseim der süße Honig!¹

¹ Wie man sieht, ist der Honig der weltlichen und geistlichen Tradition gemein; in der letzteren kommt er auch z. B. im römischen Brevier vor (vgl. G. Wagner Petersen, Zur Datierung . . . des CW . . ., Orbis Litt. III, 182 1945). Man möchte annehmen dass Texte wie Judic. 14.14 u. 18: Quid dulcius melle, et quid fortius leone? dazu beigetragen haben, denn in der Typologie wird Christus oft als leo fortis bezeichnet, so z. B. in der Philomena (Balde IV. 497). Mit solchen Betrachtungen haben wir aber schon die Grenzen unserer Untersuchung überschritten.

Die Lippen spenden nicht nur Honig, sondern auch Leben und Erquickung (wieder ein antik/ma., vom Petrarchismus übernommenes Motiv):

Trübnuss hatte mich umbzogen/
Ware mehr dan halber todt:
Nunmehr hab ichs leben sogen
Nur auss JESV lefftzen roth.

(No. 18 Str. 7).

Vgl. Schein II.30 f.:

Wenn Filli ihre Liebesstrahl
Wirft in mein Herz hinein
Empfind ich Angst und Todesqual
Schlaf stracks in Ohnmacht ein
Sobald mich abr ihr süsser Mund
Und zarte Lipplein rot
Berühren nur werd ich gesund
Steh wieder auf vom Tod.
(Vgl. II, 75, oben zitiert).

Für Silesius sind sowohl Augen
wie Lippen erquickend:

Ach lass dein Zucker Mündelein
Mein' arme Seel erquickken,
Und die verliebten äugelein,
Erfreulich auff mich blikken.
(HS I. 16).

Der Bambino bietet den Hirten zum Küssen dar:

. . . die purpur = Lippen/
Das purpurs = Mündelein.

(199.3—4).

aber der rote Mund (wieder ein ma./pet. Motiv) des Daphnis entfärbt sich am Kreuze:

Ach jhr seine lefftzen beyden/
Beyde purpur = schwesterlein/
Ihr noch wenig vor dem leyden
Waret wie Corallen = stein.
Euch der falbe todt bestreichet/
Färbet euch mit bleicher noth:
Ihr nun keiner purpur gleichet/
Keinen jhr Corallen roth.

(No. 43 Str. 2).

Schliesslich ist noch das Motiv des verwundenden Mundes zu erwähnen. Schon Plautus spricht von einem Liebhaber, der 'extemplo/saviis sagittatis percussus' (Trinummus 241), wohl im Sinne der bei Ovid so beliebten Zungenküsse; auch die Neu-

lateiner benennen solche 'pungentia'. Dem MA war der verwundende Mund sehr geläufig, und das Motiv blühte, wie man sieht, in Renaissance und Barock weiter:



Abb. 46. Bild im flammenden Herzen (Albert Engström).

Fleming 135
[Amor] labiorum
vulnere mitis
usque triumphat

Fleming I. 399 (nach Heinsius NP 15):
... Mund
der mich tödlich machet wund

Zink. 39 (Weckherlin)
Ihr solt durch tief wundende Küß
Ihr solt durch süß heilende büß
Verwunden euch vnd wieder heilen.

Dess einen Mund, soll mit Wollust
 Dess andern Hertz vss seiner Brust
 Zunehmen, jhm die Brust auffspalten
 Dess andern Hertz soll mit dem Mund
 Durch süß küß verwundet Wnd
 Der andern Brust sich nicht enthalten.

Zesen, Gekreutz. 32
 wird nicht blas der rohte mund/
 der so manches hertz verwundet
 auf den grund . . .

Eine kleine Aitiologie in der anakreontischen Manier bietet Schein II. 118.

Eine makabre Art des Verwundens und Genesens zeigt Pona, Card. 138: 'Vulnus, os Mulieris infixit, mulieris ossa Medelam dabunt.'

Spees Beitrag ist auf einen leichteren Ton gestimmt:

Ach Halton als ich jmmerdar
 Das kind wolt lieblich pressen/
 Vnd jhm die wänglein also gar
 Mit bäcklein ab wolt messen/
 Es gleich mit süßem honig = mund/
 (O wee wass freundlich possen!)
 Mich hat mit süßem pfeil verwund/
 Mit süßem pfeil durchschossen.

(205.11—19).

Wie man bemerkt, sind die Hauptreize des petrarchistischen Schönheitskatalogs repräsentiert (wenn sich auch die Schilderung fast nur auf das Haupt beschränkt, freilich ohne Huldigung der Zähne wie im HL und Pet.); nur das Motiv der schönen Brüste fehlt. Wir heben dies hervor, weil es sonst in der weltlichen (z. B. Lern. 318, 324) und in der vom HL inspirierten Liebeslyrik eine überaus grosse Rolle spielt und sein Fehlen also nicht einfach dadurch bestimmt ist, dass statt der Dame ein Mann das Liebesobjekt darstellt. Wir sind deshalb berechtigt, hier von einem persönlichen Wesenszug Spees zu sprechen.

Nur einmal scheint er im Rahmen einer Parabel, wo Christus (mit Anschluss an die hl. Schrift) als Mutter zum Beichtkind spricht, das Brustmotiv anzudeuten:

Sage an, mein Kind, glaubest du denn wirklich, dass Ich eine solche Mutter sei . . . dass Ich dich allezeit, Tag und Nacht, im Auge habe, dich an meinen Brüsten tränke, auf meinen Armen trage . . . (GTB 108).

Dies ist um so bemerkenswerter, als Spee anderswo von Gottes 'mütterlichem Herzen' (141) spricht. Vgl. dagegen Sarb. Epigr. X 317, ein so extremes Beispiel, alle Aspekte der Jesusminne summierend, dass wir es mit dem vollen Titel zitieren:

CASTA SED FOECUNDA.

Memores uberum tuorum Cant. 1

Ibi dabo tibi ubera mea Cant. 7

Velle meas, mi Sponse, canis te sugere mammas:

Sic quae Sponsa fui, jam tibi mater ero.

Ipsa tuas etiam memini me sugere mammas:

Sic qui Sponsus eras, tunc mihi mater eris.

Ambo iterum bibimus de mamma saepius una:

Sic soror ipsa tibi, tu mihi frater eras.

O Amor! unus Amor! quos non effingis Amores?

Omnibus omnis eris, si tibi nullus eris.

Das Motiv ist, wie Sarbievius selbst deutlich macht, dem HL entlehnt. Vgl. Thea. Am. II. 160, wo Christus die sponsa säugt (HL 1.1: quia meliora sunt ubera tua vino) — Abb. 62.

Dafür hat Spee ein anderes Hauptthema der Petrarchisten, das Motiv der Liebespfeile, mit Vorliebe und Virtuosität verwendet. Wir haben es schon oben besprochen, und auch an die Verbindung mit dem HL erinnert (4.9). Beispiele für Pfeile aus den Augen wurden oben zitiert (vgl. Abb. 21—23), und wir wollen davon nur die zierliche Variation:

Von seinen gläser = bogen

Zu mir mit süßem schein

Die süsse Flämlein flogen/

Auss beyden fensterlein.

(No. 10 Str. 4, wie oben).

hervorheben, teils weil das Bogenmotiv in dieser Verbindung von den orthodoxen Petrarchisten gewöhnlich mit den Augenbrauen verbunden wird (vgl. Abb. 21), teils weil es eine Spee auch sonst geläufige Vereinigung des Pfeilmotivs mit den feurigen Augenstrahlen zeigt. Unter dem Aspekt des Verwundeten ist es an anderer Stelle behandelt:

Fast eben gleicher massen

Das weib von lieb verwund/

In lauter zähr zerlassen/

Zerfloss in thränen rund:
 Begierd mit heissen pfeilen
 Ihr beyde augen schmelzt/
 Vnd abwärts beyder theilen
 Die runde tröpflein weltzt.

(Magdalene; Nr. 11 Str. 3, vgl. 8; u. vgl. unsere Abb. 11: Augen als Ziel der Pfeile).

Das Herz als Ziel der Pfeile begegnete uns schon oben, wo auch der Pfeilmund vorkam, und wir fügen hier nur ein einziges Beispiel hinzu:

At mihi letiferis post saucia corda sagittis
 Constanti dominus pectore turget Amor.
 (Scal. 225).

Wenn zuweilen von der verwundeten Leber gesprochen wird, handelt es sich gewöhnlich um eine antikisierende Tendenz, z. B. Secundus 33 cui jecur ignoto læsit/Amor jaculo. Dass auch die Bibel hierzu beigetragen haben kann, geht jedoch aus Zesens Unterscheidung hervor:

Ich pflege sonst zweierlei sitze der liebe zu machen, einen/für die geistliche und keusche/im hertzen; den anderen/für*die weltliche und brünstige/in der Leber. (Nach Wolfskehl Anm. 232).

Darauf folgt ein Hinweis auf die Schrift (Prov. 7.22—23: Statim eam sequitur . . . donec transfigat sagitta iecur eius) und auf 'Klaudian im 4 Buche'.

In dieser Verbindung möchten wir auch auf den Herz Jesu-Kult verweisen, der, ein Erbe des MA (siehe Carl Richstätter, *Die H. J. Verehrung d. deut. MA* 1—2, Paderborn 1919 — reich illustriert), mit der Jesusminne beider Konfessionen und im Pietismus stark aufblühte (vgl. Richstätter Bd. 2, über Spee 173—79; Wolfskehl und Spamer) und der jedenfalls in katholischen Kreisen (vgl. Warnach, *Agape* 15), noch heute sehr verbreitet ist. Ohne Zweifel hat diese kirchliche Tradition des Herzenmotivs es den geistlichen Dichtern besonders nahe gelegt, auch die pet. Formulierung zu übernehmen: dem Liebespfeil Cupidos entsprechen sehr genau die Pfeile der geistlichen Liebe und öfters auch der Speer, welcher das Herz des Gekreuzigten verwundet (letzterer wurde, wie anderswo erwähnt, in der allegorischen Kunst oft von Charitas geführt).

Spee hat das Motiv in der TN wenig benutzt (wohingegen es öfters bei Silesius vorkommt), häufiger im GTB, das, wie schon hervorgehoben wurde, überhaupt viel mehr wahrhaft mystischen



Abb. 47. Name im Herzen. Cupido/Jesus als Maler (Pona).

Gefühls in sich schliesst. Wir bringen hier nur ein Zitat, wo er in compassio Opfer der militia dei zu werden verlangt (und verweisen sonst auf Richstätter, nicht zum wenigsten seine Autorenliste 2.274 ff.). GTB 205:

Ach Gott, möcht es [sein Herz] doch lieber bluten, weil es verwundet wäre! Nun bitt' ich Dich, nimm doch den Pfeil aus jenem Herzen, oder nimm auch die blutige Lanze aus Deinem eigenen Herzen, und durchdringe mir das Meine, das ich vor Liebe sterben möge, und wenn ich dann also gestorben bin, so begrabe mich in Deine verwundete Seite, damit mein todtes Herz in deinem Herzen ewig lebe! (Für das Wundenmotiv vgl. unten). Weitere Beispiele für den Liebespfeil Wolfskehl 116 ff.

Übrigens verwendet Spee auch in nicht-erotischen Verbindungen das Pfeilmotiv sehr häufig (z. B. 54.9, 78.5, 185.1; der Regenbogen spannt sich, ohne zu schiessen 161.21); wir zitieren hier nur ein Beispiel für die Sonnenpfeile, weil es mit dem Augenmotiv, in kosmischer Grösse, verbunden ist:

Die klare Sonn dort oben/
 Der himmlisch augenball/
 So sonsten hoch erhoben
 Sich wirblet vber all.
 Mit seinen starcken pfeilen
 Mag da nit bohren ein/
 Muss draussen ja verweilen/
 Nimbt nie den augenschein.
 (No. 23 Str. 21).

In diesem Zusammenhang wollen wir auch ein paar Worte über einige der pfeilbewaffneten Personifikationen sagen (andere werden später besprochen). Hätte Spee uns nicht mit dem Titelkupfer der TN einen festen Anhaltspunkt gegeben, würde man es kaum wagen mögen, hier von dem Vorkommen einer eigentlichen Cupidogestalt zu sprechen, denn seine Andeutungen in dieser Richtung sind etwas lakonisch. Doch darf man wohl in dem folgenden Zitat die Umrisse eines Amor carnalis ahnen:

Dass fleisch mit süssen pfeilen
 Vns trifft in süssem blick:
 Die welt von seiden seilen
 Vnss macht gar sanffte strick:
 (82.24—27).

Von dem Cupido divinus kann man mit grösserer Zuversicht sprechen. Das Gedicht No. 2 sagt deutlich:

O keusche Lieb/Cupido rein/
 Alda dein hitz erkühle;
 Da dunck dein heisse flüttig ein/
 Dass dich so starck nit fühle.

Zu scharpff ist mir dein heisser brand/
 Zu schnell sind deine Flügel:

(6.1—6; die folgenden Zeilen erinnern an Stich XII der PD — vgl. auch Stich XIX).

In No. 5 ruft der Autor 'Begierd/vnd lieb' herbei:

Hoff mich mit jhren pfeilen bald
 Begierd/vnd lieb entleiben.
 (23.21—22).

und in No. 40 ist Daphnis vielleicht Opfer des cupido divinus:

Blinde lieb/nun mag ich sagen/
 Blinde pfeil/vnd bogen blind!
 Dich ich freilich muss beklagen
 Daphnis hoch verliebtes kind:
 (238.17—20).

Diese Beispiele aus der TN sind, wie wir sagten, nicht ganz eindeutig, aber wenden wir uns den Gedichten des GTB zu, verschwindet jeder Zweifel. Ein sicheres Beispiel für den himmlischen Cupido ist GTBW 345.20—24:

Allein mir Gottes Sohn gefällt,
 Mein' Seel' hat er durchschossen.

Er brennet mich so süßiglich
 Mit zarten Pfeil' und Strohlen;
 Mein Herz er zündet inniglich,
 Es liegt in heissen Kohlen.

Das nächste Gedicht wird im GTB (185) folgendermassen eingeleitet: 'Will unterdessen einer Nachtigall nachsingen, die ich jüngst also habe schlagen hören:

O Venus' Kind, du blinder Knab',
 Leg hin die Pfeil' und Bogen;
 Ich nichts mit dir zu schaffen hab',
 Dem Strick bin längst entfliegen;
 Dein'n Köcher gut, dein'n Strahl und Glut,
 Dein Fittich' zart beineben
 Sollst du nun schwind Marien Kind
 Ganz erblich übergeben.

Zwar deiner Pfeil' vergiff'te Spitz',
 Mit Lust und Freud' umwunden.
 Entzünd't das Hertz mit süßer Hitz',
 Gar lieblich tut's verwunden;
 Bald aber drauf, eh' man verschnauf',
 Der Tod kommt heimlich bücken;
 Dein' süßen Strahl' bricht er zumal
 Und reisst all' Freud' in Stücken.

O Jesu mein, du schöner Knab',
 Nimm hin Kupidos Waffen;
 Reiss ihm die Pfeil' und Köcher ab
 Und leg ihn ewig schlafen.
 Nur du bitt' ich, du, ziel auf mich,
 Von dir will sein getroffen;
 O reines Gift, wann Jesus trifft!
 Alsdann ist Heil zu hoffen.

Wen Jesu Lieb' wird machen wund,
 Ein Kreuzlein zwar muss tragen;
 Doch meidet er der Höllen Schlund,
 Wird ewiglich nicht klagen.

(GTBW 341—42).

Hier stehen sich *cupido divinus* und *amor carnalis* so deutlich gegenüber wie in den Emblembüchern (vgl. unsere Abb. 14—15), woraus uns auch der den Amor überfallende Tod — ein Motiv aus der Anthologie — bekannt ist.

Das Gedicht ist noch in zweierlei Hinsicht interessant: als Absage¹, und als wahrscheinliche Parodie. Denn die Einleitung

¹ Absagen dieser Art gehören ja literargeschichtlich in die althergebrachte Kategorie der *Palinodie* oder *retractatio*, seit der Antike wohlbekannt, bald ernst gemeint, bald nur als rhetorische Übung betrieben; unserer Zeit ist besonders die politische *recantatio*, ob östlich oder westlich, nur zu vertraut. In der ma. Liebesdichtung gab es sozusagen eine doppelte Art *retractatio*, eine ketzerisch orthodoxe, wo der Dichter nach Verletzung der Liebesreligion sich ihren Gesetzen wieder unterwirft (wie etwa der Anfang von Chaucers *Legend of Good Women*), und eine streng orthodoxe, wo der Dichter nach weltlichem Abfall zur wahren Kirche zurückkehrt (vgl. z. B. das Ende von Chaucers *Troilus: O yonge, fresshe folkes, he or she, / In which that love up groweth with youre age, / Repeyreth hom fro worldly vanyte . . .* und C. S. Lewis a. a. O. 42—43); kurze Übersicht *Cplt. Works of G. Chaucer*, ed. F. R. Robinson, 565—66, Boston 1933). Petrarca leitet seine Rime mit der Erkenntnis der *vanitas* seines 'giovenile errore' ein, Sir Philip Sidney endet mit einem ähnlichen 'Splendidis longum valedico nugis': *Leave me o Love, which reachest but to dust, / And thou my mind aspire to higher things . . .* (*Works* ed. Feuillerat II. 322 *Cambr.* 1922), und auch Scaliger folgt der Tradition am Ende seines *Thaumantia* (255. *Resipiscit*). Charakteristisch für das spätere 17te Jhdt ist die Rückkehr zum Ovidisch zynischen Ton etwa eines Sucklings:

Why so pale and wan, fond lover?
 Prithee, why so pale?
 Will, when looking well can't move her,
 Looking ill prevail?
 Prithee, why so pale?

Quit, quit, for shame, this will not move:
 This cannot take her.
 If of herself she will not love,
 Nothing can make her:
 The devil take her!

(*Works* ed. Thompson 115, London 1910).

und die Art des Gedichtes legen es nahe anzunehmen, dass es einem weltlichen Liede nachgebildet ist, was vielleicht auch von dem ähnlich eingeleiteten Absagegedicht des GTB mit dem etwas volksliedhaften Auftakt gilt:

Wohlan, Mein Kind, da nimm nun dieses Liedlein an, welches Mir vorlängst eine schöne Nachtigall gesungen hat, und sing' es auch zu Zeiten . . . (GTB 176):

Ade, fahr' deine Strassen,
Du schnöd' und böse Welt;
Ade, will dich verlassen,
Weg, weg mit Gut und Geld.

(GTBW 339).

Die Annahme, dass Spee sich hier weltlichen Liedern anschliesst, wird durch einen Parallellfall wie Silesius bestärkt, denn dieser ist, wie schon Ellinger zeigte (HS Einleitung S. VI ff.), direkt von Schein und anderen ausgegangen. So auch in dem folgenden, seiner prinzipiellen Bedeutung wegen hier fast vollständig zitierten Gedicht aus der HS:

Cupido blindes Kind,
Pak dich hinweg geschwind',
Mit deinen Narren = Pfeilen?
Du sollst mein Hertz
Mit deinem Schertz
Numehr nicht übereilen?

Du bist verblendt und toll,
Und böser Lüste voll,
Ein Herr der Hertzen = Diebe:
Mein Knab ist rein,
Keusch, sehend, fein,
Ein Gott der wahren Liebe.

Ich bin von JESu wund,
Und fühle noch zur stund
Sein Feuer in mir brennen . . .

. . .
Ich bleib nun gänzlich dein
Huldseligs JESulein,
Du hochgeliebter Knabe . . .

Ich sag dir nochmals abe:
Denn dich verdringt,
Der mich bezwingt,
Der Bethlemiter Knabe . . .

Lass aber deine Pein
Nie gänzlich von mir seyn;
Lass deine Pfeile schneiden . . .

(HS I, 40).

Übrigens bringt das Absagemotiv wieder eine interessante Speesche Abweichung vom pet. Schema an den Tag: seine Absagen an die Welt und an Cupido sind hinreichend orthodox aber die sonst häufig begegnende Absage an die Dame kommt bei ihm nicht vor — natürlich weil Christus an ihrer Stelle steht. Hiermit hängt auch zusammen, dass Spees Absagen einen quantitativ bescheidenen Platz einnehmen, während bei weltlichen Dichtern oft Weltgenuss und Weltabsage zwei scharf abgegrenzte, quantitativ ebenbürtige Teile der gesamten Produktion ausmachen. Das evt. persönliche Erlebnis dieser Antithetik entspricht einem fast obligaten Formtypus: wer totus, teres atque rotundus sein will, muss als Mensch Gegensätze erlebt haben, als Dichter solche Gegensätze adäquat beschreiben können, wie wenn Heinsius auf seinen *Lofzaneck van Bacchus* einen *Lof-zang van Jesus Christus* folgen lässt, oder wenn uns Zesen erst *Dichterische*, dann *Gekreuzigte Liebesflammen* schenkt.

Wie man bemerkt, haben Silesius wie Spee Cupidoabsagen als Muster für Parodien gewählt. Die Frage nach den Speeschen Vorlagen zu klären, müssen wir anderen überlassen; die Lösung wäre vielleicht auch für die Melodien aufschlussreich, denn be-



Abb. 48. Bild im zerbrochenen Herzen (Danny Kaye als H. C. Andersen).

kanntlich war die Parodie in der Musik der Zeit nicht weniger verbreitet als in der Literatur.¹

¹ Weil sie für unser ganzes Problem prinzipielles Interesse haben, wollen wir noch aus der Schein-Ausgabe die Betrachtungen des geistlichen Parodisten von 1644 über den Gebrauch der weltlichen Melodien zitieren, worin er sich gegen eventuelle Einwände verteidigt. Er hofft, dass weltliche Zungen auf diesem Wege zum Gotteslob gelockt werden können, versichert, dass Schein sein Unternehmen gebilligt haben würde, und beruft sich schliesslich auf das altbewährte Apostelwort, unter Hinweis auf die Verbreitung der parodistischen Methode:

Vnd wann diese nur zu erbawlicher Privat = lust angesehene Gesänge vmb der weltlichen/gleichwohl aber nicht leichtfertigen/sondern dero heutiges Tages gebräuchlichen Concerten-Art mehrentheils fast ähnlichen Melodeyen willen verwerflich seyn solten/wo wolten denn so viel noch heutiges Tages übliche Kirchen Gesänge und Moteten, die zuvor Weltliche Texte gehabt/hin-kommen? Summa, es heist und bleibet wohl darbey/wie der Apostel zu Tit. 1 v. 15 saget: Den Reinen ist alles rein/den Vnreinen aber und Vngläubigen ist nichts rein.

Doch empfiehlt er, angesichts der Bekanntheit der weltlichen Texte, die Lieder nicht 'leichtlich apud sacra publica 'noch' beym Trunck/da etwa andere

Weitere Parallelen zum Speeschen Cupidobild sind z. B. das Schein nachgeahmte HS I.17:

Amor das wehrte JESulein
Hat mich so sehr geliebet . . .¹

sowie das auf einen tieferen Ton gestimmte HS I.38:

JESu du mächtiger Liebes = Gott
Nah dich zu mir:
Denn ich verschmachte fast bis in Tod
Für Liebs-Begiehr:
Ergreiff die Waffen, und in Eil
Durchstich mein Hertz mit deinem Pfeil,
Verwunde mich :/:

und die weniger ausgearbeitete, HL-bestimmte Andeutung HS III.85:

Ach ach die Lieb ist strenge wie der Tod!
Er küsse mich der süsse Liebes = Gott . . .

Der amor divinus kommt auch bei Fleming vor:

jene Texte mit einlallen möchten' zu singen, und ihnen auch 'zumahlen wo die Composition etwas geschwinde läuft/mit feinem langsamen Tact eine beqveme Art zu geben' (II. 123). Diese Bemerkungen bekunden im Gegensatz zu der oben S. 15. 1 zitierten Erklärung Conrad Vettters eine Vorsicht, die wahrscheinlich aus der sehr verschiedenen Haltung der Katholiken und der Protestanten in solchen Sachen zu verstehen ist (vgl. hierzu auch die Zitate aus dem »Mirantischen Flötlein« über heiligen Betrug, Wolfskehl 69).

¹ Bemerkenswert ist, dass Silesius in dem letzten Fall inhaltlich der Schein-Parodie 1644 sehr nahe kommt, und mit deren ersten Strophe 4 von 8 Reimwörtern gemein hat; auf den möglichen Zusammenhang können wir hier nicht eingehen. Übrigens hat der Parodist von 1644 es in den meisten Fällen aufgegeben, aus dem weltlichen Text eine eigentliche Parodie zu machen, wie es Silesius und sicher auch Spee natürlich fallen würde. Er war eben ein braver, phantasieloser Lutheraner, dem die pastorale, HL-inspirierte Jesusliebe (trotz vielen HL-zitaten) ziemlich ferne lag; gelungen ist ihm eigentlich nur II. 52 f. über das Lieblingsthema der Zeit, *ubi sunt qui ante nos*, wo Nimrod, Simson und Helena sich im Staube begegnen. Eine interessante Ausnahme bildet No. 16 (II. 42 f.), wo Original wie Parodie von der *venatio amoris* ausgehen; bemerkenswert ist, dass in dem weltlichen Text ein Fragment aus der ma. moralisch religiösen Allegorie, die Tugenden als Jagdhunde, auftaucht (vgl. die Hinweise S. 52. 2 und van Marle II Abb. 125):

O Filli schön, dein Liebesstrahl
Aus deinen Äugelein
Braucht er zum Schiessen allzumal
Anstatt der Pfeile sein,
Sein Jägerhund, dein Tugend viel,
Mein Herz ergriffen han.

Vgl. auch No. 15 (II. 114 f.) wo eine weltl. Frühlingsbeschreibung, unter Anlehnung an das HL, fast unverändert übernommen wird.

Solus eram dominumque tacens meditabar Amorem,
 Coelite qui sanctas evibrat igne faces
 Vidit Amor solum vacuasque illapsus in ædes . . .
 Dixit et a tenso jaculum penetrabile filo
 Strinxit inexplicita cor hoc inerme via.

(407.8, 73 f.).

Hic jaceo totus puero confossus Amore.
 Vulnera quis puerum figere tanta putet?
 Nec cessat sævire deus, ferit, atterit, instat.
 Nec licet ante nihil sim nisi vulnus, abit.
 Victurus morior: moriturus vivo, nec æger:
 Quoque magis morior, vivere pergo magis.
 Sed tamen urge tuas, puer o sævissime, cædes
 Vulnera vulneribus sunt medicina meis (407.9).¹

Bemerkenswert ist endlich, dass Spee in der TN, soweit wir sehen können, niemals auf den sponsus schießen lässt, wie es bei Banz die Minnende Seele tat; auch die Liebespfeile im GTB (vgl. unten) ersetzen diesen Mangel nicht. Das Motiv ist bei Zeitgenossen sonst häufig, so z. B. Zesen, *Gekreutz.* 10:

Druem schiess ich auch die Liebes-pfeile
 gerade zu dier fort/
 zum ziel/dort an der Kreuzes-seule/
 und suche dich mein Port.

¹ Wir zitieren das letzte Gedicht ganz, weil Pyritz (73 f.) es unseres Erachtens falsch verstanden hat, indem er es in einen weltlichen Zusammenhang bringen will. Stilistisch gesehen wäre das möglich, aber in der Tat ist Amor hier 'divinus', nicht im pet. Sinne der spiritualisierten, metaphysischen Liebe, sondern im wahren, mystisch religiösen. Das geht schon aus der Überschrift des hiermit zusammengehörigen Gedichts No. 8 '*Meditatio sacra*' hervor. Fleming gesellt sich mit dieser Parodie zu Dichtern wie Spee und Silesius, und ist auch die Sprache pet., ist der Geist eher mit der *transverberatio cordis* der hl. Teresa (Abb. 37) zu vergleichen. Kurz, die *militia* ist hier nicht, wie Pyritz es will, *Veneris*, sondern *Dei* (vgl. Silesius CW III. 57, HS I. 39; ferner Wolfskehl 116 ff. mit zugehörigen Anmerkungen).

Es ist in dieser Verbindung lehrreich, Balde zu betrachten, denn weil für ihn der Marienkult zentral ist, hat die Jungfrau die Rolle des *cupido divinus* übernommen — oder, wie man eher sagen könnte, sie hat bei ihm die verwundende Funktion der pet. Dame (bzw. Frau Minne, Caritas) beibehalten. So 212 (wo sie ganz logisch mit der jungfräulichen Schützin Diana verglichen wird) und 96:

DIVA, quam nostris utinam medullis,
 Torta per nimbos ab amoris arcu
 Cuspis inscribat, volitante penna, &
 Sanguine tincta!

Umgekehrt kann der *cupido divinus* gelegentlich in ein fremdes Motivschema eindringen — so zeigt ihn unsere Abb. 37 statt des orthodoxen Engels St. Teresa verwundend.

Aber nicht nur die Cupidorolle zeigt uns den sponsus als Bogenschützen. Wir haben oben Daphnis als Opfer der Pfeile gesehen, an anderer Stelle tritt er selbst als Jäger auf:



Abb. 49. Pressoir mystique: Cupido/Jesus in der Weinpresse des Kreuzes der sponsa sein Blut spendend (Haeften).

Daphnis /O du zier der felden/
 Daphnis hoch berühmter knab/
 Dein war alles wild in wälden/
 Wan die pfeil nur schicktest ab.
 Deine pfeil/von deiner sennen
 Kaum nur hettest abgesetzt/
 Da war mitten auch im rennen
 Schon das lauffend wild verletzt. (No. 40 Str. 20).

Dass diese Jägerfertigkeit nicht nur ein 'realistischer', der Hirtenrolle anhaftender Zug ist, wird klar, wenn wir an die *venatio amoris* denken — Daphnis' Wild sind ja Menschenseelen, und der Jäger ist also zugleich *cupido divinus*.

Fügt man hierzu die allegorische Ekloge No. 47, wo der gekreuzigte Christus 'vnder der Person dess hirten Daphnis, vnd bey gleichnuss eines jungen vvilds' besungen wird, ist damit auch das *venatio*-Motiv paradoxal umgekehrt: der Schütze wird zum Opfer und vollführt so die Parallele mit dem *Cupido divinus*-Motiv (vgl. die ma. Version Banz 84—86, und aus späterer Zeit Sarbievius Epigr. XVII, 321, wo die Gegenseitigkeit der Verfolgung, Epigr. XXX. 326, wo die Gegenseitigkeit des Minneschiessens mit dem dem Epigramm gemässen paradoxalen 'Witz' dargestellt wird—vgl. Vænius Abb. 12—13). Eine interessante Variation ist übrigens Sarb. Epigr. XX 322: *Me segnis non figis Amor? sunt omnia praesto: /Crux arcus, jaculum CHRISTUS, & Hostis ego.*

In dieser Verbindung ist an den von dem kleinen Eros verwundeten grossen Schützen Apollon zu erinnern (Anthol. V 86; Vænius 21, Abb. 28 ist eine Wiederbelebung des alten Motivs, womit man Mikrokosmos 2, Anvers 1592, *Cupido* auf die Jägerin *Diana* zielend, vergleichen kann). Schliesslich sei noch auf eine verwandte Art von Liebespfeilen hingewiesen (vgl. 'Deuotion' S. 53.3): die Seufzer und Wünsche der gottliebenden Seele. Diese Vorstellung hat sehr passend am Anfang von Hugos *Pia Desideria* (Blatt **5^v, Abb. 16; ders. Stich Quarles 124, leicht geändert *Thea. Am. II 134*) bildlichen und literarischen Ausdruck gefunden. Spee sendet im GTB nicht weniger als 32 solche 'Liebessprüche oder goldene Pfeile der Liebe aus einem andächtigen Herzen, als aus einem Pfeilköcher genommen' auf, nachdem er zunächst diesen Vorgang mit den stummen Seufzern und Liebesblicken einer weltlichen Braut parallelisiert hat:

Schöne Weise, das Herz Jesu zu verwunden.

Wenn du dich täglich, im bestimmten Viertelstündlein, vor einem Kruzifix niedergesetzt oder gekniet haben wirst, so stelle dir folgende Liebessprüche als lauter schöne Pfeile der Liebe vor, mit denen dein Herz, gleich einem Pfeilköcher, ganz angefüllt wäre, und die du durch einen inniglichen Seufzer, gleichsam wie von einem Bogen, aus deinem Herzen, in das Herz des gekreuzigten Jesu senden könntest, einen nach dem andern. (GTB 187).

Born where Thy servants both artilleries use:
 My tears and prayers night and day do woo,
 And work up to Thee; yet Thou dost refuse . . .
 Then we are shooters both, and Thou dost deigne
 To enter combate with us, and contest
 With Thine own clay. But I would parley fain:
 Shunne not my arrows, and behold my breast . . .

(Works 142 f., Oxford 1913).

Die letzte Zeile passt besonders schön auf das PD-Emblem, und wenn auch diese Deutung weder in Hugos noch Quarles' Text begegnet, entspricht sie sicher der Absicht des Künstlers (die Analogie zu dem Emblem hat übrigens R. Freeman a. a. O. nicht bemerkt). Ähnlich nennt Crashaw 127 ein Gebetbuch 'loves great Artillery', und dass die Metapher nicht ausgestorben ist, beweist Blakes 'Milton': 'Bring me my bow of burning gold!/ Bring me my arrows of desire!'

Zum Schluss noch ein letztes Beispiel für den bogenschiesenden Jesus:

Manche Stunden JESV wunden
 Ich mir setz ob augen mein.
 Thu mich wenden zu den händen
 Zu der seit = vnd füssen sein.
 O du bester/ Creutz baläster!
 Ich dann ruff in aller eyl.
 O zur stunde mich verwunde/
 Schiess herab die nägel = keyl.

(No. 46 Str. 1).¹

Wir haben hier eine merkwürdige Kreuzung zwischen dem Pfeilmotiv und dem Motiv der Stigmatisierung, ikonographisch ausgedrückt zwischen dem Titelpuffer der TN und Darstellungen

¹ Der sonderbare Ausdruck 'Creutzbaläster' wird kaum völlig durch Weirichs Glosse: 'einer der vom Kreuz mit der Armbrust (balista, it. balestra) schießt' (GTBW 418) erklärt. Was man sich dabei vielleicht vorstellen soll, ist wohl, dass Christus die Nägel mit einer Armbrust ausschiesst (allerdings ist der einzige uns sonst bekannte Fall, wo sich der cupido divinus dieser Waffe statt des traditionellen Bogens bedient, das oben genannte Emblembuch von G. Hesius), aber wir glauben auch eine Vorstellung wie die des eben zitierten Epigrams von Sarbievius: 'Crux arcus, jaculum CHRISTUS, & Hostis/ego' heranziehen zu müssen, um Spees Gedanken ganz zu verstehen. Dieses Motiv, wo wahrscheinlich Gott der Vater als der Schütze gedacht wurde, geht sicher auf eine patristische Quelle zurück. Unsere Erklärung hat ferner den Vorteil, dass sie das Vorkommen der Armbrust in dem Speeschen Ausdruck natürlich macht — denn das Kreuz gleicht ja eher einer solchen als einem Bogen. Die Tatsache, das 'baläster' als Reimwort steht, und somit nicht völlig frei gewählt ist, darf man bei der Erklärung natürlich nicht übersehen, aber auch nicht überschätzen.

wie der Vision des hl. Frantz von Assisi (vgl. Beda Kleinschmidt, Die Basilika S. Francesco in Assisi II, Abb. 6, 96, Berlin 1926 — Erscheinung eines gekreuzigten Seraphs).

Von allen hier genannten Motiven mit ihren Umkehrungen könnte man sagen, sie wurzelten im Grunde in dem deus/homo-Paradoxon, allerdings vielfältig, wie wir es so oft gesehen, mit klassischen Formelementen durchsetzt. So schliessen z. B. die Daphniseklogen nicht nur das Jäger/Beute-Paradoxon sondern auch das bonus pastor/agnus dei-Paradoxon in sich ein, und man könnte weiter z. B. auf das Christus/Fischer-Motiv hinweisen, welches überraschenderweise bei Spee nicht vorkommt, aber in der Emblematik der Zeit häufig ist (vgl. Abb. 51, 53; Thea. Am. II.12, Cramer Emb. Sac. 193); Sarbievius hat das Motiv Epigr. LXXXVII 252 f. benutzt.¹

Und damit wollen wir zu einem anderen Hauptthema der weltlichen wie der geistlichen Liebe, zum *Herzmotiv*, übergehen.

¹ In solchen Darstellungen begegnet sich der formale Einfluss der Hellenistischen Erosen (Abb. 52, Panofsky Abb. 97). Dölger, Ichthys III Taf. XXXVI. 8, Text V. 25 No. 119) mit dem Inhalt der christlichen Vorstellung von dem Seelenfischer Christus. Diese Begegnung hatte schon einmal auf den frühchristlichen Denkmälern stattgefunden, und wiederholte sich jetzt in den geistlichen Parodien der weltlichen Emblembücher (Cupido als Fischer z. B. Hooft, Emb. Am. 69, Thron. Cup., Embl. 4; Abb. 53; literarisch z. B. Fleming I. 510: [Gleich der Geliebten] spielt Amor auch mit mir und kränkt mich frisch. / Sein' Angel ist das Lob von deiner edlen Tugend, / Das Garn der Augen Licht, die Rute deine Jugend, / Die Speise deine Zier und ich der schwache Fisch. Lappenbergs Hinweis auf Heinsius Embl. weist Pyritz 13 N. 24 mit Recht ab, dafür mag aber auf Hooft 69 wie oben verwiesen sein; auch Donnes Marloweparodie, Come live with mee, and bee my love, Poems I. 46 gehört in diese Tradition). Christi Fischertätigkeit ist auf, das Gleichnis Matth. 13.47—49, wohl unter Einfluss von Simon Peters und Andreas Rolle als Menschenfischer Matth. 4.19, Mark. 1.17, zurückzuführen (vgl. Dölger I. 4, 329 Abb. 43; V. 318 Netz; die Deutung von III Taf. 100 scheint nicht ganz klar zu sein). Und wie zu erwarten war, findet man auch hier die Umkehrung des Motivs, Christus als Opfer, *charitatis hamo captus*. Hierin liegt wohl auf der einen Seite eine Weiterentwicklung der Ichthyssymbolik (allerdings scheint uns Dölger kein Beispiel für diese Wendung zu bringen), auf der anderen das typologische Gegenstück zu des Teufels Seelenfang, wie aus dem folgenden deutlich wird. Der Herausgeber von *Contrasti Antichi Cristo e Satana*, (Operette inedite o rare 14, S. 10, vgl. auch Text S. 46) 1887 deutet durch Hinweise die Entwicklung an. Wir zitieren davon nur die sehr klaren Belege aus Gregor v. Nyssa, Oratio catechetica Kap. XXII—XXVI (Migne XLV) worin Christus als Köder an Gottes Angelhaken zugleich Opfer und Sieger ist. Der Mensch ist durch Betrug gefallen: neque enim dolus fuisset efficax, nisi vitii hamo escae instar illita fuisset boni species (col. 59 C); deshalb gebraucht Gott dieselbe List: naturae nostrae integumento celata fuit divinitas; ut instar piscium gulosorum cum esca carnis simul attraheretur hamus divinitatis (66 A); und begeht so die buchstabengenaue Gerechtigkeit: Nam ipse quoque decipitur objecta hominis specie, qui esca voluptatis hominem prius deceperat (67 D). Hierzu fügen wir noch, um die barocke Überformung des Motivs zu beleuchten, ein Zitat aus Bonaventuras Philomena mit Baldes Paraphrase:

Vom verwundeten Herzen war schon oben die Rede, und wir werden deshalb hier einige andere Varianten, zunächst das gestohlene/verlorene Herz, behandeln. Die ersten Speeschen Beispiele bietet das an Liebesgemeinplätzen überhaupt sehr reiche Gedicht No. 7:

Mein hertz von mir/
Weicht gar zu dir/
O gott mein trost alleine!

O starcke lieb!
O hertzen dieb!
Wass wilt mit mir viel pochen?
(Str. 5 u. 22).

Aus der petrarchistischen Tradition führen wir ferner an:

Scal. 131 Transfugit mihi cor semhiulca sub oscula ductum
Quodque ego non potui, pars tenet vna mea.

Zuweilen kann das verlorene auf demselben Weg wieder-
gewonnen werden:

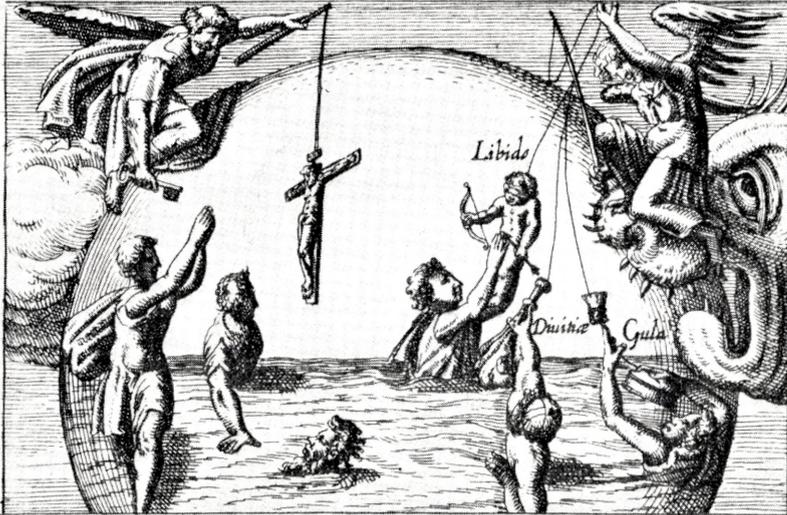
Scal. 125: Basiolum mihi mitte, mihi lala mitte meum cor . . .
Intercepta times pereant? iunge oribus ora:
Vt tecta peragant tutius illa viam.
(Vgl. Lern. 307).

[Jesu] pro me captus es Charitatis hamo.
Quantum hamum Charitas tibi praesentavit!
Mori cum pro homine te sollicitavit.
Sed & esca placida hamum occupavit:
Cum lucrari animas te per hoc monstravit.

Tu certe captus es hamo.
Piscator hunc tetenderat
Ingeniosus Amor:
Me tacitis captam praefigens fraudibus escam.
Mordere, mors certissima,
Ipsaque pestis erat. (Balde IV. 517 f.)

Aus Bonaventuras Charitas wird ein Amor divinus, 'mori pro homine' wird zu 'pro me misera' — pet. Überformung (auch im Wortspiel mordere/mors) vereinigt sich mit dem gesteigerten Subjektivismus der neuen Zeit (vgl. auch die Varianten bei Crashaw 22, 35, 98).

Eine schöne Illustration zu Gregor ist unsere Abb. 50 nach Herrads Hortus Deliciarum (Pl. XIV bis und Pl. XXIV, Text S. 19), wo Gott der Vater mit der Wurzel Jesse als Angelschnur und Jesus als Köder den Leviathan fängt; Abb. 51 zeigt das Motiv leicht modernisiert, aber immer noch etwas ma. anmutend; Abb. 53 stellt die hellenisierte Version dar, welche mit dem hellenistisch/römischen Vorbild Abb. 52 zu vergleichen ist (den Hinweis auf letzteres verdanken wir Panofsky).



*Elatos Munda, verbi dum porrigit hamam, Immersos Munda, victiarum dum Obijit escam,
 Saluficante fide Christus ad astra trahit: Luxuriente gulâ Damon ad antra rapit.
 Gott bringt sein auserwehlet all Durch trüglich wollüft der Deüffel
 Durchs wort vnd Glaubens Himmels Saal: Rafft die weltkinde in die Höll
 Ainsi le bon Sauueur ayant les sieux du Monde Le Malin au contraire amorce les mondains,
 Esteu, les tire à soy par Foy qui leur coeur monde Et tant qu'il peut les gaste par plusieurs deüils vains.*

Abb. 51. Wettfischen zw. Gott u. Teufel. Barockversion von Abb. 49 (Zetter).

Ist die Dame spröde, empfängt sie wohl ein Herz, gibt aber ihr eigenes nicht her:

Scal. 134 Namque ego si nullo cordi suffultus honore,
 Communis nequeo non memor esse Deæ:
 Haud procul a vero est: nostri vt memor illa vicissim
 Fiat: quæ gemino corde superba fugit

Ähnlich geht es Sarb. Epigr. XVIII 321: Cor ad te misi; cor non est, Christe, reversum. Dass in solchen Fällen beide ohne Herzen sind, beweist witzig G. Camerarius, Emb. Am. 60:

Corde carent ambo, qui cor dat, quique recusat,
 Hic quia non dederat, hic quia sponte dedit.

Auch Donne ergeht es übel:

...what did become
 Of my heart, when I first saw thee?
 I brought a heart into the roome,
 But from the roome, I carried none with mee:
 If it had gone to thee, I know
 Mine would have taught thine heart to show
 More pittie unto mee: but Love, alas,
 At one first blow did shiver it as glasse.

(I. 49).

Einige italienische Beispiele für das verlorene Herz hat J. G. Fucilla, *Materials . . . , Class. Philol.* 26.138 f. (1931) gesammelt.

Das gestohlene Herz behandeln mit eleganter Pointe Bonifonius 27:

Errabam in sylvis, erranti retia mille,
 Mille puella plagas insidiosa parat . . .
 Hei mihi! sic misero cor violenta rapis?
 Non queror esse tuum: sed eram quod sponte daturus,
 Cor mihi te furto surripuisse queror.

und Herrick (Works, ed. Moorman 168 f., Oxford 1915):

What conscience, say, is it in thee For shame or pittie now encline
 When I a Heart had one, To play a loving part;
 To Take away that Heart from me, Either to send me kindly thine,
 And to retain thy own? Or give me back my heart.

Covet not both; but if thou dost
 Resolve to part with neither;
 Why! yet to shew that thou art just,
 Take me and mine together.

Der Speesche *Herzensdieb* Daphnis kommt nur dem Tode gegenüber zu kurz:

O du bleicher todt im gleichen/
 Warest ohne zweiffel blindt.
 Da du kamest zu beschleichen/
 Ein so wunder liebes kindt.
 Sonsten er mit süssen strolen/
 Vnd mit süssem augenblick/
 Dir das hertz hett abgestohlen/
 Hett verzehret deine strick.

(No. 44 Str. 12).

Für den geistlichen Herzensdiebstahl ist wieder ein Vergleich zwischen Baldes und Bonaventuras Schilderung von Charitas/Christus (IV 499) interessant:

Vnica suavitas, unica dulcedo:
Cordium amantium salutaris prædo.

Nescio quid sentire iuvat!
Vnde est dulce palatum?
Mella cado quæ promit apis,
Nulli cognita Floræ? . . .
Gratus, io, cor prædo rapit,
Delectatque rapina.
Ablatum festivus Amor
Læto versat in igni.

Bei Bonaventura ist die Allegorie noch allgemein gehalten, bei Balde ist aus Charitas ein pausbackiger, schelmischer cupidus divinus geworden; schon die Beiwörter 'salutaris' und 'gratus' spiegeln die tiefe Verschiedenheit wider.

Eine beliebte Variation des Motivs ist das herzenraubende Auge, wobei wieder (wie im Folgenden) an die Verbindung zwischen Wissenschaft und Dichtung zu erinnern ist. Spenser kannte 'the powre of an heart-robbing eye' (Faerie Queene V. viii.1) und ein ganzes Heer von anderen Zeugen meldet sich:

Lern. 351

Cor mihi nescio quis rapuit. quis? numquid Hyella?
Sic est: luminibus præda fuit Domina.

Fleming 127

Cor rapiunt oculi, non suavia. Credite mecum,
Corda oculi rapiunt, suavia restituunt.

Zink. 26 (C. Kirchner)

Zwey Augen hatten Ihm sein Hertze gantz benommen
Vnd in den Brand gesteckt . . .

Abschatz 8

Was strahlet ihr so sehr
Ihr schlaunen Hertzensdiebe!

Ein Speesches Beispiel wurde oben angeführt.

In diesen Zusammenhang gehört wohl auch die Stelle Iob 31.7 Si declinavit gressus meus de via, et si secutum est oculos meos cor meum.

Wir sahen oben, wie in dem Motiv des Augentausches gegenseitige Liebe Ausdruck fand; dieselbe Idee symbolisiert der Herzenstausch. Ein schönes weltliches Beispiel bietet Sir Philip Sidney:

My true love hath my hart, and I have his,
By just exchange, one for the other giv'ne . . .

His hart in me, keepes me, and him in one,
My hart in him, his thoughtes and senses guides:
He loves my hart, for once it was his owne:
I cherish his, because in me it bides.

(Works II. 17, Camb. 1922).

Spee hat das Motiv nicht benutzt, wiederum vielleicht aus Ehrfurcht vor dem göttlichem sponsus. Andere haben sich aber von einem göttlichen Herzenstausch nicht abhalten lassen, so z. B. Silesius C. W. II.41:

Mensch gibstu GOTT dein Hertz, Er gibt dir seines wider:
Ach Welch ein werthrer Tausch! du steigest auf, Er nieder.

In Thea. Am II. 128 (Abb. 38) geht es ähnlich zu: im Bildtext verlangt die sponsa des sponsus Herz und bietet ihr eigenes dafür, und S. 129 sagt der sponsus, der sponsa sein Herz bietend, 'ne crois de me laisser sans coeur;/La mesme loy qui donnes redemande . . .'. Pona, Card. 155 illustriert den Herzenstausch zwischen Katharina von Siena und Christus (Abb. 39).

Zu den seit der Antike beliebtesten Herzmotiven gehört das Bild im Herzen. Wie die Vorstellung von den Augenpfeilen ist es zweifelsohne ursprünglich psychologisch bestimmt, und beide werden dann mit den Theorien über den Sehvorgang verbunden. Für das Verständnis dieses Zusammenhanges sind die oben angeführten Äusserungen Spees in dem Abschnitt über sein Bilddenken zentral, und weitere Belege zur ganzen Frage hoffen wir anderswo veröffentlichen zu können. Hier folgen nur ein paar Proben aus der Dichtung:

Fleming 124

[ihr Bild] ipsa Rubelle mihi corde effigiavit in imo,
Impressans animæ suavia fixa merce.

Zesen, Dicht. 146

Dein auge strahlet
ins hertz hinein/und mahlet
dich ab/o glück!

Abschatz 63

Kein Herze findet sich so eisenhart und kalt/
Sie [Liebe] bildet in ihm ab die liebliche gestalt
Des schönen Angesichts . . .

vgl. das. 30

Ich stehe zu/dass solcher Schein
 Mir öffters in die Augen stralet;
 Doch bleibt mein treues Herze rein/
 Darein ein ander Bild gemahlet . . .

Die ausführlichste uns bekannte Behandlung des Bild im Herzen-Motivs ist Shakespeares Sonett 24:

Mine eye hath play'd the painter and hath steeld,
 thy beauties forme in table of my heart,
 My body is the frame wherein ti's held,
 And perspectiue it is best Painters art.
 For through the Painter must you see his skill,
 To finde where your true Image pictur'd lies,
 Which in my bosomes shop is hanging stil,
 That hath his windowes glazed with thine eyes:

(vgl. auch 46—48).

Variationen bieten z. B. Bonefonius [Durant] 162, der, bevor er sich ersticht, die Dame bittet, ihr Bild aus seinem Herzen zu entfernen, denn 'percer ce beau portrait ce seroit grand domage'. John Donne fürchtet dagegen, dass ihr Bild, wenn sie ihn getötet hat, andere töten wird (I.63):

When I am dead, and Doctors know not why,
 And my friends curiositie
 Will have me cut up to survay each part,
 When they shall finde your Picture in my heart,
 You thinke a sodaine dampe of love,
 Will through all their senses move,
 And worke on them as mee, and so preferre
 Your murder, to the name of Massacre.

Für uns besonders interessant ist ein Gedicht von Andrew Marvell, welches das weltliche Gegenstück zu dem Zitat aus dem GTB oben S. 67 bildet:

Clora come view my Soul, and tell
 Whether I have contriv'd it well.
 Now all its several lodgings lye
 Compos'd into one Gallery;
 And the great Arras-hangings, made
 Of various Faces, by are laid;
 That, for all furniture, you'l find
 Only your Picture in my Mind.

Here Thou art painted in the Dress
 Of an Inhumane Murtheress . . .
 But, on the other side, th'art drawn
 Like to Aurora in the Dawn . . .
 These Pictures and a thousand more,
 Of Thee, my Gallery do store . . .

(The Gallery, Works I. 29 f.).

Natürlich musste auch diese Metapher eine geistliche Prägung erfahren, öfters mit biblischen Elementen verbunden. Zu dem genannten GTB Zitat wollen wir nur ein stark durchs HL bedingtes aus der TN fügen:

Vns lass den jüngling wissen/
 Vns mach denselben kund;
 So dir steht abgerissen
 in deinem hertzen wund.

(49.19—20; vgl. HL 5.9 f.).

und eines aus Silesius CW III.76:

Dass Bildnüss GOTTes ist der Seelen eingepägt,
 Wol dem der solche Müntz' in reiner Leinwand trägt.

Bei dem letzteren muss natürlich auch an Genesis I.27 Et creavit Deus hominem ad imaginem suam, und vielleicht noch an das Tuch der Veronica erinnert werden.

Aus den Emblembüchern wäre anzuführen Vænius Emb. Am. 193; Heinsius, Ambacht 5 (NP 71, von Fleming übersetzt I.211), G. Camerarius, Emb. Am. 13 (Cupido als Maler); Zetra Phil. Pract. [fol. 23] (Teufel als Maler; Thea. Am. II. 116 (Christus lehrt die sponsa malen); Pona, Card. 17 u. passim; (Abb. 41—44).

Der *Name im Herzen* (vgl. Curtius 321) stellt eine etwas abstraktere Ausformung des Motivs dar:

Zesen, *Dicht.* 142
 Lisanders nahmen wuerd' man lesen
 in seiner Liebsten Hertz getrükt.

Schein III. xxxi
 Nim hin dis Schwerdt/spalt ohne Schew
 Mein amorirtes Herz entzwey/
 So wirstu gwisslich sehen
 Darin geschrieben stehen:

Amarili zart allein
Ist mein Schatz/mein Liebelein.

Zesen, *Gekreutz.* 6 (zitiert Ignatius Aussage dass Jesu 'Nahme in seinem hertzen geschrieben stünde').

Balde 96 (an Maria)
DIVA, quam nostris utinam medullis,
Torta per nimbos ab amoris arcu
Cuspis inscribat, volitante penna, &
Sanguine tincta!

GTBW 344
O Jesu, Jesu, Wundernam',
Wie brennest mir im Herzen!

Geistliche Variationen der beiden Motive bietet das GTB: auf S. 106 spricht Spee in einem Gleichnis von einer liebenden Mutter, die 'damit sie seiner stets gedenken, und es vor Augen haben könnte, des Kindes gut getroffenes Conterfei, in ihre beiden Hände malen, o ja gar hinein graben' liess. Diese Mutter ist Gott, der 'unsere Bildnisse in Seinen Händen gemalet, wie in der Schrift gesagt ist: »Siehe da, in meine Hände hab' ich dich gezeichnet«' (107). Die Auslegung gibt Jesus selbst (II.156) indem er zur Seele spricht, 'Ich habe dich mit rothen Buchstaben, mit scharfen Nägeln in Meine Hände und Füsse geschrieben; Ich habe dich mit einem Speer gar tief in mein Herz gegraben; nun kann Ich deiner ja in Ewigkeit nicht vergessen!' Emblematisch wäre hiermit zu vergleichen Cramer, *Emb. Sac.* 103, Berthod 328 (Abb. 47).

Schliesslich ein paar Beispiele für das aus Liebe schmelzende Herz, ein überwiegend biblisch bestimmtes Motiv (z. B. HL 5.6):

Ach kind/mein hertz ob deiner buss/
Ist schon für lieb zerschmoltzen.
(94.506).

Also wann deine Gnadenstrahl'
Auf uns so lieblich scheinen,
Da rinnen mir die Zähr' ohn' Zahl,
Gar süsslich muss ich weinen.

Mir Herz und Augen schmelzen gar,
All' Adern sich erwarmen
(GTBW 318.13—18 — vgl. PD Stich XXXV).

Als letztes der Herzmotive sei noch das überwiegend geistlich bestimmte 'Klopfan' Motiv erwähnt, welches von Spamer 11,16 ff. besprochen wird. Wenn er dazu S. 16 auf Rev. 3.20 *Ecce sto ad ostium et pulso . . .* verweist, muss man noch die Situation HL 2.9 hinzufügen; und wenn er das Motiv mit Neujahrsbräuchen in Verbindung bringt, werden wir vom Gesichtspunkt des Cupido divinus aus unwiderstehlich an das anakreontische Gedicht von dem obdachsuchenden Eros erinnert. Spees Formulierung im GTB II.75 legt den Gedanken an das Horazische *pallida mors* (Carm. Lib. I, iv) nahe:

Gesetzt, dass vielleicht ehe der Tod käme, heute oder morgen, und ehe du ihm alles lassen musst, ein Anderer, und zwar Christus Jesus, der Gekreuzigte, ein Sohn des lebendigen Gottes, ein König Himmels und der Erde, dem Tod zuvorkäme, an deinem Herzen sanft und leise anklopfte, und von dir begehrte dass du Ihm alles dasjenige . . . überlassen möchtest . . .

In der TN No. 12, 'Ermahnung zur buss an den Sünder/dass er die Burg seines hertzens Christo auffmache/vnd einraume' wird das Motiv mit der ma. Burg-Allegorie in Verbindung gebracht:

Thu auff/thu auff/du schönes Blut/
Sich Gott zu dir wil kehren.

(73.19—20).

Bildlichen Ausdruck finden die Herzmotive sowohl auf einzelnen Andachtsbildern (Spamer S. 149 ff., Taf. XXXVII u. s. w.) als auch in den Emblembüchern (Praz 138 ff. führt die wichtigsten an; für die Herzensburg vgl. Pona, Card. 21 u. 181, unsere Abb. 35).

Mit den letzten Motiven haben wir gewissermassen schon den Bereich der Schönheit des geliebten Gegenstandes überschritten und haben der Darstellung ihrer Wirkung auf den Liebhaber vorgegriffen. Das Äussere des petrarchistischen Liebhabers — hier der sponsa — ist gewöhnlich wenig ausgebildet, weil alle Aufmerksamkeit sich auf den Gegenstand richtet; und so erfahren wir denn auch bei Spee sehr wenig von der sponsa (wenn im HL beide ausführlich geschildert werden, geschieht das eben darum, weil sie in der Liebe gleichberechtigt sind). Sie ist 'jung von jahren' (41.14), und das ist eigentlich alles, was wir aus dem Text über ihre Gestalt erschliessen können — für das weitere

sind wir auf das Titelkupfer angewiesen. Sonst lernen wir sie nur aus ihren Gefühlen und Handlungen kennen. Das überwiegende Gefühl ist Sehnsucht, die wichtigsten Handlungen Suchen, Weinen und Küssen.

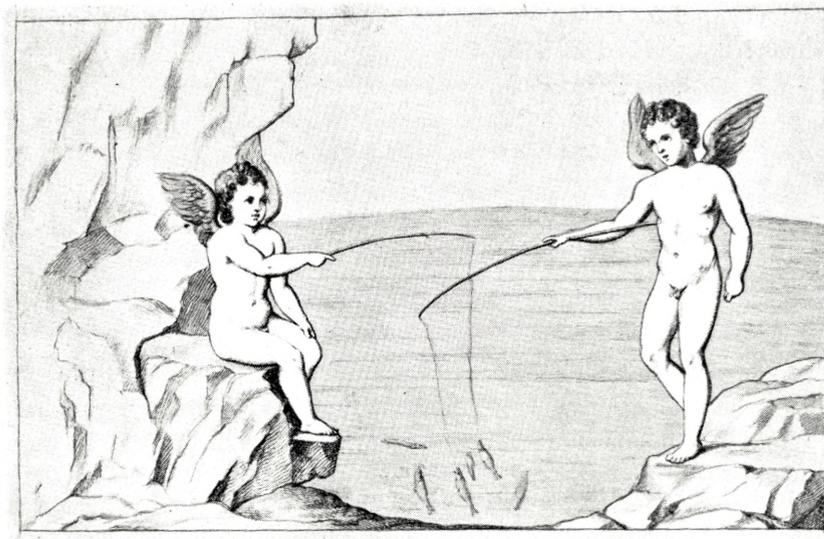


Abb. 52. Wettfischen zweier Cupidines, hellen.-römische Version.

Der Kuss (öfters wohl erträumt als errungen) ist ein Hauptmotiv der Petrarchisten, auch im HL nicht versäumt (*Osculetur me osculo oris sui*, 1.1). In der Behandlung könnte man zwei Hauptrichtungen unterscheiden, die allerdings oft zusammengehen: die Catullische, quantitative, welche auf die Anzahl der Küsse das Hauptgewicht legt (vgl. Catull 5,7,48), und die Ovidisch/Secundische, qualitative, welche auf Klassifizierung der Kussarten bedacht ist. Ein Beispiel, das Qualität und Quantität in sich vereinigt, ist:

*Labra columbatim committe corallina labris,
Nec vacet officio linguave dense suo.
Et mihi da centum, da mitia basia mille;
Da super hæc aliquid, lux mea; numen ero.*

(135).

Von geistlicher Seite wird das Motiv nicht weniger eifrig variiert, und man findet sogar ganze wissenschaftliche Abhand-

lungen darüber.¹ Wenn Sieber und Kuhlmann ihre Gedichtsammlungen *‘Seelen = Küsse’ bzw. *‘Himmlische Libes = küsse’ nennen, ‘wobei jedes einzelne Gedicht darin die Bezeichnung »Kuss« trägt’ (Wolfskehl 32), folgen sie hierin dem Secundischen Vorbild, was Wolfskehl anscheinend entgangen ist. Ein paar geistliche ‘Küsse’ wollen wir aus Balde und Silesius anführen:

Adsipet, didatque Gnatus
 Mille suctus basiorum,
 Milliesque glucidatos.
 Vinnulus resultat ore suaviato cottabus.
 (II. 294: Maria u. Jesus sich küssend, oskische Version).

Tausendmal tausendmal wird er mich küssen
 Und seine Lieblichkeit lassen geniessen;
 (HS III. 115).

Spee schliesst sich überwiegend der catullischen Schule an, und seine Variationen erstrecken sich im wesentlichen nur auf die Benennungen:

Auch ich als jhm wolt pressen ein
 Auff seine purpur wangen
 Ein dreyfach dupples mündelein/
 (204.20—23).²

Er leinet mich in armen/
 Mich hälset ohn verdruss/
 Vnd freundlich thät erwarmen
 Mit manch = vnd manchem kuss.

Die bäcklein er mir klebet
 Auff meine wangen beyd/
 Mich gütlich legt/vnd hebet
 An seine purpur seit.
 (52.19—53.2).

¹ Ein schönes Beispiel für die geistliche Kusswissenschaft ist Jac. Herrenschildt, *Osculologia theologio-philologica sive De variis variorum OSCULIS Patriarcharum, Prophetarum . . .*, Wittenberg 1630 (dieser ‘commentariolus’ ist fast 400 Seiten stark). Noch umfangreicher ist das *Opus polyhistoricum de Osculis* von Martin Kempius, Frankf. 1680 (1040 S.). Hierin werden indefesso studio nicht nur der Kuss aller Arten, sondern auch Fragen wie das Bild im Herzen, Seelentausch im Kuss u. s. w. mit grundgelehrtem Ernst behandelt (siehe bes. Diss. XIII, DE osculis amatoris).

² ‘mündelein’ ist hier gleich *osculum*, vgl. Kempius a. a. O. 13; das Wort ist übrigens nicht bei Grimm zu finden, was auch für ‘bäcklein’ gilt.

Drauff band ich jhn in Armen/
 Küssst jhn mit süssem truck;
 (43.22—23).

Das heilig' Kreuz, die zarten Füss'
 Gar freundlich will umgeben
 Und da mit Herz und Lefzen süss
 Viel tausend Küss' ankleben.

Ja, weiters dann, o Liebster mein,
 Soll's anders mir nicht fehlen,
 Will auch von beiden Wangen dein
 Nicht minder Schmäztlein stehlen.
 (GTBW 350.73—80).

Die Beschreibungen zeigen, wie man sieht, eine etwas derbe Dynamik, die nicht nur aus dem *decorum rusticum* zu erklären ist. Ein anderes petrarchistisches Kussmotiv, der Seelentausch im Kuss, von den Neuplatonikern ernst gemeint (vgl. z. B. Bembo's Rede im vierten Buch von Castigliones *Cortegiano*), aber bald nur eine spielerische Variation unter anderen, kommt bei Spee nicht vor (kurze Genealogie des Motivs bei Stephen Gaselee, *The Soul in the Kiss*, *The Criterion* II, 349—59, 1924). Wir zitieren dennoch ein paar Beispiele:

Seelentausch: Sec. 37

Et cum suaviolis animam deponere nostris,
 Eque tuis animam sugere suaviolis. (vgl. Bas. X).
 Scal. 148

Vnus ibi e gemina concrescet spiritus aura:
 Et dubio errabit limite flos animæ.

Donne I. 68

So, so, breake off this last lamenting kisse,
 Which sucks two soules, and vapors Both away,

Seelenraub. Sec. 103

Hauriens animam meam caducam,
 Flagrantem, nimio vapore coctam,
 Coctam pectoris impotentis æstu.

Besonders raffiniert Bonefonius 6—7 (vgl. St. Gaselee). Das Fehlen dieses Motivs, sowie des oben genannten vom Herzentausch, ist wohl aus der besonderen Stellung des sponsus zu verstehen, der, wenn auch in weltlicher Maske, doch immer ein Gott bleibt.

Von dem Kussmotiv können wir weiter nach innen gehen und Gefühlskomplexe behandeln, die, wie früher angedeutet, der weltlichen und geistlichen Liebe gemein sind. Gefühls- und



Abb. 53. Wettfischen zw. Cupido/Jesus u. dem blinden Cupido. Barockversion von Abb. 51 (Thea. Am.).

Ausdruckssteigerung, Hyperbolik, haben wir schon in vielen der zitierten Stellen bemerken können, und werden zu dieser Frage später noch zurückkehren. Hier sollen nur einige Auswirkungen auf dem Gebiet des Liebesverhältnisses betrachtet

werden. Sowohl dem petrarchistischen Liebhaber als auch der sponsa bleibt die irdische Vereinigung mit dem Gegenstand der Liebe fast ex definitione versagt, und Tränengüsse sind das Ergebnis:

O wee der qual/vnd peine!
 Wo soll mich wenden hin?
 Den gantzen tag ich weine/
 Weil stäts in schmerzen bin,
 (TN 8.5—8).

Drumb stätig nass von zähren/
 Die seufftzer steigen auff:
 Sie stündtlich sich vermehren/
 Unzahlbar wird der hauff.

Die thränen mich ernehren/
 Seind meine speiss vnd tranck/
 Von zähren muss ich zehren/
 Weil bin von liebe krank.
 (27.17—24; letzte Zeile: HL 2.5, 5.8).

Dazu gesellen sich weitere Tränen der liebenden Seele aus dem GTB, wie in den Gedichten mit einer Anrufung der Kreatur verbunden:

Ach! weinet doch, weint bitterlich, ihr meine Augen, mein Haupt zerfließe, mein Herz zerschmelze, ja mein ganzes Leben zerrinnt in Thränen. Weinet, jammert, seufzet und klaget doch mit mir alle Kreaturen, du bleicher Mond . . . (II. 292).

Ähnlich GTB 150, wo die liebende Seele am Kreuze ihre Tränen mit denen Marias vereinigt.

Die Liebestränen verbinden sich oft mit Seufzerstürmen, so z. B. Fleming 254:

Fundit aquas oculus, venti de pectore surgunt.

Man begreift, dass sich ein Mann wie Donne gegen diese weitverbreitete Tradition wenden musste:

Alas, alas, who's injur'd by my love?
 What merchants ships have my sighs drown'd?
 Who saies my teares have overflow'd his ground?
 (Poems I. 14).

So let us melt, and make no noise,
 No teare-floods, nor sigh-tempests move,
 (das. I. 50).

wenn er auch selbst zuweilen in allem Ernst davon Gebrauch macht:

Blasted with sighs, and surrounded with teares,
Hither I come to seeke the spring . . .

Hither with christall vyals, lovers come,
And take my teares, which are loves wine . . .
(I. 28 f.).

Allerdings darf man hier bei aller Hyperbolik nicht vergessen, dass es ein allgemein anerkanntes medizinisches Dogma war, Tränen und Seufzer kürzten das Leben:

When thou sigh'st, thou sigh'st not winde,
But sigh'st my soule away,
When thou weep'st, unkindly kinde,
My lifes blood doth decay.

(I. 19).

Hier drückt Donne die gegenseitige Verbundenheit der Liebenden dadurch aus, dass des einen Tränen auch dem andern das Leben kürzen, und so sehen wir denn hier wieder, dass Wissenschaft und Dichtung einander nicht sehr fern lagen (vgl. auch Shakesp. MND III.2.97 'sighes of loue, that costs the fresh blood deare' und TN No. 46 Str. 10).

Vor diesen weltlichen Tränen stehen die geistlichen nicht zurück. Aus dem AT sind die Propheten und David Vorbilder, aus dem NT besonders die Magdalena, welche oft Busstränen mit den Liebestränen der sponsa vereinigt. In der bildenden Kunst der Gegenreformation wurde sie zu einem Lieblingsmotiv (wir brauchen nur an El Grecos berühmte Magdalena in Worcester, Mass. zu erinnern, deren überströmende Augen mit liebevoller Hingabe geschildert sind), und nicht weniger in der Dichtung. Erwähnenswert sind z. B. Sarbievius Epigr. VIII 316 mit der Schlusspointe, 'Magdalis in lacrymis navigat ipsa suis', die allerdings von dem Sel. Aloysius noch überboten wird, denn auf seinem Tränenmeer können wir alle nach dem Himmel schiffen (Epigr. XLIII 330); fast ebenso feucht sind Baldes reich variierte Tränen über Deutschland IV.131 f. Auch Silesius trägt bei:

Die Thränen welche du bey unsers HERren Füßen
Die nasse Magdalen so häufig siehst vergiessen,

Seind ihr zerschmoltznes Hertz: diss kränket sie allein,
 Dass nicht ihr Seel und Leib gantz sollen Thränen seyn.
 (CW III. 65).

In der HS IV.3 ist die 'Welt = berühmte Büsserin' dagegen ziemlich trocken, und bringt nur einen einzigen 'Thränen Fluss'



Abb. 54. Venatio amoris: Cupido verfolgt den getroffenen Liebhaber (Vænius).

hervor. Das Prachtstück ist jedoch zweifelsohne Crashaws The Weeper (Poems 308 ff.):

Hail, sister springs!
 Parents of syluer-footed rills!
 Euer bubbling things!
 . . . I mean
 Thy fair eyes, sweet MAGDALENE!

Angels with crystall violls come
 And draw from these full eyes of thine
 Their master's Water: their own Wine.

And now where're he strayes,

. . .
 He's follow'd by two faithfull fountaines;

Two walking baths; two weeping motions;
Portable, & and compendious oceans.¹

Die 'weinend Magdalen' ist natürlich von Spee nicht vergessen worden, zumal da auch diese Gestalt sponsa-Elemente in sich aufgenommen hat: ihre Tränen sind zugleich Buss- und Liebestränen, und sie schont sich nicht:

Sie seufftzet/achtzet/weinet/
Klagt/heulet immerdar;
Erd/himmel sie vermeinet
Wol möcht zerspringen gar.
(No. 11 Str. 19).

Verliebt/verwirrt/verworren
Sie leidet fewr/vnd pein/
Marck/blut/vnd bein erdorren/
Die zähr auch trucknen ein.
(Str. 22).

Bald wider doch von wangen
Ein dopples bächlein wischt/
Dass hertz mit hitz befangen/
Mit feuchtem guss erfrischt.
Die seufftzer auch sich heben/
Vnd wider winden starck/
(Str. 23).

Über dasselbe Schema gebaut, aber noch feuchter sind die reinen Busstränen:

Auff äuglein/auff/rüst euch zum lauff/
Ihr brünlein reich an feuchte/
Nur haltet ein den glantz vnd schein/
Kein augenstral mehr leuchte.
(No. 16 Str. 3).

Spritzt eilend auff euch mischt zu hauff/
Thut liecht vnd flam vertauschen:
Für stralen rein/für augenschein

¹ Zu den 'crystall violls' vgl. das Donnezitat oben und die sehr genaue Emblemparallele Kleppisius, *Emb. Varia* 1623 — Abb. 58 — wo ein Engel aus den Augen der Magdalena einen Pokal füllt, mit dem Text:

Sit tua Peccatrix respiscens lacryma amara:
Angelico choro erit nil nisi dulce merum.

Zu den 'walking baths' eine Parallele Poems 449.

Die bächlein heiss lasst rauschen.
 Du tieffes hirn/du flache stirn/
 Euch badet gantz in zähren.
 Ichs/endlich halt/werd euch noch bald
 In starke flüss verkehren.

(Str. 4)

und, mit Umkehrung der 'bächlein'-Metapher:

Mit seufftzen viel in grossem hauff
 Die wund ich will vermehren:
 Die bächlein sollen schwellen auff/
 Von meinen vielen zähren.

(89.3—6).

Ist aber der Tränenguss äusserer Ausdruck der Liebe, sind für den inneren Zustand Feuerfluten bezeichnend.

Urere/uri ist in der Bildersprache der lateinischen Erotik so allgemein, dass wir uns Beispiele ersparen dürfen, und die Metapher wird ebenso eifrig von der Folgezeit aufgenommen; schliesslich ist ja auch dieses Bild physisch und seelisch begründet. Zum mystischen Gebrauch der Vorstellung siehe Lüers 147 ff. u. passim, Wolfskehl 84 f. u. passim. Zesen, Gekreutz. 51:

Ei so komm: ich bin verwundt/
 küsse meinen mund/
 O du süsser Bräutigam/
 du Beherrscher aller hertzen/
 lesche meine keusche flam/
 und der liebe süsse schmerzen!

Wenn Spee fleht:

Kom nit so streng/mich nit verseng:
 Nit brenn mich gar zu Kohlen;

(TN 6.9—10).

scheint sich mystisches Gefühl mit dem 'Hochspannungsgott' des AT zu vereinigen, und der Leser wird sich auch kaum enthalten können, an die Zeus-Semele Situation zu denken; pet. Parallelen sind nicht selten.

Von der Nachtigall hiess es, wie wir oben sahen, 'Die Lieb ess lieblich brennet' (3.1), und etwas spezieller sagt die sponsa von sich selbst:

Die lieb in meinem hertzen
 Ein flämlein stecket an;
 Dass brint gleich einer kertzen/
 So niemand leschen kan.
 (7.20—24).

Das 'flämlein' wächst aber schnell an:

Ess war im halben Mertzen/
 Da seufftzt ich von Seelen grundt/
 Der brand mir schlug vom hertzen.
 (10.15—17).

und das Leiden, von einer einzelnen Person verursacht, ist sui generis — nur wer die Sehnsucht kennt . . . :

Nur JESV lieb mich zehret;
 Nur JESVS kräncket mich:
 Wass qual mir widerfähret/
 Von JESV reget sich.
 Von jhm wass pein ich leide/
 Wass fewr/vnd hertzen = brandt/
 Ich niemand recht bescheide/
 Wers nit hat selbst erkandt.
 (No. 6 Str. 2, vgl. No. 11 Str. 59).

Etwas derb gegenständlicher, wie es auch das decorum rusticum erheischt, und etwas antikisierend, wie es das Genre natürlich macht, sind die Ausdrücke in den Eklogen:

Ach Damon/wan die Schaff zu hand
 Den grünen grund bescheren/
 Fühl ich so süssen hertzen = brand:
 Zu Gott steht mein begeren/
 Von jhm kombt mir so reines fewr
 In marck vnd bein gekrochen/
 Das quälet mich fast vngehewr/
 O wee/kans nit verkochen!
 (196.20—197.1).

Auch mich lasst er in gleichem brand/
 Auff gleichen kohlen rosten.
 (197.5—6).

Das Christkind ruft denselben Effekt auf die Zuschauer hervor:

Das kleinlein halb erfroren/
 Doch auch nit minder brinnt/
 In kaltem Frost geboren/
 Es Fewr im Busen findt/
 Lind hebets nur in armen/
 Vnd pressets mit verstandt/
 Es bald euch wird erwarmen
 Mit süssem hertzen = brandt.

(No. 33 Str. 4)¹.

In der TN hält sich die Feuermetapher im grossen Ganzen innerhalb des Ausdrucksvermögens des zierlichen Stils; nur im GTB lodern Gefühl und Sprache zu mystischen Höhen empor:

O mein Bräutigam, o mein Gott, o du Jubel meines Herzens, und meine Liebe, o du Inbrunst des Gemüthes, o du Flamme meiner Sehnsucht, o du süsser Brand meiner Seele, wann, wann, o wann doch werd' ich vor Deinem Angesicht erscheinen? (201—02).

Von diesen Höhen müssen wir aber zur TN zurückkehren. Die Wirkungen der Liebe durch Wasser oder Feuer erreichen wohl in der folgenden Parallelschilderung ihren etwas handfesten Höhepunkt:

Der Damon.
 Ihr Hirten auff gemeinen Feldt/
 Solt jemand Fewr begehren:
 Nur mir es gleich werd angemeldt/
 Will jhm dan gnug bescheren.
 Dess Fewrs ich gnug im Busen trag/
 Vnd lebts in rothen Kohlen/
 Wer sein bedarff/mirs kecklich sag/
 Mags hie zur notturfft holen.

Der Halton.
 Ihr Hirten/solt auch jemand sein/
 So reinen Born käm suchen?
 Weist jhn gerad zur Hütten mein/
 An jener grünen Buchen.
 Alsbald ich jhm dan geben wil
 Born/vber Born zu niessen/
 So stündlich mir in aller still
 Von Augen ab kombt fliessen.

(206.4—20).

¹ Das Motiv des vor Liebe brennenden Kindes erinnert an das ma. anmutende Weihnachtsgedicht 'The Burning Babe', R. Southwell 98.

Wir haben uns bisher überwiegend auf dem Felde der Hyperbolik bewegt, aber mit der Feststellung, dass Liebe Wasser und Feuer in einer Person vereinigen kann, gehen wir zur *Antithetik* über, was im Folgenden klar in Erscheinung tritt:



Abb. 55. Herbergsmotiv: Cupido bietet dem Wanderer willkommen (Vænius).

Die lieb ist fewr/
O abenthewr!
Ist wasser auch im gleichen:

(33.3—5).

Sarb. 257

Quid mirum? ubi illis visceribus pius
Insedit ardor, quem nec anhelitus
Lenis refrigeraret auræ,
Nec gelidus cohiberet humor,

Flammata circum pectora roscido
Fumante lino: sic Amor igneus
Dum pugnat adversis, ab ipsa
Sumit opes animosque lympa

(Die Schlusspointe ist natürlich Horaz, *carm. lib. IV. 4. 57 ff.* entlehnt)

Bonefonius 25: die Tränen Pancharillas sind feurig.
 Quid iam non igitur miselli amantes
 Sperent aut metuant quibus creare
 Vndam flamma potest, & unda flammam.

Die Emblembücher drücken das Paradoxon durch ein Bild aus, das der Physiologie nahe liegt: ein Destillationsapparat, wo Feuer Wasser hervorzwingt. So Heinsius NP 82, Vænius 189 Text:

Amour me fait en pleurs déstillier gout à goute,
 Sa flamme sert a feu, de fournoise mon coeur
 Et mes souspirs de vents, nourrissants ma chaleur.
 Mes yeux d'vn alambic, qui mes larmes esgoute.

Eine geistliche Variation der Tränendestillation bei Pona, Card. 69.

Vielleicht noch beliebter ist die Formel Feuer \times Kälte, 'kühle Brunst' (TN 32.21); auch sie wurzelt tief in der menschlichen Natur, fällt aber leicht der witzigen Ausnützung anheim:

Secundus 55
 Flammeolis, mea lux, oculis cum cuncta peruras
 Frigidius Scythica cur nive pectus habes?

Lern. 343

Tu mihi vel tropico sub sidere Sirius ardes:
 Sirio at ardente, tu mihi frigida hiems.

Hooft, Emb. Am. 56—57

Le Fusil quoy que froid la Mesche froide enflame,
 Vn coeur marbré s'allume aux glaçon d'une Dame.

Spee findet jedoch ernstere Töne:

Er mich mit süßem grimmen/
 Mit kühlem brandt verwund.
 Von kühlem fewr/vnd flammen/
 Von bitter = süßser glut/
 Von lieb vnd leyd zusammen
 Mir schmelzet hertz vnd mut.

(62.17—22).

Das letzte Zitat hat schon weiteren topoi vorgegriffen, so auch dem seit Sappho klassisch gewordenen der *bittersüßen Liebe* (eros glykypikros). Die Formel fel/mel kommt häufig vor, so z. B. Heinsius, Quæris 23 (= NP 87), oft mit Theokritos' Cupido Honigdieb-Motiv verbunden, z. B. Heinsius NP 42, Thron. Cup. 8 u. s. w. Auch das Kreuz gelangt in den bittersüßen Kreis, bei

Cramer, Emb. Sac. 81 durch die Symbole der Biene und Spinne bezeichnet, woran sich der Leser vielleicht aus Swifts *Battle of the Books* erinnern wird. Die moralistische Auffassung der bitter-süßen Liebe ist nicht so sehr paradoxal als chronologisch be-



Abb. 56. Geistliche Variation (Mannich).

stimmt, und folgt dem Bibelwort: *Favus enim distillans labia meretricis . . . novissima autem illius amara quasi absynthium* (Prov. 5.3—4).

Auch Spee hat das bittersüße Thema reichlich verwertet — nicht umsonst ist Süßigkeit seine Lieblingsqualität. Zuerst ein schon früher erwähntes Zitat:

Die pfeil da kamen loffen
 Von seinen äuglein thewr/
 So mir das hertz getroffen/
 Mit bitter = süßem fewr.

(48.2—6).

Kleine Variationen sind:

Mit süßlich = herben pfeilen/
 Laufft/geht/vnd steht verwundt.
 (56.9—10).

O wee! doch lag in kohlen
 In herb = vnd süßem brand.
 (53.5—6).

Von hier aus ist der Weg zu einer etwas tiefergehenden Antithese Liebe×Leid nicht lang. Schon die Antike hat die Liebe als *nosos* oder *mania* aufgefasst (vgl. Rohde, *Roman* 167), eine Vorstellung, die besonders in der Anthologie und im Roman



Abb. 57. Ballspiel der Liebe: Zwei Cupidines spielen mit dem Weltball *jeu de paume* (Heinsius, NP).

ausgebildet wurde. Hjalmar Crohns, *Z. Gesch. d. Liebe als Krankheit*, *Archiv f. Kulturgesch.* III. 66—86 (1905) weist auf die enge Verbindung zwischen Literatur, Medizin und Philosophie hin und zieht die Linie von der Spätantike über die Araber bis zum europäischen MA, indem er ihre Bedeutung für die provenzalische Dichtung andeutet. Leider ist, soviel wir sehen können, dieser bedeutungsvolle Ansatz von Literaturhistorikern nicht weiterentwickelt worden. Uns scheint es, dass man hier wie auf anderen Gebieten der Liebesmetaphorik zu sehr geneigt gewesen ist, vieles als leere literarische Fiktion zu bezeichnen, das in sehr ernstesten und lebensnahen Vorstellungen der alten Zeit seinen Ursprung hatte. Tiefere Einsicht wird auch in diesen Fällen Vorsicht gebieten. Übrigens haben wir natürlich wieder mit dem

Einfluss des HL zu rechnen: Fulcite me floribus, stipate me malis: quia amore languo (2.5, vgl. 5.8), der auch in der Emblematik spürbar ist, z. B. Thea. Am. II.130. Weitere Liebe/Leid-Varianten bei Heinsius N. P. 73, Vænius 203.

Bemerkenswert ist, dass die mittelalterliche 'theologische' Formulierung des Liebesleids als eines Martyriums innerhalb der Sphäre der 'Liebesreligion' mit den neuerweckten antiken Vorstellungen im Petrarchismus ein harmonisches Weiterleben eingeht: ein Ausdruck wie 'Martire aigre doux' (Thron. Cup B 2^r) vereinigt die zwei Welten in drei Worten. Ein deutliches Beispiel für die Symbiose dieser Vorstellungen ist, wie wir anderswo zu zeigen hoffen, der schon öfters genannte Engländer John Donne, der die Liebestheologie bald ernst, bald ironisch auffasst; auch in dieser Hinsicht fand er in der englischen Literatur viele Nachfolger, Carew, Cowley u. a. m. Mit den geistlichen Emblembüchern des 17ten Jhdts erhielt das Wort Martyrium wieder seinen alten, orthodoxen Sinn, so z. B. Thea Am. II.136.

Silesius' Liebesleid steht im Zeichen der Süßigkeit:

Dein Freudenschein
Macht meine Pein
Mir überzucker süsse;
Deins Geistes gruss,
Deins Mundes Kuss,
Macht dass ich ganz zerflisse.

(HS I. 13).

und das gilt nicht weniger von Spee:

Nun fühl' ich's erst dass Lieb mit Leid vermischet ist, und das keine Liebe ohne Leid gefunden wird. Doch soll mir alles Leid ganz süß wie Honig sein, wenn du nur wiederkehrst! (GTB 116).

O wie krank macht Mich die grosse Liebe! Wie eine süsse Marter ist die Liebe! nichts Peinlicheres gibt's, als diese Süßigkeit, nichts süßeres gibt's, als diese Pein! (GTB II. 157).

O süßigkeit in peinen!

O pein in süßigkeit!

(53.7—8)

O süßigkeit in schmerzen!

O schmerz in süßigkeit!

(8.21—22)

Die flüss von meinen augen beyd
Die beissend wasser = stralen/
Auch kränken mich mit süssen Leyd
Mit sanfft = vnd süssen qualen/

•
 Wolt Gott auch bliebens allemahl
 In stättem lauff vnd rinnen/
 Gantz wol mir ist bey solcher qual/
 Bey feuchtem Hirn/vnd Sinnen.
 (207.5—12).

Die verwandten Auffassungen der Liebe als Rastlosigkeit (z. B. Vænius 95, 149, 227) und Krankheit (Vænius 121, 125; nullis medicabilis herbis das. 155, doch kurabel 169, 177) können wir mit ein paar Zitaten aus dem GTB belegen, welche die Parallele zur weltlichen Liebe sehr deutlich machen:

»O Jesu, ich wollte, dass ich eine solche Liebe zu Dir hätte, dass ich vor lauter Sehnsucht weder Tag noch Nacht einen Augenblick ruhen könnte; ja dass ich davon erkrankte, ach! aller meiner Sinne beraubt würde, und keine einzige Kreatur mehr kennte!« . . .

»O mein Gott, wenn ich auf dieser Welt sehen un hören muss, dass etliche von grosser Liebe, die sie zu anderen Menschen haben, ganz erkranken, und wie von Sinnen kommen, wie thut es mir so leid, dass niemand meinen Jesu also liebet. Ach, ach, ist denn Niemand krank an Gottes Liebe, ist denn Niemand der darnieder liege und von Gottes Lieb' gequälet sei? . . .« (203).

Der Gegensatz Leben \times Tod ist die höchste antithetische Steigerung der Liebessprache; auch sie läuft freilich Gefahr, zur Manier zu werden. Wie Pyritz hervorhebt, ist besonders Scaliger ein virtuoser Todesakrobat, aber auch ein Mann wie Sarbievius ist nicht zu verachten:

Epitaphium vivo.
 Et vivo, & morior. Possis in amore, Viator,
 Et quo vivo, mori; & vivere, quo morior.
 (Epigr. XIX, 322).

Hierbei ist wieder an das HL zu erinnern: quia fortis est ut mors dilectio (8.6), und an den Gebrauch des Leben/Tod-Paradoxons im NT und bei Paulus; eine Illustration zu Philipp. I.21 *Mihi vivere Christus est, mori lucrum* bei Cramer, Emb. Sac. 57, 169 (vgl. das weltl. Gegenstück Hooft, Emb. Am. 63 *Animat et exanimat*).

Auch bei Spee wirken geistliche und weltliche Vorbilder zusammen, jedoch mit grösserem Ernst:

Ach liebster mein von Ehren/
 Mir schier es wird zuviel . . .
 Ohn leben ich noch lebe/
 Bin todt ohn Todt zugleich/
 Todt Lebend immer strebe/
 Wo nur ich dich beschleich.
 (61.15—15, 19—22; Magdalena).

Bald diese stundt
 Ich bin verwundt'
 Vnd sinck für todt darnider;
 Bald selbe stundt
 Ich bin gesundt/
 Steh auff/vnd lebe wider.
 (No. 7 Str. 15; Gesponns).

Dem gegenüber ist nur eine letzte Steigerung möglich: das Schweigen, welches (zwar im Bewusstsein des Gegensatzes Rede × Stillsein) selbst die stärkste Antithetik transzendiert:

Ach/ach/wie geh
 Wird mir so weh!
 Kan reden mehr noch dichten/
 Die sprach besteht/
 Vnd krafft vergeht/
 Begierd mich hin wil richten.
 (No. 7 Str. 24).

Es ist allerdings für Spees Muse charakteristisch, dass dieser Höhepunkt erst nach vierundzwanzig Strophen erreicht wird; in No. 11 gibt er sogar erst nach siebenundfünfzig zehnzeiligen Strophen verloren:

O Gott/vnd wer mit worten
 Möcht je nun zeichnen ab/ . . .

und dennoch kommt das Gedicht erst nach zwei weiteren zu Ende. Wie viel eindrucksvoller ist nicht Silesius' Schweigen:

GOTT ist so überals dass man nichts sprechen kan:
 Drum bettestu Jhn auch mit schweigen besser an.
 (CW I. 240).

Und mit diesem Schweigen (vgl. Curtius 166 f.: Unsagbarkeitstopos) wollen wir die Übersicht über die Liebesmetaphorik beenden, in der Hoffnung, dass es uns gelungen ist, auch was

diese betrifft, Spee in eine weltlich/geistliche Tradition einzureihen, die, bildlich und literarisch, von der Antike über Mittelalter und Renaissance hin noch das 17te Jahrhundert beherrschte.

VI. Weitere Aspekte der Trutznachtigall.

1. *Spee und die formenden Traditionen: Antike, Bibel, Kirche, Orden, weltliche Dichtung.*

Nach dem Abschluss unseres etwas speziellen Hauptteils bleiben, um das Bild der TN abzurunden, noch einige allgemeinere Fragen hinsichtlich Spees Stellung in der Zeit übrig. Wir haben uns für die weitere Untersuchung bereits Beschränkungen auferlegt, und der folgende Abschnitt wird denn auch sehr kurz und fragmentarisch werden; einiges ist ja auch im Vorhergehenden angedeutet worden.

Der direkte, stilistische Einfluss der Antike ist bei Spee im Vergleich mit den Zeit- und Ordensgenossen sehr gering. Es ist verständlich, dass Spee in der Muttersprache nicht etwa den konsequenten Horazianismus eines Neulateiners wie Balde oder Sarbievius hat einhalten können, aber man braucht nur an einen Opitz zu denken, um zu verstehen, dass Spee sich einem solchen Muster auch gar nicht anpassen wollte. Dass er als gebildeter Mensch und Jesuit mit den antiken Autoren vertraut war, versteht sich von selbst, und man muss somit seine Haltung als durchaus zielbewusst ansehen. Dabei spielt natürlich auch sein Publikum eine wichtige Rolle: während Sarbievius für den polnischen Hof, für Ordensgenossen und hohe Prälaten schrieb, war Spee ein Missionar, der sich an das Volk, nicht nur an Gebildete wendete, und der obendrein in einer Gegend wirkte, die erst für den Katholizismus wiedererobert werden musste. Ein solcher Mann hatte zu antikisierenden Prunkstücken und jeux d'esprit keine Zeit.

Wenn man seine Gedichte näher betrachtet, zeigt es sich denn auch, dass seine direkte Anlehnung an die Antike hauptsächlich ein einzelnes Genre betrifft: die pastorale Ekloge. Hier ist, wie wir schon früher andeuteten, zu beachten, dass diese Dichtung seit dem MA in hohem Grade als Gebrauchs- oder jedenfalls

Zweckdichtung angesehen wurde; war ja doch Virgil für die Ekloge wie für das Epos der Meister der moralischen Allegorie. Wir haben auch gesehen, wie sich diese moralische Strömung unter Einfluss der Bibel (Psalmen und HL) mit der religiösen



Abb. 58. Die Tränen der Büsserin sind der Engel Wein (Kleppisius).

vereinigte, und bei weltlichen wie geistlichen Dichtern *idyllia sacra* ins Leben rief; dass zu Spees Zeit der Sinn für die Tradition rege war, geht schon aus dem Virgilianischen Einleitungsdistichon 'Sicelides Musae . . .' hervor.¹

¹ Die Ansätze bei Petrarca wurden von Baptista Mantuanus (Battista Spagnuoli) weiter entwickelt, dessen Eklogen, jetzt wohl vergessen, jahrhundertlang von Kennern gleich oder höher als Virgils geschätzt wurden und noch im 17. Jhdt. zur Schullektüre gehörten — sowohl aus sittlichen wie stilistischen Gründen. Erwähnenswert sind auch z. B. zwei Dekaden *idyllia sacra* (189 ff.) von Lernutius überwiegend von Virgil, Horaz und den Psalmen bestimmt; Baldes *Silvarum Lib.* II (342 ff.) enthält mehrere Eklogen, virgilianisch im Ton und Aufbau, metrisch Horazisch, worin er Christus als Daphnis besingt (vgl. Virgil Ecl. V). Auch sonst kommt Balde Spee nahe, wenn auch der letztere niemals Daphnis/Christus als 'Magnus Pan' (348) bezeichnet hätte. Der Name Daphnis wurde schon in der weltlichen Tradition (nach Theokrit) für einen verstorbenen oder aus anderen Gründen mit Ehrfurcht zu betrachtenden Schäfer verwendet, und passte so besonders gut auf Christus (Carnap, Das Schäferwesen . . . 66, 1939 entscheidet zögernd, dass die Existenz einer solchen Daphnistradition 'wohl doch zu verneinen sei' — worauf er eine ganze Reihe leicht zu ergänzende Belege für die Existenz der Tradition folgen lässt!).

Auf das Verhältnis der Speeschen Eklogen zu den neueren wollen wir nicht eingehen; es ist wahrscheinlich, dass er sie kannte, völlig sicher hingegen, dass er mit Virgil vertraut war. Strukturelle Ähnlichkeiten wie die Verwendung des Wechsel- und Wettgesanges (TN No. 30, 47 u. s. w.), des Kehrreims (No. 39) u. s. w. sind häufig genug, und Spees Trauergesänge wären kaum ohne Virgils (und Theokrits?) Daphnisekloge denkbar; dasselbe gilt von TN No. 33 und Virgils messianischer Ekloge. Virgilianisch ist auch eine Einzelheit wie diese:

Die Schloot/vnd Kämmig eben späth
Rings vmb jhn [HSS: in] dörrffen rauchen.
(197.14—15).

welche auf die berühmten Ausgangsverse der ersten Ekloge zurückgeht:

Et iam summa procul villarum culmina fumant
Mioresque cadunt altis de montibus umbrae.¹

Auch andere Virgilwerke hat Spee benutzt: sein Bienengedicht No. 23 baut in vielen Einzelheiten auf die kleine Abhandlung im vierten Buch der *Georgica* (149 ff.), worin er übrigens einer ziemlich festen didaktisch-allegorischen Tradition folgt.²

Ein wörtlicher Einfluss Ovids lässt sich bei Spee kaum nachweisen, was durchaus bemerkenswert ist; vielleicht hängt es mit der ebenso auffälligen Dürftigkeit an mythologischem Stoff zusam-

¹ Hierhin gehört wohl auch 192.3—4: 'Vnd wachsen alle schatten lang/ Gezielt von kurzen Leiben'. Natürlich wollen wir mit dieser Mikroskopie nicht behaupten, dass Spee ohne Virgil solche Phänomene nicht entdeckt hätte, sondern nur darauf aufmerksam machen, dass diese beiden Schlusszeilen das pittoreske Abendmotiv in die europäische Literatur eingeführt haben, wenn es auch erst mit der Renaissance zu seinem vollen Recht kam.; erwähnt sei jedoch auch Ausonius' *Mosella*, welche die Stimmung topographisch detaillierter ausmalte, und ihren Einfluss jedenfalls bis auf Popes *Windsor Forest* hin erstreckt hat.

² Beispiele für Übereinstimmung sind:

Spee Str. 12.5 f.	Georg. IV. 203—04	Spee Str. 24	Georg. IV. 157 f.
15	194 f.	30	197 f.
23	200 f.	34	64

Ein naheliegendes Beispiel für das Bienengedicht ist Baldes *Apiarium* (353 ff.); weitere Hinweise bietet Anton Henrich, *Die lyr. Dicht. J. B.s.*, 97 N. 2, Strassburg 1915, (Quellen u. Forsch. CXXII), und Dornavius' *Amphitheatrum* (I. 129—60) stellt auch hierfür ein bequemes Textkompendium dar.

men.¹ Pièce de résistance ist ihm der Sonnenwagen bei Morgen- und Abendröte (z. B. 25.2 f., 36.9 f., 118.4 f.), und dieser ruft denn auch den einzigen 'literarischen Hinweis' hervor:

Er lasset dir die müde Ross
 (Als gut Poeten sagen)
 Zu nacht mit allem wagen = tross
 In grossen kübel zwagen:
 (185.11—14).

Den pfeiltragenden Sonnengott haben wir schon oben erwähnt, und in der Landschaft finden wir ferner

Die Jägerin Diana stolz/
 Auch wald = vnd wasser = Nymphen/

wie denn auch in dem heroischen Gedicht von Franz Xavier (No. 19) 'Martis hertzen' auftaucht; sonst fehlen die Olympier ganz, natürlich mit Ausnahme des Sonderfalles Cupido. Doch gestattet sich Spee einige ziemlich vage Personifikationen wie z. B.

... die kühle Sommer = wind/
 All jüngling still von sitten/
 (36.15—16).

Ausführlicher und sehr ovidisch ist die Schilderung vom Bache Cedron, der in No. 41 'Poëtisch eingeführt vvidr'; auch mit der bildenden Kunst der Zeit stimmt sie gut überein: ein ähnlicher Bach giesst 'den eymer langsam ab' im Hintergrunde von PD Stich 8, deutlicher Cats, Silenus Alcibiades, Amst. 1620, 45 (das Schema kommt übrigens schon in der Wiener Genesis HS vor). Ovidisch im Tone sind auch aitiologische Berichte wie der von der Entstehung des Milchweges 234.16 ff., Stellen wie 263.1—5 ('Nur zu meinen peinen wachtsam/') oder der Bericht Gabriels 268—269:

¹ Wir haben schon gelegentlich bemerkt, wie anders der Fall bei Sarbievius liegt, der bewusst Horaz (und für Details auch die Elegiker) zum Vorbild nimmt, und bei Balde, der etwa in einem Gedicht an die Jungfrau erklärt:

Nota quoque est nobis Peligni glareâ ruris,
 Doctique lusus Exulis,
 Interdum numeris Ovidi miscebo Tibullum,
 Umbrique venam masculi:
 Sic tamen ut castos fecundi pectoris igneis
 Damnare nullus audeat.

Hoch von Himmel thäte senden
 Mich der ewig Vatter dein;
 Gleich vmbgürtet ich die lenden/
 Tratt in lären lufft hinein: . . .

Frage nur den Vatter dein/
 Er zu meiner Ambassaden
 Selber dichtet alle wort/
 Hiess mich gehn den schnur = geraden
 Nechsten weg in lüfften fort.

wären ohne Ovid kaum denkbar — der Engel erinnert deutlich an ähnliche Ambassaden von Mercurius, z. B. *Metamorph.* II 834 ff., wo Jupiter das Europa-Abenteuer vorbereitet (die Parallele hätte ein ma. Herz erfreut). Unter demselben Einfluss stehen Zahlenbehandlungen wie 161.5: Ihr wind/zween/vber fünffmal sechss/(bekanntlich hat Ovid die ursprünglich metrisch bestimmte Notwendigkeit, im elegischen Versmass gewisse Zahlen wie *duodecim* zu vermeiden, besonders virtuos variiert), und Verfasserbemerkungen wie 195.15: 'Vnd (so villeicht mans lieber hör) . . .'. Weitere Beispiele wären unschwer zu finden, aber das bemerkenswerte ist schliesslich nicht, dass Spee von Ovid gelernt hat — wer hätte das nicht —, sondern dass ihm die Anklänge anscheinend unbewusst in die Feder geflossen sind. Spee trägt nicht wie die meisten Poeten der Zeit die geborgenen Reichtümer prahlerisch zu Schau, sondern hat sie diskret seinem eigenen Stil einverleibt.¹

¹ Als Illustration zu der mehr oder weniger bewussten Benutzung Ovids bei den frömmsten Autoren wollen wir die bekannten Zeilen aus den *Metamorphosen* anführen:

Non bene conveniunt nec in una sede morantur
 Maiestas et amor . . .

Das Gegenteil behauptet Silesius von Jesus, mit deutlicher Anlehnung an Ovid, (obgleich er in der Vorrede feierlich gelobt hatte, den heidnischen Apparat beiseite zu lassen):

Da siehet man/wie Majestät
 Mit Liebe kann bestehen
 Wie wohl sie sich in einer Stätt
 Vertragen und begehen.

(Sinnl. Beschr., Werke II. 379 hrsg. Ellinger, Berlin o. J.) und im CW wiederholt er:

Majestät mit Liebe.
 Wärs war dass Majestät nicht könnte stehn mit Liebe:
 So sage mir wie GOTT ein Ewger König bliebe. (III. 60).

Auch Balde widerspricht Ovid:

Auf andere antikisierende Tendenzen stilistischer Art wie 57.23 'von falben grentzen' (*pallidis finibus*) 302.1 'falber todt' (*pallida mors*), 271.7 'Meine tempel . . . hast hindan gestelt' (*templa . . . postposuisti*), 91.1 für = pro u. s. w. wollen wir nicht weiter eingehen — sie gehören zum allgemeinen Sprachgut der Zeit und sind bei Spee nicht auffallend häufig.

Den Einfluss der geistlichen Quellen können wir auch nur summarisch behandeln. Die Bibel bedeutet, wie wir oben sahen, für Spee besonders HL, Psalmen, und aus dem NT Christi Geburt und Passion. Ein einziges Beispiel mag hier dazu dienen, eine Seite seiner Arbeitsmethode zu beleuchten:

Psal. 147.16 qui dat nivem sicut lanam
 Wer spinnet vns die winter = woll/
 Den schnee so rein geschoren?
 (146.8—9)

Spees Lektüre der Kirchenväter sowie seine Vertrautheit mit den Hymnen und der liturgischen Literatur der Kirche werden

. . . conveniunt bene,
 Ac miscentur in uno
 Majestas & Amor loco. (213).

Die Emblematik musste ebenfalls zu Ovid Stellung nehmen. Die weltliche, z. B. Thron. Cup. 18 (*Non conveniunt Majestas et Amor*), mag ihm recht geben, die geistliche kann das nicht — so z. B. *Typus Mundi* 84—85:

Non bene conveniunt, nec corde morantur in vno
 Coelicus ille puer, terreus ille puer. (die beiden Cupidines sind gemeint)

und Pona 99—100: 'Non bene . . . , si vulgares consideremus Amantes: sed Amor Jesus viae (inquit) non sunt viae Hominum. Eucharistia PIAM SIMUL DEITATEM, TREMENDAMQUE MAIESTATEM connexuit . . . Maiestas cogente Amore descendit ad famulum.'

Das letzte Zitat erklärt z. T. die christliche Vorliebe für das negierte Ovidwort: die Transzendierung des Gegensatzes majestas-amor ist eben ein Kernpunkt der Lehre, denn in Christi Menschwerdung vollzog sich die Vereinigung von Majestät und Liebe (wobei an technische Termini wie *caritas* und *majestas Domini* zu erinnern ist). Wahrscheinlich haben wir es hier wieder mit einem ma. Erbe zu tun, denn die Verbindung zum Ovide moralisé (ob analogisch oder traditionell) ist klar: sowohl Jupiter wie Christus nahmen cogente amore eine niedrige Form an, und der eine kann so als Typus des anderen dienen. In Bezug auf Pona sei schliesslich bemerkt, dass er S. 199 im Gegensatz zum *Typus Mundi* die beiden Cupidines im menschlichen Herzen vereinigt zeigt, mit der Überschrift: 'Possunt esse simul' — wenn auch nur der göttliche auf dem lectulus floridus (HL!) liegen darf, und der weltliche 'vix non deiectus' auf dem Boden liegen bleiben muss.

Natürlich muss man auch in Betracht ziehen, dass die Religion mit der Harmonisierung von Liebe und Majestät das Hauptproblem der barocken Ethik, *ratio* × *affectus* transzendiert hat. Besonders einleuchtend wird dies vielleicht, wenn man an die Tragödie der Zeit denkt, wofür die Ovidworte als Motto dienen könnten — denn hier ist ja das bewegende Prinzip die in der Welt nie zu überbrückende Spannung Majestät × Liebe.

auch auf seine Produktion eingewirkt haben (vgl. Balke XLII—XLIII). Auf den metrischen Einfluss der Hymnen weist er selbst hin, z. B. in der Aufschrift zu No. 41 'müssen gelesen werden vwie das pange lingua . . .'. Wenn er mehrmals den leidenden Christus mit einer gekelterten Traube vergleicht, knüpft er an ein seit dem MA beliebtes literarisch-ikonographisches Motiv an, das mit Ausgangspunkt in der Bibel von den kirchlichen Autoren (z. B. Bonaventura) und Künstlern (vgl. Abb. 49) reich ausgebildet worden ist.¹ Es wird 313.11—16 angedeutet:

Einen schönen rothen trauben
 Ich mit augen hab gesehn;
 Ware nunmehr aussgepresset/
 Von bedingtem kelter = man:
 Er doch wider vnder desset
 Lieblich fieng zu blühen an.

und an anderer Stelle ausführlicher behandelt:

Ist weiss vnd roth bey = neben/
 Von rotem trauben = schaum/
 Den er erpresst von reben
 Mit schwärem kelter = baum.

Händ/füss hat er gefarbet
 In aussgepresstem wein/
 In roth hat er verarbet
 So weisses helffenbein . . .

Zum Creutzweg thu dich neigen/
 Dort findest jhn allein.
 Alda pflegt er zu schwitzen
 In rothem kelterhauss/
 Alda die brünnlein spritzen/
 Mit sanfft = vnd lindem sauss.
 (No. 10, Str. 11, 12, 14).

Hier bemerkt man wieder, wie barock überformte HL- und Petrarchismuselemente die herbe Passion mit einem tändelndem

¹ Vgl. Molsdorf 1046, Mäle, Fin du MA 111 fl., unsere Anm., sowie die eingehende neuere Behandlung des Motivs durch Alois Thomas, Die Darstellung Christi in der Kelter Düsseldorf 1936 (Forsch. z. Volkskunde Hft. 20—21), mit reichen Hinweisen und Bildmaterial. Da Thomas keine Emblemillustrationen bringt, verweisen wir auf Haefthen 598 (Abb. 49); Mannich 50 benutzt als Emblem der Anfechtungen eines Christen eine Weinpresse mit einem Herzen.

Schimmer umgeben, unter ästhetisch/symbolischer Hervorhebung der orthodoxen Farben weiss und rot.

Mit dem Herbergsmotiv¹ und dem agnus Dei wird die Kelter 307.11—19 verbunden:

Alss ich newlich auff der reysen
 Wolt zum weinhaus kehren ein/
 Thät man mich zur herberg weisen/
 Hiess zum rothen lämmelein/
 Auff dem schilde stund gemohlet
 Daphnis in der kelter sein.
 Jeder dort zu trincken holet/
 O was roth = vnd guter wein!

Zu vergleichen sind die beiden Variationen des Herbergsmotivs aus der Emblematik, unsere Abb. 55—56 aus Vænius und Manich, wo aus 'Au coeur percé' 'Zum goldnen Stern' wird — das erste geht von einer Plautusstelle aus, das zweite symbolisiert die Ehe.

Die eben erwähnten Motive weisen auf zwei biblisch bestimmte Grundthemen der Jesusminne, die Wunden und das Blut Jesu, hin, die wir hier kurz besprechen müssen, wenn auch gerade dieser erotisch-religiöse Komplex dem nicht beteiligten Betrachter unangenehm oder peinlich vorkommen muss. Die Wunden Jesu traten mit der ma. und späteren (Loyola) gegenständlich/mystischen Meditation über das Leiden des Herrn in den Vordergrund, literarisch wie auch in der bildenden Kunst (der Schmerzensmann) und es entstand eine reiche Blut- und Wundenmystik (Mâle, *Fin du MA* 100 ff.), die einen wichtigen Teil der Jesusminne ausmachte (vgl. Wolfskehl 24 f. u. passim). Beide Motive finden bei Spee Ausdruck, zuweilen etwas bizarr, aber doch im Vergleich mit den Exzessen anderer recht beherrscht. Bonaventura und Balde mögen wieder als einleitende Beispiele dienen:

Dum te totum funderes tot apertis rimis
 Tu amicus novus es, tu es novum mustum,
 Sic te vocat Sapiens & est satis justum.

Firmæ pacis ab intimo	Nulla nobilius botri
Testes pectore profluunt	Vinum truditur ubere,
Tralucentibus undique	O IESVM bibe musteum
Rimæ visceribus patent . . .	Mens quæcunque sitis bibe.
	(Balde IV. 516 f.).

¹ Verschiedene Varianten des Herbergsmotivs: Kiel, Jesaias Rompler 32.204; geistlich Praz 126, Lüers 296—302.

Die Weinmetapher für Christi Blut geht, wie Bonaventura andeutet, auf die Bibel zurück, wurde aber erst im späten MA für das mystische Gefühl zentral und erhielt dann eine reiche



Abb. 59. Die sponsa von dem sponsus gekreuzigt (Thea. Am.).

Ausbildung. Christus wurde als *vitis mystica* (vgl. das so betitelte Werk Bonaventuras) oder Traube aufgefasst, der in der Weinpresse (*torcular Crucis*, *pressoir mystique*: Mâle, Fin Abb. 49—51) sein Blut abgeben musste. Ein weniger peinliches Motiv war die Auffassung des strömenden Blutes als Lebensquelle (*fontaine de vie*: Mâle, Fin 103 ff., Abb. 44—48), ikonographisch

oft von dem Jungbrunnenmotiv beeinflusst) van Marle II.432),
 worin man Labung suchte oder eine Sündenwäsche vornahm
 (vgl. Molsdorf 1035—36 u. unsere Abb. 60—61). Öfters wurden
 die beiden Motive vereinigt. Aus Silesius können wir anführen:

Halt mich auff mit deinem Blute;
 Ernähr mich wie du andren thust,
 Mit der fetten Weide deiner Brust.

Deine Wunden sind die Bronnen
 Da das Heil wird drauss gewonnen;

Sie machen mich so herrlich nass,
 Dass ich grüne wie ein Maien Grass.

O jhr rosen = rothe Quelle
 Überschwemmt doch diese stelle . . .
 (HS II. 46, vgl. IV. 5, CW III. 38 u. s. w.).

Crashaw geht noch weiter:

Sive oculos, sive ora vocem tua vulnera; certe
 Undique sunt ora (heu!) undique sunt oculi.

Ecce ora! o nimium roseis florentia labris!
 Ecce oculi! sævis ah madidi lacrymis!

Magdala, quæ lacrymas solita es, quæ basia sacro
 Ferre pedi, sacro de pede sume vices.

Ora pedi sua sunt, tua quo tibi basia reddat:
 Quo reddat lacrymas scilicet est oculus.
 (Poems 41, engl. Paraphrase 99; vgl. 27, 288).

Bei Spee ist No. 46 der locus classicus, und man bemerkt,
 wie bewusst er die Bildlichkeit unterstreicht, nicht zuletzt die
 Farben:

Seine qualen/ich zumahlen
 Fleissig hab in stäter hut:
 O elende/füss/vnd hände/
 Seit vnd Cörper voller blut!
 Reichlich schweissen/scheinbar gleissen
 Alle wunden/alle streich.
 Schaw/nun fliesset/vnd sich giesset
 Purpur vber marmer bleich.

Auss der seiten/lan sie leiten
 Rothe stralen wie Corall:
 Auss der seiten/lan sie leiten
 Weisse wässer wie Crystall . . .

. . .
 Will da baden meinen schaden
 Ob er schon veraltet sey/
 Kräftigs plaster meinem laster/
 Wil ich dorten salben drauss/
 Wil dan gründen tieff zun sünden/
 Sie von jhnen waschen auss.

Bey den füssen wil ich büssen/
 Vnd auss meinen augen beyd
 Wol sie netzen/vnd ersetzen
 Was von blut herausser geit . . .
 (Str. 4, 5, 6, 7; vgl. 320. 21 f.).

Die Wunden werden aber nicht nur als Quellgründe der Blutströme aufgefasst, sondern auch — besonders die Seitenwunde — als Zufluchtsort. Schon Bonaventura begehrt, 'In caverna lateris nidulam parare/Et extremum spiritum illic exhalare', und Balde folgt ihm hierin: 'Video, video lateris nidum:/In quo recubans moriar, moriar' (IV.520). Ähnlich Silesius HS IV.5:

Ach was lauffst du hin und her;
 Über land und über Meer?
 Geh doch ein O arme Seele
 In deins Hirtens offne Höle;
 Nimm in Christi Wunden Ruh,
 Du verirrtes Schäflein du.

An dieser Stelle wollen wir endlich noch die Behandlung der oben nicht besprochenen pfeiltragenden Personifikationen Spees einfügen (vgl. hierzu Abb. 29—31).

Die antike Tradition haben wir schon bei der Untersuchung der Cupidogestalt berührt. Für die christliche kommen in Frage auf der einen Seite die Pfeile des zürnenden Gottes, besonders bei David und Hiob (der Vergleich mit dem homerischen pestbringenden Apollon drängt sich auf), auf der anderen verschiedene Personifikationen des Bösen: Dämonen, Laster, Satan, Tod. Gute Beispiele finden sich etwa in Herrad von Landsbergs

Hortus Deliciarum (Facs. Ausg. Straub/Keller, Strassbourg 1879—99): Dämonen, welche die auf der *scala virtutum* Aufsteigenden beschiessen Pl. LVI; Laster wie Ira mit fünf Pfeilen



*Lava a malitia cor tuum, vt salua fias. Ier. **

*Je lave mon coeur dans ce bain
Pour le loger dans vostre sein.*

Abb. 60. Sponsus als Lebensbrunnen im hortus conclusus, die sponsa reinigt darin ihr Herz (Thea. Am.).

auf dem Bogen Pl. XLV Fuss 403; Mâle, Fin 188 u. s. w., Amor, zuerst auf dem Lasterwagen mit Bogen und Köcher, dann auf der Flucht, seiner Rüstung entledigt und Bogen und Köcher wegwerfend Pl. XLVII, XLIX (nach der Psychomachie).

Mit Ausgangspunkt in Stellen wie Psal. 7.12—14 (wo streng genommen Gott der Schütze ist) und Cor. I.13,55 (ubi est mors

stimulus tuus) wurde der Tod mit Pfeil und Bogen oder Speer ausgestattet (vgl. van Marle II.361 ff.; als Reiter (nach Rev. 6.8) Abb. 402, 06, 14 u. s. w.); auch wurde er oft als Jäger gedacht (vgl. Stammler und Fehrman passim — S. 142.1) und wir haben so eine *venatio mortis* entsprechend der *venatio amoris*, genau wie sich Tanz der Liebe und des Todes gegenüberstanden).¹ Die Sense des Todes wäre dagegen gedanklich auf zahlreiche Bibelstellen zurückzuführen (Fehrman 43 caro foenum), ikonographisch mit der Sense des Tempus (von Saturn übernommen) zu verbinden (Panofsky 82). Aber wir müssen zu Spees Todesbild zurückkehren. Bemerkenswert ist, dass eigentliche Personifikation überwiegend in den sozusagen gebundenen und objektiven Aufgaben wie Bussgedichten und Psalmenparaphrasen begegnet. Wir können von einer der letzteren ausgehen:

In Gottes Hand schon logen	Da ward ich schnell entzogen,
Des Todes Pfeil' bereit;	Schnell, schnell zur ander Seit'
Jetzt, jetzt sprang ab der Bogen.	Dass mich nicht traf der Bogen
O! O! O! Ewigkeit!	Noch Pfeil' mir täten Leid.

(GTBW 334.33—40).

Der Anklang an die eben zitierte Psalmenstelle ist deutlich, und die dramatische Eindringlichkeit ist auch für die folgenden Todesdarstellungen charakteristisch:

Geschwind/geschwind/all vhr vn stund
 Der todt auff vnss kombt eylen:
 Ist vngewiss wen er verwund
 mit seinen bleichen Pfeilen.

(74.21—24).

Die Enallage in der letzten Zeile wirkt leicht antikisierend, aber die nächsten Zeilen leiten wieder auf das Donnerwort Ewigkeit hin. Das schöne Gedicht No. 13 bringt uns in einer biblisch/antiken Blumenallegorie ein 'conterfey des menschlichen Lebens' das kompositorisch zu Spees besten Leistungen gehört,

¹ Für das Todesbild ist wieder Stammlers Totentanz nützlich, und natürlich Måle und Knipping. Eine interessante literarisch-ikonographische Studie über den Todesgedanken von Homer bis zum 17. Jhdt ist Carl Fehrman, Diktaren och döden, Stockholm 1952, worauf uns Dr. H. Toldberg freundlichst aufmerksam machte. Der erste Abschnitt über die Antike hätte durch Kenntnis von K. Friis Johansen, De attiske Gravmæler, Kopenhagen 1949 (engl. Übersetzung 1951) beträchtlich gewonnen, aber sonst bringt das Buch eine schöne europäisch orientierte Darstellung des Motivs (u. zwar unter Berücksichtigung auch der englischen Forschung). Für weitere Literatur verweisen wir auf Fehrmans reiche bibliographische Angaben.

weil die *narratio* unter voller Wahrung der ästhetischen Selbständigkeit doch immer auf die *applicatio* zieht: das Blümlein ist *literaliter* ein wirkliches Blümlein, und dennoch *allegorice* ein nicht weniger wirkliches Conterfey des Lebens — also ein emblematisches Musterbeispiel. Ebenso überzeugend ist die Parallele zwischen den heissen Pfeilen der Sonne und dem personifizierten Fieber/Tod:

Ein feiberlein kompt stechen
 Mit seinen stralen spitz/
 Das muss all krafft zerbrechen/
 O wee der gschwinden hitz?
 (79.21—24).

Das Prachtstück unter den Speeschen Todesbildern ist jedoch folgendes, wo mit echt Speescher Antithetik der Tod mit seinem ganzen Arsenal geschildert wird, gerade in dem Augenblick, wo ihn Christus überwindet:

Dem todt er ist entwichen/
 Den haut = vnd beinen = knecht;
 Hat jhm so gar durchstrichen
 Das falb = vnd bleiches Recht.

Er jhm von falben grentzen
 Entliff mit vollem trab/
 Vnd stachel/pfeil/vnd sensen
 Jhm stahl gantz redlich ab.
 Den bogen auch/vnd kocher
 Er jhm gleich warff zu fewr;
 Lacht auss den stoltzen pocher/
 Sampt seinem grab = gemäur.
 (57.19—24, 58.1—6).

Hier gehen wieder antikisierende Ausdrücke (falbes Recht, falbe grentzen) mit dem ma. 'Haut- und Beinenknecht' der Totentänze in echt barockem vollem Trab eine dynamische Vereinigung ein. Und mit Gefahr, ein Reimwort ungebührlich mit Bedeutung zu befrachten, wollen wir mit einer Anmerkung zum folgenden den Tod verlassen:

Ey wass dan will brauiren
 Ein schwaches pflänztelein?
 Der Todt wird bald citiren/
 Fort/fort/dan muss es seyn.
 (80.1—4).

In dem Wort 'citiren' glauben wir eine Allusion zu einer Vorstellung sehen zu dürfen, die durch Shakespeare ihr klassisches Gepräge erhalten hat:

Had I but time, as this fell sergeant Death
Is strict in his arrest . . .
(Hamlet, Q 1604; vgl. Sonn. 74).

aber wahrscheinlich auf eine ma Tradition zurückgeht, welche die juristischen Möglichkeiten des Letzten Gerichts ausarbeitete (vgl. Zetter 85).

Schliesslich noch ein Anblick des pfeiltragenden Satans:

Wohlan, o Satan, deine Macht
Dein' Pfeil' und feurig Bogen
Samt Höll' und Tod ich ganz veracht';
Tritt her, nun darf ich's wogen.
(GTBW 332.17—20).

Soviel wir sehen können, kennt die Bibel keinen pfeilbewaffneten Satan; dieser wäre also eine ma. Erfindung, wohl als Weiterentwicklung des Dämonenmotivs unter Analogie zum Todesbilde (Satan als pfeilschiessender Centaur: Molsdorf 486).

Programmatisch spricht Spee in No. 17:

Wolauff/wolauff/im herren
Ich will recht frölich seyn.
In weltlich schrey/ noch plerren
Mag ich nicht stimmen ein.
All meine frewd verborgen
In JESV seiten ligt/
Da find ich heut/vnd morgen
Noch manches rein gedicht.

(Str. 7).

ausführlicher und gefühlsvoller in No. 46:

Doch nun wider bald hernider	O du runde seiten wunde!
Zu der holen seit begerts/ Wil sich setzen/vnd ergetzen/ JESu/neben deinem hertz.	Reich = und edler hertzen = kast! Bey dir sterben/vnd erwerben Hofft es waren fried vnd rast.
Es nun dorten/jene pforten/ Jene rothe seiten = thür/ Wil verwaren/sicht nit spahren/ Da die schiltwacht halten für.	Da lass walten/vnd lass schalten; Da nun lass es haben platz: Lass es wachen/vnd auch machen Da sein bettlein/vnd matratz.

(Str. 12—13).

Wie immer ist die Formulierung im GTB ekstatischer:

Verzehre mich doch ganz, o Jesu, in dem glühenden Feuerofen
Deiner verwundeten Seite; ach, verbrenne mich zu Pulver, dass ich desto
schneller angezündet werde! (188).

Eine schöne emblematische Illustration stellt Haefthen 606 dar.

Eine bemerkenswerte Verwendung des Blutmotivs ist endlich
311.25—26, 312.1—6:

Auff jhr hirten/thut errathen/
Wer im lufft genäglet auff/
(O der viel zu frembden thaten)
Doch im tieffen meer ersauff?
Daphnis voller purpur farbe/
Voller wunden/voll geschwehr/
Hoch zugleich am galgen starbe/
Starb zugleich im rothen meer.

Wir glaubten zuerst, das rote Meer sei ein von Spee erfundenes *conceitto*, aber bei näherer Untersuchung reihte es sich in eine feste Tradition ein. In der Exzerptabteilung des GTB finden wir: 'O heiliges Kreuz, ich wollte dich nennen das rothe Meer; aber du bist noch röther!' (II.150; vgl. auch Crashaw 27). Sauer 59 weist nach Honorius v. Autun auf die typologische Verbindung zwischen dem Zug durchs rote Meer und dem Blut aus der Seitenwunde hin, Matthaei 17 berichtet von einem roten See der Minne in der weltlichen Allegorie, und auch die mystische Vorstellung von dem Meer der göttlichen Liebe (Lüers 224 ff., GTB II.287 ff. u. passim) darf hierbei nicht übersehen werden, denn in diesem Fall wie immer verflechten sich viele Traditionen zu einem inhaltschweren Ganzen.

Zum ma. Erbgut gehört auch die Betrachtung der *instrumenta passionis*, welche bildlich und literarisch, in der grossen wie in der kleinen Kunst des Barock wieder auftaucht.

Charakteristisch ist die Art, wie Balde in der *Philomelapara-*phrase alle Hinweise auf die Leidenswerkzeuge 'quæ S. Bonaventura toto hoc opusculo, sparsim Philomele suæ ingerit' (IV 526) an einer Stelle zusammenbringt und dramatisch gestaltet, 'utpote Lectoris affectibus ciendis magis idonea' (das.). Auch in der Emblematik sind die Leidenswerkzeuge ein beliebtes Motiv.

A



Abb. 61. Titelbild der Pariser GTB HS: Christus als Lebensbrunnen.

Bei Spee dient es ferner dazu, die Motivgemeinschaft zwischen GTB und TN deutlich zu machen. Im Exzerptteil des ersteren finden wir ein 'Gespräch Jesu mit Seinen Leidenswerkzeugen' (II.158 ff.), das uns in erweiterter Form in der 'Kreuznachtigall', wie Spees Hinweis lautet, als No. 43 begegnet; ein Vergleich der

beiden Versionen wäre aufschlussreich, ist aber ohne einen zuverlässigen GTB-Text nicht durchführbar.

Der Einfluss des Ordens auf Spees Dichtung scheint überwiegend innerlicher Natur zu sein. Er erstreckt sich natürlich auf den ganzen Menschen, seine Bildung, Denkart u. s. w., und wie schon angedeutet, sind der Nachdruck auf Bildlichkeit und die dramatische Tendenz sowie die strenge Komposition des GTB jedenfalls z. Teil hieraus zu verstehen; GTB 237 ff. weist auf Ignatius' Exercitia und ähnliche Übungen hin (vgl. II.121 u. s. w.). Die Frage weiter zu erhellen, können wir uns nicht erlauben, und verweisen nur darauf, dass direkte Hinweise auf Mitglieder der S. J., bei Balde und Sarbievius so häufig, im GTB selten sind und in der TN fast gänzlich fehlen. Eine interessante Ausnahme bildet der hl. Franz Xavier, auf den Spee zwei Gedichte schrieb, eins im GTB (II.105 f., GTBW 364) und ein anderes in der TN. Wenn man Spees brennenden Jugendwunsch, als Missionar nach Indien zu gehen, bedenkt, liegt es nahe anzunehmen, dass eben Xavier sein Held gewesen ist, und deshalb als einzige historische Person in der TN Aufnahme gefunden hat.

Was Spees Beziehungen zu der geistlichen Dichtung seiner Zeit angeht, müssen wir auf eine nähere Besprechung verzichten, weil uns die Quellen nur fragmentarisch zugänglich sind. Ein Vergleich mit den holländischen und deutschen Jesuitengesangbüchern wäre sicher der Mühe wert.

Von der weltlichen Dichtung käme wahrscheinlich ausser der neulateinischen besonders das italianisierte Lied in Betracht, mit dem die TN nicht nur motivisch, sondern auch in gewissen Stilzügen etliche Verwandtschaft aufweist (vgl. unten). Wendungen wie die von No. 40: '*Daphnis* war von lieb bethöret/Liebe führet jhn ins leid' (236.11—12) und No. 45: 'Wan zum Felde *Daphnis* kame/Morgen zeitlich/abend späth/Gleich mit seinem blumen-krame/Sich das Erdreich zeigen thät:' würden einem Schein oder anderen Weltkindern sehr natürlich fallen. Wir wollen diese Verwandtschaft weiterhin nur durch einige Bemerkungen über das Echomotiv beleuchten. Auch dieses ist hellenistisch-römisches Erbe, das von den Neulateinern, und unter den vulgärsprachlichen Dichtern besonders von den Italienern, eifrig ge-

pflegt wurde.¹ Nicht weniger beliebt waren Echowirkungen in der zeitgenössischen Musik, und im Lied vereinigten sich die sprachlichen und musikalischen Klangfiguren zur schönsten Wirkung. Auch Spee greift das Motiv mit Freuden auf, und begnügt sich nicht mit einer gelegentlichen Benutzung wie dieser:

In holem wald/der deutlich schallt,
 Ein hüttlein werd ich schlagen;
 Da soll vor all der Echo schall
 Mit mir mein jammer klagen.
 (88.23—89.2).

sondern baut ganze Gedichte darauf. Die Strophen GTBW 349:

»O Jesu, Jesu!« ruf' im Wald, Die Felsen gaben Widerschall,
 Wann sich gelegt die Winde; Kam Widerschall von Bergen,
 Bald »Jesu, Jesu!« widerschallt, Der ganze Wald mit starkem Hall
 Doch Jesum ich nicht finde . . . Konnt' Jesu Nam' nicht bergen.

Fast alles »Jesu, Jesu!« rief,
 Üb'ral schallt' Jesu Name;
 Die Luft von Schall ganz überlief,
 Von wannen er auch kame.

scheinen als Vorwurf für TN No. 4 gedient zu haben, das in weit höherem Grade die technischen Möglichkeiten der Wiederholung (die vollständige sowie die 'realistischere' gekürzte) ausnutzt, wozu hier wie oben die vielen Reime beitragen. Nicht zufällig endet unsere Probe mit einem Musikausdruck:

Ich rieff bistu der VViderschall.
 Hiess wilkom ihn beyneben:
 Da rieff est laut der VViderschall.
 Auch wilkom mirs thät geben.
 Als dan bereit
 Wir alle beyd

¹ Merker/Stammler kennt kein Echolied; vgl. aber Ellinger, *Gesch.* III 62, Waldberg 190. Janus Dousas *Echo*, den Haag 1603, enthält ausser ein paar kleineren Gedichten ein 'poema omnium operosissimum' in diesem Genre, das eine besonders sinnreiche Echotechnik aufweist, und es gibt wohl kaum eine Sammlung der Zeit, welche nicht ein paar Beispiele bietet. Die Emblemantik steht wieder nicht zurück: Cats, *Silenus* S. 5 ist ein schönes weltliches Muster (vgl. auch *Picta Poesis* 1552, 59), und *Thea. Am.* 118 ('Clamabo-Amabo') ein ebenso schönes geistliches (vgl. *Hesius* 106, 359).

Noch weiter thäten spielen:
 Weil ohne mass/
 Ohn vnderlass/
 Die Fugen vnss gefielen.

(No. 4 Str. 16).

Das Gedicht gipfelt metaphorisch gesehen mit Strophe 17 in einem Ballspiel mit Jesu Namen:

Wolan/wolan/O widerschall/
 Weil einmal dich hab funden;
 Ich spielen will mit dir im Ball
 Hinfürter manche stunden.
 Der Ball so dir
 Dan kompt von mir/
 Soll heissen JESVS name/
 Der Ball so du
 Solt schlagen zu/
 Soll sein auch JESVS name.

Das beliebteste Ballspiel der Zeit war das jeu de paume, ein Vorläufer unseres modernen Tennis, und hätte Spee das Gedicht illustrieren sollen, würde er sich sicher ein Bild wie unsere Abb. 57 aus Heinsius' NP 69 (vgl. Camerarius 151 und Typus Mundi S. 76) gewählt haben. Wir haben leider kein geistliches Emblem finden können, wo Jesu Name der Ball ist, sind aber nichtsdestoweniger innerlich davon überzeugt, dass es ein solches gibt oder hätte geben können.

Auch in No. 5 wird das Echomotiv, jedoch ohne eigentliche Echowirkungen, benutzt, und zwar in einer Gestalt, die den Gedanken auf das oben genannte Gedicht von Strada lenkt. Bei Spee ist der Rival der Nachtigall ein Echo, bei Strada ein fidicen, aber der 'Sängerkrieg' wird in beiden Fällen mit gleicher, und echt barocker, Freude an den musikalisch-rhetorischen Zieraten beschrieben; der fast sophistisch bewiesene Sieg-im-Tode der Nachtigall scheint jedoch Spees eigene Erfindung zu sein. Die geistliche Tendenz des Gedichtes mag dagegen eher an Bonaventuras Philomena erinnern.

2. *Komposition.*

Bevor wir von dem Studium des geistigen Klimas und der literarischen Einflüsse zu einer etwas detaillierteren Untersuchung

des Stils übergehen, mögen ein paar Worte über den Aufbau der Speeschen Gedichte angebracht sein. Es wird einem bald klar, dass Spee als Poet kaum mit einem eigentlichen strukturellen Sinn begabt war.¹ Er komponiert in Einzelheiten sorgfältig und kunstvoll genug, aber die Strophe scheint die grösste Einheit zu sein, die er wirklich zu übersehen und zu planen vermag. Er versteht es vortrefflich, eine Strophe anaphorisch aufzubauen, wie etwa No. 40 Str. 13:

Dir nun alle schäfflein greinen/
 Daphnis/o du frommes kind!
 Dich auch alle flüss beweinen/
 Dich beseufftzen alle wind.
 Dich auch alle bäum besausen/
 Dich auch schall/vnd widerschall:
 Dir auch meer/vnd wällen brausen/
 Dir auch trawret berg vnd thal.
 (vgl. No. 11 Str. 19).

und weiss sie auch durch Parallelismus und Wiederholung ganzer Glieder zu verbinden:

Drumb nur dir lass gesagen/
 Nur lass von trawren ab;
 Lass ab/lass ab von klagen/
 Nochs leben such im grab.
 Ach/ach/sie doch thut klagen/
 Lasst nicht von trawren ab/
 Lasst jhr so gar nit sagen/
 Sie doch noch sucht im grab.
 (No. 40 Str. 14).

In beiden Beispielen bemerkt man, dass sein Sinn für *variatio* als Stilprinzip einer mechanischen Monotonie vorbeugt.

Freilich kommt es auch vor, dass sich die Wiederholungen auf mehrere Strophen erstrecken. Die oben zitierten Strophen 11 und 12 des Liedes No. 10 werden so in der dreizehnten in Frageform wiederholt:

O mädlein wir dich fragen/
 Ist er dan roth/vnd weis?
 Thut er die farben tragen
 Von rothem trauben = schweiss? . . .

¹ Ganz anders verhält es sich mit dem GTB. Hier herrscht im ganzen ein streng methodischer Aufbau — wie es schon aus dogmatischen Gründen geboten war —, was allerdings nicht verhindert, dass im einzelnen zuweilen ein ekstatischer Ton durchschlägt. Für die Komposition der TN als Sammlung vgl. oben S. 20 f.

Die Anlehnung an die Bibel (HL 5.8) ist hier deutlich genug, und sieht man näher zu, stellt sich heraus, dass dies bei den meisten Wiederholungen der Fall ist, so z. B. in dem Lobgesang No. 31, wo die folgenden vier Zeilen in Str. 2,7 und 14 vorkommen:

O schöne Sonn du klares goldt
 Magst wol den Schöpffer preysen/
 Der jimmer dir sich zeigt holdt
 Auff deinen circkel = reisen/

Das ähnliche Phänomen der symmetrischen Anfangs- und Schlussstrophen von No. 25 (Psalm 147) und 25 (Psalm 104) geht, wie auch der Inhalt zeigt, auf David zurück (vgl. No. 27—29). Bei den eigentlichen Kehrreimen begegnen sich wieder die klassische und die biblische Tradition: 'Weidet/meine Schäflein/weidet/' (No. 39) gemahnt an Virgil, 'Schavv den menschen/' (No. 42) dagegen an das *ecce homo*.

Die letztgenannten Kunstgriffe sollen u. a. dazu dienen, den Gedichten eine gewisse äussere Form zu geben, aber diese Mittel bleiben eben äusserlich — wie denn keine technischen Massnahmen eine innere Logik zu ersetzen und somit dem rhapsodischen Verlauf der Speschen Gedichte eine einheitliche Struktur zu verleihen vermögen. Das Fehlen dieser inneren Struktur des Ganzen ist vielleicht am auffälligsten bei den Eklogen, die an sich schon ziemlich einförmig sind und deren Länge oft durch die Technik des Wechselgesanges verdoppelt wird. Wenn man sich z. B. No. 48 ansieht, bemerkt man, dass öfters innerhalb der einzelnen Strophen das selbe zweimal ausgesagt wird, erst simpliciter, dann allegorice; und durch den Amöbismus wird jede zweite Strophe zu einer fast gleichlautenden Wiederholung der vorhergehenden. Sechszwanzig Strophen hindurch wird also derselbe Inhalt viermal wiederholt, wenn auch 'mit vnderschiedlichen gleichnussen, vnd concepten' — das Gedicht ist ein wahres Repertorium von Passionsallegorien.

Ähnlich verhält es sich mit dem schon genannten Echolied No. 4: der Leser hat nach drei oder vier Strophen die Pointe entdeckt, unser Autor scheinbar erst nach zehn weiteren, und kann doch nicht ruhen, bis er die vollen zwanzig hinter sich gebracht hat. Das ist aber wieder nichts gegen No. 11, wo der Uermüd-

liche erst nach achtundfünfzig zehnzeiligen Strophen ausruft: 'Die feder schon[!] sich senket'.¹

Empfindlicher ist der Mangel an innerer Konsequenz zwischen dem Rahmen und dem allegorischen Sinn in einem Gedicht wie No. 47 spürbar, 'Ecloga oder hirten gespräch von Christo dem gecreutzigten, vnder der person dess hirten Daphnis, vnd bey gleichnuss eines jungen vvilds'. Diese doppelte Verblümung ist kein glücklicher Einfall. Der pastorale Ausgangspunkt ist die Erlegung eines 'Reechlein wolgestalt' durch den Autor, das er dann als Kampfpreis dem Sieger in einem musikalischen Wettstreit verspricht. Palæmon bejammert darauf in acht Strophen das harte Schicksal des langsam sich verblutenden Tieres, das er doch angeblich zu gewinnen und zu verzehren hofft, während Phidæmon in den Parallelstrophen über das gleiche Schicksal Daphnis/Christi lamentiert. Wo sich, wie hier, der *sensus litteralis* und der *sensus allegoricus* nicht decken, ist die Allegorie in Verfall geraten.

Eine ähnliche Inkongruenz droht zuweilen zwischen Stil und Inhalt zu klaffen, so z. B. in dem Gedicht No. 43. Wie wir schon oben bemerkten, sind Stoff und Rahmen nicht Spees eigene Erfindung (vgl. GTB II.158 ff.), aber er bearbeitet sie in typischer Weise. In der ziemlich kurzen und einfachen Prosafassung des Originals ist der didaktisch dogmatische Sinn die Hauptsache, während in Spees Überarbeitung die einzelnen Episoden unverhältnismäßig anschwellen und der Sinn unter den wuchernden Details fast erstickt. Noch schlimmer ist, dass Spees zugleich

¹ Diese fast mehr denn himmlische Länge ist natürlich nicht Spee eigentümlich, sondern ein Zug, worin sich wieder MA und Barock begegnen. Ähnlich geht es z. B. Bonaventura, wenn er in der Philomena spricht:

Sed iam metrum finio: ne sim tædiosus
 Nam si vellem scribere, quam deliciosus
 Sit hic status Animæ, quamque gloriosus:
 A malignis dicerer fallax & mendosus (Str. 86, Balde IV. 542)

— worauf freilich noch vier weitere Strophen folgen. Noch schlimmer ist Balde, der in Olympia Sacra verkündet:

Ich greiff zun Endt/lass allgemach
 (Ade) die Seiten lauffen.
 Der weiter will/thut zu der Sach/
 Lass auch ein Harpffen kauffen (IV. 406)

denn hierauf folgen noch zehn deutsche und zehn lateinische Strophen, ehe er es fertig bringt, zu verstummen. Übrigens ist die spätausgesprochene Rücksicht auf den Leser zugleich Bescheidenheits- u. Abschlussstos (vgl. Curtius 96 u. 98).

preziöser und fast zu geläufiger Vortrag mit seinem spielerischen Ton die ganze Geschichte bedenklich nahe ans Grotteske rückt. Man wird trotz vielen schönen Stellen fast unwiderstehlich an Kinderreime wie 'Der Herr der schickt den Jockel aus' erinnert, und wenn 'der himlische Vatter' spricht:

Ich zun oft = vnd offtermahlen
 Hab es alles vndersagt:
 Du zun oft = vnd offtermahlen
 Es doch nahmest nit in acht;
 Oftt ich warnet/offt ermahnet
 Sohn es dir wirt vbel gahn;
 Wass doch warnet/wass ermahnet
 Du mit nichten hörtest an.

(Str. 44).

sind Ernst und Würde unrettbar verloren; dass moderne Leser dabei an den Struwwelpeter denken müssen, kann man vielleicht kaum Spee zum Vorwurf machen, aber selbst den Zeitgenossen wird wohl dieser Anthropomorphismus gelegentlich zu viel geworden sein.

Mit diesem letzten Beispiel haben wir schon aus dem Gebiet der Komposition einen Ausflug in den Bereich des Stiles unternommen, wovon der nächste Abschnitt handeln soll.

3. *Stilmittel und Stilboden.*

Wir haben im vorhergehenden schon gelegentlich den Stimmungsgehalt der TN berührt. Wollte man ihn in einem Wort zusammenfassen, könnte man vielleicht einen Ausdruck aus der Musik borgen, was durchaus in Spees Geiste wäre, und ihn als *agitato* bezeichnen; freilich müsste man wohl beim Gedanken an einen Silesius oder Gryphius hinzufügen *ma non troppo*. Im folgenden werden wir darlegen, wie alle Stilmittel Spees diesem Affektboden entspringen und auf eine affektive Ausdrucksform zielen, die bei allem individuellen Gepräge doch zugleich den barocken Zeitgeist spiegelt und somit eine allgemeinere Perspektive eröffnet, die der Leser selbst weiter verfolgen mag.

Der Affekt kann ein eifrig hortativer sein:

Auff/auff nun/anzubetten
 Das gülden schönes Kind:
 Auff/auff/zur hirtten = Metten/
 Du frommes feld = gesind.
 (198.14—17).

oder findet in erregter — und erregender — Beschreibung eines Vorgangs Ausdruck:

Schon ein Englisch Edel = knab
 Stark in Lüfft = vnd Wolcken schneidet/
 Eylet hin in vollem trab.
 (232.1—3).

— es wirkt, als ob eine jener dynamischen Gestalten der barocken Malerei, die sich immer im nächsten Augenblick von der Bildfläche loszulösen drohen, den entscheidenden Sprung endlich getan hätte. Diesem plastischen Effekt entspricht ein Klangbild wie: 'Das meer in stäter wällen = jagt/Mit brüllen weit erknet' (154.1—2). Beide Wirkungen vereinigen sich im folgenden, wo auch Interjektionen mitwirken:

Ach wie blind! wie frech/vnd toll!
 Ach was hüpfen! jauchzen! juchzen!
 Ruffen! schreyen! uber laut
 Frewdig schwingens arm vnd vchzen/
 Fahren schier auss eigner haut.
 (No. 40 Str. 17).

Das hyperbolische Leiden wird bei Spee oft arithmetisch veranschaulicht:

Mit seufftzen ungezehlet
 Ich Lüfft/vnd Wolcken spalt/
 Dass Leyd/mit leyd vermählet
 Sich mehret hundertfalt:
 (221.20—24).

Wenn diese oft etwas handfeste Dynamik auf höhere Wesen übertragen wird, verfällt Spee oft ins derbkomische, so wenn er vom Schöpfer sagt:

Er spritzet ab ein kräftigs wort
 Von lind gerührter zungen/
 (180.20—21).

Diese Auswirkungen des handelnden Ichs können aber noch nicht den expansiven Drang befriedigen — auch die ganze Umwelt muss aktivisiert werden, und hierzu dient das altbewährte



Meliora sunt verba tua vino. Cant. 1.
Que sunt amour vos deux mamelles ?
Sources de douceurs éternelles .

Abb. 62. Der sponsus säugt die sponsa (Thea. Am.).

Mittel der Naturbeseelung, worin sich literargeschichtlich gesehen biblische, antike und petrarchistische Strömungen begegnen (vgl. Curtius 99 ff.); dagegen kann man bei Spee nicht von einer mystischen Naturauffassung sprechen. An Freud und Leid muss die Natur teilnehmen:

Mein JESum wil nun tausentmahl
 In Wälden lan erklingen:

Mit mir auch sollen vberal
 Die Bäum vnd Stauden springen.
 Dass Laub vnd Grass/
 Wans mercken dass
 Mit müssens auch zum Reyen:
 Vnendtlich mahl/
 Durch Berg/vnd Thal
 Wil JESUM fröhlich schreyen.
 (No. 4 Str. 19).

Klaget jhn jhr flüss/vnd Bronnen/
 Klaget ihn jhr bächlein klar.
 Klaget jhn bey Mon vnd Sonnen/
 Heimlich/vnd auch offenbar:
 Klaget jhn/jhr feld/vnd wisen/
 Stein vnd felsen/berg/vnd thal/
 So von hirten vnderwiesen
 Fertig seidt zum widerschall.
 (284.18—25).

Man bemerkt, wie trotz aller Sympathie Mensch und Natur in einem deutlichen Gegenüber verharren, und zwar so, dass der Mensch seinen Vorrang behält. Von einem romantischen Sich-verlieren in der Natur ist hier nicht die Rede; dagegen zeigt Spee ein schönes Einfühlungsvermögen, das gut mit seiner Tendenz zur Individualisierung übereinstimmt. Der Bach Cedron in No. 41 und die Blume in No. 13 sind keine dürren Abstraktionen, sondern gewinnen — ohne den allegorischen Sinn einzubüssen — eine eigene Existenz.

Ein weniger radikales Mittel, Gefühlszustände mit der Umwelt in Verbindung zu bringen, ist der Vergleich, welcher bei Spee sowohl sehr einfach:

Die lieb in meinem hertzen
 Ein flämlein stecket an;
 Das brinnt gleich einer kertzen/
 (7.20—23).

als auch in fast homerischer Breite vorkommt:

Zwar gleich/wan je zu weilen/
 Zur Frühlings morgen = stund/
 Mit ersten Sonnen = pfeilen/
 Mit erster hitz verwund/

Herab von berg — vnd steinen/
 Von felssen hoch/vnd geh
 Zerfleust in sanftes weinen
 Der lind entlassen schnee:

Fast eben gleicher massen
 Das weib von lieb verwund/
 In lauter zähr zerlassen/
 Zerfloss in thränen rund:
 Begierd mit heissen pfeilen
 Jhr beyde augen schmelztz/
 Vnd abwärts beyder theilen
 Die runde tröpflein weltzt.

(No. 11 Str. 2—3).

Dem Vergleich verwandt ist die poetische Umschreibung, die wohl in ihrem Ursprung gleichfalls ein Definitionsmittel darstellt. Auch hier erstreckt sich das Repertoire vom ziemlich Einfachen zum Komplizierten. Umschreibungen für Sterne waren bekanntlich sehr beliebt, und Spee trägt bei mit: 'Himmelkertzen' (41.6), variiertes:

Halt/halt/jhr scheinend perlen klar
 Jhr tausend liecht/vnd fackel:
 Halt/halt/jhr wolgezündte schar/
 Jhr feur vnd flamm ohn mackel:
 O schöne Stern . . .

(84.1—5).

Das letzte Beispiel illustriert zugleich Spees Tendenz, das »Rätsel« durch Einfügung der gewöhnlichen Bezeichnung allgemein verständlich zu machen, sowie die Verwendung der Formel *epitheton + nomen*, welche bei ihm und den Zeitgenossen sehr beliebt war. Weitere Beispiele sind die folgenden Umschreibungen für Schafe: 'dass wüllen vöcklein; die wollgebleichte Schaar; die Silber-schöne Rott; die Schwanen-weisse zucht' — alle auf S. 45 gepflückt. Bei der Beurteilung dieser epischen Figur muss man dessen eingedenk sein, dass sie zur Zeit Spees wohl kaum so abgenutzt gewesen ist, wie sie uns — besonders nach dem Missbrauch des späteren 17ten und des 18ten Jhdts — erscheint, und dass sie hier einem Speeschen Hauptprinzip, der *variatio*, dient. Übrigens findet die zierliche Umschreibung nicht nur auf statische Erscheinungen, sondern auch auf Handlungen Anwendung:

Gleich der Mon jhm liess gesagen/
 Nam ein lind gestimmtes rohr:
 That es blasend zärtlich nagen/
 Spielet seinen Sternen vor
 (228.18—21).

Schliesslich noch ein Beispiel, das sich inhaltlich an die oben angeführte juristische Metapher anschliesst, formal aber petrarchistisch bestimmt ist. Es ist von Magdalena die Rede, die Jesus umarmen soll:

Nur schnell fall jhm zun füssen/
 Halt an den thäter fest;
 Leg jhn/den raub zu büssen/
 Mit armen in arrest.
 (71.19—22).

Die Umschreibung hat sich hier schon zum Concettismus gesteigert, im Geiste des damaligen Schlagwortes 'Witz' (agudeza, wit u. s. w.). 'himmel = schweiss' (189.19) für Tau, und 'sommer-eyss' für Hagel sind noch ziemlich einfach; komplizierter: 'O Arm vnd Hände JESV weiss/Ihr Schwesterlein der Schwannen/' (6.13—14). Sehr gesucht wirken: 'Seyl-vnd ketten schamroth würden/Schamroth auch von frembden blut.' (240.17—18, vgl. 260.16), oder: 'Daphnis voller purpur farbe/. . . Hoch zugleich am galgen starbe/Starb zugleich im rothen meer.' (312.3—6). Und doch darf man nicht übersehen, dass ersteres dem frommen Gefühl der *compassio creaturae* entspringt, und letzteres, wie wir oben zeigten, in eine alte allegorische Tradition gehört. Wenn man Wortspiele und Klangfiguren wie die folgenden findet: Gleich vertauschet er die stralen/Vollen schein gen volle pein' (234.14—15), 'Von zähren muss ich zehren/' (27.23), 'Bin von wunden überwunden' (295.13), darf man nicht vergessen, dass auch solche Kleinigkeiten dem mittelalterlichen Auge als Beweise für die wundersame Symmetrie und Vollendung der Schöpfung galten. Doch lässt sich nicht leugnen, dass Spee selbst zuweilen etwas kokett mit diesen Mitteln umgeht, z. B. wenn er sagt:

So pur vnd rein sie lauffen
 (Muss kecklich sagen dass)
 Wers will gar zierlich tauffen/
 Der nents geschmoltzen glass.
 (113.17—21, vgl. 174.1).

oder bei schwierigen Fällen selbst in einer Anmerkung die 'Übersetzung' hinzufügt:

Zu deinem Kätzlein eben
 Auch ich wil jhm zugleich
 Ein peltzen Maussfall* geben; (217.20—22),
 *Katz. [Trierer HS: 'ist ein Katz'].

Spiess/vnd pfeil/vnd blosse degen/
 Rohr = pistoll = vnd Büxsen = spiess*
 *Pulver [nur im Druck].

Weitere 'Witzformeln' sind das Oxymoron und das Paradoxon, welche jedoch eine tiefere Dynamik in sich bergen. Das letztere soll als Ergänzung zu gelegentlich oben Gesagtem kurz besprochen werden. Man könnte hier provisorisch zwischen einem Gefühls- und einem Verstandesparadoxon unterscheiden. In das Gebiet des letzteren gehören die Glaubenswahrheiten, wofür No. 29, schon durch den Titel, charakteristisch ist: 'Das geheimnuss der Hochheiligen Dreyfaltigkeit/so wol Theologisch als Poëtisch, *wie viel geschehen können*/entvorffen'; man begreift, dass der Dichter nach sieben paradoxongefüllten Strophen ausruft: 'Verstand gibt hie verlohren.' (was ihn jedoch nicht daran hindert, ohne Verstand bis zur sechsundzwanzigsten fortzufahren). Mit ähnlicher Begeisterung besingt er in No. 51 zwanzig Strophen hindurch das Paradoxon des Sakramentes, aber das Höchste und Zentrale stellt doch für ihn wie für Silesius das deus/homo Paradoxon dar, das Rätsel der Menschwerdung, oder wie er wohl eher gesagt haben möchte, der Vermenschung, welches Verstand und Gefühl beschäftigt. Spee könnte sicher mit dem fast zeitgenössischen Engländer Sir Thomas Browne sagen: 'Tis my solitary recreation to pose my apprehension with those involved enigmas and riddles of the Trinity—incarnation and resurrection' und wie dieser ausrufen: 'I love to lose myself in a mystery; to pursue my reason to an O altitudo!' oder klagen: 'Methinks there be not impossibilities enough in religion for an active faith' (Religio Medici 1642). Die Gefühlsparadoxa aus der Sphäre der Liebe haben wir schon oben behandelt und verweisen auf die dortigen Zitate.

Es wäre verlockend, auch die kleineren rhetorisch-syntaktischen Affektmittel zu behandeln, Spees persönlichen Geschmack,

z. B. seine Vorliebe für die Musik, deren Fachausdrücke er oft benutzt, für gewisse Farben und andere Sinnesqualitäten (seine Adjektiva wären ein Studium für sich), und noch viele andere



*Pasce Oves meas.
Chascun de nous fait son office:
Moy de Berger, vous de nourrice.*

Abb. 63. Pastor bonus. Der sponsus in St. Georg/Erzengel Michael Haltung
(Thea. Am.).

Dinge zu untersuchen. Darauf müssen wir aber leider verzichten und uns mit einer einzigen Bemerkung begnügen, welche das komplizierte Zusammenspiel seelischer und technischer Faktoren beleuchten mag.

Ein jeder Leser bemerkt sogleich, dass Spee eine ausgeprägte

Vorliebe für Diminutiva hegt, und man erschliesst daraus un schwer eine gewisse persönliche *mignardise* des Verfassers. Dass diese seelische Haltung eine Tatsache war, unterliegt wohl keinem Zweifel, aber sie erklärt noch nicht alles. Denn als Stilzug gehört auch diese Vorliebe in eine überindividuelle literarische Tradition hinein. Der Geschmack für das Kleine, Niedliche, für das eidyllion, das epyllion und das Epigramm war bekanntlich eine hellenistische Erscheinung, die wir bequem mit den Anacreontica und mit Catullus verbinden können. Betrachtet man das für die Nachwelt 'catullischste' Metrum, den Elfsilbler, scheint hier wieder eine gewisse (natürlich nicht zu übertriebende) Wahlverwandtschaft zwischen Diminutiva und Versmass zu bestehen, die z. T. wohl auch von der sprachlichen Färbung her, bei Catullus eine kolloquiale, bei Spee eine dialektale, beeinflusst ist. Dazu kommt noch eine seelisch-metrisch bestimmte Vorliebe für komparierte Adjektiva, wodurch nicht nur der emotionale Ausdruckswert des Komparativs und Superlativs, sondern auch der metrische Vorteil einer variablen Silbenzahl gewonnen werden.

Ein Blick auf die neulateinische Dichtung (besonders die Secundus-inspirierte) zeigt diese catullischen Tendenzen zur Regel erhöht, und dasselbe gilt von den vulgärsprachlichen Petrarchisten — Ronsard ist ein deutliches Beispiel, bei dem sich noch das berühmte 'Animula vagula blandula' in 'Amelette Ronsardelette' abspiegelt. Hierzu tritt dann noch ein moderner Faktor: der Reim. Die neuen komplizierten Versformen wie Sonett, Madrigal u. s. w. stellen Reimforderungen, die sich oft selbst in den romanischen Sprachen nur mit der Hilfe der eben genannten Worttypen und der bequemen Verbalendungen -ir/-ire befriedigen lassen. Betrachten wir einen ähnlichen Gedichttypus auf germanischen Grund umgepflanzt, das italianisierte Lied etwa eines Schein, finden wir dieselben Charakteristika, nur in sehr dürftiger Ausführung. Schein ist überall von stereotypen Phrasen abhängig und zeigt auch in seinen Reimen die erbärmlichste Armut: die -lein Diminutiva bilden fast die Hälfte des Reimschatzes, die romanisierten Verba auf -iren die andere.

Wendet man sich zu den verwandten liedhaften Gedichten Spees, lassen sich dieselben Symptome, allerdings durch eine höhere Qualität der Ausführung gemildert, beobachten. Häufig

sind die Diminutiva, ziemlich spärlich die romanisierten Verba (charakteristischerweise meistens Musikausdrücke wie musizieren, coloriren u. s. w.); dazu kommen aber, aus metrischen und Reimgründen, verschiedene Nothilfen grammatischer (Tmesis, Inversion) und phonetisch-orthographischer Art (Apokope u. s. w.). Über Spees wechselnde Prinzipien in diesen Dingen geben die Revisionsvarianten bei Arlt interessante Auskünfte. Auch darauf müsste eine tiefergehende Untersuchung aufmerksam sein, wir dürfen jedoch hier halt machen.

VII. Schluss.

Im Laufe dieser kleinen Studie haben wir versucht, uns Spees Dichtung auf dem historischen Wege zu nähern. Wir haben sozusagen die Trutznachtigall in einem Koordinatensystem angebracht und sie andeutungsweise sowohl diakronisch als auch synkronisch bestimmt, in ihrem Verhältnis zu der antik-mittelalterlichen Tradition als auch zu der zeitgenössischen Praxis. Wir waren bemüht, das Werk in seinen Beziehungen zu verschiedenen Kategorien menschlichen Lebens und Denkens zu betrachten, und haben dabei immer wieder die Erfahrung gemacht, dass solche Kategorien und Begriffseinteilungen, wie wir schon im Vorwort andeuteten, eigentlich nur als praktische Nothilfe aufzufassen sind. Denn kehren wir zum Gesamtwerk zurück, wie es nach einer jeden Detailuntersuchung notwendig ist, sehen wir ja ein lebendiges Ganzes, worin alle 'Voraussetzungen' und 'Einflüsse' im Brennpunkt von Spees Persönlichkeit verschmolzen sind. Wer wagt schliesslich angesichts eines Kunstwerks zu sagen 'Dies ist weltliches Gut, jenes geistliches' — »cum diuini & humani Amoris iudem pene sint erga rem amatam affectus« — oder wer fühlt nicht, dass aus dem Zusammenwirken der bildenden, musikalischen und literarischen Kunst eine Gesamtwirkung entsteht, welche über den Effekt der einzelnen Künste hinausgeht?

Für Spee war eben das, was wir hier auf dem Wege der Gelehrsamkeit mühsam ausscheiden und zusammenschleppen

konnten, lebendige und innerlich erlebte Wirklichkeit, was natürlich nicht ausschliesst, dass er oft sehr bewusst damit gearbeitet und sein Material nach bestimmten Grundsätzen gestaltet hat.

Denn es wäre sehr gefährlich, die Trutznachtigall als ein getreues Spiegelbild von Spees eigener Privatpersönlichkeit aufzufassen. In ihr spricht das dramatische Ich des Verfassers, die sponsa, welche trotz subjektiven Zügen eine objektive, didaktisch bestimmte Existenz besitzt, und die, wie wir sahen, trotz einiger Individualisierung zu einem festen, traditionsbestimmten Typus gehört. Es war ja auch ein Ziel der jesuitischen Bildung, die eigene Individualität vor der Aufgabe zurücktreten zu lassen.

Wer die Trutznachtigall rein biographisch lesen wollte, würde bald zu dem Ergebnis kommen, dass der Autor wie Vettors 'Paradeissvogel' beschaffen wäre, welche 'sich nie auf den Erdboden lasset, sonder jederzeit in der Hoehe des lustigen und hayteren Luffts lebt', und auch im Ruhen sich nur mit seinen 'zweyen Schnirckeln . . . an die eussersten Naestlein der Baeum ganz artlich anhenckt'; denn von zeitlichen Begebenheiten ist mit keinem Wort die Rede, und niemand würde während der Lektüre an das Rasen des dreissigjährigen Krieges denken. Man braucht sich aber nur das GTB anzusehen, um über einen solchen Irrtum hinauszugelangen. Denn in diesem Buch, wo Spee als Beichtvater ex officio spricht, haben auch Alltagsdinge ihren Platz, und Abschnitte wie die über die Hexenfolter und Hexenprozesse (heute leider nur zu aktuell) und über die Krankenpflege zeugen von seiner persönlichen Beobachtung:

Gar viele werden unschuldig gefoltert, gepeinigt, gezeisselt, geschraubt und mit neuen unmenschlichen, grausamen Martern ihnen so zugesetzt, dass sie vor unleidlicher Grösse der Pein auf sich oder ander endlich bekennen, was sie nie gethan und gedacht hatten; wenn sie auch vor Gott ganz unschuldig sind, will man es ihnen doch nicht glauben; hiezu können auch noch kommen unwissende Beichtväter, bei denen sie nicht allein keinen Trost finden, sondern die sie mit ihrem Ungestüm überfallen, und innerlich mehr als die Schergen peinigen, so, dass Alles was die armen Menschen sagen oder klagen, nichts gilt, so lange sie sich nicht schuldig geben; sie müssen mit Gewalt und Zwang, gleichviel mit Recht oder Unrecht, es gehe wie es wolle, schuldig sein, sonst will man sie nicht hören. (GTB II. 88).

Da liegen Etliche, welche, von schwerer Krankheit gequält, nicht mehr wissen, wo sie vor unleidlicher Schärfe der Schmerzen bleiben sollen, schreien und ächzen jämmerlich; da liegen Andere, welche nicht weniger von Podagra, Kolik, Zahnweh und andern unzählbaren Krankheiten geplagt werden. Andere haben Jahrelang immerfort den Leib wund gelegen, können's nicht mehr aushalten, fangen an, aus Ungeduld schier zu verzagen. Andere sind jämmerlich verwundet, gestochen, gehauen, geschossen, gequetscht, halb todt, halb lebendig; man muss ihnen mit allerhand Instrumenten in die Wunden hineinfahren, die Kugeln herausnehmen, mit scharfen Mitteln reinigen, Vieles ausschneiden, die Glider mit einer Säge absägen und dergleichen. Wem sollte nicht grauen, diesem Elenden zuzuschauen? (GTB II. 90).

Aus solchen Zeilen spricht ein lebensnaher und mitleidsvoller Mensch.

Hieraus ist also wieder zu ersehen, wie bewusst Spee den Problemen seiner schriftstellerischen Tätigkeit gegenübersteht, wie deutlich der Zweck Form und Stil durchaus bestimmt. Und zwar darf man wohl hierin nicht nur seinen eigenen praktischen Sinn erkennen, sondern auch den Einfluss des allmächtigen decorum-Begriffs, der mit dem Genre-Gefühl zusammenhängt. So wird die Tatsache verständlich, dass der spielerisch verträumte Dichter der Trutznachtigall gleichzeitig einer der mutigsten und aufopferndsten Menschen seiner Zeit gewesen ist, der es gewagt hat, gegen den Hexenwahn aufzutreten, und der sein Leben in der unermüdlichen Pflege 'bresthafter Soldaten' in den Nöten von Belagerung und Pest einbüßen musste.

Und mit diesem literaturgeschichtlichen Paradoxon — eine vielleicht nicht ganz überflüssige Warnung davor, von dem Dichterverk unmittelbar auf den Dichter zu schliessen — wollen wir unsere an Paradoxa reiche Untersuchung beenden, in der Hoffnung, dass sie andere breiter und tiefer weiterführen werden. Denn ein Einfühlungsvermögen, das in die Breite wie in die Tiefe der Tradition und der Neuschöpfung dringen kann, braucht jeder Forscher, der diese sonderbare Periode verstehen will. Auch von dem deutschen siebzehnten Jahrhundert gelten ja die Worte Basil Willeys:

Many different worlds or countries of the mind then lay close together — the world of scholastic learning, the world of scientific

experiment, the worlds of classical mythology and of biblical history, of fable and of fact, of theology and demonology, of sacred and profane love, of pagan and christian morals, of activity and contemplation; and a cultivated man had the freedom of them all. (The 17. Century Background, London 1934 S. 42).



Anhang.

Emblematik: Forschung.

Die folgende Übersicht über die Forschung ist verfasst vom Gesichtspunkt der uns in dieser kleinen Untersuchung interessierenden Frage aus: inwiefern ist die Bedeutung der Emblematik als Hilfsmittel zum Studium der Literatur erkannt worden, und inwiefern hat man eine solche Einsicht praktisch verwertet?

Der im Hauptteil gebotene Überblick über die Ergebnisse sollte versuchen, das Erreichte zu summieren, das Fehlende anzudeuten und, in sehr bescheidenem Umfange, zu ergänzen. Die Ergänzungen finden sich besonders in den beiden 'Genealogien' der Anima und der Cupidogestalt, wo wir bestrebt gewesen sind, das spärlich von anderen Angedeutete in einen vorläufigen Zusammenhang zu bringen. Auf eine eigentliche kritische Sichtung dieses Materials haben wir verzichten müssen, teils weil uns oft die primären Quellen verschlossen blieben, teils weil uns die nötige kunstgeschichtliche Schulung fehlt. Es wäre also sehr wünschenswert, dass qualifizierte Forscher diese Aufgabe aufnahmen.

Der erste gross angelegte Versuch, die Emblemliteratur unter Bezugnahme auf einen bestimmten Verfasser literarhistorisch zu bewerten ist, soweit wir sehen können, Henry Greens *Shakespeare and the Emblem Writers; an Exposition of their Similarities of Thought and Expression. Preceded by a View of Emblemliterature down to A. D. 1616*, London 1870. (Ein bescheidener historischer Anfang war Green zufolge von *J. B. Yates, *Sketch of that Branch of Literature called Books of Emblems*, 1848, gemacht worden). Wie andere Pioniere hat Green seine Theorie übertrieben, indem er über die vorsichtigen 'Similarities' des Titelblatts hinausgehend bei Shakespeare alsbald 'direct references' vermutete, wo tatsächlich nur von Beispielen für universelle Gemeinplätze der Zeit die Rede sein konnte, die auf tausend Wegen (Sprichwort, Fabel, Zitatkompendien u. s. w.) einem jeden zugänglich waren. Greens Verdienste um das Studium der Emblemliteratur, das er auch durch seine Neudrucke von Alciati, Whitney, u. a. für die Holbein Society, förderte, bleiben trotz dieser methodischen Verirrung sehr gross, und man versteht kaum, dass es so lange gedauert hat, bis andere das Werk

fortgeführt haben. Auf den Greenschen Anfängen baute A. de Vries, *De Nederlandsche Emblemata*, Amsterdam 1899) eine gute Übersicht über die reiche niederländische Produktion auf, vorwiegend bibliographisch, aber auch unter Berücksichtigung ihrer literargeschichtlichen Bedeutung, mit einem Seufzer, 'dat te onrechte de studie van een zoo belangrijke verbinding van beeldende kunst en literatuur verwaarloosd is' (a. a. 0.91). Das nächste, grundlegende, wenn auch leider unvollendet gebliebene Werk war Karl Giehlow's posthum veröffentlichte Abhandlung *Die Hieroglyphenkunde des Humanismus in der Allegorie der Renaissance, besonders der Ehrenpforte Kaisers Maximilian I.* (Jahrb. d. kunsth. Samml. d. allh. Kaiserhauses XXXII, 1, Wien 1915). Wie der Titel andeutet, war der Gesichtspunkt hier der umgekehrte, indem die Literatur zur Beleuchtung der bildenden Kunst herangezogen wurde, und Giehlow hat denn auch besonders die hieroglyphischen Voraussetzungen der Emblematik klar gelegt, auf eine Deutung der Dürerschen Ehrenpforte hin zielend. Auf Giehlow's Werk fusst die populärer gefasste, aber auch Selbständiges bietende Abhandlung von Ludwig Volkmann, *Die Bilderschriften der Renaissance, Hieroglyphik und Emblematik in ihren Beziehungen und Fortwirkungen*, Leipzig 1923, die besonders graphisch und typographisch interessant ist (für emblematische Druckermarken vgl. ferner z. B. R. B. McKerrow, *Printers' and Publishers' Devices* in Engl. and Scotl., Bibl. Soc. 1913) und wohl die beste allgemeine Vororientierung bietet. Adolf Spamer, *Das kleine Andachtsbild*, München 1930, ist für das Verständnis der geistlichen Emblembücher, ihrer Voraussetzungen und Nachwirkungen sehr wichtig, wenn er auch, wie es bei der Anlage seiner Arbeit natürlich war, eigentliche Emblembücher etwas knapp bespricht (siehe jedoch S. 126—62 mit dazu gehörenden Tafeln). Für das literarhistorische Studium grundlegend war Mario Praz, *Studi sul Concettismo*, 1934 (Neudruck* 1946), besonders in der englischen Fassung *Studies in 17th Century Imagery I*, The Warburg Institute, London 1939, während seine *Studies . . . II*, 1947 die bisher reichhaltigste Bibliographie der Emblembücher bilden (wobei sein ausgezeichnete, illustrierter Artikel 'Emblema', schon 1923 in der *Enciclopedia Italiana* XIII, 861 ff erschienen, nicht vergessen werden darf).

Innerhalb der englischen Literatur ist die literaturgeschichtliche Verwertung der Emblemata ziemlich weit gediehen. Seit dem Anfang unseres Jahrhunderts, in zunehmendem Masse in den dreissiger und vierziger Jahren, sind in bibliographischen und philologischen Zeitschriften eine Anzahl Studien englischer und amerikanischer Forscher über Dichter und Embleme erschienen (viele Hinweise bei Henri Stegmeier, *Problems in Emblem Literature*, J E G P XLV S. 26—37, bes. note 26). Unter den Büchern sind besonders zu nennen E. N. S. Thomp-sons auch in dieser Hinsicht neue Wege weisende Arbeit *Literary Bypaths of the Renaissance* (Kap. II), New Haven 1924; Irma Tramer, *Studien zu den Anfängen der puritanischen Emblemliteratur in England* (Baseler Diss.) Berlin 1934 (die zwar, wie es bei der Betrachtung der beiden

Emblematiker Willet und George Wither natürlich war, mehr auf Quellenstudien als auf den Nachweis von Emblemeinflüssen in einem literarischen Gesamtwerk bedacht ist); und schliesslich Rosemary Freeman, *English Emblem Books*, London 1948, die auf die genannten und eigene Aufsätze weiterbauend nebst allgemeinen Betrachtungen gute, wenn auch nicht erschöpfende Beobachtungen zu George Herbert und Quarles mitteilt. Auch in Schweden werden Emblemstudien betrieben, und Axel Friberg, *Den svenske Herkules*, Lund 1945 (über den schwedischen Barockdichter Stiernhielm, mit guter allgemeiner Einleitung und Bibliographie, der wir einige Hinweise verdanken) stellt wohl den gründlichsten Versuch dar, Emblemeinwirkung auf eine Verfasserpersönlichkeit zu untersuchen (vgl. die Besprechung von F. Bille-skov Jansen in *Erasmus* 3,582 (1950)). Nennenswert ist in dieser Verbindung auch das S. 147.1 erwähnte Übersichtswerk von Carl Fehrmann, *Diktaren och Döden*, Stockholm 1952.

In der deutschen Literatur scheint dagegen in dieser Richtung bisher sehr wenig getan zu sein. Cornelia Boumann, *Phil. von Zesens Beziehungen zu Holland*, Diss. Bonn 1916 bietet im Rahmen einer Behandlung von Zesens Verdeutschung von Vaenius's *Emblemata Horatiana* eine kurze Übersicht über die Emblemdichtung, hat aber nichts über einen möglichen Einfluss auf Zesens Originalgedichte zu bemerken. E. Cohn, *Gesellschaftsideale u. Gesellschaftsroman d. 17. Jhdts*, Berlin 1921 (Germ. Studien 3) bringt einen kurzen Exkurs (189 ff.), weiss aber anscheinend nichts von der Hieroglyphik. Der kurze Hinweis in Karl Viëtors schönem Aufsatz *Vom Stil u. Geist d. deut. Barockdichtung*, Germ. Rom. Monatschrift XIV 177 (1926) hätte fruchtbar sein können, auch wenn die Bemerkungen über Nürnbergsche Emblematik in H. Cysarz's bacchantisch dahinrauschender *Deut. Barockdichtung*, Leipzig 1924 (42 f., 111 ff.—vgl. Derselbe, *Deut. Barock in d. Lyrik*, 1936, 33 ff.) unbeachtet geblieben wären. Merker/Stammler versagt gänzlich, und will auch nichts vom Bildgedicht wissen. G. Fricke, *Die Bildlichkeit in d. Dichtung des A. Gryphius*, Berlin 1933, 29—32 weist einen kurzen Exkurs auf, kann aber nur auf Giehlow verweisen. *E. Kühne, *Emblematik u. Allegorie in G. Phil. Harsdörffers Gesprächspielen*, Diss. (Masch.) Wien 1933 war uns nicht zugänglich. A. Rümman, *Emblembücher d. 16. u. 17. Jhdts* (Philobiblon 9 161—77, 1936) ist kaum mehr als ein Resumé von Volkmann. A. H. Kiel, *Jesaias Rompler v. Löwenhalt*, Utrecht 1940 bringt in kurzer Übersicht (24—37) Romplers Lehrgedichte mit der Emblematik in Verbindung und setzt so die holländische Tradition von de Vries und Bouman fort (vgl. Praz 77 N. 1). Einige Bemerkungen und viele Illustrationen finden sich auch bei Knipping I 13 ff. u. passim.

Die wichtigsten neueren deutschen Beiträge zur Emblemforschung im weiteren Sinne sind meistens beiläufiger Art und Nebenprodukte anderer Untersuchungen. In Fortsetzung der Studien von Giehlow und A. Warburg (und gewissermassen Emile Mâle) sind besonders zu nennen die reichhaltigen Werke von Erwin Panofsky (in Verb. m. A. Saxl: *Dürers*

Melencolia I, Lpz./Berlin 1924; allein: *Herkules am Scheidewege*, Lpz./Berlin 1930; *Studies in Iconology, Humanistic Themes in the Art of the Renaissance*, New York 1939). Auch Hellmut Rosenfeld, *Das deut. Bildgedicht, seine antiken Vorbilder, und seine Entwicklung bis zur Gegenwart*, Leipzig 1935 (Palaestra 199) bringt sehr interessante Beiträge zur Genetik der Embleme (mit kurzer Berücksichtigung einzelner Barockdichter), und es ist sehr zu bedauern, dass seine Studie über die 'Filiation der HSS u. Bilderbogen der Minnenden Seele' (a. a. O. 29, n. 13) soweit wir haben ermitteln können, noch nicht erschienen ist. Denn wie schon die frühere Behandlung dieser Frage von P. Romuald Banz, *Christus u. die Minnende Seele*, Breslau 1908 (Germ. Abh. 29) zu erkennen lässt, ist in diesen Bildzyklen sicher eine wichtige, von den Emblemforschern übersehene Voraussetzung der späteren Emblematisierung zu finden. Beachtenswert sind die Hinweise auf spanische Emblematisierung bei Curtius 111.

Trotz all dieser allgemeinen und besonderen Aktivität auf dem Felde der Embleme wird man aber doch den Urteilen Stegemeiers (*Problems*, J E G P XLV, 33): 'no one has attempted to show the influence of emblems, for example, on seventeenth-century German literature, although this might help to understand German baroque lyrics, so often regarded [as] incomprehensible', und Erik Lundings (*Stand und Aufgaben d. deut. Barockforschung*, Orbis Litterarum VIII 37 (1950): ... das höchst wichtige, aber schwer übersehbare und deshalb stark vernachlässigte Gebiet der Emblematisierung im 16. und 17. Jahrhundert' fast rückhaltlos beipflichten müssen.

Nachträge.

Fr. Spees Trutznachtigall.

An dieser Stelle möchten wir einige Werke erwähnen, die uns erst nach dem Abschluss der Arbeit zugänglich geworden sind. Zuerst der unsere Periode behandelnde Band der deBoor/Newaldschen Literaturgeschichte, Rich. Newald, Die deut. Literatur vom Späthumanismus zur Empfindsamkeit, München 1951. Das ganze Buch zeichnet sich durch eine einsichtsvolle Mässigung aus, die in der deutschen Barockforschung bisher nur zu selten war; wir möchten aus begrifflichen Gründen in der Besprechung von Fr. Spee (S. 243—45) die treffende Bemerkung hervorheben: 'Man könnte von einer *geistlichen Kontrafaktur* von Schein zu Spee sprechen; denn das Unerfüllte und die Sehnsucht sind den Hirtenliedern beider gemeinsam'. (Dagegen muss es ein wenig verwundern, dass Newald das GTB mit der TN zusammen als 'Gedichtzyklen' bezeichnet (S. 244), und dass er in dem Literaturverzeichnis (S. 272) den Eindruck hervorruft, das GTB sei in Weinrichs TNAusgabe vollständig abgedruckt worden). Hingewiesen sei hier ferner auf den guten Abschnitt 'Petrarkismus' (182—87). Doch hätte die Emblemantik ein paar Zeilen verdient — das zweimalige Vorkommen des Wortes *Emblem* erscheint nicht ausreichend.

Zur prinzipiellen Diskussion der Beziehungen zwischen Literatur und bildender Kunst hat Helmut A. Hatzfeld in *Literature through Art*, N. York 1952 einen interessanten Beitrag geleistet. In einem geistvollen, wenn auch nicht immer überzeugendem Gesamtüberblick wird die französische Literatur vom Mittelalter bis zur Neuzeit auf etwas über 200 Seiten behandelt. Man spürt zuweilen recht deutlich, dass der Verfasser an der Catholic University of America tätig ist, und manche Deutungen und Urteile sind auch durch einen persönlichen Hang zum Dogmatismus gefärbt, woran nicht jeder Leser Gefallen finden wird. Diese Tendenzen treten natürlich wegen der Kürze der Behandlung noch stärker zu Tage, wobei dem einzelnen Beleg oft zuviel allgemeine Beweiskraft beigemessen wird; auch wäre es vielleicht klüger gewesen, da für gründliche Dokumentation kein Raum zur Verfügung stand, von der Erörterung spezifischer Einwirkungen von einem Kunstwerk auf das andere abzusehen. Im Text, oder jedenfalls in der Biblio-

graphie hätte man gern die Tradition Giehlow-Warburg-Panofsky-Saxl anerkannt gesehen, und sehr auffällig ist, dass an den betreffenden Stellen die Werke von Mario Praz überhaupt nicht genannt werden (wir denken besonders an die oben zitierten Studies in 17. Cent. Imagery und ferner *Gusto neoclassico*, Firenze 1940, *La carne, la morte e il Diavolo nella letteratura romantica*, 3. Ausg. Firenze 1948 — die 2. englische Ausg. des letzteren Werks, *The Romantic Agony*, ist ironischerweise auf dem Umschlag von Hatzfelds Buch angezeigt). Trotz solchen Einwänden ist jedoch Hatzfelds Buch als ein fruchtbarer Ausgangspunkt für weitere Erörterungen dankbar zu begrüßen.

Ferner wäre zu der Bemerkung im Anhang (S. 174) über Hellmut Rosenfeld hinzuzufügen, dass in der Festschrift für Wolfg. Stammer, Berlin 1953 unter den leider nicht gedruckten Festgaben eine Artikel von R. zu finden ist: 'Die ma. Bilderbogen u. ihre Bedeutung für Literatur, Kunst u. Volkskunde'; ob diese mit dem Aufsatz von R., 'Der ma. Bilderbogen', *Ztschr. f. deut. Altertum* LXXXV, 1 (1954) identisch ist, geht daraus nicht hervor (den Hinweis verdanken wir unserem Kollegen T. Gad). Bemerkenswert ist im letzteren für unsere Zwecke besonders R.s Auffassung von den ma. Bilderbogen als 'magische Hilfen zu heilbringender Schau' (a. a. 0.74), und von der Aufgabe der kleinen Andachtsbilder als 'magische Vergegenwärtigung des Heiligen' (75). Eine solche Auffassung liegt der Speeschen Theorie von dem Bild im Herzen nicht so fern, und man darf wohl auch an Beispiele vom Anfang der religiösen Bildertradition wie die byzantinischen Mosaiken denken. Auch sie wollten bekanntlich zwischen Bild und Zuschauer, der 'not so much a "beholder" as a "participant"' war (Otto Demus, *Byzantine Mosaic Decoration*, S. 4, London 1948), eine Wechselwirkung hervorgerufen. — Die von R. erwähnten Behandlungen von Christus und der minnenden Seele (a. a. 0.73, Anm. 1) waren uns leider nicht zugänglich.

Auf zwei interessante neu veröffentlichte Cupidodarstellungen in ägyptischen Papyrusfragmenten machte uns Carsten Höeg aufmerksam. Sie entstammen dem 2.—3. Jhdt., gehören aber, wie der Herausgeber hervorhebt, trotz einiger Stilisierung, in die antike Tradition (*Papiri della Società Italiana* XIII, No. 1369—70 Taf. XV, 1953).

Einen älteren Artikel zur Cupidogestalt entnehmen wir einem Werk, das in Anm. j) nicht hätte fehlen sollen, L. C. John, *The Eliz. Sonnet Sequences*, N. Y. 1938: Fl. A. Spencer, *The Literary Lineage of Cupid in Greek Lit.*, *Class. Weekly* 1932 (die hierin versprochenen Fortsetzungen sind, soweit wir ermitteln konnten, nicht erschienen). Neuere hierzu bei Herm. Hunger, *Lex. d. Gr. u. Röm. Mythologie*, Wien 1953 s. v. Eros.

Erwähnenswert ist auch M. B. Ogle, *The Class. Origin & Trad. of Literary Conceits*, *AJP* 125—53, 1913.

Der einschlägigen Bedeutung des monumentalen Werkes von Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Bern 1948, auch gerade für unsere Studien, sind wir leider erst nach Ab-

schluss der Arbeit bewusst geworden. Wir haben deshalb davon für diese Untersuchung nicht anders Gebrauch machen können, als durch gelegentliche Aufnahme von Hinweisen (Curtius + Seitenzahl), die der Leser selbst vermehren mag. Dies *liber vere aureus* hier zu loben erübrigt sich, aber wir können nicht umhin, einen Einspruch gegen einen mehr scharf als überzeugend formulierten Gesichtspunkt der Einleitung zu erheben. Wenn Curtius behauptet, die Kunst sei nicht Träger von Gedanken (22 und 24, Anm. 1), muss nicht nur der Kunsthistoriker, sondern auch der Literaturhistoriker ein solches Postulat, jedenfalls in dieser polemisch auf die Spitze getriebenen Formulierung, abweisen. Wo nicht, wird man behaupten müssen, dass jede religiöse, allegorische oder symbolische Kunst Nichtkunst sei, was nicht nur theoretisch absurd, sondern historisch unhaltbar wäre, wahrlich 'to outlessing Lessing'. Auch das Korrelat zu dieser Behauptung, es sei möglich, Homer, Virgil, Dante, Shakespeare, Goethe jederzeit und "ganz" zu haben, kann man nur mit Einschränkungen anerkennen. Denn nicht jedes Literaturwerk ist unmittelbar dem Begriffe 'Text' gleichzusetzen: wir haben als Leser Homer nicht "ganz", weil uns die musikalische Begleitung und Vortragsweise verlorengegangen sind, und wir haben als Leser Shakespeare nicht "ganz", weil seine Dramen wie alle echte Schauspiele nur auf der Bühne ihre volle Verwirklichung finden. Wer solche Literatur auf die 'Texte' beschränkt, beschränkt ihre Existenz und Wirkung als Kunstwerke.

Bibliographische Anmerkungen.

Die mit * gemerkten Werke sind uns unzugänglich geblieben.

a) Das neueste: *W. Kosch, *Fr. S.*, München 1921; *J. B. Diel, *Fr. v. S.* (1872; hrsg. v. B. Duhr 1901. Siehe ferner De Backer/Sommervogel, *Bibl. de la Comp. de Jesus VII*, 1424—31, Bruxelles/Paris 1896 (hier auch die gründlichste Bibl. über Spee's eigene Werke); W. Kosch, *Deut. Lit. Lex. I*, 25 Halle 1930; Jos. Körner, *Bibl. Handb. d. deut. Schrifttums*, 143 Bern 1949. Wir benutzten die kurze Übersicht von J.-F. Ritter in der *Cautio*-Ausgabe 1939 (vgl. Anm. d).

b) *Rein philologisch*: Ad. Becker, *Die Sprache Fr. v. S.*, Diss. Berlin 1912; *metrisch*: J. Schoenenberg, *Die Metrik Fr. v. S.s.* Diss. Marburg 1911; *stilistisch*: A. Jungbluth, *Beiträge zu einer Beschr. d. Dichtersprache Fr. v. S.*, Diss. Bonn 1906; *Naturgefühl*: H. Schachner, *Naturbilder u. Naturbetrachtungen in d. Dichtungen Spees* 1906; Ilse Märtens, *Die Darst. d. Natur in den Dichtungen Fr. v. S.s.* (Euphorion 26, 1925). *E. Reichert, *Einflüsse u. Anregungen auf die Dichtungen Fr. v. S.*, Progr. Neuruppin 1913 wäre uns vielleicht nützlich gewesen, blieb aber unzugänglich. Gute Bemerkungen über Spees Verhältnis zu Khuen und Silesius in Ellingers Einleitung zu des letzteren *Heil. Seelenlust* S. XI ff. (Neudrucke 177—81).

c) Z. B.: E. Wolff in Kürschners *Deut. Nat. Lit.* XXI S. XIV ff. (m. Portr. u. Facs. der Titelzeichnung der Strassburger HS); Phil. Witkopp, *Die neuere deut. Lyrik I*. 63—72 (1910); H. Cysarz, *Deut. Barockdichtung* 236—39 (1924; vgl. *Deut. Barock i. d. Lyrik* 90 f., 1936); G. Müller, *Gesch. d. deut. Liedes* 41—46 (1924) — vgl. ders., *Deut. Dichtung v. d. Ren. bis z. Ausg. d. Barock passim* (1927, *Walzels Handbuch*), u. *Gesch. d. deut. Seele* 59—51 (1939); E. Ermatinger, *Barock u. Rokoko i. d. deut. Dichtung* 44—46 (1926); F. W. Wentzlaff-Eggebert, *Das Probl. d. Todes i. d. deut. Lyrik d. 17. Jhdts* 121—26 (1931, *Palaestra* 171); P. Hankamer, *Deut. Gegenref. u. deut. Barock* 163—67 (1935). Sachlich wertvoll ist besonders der kurze Abschnitt in Günther Müllers *Liedgeschichte*.

d) *Deut. Übersetzung* von J.-F. Ritter, Weimar 1939, m. einem schönen Porträt Spees in der spanischen Manier; vgl. Hugo Zwetsloot S. J., *Fr. S. u. die Hexenprozesse*, Trier 1954.

e) Zur Verfügung stand uns nur die transkribierte Auswahl in der TN-Ausgabe von Hüppe/Junkmann, Coesfeld u. Münster 1841, deren Zuverlässigkeit wir nicht beurteilen können; der Leser wird auf *Joseph Gotzen, Neues über F. S. u. d. deut. Kirchenlied, (Musica sacra 58, 1928) verwiesen.

f) S. Bonaventurae Opera omnia VIII, 669—74, Quaracchi 1898 (mit Hinweisen u. Varianten); wir zitieren aus praktischen Gründen die Philomena nach dem Abdruck in Jac. Balde, Opera Omnia IV (1660).

Die üblichen folkloristischen Nachschlagewerke (Feilberg, Ordbog over jyske Almuesmål 1886 f.; Stith Thompson, Motif Index of Folk-Lit. 1934; Handwörterb. d. deut. Aberglaubens 1922 f.) verzeichnen keine Traditionen von Interesse für uns; M. Leach/Fried, Standard Dict. of Folklore . . . II (1950) nennt nur beiläufig und ohne Belegmaterial die Tradition von der Nachtigall, welche, die Brust gegen einen Dorn gepresst, im Singen verblutet.

Die literargeschichtlichen Quellen fließen reichlicher. Beispiele für die weltliche und geistliche Gebrauch der Nachtigall in Frankreich gibt W. Hensel, Die Vögel i. d. prov. u. nordfrz. Lyrik des MA, Roman. Forschungen XXVI. 596—614 (1909); er spricht von einer messiasin-genden N. (611), von einer geistlichen Auslegung ihres Liebestodes (612), u. verweist auf eine geistliche Kontrafaktur bei A. Jeanroy, Les Origines de la Poesie lyr. en France 487 f. (Paris 1889 — die N. fordert 'les fins amans' auf, Jesus zu folgen); vgl. auch K. Hoffmann, Themen d. frz. Lyrik im 12. u. 13. Jhd. 37 f. (Freiburg 1936). Chrétiens *Philomena* hat für uns kein Interesse, da es sich um eine einfache Ovidparaphrase handelt (ed. C. de Boer, Paris 1909). Die deut. MALiteratur bietet zweifelsohne ähnliche Belege. Grete Lüers, Die Sprache d. Mystik 273 (München 1926) weist auf 'die Bedeutung der Nachtigall in der unio mystica und im Minnesang' hin; vgl. auch Selma Hirsch, Das Volklied v. d. N., Ztschr. f. deut. Philol. LXII. 129—37 (1937). Das ausgehende MA bietet z. B. Hans Sachs' Wittenbergische Nachtigall, und das schlimme Ende einer anderen N. verzeichnet Goedeke II. 306 (1886²): 'Anno 1567 hat der Scharfrichter zu Leipzig auf Markt ein Buch genant die Nachtigall, verbrant . . .' (eine Abschrift dieser N. befindet sich durch einen kuriosen Zufall in Strassburg, wo auch eine TN-HS zu finden ist — A. Becker, Die deut. HSS d. kais. Univ. u. Landesbibl. 82 Strassb. 1914.

Eine schöne und genaue Parallele zu dem Titel Trutznachtigall bildet die katholische Hymnensammlung *Sirenes Marianae* 1647, verdeutscht als Keusche Meerfräwlein 1649 (Wolfskehl 87) — die Sirenen waren ja in der Allegorie zum festen Sinnbild für sinnliche Reize geworden und mussten also hier paradoxal geheiligt werden, um durch ihren süßen Gesang die Seelen auf den rechten Weg zu führen. Ganz pikant ist in diesem Zusammenhang, dass die Nachtigall oft mit einem Gemeinplatz *innoxia siren* benannt wird.

g) Wir gestehen offen, dass es uns bei der Lektüre dieser Werke nicht besser als Dante im Fegefeuer erging:

“Le tue parole e il mio seguace ingegno,”
risposi lui, “m’hanno amor scoperto;
ma ciò m’ha fatto di dubbiar più pregno . . .”

und uns ist noch keine Beatrice erschienen.

Das Verhältnis Eros — agape wurde von protestantischer Seite grundlegend von A. Nygren, *Eros u. Agape, Gütersloh 1930—37 (uns nur im schwedischen Original, Stockholm 1930—36 zugänglich; eine frz. Übers. erschien 1944) behandelt. Katholische Antworten sind M. C. D’Arcy, *The Mind and Heart of Love*, London 1945 (auch literarisch orientiert), und Viktor Warnach, *Agape, die Liebe als Grundmotiv d. NT Theologie*, Düsseldorf 1951 (m. sehr reicher Bibliographie). Eine kurze Zusammenfassung bei G. Kittel, *Theol. Wb. z. NT*, Stuttgart. 1932 f., s. v. *agapân*. Über Eros und caritas *H. Scholz, E. u. C., Halle 1929, vgl. Wechssler a. a. O; zu den semantischen Schicksalen des Wortes *caritas* siehe Hélène Pétré, *Caritas*, Louvain 1948 (*Spicilegium sacr. Lov.* 22).

h) *Theologie des HL*: Kurze dogmengeschichtliche Übersicht m. Hinweisen z. B. bei J. Hastings, *Dict. of the Bible* IV. 589 ff. (1902); J. Orr, *The Internat. Standard Bible Encyclop.* V. 2831 ff. (1949), beide protestantisch. Vacant/Mangeot, *Dict. de Theol. Cath.* II. 1676 ff. (1910); Buchberger, *Lex. j. Theol. u. Kirche* V. 109 ff. (1933), katholisch.

Ikongraphie des HL: Künste I, 316—19; Jos. Sauer, *Symbolik des Kirchengebäudes* S. 58, 305—09 (mariologisch) — beide sehr dürftig. Cabrol versagt total. Künste baut fast gänzlich auf J. A. Endres, *Das St. Jakobsportal in Regensburg*, Kempten 1903 (vgl. auch dess. *Honorius Augustodunensis* 58—61, Kempten/Münch. 1906). Ferner W. Molsdorf, *Christl. Symbolik d. ma. Kunst* 174 f., Leipz. 1926; *Reallex. z. deut. Kunstgesch.* II s. v. Braut (1948). Zur ‘Minnenden Seele’: Peltzer, *Deut. Mystik* 177 ff. (190); Banz, *Christus u. d. M. S.* 233 ff.).

Literaturgesch. Übersicht: A. Oppel, *Das HL Salomons u. d. deut. rel. Liebeslyrik* (Kap. 3 MA, Kap. 4 17. Jhdt.), Berlin 1911 (Abh. z. mittl. u. neu. Gesch. Hft. 32); eingehender für unsere Periode Martin Goebel, *Die Bearb. d. Hl.*, Diss. Leipz. 1914.

Eigentliche Jesusminne: MA: Banz, a. a. O.; *neuere Zeit*: Luise Wolfskehl, *Die Jesusminne i. d. Lyrik d. deut. Barock*, Giessen 1934 (Giessener Beiträge z. d. Philol. XXXIV).

Zu der von Wolfskehl nicht mit einbezogenen Entwicklung der Jesusminne in Frankreich siehe Henri Brémond, *Hist. litt. du sentiment rel. en France* III (bes. Kap. 1) Paris 1921. Interessant ist hier der Kampf zwischen den Auffassungen des Kindes, auf der einen Seite fast unmenschlich umnachtet, auf der anderen ein Beispiel für gottesnahe Einfalt und Frömmigkeit. Der Sieg der letzteren, des Emotionalen über das Rationale, erinnert vielfach an die nachrousseauische Periode.

i) Vgl. Rohde, *Roman* 159, N. 4; Anthologie z. B. V. 10, 58, 86, 87 u. s. w. (weitere Hinweise Panofsky 96 N. 4). Für das allgemeine Fortleben der Motive der Anthologie verweisen wir auf die Anm. y) zitierten Werke.

j) Auf die komplizierten Fragen der Chronologie und Vermittlung der Einflüsse können wir hier nicht eingehen, sondern verweisen auf Käte Axhausen, *Die Theorien über den Ursprung d. prov. Lyrik*, Diss. Marburg 1937, welche eine gute Übersicht und reiche Bibliographie bietet; letztere erfährt durch *Critical Bibl. of French Lit.*, hrsg. U. T. Holmes, Syracuse N. Y. 1947, und R. Bossuat, *Man. bibl. de la Litt. Franç. du MA*, Melun 1951 keine wesentliche Vermehrung. Für die mittellateinische Poesie verweisen wir auf die mit guten Bibliographien versehenen Werke von F. J. E. Raby (*A Hist. of Christian Latin Poetry*, Oxf. 1927; *A Hist. of Secular Lat. Poetry in the MA*, 1—2, Oxf. 1934), und die Hinweise bei Curtius. Besondere Erwähnung gebührt den beiden älteren Gesamtdarstellungen, E. Wechsslers *Kulturproblem d. Minnesangs* I, Halle 1909, fruchtbar obwohl leider unvollendet, und A. Jeanroys *La Poésie Lyrique des Troubadours*, Toulouse 1934, mehr kundig als literarisch verständnisvoll. Eine glänzende Einführung in das Lehrgebäude der Liebesallegorie bietet C. S. Lewis, *The Allegory of Love*, Oxford 1938; wichtiges ergänzendes Material m. Hinweisen ist dem Büchlein von A. J. Denomy, *The Heresy of Courtly Love*, N. Y. 1947 zu entnehmen; vgl. auch Kurt Matthaei, "Das weltlich Klösterlein" u. d. deut. Minne-Allegorie, Diss. Marburg 1907. Für die Liebe im weiteren Sinne, siehe P. Rousselot, *Pour l'Hist. du Probl. de l'Amour au MA*, Münster 1908 (Beitr. z. Gesch. d. Philos. d. MA. VI, 6); eine ausgezeichnete kurze Übersicht über die Entwicklung vom MA durch die Renaissance bei H. Pflaum, *Die Idee d. Liebe/Leone Ebreo* 1—41, Tübingen 1926 (Heidelb. Abh. z. Phil. u. Gesch. 7), vgl. auch J. Festugière, *La philos. de l'amour de Marsile Ficin* (1920) Paris 1941 (Et. de Philos. Med. XXXI); die von Lüers a. a. O. 36, Anm. 34 angekündigte Arbeit, *Liebestheorien im MA*, ist, soweit wir ermitteln konnten, leider nicht erschienen. Ältere Spezialarbeiten wie Anna Lüderitz, *Die Liebestheorie d. Provençalen bei d. Minnesingern d. Stauferzeit*, Diss. Berlin 1902 (vollst. *Lit. Hist. Forschungen XXIX, 1904), Lothar Goldschmidt, *Die Doktrin d. Liebe bei d. ital. Lyrikern d. 13. Jhdts.*, Diss. Breslau 1889, L. Freeman Mott, *The System of Courtly Love . . .*, Boston 1896 u. a. m. sind als Materialsammlungen noch brauchbar (für den spezielleren Fall Guido Cavalcanti siehe J. E. Shaw, *G. C.'s Theory of Love*, Toronto 1949). Von dem Gesichtspunkt der Bildersprache aus sind besonders die Parallelen zw. der arabischen u. provençalischen Liebesmetaphorik interessant; der vielumstrittene Einfluss der Araber auf die Provence scheint nach den Arbeiten von Lawrence Ecker (siehe unten) und A. Nykl, *Hispano-Arabic Poetry and . . . the Old Provençal Troubadours*, Baltimore 1946, u. a. m. gesichert. Ein anmutiges Dokument hierzu ist Ibn Hazm, *Halsband der Taube*, übers. v. M. Weisweiler, Leiden 1941. Nützliche thematische Übersichten bieten Lawrence Ecker, *Arab., Prov. u. Deut. Minnesang*, Diss. Bern 1934, Käte Hoffmann, *Themen d. frz. Lyrik im 12. u. 13. Jhd.*, Diss. Bonn 1936, Rud. Rineker, *Die Preziosität d. frz. Ren. poesie*, Diss. Zürich 1898, L. Karpa *Themen d. frz. Lyrik im 17. Jhd.*, Diss. Bonn 1933; Paul Schultz, *Die erot. Motive i. d. deut. Dichtungen d. 12. u. 13. Jhdts.*, Diss. Greifswald 1907;

auch in dieser Hinsicht wertvoll ist die Fortsetzung von Spies: Erika Kohler, *Liesekrieg, Z. Bildersprache d. höfischen Dichtung d. MA*, Stuttg./Berlin 1935 (Tübinger Germ. Arbeiten 21). Für England, Janet G. Scott, *Les Sonnets élizabéthains*, Paris 1929. Für die allgemeine Ikonographie der Liebe in Alltag und Allegorie findet man einen reichhaltigen Überblick in R. van Marle, *Iconogr. de l'Art profane au MA et à la Ren.*, La Haye 1932 (bzw. I Kap. 9, u. II Kap. 6); doch sind die Bildbeschreibungen sehr lakonisch und die Deutungen zuweilen etwas problematisch. Vgl. auch Reallex z. deut. Kunstgesch. I (1937) Artikel *Amor*, und die gute kurze Übersicht zur Amorgestalt bei B. Knipping, *De Iconografie v. de Contra-Reformatie in de Nederlanden I*. 63—70 (Hilversum 1939) — ein Werk, das auch für die folgenden Untersuchungen von Wert ist.

k) Reiche lit. Hinweise bei Bartsch, *A. v. Halberstadt . . . LI—LII* u. Schultz, *Die erot. Motive . . .* 24 f., sowie Rich. Galle, *Die Personifikation i. d. mhd. Dicht.*, Diss. Leipz. 1888 S. 59—71. *Ikon. Belege* allg. bei van Marle, a. a. O.; HSS z. B. A. v. Oechelhäuser, *Der Bilderkreis z. Wälschen Gaste* 25 f., Heidelberg 1870 (die von O. nur beschriebenen Ill. reproduziert: Kohlhaussen Abb. 20, Panofsky Abb. 85, unsere Abb. 11), *Manesse HS* (Insel Facsimile 1929) fol. 237; *andere Quellen*: Matthaei, *Klösterlein* 54 ff., vollständiger H. Kohlhaussen, *Minnekästchen im MA*, Berlin 1928 (Taf. 12—13, 52 u. s. w.), Betty Kurth, *Deutsche Bildteppiche d. MA I—III*, Wien 1926 (II, 105—07, III, 250). Über die 'Minneburg' siehe R. S. Loomis, *The Allegorical Siege*, *AJA* XXIII, 254—69 (1919), Kurth u. Kohlhaussen passim, und die Arbeiten von R. Koechlin Anm. n) unten, sowie *R. D. Cornelius, *The Figurative castle*, Diss. Bryn Mawr 1930. — Ein Hinweis auf Otto Lauffer, *Frau Minne*, Hamburg o. J. (u. 1950) verdanken wir unserem kollegen W. Georg. In diesen gedruckten Vorlesungen stellt der Verfasser in dankens werter Weise viele literarische und ikonographische Belege zusammen, und wirft auch einiges Licht auf die Entwicklung der Gestalt. Von einer eigentlichen Quellenbehandlung ist aber nicht die Rede, und die endgültige Monographie, welche den internationalen Zusammenhang wirksam miteinbeziehen muss, ist also noch zu schreiben.

l) Bartsch a. a. O. XL; der Knabe tritt z. B. in den bildgedichtartigen Versen bei Brun v. Schonebek (hrsg. A. Fischer, Tübingen 1893, 385 ff.) und in des Wilden Alexanders Minneleich (C. v. Kraus, *Deut. Liederdichter d. 13. Jhdts I*, 1 ff., Tüb. 1951) auf.

m) Bartsch, *A. v. Halberstadt* a. a. O.; Matthaei 22; Kohlhaussen S. 39—45, Knabe m. Aufschrift 'Venus' Taf. 41 (die sehr grossen Flügel passten eher zum Dieu d'Amour, vgl. jedoch Muther Taf. 38), Frau mit Aufschrift 'Amor' Taf. 66. In der Konstanzer Minnelehre (hrsg. F. E. Sweet, Paris 1934) übersetzt der Dichter 'Cuncti potentis amoris filius', die Aufschrift auf der Krone des Knaben Cupido, durch 'Das kind ist ein göttinne' (Z. 260 ff.), obgleich bald danach die Minne ausführlich beschrieben wird (Z. 600 ff.), so dass ihm also beide Gestalten bekannt waren. Und wirklich erscheint Cupido nach G. Thiele (Mhd. Minnereden II,

VII — Deut. Texte d. MA XLI, 1938) in der Heidelberger HS der Minnelehre als eine 'geflügelte weibliche Figur'.

n) Besonders reiches Material bietet natürlich der Rosenroman, wofür wir auf Alfred Kuhn, Die Ill. d. Rosenromans, Jb. d. kunsth. Samml. d. all. Kaiserhauses XXI, 1 1912 verweisen. Ausser dem Dieu d'Amour (Taf. V, IX; Abb. 7, 9) tritt hier Venus auf (Taf. VII, als Schütze Taf. XI). Übrigens bringt Kuhn viele hochinteressante Beispiele für die Wechselwirkung zwischen profaner und sakraler Kunst. Für die frühen Drucke verweisen wir auf F. W. Bourdillon, The Early Eds. of the R. de la R., London 1906 (Bibl. Soc. Ill. Monographs XIV; m. Suppl. 1913). Der Dieu d'Amour erscheint auf Taf. III, IX, XXII, XXX sehend; Taf. XX (vgl. Suppl. a ii) geblendet; letzterer ist auch motivisch merkwürdig. Ausser den ma. HSS sind die Elfenbeinskulpturen das reichste Feld, siehe R. Koechlin, Le Dieu d'Amour et le Château d'Amour . . ., Gaz. d. B. Arts IV, 2, 279—97 (1921) u. dess. Les Ivoires Gothiques Français 1—3, Paris 1924 (Dieu d'Amour No. 1068. 1071 u. s. w.). Die Bildteppiche der frz. Tradition sind anscheinend sehr spärlich überliefert und das kleine corpus von Betty Kurth, Gotische Bildtepp. aus Frankr. u. Flandern, München 1923 bringt für unsere Zwecke nur eine reich gekleidete Venus (Abb. 39), und einen Triumph der Keuschheit (Abb. 69), wo der überwundene Cupido nicht wie gewöhnlich auf dem Wagen gebunden erscheint, sondern von ihm überfahren wird (farbige Wiedergabe bei H. Göbel, Wandteppiche . . . II, 2, gegenüber Taf. 338). Wo die genannten Spezialwerke nicht zugänglich sind, kann man sich mit den guten Reproduktionen in Bédier/Hazard/Martino, Litt. Française I, 62, 66, 88, 97, 115, Paris 1948 aushelfen.

o) Siehe F. Wickhoff, *Die Gestalt Amors i. d. Phantasie d. ital. MA. s.*, Jb. d. kgl. Preuss. Kunstsamml. XI, 41—53 (1890), leider ohne Bildmaterial. Solches findet man bei P. Schubring, *Cassoni*, Lpz. 1919, Suppl. 1923 sehr reichlich. Hier wie auf dem Gebiet der Textillustrationen ist der Einfluss von Petrarca's Trionfi überaus wichtig; wie es bei Liebes- und Hochzeitgaben natürlich ist, herrschen die Trionfi von Amore und Castità vor. Cupido erscheint als Knabe z. B. No. 202—03, 208; 521—22 (Venus u. Cupido), aber auch, unpetrarchisch, als Jüngling, z. B. No. 266; 326 (Castità angreifend); und atypisch, bekleidet, à la Dieu d'Amour No. 743—45.

Das Spezialwerk über Petrarca, Prince d'Essling/Müntz, *Pétrarque, ses études d'art . . .*, Paris 1902 bringt wertvolles Material, wovon wir nur folgende etwas atypische Abb. erwähnen: Cupido S. 235, Cupido m. Venus zusammen im Triumphwagen S. 241, C. auf den Tod schiessend, u. auf Pallas schiessend (vgl. Cassoni 326) S. 248; ein erwachsener, bekleideter Mann auf eine Dame zielend S. 230 — alles franz. Arbeiten. (Obgleich es mit unserem eigentlichen Motiv nichts zu tun hat, können wir uns nicht enthalten, auf zwei Triumphe der Fama über den Tod hinzuweisen (Abb. bei S. 210 u. 227), die in charakteristischer Verweltlichung das Motiv in der Form eines Letzten Gerichts behandeln,

nur das die tuba mirum spargens sonum von Fama, nicht von einem Engel hantiert wird).

Beispiele für den putto ausserhalb der Trionfi findet man z. B. bei Ernesto Monaci, *Faess. di Ant. MSS* Taf. 48—56 Roma 1881—92 (aus der HS eines allegorische Liebesgedichts vor 1336), und spätere Versionen bei P. Kristeller, *Early Florentine Woodcuts*, Abb. 171, 178 (mit Hermesflügeln an den Füssen!), 190, London 1897; vgl. *Le Rime di Serafino . . .* hrsg. v. M. Menghini, I, S. LXXXXIV, LXXXXVI, Bologna 1894 (Opere inedite o rare).

p) Praz 79 ff., II, 77; das Kopenhagener Exemplar zeigt dem von de Vries No. 21 beschriebenen gegenüber einige Textvarianten.

p²) Für die christliche Ikonographie haben wir die folgenden Werke benutzt:

H. Bergner, Handb. d. kirchl. Altertümer in Deutschland, Lpz. 1905.

Heinrich Detzel, Christl. Ikonographie 1—2, Freib. i. Breisgau 1894—96.

Franz X. Kraus, Gesch. d. christl. Kunst 1—2, Freib. 1896—1908.

Karl Künstle, Ikonogr. d. christl. Kunst 1—2, Freib. 1926—28.

Emile Mâle, L'art rel. du XII^e siècle en France, Paris 1922.

Emile Mâle, L'art rel. du XIII^e siècle en France, Paris 1898.

Emile Mâle, L'art rel. de la fin du MA en France, Paris 1908.

Emile Mâle, L'art rel. après le Concile de Trente, Paris 1932.

W. Molsdorf, Christl. Symbolik d. ma. Kunst, Lpz. 1926.

Jos. Sauer, Symbolik d. Kirchengebäudes, Freib. 1924.

q) Zuerst von *Karl Bartsch, *Die Erlösung*, Lpz. 1858 (Bibl. d. ges. deut. Nat. Lit. 37) veröffentlicht, von Preger, *Die deut. Mystik im MA* II, 54 ff. etwas unfreundlich und verständnislos besprochen; vgl. A. Peltzer, *Deut. Mystik u. deut. Kunst* III, 3 Strassburg 1899 (Studien z. deut. Kunstgesch. 21), bes. S. 178 ff. u. II, 4, S. 183—90. Die ganze Gruppe verwandter Gedichte wird von Banz a. a. O. 42—52 besprochen (m. Bezug auf Spee wäre besonders die 'Tochter Syon' zu nennen, siehe Weinhold, *Lamprecht v. Regensburg* 261 ff.), ihre Beziehungen zur Prosa der Zeit 52—54.

r) Weitere Beispiele: Fragment aus d. zweiten Drittel d. XV. Jhdts bei A. Haberditzl, *Die Einblattdr. d. XV. Jhdts. . . Hofbibl. Wien*, I, No. CII (Wien 1920); Fragm. aus d. dritten Viertel d. XV. Jhdts. bei P. Kristeller, *Holzschnitte im kgl. Kupferst. kab. zu Berlin*, Zweite Reihe No. 179 (Berlin 1915). Banz führt ferner eine Breslauer Inkunabel an (246, Taf. VIII).

s) Banz weist als Parallele auf Otto v. Passau, Die 24 Alten, hin; in den uns zugänglichen Ausgaben von 1480 (Hain 12130) u. 1484 (Hain 12132) erscheint sie in der ersteren gekrönt, in der zweiten nicht. Das Itinerarium Mariae (wir benutzten Hain/Cop. 9322 u. 9326) bietet einen ähnlichen progressus in der Gestalt der zum Schluss gekrönten Maria. Inwiefern die Gestalt d. hl. Katharina v. Alexandrien (Künstle II, 360 f., Lit. bei Buchberger V, 890, hinzuzufügen E. Weigand in Pisciculi,

Festschr. Dölger 277—90, 1939), die ja öfters als sponsa Christi dargestellt wurde — allerdings meistens mit einem kindlichen Christus — auf das Jesus — anima Motiv eingewirkt hat, wagen wir nicht zu entscheiden.

t) Bibliographische Hinweise bei Baldensperger/Friederich, *Bibl. of Comp. Lit.* 422—24, Chapel Hill, N. C. 1950, u. in den folgenden Übersichten.

Kurzer Abriss in Turri/Renda/Operti, *Diz. storico-critico della Lett. Ital.*, Torino 1952 s. v. Petrarchismo e Antipetrarchismo (vgl. auch Art. Secentismo; beide Artikel sind bis auf die Druckfehler buchstabengetreue Abdrucke der Ausg. von 1941); ausführlicher die Artikel von Mario Praz in der *Enciclop. Italiana* s. v. *Petrarchismo* und *Secentismo*. Merker/Stammler kennt den Petrarchismus nicht, siehe jedoch Register s. v. Petrarka. Sehr wichtig zum Verständnis der stilistischen Tradition ist der Abschnitt 'Manierismus' bei Curtius 275 ff.

Für die deutsche Dichtung: W. Söderhjelm, P. in d. deut. Dicht., Helsingfors 1888 (*Acta Soc. Scient. Fennicae* XV, 399—443; bezeichnend ist, dass S. die Zeit bis 1700 auf 3 Seiten abmacht); Hugo Souvageol, P. in d. deut. Lyrik d. 17. Jhdts., Diss. Leipzig 1911; *L. Pacini, P. in d. deut. Dichtungslehre, Köln 1936. (Waldbergs 'Galante Lyrik' deckt sich z. T. mit dem Petrarchismus). Besonders fruchtbar sind die S. 70.1 genannten Studien von Hans Pyritz.

u) Eine befriedigende Geschichte des Genre gibt es unseres Wissens nicht. Als Ausgangspunkt sind die Hinweise bei Baldensperger/Friederich, *Bibl. of Comp. Lit.* 181 (*Eclogue*) u. 185 f. (*Pastoral Lit.*) brauchbar (vgl. über die Psalmen 311 ff.; R. E. Prothero, *The Psalms in Human Life*, London 1904, bietet einen guten, wenn auch mehr 'existentiell' als literarhistorisch orientierten Überblick). Über die frühchristliche Verbreitung der Psalmen siehe Prothero, bes. 14 f.; über die allegorische Pastorale *F. Macri-Leone, *La bucolica lat. nella lett. it. del sec. XIV*, Torino 1889, kurze Bemerkungen P. de Nolhac, *Pét. et l'Humanisme*, Bouillon 1892, und verschiedene Aufsätze von Anglisten in Verbindung mit Spenser und Milton. Die Auskünfte bei Merker/Stammler sind nicht befriedigend: der Art. *Hirtendichtung* nennt die Neulateiner nicht, der Art. *Neulat. Dichtung* handelt die Hirtendichtung nur mit ein paar Sätzen (471 b, 483 b) ab, u. auch der Art. *Humanismus* hilft nicht viel. Einführende Übersichten z. B. bei W. W. Greg, *Past. Poetry and Past. Drama*, London 1906, E. Carrara, *La Poesia past.*, Milano 1909. Brauchbar ist E. G. Carnap, *Das Schäferwesen i. d. deut. Lit. d. 17. Jhdts u. d. Hirtendichtung Europas*, Diss. Frankfurt 1939; sehr dürftig jedoch der Abschnitt über die geistliche Schäferei—Spee kennt der Verf. anscheinend nur aus Cysarz' Barocklyrik in 'Entwicklungsreihen', und weist ihm einen Platz am Ende statt am Anfang der deutschen Entwicklung zu. Aufschlussreich ist dagegen der kurze Abriss von Werner Krauss, *Über die Stellung d. Bukolik i. d. ästhet. Theorie d. Humanismus* (in *Ges. Aufsätze . . .*, Frankf. a. M. 1949).

v) J. W. Zinkgraf, Auserlesene Gedichte deut. Poeten (1624), Halle 1879 (Neudr. 15).

P. Fleming, Deut. Ged. hrsg. Lappenberg 1—2, Stuttg. 1865 (Bibl. d. lit. Vereins).

Phil Zesen, Dichterische Liebesflammen, Hamb. 1651.

Phil. Zesen, Gekreuzigte Liebesflammen, Hamb. 1654.

Assmann v. Abschatz, Anemons u. Adonis Blumen, hrsg. G. Müller, Halle 1929 (Neudr. 274—77).

Angelus Silesius, Heilige Seelenlust oder Geistliche Hirten = Lieder der in ihren JESUM verliebten *Psyche*, hrsg. G. Ellinger, Halle 1901 (Neudr. 177—78).

Angelus Silesius, Cherubinischer Wandersmann, hrsg. G. Ellinger, Halle 1895 (Neudr. 135—38).

Um das italianisierte weltliche Lied nicht gänzlich zu versäumen, haben wir J. H. Scheins Werke dieser Art in den Noten berücksichtigt (nach Sämtliche Werke, hrsg. A. Prüfer) I—VII, 1901—23, und zugleich die in dieser Ausgabe abgedruckten geistlichen Kontrafakturen mit einbezogen. Wir bedauern sehr, dass wir den Vergleich nicht auch auf Spees Melodien erstrecken konnten. Weiter haben wir einige englische Dichter gelegentlich herangezogen: Richard Crashaw, der wie Silesius Konvertit war (Poems, ed. L. C. Martin, Oxford 1927); John Donne, der, wie angedeutet, zugleich Petrarchist und Antipetrarchist war (Poems I—II, ed. H. J. C. Grierson, Oxford 1912; wichtiges Material wird Miss Helen Gardners neue Ausgabe bringen); Shakespeare, in dessen Sonette ähnliche Tendenzen spürbar sind (Sonnets, nach dem Quarto Facsimile, London 1925); und den Jesuiten Robert Southwell (Poet. Works, ed. W. B. Turnbull, London 1856).

w) Für die Neulateiner haben wir nach Möglichkeit frühe Ausgaben benutzt.

Jo. Secundus, Opera Paris 1759.

Jul. Cæs. Scaliger, Poemata I—II, 1591.

Janus Lernutius, Initia . . . & alia Poemata, Leyden 1614.

Janus Douza, Poemata Leyden 1609.

Jo. Bonefonius, Basia . . . Leyden 1659 (mit [G. Durant] Imitations du Lat. du J. B.).

P. Fleming, Lat. Gedichte, hrsg. Lappenberg, Stuttg. 1863 (Bibl. d. lit. Vereins LXXIII).

Dan. Heinsius, Poemata, Leyden 1621.

Jac. Balde, Poemata I—IV, Köln 1660.

Cas. Sarbievius, Strassb. 1803.

Wo die Gedichte numeriert sind, steht zuerst die Nummer, dann die Seitenzahl der benutzten Ausgabe; wo nicht, nur die Seitenzahl.

x) Von den Emblembüchern des 16. u. 17. Jhdts haben wir rund einhundert durchgesehen. Von der folgenden kleinen Auswahl der für diese Untersuchung interessantesten wird in den Anmerkungen Gebrauch gemacht.

Zuerst folgen die weltlichen, darauf die geistlich/moralischen Werke;

in beiden Fällen fügen wir dem kurzen Titel einen Hinweis auf Praz II hinzu.

G. Camerarius, *Emblemata amatoria*, Venetiis 1627 (Praz II, 34).

[Dan. Heinsius], *Quæris quid sit Amor*, [s. a. & l.] (Praz II, 77).

[Dan. Heinsius], *Het Ambacht van Cupido* (1615 — wir zitieren nach dem uns allein zugänglichem Aufdruck in dess. *Nederdeutsche Poemata*, Amst. 1616, Praz II, 77). Kürzung: *N. P.*

[Crisp. de Passe] *Thronus Cupidinis* (wir benutzten die ed. II 1618 mit dem Titelblatt der ed. III, Amst. 1620, Praz II, 124).

Otho Vænius, *Amorum Emblemata*, Antverpiæ 1608 (Praz II, 169 — die Ausg. mit lat., holl., u. franz. Versen). *Vænius*.

Hieron. Ammon, *Imitatio Crameriana*, Noribergæ 1647 (Praz II, 9). *Ammon*.

François Berthod, *Emblesmes sacrez* 1—2, Paris 1665 (Praz II, 19 — unsere Ausg. trägt jedoch nicht die Jahreszahl 1657) *Berthod*.

Dan. Cramer, *Emblemata sacra* 1—2, Francofurti 1624 (Praz II, 43—44). *Cramer*.

Les Emblemes d'amour divin et humain, par un Père Capucin, [s. a.] (Praz II, 10 — die Ausgabe 'chez Pierre Mariette').

Bened. Hæften, *Schola Cordis*, Antverpiæ 1629 (Praz II, 75). *Hæften*.

Gvil. Hesius, *Emblemata sacra*, Antverpiæ 1636 (Praz II, 78). *Hesius*.

Greg. Kleppisius, *Emblemata varia*, [Francof. a. M.] 1623 (Praz II, 89). *Kleppisius*.

Johann Mannich, *Sacra Emblemata*, Nürnberg 1624/25 (Praz II, 103) *Mannich*.

Franc. Pona, *Cardiomorphoseos . . . emblemata*, Veronæ 1645 (Praz II, 132). *Pona*.

Theatrum amoris divini et humani = Amoris divini et humani antipathia, Antverpiæ (1626 — wir benutzten die 1655 Ausg. mit dem Titelblatt der ed. III 1670, Praz II, 10). *Thea. Am.*

Typus mundi, Antverpiæ 1627 (Praz II, 166).

O. Vænius, *Amoris Divini Emblemata*, Antv. 1615 (Praz II, 170).

Jac. de Zetter, *Philosophia practica*, Francofurti 1624 (Praz II, 179 — seine Jahreszahl 1644 ist sicher ein Druckfehler). *Zetter*.

Charakteristisch ist, dass fast alle die benutzten weltlichen Emblem-bücher die Namen ihrer damaligen Eigentümer tragen, die vorwiegend dem dänischen Adel angehörten; für die geistlichen hatte der Adel anscheinend kein Interesse.

y) Hinweise bei Pyritz 40, Anm. 55 und Baldensperger/Friederich 304—06. In Betracht kommt besonders G. Ellinger, *Gesch. d. neulat. Lit. Deutschlands* I (Italien, 1929), II (Deutschland, 1929), III (Die Niederlande), IV (Frankreich, nicht erschienen), die ein ungeheures Material in kundiger und liebevoller Weise behandelt, und all das reichlich bietet, was von einer Pionierarbeit zu erwarten ist. Wer aber in Bezug auf einzelne Verfasser exakte Auskunft über Motivik, Bezie-

hungen zu anderen u. s. w. sucht, findet bei Ellinger sehr wenig, wie es vielleicht bei der Anlage seines Werkes unvermeidlich war; in dieser Hinsicht sind seine kurze Einleitungen u. Noten zu den beiden Bändchen Deut. Lyrik d. 16. Jhdts., 1893, u. besonders Secundus, Basia 1899 (Lat. Lit. Denkm. 14) viel fruchtbarer. F. A. Wright/T. A. Sinclair, *A Hist. of Later Latin Lit.*, London 1931 bietet nur eine sehr kurze Übersicht 335 ff., wovon die Bemerkungen über die Poesie zuerst in Wrights Secundus Ausgabe 1930 erschienen. Eine gute u. stoffreiche Einführung in die gesamte europäische Latinität der Zeit stellt P. van Tieghem dar, *La Litt. Lat. de la Ren.*, Paris 1944 (= *Bibl. d'Humanisme et Ren. Travaux et doc. IV*), wovon S. 39—41 der Poesie gewidmet sind. Eine Reihe kritischer Monographien und kommentierter Neuausgaben der Neulateiner vom europäischen Gesichtspunkt geschrieben wäre wohl jetzt das dringendste Desideratum; die Anfänge sind z. Teil gemacht, meistens freilich als saure Pflicht in Verbindung mit Gesamtausgaben der vulgärsprachlichen Dichter. Eine sehr nützliche Übersicht über den Einfluss der griechischen Anthologie bietet James Hutton in **The Gr. Anthology in Italy*, Ithaca, N. Y. 1935, und *The Gr. Anth. in France and in the Latin Writers of the Netherlands*, *ibid.* 1946; mit Recht betont er dass Anthologie für unsere Periode die *Planudea* bedeutet, nicht die *Palatina*, welche bekanntlich erst von Salmasius 1606—07 aufgefunden, und erst am Anfang d. 19. Jhdts. vollständig publiziert wurde (vgl. ferner die S. 81.2 zitierten Artikel über das Fortleben von Moschus' erster Idylle). Nationale Übersichten der neulat. Dichtung sind **D. Murarasu, La poésie néo-latine et la ren. des lettres antiques en France*, Paris 1928; für England Wolfg. Mann, *Lat. Dichtung in Engl. v. Ausg. d. Frühhum. bis z. Antritt Eliz.*, Halle 1939, und Leicester Bradner, *Musae Anglicanae . . . 1500—1925*, N. Y. 1940 (bes. 49—57).

Verzeichnis der Abbildungen.

Abb. 1. Christus an einem stilisierten Lebensbaum gekreuzigt, von symbolischen Vögeln (Phönix, Falke, u. s. w. — vielleicht auch eine Nachtigall?) umgeben; vgl. Kraus, *Gesch. d. christl. Kunst* II. 1, Abb. 192 (ohne Vögel, stärker stilisiert). Aus der 'Gaistlichen usslegung des lebens Jhesu Christi', Ulm u. 1470. Die Komposition geht zweifels-ohne auf ein ma. Vorbild zurück.

Nach R. Muther, *Deut. Bücherill.* Taf. 61.

Abb. 2. Dieu d'amour im Baume, auf ein Liebespaar schiessend; man bemerkt, dass der Gott auf das Auge des Mädchens zielt — amor ex oculo. Franz. Elfenbeinspiegel d. 14. Jhdts.

Nach Koechlin, *Les Ivoires* III. pl. 183, No. 1071.

Abb. 3. Christus am Lebensbaum — Version d. 17. Jhdts. Nach H. Oræus Assenheim, *Viridarium hieroglyphicomorale*, Frankf. 1619. Zu vergleichen ist der ebenfalls modernisierte Lasterbaum das. S. 30.

Abb. 4. Cupido/Jesus am Baume gekreuzigt, vor ihm die sponsa in Andacht versunken.

Nach Hugo, *Pia Desideria* Stich XXIX, 1628.

Abb. 5. Cupido/Jesus am Baume gekreuzigt, vor ihm die sponsa mit einem Liebespfeil in der Brust. In der Allee ein Springbrunnen-wahrscheinlich eine Anspielung auf das fontaine die vie — Motiv (vgl. Abb. 47—48) — worauf ein Vogel, wohl die Trutznachtigall selber, sitzt. Sehr bemerkenswert ist von unserem Gesichtspunkt aus das Täfelchen am Baume, mit dem Texte: 'Meine Lieb ist gekreuziget', welches technisch gesehen das Bild zu einem regelrechten Emblem macht. In den späteren Versionen ist es weggelassen, entweder aus künstlerischen Gründen, oder weil man seine Funktion nicht mehr verstanden hat.

Nach Spees Autograph in Strassburg, mit freundlicher Genehmigung der Bibl. Nationale et Universitaire, der wir auch das Photo verdanken.

Abb. 6. Dieselbe Szene nach der Kopie in der Pariser HS der TN, mit freundlicher Genehmigung der Bibliothèque Nationale. Photo J. Colomb-Gerard, Paris.

Abb. 7. Dieselbe Szene nach dem Titelkupfer der TN Ausgabe 1649. Im Springbrunnen rudert ein Schwan, wohl mit Anspielung auf das Schwanengesangmotiv. Die unteren Strahlen entspringen herzförmigen Behältern, welche wieder auf die fontaine de vie deuten. Die sitzende

Nachtigall hat sich von dem sponsus nach der sponsa gekehrt, eine andere fliegt auf sie zu — oder ist letztere vielleicht eine Taube, Symbol der Eingebung des hl. Geistes?

Nach dem Exemplar der Originalausgabe in British Museum, mit freundlicher Genehmigung des Museums. Photo British Museum.

Abb. 8. Situationen aus dem Zyklus "Christus und die minnende Seele" auf einem Münchener Einblattdruck d. 16. Jhdts.

Nach Banz Tafel IX.

Abb. 9. Die minnende Seele hat Christus ins Herz geschossen, das Blut strömt hervor. (vgl. Banz a. a. O. 229, dem wir den Hinweis verdanken).

Nach der Originalen 106 der Fürstlich Fürstenbergischen Hofbibliothek, Donaueschingen. Mit freundlicher Genehmigung der Bibliothek, welche uns auch das Photo geschenkt hat.

Abb. 10. Frau Minne auf einen Jüngling schiessend, der in eines Mädchens Arme zurücksinkt. Aus dem "Teppich der Medaillons" des späten 14. Jhdts (?) im Regensburger Rathaus.

Nach v. d. Leyen/Spamer, Das Rath. zu Regensb., S. 80^v.

Abb. 11. Unreine Minne, als solche durch ihre Nacktheit gekennzeichnet, einen Narren erfolgreich (man bemerke den auf das Auge gerichteten Pfeil), einen weisen Mann erfolglos anfallend. Aus Thom. Zircläres "Welschem Gast" (spätes 14. Jhd.).

Nach Kohlhaussen, Minnekästchen Abb. 20.

Abb. 12. Militia amoris in Ovidischer Formulierung: Habet sua castra Cupido.

Nach Vænius, Embl. Am. S. 49, 1608.

Abb. 13. Militia divini amoris, geistliche Version. Cupido/Jesus hat die anima besiegt.

Nach Hugo, PD S. 52.

Abb. 14. Cupido auf einen Liebhaber schiessend.

Nach Vænius, Embl. Am. S. 153.

Abb. 15. Cupido/Jesus auf die ans Kreuz gebundene sponsa schiessend; ein Engel scheint den Pfeil noch tiefer in sie hineindrücken zu wollen. Der Aufbau des Bildes ist deutlich von Abb. 14 aus Vænius beeinflusst.

Nach Theatrum Amoris II. 126/27, 1655/70.

Abb. 16. Die sponsa, aus ihrer Brust Liebespfeile ('desideria') gegen Gott aufsendend.

Nach Hugo, PD, Bl. **5^v.

Abb. 17. Zwei Cupidines, sich gegenseitig verwundend.

Nach Vænius, Emb. Am. S. 9.

Abb. 18. Cupido/Jesus und die sponsa, sich gegenseitig verwundend. Geistliche Version von Abb. 17.

Nach Les Emblemes d'Amoyr Divin et Hvmain ensemble, Stich 28, Paris s. a. (1691? vgl. Praz I. 135).

Abb. 19. Die sponsa den himmlischen Cupido erwählend, den irdischen abweisend.

Nach Hugo, PD Stich XVI.

Abb. 20. Cupido/Jesus und die sponsa beglückwünschen sich nach dem Siege über Cupido carnalis, der übel zugerichtet im Vordergrund liegt.

Nach Thea. Am. 2, 82/83.

Abb. 21. Satirisches Idealbild der petrarchistischen Dame: Haar = Netz, Cupido am Stirne, Augenbrauen = Bogen, Augen = pfeilausschickende Sonnen, Blumen, wohl Lilien und Rosen, auf den Wangen, Lippen = Korallen, Zähne = Perlen, Brüste = Hemisphären.

Nach Harsdörffer, Frauen Zimmer Gesprächspiele I, 119, Nürnberg. 1644. Vorbild ist wahrsch. der Stich in Charles Sorel, L'Anti Roman S. [166], Paris 1633.

Abb. 22. Dame, mit Augenpfeilen einen Jüngling verwundend.

Nach Vænius, Emb. Am. 151.

Abb. 23. Das Augenpfeilmotiv geistlich gewendet: Gott des Menschen Herz verwundend, unter Berufung auf HL 4.9.

Nach Fr. Berthod, Embl. Sacrez II. 374, 1665.

Abb. 24. Allmacht der Liebe. Amor divino (?) mit Vogelklauen auf einem Pferd stehend, sendet seine Pfeile in eines jeden Brust. MS Barberiniano 3953. Soweit wir sehen können, gehört diese Darstellung zum Typus der aus Francesco Barberinis Documenti d'amore bekannten, wird aber weder von Panofsky noch von Franc. Egidi (Le miniature dei . . . Documenti, L'Arte 1902 — vgl. bes. die Tafel S. 3—5 — und die Ausgabe der Documenti, Bd. 4, S. XIV ff., Roma 1927) erwähnt. Die Frage des möglichen Zusammenhangs scheint uns einer Untersuchung wert, die aber nicht unsere Aufgabe sein kann.

Nach Guido Cavalcanti, Rime, ed. Ezra Pound, Pl. 1, Genova 1931.

Abb. 25. Cupido triumphans, seine Opfer betrachtend. Text charakteristischerweise aus Senecas Hippolytus.

Nach Thronus Cupidinis, Bl. [A^{6r}], 1618/20.

Abb. 26. Venus triumphans.

Nach Vænius Bl. [5^v].

Abb. 27. Geistliche Version: Cupido/Jesus (oder Caritas?) seine auserkorenen Heiligen mit Liebespfeilen und -feuer verwundend, welche von seinen Brüsten (wohl wieder HL?) ausgehen.

Nach Scribanus, Amor divinus, 1615 (den Hinweis verdanken wir Knipping, De Iconografie . . . I, 61).

Abb. 28. Der Schütze erschossen. Apollon als Opfer Cupidos, ein antik inspiriertes weltliches Gegenstück zur Erschiessung Jesu durch Caritas oder die minnende Seele (vgl. Banz 85).

Nach Vænius, Emb. Am. S. 21.

Abb. 29. Die Pfeile des zürnenden Gottes werden durch Mariä Fürbitte zerbrochen, ein modernisiertes spätma. Motiv (vgl. Banz 86).

Nach R. Muther, Deut. Bücherill. Taf. 179. (Original aus 1513).

Abb. 30. Teufel, Welt u. Liebe greifen vergebens Cupido/Jesus und die sponsa an.

Nach Haeften, Schola Cordis S. 385, 1629.

Abb. 31. Tod, Teufel u. Welt greifen einen Christenmenschen u. seinen Schutzengel vergebens an. (Man bemerkt, dass die Welt hier durch das ma. Turmattribut charakterisiert ist, während sie auf unserer Abb. 30 den im 17. Jhdt häufigeren Reichsapfel trägt — vgl. Thea. Am. II, 162/63).

Nach H. Ammon, *Imitatio Crameriana* Bl. E', 1647.

Abb. 32. Angriff auf das *château d'amour*; der *Dieu d'amour* schießt aus dem Turme. Franz. Elfenbeinspiegel d. 14. Jhdts.

Nach Koechlin, *Les Ivoires* III pl. 186, No. 1092.

Abb. 33. Rechts: Die Laster greifen die Tugendburg an, welche von drei Kardinaltugenden Glaube, Liebe, Hoffnung verteidigt wird; "die myne" — geistliche Version der Frau Minne oder des *Dieu d'amour* — sendet von der rechten Zinne aus ihre Pfeile herab. Aus einer HS u. 1410. (Rom, Bibl. Casanatense Cod. 1404).

Nach Kurth, *Bildteppiche* I, Abb. 83.

Abb. 34. Ähnliche Szene vom Tugend/Laster Teppich des Regensburger Rathauses (spätes 14. Jhdt.),

Nach Kurth II Taf. 244—46.

Abb. 35. Barockversion des Motivs, Minneburg in Herzensburg verwandelt. Statt *Dieu d'amour* oder *Caritas* steht der *Cupido divinus* als Verteidiger gegen die anstürmenden Teufel.

Nach Fr. Pona, *Cardiomorphosis* S. 21, 1645.

Abb. 36. *Cupido/Jesus* das Herz der *sponsa* verwundend. Der Text zitiert Thren. 3.12 *Tetendit arcum suum . . .* und ein paradoxes Distichon:

*Mille COR hoc validis, mea lux, transfige sagittis,
Pharmaca sunt tua que vulnera dextra facit.*

Nach Haefthen, *Schola Cordis* Stich 34, 1629.

Abb. 37. *Cupido/Jesus* das Herz St. Teresas verwundend. Wie auch Knipping bemerkt, ist es für den Einfluss des Jesuskindes bezeichnend, dass es etwa wie hier in das alte Schema der *transverberatio cordis* der St. Teresa durch einen Engel, einzudringen vermag.

Stich von Anton Wiericx, nach R. Knipping, *Iconografie* I, Abb. 45.

Abb. 38. Herzensraub/tausch. Die *sponsa* entnimmt dem *Cupido/Jesus* das Herz, Text: *Vulnerasti cor meum . . .* (HL 4.9).

Nach Thea. Am. 2 S. 128/29.

Abb. 39. Herzenstausch. *Jesus* entnimmt der *sponsa* (hier Katharina v. Siena) ihr Herz. Text zitiert die Überlieferung: ' . . . mutauerunt inter se *CORDA*, *Christus*, & *Catharina Senensis*' und führt HL 4.9 in lat. Übersetzung nach der *Septuaginta* an: 'Abstulisti cor nostrum, soror mea sponsa'. Wieder hier zeigt sich also der Einfluss d. hl. Katharina auf das *sponsus/sponsa* Motiv der *Jesusminne*.

Nach Pona, *Cardiomorphosis* S. 155.

Abb. 40. Herzensdiebe am Galgen. Scherenschnitt von H. C. Andersen 1856. Vgl. die ähnlichen Schnitte, welche der Student in den 'Blumen der kleinen Ida' verfertigt.

Nach P. Uttenreiter, H. C. Andersen Billedbog S. 91; Kopenhagen 1924 (Original im Odense Museum).

Abb. 41. Bild im Herzen. Dame im Herzen kann nur von dem Tod verdrängt werden. Text: 'Luteum simulachrum, ferreo cordi, vulgaris Amor insculpserat; fluxam nempe muliebris oris imaginem'.

Nach Pona, Cardiomorphosis S. 17.

Abb. 42. Cupido malt der Geliebten Bild. Text: 'imaginem eius mecum gesto'.

Nach Heinsius, Nederd. Poemata 2. S. 71 Stich 5, 1616.

Abb. 43. Der Teufel malt einem Jüngling das Bild einer Dame und weltlicher Herrlichkeit in das Herz.

Nach Zetter, Philos. practica [Bl. 23], 1624.

Abb. 44. Pastor bonus/Jesus hält der sponsa ein mit seinem Bilde versehenes Herz vor, wonach sie ihr eigenes bemalt.

Nach Thea. Am. 2 S. 116/17.

Abb. 45. Die sponsa findet das Bild des sponsus in ihrem Herzen.

Nach Thea. Am. 2 154/55. (Über das Kruzifix im Baume vgl. O. Lauffer, Geister im Baum — oben S. 44.1).

Abb. 46. Bild im flammenden Herzen. Nach der Umschlagzeichnung zu Malin Engström, Albert Engström och andra roslagsbor, Wahlström & Widstrand, Stockh. 1948.

Abb. 47. Name im Herzen. Cupido/Jesus als Maler — vgl. Abb. 42.

Nach Pona, Cardiomorphosis S. 27.

Abb. 48. Bild im zerbrochenen Herzen: Danny Kaye als H. C. Andersen träumt von der Tänzerin Jeanmaire.

Nach Hans Christian Andersen starring Danny Kaye, London 1953.

Abb. 49. Pressoir mystique: Cupido/Jesus in der Weinpresse des Kreuzes spendet Blut aus seinen Wunden, das von der sponsa ins Herz aufgenommen wird. Text: vinum lætificet COR hominis (Psal. 103.15).

Nach Haefften, Schola Cordis S. 598.

Abb. 50. Piscatio amoris, ma. Version. Gott der Vater fängt mit der Wurzel Jesse als Angelschnur u. Christus als Köder Leviathan/Satan.

Nach Herrad v. Landsberg, Facs. Ausg. Straub/Keller pl. XIV (bis). 1879—99.

Abb. 51. Wettfischen zw. Gott und Teufel. Gottes Köder ist der Gekreuzigte, Köder des Teufels u. a. der als libido bezeichnete blinde Cupido. Diese Barockversion hat noch ziemlich viel von dem ma. Geist bewahrt, so z. B. der Höllenrachen rechts.

Nach Zetter, Philos. practica [Bl. 76].

Abb. 52. Wettfischen zweier Cupidines, hellenist./römische Version.

Nach Real Museo Borbonico XI, Taf. LVI, 16, Napoli 1835 (den Hinweis verdanken wir Panofsky Abb. 97).

Abb. 53. Wettfischen zw. Cupido/Jesus und dem blinden Cupido; letzterer hat noch keine Herzen gefangen, wie es in einem geistlichen EmblemBuch verständlich ist. Hellenisierte Barockversion.

Nach Thea. Am. 2, 12/13 (Panofsky Abb. 103 gibt dieselbe Szene nach Embl. d'Amovr Divin . . . wieder).

Abb. 54. Venatio amoris: Cupido verfolgt den getroffenen Liebhaber.

Nach Vænius, Emb. am. S. 29.

Abb. 55. Herbergsmotiv: Cupido bietet dem Wanderer in der Herberge 'Au coeur percé' willkommen.

Nach Vænius, Emb. am. S. 197.

Abb. 56. Geistliche Variation: Ein Kreuzherr besucht das Wirtshaus 'Zum goldenen Stern': allegorice, der Ehestand ist nicht lauter Wohlleben.

Nach Mannich, Sacra Embl. S. 70 1624.

Abb. 57. Ballspiel der Liebe: Zwei Cupidines spielen mit dem Weltball jeu de paume.

Nach Heinsius, Ned. Poemata 2 S. 69 Stich 1.

Abb. 58. Die Tränen der Büsserin sind der Engel Wein — vgl. S. 124.1 oben.

Nach G. Kleppisius, Embl. Varia [Bl. 42^r], 1623.

Abb. 59. Die sponsa von dem sponsus gekreuzigt — vgl. Abb. 8 und Banz 228.

Nach Thea. Am. 2. 136/37.

Abb. 60. Der sponsus als Lebensbrunnen in einem hortus conclusus, die sponsa ihr Herz darin reinigend ('Sündenwäsche'). Vgl. Abb. 61.

Nach Thea. Am. 2. 110/11.

Abb. 61. Titelbild der Pariser GTB HS. Man bemerkt wieder das fontaine de vie-Motiv.

Nach der HS mit freundlicher Genehmigung der Bibl. Nat. Photo wie Abb. 6.

Abb. 62. Der sponsus säugt die sponsa. Text HL.

Nach Thea Am. 2. 160/61.

Abb. 63. Pastor bonus. Der sponsus in St. Georg/Erzengel Michael Haltung.

Nach Thea. Am. 2. 92/93.

Schlussvignette. Singende Nachtigall von einem Paradiesvogel emporgetragen. Allegorische Schlussvignette aus Balde, Paraphrasis Lyrica, 1645.

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser

(Dan. Hist. Filol. Medd.)

Bind 28 (kr. 38.00)

kr. ø.

1. PEDERSEN, HOLGER: Tocharisch vom Gesichtspunkt der indoeuropäischen Sprachvergleihung. 1941. Zweite Auflage 1949.. 25.00
2. HENDRIKSEN, HANS: Untersuchungen über die Bedeutung des Hethitischen für die Laryngaltheorie. 1941 6.00
3. ERICHSEN, W.: Demotische Orakelfragen. 1942..... 3.00
4. WULFF, K.: Acht Kapitel des Tao-tê-king. Herausgegeben von Victor Dantzer. 1942 12.00

Bind 29 (kr. 34.50)

1. HAMMERICH, L. L.: Clamor. Eine rechtsgeschichtliche Studie. 1941 12.00
2. SANDER-HANSEN, C. E.: Der Begriff des Todes bei den Ägyptern. 1942 2.50
3. BIRKET-SMITH, KAJ: The Origin of Maize Cultivation. 1943 4.50
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le premier chapitre du Vendidad et l'histoire primitive des tribus iraniennes. 1943..... 6.50
5. HANSEN, AAGE: Stødet i Dansk. 1943 9.00

Bind 30 (kr. 39.50)

1. WESTRUP, C.W.: Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain. 1943 6.00
2. PEDERSEN, HOLGER: Zur Tocharischen Sprachgeschichte. 1944 3.00
3. BUSCHARDT, LEO: Vṛtra. Det rituelle Dæmondrab i den vediske Somakult. 1945 10.00
4. PEDERSEN, HOLGER: Lykisch und Hittitisch. 1945. Zweite Auflage 1949 8.00
5. JØRGENSEN, PETER: Über die Herkunft der Nordfriesen. 1946.. 16.00

Bind 31 (kr. 57.50)

1. BOCK, KARL N.: Mittelniederdeutsch und heutiges Plattdeutsch im ehemaligen Dänischen Herzogtum Schleswig. Studien zur Beleuchtung des Sprachwechsels in Angeln und Mittelschleswig. 1948..... 24.00
2. WESTRUP, C. W.: Notes sur la sponsio et le nexum dans l'ancien droit romain. Le nouveau fragment des Institutes de Gaius. 1947 2.00
3. HAMMERICH, L. L.: Laryngeal before Sonant. 1948..... 12.00
4. ERICHSEN, W.: Eine ägyptische Schulübung in demotischer Schrift. 1948 3.50
5. JOHANSEN, J. PRYTZ: Character and Structure of the Action in Maori. 1948 7.00
6. HATT, GUDMUND: Asiatic Influences in American Folklore. 1949 . 9.00

Bind 32 (kr. 46.00)

kr. ø.

1. KABELL, AAGE: Don Pedro. 1949.....	8.00
2. NEUGEBAUER, O.: The Astronomical Treatise P. Ryl. 27. 1949...	3.00
3. LITTMANN, ENNO: Mohammed im Volksepos. Ein neuarabisches Heiligenlied aufgezeichnet, herausgegeben und übersetzt. 1950.	8.00
4. HAMMERICH, L. L., und JUNGBLUTH, G.: Der Ackermann aus Böhmen. I. Bibliographie; Philologische Einleitung; Kritischer Text mit Apparat; Glossar. 1951	15.00
5. PEDERSEN, HOLGER: Die gemeinindoeuropäischen und die vorindoeuropäischen Verschlusslaute. 1951.....	2.00
6. BECH, G.: Grundzüge der semantischen Entwicklungsgeschichte der hochdeutschen Modalverba. 1951.....	3.00
7. RUBOW, PAUL V.: Hamlet og Boghandlerne. 1952.....	1.00
8. BIRKET-SMITH, KAJ: The Rice Cultivation and Rice-Harvest Feast of the Bontoc Igorot. 1952	6.00

Bind 33 (kr. 44.50)

1. BLINKENBERG, ANDREAS: Le problème de l'accord en français moderne. Essai d'une typologie. 1950	12.00
2. FRIIS, AAGE: Kong Oscar II's Forhold til Danmark, det nord-slesvigske Spørgsmaal og danske Venner. 1950.....	1.50
3. STEN, H.: Les temps du verbe fini (indicatif) en français moderne. 1952	20.00
4. WESTRUP, C. W.: A Near-Kin within the Kin. A Comparative Study. 1952	3.00
5. RÆDER, HANS: Ein Problem in griechischer Syntax. Die Verbindung der Partikel <i>ἄν</i> mit Futurum. 1953	2.00
6. PALLIS, SVEND AAGE: Early Exploration in Mesopotamia. With a List of the Assyro-Babylonian Cuneiform Texts Published before 1851. 1954	6.00

Bind 34

(*uafsluttet/en cours de publication*)

1. TOGEBY, KNUD: Mode, aspect et temps en espagnol. 1953	12.00
2. JØRGENSEN, PETER: Zum Schleswiger Niederdeutsch. Kritik und Forschung. 1954.....	15.00
3. JACOBSEN, ERIC: Die Methamorphosen der Liebe und Friedrich Spees »Trutznachtigall«. Studien zum Fortleben der Antike I. 1954	25.00

Printed in Denmark

Bianco Lunos Bogtrykkeri A-S

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser, bind **34**, nr. 4

Dan. Hist. Filol. Medd. **34**, no. 4 (1955)

SOME ANCIENT EGYPTIAN PAINTS AND PIGMENTS

A Lexicographical Study

BY

ERIK IVERSEN



København 1955

i kommission hos Ejnar Munksgaard

DET KONGELIGE DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB udgiver følgende publikationsrækker:

L'Académie Royale des Sciences et des Lettres de Danemark publie les séries suivantes:

	Bibliografisk forkortelse <i>Abréviation bibliographique</i>
Oversigt over selskabets virksomhed (8°) <i>(Annuaire)</i>	Dan. Vid. Selsk. Overs.
Historisk-filologiske Meddelelser (8°)	Dan. Hist. Filol. Medd.
Historisk-filologiske Skrifter (4°) <i>(Histoire et Philologie)</i>	Dan. Hist. Filol. Skr.
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser (8°)	Dan. Arkæol. Kunsthist. Medd.
Arkæologisk-kunsthistoriske Skrifter (4°) <i>(Archéologie et Histoire de l'Art)</i>	Dan. Arkæol. Kunsthist. Skr.
Filosofiske Meddelelser (8°) <i>(Philosophie)</i>	Dan. Filos. Medd.
Matematisk-fysiske Meddelelser (8°) <i>(Mathématiques et Physique)</i>	Dan. Mat. Fys. Medd.
Biologiske Meddelelser (8°)	Dan. Biol. Medd.
Biologiske Skrifter (4°) <i>(Biologie)</i>	Dan. Biol. Skr.

Selskabets sekretariat og postadresse: Dantes plads 5, København V.

L'adresse postale du secrétariat de l'Académie est:

*Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab,
Dantes plads 5, København V, Danmark.*

Selskabets kommissionær: EJNAR MUNKSGAARD's forlag, Nørregade 6, København K.

Les publications sont en vente chez le commissionnaire:

EJNAR MUNKSGAARD, éditeur, Nørregade 6, København K, Danmark.

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser, bind **34**, nr. 4

Dan. Hist. Filol. Medd. **34**, no. 4 (1955)

SOME ANCIENT
EGYPTIAN PAINTS AND PIGMENTS

A Lexicographical Study

BY

ERIK IVERSEN



København 1955

i kommission hos Ejnar Munksgaard

Printed in Denmark
Bianco Lunos Bogtrykkeri A-S

To
JAROSLAV ČERNÝ

The present study has been inspired by Sir ALAN GARDINER'S reflexions on Egyptian lexicography as expressed in the preface to his *Ancient Egyptian Onomastica*. It deals with a small group of materials belonging to the Egyptian *materia technica*, but also used for therapeutic purposes, and the range of the investigations has deliberately been limited to a restricted number of substances, because it was intended as an illustration of a method of approach as well as a study in lexicography.

The vocabulary expressing the different substances and materials used for practical purposes has always presented special difficulties in Egyptian lexicography, because the proper translation and understanding of the individual terms presupposed a technical knowledge, and a knowledge in such widely different and in themselves unlimited fields as medicine and its history, botany, zoology, and chemistry, which was rarely combined with the necessary philological training.

Nevertheless a considerable amount of highly important and most useful work has been made by a number of scholars from SCHWEINFURTH to EBBELL, but unfortunately many of their results have had some difficulties in getting proper acknowledgement.

Owing to the undeniable fact that not all results were equally well founded they were received by e. g. the *Wörterbuch* with certain amount of scepticism and suspicion, and apparently in order not to authorise translations which the editors considered doubtful and uncertain they assumed the practical standpoint of confining their information concerning the majority of the vocables belonging to this group, to such general statements as whether the individual substances were "officinell verwendet",

were found in the materia medica, or belonged to the animal vegetable or mineral kingdom.

But this attitude from what is rightly considered the official authority on Egyptian lexicography led to a general reluctance to translate the terms in question in the current publications.

It became customary either not to translate them at all, or to give them approximate or purely conventional translations, a procedure which did not always further the proper understanding of the texts.

It is obvious that this was hardly a satisfactory or tenable state of affairs, but the fact remained that only very rarely was it possible to give an obvious and convincing translation of any term based on consideration of the philological evidence alone.

Owing to the widespread use of the different materials and the natural vagueness in the Egyptian conception of their nature and properties, it was generally extremely difficult to draw satisfactory conclusions from the textual evidence.

The substances were mostly common and their designations were probably well-known to any professional Egyptian and consequently did not call for special commentaries or comments in the ordinary texts.

The main difficulty at a modern reconstruction of the vocabulary therefore was that a certain knowledge about what materials to look for in the texts, and a certain insight into their main characteristics, their properties, and their principal employments were almost indispensable if the meagre information of the texts should be turned into conclusive evidence.

As far as the technical material is concerned we were in the fortunate position that a considerable amount of knowledge about the actual materials used for practical purposes by the Egyptian artist or craftsman could be gained directly from archaeological evidence.

This material has been collected and made accessible to lay readers in a most admirable way by LUCAS in his *Ancient Egyptian Materials*, which gives an almost complete list of such substances as have been scientifically or chemically established in Archaeology, and it provides invaluable information about the basic materials actually used in Egypt for practical purposes throughout the greater parts of its traceable history.

The material obtained from LUCAS can often be illustrated and in certain cases even supplied from CAMPBELL THOMPSON'S accounts of the Assyrian evidence, and much useful information concerning the ancient conceptions of the nature of the different materials as well as their supposed or actual qualities can be gained from a variety of classical authors, mainly THEOPHRASTUS and PLINY.

We are less fortunate as far as the *materia medica* is concerned, but a good many substances used for technical purposes were also used directly in medicine.

Medicine was throughout Antiquity a most international science and a good deal of useful information can therefore be gained from the classical *corpus medicum*, where e. g. an authority as CELSUS gives a considerable amount of information about the properties of the various substances. The material must be collected critically, though, after a careful sifting away of the later, not Egyptian, substances.

As far as an insight into the specific Egyptian material is concerned, DIOSCORIDES' *materia medica* is of invaluable importance, because it provides information about the Egyptian provenience of a great many ingredients, and even supplies what is supposed to be their Egyptian names in several cases. And although they are generally unrecognisable in their Greek form, these names are nevertheless most important as clues to the substance of the Egyptian *materia medica* as such.

From these and related sources we are able to collect a substantial amount of useful information which permits us to approach the texts with much greater chances of success, and a fortuitous hint or an obscure adjective may very often become significant and important when illustrated by this practical evidence.

As a whole it may be said to provide some sort of a historical basis for the investigations, and the dangers of mistakes and guesses are to a certain extent limited by the very limitation of the possibilities.

It will be realised, however, that it is most important that the material illustrating the use and the occurrence of the various terms should be collected on the broadest basis possible, and not limited to any particular text-group.

Even the present study will show that such sources as e. g. the *Book of the Dead* with its rubrics, magical and ritual texts with information concerning the application of different ingredients, and the late "hermetic" texts from Edfu and Dendera are invaluable for our purpose when considered together with the practical and professional sources.

It may even be put down as a general rule that the more 'out of place' a certain word is in a certain text group, the greater are the chances that it may be provided with a useful explanatory remark.

For the final consideration of the material it seems a useful and profitable procedure to divide it up into small groups of related substances. All information gained about one substance is then liable to throw light on the group as a whole, and the identification of one material will often facilitate the identification of the others, by a simple process of elimination, a practical advantage inversely proportional to the size of the group.

It is the aim of the present study to illustrate the practical difficulties, and maybe also some of the results obtainable by applying this method to a small group of closely related materials, the translations of which have been subject to much uncertainty and some confusion.

, Malachite, Verdigris.

. The word is used with varying determinatives to express different notions all associated with its original meaning "green, fresh".

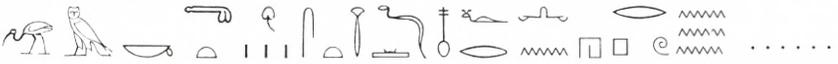
As a colour.

(a) green. In the orthography   and its variants, the word is frequently used as an ordinary colour adjective with the common and well established meaning "green", corresponding to Coptic ογωτ (χλωρός), "be raw, fresh, green" (CRUM, 403 a).

(b) blue. In some cases, however, it is apparently used for certain blue-green nuances, which we should consider blue, e. g. Pap. med. Berl. Vs. I. 9, where it is used for the colour of the veins as seen through the skin:



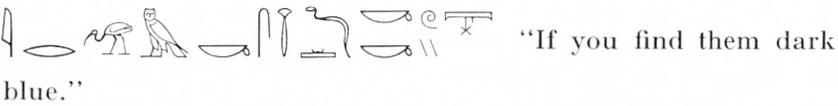
“You shall anoint her breast, arms and shoulders with oil”



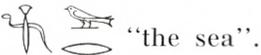
“If you find her veins light blue and not sunk in”



“If you find them sunk into the skin of her limbs”



On this background it is questionable whether the word should be translated “green” or “blue” in such cases as e. g.



(c) grey, yellow. In such cases as Kahun VI. 23, where we find it used about the sickly colour of the face of a female patient



“If you find her face green”), it is obviously used about the pale, grey or yellowish shades of green, a use which is important for the understanding of other contexts.

In the well-known ceremony called , the word  is used sometimes to denote the colour of one of the calves, and the question arises what colour is actually meant, as it is obvious that it cannot be green in the ordinary sense of the word.

The other colours of these representations do not present any difficulties, , , and , being clear and unambiguous about white, black and red animals, respectively. The fourth colour given is generally ,¹ which is unquestionably used about piebald, chequered animals, which is clear from such cases as

¹ The colour   , which interchanges with *dšr* and *km* will be considered separately elsewhere.

Deir el Bahri V pl. CXXXIV, ib, VI, pl. CLXI,¹ and ROSELLINI, *Monumenti storici* I. XLI. 3, where  actually represents the ordinary white and grey variety spotted with black.

It is a puzzling fact that  always in these cases replaces , because this does not seem to go with the explanation found on the Ramesseum astracon published by GARDINER in his *onomastica* (On. Ram. B 1. vol. I, 22). We are here told that a bull of the colour  is a red one (         wꜣd, that is a red bull).

It is obvious, however, that in the contexts quoted above from the ceremony with the four calves,  cannot mean just red, because the ordinary word for red occurs next to it, as the colour of one of the other animals, which all in accordance with the ritual must be of different colours (cf. Edfou I, 102, where the animals are said to be 'of all colours' -     III, the proposition *m* is left out).

It would seem, therefore, that the word must be used for a 'nuance of red', and the only shade of green which could be brought into connection with red is obviously yellow, which corresponds to the use of the word in the Kahun text quoted above.

It is in this respect significant that we do find pictures of yellow calves and also chequered animals with yellow spots.³ It must also be mentioned that DARESSY twice⁴ states that the

¹ See the notes to the plates.

² The cases are Edfu I 101.     . Dendera (quoted by BREASTED, *Pap. Smith* p. 195, unfortunately without further reference)    , which in the accompanying text is changed to       . Begeraueich (LEPSIUS' *Denk. Bd. 9* Abth. 5 Blatt 36)    .

³ From the publications I do not know about other colour varieties of calves and cows than white, brown (red), black, white and black chequered, white and brown chequered (LEPS. *Denk.* III Abth. II Bl. 16) (The tomb of Huy pl. XXXIII), blackish or bluish red, "wine-coloured" (DAVIES, The tomb of Amenemhet pl. XXXII) (cf. also the tomb of Huy pl. XXVII), brown and yellow chequered, and yellow (L. D. III, Abth. II Bl. 21).

⁴ A. S. A. 16. 230. Sphinx 18. 106.

Egyptians used  for 'le rose et les teintes fauves' and 'les teintes tirant sur le rouge et le rose', although unfortunately without documentation. He also points out, however, that the modern fellahs use أخض to denote grey colours in animals (Sphinx 18 106): 'pour eux (les fellahs) un ane gris est vert (أخض) ou bleu (أزرق)' and it will be seen from any Arabic dictionary that أخض is not only used about the actual green colour, but also about the colour of water and the sky, and about grey animals, e. g. horses, all uses which in a remarkable way seem to illustrate the various uses of .

We shall not, however, pursue any further this tricky colour investigation, which actually falls outside the scope of our investigation, but it will be seen that although there is no doubt that the fundamental meaning of the word is green, it could also be used about the blue, grey and yellow shades of this colour, in accordance with the vague and wide-spread employment of all ancient colour-adjectives. It should be noticed, however, that the ordinary word for yellow, from the 12th Dynasty at any rate, was ꜥnj.

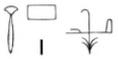
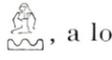
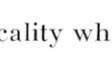
II. As a mineral.

For reasons which will be apparent later, we shall treat the two orthographic variants  ¹  and     as one word, in spite of the fact that *Wörterbuch* I 267 keeps them separate as two words with the respective meaning of I "grüner Stein" (ob grüner Feldspat, Smaragd o. ä.) and II "Ein mineralischer grüner Farbstoff".

The Egyptians themselves did not distinguish between what we should call "stones" and "minerals",¹ and most certainly they had nothing which could be compared to our method of classification. It is therefore natural that external characteristics such as e. g. the colour became one of the main criteria for their classification of the different specimens.

¹ The word   would include both. Compare, however, the use of ꜥr. w for the 'hard' pigments p. 21.

Theoretically, therefore,  could represent any green stone or any green mineral, and we shall see that unquestionably it does signify various green substances; but on the other hand we shall try to demonstrate that among the green substances of the Egyptian materia medica and technica, one was common enough and predominant enough to be the green substance par excellence, and therefore the substance generally and almost always to be understood by .

To demonstrate this we shall consider separately the various occurrences of the word in the texts, where it is often found as  “w3d from Upper Egypt”,  “w3d from Lower Egypt”, or  or  or  or , a locality which the *Wörterbuch* (1267) identifies with Gebel Zebara on the Red Sea, cf. also  A. S. A. 223.

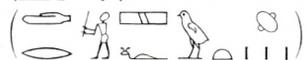
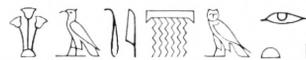
A. The word is found in the ordinary lists of precious or semiprecious stones, which, as already mentioned, also include certain minerals, and it is mentioned e. g. in HARRIS I 64 b 13 between     and    , of which the former is a stone not yet identified with certainty and the latter maybe amethyst.

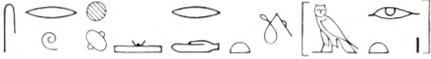
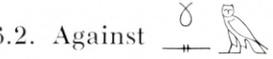
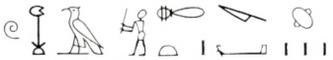
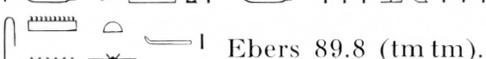
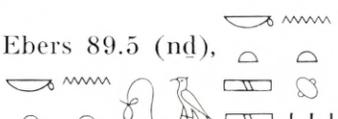
Like     it is registered as a raw material, i. e. not in the form of scarabs, amulets, or beads, and it is measured like  $\text{hnm}\ddot{\text{t}}$ in  , the ordinary measure for minerals and metals. *Wörterbuch* (1267) mentions that it occurs in similar lists at Dendera in connection with     “turquoise”.

B. It is also mentioned, although rarely, as a material for certain objects, e. g. Edfu I 101            (where  is one of the scepters šhm , hrp , or ‘b’).

As a general rule, therefore, it must be realized that whenever the word  occurs in the texts it should be understood as a stone or a mineral of green colour,¹ the consistency of which permits it to be ground.

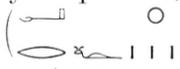
E. It occurs fairly often in the medical texts, as an ingredient in various prescriptions:

Against a purulent burn () London med. 15.14. Eb. 68.13 (nd) to reduce swellings () Hearst 15.17 (nd) to cool () Hearst 15.6 to dispel (dr) () Hearst 6.13. Ebers 44.16 () to dispel () Ebers 63.7-8 (nd), () Ebers 56.9-10 (nd), () Eb. 57.14, () Eb. 57-16, () Eb. 60.4.7. (nd), () Ebers 55.12. 62.20.

In Eye-ointments Ebers 61.8.7 (nd) 63.4. 62.2 (nd) () Ebers 56.2. Against () Eb. 60.9 (nd), () Ebers 57.7 (nd), Eb. 61.4. To dispel trembling Ebers 79.4. () Ebers 11.8 (nd). To dispel worms () Ebers 17.2 () ib. 18.4. To dispel () Ebers 89.5 (nd), () Ebers 89.8 (tm tm). ()

¹ Its green colour is especially mentioned in the incantation Ebers 60. 17, which begins  "The wꜥd is coming, the green one is coming."

re II D. The true consistency of the Egyptian green eye-paint in its final and prepared form is still obscured by the fact already mentioned that relatively few specimens of the prepared cosmetic have survived, and that the nature of the different fats and resins with which it was prepared has been difficult to establish chemically, owing to their natural decomposition (LUCAS, *Materials*³ p. 100).

About the nature of the raw material and main ingredient of the paste as such there is no possible doubt, however, this having in all cases been found to be the hydrated carbonate of copper known as malachite¹ (LUCAS, *Materials*, p. 99), which has been found abundantly in the graves: "As fragments of the raw material (see F. 5), as stains on palettes and stones on which it was ground, in the prepared state as paste, or more frequently as powder, in crude form in small linen or leather bags ( see Kahun 20.37  Mereruka pl. 203)² already from Tasian, Badarian and predynastic times" (LUCAS, loc. cit.).

Considering the fact that apart from the necessary constituents such as fats and resins, the paste contained no other raw material of any importance, and that the name of the paste was identical with that of the raw material, there can be no possible doubt about the meaning of w3d in this occurrence, where it can only be understood as malachite, or naturally the corresponding material obtained from other sources as verdigris.

re II C. Similarly it is a well-established fact that the main natural ingredient in the ordinary green pigment of Ancient Egypt was powdered malachite (LUCAS *op. cit.* 396). It was in fact the green most approved of by the Ancients,³ and malachite, verdigris and chrysocolla, have been chemically established as

¹ The specimen examined by LORET and FLORENCE (*op. cit.*) was chrysocolla, another natural ore of copper (LUCAS *op. cit.* 242) frequently found together with malachite, and by the Egyptians probably not terminologically distinguished from it generally. (See, however, II F. 2). For the identification of the classical term chrysocolla and malachite, see CAMPBELL-THOMPSON, *Chemistry* p. 95: "Malachite was the chrysocolla of Plinius."

² When measured in dbn, it was probably the crude mineral, and when measured in ʿrf probably the powder.

³ W. SMITH, *Dictionary of Greek and Roman Antiquities*, 263.

ingredients of Egyptian paint by LUCAS as well as by several others (*Materials* p. 396-97).

It seems, as a matter of fact, to have been the only natural material ever used for green paint or pigment, when this was not obtained artificially from green frit () or by mixing blue frit () with yellow ochre (LUCAS, *loc. cit.*).

It is therefore clear that also in this instance, where *w3d* is used as a pigment and a constituent in ordinary green paint, it can only be understood as that which was its main and only natural raw material, malachite, or verdigris.

re II E. When comparing the therapeutic uses of the different substances of the Ancient materia medica, it must always be remembered that the different ingredients had a much wider range of employment than we should consider natural, owing to the fact that they were not only employed because of their specific effectiveness against specific ailments but just as much because of certain general "theoretical" qualities which they were supposed to possess, such as adstringency, softening, cooling, warming, etc.¹

This gives each of the common drugs a very wide range of employment against a great variety of ailments, and it is therefore dangerous and often impossible to try to identify a drug from its therapeutic use.

Nevertheless it must be permissible in the present case to point out certain characteristic conformities between the use of malachite and verdigris in Ancient medicine, and the use of  in Egyptian medical texts.

PLINY (33.28) as well as DIOSCURIDES² mentions the use of malachite as a remedy for various ailments of the eye, a use

¹ For these qualities or 'virtues' of the medicaments see CELSUS, *de medicina* V 1—17.

² PLINY speaks of chrysocola, and DIOSCURIDES V, 92 about copper rust, verdigris. The chapter has the heading *περί τοῦ σχώληκος*, but his therapeutic remarks are explicitly stated to cover all sorts of greens of copper. That this also includes malachite is clear from the preceding chapter where he speaks about the natural copper rust from the mines, which is certainly malachite, (See BERENDES' remarks in his translation of *materia medica* p. 512).

which is so very characteristic of the employment of 𓆎 in Pap. Ebers. PLINY mentions it as an ingredient of collyres and DIOSCURIDES points out that it has the power to call forth tears (water) in the eyes, which is probably a reference to a similar use as the one mentioned in Ebers 60.4, where it is used to dispel the disappearance or drying up of the water in the eyes (ḥ is used about the disappearance or evaporation of water f. inst. by boiling see Wtb. I 223).

Still more significant is DIOSCURIDES' remark that it is especially useful against boils and malignant growths of the gums, because this is exactly what it is used for EBERS 89.5 (compare also 89.8).

Its use as a purgative is not mentioned by the Greek authors, but PLINY mentions its use as an emetic (33.28).

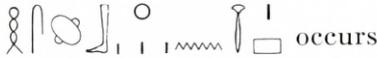
In all these cases malachite is therefore the only natural translation of $\text{w}3\text{d}$ and there is no reason to believe that it should not be translated similarly also in those cases where the context does not at present permit us to prove it.

re II A and B. More uncertain is the identification of $\text{w}3\text{d}$ in those cases in which it is mentioned among the precious stones such as ḥnm.t , ḥr.tjw (amethyst?) and $\text{mfk}3\text{.t}$ (turquoise), because in these cases we cannot be certain that it was not used for other green stones or minerals which the Egyptians would identify with malachite owing to their green colour.¹

However, in those cases in which it occurs in the lists together with $\text{m}3\text{dm.t}$ (galena), the main ingredient in the black eye-paint, and in those cases in which it is mentioned together with other pigments or raw materials for pigments such as ḥnj.t (orpiment) ṣtj (ochre) or db^c (charcoal), we can be absolutely certain that malachite was meant. Even the cases in which it occurs as material for objects do not speak against this identification, as malachite was actually used for the making of beads, amulets, and similar ornaments (LUCAS *op. cit.* 457), although rarely, owing to its being cheap and common.

¹ Compare CAMPBELL-THOMPSON'S remarks (*On the Chemistry of the Ancient Assyrians*, London 1925 p. 94) about the use of the corresponding Assyrian word mušgarru , which as a 'stone' is used for malachite, serpentine, green jasper, (and 'emerald'), of which he considers the latter as a "merchants' garbling" of mušgarru . JENSEN (quoted by CAMPBELL-THOMPSON p. 95) derives the word malachite from $\text{meluh}3\text{a}$, Arabia or Sinai.

re F. 1. As already mentioned, BREASTED's suggestion that  in  should mean powder is improbable because we are told that the stuff must be ground before being used. That wꜣd is malachite seems probable.

re 2. CLÈRE has shown me that  should be read , and that the compound  occurs several times in the rubrics of the *Book of the Dead* (chap. 100/129. LEPSIUS, *Todtb.* LII (129). chap. 133 Nu. Budge, B. of D. 175) and is also found in Edfou (Chassinat, VI 203.3  .

I shall try to show in a separate article that  is the well known material *ἰός σκωληξ* (DIOSCURIDES V 92) or 'aerugo vermicularis' (PLINY 34.28 'scolecia') 'wormlike verdigris', much used in the ancient materia medica.  is related to the word  (Ebers. 51.5) found several times in the same prescription and its variant (Ebers 25.6) with the characteristic determinative , meaning 'worms' (.

3. , where the reading of  is doubtful although the meaning "boat" is clear, has been taken to mean copper rust, verdigris or carbonate of copper from boats, K. B. HOFMAN, *Über Msdm.t*, quoted by LORET and FLORENCE.

4. , where the reading of  is doubtful but the meaning clear, is as the name states ordinary "green of copper" "*vert de gris*", as has already been established by LORET and FLORENCE *op. cit.* p. 161.

5. Owing to the ordinary meaning of  (Wtb. II 347-48)  probably means quite simply "four lumps of malachite".

Before concluding, one apparent exception from the rule of the identity of w3d and malachite must be mentioned.

It is a well-established fact that one of the main uses of malachite in Ancient Egypt was its employment as raw material for the common green glaze and the artificial green frit, (LUCAS *op. cit* 19). As this green frit corresponds to the blue frit which was called ḥsbd.t because its main ingredient was lapis lazuli (ḥsbd) it would be natural if the green frit was also called after its main ingredient in which case its name should be *w3d.t after w3d "malachite".

This is not the case, however, as the well-known name of the green frit is mfk3.tj, called after mfk3.t "turquoise". The explanation is quite simple, however, since it is clear that what the Egyptians wanted to imitate with their green glaze, was most certainly not the common and easily accessible malachite, but the much rarer and much more valuable turquoise. It was therefore quite natural that the glaze should be called after the precious stone which it imitated and not after the cheap raw material, a problem which did not arise with ḥsbd, where the raw material and the stone to be reproduced were identical.

This is also the reason why we are told in the *Book of the Dead* (Chap. CLIX. LEPSIUS, *Todtenbuch*. Bl. 76) that the  sign itself, when used as an amulet should be made of  and not of malachite.

It must also be mentioned that although malachite was very frequently and most commonly used as a source of metallic copper, being the richest in copper of all ores (LUCAS *op. cit.* p. 243) this use is not in any way established by the use of  in the texts. This is probably due to the fact that we know nothing about Egyptian metallurgy from literary sources, and to the fact that in this use malachite was probably included in the ordinary word for copper ore    .

As the result of the foregoing elucidations it would seem, therefore, that the practical employment of the material  as well as all evidence of the meaning of the word from the literary sources justifies the translation malachite or verdigris in all cases.¹

  ,  ,  , $\omega\chi\rho\alpha$, **Ochre.**

DEVAUD has shown in an article published in *Recueil* (39, 1929, 20) that the two orthographic variants   and  , do in fact represent one single word, the occasional substitution of  for  being due to a misinterpretation of the underlying hieratic draft, in which the sign in question (MÖLLER, *Palaeographie* I, II No. 90 and 437) could actually be transliterated either way.

He has also shown that the correct reading is  and points out that the word stj is etymologically connected with   in    "Nubia", and consequently translates "terre de Nubie", tentatively suggesting this to be "la couleur blanche".

The two writings interchange very frequently, also in the present material, in a way which fully corroborates DEVAUD's statement, and shows that they cover one single substance.

We find such parallel passages as                                                                    "with stj." (DÜMISCHEN, *Kalenderinschriften* 45/21) and                                                               (LEPSIUS, *Rit. funeraire*, 134 8/9), and the two spellings inter-

¹ LUCAS *op. cit.* 458 identifies malachite with the word shesmet for which see GARDINER, *Chester Beatty* p. 113, n. 9 and J. E. A. 5. 222 and NEWBERRY, GRIFFITH-Studies p. 320. If *Wtb.* (I 422) is right in identifying    with Gebel Zebara, $\Sigma\mu\alpha\rho\alpha\gamma\delta\omicron\upsilon$ $\delta\rho\omicron\varsigma$, this would also support the identification, since the original meaning of *smaragdus*, as we have seen was malachite, (*mušgarru*).

change in the ordinary lists of pigments f. inst. Karnak  corresponding to Luxor   ¹ *Wörterbuch* reads stj in accordance

with DEVAUD and translates "Ein mineralischer Stoff aus Nubien".²

In the discussion about the rendering of the sign it seems to have been overlooked, however, that the demotic form of the word gives the final proof of its reading by the spelling stj.³ The hieroglyphic writing with  should therefore be considered an erroneous, or at any rate an incorrect rendering of the hieratic sign, which in this case should always be rendered .

The general nature of the material involved is determined by the fact already mentioned, that it is found in the lists enumerating the different raw materials for paints and pigments such as lapis lazuli, charcoal, and orpiment, and it is very often found in the texts as an ordinary material used in writing or painting.

A couple of examples illustrating the latter use have already been quoted above, and several others are found: *Todtb.* ed.



¹ See the accompanying collection of lists of pigments p. 26-27.

² The original reading was *hn.tj* BRUGSCH, *Wörterbuch* (III 1113) and GARDINER, *Pap. Koller* p.41 note 14. *Literary Texts of the New Kingdom* I Leipzig 1911.

³ *The Demotic Magical Papyrus* ed. GRIFFITH 29/28, Vs. 22/7, 23/4 (N.B. not 24/ as the index has it). GRIFFITH translates "stj-stone", but it is beyond any doubt the same word as here. 29/28 and 22/7 it is called stj n t3 nhs, "stj from Nubia", and it is used as an ingredient in an eye paint, just as we find our word stj used in *Pap. Ebers* (61.9, 62.2.) In the last instance it is called stj stone from Syria (*h3r*), and it is used being smeared on one foot, while the other is smeared

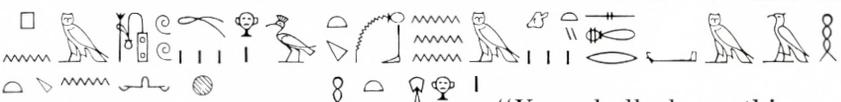
with clay (.

⁴  which does not occur elsewhere can hardly be taken as "pure stj" in a technical sense, considering the textual variants, it must mean

ritually pure (*Pap. Nu* ed. BUDGE has  "written with stj on a clean place"). The actual picture is found in the vignette NAVILLE I CXLIV.

 "To recite over the boat of Re, drawn with stj (in a) clean place. Having placed the picture of the deceased in front of it, you shall paint mskt.t on his right, and m'nd.t

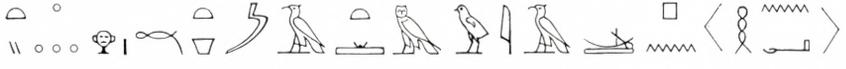
on his left side". *Todtb. Lepsius* 125/67. 



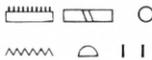
"You shall draw this representation on a clean brick with stj, gathered in a field on which no horse has trodden".

Ib. 134.16: 



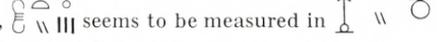
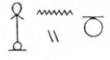
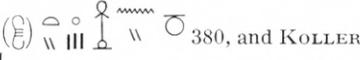


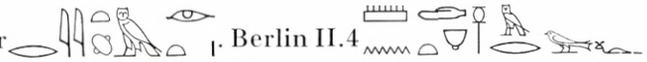
"To recite over Horus, standing with the white crown on his head and Atum, Schu, Tefnut, etc. painted with stj on a new pot in this boat, together with the picture of the deceased" (who is not standing in, but beside the boat).¹

It is also significant for the general meaning of the word that it is continually mentioned together with  which undoubtedly is also some sort of clay. This is very often the case in the medical texts, but also e. g. in HARRIS I, where the two words occur twice only, and in both cases together (65.a.3, 74.2).²

An ostracon from Leningrad (Eremitage 2973 publ. ČERNÝ, *Archiv Orientalni* III, 1931. 395) to which ČERNÝ has drawn my

¹ In this case the actual picture is found on Plate CXLVII in vol. I of NAVILLE's edition. Other references for the use of stj as a writing- or painting material is *Pap. Leyden* (ed. LEEMANS) 347 12,9, and *Ostracon Cairo* 25247 (quoted by GARDINER).

² Here as well as in *Pap. Koller* 4.3,  seems to be measured in 
 HARRIS has  380, and KOLLER  see Devau's article p. 24.

ib. 62.12.16. dr  Berlin II.4

EBERS 95.7 for the breast. London 15.15 

EBERS 62.8 dr  (together with mnšt) ib. 62.12

(mnšt). EBERS 50.18 

HEARST 4.15.16. dr . EBERS 50.3, 7, 10. dr 

. EBERS 15.20  ib. 14.19. EBERS

43.12 dr šnc. EBERS 44.14, 45.8.11 dr . HEARST

6.12, 7.3.8. EBERS 78.5.11, 12, 13  (with mnšt).

HEARST 12.4 (mnšt). HEARST.12.1 EBERS 79.1 

 (mnšt). EBERS 78.19,  HEARST 12.8,

12.14, 15, HEARST 12.6, 7, 16, 17. ib. 13.2. EBERS 64.7. 

  HEARST 2.7. EBERS 44.11, 45.18,21, 45.12,

Berlin 10.3 to treat the heart.  HEARST IV.5 to let the

heart accept bread. EBERS 51.8  EBERS

85.19, 20, 86.1, 2.  EBERS 89.2, 4, 5, 7, 11, for

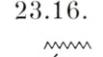
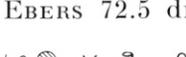
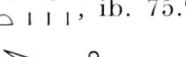
the teeth.  EBERS 94.2 to replace the uterus, ib. 95.22 for

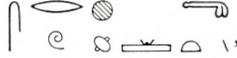
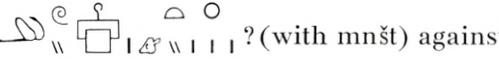
the vulva. HEARST 4.8  ib. 4.12 dr 

EBERS 41.18 for the  Berlin Vs. II,11; 

EBERS 27.5 dr  (prob.  with mnšt) EBERS

23.16. EBERS 72.5 dr.  ib. 75.9 

  EBERS 55.8, 14  EBERS

79.12, 15, 18 , ib. 92.17. dr 
 Hearst 2.13. šrwḥ gs ḥb.tj. EBERS 67.10 
 EBERS 56.5 ? (with mnšt) against .

It will be seen that generally speaking the therapeutic use of the substance is not very conclusive in itself, owing to the wide and loose application of the drug, but a comparison between the use of stj and the other pigments in the medical texts will show that they are to a great extent used for the same ailments and very often together, in the same prescriptions. This tends to show that these closely related materials were also from a therapeutic point of view regarded as belonging to a defined group with identical medical qualities.

Only one characteristic application of stj should be mentioned from Ebers 67.10, where it is used for the liver, because this use is attested for Sinopic earth in *Dioscurides materia medica* (V, 111 in *Berenides'* edition).

Considering that we are dealing with a pigment, the fundamental background for establishing the nature of its raw material must necessarily be to ascertain its colour.

As far as I am aware, we have no direct evidence about this, and some scholars have considered it to be red¹ and others yellow², or white.

From the passages quoted from the *Book of the Dead* we get indirect evidence, however, in those cases in which the vignettes are preserved.

I have not had any opportunity to examine the vignettes from the two papyri quoted above, but similar representations from other coloured drawings in other copies of the *Book of the Dead* show that the boat of Re, which we are told should be painted with stj, is yellow, and so are in several cases the figures painted in the boat.³

This is in itself sufficient to establish that stj must be considered

¹ GARDINER *op. cit.* 41 note 14. DEVAUD in his above-mentioned article enumerates the various translations.

² DARESSY, *Ostraca*, Cat. Gen. I No. 25247 p. 64.

³ See f. inst. *Pap. Anhai* ed. BUDGE pl. 6 and also ib. pl. 8, where the gods in the boat are partly yellow.

a yellow substance, which limits the possibilities as to the nature of its rawmaterial considerably.

LUCAS has shown that only two natural yellow pigments were used by the Egyptians, one being yellow ochre and the other orpiment (*Materials* II 399), of which the former is a natural oxide of iron (ib. 396) mixed with clay and the latter a natural sulphide of arsenic (ib. 399).

Both these materials have been chemically established as ingredients in Egyptian paints, and we have seen that stj is undoubtedly a clay or argil. Considering that, in certain cases at any rate, its yellow colour can be established, the natural consequence is to identify it with yellow ochre, an identification which was proposed already long ago by DARESSY,¹ but has never gained the general acceptance it deserves. As for the therapeutic use of the material, we have already seen that DIOSCURIDES recommends Sinopic clay² for the liver (cf. EBERS 67.10 No. 36 in the list above), but his general information about the medical use of the ochres is too vague to be of any real help: "Er (the ochre) hat adstringierende, Faulniss machende Kraft, vertheilt Entzündungen und Geschwülste" (V 108, in BERENDES' ed.).

PLINY is more explicit and there is undoubtedly a marked concordance between his information about the medical use of ochres³ and the corresponding use of stj.

Besides its ordinary astringent and mollifying qualities—for which compare the examples quoted under the heading 1 and 2 in the above list—he mentions some very characteristic uses: "contra hulcera in humere sita, veluti, oris sedis," which has a direct parallel in EBERS 27,9 (No. 1 whd.w m r). He mentions its use as a clyster, for which compare EBERS 27,20 31,12 (No. 4), and its use against different ailments of the eyes (No. 7, 8, 9, 10 above), and he recommends it against snake bites, and as an

¹ *Cat. Gen.* I p. 64, where  is found on an ostrakon (no. 25247) together with such pigments as e. g. lapis-lazuli, and translated by "ochre jaune". GARDINER has also recognised it as some sort of clay in his edition of *Pap. Koller* mentioned above. In *Pap. Brit. Mus.* IIIrd Ser. II. 18 n. 5 he has "ochre(?)", while EDGERTON-WILSON, *Hist. Records* 102. 15 a has 'red pigment(?)'.

² Irrespective of their colour, we can consider the different ochres as a unity seen from a medical point of view, and the Sinopic clay and rubrica of PLINY and DIOSCURIDES are undoubtedly red ochres (LUCAS *Materials*³ p. 398). Also PLINY gives the medical qualities of the different ochres under one heading (35.16 in LITTRÉ's edition): "omnis autem rubrica siccata," etc.

³ 35.13 and 14 in LITTRÉ's edition.

antidote (cf. No. 33 above and also No. 21, as bites by human beings were considered poisonous in Antiquity).

It will be admitted that this concordance in the therapeutic use of the two materials is too close to be accidental, and the translation 'ochre' is therefore definitely supported by the evidence of the medical texts.

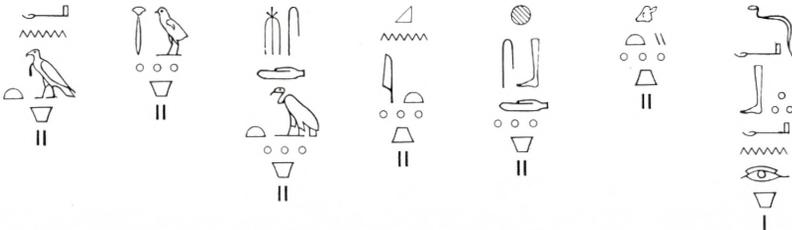
Finally it is also supported from what we know about the provenance of ochres in Ancient Egypt, about which LUCAS states that they are found principally near Aswan, and in the oases of the western desert (*Materials*,³ p. 269) as we have seen that the Nubian origin of Egyptian ochre is expressed in its very name, which is related to the word for Nubia, and the addition of n t' nhs "from Nubia", added to the word stj in the Demotic text quoted above.

It would therefore seem that all evidence supports DARESSY'S proposal, and that stj should always in correct renderings be translated as 'ochre'.

With regards to the colour it must be remembered, however, that ὤχρα covers a fairly wide range of colour nuances from yellow and brown towards red.¹ The same was probably the case with stj, which seems to denote a consistency rather than a defined colour. It is therefore undoubtedly used not only about the bright, canary coloured variety of the material but also about the dull-brown shade very frequently found in the actual paintings (LUCAS, *Materials*¹, 144).

Lists of pigments and painting materials.

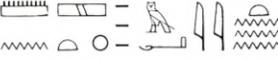
I. Karnak (WOLF, *Das schöne Test v. Opet*. (v. Sieglin Expedition, Leipzig 1931 Bd. V).

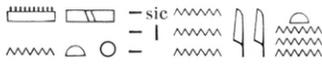


¹ PAULY-WISSOWA (1937) XVII 2, p. 1772, mentions ὤχρα as: "Die gelben bis bräunlichen Eisenoxydverbindungen" used as pigments by the Ancients.

ib. 57.14 dr  m irtj. ib. 63.1 dr . ib. 57.18 dr . ib. 17.18, 59.15 dr  m irtj. 62.12, 13, 16 dr . ib. 62.8 dr  m irtj. 63.9 phr. t (phr.t) n irtj. 63.8  m irtj. ib. 67.21 69.131?) . ib. 69.8 . London 15.11  ^{sic} . EBERS 70.11  London 14.3  EBERS 78.13.16.  HEARST XI.17, XII.4.  HEARST 12.11, 17, 13.2 , HEARST 13.5,  HEARST 13.9  EBERS 79.1 dr  m db^c.w. EBERS 91.2  92.5. . EBERS 27.7. . EBERS 24.8 . EBERS 43.20 dr . EBERS 63.5 dr . EBERS 64.16, 19. 65.7 dr  m tp. EBERS 87.16 dr . EBERS 80.7, 83.21, 83.7  ih.t nb.t. EBERS 88.9 . EBERS 92.8, 15 dr . HEARST XI.9 . London 3.6 .

The word is found in the following stock phrases:

- (1)  London 10.13, probably against the unidentified disease , corresponding to

- EBERS 64.2, where  is used to prevent a hair from growing into the eye.
- (2)  HEARST 16.6 used together with other ingredients in a prescription against 'bites of pigs', and corresponding to  from Edfou quoted without further reference in BRUGSCH's *Wörterbuch* II 665.

A comparison will show, however, that mnš generally speaking is used in exactly the same cases as other clays, especially stj, which is yellow ochre.

In papyrus London 3.6 it is used in a prescription over which an incantation against the obscure ailment  should be recited, while the following incantation of the text which is used against the same illness should be recited over  and  and ib. 10,11-13 we find that a spell against  is to be recited over mnš.t, while the preceding spell against the same illness should be recited over  .

It will be seen that this continual connection between mnš.t and other materials of an earthy or clayish nature makes it pretty obvious that it belongs to the same category of materials itself.

Most significant, as already mentioned, is its almost constant connection with yellow ochre (stj), together with which it is found in a great many prescriptions, and also in *Papyrus Harris* I, where it occurs only twice, (63 a.3. 74.2) and in both cases together with stj.

BRUGSCH explains the word in his *Wörterbuch* (II 665) as "eine Art von Erde, deren man sich als Farbstoff beim Mahlen und Schreiben bediente."

He establishes a connection between mnš.t and Coptic **μερυϣ**, **μρωϣ**, **μρωϣ**, and **πρωϣ**, which he translates minium, a translation which WRESZINSKI has adopted and uses f. inst. in his edition of the papyrus from London (e. g. No. 28 "Mennige"), an identification which is not possible, however, as minium was probably never used as an ingredient in Egyptian paint until Roman times.¹

The etymological relations between mnš.t and the Coptic words **μερυϣ** and **πρωϣ** is not quite so easily established, however, as would appear from BRUGSCH's and WRESZINSKI's identifications.

There can be no doubt that Coptic **πρωϣ** is identical with the word prš found in the Demotic magical papyrus, and by GRIFFITH translated by "minium", "red lead" in the *Index* (No. 310), but μίλτος in the actual text (V,4. p. 44). The word is used about lamps which must not contain prš when used for magical purposes, a statement made quite clear by GRIFFITH himself by his reference to the corresponding Greek expression ἀμίλτωτος.

This evidence makes the meaning of prš quite clear and there can be no doubt that it means red ochre (μίλτος), just as its Coptic equivalent **πρωϣ** (CRUM, 269 b).

The etymological connection between prš and Coptic **μερυϣ**, **μρωϣ**, which means to be red or yellow (CRUM, 183 b), and their mutual relation to mnš is uncertain and obscure, however.

That **μρωϣ** actually seems to have some connection with **πρωϣ**, at any rate as far as their meaning is concerned, is made probable by the fact that we find **μρωϣ** rendered as **δογαν κφρωϣ** in parallel texts (CRUM *loc. cit.*).

But ČERNY points out that it does not seem possible to derive **πρωϣ** from mnš, because the change of m into p would be unparallelled, and it is also difficult to establish a direct connection between mnš and **μρωϣ**, because LACAU has shown (*Recueil Champollion* 721) that Coptic r can only originate in Old-Egyptian n when immediately followed by m in an unaccentuated syllable.

But on the other hand he points out that if we concede that **μρωϣ** is actually derived from mnš, then we shall have to consider it a rule that this change could also take place before **ϣ** in an

¹ LUCAS, *Materials* p. 414, "the use of minium (red lead) in Egypt is very unlikely before Roman times."

accented syllable. If we apply this rule to *prš*, this word might be derived from a **pnš*, and in an ostracon from Strassbourg (H 41) copied and supplied by ČERNÝ we do actually find a

word  in one of the usual lists of pigments, but to obscure and confuse the picture even more, at the place where we should expect .

It will be seen that in spite of the linguistic difficulties which cannot be solved at present there is quite a lot of circumstantial evidence which would make an etymological connection between these words probable.

However, as long as we cannot establish its nature properly, we shall have to consider the three words separately, and in the present case confine our study to the textual evidence concerning the use of *mnš*.

We have already seen that the positive information obtainable from the meagre material is that the substance in question is of a clayish nature, that it is used as a pigment as well as for therapeutic purposes, and that it occurs in very close connection with yellow ochre. As far as I can see, only one natural deduction can be drawn from these facts, viz. that we are dealing with red ochre.

We shall therefore see how our general information about this substance corresponds to the use of the word *mnš* in the texts.

LUCAS tells us that red ochre is a naturally occurring red oxide of iron (*Materials* 3rd ed. 104), and that it was the only red pigment used in Ancient Egypt until very late.

Already from predynastic times several red pigments have been chemically established to be red ochre,¹ which was used for painting tombs and by scribes in writing, and the actual substance of which has been frequently found in graves and on palettes (LUCAS *op. cit.* 398-99).

It occurs plentifully in Egypt, mainly at Aswan and in the Western oases, a provenience which corresponds very well to what the Dendera text quoted above tells us about *mnš*.

¹ It must be stressed, however, that although the red ochre used was generally the material as found naturally, it could also be made by heating yellow ochre, and it is in most cases impossible to distinguish this artificial red from the natural substance (LUCAS, *op. cit.* 398-99).

DIOSCURIDES tells us that the Egyptian red ochre was considered among the best (V 112 in BERENDES' ed.) and PLINY (35.13-15) as well as VITRUVIUS (VII 7.2.) mentions the red ochres of Egypt, PLINY under the name of the Egyptian clays sinopis and rubrica.¹

We have already seen that the therapeutic use of mnš is not very conclusive in itself, but it corresponds in a general way to DIOSCURIDES' information about μίλτος (V 112 in BERENDES' translation) "Er har austrocknende, hautbildende, adstringierende Kraft," etc.), and if mnš could actually be regarded as red ochre, it would also explain its constant connection with stj (yellow ochre), as well as its connection with other clayish substances.

As for the first of the two compounds , WRZINSKI translates them as two separate words "mennige und urin", apparently due to the stroke which separates them in EBERS.

It seems more simple, and in fact more natural, to translate "moist mnš" in both cases, the more so as  'fly's dung' is the only other ingredient mentioned in the first prescription, and mnš is used alone in the second one, and said to be put directly on the eyelid, so that a moistening of the material before its application, would be not only natural but almost necessary to make it stick.

The ailments against which it is used in these two cases, do not permit us to draw any conclusions about the nature of mnš itself, but the application of red ochre upon an epilated eye-lid would be very natural, owing to the astringent and slightly caustic qualities of it.²

 is translated by BRUGSCH as "grüne Farberde", and by WRZINSKI as "frische Mennige", but to understand its real meaning we shall probably have to consider DIOSCURIDES' information that, before being used, the ochres were generally "burnt and washed as Kadmia" (V. 108 in BERENDES' ed.).

This means that they were burnt to make their powder finer,

¹ For the identification of sinopis and rubrica with red ochre see LUCAS p. 398.

² For the caustic properties of ochre see CELSUS, *de medicina* V 8.

and washed in vinegar in an elaborate process, which he describes in the chapter about Kadmia (V. 84), to clean them.

Mnš.t wꜣd.t would therefore probably mean the natural ochre used directly as it was found, in contrast to the refined product.

Considering the facts thus established, that mnš was used (1) as a pigment and a writing material, (2) that it must be of a clayish nature, (3) that it comes from the western oases, (4) that it is used together with other clays in medicine, (5) that it is especially connected with yellow ochre, (6) that red ochre was a common and well-known substance all over Ancient Egypt, (7) that we do not know the Egyptian name of this material, it will be admitted that this evidence very strongly supports the

identification of  and μίλτος, and that red ochre therefore is the only natural translation of .

It must be admitted, however, that the Coptic name of this substance was $\overline{\text{nhp}}\overline{\text{w}}$ and that the connection between the words

$\overline{\text{nhp}}\overline{\text{w}}$ and  remains obscure.

, ἀρδενικόν, **auripigmentum, orpiment.**

The word which the *Wörterbuch* (V. 52) translates "Ein mineralischer Stoff von gelber Farbe" occurs to the best of my knowledge for the first time in one of the lists from the Kahun

papyri (GRIFFITH pl. XX No. 38) as  measured in , and left untranslated by GRIFFITH (p. 51).

¹ Attention must be drawn to a curious coincidence, which seems to support the identification of mnš.t and μίλτος. It is a well established fact that a special type of boats or vessels were in Greek called μιλτεῖον, with a name derived from the material, because these vessels were mainly used for its storing and transportation (LIDDEL and SCOTT 1932, 1134 a). In Egyptian we find in exactly the same way a type of boats called , a name which is undoubtedly closely related to the word for ochre, . Probably these boats were also originally intended for the transport of the ochre and retained their name also when used for other purposes.

This material,—the mineral of which, as used by the Egyptians, was not poisonous (LUCAS, p. 400),—has been established by chemical analysis as a yellow pigment on various objects, and mural paintings, and the actual raw material was found in a linen bag in the tomb of Tut-ankh-Amun.¹

We are also told (ib.) that its use in Egypt cannot be traced back earlier than the eighteenth dynasty, which tallies very well with its occurrence in the texts.

It does not seem to have been found naturally in Egypt, which is so far astonishing, as it is generally found together with gold and silver ores,² and it is worth mentioning that the periplus directly states that it was an Egyptian export article, so that it seems to have been procured locally in antiquity.³

We shall see that its connection with wt-jb ,⁴ becomes a support for its connection with orpiment as the former with some probability can be identified with sandarac, the other arsenic compound of antiquity.

As seen from an etymological point of view there is hardly any doubt that the word $\begin{matrix} \triangle \\ \text{~~~~~} \end{matrix} \begin{matrix} | \\ | \\ | \end{matrix} \begin{matrix} \circ \\ | \\ | \end{matrix}$ as such must be connected with the well known word $\begin{matrix} \triangle \\ \text{~~~~~} \end{matrix} \begin{matrix} \circ \\ \text{~~~~~} \end{matrix} > \bar{\text{R}}\bar{\text{U}}\bar{\text{U}}\bar{\text{E}} : \text{KEM}$ "to be fat".⁵

But whether this word in itself originally had an affinity with a yellowish colour, which was responsible for its being used as the name of orpiment, or whether its well-established use for "yellow" was a secondary development dependent on the colour of this material, is impossible to decide.⁶

¹ LUCAS *op. cit.* p. 400.

² THEOPHRASTUS, *de lap.* LXXI.

³ I owe this reference to Dr. EBBELL, who several years ago, when he heard that I was collecting materials on Egyptian pigments, was kind enough to send me some slips with notes and references, all of which in all essentials corroborated my own materials.

The references for which I am indebted to Dr. EBBELL, have been acknowledged where they occur.

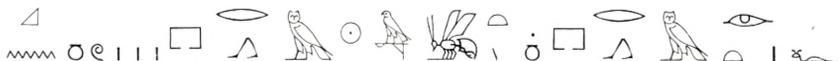
⁴ Compare the separate article on wt-jb .

⁵ Cf. DEVAUD's remarks on knj , $\bar{\text{R}}\bar{\text{U}}\bar{\text{U}}\bar{\text{E}}$ and $\text{KIOOY} = \text{πίων}$, *Rec.* 39, 158.

⁶ A curious parallel for the connection between the word for orpiment and a word for fat, is found in CHASSINAT's commentary on the Coptic medical text from Meshaiikh (*Mémoires* 32 (1931) p. 162—63, LV. 109). The usual word for orpiment in this text is the Greek word $\text{αρσενικον} : \text{αρσενικον}$, but in the passage quoted above, it has been replaced by the word ψαζω , which CHASSINAT identifies with Arabic شحم "graisse", "être gras", and explains as a "Geheim-name" for sulphide of arsenic, which is orpiment.

And the fact that the word in itself did suggest the meaning of fat as well as of yellow, makes it impossible to exclude the possibility that it is not in certain cases used for other substances with the corresponding colour and consistency.

This may be the case f. inst. in *Pap. Boulaq* No. 3, 8. 8-9:¹



“the $\kappa\eta\omega$, which issues from Re’, and ? the honey which issues from his eye”, where the translation orpiment is not very satisfactory owing to the parallelisation with the word honey, and where BRUGSCH translates “butyrum”.

The possibility exists, however, that we should quite simply translate with *paralellismus membrorum* or ordinary apposition, “the yellow stuff which issues from Re’ (i. e.) the honey, which issues from his eye”, in which case the honey would quite simply and very appropriately be called “yellow”.

The medical use of the substance of which only the very inconclusive example quoted above is found, does not help us in the identification in itself. But orpiment was a remedy well-known in the classical *materia medica*, where it is constantly mentioned together with sandarac by e. g. PLINY under the name of *arsenicum* (34. 56.1 in LITRE’S ed.), by DIOSCORIDES (V. 120. BERENDES’ ed.), who states: “Es hat ätzende. adstringierende und vernarbende Kraft”, under the name of ἄρσενικόν, and by CELSUS (*de medicina* V. 5), where it is mentioned among the cleansing substances as ‘*auripigmentum*’.

In all these cases it is considered together with sandarac, and we are explicitly told that the two substances have the same therapeutic properties.² This is important because we shall see that the therapeutic use of $\mathfrak{z}\omega\tau\text{-j}\mathfrak{b}$ supports its translation as “sandarac”, which again, although indirectly, supports the translation of $\kappa\eta\mathfrak{j}$ as orpiment, owing to the close connection between the two materials.

¹ DEVAUD’S references *Rec.* 39.23.3 seem to have been entirely misprinted. He gives *Pap. Boulaq* 3,8,19; 9,8—9, which should probably be read *Pap. Boulaq* 3 page 8, 8—9, (Tom. I pl. 13 in MARIETTE’S edition), and 9.10 and 12 (Tom. I pl. 14).

² PLINY 34.56.1: “et arsenicum ex eadem est materia” (as sandarac) and CELSUS V. 5 (Loeb. ed. *Spencer* II.6): “Purgant: auripigmentum, quod arsenicon a Graecis nominatur (huic autem et sandaracae in omnia eadem vis).

We are left with the meagre information that its place in the lists makes it probable that it belongs to the pigments, that it has a close relationship to the word ḳnj.t , which is orpiment, and that it is found in the medical texts in the description of a remedy against cough, where it is used as an inhalant. By a rare and unexpected stroke of luck, however, the therapeutic evidence seems for once important and conclusive.

It has already been pointed out elsewhere in the present study that owing to the widespread, and according to our conceptions, unsystematic use of the different drugs in Egyptian therapy, it is methodically dangerous to let their therapeutic use play too great a part in their identification.

This is naturally the more so when we have only one example of the connection between a certain drug and a specific disease, as in the present case.

Nevertheless, we shall see that for once the therapeutical evidence seems conclusive enough to permit an identification all by itself owing to the special information regarding the use and application of the substance.

We have seen in the article about ḳnj.t , that another closely related compound of arsenic, the red sandarac ($\sigma\alpha\nu\delta\alpha\rho\acute{\alpha}\chi\eta$) or realgar, had a widespread use in antiquity.¹

If, however, we consider the therapeutic use of this substance as related in the *materia medica* of DIOSCORIDES (V. 120. p. 531 in BERENDES' ed.) we find a striking parallel to the passage from *Papyrus Ebers*, because we are explicitly told that sandarac is used "mit Harz als Räucherung gegen alten Husten, indem der Dampf durch ein Rohr in den Mund eingezo-gen wird."

It will be admitted that this in itself would be sufficient to establish a deciding proof of the connection between ḳwt-jb and sandarac, but it is further supported by the already established

¹ It must be realised that the word sandarac was used in antiquity to designate quite a variety of substances, all of which have been enumerated by CHASSINAT in his edition of the Coptic medical papyrus (p. 82). There is no doubt, however, that the original meaning of the word was to designate the substance which we should call the red sulphide of arsenic.

This is evident from CAMPBELL-THOMPSON'S remarks (*Chemistry* p. 43) where he explains the origin of the word as a "merchant's garbling" of Akkadian ṣindu-arqu , "yellow paint", which originally was the name of orpiment. Owing to their close relationship—their main external distinctive was their colour—the two substances were never kept strictly apart, and the name of one was often used for the other. See the quotations from PLINY and CELSUS under ḳnj.t note 16.

connection with ḳnj.t , which becomes natural on the background of the natural relationship between the two materials orpiment and sandarac.

That ʔwt-jb should be explained directly as ḳnj.t is also intelligible owing to the fact that the two materials were never kept strictly apart in antiquity, where the name used for the material in each case would depend on the colour nuance of the sample in question.¹

As in ancient Egypt orpiment seems to have been the commoner of the two varieties, it is only natural that the rarer sandarac should be explained by its name.

It must be mentioned, however, that, as far as I know, we have no direct evidence for the use of sandarac as a pigment in Ancient Egypt.

LUCAS does not mention it,² and nobody else seems to have found it anywhere as an ingredient in the red paints of Egypt.

We have seen that the ordinary red pigment was red ochre, and LUCAS quotes BERTHAUD for having found the red colour on certain Egyptian palettes to be minium, which is red lead. This substance, however, was probably never used in Egypt until a very late date—probably not before Roman times—(LUCAS, *op. cit.*) and therefore it cannot have anything to do with the word ʔwt-jb occurring in the texts as early as about the eighteenth dynasty, significantly enough about the same time as ḳnj.t .

In spite of this deplorable lack of practical, chemical evidence, it will be seen, however, that we have conclusive material to corroborate EBBEL's original proposal from the vocabulary of his translation of papyrus *Ebers*,³ and to assert that sandarac is the only natural translation of ʔwt-jb , the literal translation of which would probably be "delight", referring undoubtedly to the bright and cheerful colour of the material.

¹ Compare Arabic *zarnīḥ aṣṣar* = ἄρσενικόν, and *zarnīḥ aḥmar* σανδαράκη. BOISSAC, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* p. 851, considers the word σανδαράκη as "un emprunt asiatique" and refers to Sanskrit *candra-rāga*, "ayant l'éclat de la lune". Compare, however, CAMPBELL-THOMPSON's etymology quoted above. CHASSINAT (*op. cit.* p. 83) quotes BERTHELOT (*Hist.* II 129) for the fact that the word *sandarac* may occasionally be used for red as well as for yellow arsenic.

² According to modern terminology he uses the word *sandarac* only to denote a resin obtained from *Tetraclinis articulata*, which was probably unknown to the Egyptians (*Materials* p. 371).

³ In the text he translates 'orpiment?'

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser

(Dan. Hist. Filol. Medd.)

Bind 29 (kr. 34.50)

kr. ø.

1. HAMMERICH, L. L.: Clamor. Eine rechtsgeschichtliche Studie. 1941 12.00
2. SANDER-HANSEN, C. E.: Der Begriff des Todes bei den Ägyptern. 1942 2.50
3. BIRKET-SMITH, KAJ: The Origin of Maize Cultivation. 1943 4.50
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le premier chapitre du Vendidad et l'histoire primitive des tribus iraniennes. 1943..... 6.50
5. HANSEN, AAGE: Stødet i Dansk. 1943 9.00

Bind 30 (kr. 39.50)

1. WESTRUP, C.W.: Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain. 1943 6.00
2. PEDERSEN, HOLGER: Zur Tocharischen Sprachgeschichte. 1944 3.00
3. BUSCHARDT, LEO: Vṛtra. Det rituelle Dæmondrab i den vediske Somakult. 1945 10.00
4. PEDERSEN, HOLGER: Lykisch und Hittitisch. 1945. Zweite Auflage 1949 8.00
5. JØRGENSEN, PETER: Über die Herkunft der Nordfriesen. 1946.. 16.00

Bind 31 (kr. 57.50)

1. BOCK, KARL N.: Mittelniederdeutsch und heutiges Plattdeutsch im ehemaligen Dänischen Herzogtum Schleswig. Studien zur Beleuchtung des Sprachwechsels in Angeln und Mittelschleswig. 1948. 24.00
2. WESTRUP, C. W.: Notes sur la sponsio et le nexum dans l'ancien droit romain. Le nouveau fragment des Institutes de Gaius. 1947 2.00
3. HAMMERICH, L. L.: Laryngeal before Sonant. 1948..... 12.00
4. ERICHSEN, W.: Eine ägyptische Schulübung in demotischer Schrift. 1948 3.50
5. JOHANSEN, J. PRYTZ: Character and Structure of the Action in Maori. 1948 7.00
6. HATT, GUDMUND: Asiatic Influences in American Folklore. 1949 . 9.00

Bind 32 (kr. 46.00)

1. KABELL, AAGE: Don Pedro. 1949..... 8.00
2. NEUGEBAUER, O.: The Astronomical Treatise P. Ryl. 27. 1949... 3.00
3. LITTMANN, ENNO: Mohammed im Volksepos. Ein neuarabisches Heiligenlied aufgezeichnet, herausgegeben und übersetzt. 1950. 8.00
4. HAMMERICH, L. L., und JUNGBLUTH, G.: Der Ackermann aus Böhmen. I. Bibliographie; Philologische Einleitung; Kritischer Text mit Apparat; Glossar. 1951 15.00

	kr. ø.
5. PEDERSEN, HOLGER: Die gemeinindoeuropäischen und die vorindoeuropäischen Verschlusslaute. 1951	2.00
6. BECH, G.: Grundzüge der semantischen Entwicklungsgeschichte der hochdeutschen Modalverba. 1951	3.00
7. RUBOW, PAUL V.: Hamlet og Boghandlerne. 1952	1.00
8. BIRKET-SMITH, KAJ: The Rice Cultivation and Rice-Harvest Feast of the Bontoc Igorot. 1952	6.00

Bind 33 (kr. 44.50)

1. BLINKENBERG, ANDREAS: Le problème de l'accord en français moderne. Essai d'une typologie. 1950	12.00
2. FRIIS, AAGE: Kong Oscar II's Forhold til Danmark, det nord-slesvigske Spørgsmaal og danske Venner. 1950	1.50
3. STEN, H.: Les temps du verbe fini (indicatif) en français moderne. 1952	20.00
4. WESTRUP, C. W.: A Near-Kin within the Kin. A Comparative Study. 1952	3.00
5. RÆDER, HANS: Ein Problem in griechischer Syntax. Die Verbindung der Partikel <i>ἄν</i> mit Futurum. 1953	2.00
6. PALLIS, SVEND AAGE: Early Exploration in Mesopotamia. With a List of the Assyro-Babylonian Cuneiform Texts Published before 1851. 1954	6.00

Bind 34 (kr. 62.00)

1. TOGEBY, KNUD: Mode, aspect et temps en espagnol. 1953	12.00
2. JØRGENSEN, PETER: Zum Schleswiger Niederdeutsch. Kritik und Forschung. 1954	15.00
3. JACOBSEN, ERIC: Die Methamorphosen der Liebe und Friedrich Spees »Trutznachtigall«. Studien zum Fortleben der Antike I. 1954	25.00
4. IVERSEN, ERIK: Some Ancient Egyptian Paints and Pigments. A Lexicographical Study. 1955	7.00
5. RUBOW, PAUL V.: Shakespeares Ungdomsstykker. 1955	3.00

Bind 35

(uafsluttet/en cours de publication)

2. BECH, GUNNAR: Studien über das deutsche verbum infinitum. 1955	20.00
---	-------

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser, bind **34**, nr. 5

Dan. Hist. Filol. Medd. **34**, no. 5 (1955)

SHAKESPEARES
UNGDOMSSTYKKER

AF

PAUL V. RUBOW



København 1955

i kommission hos Ejnar Munksgaard

DET KONGELIGE DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB udgiver følgende publikationsrækker:

L'Académie Royale des Sciences et des Lettres de Danemark publie les séries suivantes:

	Bibliografisk forkortelse <i>Abréviation bibliographique</i>
Oversigt over selskabets virksomhed (8°) (<i>Annuaire</i>)	Dan. Vid. Selsk. Overs.
Historisk-filologiske Meddelelser (8°)	Dan. Hist. Filol. Medd.
Historisk-filologiske Skrifter (4°) (<i>Histoire et Philologie</i>)	Dan. Hist. Filol. Skr.
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser (8°)	Dan. Arkæol. Kunsthist. Medd.
Arkæologisk-kunsthistoriske Skrifter (4°) (<i>Archéologie et Histoire de l'Art</i>)	Dan. Arkæol. Kunsthist. Skr.
Filosofiske Meddelelser (8°) (<i>Philosophie</i>)	Dan. Filos. Medd.
Matematisk-fysiske Meddelelser (8°) (<i>Mathématiques et Physique</i>)	Dan. Mat. Fys. Medd.
Biologiske Meddelelser (8°)	Dan. Biol. Medd.
Biologiske Skrifter (4°) (<i>Biologie</i>)	Dan. Biol. Skr.

Selskabets sekretariat og postadresse: Dantes plads 5, København V.

L'adresse postale du secrétariat de l'Académie est:

*Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab,
Dantes plads 5, København V, Danmark.*

Selskabets kommissionær: EJNAR MUNKSGAARD's forlag, Nørregade 6, København K.

Les publications sont en vente chez le commissionnaire:

EJNAR MUNKSGAARD, éditeur, Nørregade 6, København K, Danmark.

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser, bind **34**, nr. 5

Dan. Hist. Filol. Medd. **34**, no. 5 (1955)

SHAKESPEARES UNGDOMSSTYKKER

AF

PAUL V. RUBOW



København 1955

i kommission hos Ejnar Munksgaard

Printed in Denmark.
Bianco Lunos Bogtrykkeri A/S.

FØRSTE KAPITEL
»JULIUS CÆSAR«

I.

Det historiske Skuespil om Cæsar og Brutus hører til de lettest tilgængelige af Shakespeares Dramer. Selv Folk som ellers finder Digteren for højtravende og skruet og teatralsk, plejer at have noget tilovers for den lille Tragedie, der er let læst — og noget vanskeligere at give paa Scenen. Efter min Smag (naar vi kun ser paa Formen og Fortællemaaden) ligner den mest et eneste af hans andre Arbejder, nemlig *Købmanden i Venedig*, der er saa populær som den og saa nem at læse. De to Stykker hører da ogsaa til dem der hyppigst læses i vore Latinskoler. Sammenligner man dem fra dette Synspunkt med *Hamlet*, ser man der er en Afgrund imellem dem og den. *Hamlet* er æsthetisk svær at fatte og sproglig meget vanskeligere at tyde. Og dog maa *Hamlet* være skrevet lige efter *Cæsar*. De har en Bunke stilistiske og metriske Træk til Fælles og hele Vers er ens; aabenbart er en Del bleven hængende i Digterens Pen eller Gaasefjer.

Stykket kan ikke være spillet senere end 1601, men er dog snarest fra 1599—1600. Der hentydes til det i WEEVER'S »Mirror of Martyrs« i fire rimede Linier, hvor endog Shakespeares Ordlyd er erindret; det er Brutus' og Antonius' Taler her tænkes paa. Ligesaa i sidste Scene af DRAYTON'S »Baronernes Krig« fra 1603, som let plagierer samme Scene i Shakespeares Stykke.

Cæsar er ligesom *Købmanden* klart og gennemsigtigt i Komposition og Stil og Karakter-Tegning, holdt i rene enkle Farver. Diktionen er mild og ligefrem, altsaa tilsyneladende højst forskellig fra den der er anlagt i Shakespeares egentlige Tragedier og Komedier. Han »kunde« imidlertid den stille Skrivemaade fra Begyndelsen til Enden; hans første Komedier (*Tvillingerne*,

De to Herrer fra Verona) er som den sidste (*Stormen*) i en douce, jævn Tonart.

Tragedien er ikke mindst tiltrækkende, fordi den tillader os at se Digteren i nobel Kappelstrid med en af Oldtidens Store, fra hvem han hentede sit Stof: Grækeren *Plutarch*, hvis gratiøse Levnedsskildringer af Oldtidens sølverne Gestalter hørte til hans Yndlings-Lektüre. Væddemaalet var farligt, da *Plutarch* var en uhyre sikker Fortæller, med en stærk Sans for den sceniske Effekt. Digteren drager Optrin efter Optrin ud af *Plutarchs* 2 Cæsar- og Brutus-Biografier. Begge skriver smidigt og sikkert og uden Omsvøb, men saaledes at de smager paa Ordene, inden de udtaler dem. Meget egnet til Sammenligning er især Spøgelsehistorien, hvor den onde Aand aabenbarer sig for Brutus. Jeg tror nok de Fleste vil foretrække *Plutarchs* listige Fortællemaade. Paa den anden Side har Shakespeare dramatiseret en simpel Notits i sin Kilde om Talerne ved Cæsars Jordefærd til den stor-slaaede Kreation af hvorledes det egentlig foregik. NB: Jeg anbefaler ikke vore danske Oversættelser af *Plutarch*, der er for stive. Shakespeare brugte en meget fin engelsk Oversættelse efter det Franske, Gengivelsen var fri men lækker. De Karakterer, han fremstiller, er slet og ret *Plutarchs*. Der er vist ikke meget om at den engelske Digter skulde have hentet sine Karakterer fra selve Livet. Det vidste Folk ikke hvad var. Hans Cæsar er især bleven meget kritiseret. Han havde ikke Øje for Cæsars Storhed, lagde ham overmodige og forfængelige Fraser i Munden. Og saa videre. Men i Virkeligheden tog han ham ud af *Plutarch*, der ikke var saa imponeret af den romerske Diktator som vi.

Om Brutus er det en næsten vedtagen Talemaade, at han er en Forstudie til Hamlet. Det reducerer sig til, at de begge »nøler«. Ellers er der ingen Lighed mellem den milde faste Brutus og den larmende og løse Hamlet. Og Brutus nøler (ikke ret længe) fordi han skal overtales til et Parti der ikke stemmer med hans Følelser for Cæsar; Hamlet tøver fordi han ustandselig møder Hindringer. I begge Tilfælde følger Shakespeare sin Kilde. Men Karakteristiken af Cæsars filosofiske Morder er i al sin Simplicitet et Mesterværk, især i de Scener hvor han stilles Ansigt til Ansigt med den anden Morder, Cassius, der er det mindre rene Kar. Hvis Stykket er noget stillestaaende, hænger det ogsaa sammen med, at det dramatiske Publikum omkring Aar 1600 vel ogsaa

yndede raske bloddryppende Tragedier, men ikke fulgte den omhyggelige biografiske Genfortælling i scenisk Form med mindre Interesse. Stykket danner noget af en Modsætning til Shakespeares to andre Romer-Dramer, *Coriolan* og *Antonius og Cleopatra*, der er hidsigere i Handling og Tone.

Saa ganske homogent og særpræget Stykket er, har det dog ikke manglet haarde Modstandere, der fraskrev Shakespeare Forfatterskabet helt eller delvis, og mente det var sammenstykket Arbejde. Hvad der især kan have givet de vantro Thomas'er denne Ide, er Stykkets tve-toppede Komposition (Voltaire gjorde to franske Tragedier ud af det ene engelske Stykke) og det for Nogle paafaldende, at Portias Død meldes to Gange.

Vi vil tage to af de mest spidsfindig-taabelige Repræsentanter i den nedbrydende Shakespeare-Kritik under venlig Behandling. Nemlig FLEAY (udtales Flæh) og J. M. ROBERTSON, den ene en hæderkronet Forfatter af Shakespeare-Haandbøger og Skrifter om den engelske Scene i det 16. Aarhundrede, den anden en støjende og paastaaelig Sagfører og M.P. (Rigsdagsmand) og kyndig Kultur- eller Religionshistoriker i dette Aarhundrede. De har tilfælles nogle Iagttagelser og Paastande, som gentages af Mange. De hæfter sig ved at Antonius snart kaldes *Antony* og snart *Antonio*; mens Folioen i andre Dramer foretrækker Formen *Anthony* (almindeligt i engelsk Navnegivning). Dette skulde pege mod to Forfattere. Unødigt at sige, at Formen *Antonio* ikke er Digterens, men Sætterens; Formen *Antony* kan hidrøre fra hvem som helst. Men man skrev ikke saadanne Replik-Overskrifter helt ud i Manuskripter eller Rollebøger, valgte en Forkortelse, som derefter brugtes overalt.

Begge er fremdeles enige om at den dobbelte Melding af Portias Død er Vidnesbyrd om Sammenklistren eller Revision. Brutus meddeler i fjerde Akts 3. Scene fortroligt Cassius, at han er hjertesyg, fordi Portia er død, hvilket overrasker og forfærder Cassius. Lidt efter kommer Messala ind og meddeler Portias Død officielt. Brutus modtager Efterretningen som en Stoiker, sagtens for at berolige Messala. Dette generer aldrig ved Opførelsen. Men er her noget at undre sig over, da er det snarest *Mangel paa Revision*, siden den ene Melding kunde undværes fra et praktisk-økonomisk Synspunkt. Ja, begge Meldinger kunde undværes. Den Opfattelse, at her oprindelig forelaa to Stykker, maatte

løjerlig nok medføre som Konsekvens, at disse iøvrig væsentlig var ens.

Begge overkritiske Forfattere hefter sig endvidere ved nogle Udtalelser af Shakespeares Samtidige og Kollega *Ben Jonson*. Denne gør sig to Gange lystig over Shakespeares Sjuskerier. Som Exempel paa hans Forsnakkelser nævner han Linien: Cæsar gjorde aldrig Uret uden skellig Grund.

Cæsar did never wrong but with just cause.

Men denne Linie findes i den trykte Text kun med denne Afvigelse:

Know: Cæsar did not wrong, nor without cause
Will he be satisfied.

Det er snarest Jonson, som citerer forkert. Hans Ytring beviser imidlertid, at han vidste Shakespeare var Stykkets Forfatter.

Fleay sluttede imidlertid heraf, at Jonson havde rettet denne Linie — og omarbejdet hele Stykket. Det var et Spring paa to Oktaver.

Et nyt Vidnesbyrd om Jonsons Virksomhed med Stykket finder han i de dog ikke talrige *ufuldstændige* Vers, Stykket indeholder, især Trefodsvers. Saadanne findes dog i alle eller næsten alle Skuespil fra Tiden omkring 1600, ikke særlig ofte hos Ben Jonson. De er maaske *undertiden*, men som oftest *ikke*, Vidnesbyrd om Forkortelser.

De meget smukke Vers hvormed Stykket slutter: »Hans Liv var mildt, og Elementerne saaledes blandede . . .« ligner meget nogle Prosalinier i Jonsons Stykke *Cynthia's Revels*, som først er fra 1600. Heraf tør man naturligtvis ikke slutte til en Paavirkning fra Jonson paa Shakespeares Stykke, men omvendt.

Endnu har Fleay ondt af en Talemaade *bear me hard* (begegner mig haardt), som findes tre Gange i Stykket og een Gang i Jonsons *Catiline*. Den er dog ikke opfundet af nogen af disse Forfattere.

Fleay fandt næsten overalt Jonsons Stil i Stykket, uden at kunne give Exempler derpaa. Men de to Herrer havde en bundforskellig Skrivemaade, Shakespeares mild og smidig, human og rig paa Melodier; Jonsons endnu ved den Tid haard og stiv. Jonson kan umulig have anlagt eller udført een Scene af Stykket.

Hans romerske Dramer er lærde og logiske, men de savner Shakespeares Poesi og Menneskelighed.

Hvor Fleay slap, tager Robertson fat.

Hans Kritik, der frasiger vor Helt en stor Del af hans Forfatterskab, er grundet paa Postulater, som Historien ikke vil anerkende. Han tror at Shakespeare først er begyndt at digte for Scenen efter MARLOWES Død, fordi Shakespeare i Dedikationen (1593) til *Venus og Adonis* kalder dette Skrift sin Indbildningskrafts første Arving. Men han tænker kun paa *Digte* (endda han sikkert havde skrevet Sonetter tilforn) og vil gerne behage sin Patron — maaske mener han blot sin første Bog, hvilket jo er korrekt. Shakespeare var Dramatiker længe forinden; GREENE kaldte ham i 1592 »den eneste Sceneryster« og paastod han pyntede sig med Andres Fjer, CHETTLE hyldede ham samme Aar i varme Ord, der forudsætter en allerede berømt Digter. Chettle kalder ham udtrykkelig *playwright*, »Skuespildigter«, og omtaler hans »underholdende Ynde i Skrivekunsten«. Men for Robertson fyldtes Horisonten snart af den Forestilling, at samme Marlowe, død i en Alder af 29 Aar, foruden sine kendte Stykker skulde have efterladt en Masse andre, færdige eller ufærdige, som Shakespeare tilegnede sig og bearbejdede. Han støttede sig til en gammel litteraturhistorisk Tradition, som dog er over 250 Aar yngre end Digteren. Den paastod, at Shakespeare havde begyndt sin Bane med at omarbejde Andres, ældre Stykker. Shakespeare var væsentlig Bearbejder, efter denne Opfattelse.

Den er alt for let at gendrive. Det er en ren Umulighed, at man skulde have sat et ungt uprøvet Menneske til at omarbejde ældre Forfatteres Arbejder. Han maatte selv have skrevet Stykker, der gjorde Lykke, og der maatte existere et brugbart ældre Repertoire. Men det gjorde der slet ikke. Der var vist fuldt op af Stykker fra den engelske Scenes illitterære Tid, ca. 1579—87, men de var haabløst ubrugelige efter Marlowes, Greenes, Kyds, Peeles Optræden. Fordringerne var nu langt strengere end i den Periode, da Skuespillerne selv halvvejs improviserede deres Repertoire. Vi har et Par Stykker, som Shakespeare har kigget i til Brug for *Henrik den Fjerde* og *Lige for Lige*. Men dem har han kun et ubetydeligt Forhold til; hans Gendigtninger lader Intet tilbage af de gamle naive Produkter.

Anderledes forholder det sig med Shakespeares *Kong Johan* (ca. 1595—96). Det er ganske vist en Bearbejdelse af et to-tre Aar ældre Stykke, eller snarest en Forkortelse. Men dels kommer vi her langt ud over Shakespeares Begynder- eller Læreaar, dels maa han vel have været Forfatter af det gamle Drama, som desværre er slet overleveret. Andre Bearbejdelser fra hans senere Tid er *Trold kan tæmmes*, *Hamlet* og *Kong Lear*, som alle tre vist er skrevne første Gang af Thomas Kyd. Men *Hamlet* er vel som *Kong Lear* (hvis Original er bevaret) en total Nyskrivning. Shakespeare lod af den gamle *Kong Lear* ikke et Vers tilbage, og tør man slutte noget heraf, vil det være umuligt at rekonstruere et Vers af de Stykker han ellers formodes at have lavet om paa.

En Mærkværdighed ved J. M. Robertsons Kritik er det, at han er lige saa godtroende over for andre Digteres Forfatterskab, som skeptisk over for Shakespeares. Han tilskriver frejdig Marlowe, Chapman og Flere store Partier af Shakespeares Værk alene ud fra Overtroen paa visse Ordligheder, tager Shakespeares Arbejder i Stumper og Stykker uden Hensyn til Komposition, Stil, Karakterer og fordeler dem paa kendte og ukendte Navne, paaviser Laan fra adskillige Stykker, som kun kendes af Navn, men som »maa være hans Kilde«.

For *Julius Cæsars* Vedkommende har han taget det uheldige Parti at finde Stykket *daarligt*, altsaa ikke af Shakespeare: Cæsar-Skikkelsen er ikke Shakespeare værdig; skal dette forestille den største »man of action« skildret af den største Digter i Verden. Det er dog tvivlsomt, om Shakespeare var den største Digter eller Cæsar det største Handlings-Menneske. Men Problemet er aabenbart falsk stillet, eller eksisterer ikke. Shakespeare skildrede Cæsar, som han fandt ham i sin Plutarch, og gav ham theatralske Dimensioner. Tragedien handler endelig ikke om Julius Cæsar som Hovedperson, saa lidt som *Henrik den Fjerde* om denne Konge. Titel-Figurer maa ikke forvexles med Hoved-Personer.

II.

Brutus og Cassius er Hovedpersoner i *Julius Cæsar*, som Prinsen og Falstaff i *Henrik IV*.

Men ogsaa dette er Robertson fornærmet over: Cæsar optræder kun fire Gange i Stykket, og kun kort (det er dog ikke helt rig-

tigt). Nuvel, det maatte Shakespeare om! Desuden forarges han over Sjuskerier, som at 1., 2. og 3. Akt foregaar paa samme Dag, mens Brutus siger at han »ikke har sovet«, siden Cassius æggede ham mod Cæsar. Der maa altsaa være forløbet en Nat! — Saadanne Unøjagtigheder er imidlertid mere Regel end Undtagelse hos Digteren; De Quincey taler endog om en *dobbelt* Tidsregning som gennemgaaende hos Shakespeare, sagtens noget overdrevent.

Brutus' og Cassius' berømte Tvist, en af Shakespeares allerfineste Scener, og uden Sidestykke i Tidens engelske Skuespil, anses for *hensigtsløs* — fordi den ikke fører til noget Resultat. Og hvorfor skælder Brutus sin Ven saaledes ud? Stemmer det med hans Karakter? Svar: ja bestemt, thi det hævdes her og andetsteds i Stykket, at de andre Sammensvorne ikke har saa rene Motiver som Brutus. Desuden er Brutus ikke noget rent Bælam i Stykket; han opløfter sin Haand mod Cæsar og bekriger hans Parti med blanke Vaaben. — Robertson kan heller ikke begribe at Brutus efter at have været moralsk indigneret falder tilbage i sin Stoicisme. — Men især hænger Robertson sig i Historien om den dobbelte Melding af Portias Død og holder paa Theorien om at vi har at gøre med Overleverings-Dubletter. Gaaden bliver imidlertid derved meget større.

Paa *Portias Karakter* er han alvorlig fornærmet. En stor Dramatiker maatte kunne gøre noget mere »kohærent«, sammenhængende, ud af Portia. Men Forfatteren — eller altsaa Forfatterne — følger Plutarch i alle Enkeltheder. Snart er hun øm, snart hidsig. — Det lader sig vel paavise i Virkelighedens Verden, men er forøvrigt ikke noget Bevis for en Flerhed af Forfattere. Maalt med denne Alen vilde vist alle Shakespeares Hovedroller gaa i Stykker og tilskrives en Mængde Forfattere; navnlig er de fleste jo baade kontemplative Naturer og meget handlende. Maaske dog Shakespeares Helte er for inkohærente for en senere Tids Opfattelse, Hamlet, Lear, Macbeth, Antonius og Kleopatra er alle Vindmøller. Men netop i denne Tragedie er Udsvinget jo ikke stort, og man behøver ikke at gribe til den opløsende Kritik.

Portia, siger Robertson, begynder strax ved sin Indtræden paa Scenen med at protestere mod hvad der foregaar — som Lady Percy, kan vi tilføje. Men Protesterne findes altsaa hos Plutarch. Hun har saaret sig i Laaret (Plutarch fortæller ogsaa, at hun fik Feber af det). Saa siger hun, at hun ikke kan leve

op ad sit Ideal, og fremstilles i anden Akt som en Plage for sine Omgivelser. Senere hører vi, at hun har begaaet Selvmord i et ubelejligt Øjeblik, en Død der kommer saa uheldigt som Lady Macbeths («hun skulde være død en anden Gang»). — Begivenheden har dog den Interesse, at den forklarer noget af Brutus', hendes Husbonds, Irritation paa sin Forbundsfælle Cassius. — Robertson mener, at Ben Jonson maa have tegnet denne Skikkelse, thi denne Digter fremstiller altid Kvinder som daarlige Politikere, som Dramerne *Catiline*, *Volpone*, *Sejanus*. Han er hildet i sine egne Tankers Snare.

Aldeles i det Vilde befinder Robertson sig, naar han søger at paavise *primitive Elementer* i Stykket, Spor af en ældre Tids Dramatik. Det er særlig 5. Akt, han finder naiv og marionetagtig, med Fremstilling af Bataljer paa Scenen som i *Tamburlaine* og de »gamle« fædrelandshistoriske Skuespil, hvor Hærenes Førere holder Taler til hinanden og til Tropperne. — Men denne Manér fortsattes stadig, for man vedblev at skatte til den i Krønike-Spil. Shakespeare selv anvendte den i *Henrik den Fjerde* og i *Richard den Tredie*. Denne Indvending vilde dog kun lidet røre J. M. Robertson, da han ogsaa anser disse Stykker (fra 1594—98) for tvivlsomme.

Ogsaa Scenerne mellem Brutus og Cassius efter Cæsars Mord (i 3. Akts første Scene) er efter Robertsons Opfattelse u-shakespeare; de kunde i det Højeste være af Chapman (hvem han tilskriver en Masse shakespearesk Stof) eller Drayton (hvem han tildeler Spillet om *Sir John Oldecastle*, der med Urette tilskrives Shakespeare af den nærmeste Eftertid). Men helst vil han give Forfatterskabet til PEELE, en lidet begavet Forfatter, der var død ganske ung, og som atter skulde have omarbejdet et endnu ældre Drama, fra Tiden før den nye engelske Folkescene, om *Julius Cæsar*.

Som Støtte for sin Theori om en omarbejdende Haand henviser Robertson til, at der var flere gamle Cæsar-Stykker. I den foretagsomme Skuespil-Mægler eller Grosserer HENSLOWES Dagbog omtales et Cæsar og Pompejus-Stykke fra 1595—95, spillet af Truppen *The Admiral's Men*. I Juni 1595 spilles en *Second Part of Cæsar*. 1602 har to Grupper af Dramatikere faaet Penge for et Stykke *Cæsar's Fall* ogsaa kaldet *The Two Shapes*, altsaa »De to Spøgelser«. Men disse Arbejder er tabte, derimod er be-

varet et anonymt Drama *Cæsar's Revenge* fra 1606, og en rimet Tragedie *Julius Cæsar* af den fine Poet Grev W. A. STIRLING fra 1607; desværre kan de jo ikke være Ur-Bestanddele af Shakespeares Stykke, og synes ikke at pege mod anden Kilde end Plutarch. Dog giver alt dette J. M. Robertson Blod paa Tanden til at opstille en Theori:

Han tænker sig, at to forskellige Skuespil ligger til Grund: det »gamle« Drama som hed *Anden Del af Cæsar*, altsaa tabt (hvorfor da ikke ogsaa *Første Del*?) og et Drama om *Slaget ved Philippi*. Om disse Stykker kan vi altsaa efter Theorien faa noget at vide ved at uddrage Materiale af Shakespeares Stykke! Nu indeholder et anonymt Drama med Titelen *Alphonsus Emperor of Germany* en Allusion til Cassius' Udtryk »weary of his life« (hvis Robertsons Formodning er rigtig). Men da *Alphonsus* (efter Robertsons sikkert urigtige Opfattelse) er af Marlowe (snarere tror jeg af Thomas Kyd) mener den store Kritiker at ogsaa det Stykke vi tillægger Shakespeare, er bygget over et gammelt Drama af Marlowe. Ogsaa denne Bevisgrund er meget futtil. Endnu mere urimelig er saadanne Ideer som at Antonius' Tale ved Liget er af Marlowe, fordi den minder om hans Stil og Sprogbrug, hvilket bestemt ikke kan føles af Andre. Marlowe har flere Steder Allusioner til Cæsar som historisk Person eller historisk Navn. Som om ikke Shakespeare (f. Ex. i *Hamlet*, der har saa mange Reminiscenser fra *Julius Cæsar*) havde mange flere, og ligesaa en Masse af Tidens Dramatikere.

J. M. Robertson lægger Vægt paa at Motivet til Cæsars Drab skulde være forskelligt i det første Stykke, der handlede om Cæsars Udnævnelse til Konge og hans Afslag af Kronen — og i det andet, hvis Motiv han finder i IV. Akts 3. Scene, Vers 22:

We struck the foremost man of all the world
But for *supporting robbers*.

Der findes dog ingen alvorlig Modsigelse mellem disse Steder. Allerede Plutarch kender Motivet om at Cæsar understøttede Korruption (»supporting robbers«). Muligt menes der dog med det her anførte Shakespeare-Sted, at de blot har ryddet Verdens ypperste Mand af Vejen med det Resultat at Røvere kom til Magten.

I Alt finder J. M. Robertson 11, kun elleve, Exempler paa marlowesk Sprogbrug i Shakespeares Stykke. Hvis de endda var manifeste, kunde de tages som — overflødige — Vidnesbyrd om at den gode Marlowe engang havde paavirket Shakespeare i Stil og Diktion. Det er Noget som Alle formoder. Robertson hævder, at Cæsars skrydende Tale minder om Helten i *Tamburlaine*. Hvilket netop ikke er Tilfældet; thi Marlowes Helt praler i det Uendelige, Cæsars Pral er kort og velanbragt.

Efter at Marlowe saaledes har faaet sin Del af Byttet, kommer Turen til MICHAEL DRAYTON, som var Medforfatter af *Cæsar's Fall*. Han behandles med et lignende System af tilfældige Ord-Ligheder og bliver en anden Hoved-Kilde til Stykket.

Til sidst skulde saa Jonson have revideret hele Stadsen.

Det siger sig selv, at Methoden, der bestandig regner med nye og ukendte Hovedstørrelser, er uanvendelig. Den forudsætter at Shakespeares Stil og Manér er tilstrækkeligt defineret og fastslaaet, naar man henviser til en Gruppe af hans berømteste, især tragiske Dramer fra den modneste Alder. De anvendes som guld-randede Obligationer. Man kan ikke opstille de maaske mest fornemme og beundrede Arbejder af en berømt Forfatter som Ægtheds-Maalestok for hans mindre kendte Ting, f. Ex. forlange at Sprogbrugene i Oehlenschlägers *Hakon Jarl* uden Decimaller skal genfindes i *Oen i Sydhavet*.

Netop for dette Dramas Vedkommende, skønt det først blev trykt 1623, er Vidnesbyrddene meget talrige. Stykkets Popularitet maa have været umaadelig i Samtiden. Navnlig Digteren LEONARD DIGGES sigter til Brutus' og Antonius' Taler paa Torvet i et Digt der er sat foran i Folio'en fra 1623:

Or till I hear a scene more nobly take
Than when thy half sword-parleying Romans spake.

Leonard Digges vender tilbage hertil i et nyt Digt til Shakespeare foran i Udgaven af dennes Digte 1640. Og med hans Udtalelser stemmer talrige Andres. *Julius Cæsar* var et af de Stykker, hvori Samtiden bedst kendte Shakespeare.

J. M. Robertsons Kritik af *Julius Cæsar* findes især i *The Shakespeare Canon*, 1922, p. 66—154, og i *The Genuine in Shakespeare*, 1930, p. 81—85. Ogsaa Andre har hævdet Spor af en ældre Epokes Versifika-

tion og Stil i Stykket, se navnlig E. H. C. Oliphant i *Mod. Language Review*, 1909. — Macmillan har i sin Udgave af Stykket i *The Arden Shakespeare* fremhævet en Række Ligheder mellem dette Stykke og andre af Shakespeares; navnlig sammenligner han den Foragt for Hoben, der udtales gennem Cæsars Mund (I.2) med tilsvarende Steder i »Rygtets« Prolog til *2 Henry IV* og til *Troilus og Cressida* og *Pericles*. Den sidste er dog af tvivlsom Ægthed, og Chapman, der i saa meget minder om Shakespeare, har ofte Themaet. Selv Ben Jonson taler i sin romerske Tragedie *Sejanus* om »my monster, the multitude«.

ANDET KAPITEL
RICHARD DEN ANDEN

De mere eller mindre forrykte Paastande, der fra Tid til anden fremsættes om Digteren William Shakespeare (1564—1616, at dømme efter Kirkebogen i Stratford-upon-Avon, Warwickshire) lader sig næsten uden Rest føre tilbage til en uvittig og uvidenskabelig Vrang-Forstaaelse af det man kalder *Den shakespeare'ske »Kanon«* — altsaa de Skrifter, som efter den bedst bevidnede Tradition tilkommer Digteren.

Den shakespeare'ske Kanon beror paa den store pragtfulde Udgave *in folio*, som udkom 1623, men paa hvilken der allerede var betalt Licenser og taget Patent i 1621.

»Folio'en« som man kalder det flotte to-spaltede Opus, det største som var udkommet paa Engelsk (næstefter Bibelen) omfattede 36 Stykker (omtrent som vor egen Holbergs Komedier). Men af disse var nøjagtig Halvdelen, altsaa atten udkommet i Forvejen i »Kvarto« (4to, ikke alle i det vi nuomstunder kalder Kvart-Format). Og af disse forelaa allerede femten (15) under Digterens Navn, kun tre (3) uden hans Navn, hvad der dog ikke ligger særlig Vægt paa, for først i Slutningen af 1590'erne blev det nogenlunde almindeligt at trykke Skuespil under Forfatterens Navne eller Forbogstaver. Desuden tilskrives der ham i Kvart-Udgaver Stykkerne *Pericles* og *De to ædle Frænder*. Sidstnævnte Drama er imidlertid helt eller for det meste af Digteren JOHN FLETCHER, en aandrig og dramatisk højst kapabel Digter, der optog det i Udgaven af sine Skrifter, som ikke var fuldstændig. Han vidste altsaa, hvad han gjorde. Kun nogle faa Scener af dette Oldtids-Eventyr-Spil skyldes rimeligvis Shakespeare. — W. Shakespeare og J. Fletcher har ifølge en Opfattelse, der ikke gaar tilbage til Samtiden, forfattet Hovedmassen af *Henrik den Ottende*, som

er optaget i Rækken af Shakespeares Konge-Dramer; den er dog nok rigtig, uagtet Fletcher aldrig selv har vedgaaet Samarbejdet. — James Spedding har i *New Shakespeare Society Transactions* 1874 (bagest) søgt at fordele Indholdet mellem de to Digtere. Imod Spedding er Edgar E. Fripp, *Shakespeare Man and Artist*, 1938, især 778 ff. — H. Dugdale Sykes, *Sidelights on Shakespeare*, 1919, 18 ff. fraskriver Shakespeare al Part i Stykket og tildeler det Massinger og Fletcher. Men allerede Robert Boyle havde fremsat samme Paastand (*New Shakespeare Society Transactions* 1880—85). Han tænkte sig at Shakespeares Stykke af samme Navn var brændt 1613 og erstattet med en Nybearbejdelse. Den bekendte Udgiver af *The Cambridge Shakespeare*, Aldis Wright, afviste al Tanke om Shakespeares Forfatterskab i Fortalen til sin Udgave i *Clarendon Press Series*. — Langt mere vanskeligt er Forholdet med *Pericles*. Thi vel har Skuespillerne, som udgav den gloriøse Folio 1623, aldrig anerkendt vor Helt som Forfatter af dette Stykke, men det udkom i Oplag efter Oplag under hans Navn, og var — underligt at tænke sig — det mest populære af alle hans Arbejder næst efter *Hamlet* og det fortællende Digt *Venus og Adonis*. Forfatteren af *Pericles*, en romantisk Tragedie eller dramatiseret Novelle, er sagtens WILKINS, der udgav Stykket som *Roman* næsten samtidigt med at det kom i dramatisk Udgave. De to Herrer maa have kendt hinanden, for Skuespillet og Romanen følger hinanden Blad for Blad, somme Steder Ord for Ord; en rimelig Udskillelse af de ægte shakespeareske Partier er foretaget af vor Landsmand VALD. ØSTERBERG, der var en haard Negl; hans Meninger følges nutildags af de fleste Amerikanere og Englændere.

Men desuden tilskrives der Shakespeare i en Udgave af Folio'en fra 1664, endnu 7 Stykker, der tidligere var udkomne under Mærket *William Shakespeare* eller *W. S.* De kan maaske tildels skyldes to underordnede Digtere, WILLIAM SMITH og WENTWORTH SMITH, men stammer i de fleste Tilfælde fra andre Penne. Disse Stykker blev altsaa vragede af Skuespillerne, som udgav de 36 Stykker i 1623, og de blev atter udviste af den shakespeareske Kanon i 1625 af Digteren ALEXANDER POPE, et af den engelske Litteraturs største Navne, og den geniale, men stundom alt for dristige Revisor af Texten, Ophav til mere end et Par Tusind af de senere godkendte Text-Rettelser.

Et *tabt* Stykke af Shakespeare, muligt i Samarbejde med førbenævnte J. Fletcher, er meget stærkt bevidnet. Det hed *Cardenio* og var uden Tvivl gjort over Cervantes' *Don Quixote*, som indeholder en populær Novelle over en Person af det Navn.

Hentydninger til Shakespeare som Dramatiker og Poet er meget talrige i hans Tidsalder. Berømte er fra hans unge Dage Skuespil-Forfatteren GREENE'S Omtale af ham som den eneste eller første Scene-Ryster, hans Kollega CHETTLE'S varme Hyldest til hans Genius, og de morsomme Allusioner i det satiriske Spil *Return from Parnassus* fra Hamlet-Tiden. Fra 1598 foreligger en interessant og meget beundrende Karakteristik af Digteren i en lille, sammenlignende Litteraturhistorie af FR. MERES med den grinagtige Titel *Palladis Tamia* («Kundskabs Forraad»); her nævnes hans sukrede Sonetter, der er i Circulation mellem hans Venner og 6 Komedier plus 6 Tragedier, aabenbart for Symmetriens Skyld. Blandt Komedierne figurerer et Stykke, der har Titelen Kærligheds Møje *vundet*, sagtens et kendt Drama, der nu har andet Navn, f. Ex. *Helligtrekongers Aften*. Ved Tragedie forstaar han noget andet end Udgifverne af Folio'en, altsaa Shakespeares egen Trup. Disse Experter inddelte hans dramatiske Værk efter et System, som fulgtes af Scenens Folk: i Komedier, *Historier* og Tragedier. Men Meres regner fire af Historierne (som vi nu kalder Kronike-Spil) blandt Tragedierne, efter de lærde Humanisters Vis.

JOHN WEEVER omtaler 1599 Shakespeare som Forfatter af *Romeo og Julie* samt et Stykke *Kong Richard*, uvist om den anden eller tredje Richard. *Gabriel Harvey*, død 1601, har i en Notits foran i en Bog omtalt Shakespeare og hans *Hamlet*, en Omtale der har givet Anledning til en Del Disput. BEN JONSON udtalte sig i 1619 aabnemundet om Shakespeare som Forfatter af *Et Vinter-Eventyr* og *Julius Cæsar*.

Meget vigtige er Registreringerne af Shakespeares Stykker i det solide engelske Boghandlerregister. Der er de *daterede*, en stor Gevinst, men efter de brave Boghandlers Skik uden Forfatter-Navn, forud for Trykningen, der somme Tider først er langt senere. I Regnskaberne for Hoffets Forlystelser optræder hans Stykker meget tit, baade med og uden Navn. Saaledes nævnes i Sæson'en 1604—5 *Lige for Lige*, *Tvillingerne*, *Købmanden i Venedig* under Navn, men der angives ikke Forfatter

til *Othello*, *Windsor-Komedien*, *Henrik den Femte*, *Kærligheds Møje spildt*. I Skuespil-Grossereren og Manuskript-Handleren HENSLOWES Dagbog omtales Masser af Stykker, ofte med Betegnelsen »ny« (naar de nu blot altid var nye). Han sjakrede med Digterne og gav dem undertiden, men nødig, Forskud. Hans Journal giver nøjagtige Dateringer, men da han aldrig har haft direkte med Shakespeare at gøre, er hans Oplysninger om dennes Arbejder knap saa vigtige som dem han giver om f. Ex. HENRY CHETTLE, med hvem han to Aar forhandler om Tilvejebringelsen af en »dansk Tragedie«, maaske en Tragedie om *Hamlet*. Henslowe, en løjerlig Bookmaker, er især interessant ved de mange Oplysninger han giver om Bearbejdelser og Revisioner og lignende Aarsager til Kurs-Svingninger; men i denne Henseende var der ikke noget at stille op med den store Digter, hvis meget fremskudte Stilling ved Globe-Theatret har paalagt ham Forsigtighed. Omarbejdelser havde vist altid umiddelbar Ny-Opførelse for Øje, var Børn af Nødvendigheden.

Disse og talrige andre Erindringsposter er tit nok gjort gældende i Spørgsmaal om Shakespeares-Overleveringens Ægthed. Over for den Skat af Viden, vi raader over, større end over de fleste Digtere fra Renæssancen, staar imidlertid de skeptiske Kroppe med fornævnte J. M. ROBERTSON i Spidsen.

Denne forfærdelige Shakespeares-Morder har i Tidens Løb opløst over en halv Snes af hans vel-overleverede og vel bevidnede Dramaer og fordelt Brudstykkerne paa en Del andre Digtere, mest af omtrent samme Fødselsaar som han: MARLOWE, PEELE, GREENE, der alle døde unge og havde en beskednen Produktion, men nu er blevne berigede med Shakespeares Lemmer. Endvidere navnlig CHAPMAN, en stor vanskelig Digter, som var lidt ældre end han, begyndte nogenlunde samtidigt, og havde en blomstrende Produktion endnu længe efter hans Død. Chapman ligner Shakespeare, det var en mægtig Aand, men mere bunden end han i Støv og Lærdom.

Vi har allerede talt om J. M. Robertsons Opløsning af *Julius Cæsar* i formentlige Urbestanddele. Til Sammenligning sætter vi nu hans Behandling af *Kong Richard den Anden*. Dette historiske Drama har en enkelt Gang før vakt noget Anstød. Alexander Pope, der overhovedet har foregrebet den moderne Kritik, rigtignok med en Finhed, der ikke er J. M. Robertsons Sag, —

Pope mente, at nogle af *de rimede Vers*, der her og der er strøet ind imellem de normale, rimfri Femfods-Vers, kunde se ud, som om de ikke var Shakespeares. Pope levede i en Tid, der laa nær op ad Shakespeares, han var derhos en umaadelig fremragende Kender af Vers, men han kunde dog tage fejl. Men SAMUEL JOHNSON, den engelske doktrinære Klassicismes Stormester, hvis Næse var mindre fin end Popes, benyttede sig af dennes Indvendinger til en større anlagt, billig købt Hypothese om at *Richard den Anden* var en Omarbejdelse af et ældre Stykke; Tragedien var kun *revideret* af Shakespeare. Det var kun en Paastand. Men MALONE, den store Engelsk-Filolog fra omkring Aar 1800, hævdede Dramaets Helhed og Enhed. Robertson gentog de gamle Indvendinger og supplerede dem med nye Fordomme. Han fandt nogle Spor, d. v. s. Klangligheder, der skulde pege mod PEELE, alle meget tilfældige, flere der skulde vise MARLOWES Forfatterskab.

J. M. Robertson støttede sig, som han plejede ved den Slags Operationer, til den forskellige Bedømmelse, der har vederfares Stykket. Danskeren TH. BIERFREUND og Svenskeren HENRIK SCHÜCK har hævet det til Skyerne paa *Richard den Tredjes* Bekostning. Det kan dog ikke maale sig i dramatisk Kraft og store flotte Roller med denne Tragedie, som er fra nogenlunde samme Tid. Men den stille Karaktertegnning, den svage og meget shakespeareske Hovedperson har indtaget Mange. J. M. Robertson mener imidlertid, at det er for daarligt Theaterarbejde til at være af Shakespeare. Han finder ogsaa Modsigelser i Stykket, især noget Sjuskeri i Tronranerens Udtalelser: han siges at vende tilbage fra Bretagne, men har aabenbart slet ikke været der. Men den Slags Ujævnheder, som Tilskuerne ikke mærker, er sædvanlige hos Shakespeare.

Mere interessant er Ligheden mellem Afsættelses-Scenen i Stykkets 4. Akt og den tilsvarende i Marlowes *Edvard den Anden*. Her er Tale om næsten ordrette Overensstemmelser, en Slags Plagiat. Men Marlowes Drama er først udkommet (i en god Udgave) efter hans Død. Det er rimeligst, at han har efterladt sin Tragedie i ufærdig Stand, og at Shakespeare, som overlevede ham, har gjort den færdig til Trykken. At antage Marlowe for Ophav til begge Arbejder er i al Fald at vende op og ned paa Sandheden. De Fleste mener nu, at Shakespeare som Truppens Dramaturg har tilføjet Scenen.

Men Robertson fremturede. Han holdt sig til de Tabeller, som tidligere Lærde havde udarbejdet over Versebygningen hos forskellige Digtere, og som han selv havde forøget. Marlowe havde været en Foregangsmand i Brugen af Elleve-Stavelses-Vers, Vers med dobbelt, saakaldt »kvindelig« Udgang. Men de andre Digtere fulgte rigtignok i hans Spor. Da nu nogle af Scenerne i *Richard den Anden* har atten til tyve Procent af de lange Vers, mener J. M. Robertson her at kunne spore Marlowes Pen. Sligt er dog ikke beviskraftigt; Ingen kan forlange af de gamle Digtere, at de skal »holde« en vis Procent — det gjorde de netop ikke, Forholdet mellem den korte og den lange Versetype vexler fra Scene til Scene. J. M. Robertson troede ikke paa Meget, men han troede paa disse metriske Regnskaber; og det havde han virkelig ingen Ret til, naar han erklærede største Parten af Shakespeares Ungdomsarbejder for Sammenskrift af andre Penne. Men Robertson levede og døde i Troen paa de metriske Statistiker, hvis Sandhed han undergravede.

Shakespeares Kilde til Dramaet om den ulykkelige og ubesluttsomme Kong Richard var HOLINSHEDS engelske Krønike. Det er uvist, om han har laant et eller andet Træk fra et ældre Stykke, med samme Emne. Samtiden taler baade om et *Henry IV* og et *Richard II* Drama; maaske er der kun eet Drama, det kan for den Sags Skyld være af W. Shakespeare selv. Paa Tryk forelaa et Drama fra 1593 om en Episode af Richard den Andens Regering, *Jack Straw*. Det har ingen Døds-Scene, som kunde oplyse os om Prioriteten til Kongernes Aflivning i *Richard II* og *Edward II*. Desuden foreligger fra den 17. Aarhundrede en Tragedie *Thomas of Woodstock*, der kan være baseret paa et ældre Richard II-Drama. Endelig veed man fra et Aktstykke fra 1611, at »Kongens Mænd«, det vil sige Shakespeares og Burbages Trup, ejede et Drama, som vist var ældre end Shakespeares, det begyndte med *Wat Tylers* Revolte. J. M. Robertson mener nu, at det ældre Richard II-Skuespil kan være en Bearbejdelse af *Jack Straw*, hvilket han tilskriver Robert Peele, øget med tre Akter bagtil — en ganske luftig Kombination.

Det store Spørgsmaal er og bliver imidlertid: *Paavirkning* fra Marlowe eller *Bearbejdelse* efter Marlowe. Men imod begge Dele taler de to ledende Karakterers Enhed med sig selv. Der foreligger intet Tegn til, at Kong Richard eller hans Fjende Bolingbroke har

ændret sig. Det er især tydeligt, at *den svage Konge* er en ægte shakespeareesk Rolle.

En uløst Gaade i Stykket er stadig Dødsscenen. En anden Mærkværdighed ved Stykkets sidste Partier, er Fraværelsen af Kongens Abdikation (i 4. Akt 1. Scene). Denne mangler i de 3 første Udgaver, kom først med i den fjerde Kvarter fra 1608. Aarsagen var dog den, at Scenen har mishaget Autoriteterne, altsaa Censuren; Dronningen lod ogsaa Stykket forbyde under den ulyksalige *Essex'* Revolte, som afstedkom mange Ubehageligheder for Truppen — og for andre Uskyldige.

Anm. J. M. Robertson har i *The Shakespeare Canon* II 1903, 97 f. opregnet en Suite særlige marloweske Udtryk. En Del genfindes dog hos *Th. Kyd* f. Ex. *abstain* (II 1, 76) i *The Householder's Philosophy*; *all-hating* (V 5, 66, Marlowe har *all-fearful*) *Kyd all-wrathful* (i *Jeronimo*), *all-raging* (i *Cornelia*); *care-oppressed* (*Arden*), Shakespeare *care-crazed* (i *Richard den Tredje*); *misgoverned* (V 2, 5), *misgovernment* (*Arden*); *oyster-wench* (I 4, 32, Marlowe har *oyster-wife*) jfr. *oyster-boat* (*Arden*); *restful* (IV, 1, 12) forekommer i *Alphonsus of Germany*, der dog neppe er af Marlowe, snarere af Kyd og i Thomas Kyds signerede Oversættelse af den franske Digter Garniers *Cornelia*.

TREDJE KAPITEL
KONG RICHARD DEN TREDIE

Dette Stykke, vel den navnkundigste af alle Shakespeares *Historier*, blev indført i Boghandlerregistret den 20. Oktober 1597, som sædvanlig uden Forfatternavn. Den ældste Kvartudgave kom samme Aar, ligeledes uden Forfatter paa Titelbladet (»Q 1«). Den anden Kvarter (»Q 2«) udkom Aaret efter, og bar Digterens Navn. Kvartudgaverne fortsattes indtil »Q 6«, der kom i 1622. De optrykkes trofast efter den nærmest foregaaende Udgave, med stadig flere Trykfejl. Ogsaa efter Folio-Udgaven 1623 kom der nye Kvarter, men uden Interesse.

Folio'en optrykker den sidste, sjette Kvarter med Tilsatser, i Alt 230 nye Vers, der er optagne fra et MS, maaske Digterens eget, som kan være brugt til Textbog paa Theatret lige til det sidste. Deres Optagelse var meget nødvendig; thi hvor de mangler i Kvarterne, virker Texten ringere og hullet. Den første Kvarter, hvorpaa alle de andre hviler, maa være en *Scene-Bearbejdelse*.

Den berømte Digter og Kritiker COLERIDGE er den første, der har ytret Tvivl om Stykkets Ægthed.

FLEAY greb hans Tanke og fremsatte i Tidens Løb frie Hypoteser om dets Tilblivelse, nemlig:

I 1875: det er et Stykke af PEELE, fuldendt af Shakespeare. Ideen var meget slet. Peele var en meget ringe Digter; han havde ingen Karakterer skabt; hans Stil og Versifikation er tynd og kraftløs. Den mythologiske Pynt hos Marlowe, Shakespeare og mange andre Digttere kan somme Tider minde om Peele, men han er jo ikke Opfinder af disse humanistiske Prydelser.

I 1881: Stykket er af PEELE og MARLOWE, men gjort færdig af W. Shakespeare. Sagen var, at Fleay i Mellemtiden havde fundet en Del Verseligheder med Marlowe.

I 1886: Stykket er et efterladt Arbejde af MARLOWE, men *ikke af PEELE*. Shakespeare har bearbejdet det.

I 1891: Samme Hypothese. Men efter at Shakespeare har revideret det, maa DRAYTON have givet det en sproglig-stilistisk Omarbejdelse. Fleay havde nu fundet Vers, der mindede om Draytons — de tilsvarende Vers hos Drayton kan være paavirkede af Shakespeare eller tilhøre Tidens Fællesgods.

Videre kom Fleay ikke i levende Live. Han havde ellers nok fundet Træk af alle Tidens Dramatikere i Bogen.

J. M. ROBERTSON (*The Shakespeare Canon*, 1922) tog Udgangspunkt i de ham saa kære, men bedrageriske Vidnesbyrd. Han fandt i *Richard den Tredie* 19,5 Procent af de berømte kvindelige Endelser, men *Henrik den Fjerde* (første Del) der er skrevet senere har 5,1 Procent, *Richard II* — som han altsaa delvis fra-skriver Digteren — havde som bekendt 11.

Parallel med Udviklingen af kvindelige Udgange i Versene staar *Enjambements*, Undertrykkelse af den obligate Pause mellem Verslinierne, som det andet store Middel til at gøre Blankversene friere. Rigtignok er der den Mærkværdighed, at de kvindelige Udgange (i det mindste efter min Maade at skandere paa) modvirker Enjambement. Man tænke paa Oehlenschlägers Blankvers (eller Miltons) der er rige paa Overtrækninger, modsat Johs. Ewalds (eller Italienernes) der vist altid har en lille Pause ved Udgangen af Verset. Jeg tror nok man har fundet for mange Enjambements i Shakespeares ældre Stykker, ogsaa i *Richard den Tredie*. — I dette Stykke skulde der være 13,1 % Enjambements, smlign. *King John* (der har faa kvindelige Udgange) med 17,7 % Enjambements, *Richard den Anden* med 19,9 %.

J. M. Robertson henviser til de formentlig meget store *Mod-sætninger* mellem de forskellige Dele af Stykket.

Den berømte Indlednings-Scene («Nu er vor Utilfredsheds Vinter bleven glørværdig Sommer for den yorkske Sol») er i sin Glans og Pragt meget shakespearesk, men man kan ganske vist gerne indrømme, at den efterligner Marlowe. Selvfølgelig danner den en Slags Modsætning til f. Ex. syvende Scene i 3. Akt, hvor Buckinghams og Gloucesters Repliker har et mere reflekteret Sving. Den indledende Selvkaraktistik (lidt selvironisk) skal være et særligt marlowesk Træk, man kunde maaske snarere sige et primitivt Drag i det endnu unge engelske Theater. Men

Figuren optræder jo ikke første Gang hos Shakespeare; Gloster, den senere Kong Richard III, er allerede en Hovedperson i *Henrik d. VI* (med dens ældre Titel *Richard Duke of York*). Men Robertson vil rigtignok ogsaa gerne tillægge Marlowe en Hovedpart i denne Digting. En virkelig Lighed findes mellem den første Scene i *Richard III* og Marlowes *The Massacre at Paris* 2. Sc., hvor Hertugen af Guise præsenterer sig med lignende, men dog mindre vingede Ord end Glosters. (Edgar I. Fripp, *Shakespeare Man and Artist* I 1938, 333, mener omvendt, at Sh. har revideret *Massacre at Paris*. Dette er sandsynligt.) Det er vel en Paavirkning fra Marlowe paa Shakespeare — thi *Richard III* maa være det yngre Stykke, det tilhører en modnere Periode af det engelske Theater.

Hvad Vægt man nu end vil tillægge det metriske Kriterium og Analogien mellem Hovedpersonerne, saa er de utilstrækkelige til at gøre Marlowe til Forfatteren, imod al Tradition. Paa nogle Ordligheder har J. M. Robertson (*anf. Skr.* 163 ff.), at THOMAS HEYWOOD kunde have en Pen med i Spillet. Heywood er yngre end Shakespeare og kan kun lige knap og nap naa at have debuteret 1595, som vel er Aaret for *Richard III* (notabene: Marlowe var død allerede 1593). Th. Heywood har skrevet et Dobbelt-Drama om *Edward IV* (udg. f Ex. i *English Historical Plays* ved Thomas Donavan II 1896), hvori Richard III (yngre Broder til denne Konge) optræder; det indeholder flere *Laan* fra Shakespeares Stykke. Men heraf følger jo ikke, at det storlaaede Drama om Richard III er skrevet med Heywoods Medarbejderskab. Heywood brugte den Gang ikke mange »double endings«. Theorien om Heywood er et sælsomt Misbrug af Methoden, som godkender enhver tom Gisning og Venden paa Hovedet af Forholdene, naar blot Noget kan fraskrives Shakespeare.

Robertson mener, at et ældre, naivt, velbevaret Stykke i Prosa om Richard III, er Grundlaget for det shakespeareske. Det er sammenskrevet af Skuespillere (en eller flere) i det londonske Theaters grødede Epoke, før Marlowes og Kyds Reform. Shakespeare maa have kendt det, thi en enkelt Replik og maaske noget mere, stammer derfra. Men hans Kilde er tydelig nok HOLINSHEDS navnkundige Krønike, som er meget udførlig i netop denne Konges Historie. Det prosaiske Stykke skulde efter J. M.

Robertsons Formodning være blevet omarbejdet med Vægt paa at trække saa megen Effekt som muligt ud af det, af THOMAS KYD og THOMAS HEYWOOD. Det er at sætte Heywoods Begyndelser meget langt tilbage i Tiden; om noget Samarbejde mellem Kyd og Andre vides Ingenting (nogle Indskud i Marlowes *Tamburlaine*, vel til Brug for Scenen eller den trykte Udgave, menes dog at stamme fra Th. Kyd), saaledes har han neppe haft litterært Samkvem med Marlowe, skønt de to Mænd delte Værelse sammen — deres Stil er ogsaa let at kende fra hinanden, Marlowe havde et vældigt Sving, Kyd var vingeløs (men en bedre Dramatiker) Kyd'ske Elementer skulde være: de anstrengende Ordfigurer, de tunge, kejtede Gentagelser (se Robertson, anf. Skr. 167 ff.). Desuden mener J. M. Robertson, at Kyd har skrevet det meste af Dramaet *Edward III*, som ogsaa Shakespeare har en Finger med i. Fra Kyd stammer efter Robertsons Mening første Akts anden Scene i *Richard III*, Annas Tale, der er fattig paa kvindelige Udgange. Det indses dog ikke, hvorfor Shakespeare ikke kunde have skrevet den? Mærkværdigt nok har Robertson fraskrevet ham en umaadelig Del af hans Livsværk, snart fordi Procenten af Ellevestavelses-Vers er for høj, snart fordi den er for lav; han forlanger, at hvert eneste Optrin i et Stykke skal have samme Procent af Langvers. Det er tydeligt, at denne Kritiker opfatter de længere Vers ikke som noget *villet* eller *samtykket* af Digteren, men som en Slags organisk Produkt. Og dog drejer det sig om en Modesmag.

J. M. Robertson sammenligner i den følgende Dialog mellem Anna og Richard Repliken:

Villains, set down the corse, or, by Saint Paul,
I'll make a corse of him that disobeys,

med en Replik fra *Hamlet* (Q 1.457), som han tror er Thomas Kyds:

By heaven, I'll make a ghost of him that lets me.

Men »though the diction of Anne's speech of execration (11. 50-77) and in particular the crudely iterative quality of some lines (60-63) still seem to tell of Kyd's presence, nothing that we know of Kyd's entitles us to ascribe to him the whole of the dialogue before us, to say nothing of Richard's final soliloquy, which

seems pure Marlowe« (anf. Skr. 169). Han mener da at denne Scene er et Samarbejde mellem Kyd og Marlowe. At Richards følgende Monolog er Marlowes, synes ikke indlysende, eftersom Marlowes Skurk er et rent Uhyre, mens Shakespeares har Nuancer.

Dronning Margretes Skikkelse er efter Robertsons Mening Marlowes. Denne Digter skulde ogsaa have skrevet de Partier af *Kong Henrik VI*, hvori hun optræder. Vi har altsaa at gøre med et helt Kompagni, hvori Marlowe er Sjælen, og mere underordnede Aander yder ham Bistand, omtrent som i sin Tid Miss Lee tænkte sig *Henrik den Sjette* tilbleven (jeg henviser herom til mit Skrift *Shakespeare og hans Samtidige*). — Mærkværdigt er det, at Robertson ogsaa finder marloweske Ord som *abortive* og *deserved* i de Partier, han tillægger Kyd, der altsaa har laant dem fra sin Medarbejder; vi ser her bort fra at Ordene selvfølgelig ikke er nogle som Marlowe havde Prioritet paa, og at Kyd er lige saa usandsynlig i dette Medarbejderskab som Marlowe. Vilkaarligheden naar egentlig sin Triumf ved at Dramaet om Richard III paa denne Maade maa sættes til 1592—3. Men paa den Tid levede altsaa Thomas Kyd, hvis Dødsaar ikke kendes med Sikkerhed, men almindelig sættes til 1594. Kyd er virkelig efter Robertsons Mening en Hoved-Forfatter til det berømteste historiske Drama fra den engelske Scenes store Tid.

Clarence's Drøm (1. Akts 4. Scene) dette Pragtstykke af shakespearesk Fantasi, tilskrives Marlowe, uagtet der ikke kendes Sidestykke i Marlowes bevidnede Værker. Grundene er nogle sproglige Almindeligheder, hvorom jeg henviser til Robertsons Bog Side 171 ff.

Anden Akts første Scene tildeles af lignende futile Grunde Marlowe.

Tredje Scene i samme Akt har, i den tredje Borgers Tale, Udtrykket *divine instinct*, (Shakespeares Kilde for hele dette Stykke er HOLINSHED, se Boswell-Stone's Uddrag 353), begge Ord skanderet med Tryk paa sidste Stavelse; det findes uheldigvis ogsaa hos LODGE og TH. HEYWOOD, hver een Gang, men er i Shakespeare-Lexikonet kun repræsenteret ved dette Sted. J. M. Robertson anser følgende Forfatterskabet for *uafgjort*, »an open question«.

Tredje Akt skal være af Marlowe og Kyd i paastaaet Samarbejde. Men fra 7. Scene indrømmes en mere rig og mere

reflekteret Stil at begynde i Buckinghams og Richard III's Replikker. Her har Shakespeare altsaa en Chance.

Fjerde Akts første Scene har en Replik af Dronning Elizabeth, som kun findes i Folio'en; den er vel Shakespeares. Ogsaa hendes Replik »Hover about me« i *fjerde Scene* kan han faa Lov til at beholde? Men Marlowe har en Linie, der ligner *Hamlet* III.4.103:

I see an angel hover o'er thy head
(*Faustus* I 3)

»and the previous speech of Queen Margaret is probably Marlowe's« (anf. Skr. 179). — Hertuginde's Replik »Blind sight, dead life« minder om Th. Kyd, skal altsaa ogsaa være Kyds Arbejde.

Den store Dialog mellem Richard og Elizabeth er efter Robertson Dublet til Richards Ordvexel med Anna i første Akt. Den har uden Tvivl visse platte Udtryk og er noget langtrukken, men det kan jo hænde hos Shakespeare. Robertson mener, den ligner Heywood, men hans sproglige Argumentation er virkningsløs; det indses ikke, hvorfor her skulde foreligge blot saa meget som en let Paavirkning. Og denne maatte i saa Fald være fra Shakespeare paa Heywood. Dog mener Robertson, den kan være revideret af Shakespeare.

Femte Akts første Scene er vel Marlowes eller Heywoods. Der er Lighed med dennes *Edward II.* — Og i *Richmonds Tale* i *anden Scene* finder Robertson ligervis Spor af Heywood. Muligt ogsaa Spor af Chapman? Ellers tillægger han Resten af femte Akt Marlowe.

Det er indlysende, at Shakespeare ikke har noget Værn over for denne Dømmer og Anklager i een Person. Alle Reminiscenser og Ordligheder udlægges i hans Disfavør; Dramatikere, som neppe har kendt hinanden, etableres i et Samarbejde, hvis nærmere Karakter er uforstaaeligt. At ogsaa Shakespeare har haft en Ungdomsdigtning, nægtes egentlig paa Forhaand, skønt J. M. Robertson ikke vil fraskrive ham *En Skærsommernatsdrøm*.

Foruden J. M. Robertson har ogsaa den navnkundige Bibliograf A. W. POLLARD talt for en opløsende Kritik af Stykket i *Times Literary Supplement* (19. og 26. September 1918), en Artikel jeg nu ikke har ved Haanden, men som er refereret i Sir Edmund Chambers' *William Shakespeare, a Study of Facts and*

Problems (1930) I 301. Pollard har genoptaget den hævdundne Methode at udlægge tilsyneladende Ukorrektheder som Tegn paa Samarbejde. I dette Stykke er det Brugen af Egennavnene *Derby* og *Stanley*, hvori han finder Tegn paa Forvexling, vist med Urette. Men — »such variations seem to me a constant feature of Shakespeare's work«, skriver E. K. Chambers med megen Erfaring.

FJERDE KAPITEL
KØBMANDEN I VENEDIG

Det berømte og populære Stykke har længe ikke kunnet spilles. Selv nu, da det er genoptaget, gør Kritiken Ophævelser og Undskyldninger for den fripostige Behandling af den jødiske Hovedperson, der i Overensstemmelse med Overleveringen i den europæiske Litteratur er fremstillet som latterlig og usympathisk.

Komedien udkom i 1600, altsaa for over halvfjerde hundrede Aar siden, i en smuk men sjuasket Udgave med en lang og markskrigerisk Titel, der ligner vore Eftermiddags-Avisers meget lovende Indholdsfortegnelser. Her insisteres paa de to Hovedmotiver, Jøden der vil udskære et Skaalpund levende Kød (man maa af Titelen nærmest tro det lykkes ham) — og Eventyret om de tre Skrin med deres betydningsfulde Indhold. — En »falsk« Udgave er dateret fra samme Aar, men hidrører i Virkeligheden fra 1619, da en durkdreven Forlægger ved Navn Pavier gennem Bogtrykkeren JAGGARD havde trykt ti Stykker af Digteren, uden Tvivl i den Hensigt at levere en samlet Udgave: han opgav indtil videre Foretagendet og udsendte Trykkene enkeltvis uden at betale Licens. Fire Aar senere blev Jaggard Medudgiver af den store Folio; Frækhed belønnes. Hans Udgave (under Navn af *Roberts*) er kun en Kopi af HAYES'; allerede Titelbladets Udsmykning røber Afstand i Tid. Jaggard var dog Roberts' Efterfølger.

Komedien anses almindelig for at være fra ca. 1596—98. I det sidste Aar omtales den som et Værk af Shakespeare i Meres' Litteraturhistorie *Lærdoms Lystgaard*. Den kan dog være identisk med et Stykke *Den venetianske Komædie*, som en Skuespil-Groserer ved Navn PHILIP HENSLÖWE er ude efter i Sommeren 1594. En saa kløgtig Forsker som EDGAR I. FRIPP sætter den imidlertid

til 1595. Senere kan Stykket ikke placeres, skønt man ikke har Sikkerhed for, at det er opført før 1598. Men det er umuligt at faa Alting at vide om de Tider. I flere Træk peger Sprog og Stil tilbage til Digterens tidligste Aar, bl. a. ved mange Rim og ved nogle forsættelig kantede og barokke Langvers paa 12 og 14 Stavelser, som umulig kunde bruges i 1598. Stykket foregaar, saaledes som det sædvanligt er Tilfældet hos Shakespeare naar han skrev lystigt, i *Italien*. Det var saa Moden dengang. Der er ingen Grund til at tro at han nogensinde har besøgt være sig Italien eller Danmark; dertil havde en Skuespiller og Dramatiker ingen Tid. Hans Fraværelse vilde koste ham og den Trup han tilhørte, en urimelig Hob Penge. Man rejste overhovedet ikke meget i hine Tider, og kun Diplomater og rige Folks Sønner naar de skulde fuldende deres Opdragelse.

Det er nærmest en Folkekomedie, som *Trold kan tæmmes*, om hvilken den minder. De to Arbejder er vel samtidige.

At dømme efter Titelen, som dog ikke behøver at være af Shakespeare, er *Købmanden* Hovedpersonen, men efter Titelbladets udførlige Indholds-Angivelse maa man snarest tro det er *Jøden* (Udgaven er ikke besørget af Digteren selv). Theatret maa have været af den sidste Opfattelse, for det betroede uden Tvivl Jødens Rolle til RICHARD BURBAGE, som var dets Direktør og første Kraft. Man tænker sig den blev spillet af den samme, som nylig havde haft Succes som Richard III, og som senere spillede Hamlet.

Om denne Rolle har især Diskussionen staaet gennem Tiderne, ikke just mellem Theaterfolk, som endelig nok vidste, hvordan den skulde spilles, men imellem Udgivere og Litteraturhistorikere. Blandt alt dette fordringsfulde Papir straalere de *danske* Indlæg, nemlig af J. L. Heiberg og Georg Brandes, navnlig det første, som jeg vil holde mig til. J. L. Heiberg (*Pros. Skr. VII*, 157 ff.) var en brillant Kender af Shakespeare som Dramatiker, men han delte ikke sit (og vort) Aarhundredes kritikløse og fanatiske Beundring. Han fremhæver med Finhed Shylocks Maade at tænke paa som særlig jødisk. »Naar Talen er om de konkrete, moralske Forhold, saa plejer de gamle Jøder at henføre ethvert af disse, ikke til dets konkrete, moralske Modsætning, men til et meget abstraktere¹ Element, hvormed det ikke kan jævnføres, hvorved

¹ *Abstract*, i Heibergs Terminologi omtr. = *konkret* i vor.

de altsaa rykker Begrebet ud af dets rette Sfære og hensætter det til en lavere. Saaledes hævdes det, at de søger deres moralske Argumenter i den fysiske Verden, eller i det mindste støtter dem paa en historisk Tradition. Denne Lyst til at simplificere giver Jøderne et eget Præg. Deres Ræsonnement er altid klart og let at fatte, en prisværdig Egenskab, dersom den ikke beroede paa den Omstændighed, at det Konkrete tilbageføres til det Abstrakte. Det viser et overordentlig tænksomt Blik hos Shakespeare, at han har vidst at opfatte denne Egenhed.« — Saaledes f. Ex. naar Shylock overvejer Antonios Vederhæftighed og taxerer den i Skibe: »men Skibe er kun Planker, Søfolk kun Mennesker; der er Landrotter og Vandrotter, Søtyve og Landtyve . . .« Hertil hører ogsaa hans Replik i Anledning af Kontrakten med Købmanden om et Skaalpund af hans Kød:

. . . et Pund Mandskød, taget af en Mand,
er ej af den Værdi og til det Gavn,
som Kød af Faar, af Oxer og af Geder.

Og især den næsten alt for navnkundige Prosa-Tirade: »Jeg er en Jøde. Har en Jøde ikke Øjen? Har en Jøde ikke Hænder, Lemmer, Organer, Sanser, Følelser, Lidenskaber? Næres han ikke af samme Føde, saares han ikke af samme Vaaben, er han ikke udsat for samme Sygdomme, helbredes ved samme Midler . . .«

Man kan finde Exempler paa den Art Ræsonneren i M. Goldschmidts og H. Nathansens jødiske Skildringer. Men noget absolut Privilegium har Jøderne dog ikke paa denne Sofistik. Den findes vist lige saa hyppigt i Jylland som i Palæstina. Og — nu kommer jeg til det — Shylock er i Grunden ikke forskellig fra Hovedpersonen i den romerske Digter Plautus' *Lergryden* eller i dens Affødning, Molières *Den Gerrige*. Affør ham den jødiske Maske og Dragt, Udtalen og Gebærderne, glem Navnet (som dog ingen Jøde nogensinde har baaret) og glem Intrigen. Men det sidste er det vanskeligste. De færreste Boglæsere kan gøre Forskel paa Personerne og Handlingen. At den Person som hedder den Gerrige, væsentlig er ens i latinske, danske, engelske, franske Stykker, er dog ikke nogen absolut Hemmelighed. En dramatisk Karakter er i Regelen bestemt ved ganske faa Kendemærker; den faar Liv af Situationer og Mimik og heldige Repliker, men bliver ikke mere dybsindig for det.

Købmanden selv er en stemningsrig, lyrisk Rolle; han passer ikke til sin Profession. Jeg tænker Shakespeare har skrevet den for sin egen Person. Lorenzo maa De ikke anbringe som en Skikkelse der har Existens uden for Scenen; han er ikke Skuespiller, men *Klovn*, og alle hans Repliker bærer Overskriften Klovn i Originaludgaven (ligesom de to Gravere i *Hamlet*).

Portia nyder stor Anseelse som en Aabenbaring af varm, rig Kvindelighed. Det er der neppe meget om. Rollen er skreven for et Mandfolk, kræver lystig Mimik. Forklædningen har virket anderledes paa en Scene fra Kristian IV's Tid end nuomstunder. Hele Rets-Scenen skal være lystig. — Ogsaa *Jessica* er en Dreng i Skorter, fripostig og sjov.

Stykket er en Farce med lyriske Islæt. De gamle Farcer maatte gerne være Ruskomsnusk, man satte dem sammen af mange forskellige Motiver, fra italienske Noveller og ældre Komedier. Som nu her: de tre Skrin — et Skaalpund Kød — den listige Jøde — den bortløbne Datter — den tabte Ring — det lykkelige Skibbrud (*Rudens*, en Farce af Plautus). Jo galere jo bedre. Den overgivne Stemning bør bevares saa meget som det er muligt, i vor Tids Genoptagelser. Begge Hoved-Scenerne, den med Skrinene og den i Retten, maa der tages let paa. De er beregnede paa et barnligt Publikum. Ogsaa Theaterskurken, Shylock, maa spilles med Maske. Folk vidste den Gang ikke, hvordan en Theater-Jøde saa ud; formodentlig har han baaret et fantastisk italiensk Kostume, som til en Maskerade.

Det piner Mange, at Elskeren, *Bassanio*, har saa Lidet at sige. Grunden var, at han spilledes af en ung Skuespiller, som sagtens kun har haft sit Ydre for sig. Til Gengæld har Digteren da lagt vingede Repliker i Købmandens Mund. Men saadan er der saa meget i den store Digters Stykker. Det er ikke dramatiske Mesterværker, sindrige Tandhjuls-Mekanismer, men Sæson'ens Frembringelser. De er beregnede paa et lille fast Personale, der supplerede sig med lejede Sekunda-Kræfter og med de *girls* d. v. s. fjortenaars Dreng, som var at faa. Pigerne især var en Hovedpine; gik saadan en Knægts Stemme i Overgang midt i Semesteret, saa var *Portia* eller Dronning Kleopatra leveret og Stykket maatte tages af Plakaten.

Stilen i Stykket er mere farveløs og rutinemæssig end i det lidet ældre *En Skærsommernats-Drøm*. Det stod i Digterens Magt

at vexe mellem en varm og motivrig Udtryksmaade og en meget kold og billedfattig. Saaledes staar *Kærligheds Moje spildt* over for de mere kolde *Tvillingerne* og *De to Herrer fra Verona*, eller den jævne *Julius Cæsar* (ca. 1599) over for den blodrige *Hamlet*, eller endnu senere *Vintereventyret* med dets mange Indfald og Knuder imod *Stormen* med en fornem behersket Diktion. En Prøve paa den mandige Talekunst i *Købmanden* (se ogsaa Facsimilen): (Akt IV Sc. 1 Vers 184-205)

Barmhjertighedens Væsen er ej Tvang.
 Den daler som den milde Regn fra Himlen
 Paa Grunden nedenfor. Den signer dobbelt:
 Den signer den som gier og den som tager,
 Er mægtigst hos den Mægtigste, og smykker
 Monarken paa hans Trone mer end Kronen.
 Hans Scepter er et Tegn paa verdslig Magt,
 Symbol paa Ærefrygt og Majestæt,
 Og Gru og Frygt for Konger boer deri.
 Men over Sceptret staar Barmhjertighed,
 Den har sin Trone sat i Kongers Hjerter,
 Den er et Særtegn for Gud Herren selv,
 Og jordisk Magt er ligest da med Guds,
 Naar Naade mildner Retfærd. Derfor Jøde,
 Skönt Ret er det du pukker paa, hvis Retten
 Skal gaa sin Gang, fik Ingen af os Frelsen
 At se. Vi beder om Barmhjertighed,
 Og samme Bøn indskærper os at øve
 Barmhjertighedens Værk. Jeg siger dette
 For at formilde Rettens strenge Fordring.
 Staar du paa den, maa denne strenge Domstol
 Nødvendigt domme mod den Købmand her.

Det man kalder *Handlingens Enhed*, var ikke dengang agtet i Komedier. Det fineste var to Handlinger, som løb jævnsides og dog stundom krydsede hinanden. I *Købmanden* er der paa det nærmeste fire, men dog kun to Hoved-Motiver (om de gamle Kilder til Stykket se Karl Simrock, *Die Quellen des Shakespeare*, 2. Ausg. 1870, I 183 ff.), som uden Tvivl allerede er forenede i et ældre, tabt Stykke, der har været dettes Kilde. Der hentydes i et puritansk Skrift af en vis STEPHEN GOSSON til et Stykke ved Navn *Joden*, ældre end 1579, der »forestillede verdslige Vælgeres Graadighed« og »Aagerkarles blodtørstige Sind«. Egentlig har selvfølgelig de tre fatale Skrin ikke noget med den uhyggelige

Kontrakt om Kødet at gøre, og de er just ikke kommet hinanden meget nær i Shakespeares Komædie. Det ældre Stykke har været et rent Skuespiller-Drama med bevægelig Text og Improvisationer. Shakespeare har brugt et Drama af den Kaliber til Udgangspunkt for sin *Henrik IV*, ligeledes en Smule det gamle Stykke om *Richard III*. Men disse Arbejder fra den engelske Scenes Barndom var kun som Kanevas, hvorpaa Skuespillerne broderede. Der har sikkert været Mange, som med Vemod saa tilbage til den Tid, da Bramarbas'er og Klowner gjorde Brædderne usikre, og Enhver kunde sige, hvad han vilde. Man afskaffede al denne gyldne Vilkaarlighed ved at lægge Verset som en Kapsun paa de vilde Foler.

Anm. I E. K. Chambers' *Shakespeare, A Study of Facts and Problems* I, 1930, 368 ff. er Diskussionen om Udgaverne o. fl. Spørgsmaal resumeret; mere udførligt i J. Dover Wilsons Udg. af *Merchant* (i *The New Shakespeare*), 1926, 93 ff. — Edgar I. Fripp, *Shakespeare, Man and Artist*, I (1938), 417, vil udpege en bestemt Jøde, Jehoiakim Gaunz, som mulig Model til Jøden. Fripp mener saa lidt som Heiberg at finde Spor af Sympathi fra Digterens Side med Jødens Retsstilling og Tro. — Om Forholdet til Jøden Barrabas i Marlowes *Jew of Malta* handles i alle Udgaver af Komædien. Shakespeares Skikkelse er morsommere end Marlowes, men lige saa uhyggelig.

INDHOLD

	Side
1. »Julius Cæsar«	3
2. Richard den Anden	14
3. Richard den Tredie	21
4. Købmanden i Venedig	28



You stand within his danger, doe you not.

An. I, so he sayes.

Por. Doe you confesse the bond?

An. I doe.

Por. Then must the Jew be mercifull.

Sby. On what compulsion must I, tell me that.

Por. The qualitie of mercie is not straind,
it droppeth as the gentle raïne from heauen
vpon the place beneath: it is twise blest,
it blesseth him that giues, and him that takes,
tis mightiest in the mightiest, it becomes
the throned Monarch better then his crowne.
His scepter shoves the force of temporall power,
the attribut to awe and maiestie,
vvherein doth sit the dread and feare of Kings:
but mercie is aboute this sceptred sway,
it is enthroned in the harts of Kings,
it is an attribut to God himselfe;
and earthly power doth then show likest gods
vvhē mercie seasons iustice: therefore Jew,
though iustice be thy plea, consider this,
that in the course of iustice, none of vs
should see saluation: vve doe pray for mercy,
and that same prayer, doth teach vs all to render
the deedes of mercie. I haue spoke thus much
to mitigate the iustice of thy plea,
vvhich if thou follow, this strict Court of Venice
must needes giue sentence gainst the Merchant there.

Sby. My deedes vpon my head, I craue the law,
the penalty and forsaite of my bond.

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filologiske Meddelelser

(Dan. Hist. Filol. Medd.)

Bind 29 (kr. 34.50)

	kr. ø.
1. HAMMERICH, L. L.: Clamor. Eine rechtsgeschichtliche Studie. 1941	12.00
2. SANDER-HANSEN, C. E.: Der Begriff des Todes bei den Ägyptern. 1942	2.50
3. BIRKET-SMITH, KAJ: The Origin of Maize Cultivation. 1943	4.50
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le premier chapitre du Vendidad et l'histoire primitive des tribus iraniennes. 1943	6.50
5. HANSEN, AAGE: Stødet i Dansk. 1943	9.00

Bind 30 (kr. 39.50)

1. WESTRUP, C. W.: Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain. 1943	6.00
2. PEDERSEN, HOLGER: Zur Tocharischen Sprachgeschichte. 1944	3.00
3. BUSCHARDT, LEO: Vřtra. Det rituelle Dæmondrab i den vediske Somakult. 1945	10.00
4. PEDERSEN, HOLGER: Lykisch und Hittitisch. 1945. Zweite Auflage 1949	8.00
5. JØRGENSEN, PETER: Über die Herkunft der Nørdfriesen. 1946	16.00

Bind 31 (kr. 57.50)

1. BOCK, KARL N.: Mittelniederdeutsch und heutiges Plattdeutsch im ehemaligen Dänischen Herzogtum Schleswig. Studien zur Beleuchtung des Sprachwechsels in Angeln und Mittelschleswig. 1948	24.00
2. WESTRUP, C. W.: Notes sur la sponsio et le nexum dans l'ancien droit romain. Le nouveau fragment des Institutes de Gaius. 1947	2.00
3. HAMMERICH, L. L.: Laryngeal before Sonant. 1948	12.00
4. ERICHSEN, W.: Eine ägyptische Schulübung in demotischer Schrift. 1948	3.50
5. JOHANSEN, J. PRYTZ: Character and Structure of the Action in Maori. 1948	7.00
6. HATT, GUDMUND: Asiatic Influences in American Folklore. 1949	9.00

Bind 32 (kr. 46.00)

1. KABELL, AAGE: Don Pedro. 1949	8.00
2. NEUGEBAUER, O.: The Astronomical Treatise P. Ryl. 27. 1949	3.00
3. LITTMANN, ENNO: Mohammed im Volksepos. Ein nearabisches Heiligenlied aufgezeichnet, herausgegeben und übersetzt. 1950	8.00
4. HAMMERICH, L. L., und JUNGBLUTH, G.: Der Ackermann aus Böhmen. I. Bibliographie; Philologische Einleitung; Kritischer Text mit Apparat; Glossar. 1951	15.00

	kr. ø.
5. PEDERSEN, HOLGER: Die gemeinindoeuropäischen und die vorindoeuropäischen Verschlusslaute. 1951.....	2.00
6. BECH, G.: Grundzüge der semantischen Entwicklungsgeschichte der hochdeutschen Modalverba. 1951.....	3.00
7. RUBOW, PAUL V.: Hamlet og Boghandlerne. 1952.....	1.00
8. BIRKET-SMITH, KAJ: The Rice Cultivation and Rice-Harvest Feast of the Bontoc Igorot. 1952.....	6.00

Bind **33** (kr. 44.50)

1. BLINKENBERG, ANDREAS: Le problème de l'accord en français moderne. Essai d'une typologie. 1950.....	12.00
2. FRIIS, AAGE: Kong Oscar II's Forhold til Danmark, det nord-slesvigske Spørgsmaal og danske Venner. 1950.....	1.50
3. STEN, H.: Les temps du verbe fini (indicatif) en français moderne. 1952.....	20.00
4. WESTRUP, C. W.: A Near-Kin within the Kin. A Comparative Study. 1952.....	3.00
5. RÆDER, HANS: Ein Problem in griechischer Syntax. Die Verbindung der Partikel <i>ἄν</i> mit Futurum. 1953.....	2.00
6. PALLIS, SVEND AAGE: Early Exploration in Mesopotamia. With a List of the Assyro-Babylonian Cuneiform Texts Published before 1851. 1954.....	6.00

Bind **34** (kr. 62.00)

1. TOGEBY, KNUD: Mode, aspect et temps en espagnol. 1953.....	12.00
2. JØRGENSEN, PETER: Zum Schleswiger Niederdeutsch. Kritik und Forschung. 1954.....	15.00
3. JACOBSEN, ERIC: Die Methamorphosen der Liebe und Friedrich Spees »Trutznachtigall«. Studien zum Fortleben der Antike I. 1954.....	25.00
4. IVERSEN, ERIK: Some Ancient Egyptian Paints and Pigments. A Lexicographical Study. 1955.....	7.00
5. RUBOW, PAUL V.: Shakespeares Ungdomsstykker. 1955.....	3.00

Bind **35**

(uafsluttet/en cours de publication)

2. BECH, GUNNAR: Studien über das deutsche verbum infinitum. 1955.....	20.00
--	-------